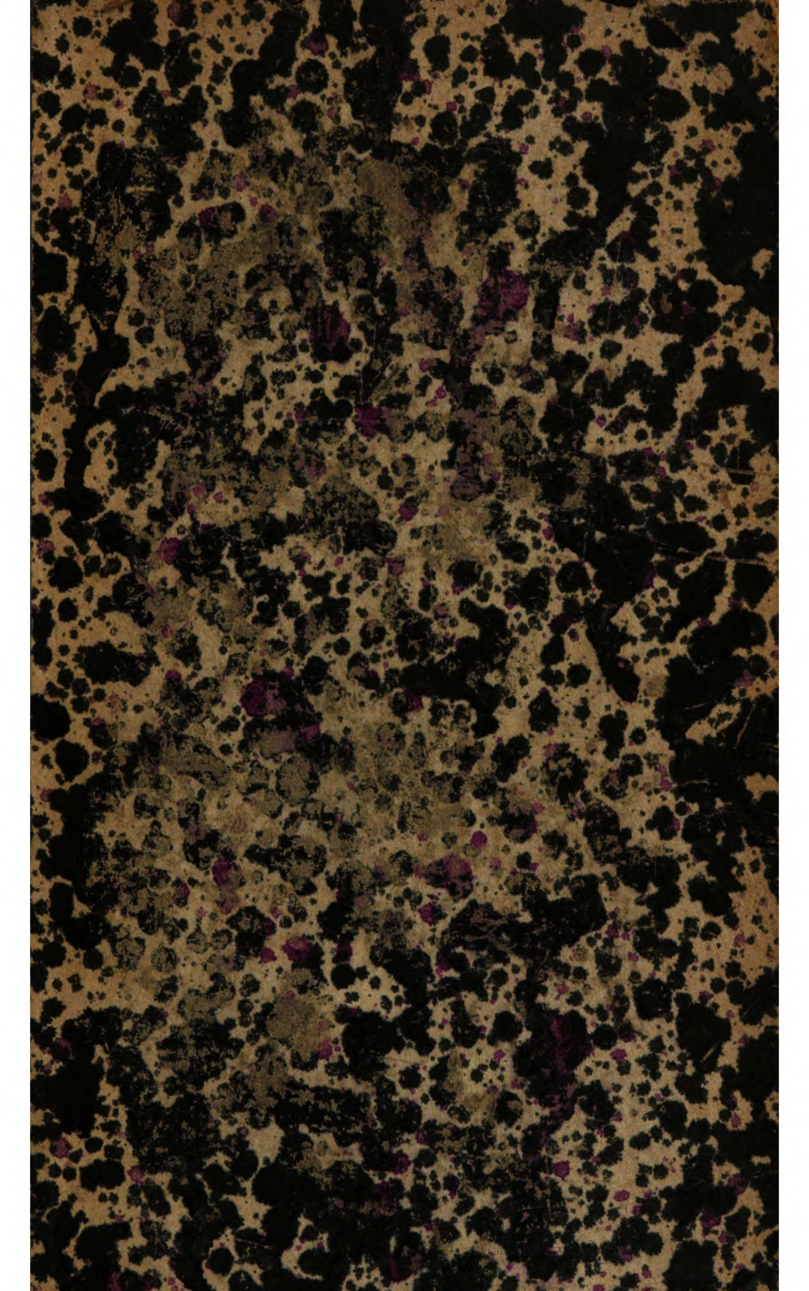
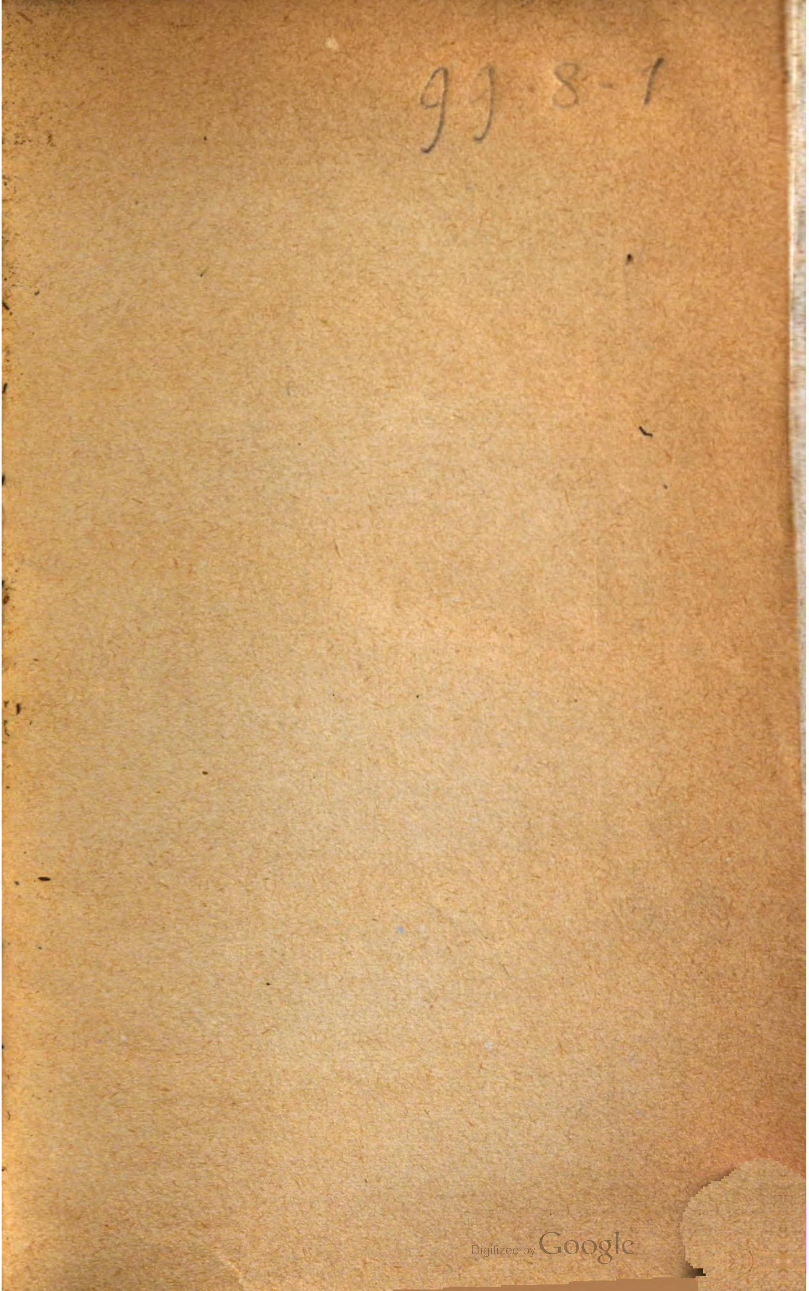
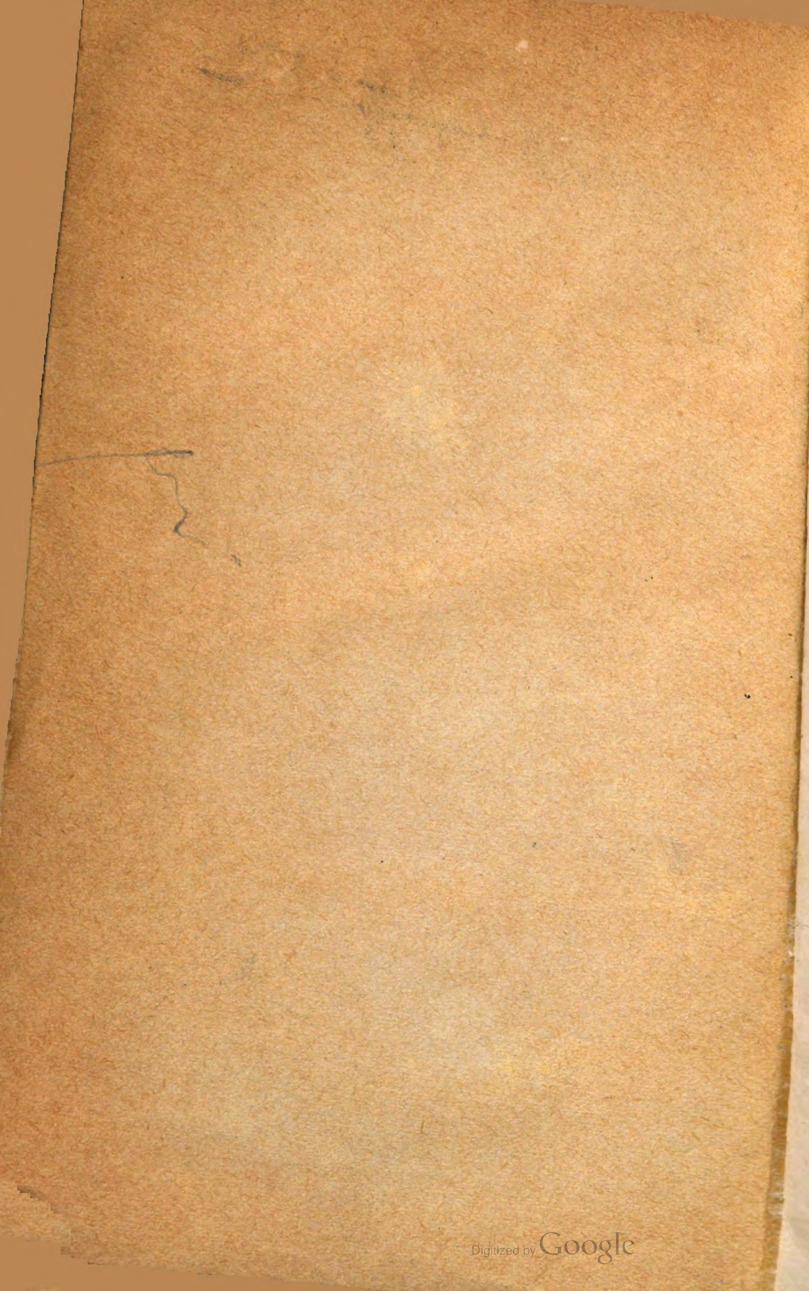








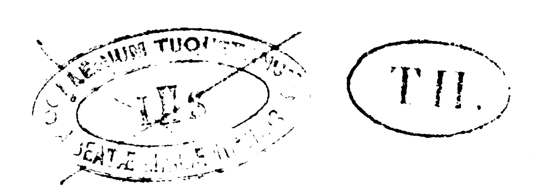


LES

GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE



VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

RUE DUPLESSIS, 59

L. DUSSIEUX

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉS PAR LES CONTEMPORAINS

RECUEIL DE DOCUMENTS ORIGINAUX

DESTINÉ A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES HISTORIQUES

DEUXIÈME ÉDITION

AVEC UNE INTRODUCTION PAR CH. BARTHÉLEMY

TOME PREMIER

Les origines et le Moyen-Age jusqu'à la guerre de Cent Ans



LIBRAIRIE LECOFFRE

PARIS | LYON
90, RUE BONAPARTE | RUE BELLECOUR, 2

1879

INTRODUCTION

L'histoire de France racontée par les contemporains était encore à faire, lorsque le présent livre est venu combler cette regrettable lacune dans le champ de nos études nationales. En effet, entre l'histoire de France en un volume ou en cent volumes que réclamait Napoléon, il y avait un juste milieu à prendre, un terme moyen difficile, pour ne pas dire impossible à réaliser; mais il est convenu que le mot *impossible* n'est pas français, et M. L. Dussieux vient de le prouver une fois de plus.

En effet, l'histoire en un volume attend encore et attendra longtemps, toujours peut-être, la plume qui écrivit, au dix-septième siècle, pour l'instruction du fils de Louis XIV, le *Discours sur l'histoire universelle*, un de ces chefs-d'œuvre qu'il n'est pas facile de recommencer. Quant à l'histoire en cent volumes, et même davantage, elle existe sans doute dans les collections publiées par Guizot, Michaud et Poujoulat, Petitot, la Société de l'histoire de France, les Documents inédits, et tant d'autres recueils infiniment précieux, mais dont l'énorme quantité de volumes, la cherté d'acquisition et

surtout le manque de temps pour les lire intégralement, effrayaient jusqu'ici les meilleures volontés. Presque rebuté par tant de matériaux, on se trouvait comme en face d'une immense carrière, où l'on n'avait que l'embarras du choix pour en extraire le bloc gigantesque d'une statue à élever au génie de la France, — sa véritable et définitive histoire.

Sans doute depuis plus d'un demi-siècle, les études historiques ont largement mis à contribution ces sources que nul effort n'épuisera jamais ; mais chaque écrivain y cherchait ce que son point de vue individuel, voire son esprit de parti, son tempérament le poussait à y trouver. Tout en ayant, à l'heure qu'il est, beaucoup de livres sur l'histoire de France (recueils généraux ou monographies particulières), on ne possédait pas encore une véritable histoire de ce pays, si riche en souvenirs et dont les annales sont fécondes en enseignements de toute sorte.

Ce livre tant désiré n'est plus à faire ; il est complet du premier coup, grâce aux longues études d'érudit, au fructueux professorat de M. L. Dussieux, qui possède non-seulement cette mine opulente de chroniques, de mémoires et de documents dont nous parlions tout à l'heure, mais qui les a étudiés à fond, avec autant de sagacité que d'amour, et aujourd'hui en donne la clef ainsi que la quintessence, et pour ainsi parler *la somme* dans huit volumes, désormais destinés à devenir l'indispensable bibliothèque des professeurs, comme aussi de toutes les personnes qui veulent compléter leurs études historiques. Cette seconde catégorie d'individus forme presque la majorité du public lettré, qui comprend que ne pas connaître les annales du pays, c'est — selon le mot d'un ancien — être ainsi qu'un étranger dans sa propre patrie.

Ce livre est d'autant plus précieux, pour nous Français, qu'à l'heure actuelle aucun autre pays ne peut se dire en possession d'un tel ouvrage, ni en Europe ni même dans le monde entier; ici, comme partout et toujours, la France a le rôle d'initiatrice, et offre à tous les peuples un exemple de plus à suivre.

Le service rendu aux professeurs et au public est d'autant plus grand, qu'aux uns comme à l'autre l'érudit professeur offre, dégagés de tout esprit de parti, et en remontant d'un bond à la vraie et première source des choses, les documents sur lesquels est basée, comme sur ses solides et majestueuses assises, l'histoire glorieuse de notre cher pays.

J'ai dit la première source; j'ajoute, l'origine exacte de nos annales; car notre histoire ne remonte pas seulement à Clovis et au cinquième siècle de l'ère chrétienne (ce qui est certes déjà une antiquité fort imposante), mais encore plus haut et plus loin, à l'an 390 avant Jésus-Christ, à la prise de Rome par les Gaulois, nos braves et audacieux ancêtres, grand fait dont Tite-Live a narré toutes les particularités. A cet épisode capital de l'histoire de nos aïeux, Strabon ajoute la fière et noble réponse des Gaulois à Alexandre le Grand, qui s'était fait un honneur de leur alliance; comme l'illustre conquérant leur demandait un jour qu'elle était la chose qu'ils craignaient le plus, ils lui répondirent : « Nous ne craignons que la chute du ciel. » Encore, dit un ancien, les Gaulois se vantaient-ils d'arrêter une telle chute avec le fer de leurs lances.

Mais les conquêtes ont leur revers de médaille; à son tour, le romain César vient envahir le sol de nos aïeux. On sait en quels termes il a raconté cette guerre de géants, dont il ne put venir à bout que par des moyens déloyaux. Il est à regretter que pour cette

époque et en contre-partie nous n'ayons pas eu un historien dans les rangs de nos ancêtres; car des témoignages balancés du conquérant et des conquis, du Romain et des Gaulois, nous aurions obtenu la vérité vraie sur un des plus grands faits de l'histoire ancienne.

Une page remarquable est celle où le géographe Strabon décrit avec admiration et sympathie le sol de notre pays, tel qu'il se présentait à ses regards investigateurs. Ce que Strabon salue en même temps que la fertilité du territoire à laquelle contribuent tant de fleuves, de rivières et de cours d'eau répandus sur le sein de la Gaule, c'est l'immense facilité que toutes ces voies offrent aux débouchés de l'agriculture et du commerce, ainsi qu'aux relations entre les diverses provinces de ce pays. « *Une si heureuse disposition des lieux*, — conclut-il, — par cela même qu'elle semble être l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que l'effet du hasard, *suffirait pour prouver la Providence.* »

Belle et très-chrétienne parole d'un payen éminent entre tous par l'esprit et par l'incomparable science !

La foi, dès le premier siècle du christianisme, est annoncée à notre pays par l'illustre disciple de saint Paul l'Aréopagite, saint Denis, dont M. L. Dussieux nous donne les actes, en même temps qu'il nous fait assister à la glorieuse mort des martyrs de Lyon et aux travaux apostoliques du grand saint Martin.

Cependant Clovis va monter sur le trône et avec lui la royauté française; à côté de ce nouvel ordre de choses, les derniers efforts de la barbarie, dans la personne d'Attila et des Huns, mettent en relief le dévouement et l'héroïsme de l'épiscopat français avec Saint-Aignan, le pontife de la cité d'Orléans. Ces épisodes forment dès lors autour de la France une auréole que, bien des

siècles après, Jeanne d'Arc fera revivre dans tout son éclat et toute sa splendeur.

L'histoire de Clovis et de ses fils, mélange de grandeur et de barbarie, de crimes même, montre avec quelle peine la civilisation se dégage lentement et péniblement de ses langes grossiers, et ici encore c'est un évêque français, le père de notre histoire nationale, saint Grégoire de Tours, dont la précieuse chronique nous sert de guide à travers tant de ténèbres sillonnées d'éclairs heureux et féconds en promesses d'avenir.

A l'épopée de Charlemagne, ce grand homme si profondément humain dans tous les sens du mot, succède la décadence d'une race qui s'éteint dans d'ineffables désastres ; la barbarie triomphante reprend le dessus avec les conquérants normands et le siége de Paris, dont un moine, témoin oculaire, a chanté les péripéties profondément émouvantes, auxquelles des malheurs contemporains prêtent une saisissante actualité. On a le droit d'être fier de tels ancêtres.

Il semble qu'aux environs de l'an 1000 le monde va sombrer dans une irréparable ruine, lorsque tout à coup l'espoir renaît, et les brillants faits d'armes recommencent pour la France, dont ils sont une des gloires les plus incontestables. A peine un vassal de la couronne vient-il de conquérir l'Angleterre, que Pierre l'ermite entraîne sur ses pas l'Europe aux croisades. Même après l'ouvrage capital de M. Augustin Thierry, les épisodes de la conquête d'Angleterre racontés par Robert Wace, Guillaume de Poitiers, Matthieu Paris et Orderic Vital, méritent d'être lus ; ces divers récits, émanés de Français, de Normands et d'Anglais, se contrôlent naturellement l'un par l'autre, et de leur ensemble sort la vérité trop souvent embarrassée dans

les voiles dont un écrivain partial les avait en quelque sorte enveloppés, en voulant la dramatiser.

Ici commence à se montrer l'excellente méthode mise par M. L. Dussieux au service de la vérité historique et de l'impartialité si désirable, et si peu en honneur malheureusement à toutes les époques parmi les historiens qu'aveuglent trop souvent des préjugés nationaux ou même purement individuels.

Tandis qu'avec des fortunes diverses, les croisades suivent leur cours mêlé de victoires et de revers, un moine homme d'état maintient la paix, l'ordre et la sécurité en France, — on a nommé Suger, le ministre de Louis VII. Cependant, la guerre se poursuit avec acharnement en Orient; enfin, Constantinople succombe sous les efforts réunis des croisés. Ici et pour un épisode d'une aussi capitale importance, M. L. Dussieux a publié *in extenso* l'émouvant récit de Villehardouin. Et tandis que l'on guerroie vaillamment sur l'autre rive de la Méditerranée, — sur le sol de la France, à Bouvines, la bravoure de la noblesse, celle même de ces communes naguère si terribles, dont Guibert de Nogent a retracé l'enfantement et les excès, triomphe de la formidable coalition suscitée contre notre pays par les Anglais. Dans une note concise et lumineuse, M. L. Dussieux constate que la coalition vaincue à Bouvines est la première qui ait été organisée et soldée par l'Angleterre contre la France. « On voit — ajoute-t-il — que cette pratique des Anglais remonte loin. » Bouvines fait involontairement songer à Waterloo, comme le Capitole à la roche tarpéienne.

Pour rester fidèle à sa mission de *rapporteur* impartial, M. L. Dussieux a donné deux relations de la bataille de Bouvines, — la première due à la plume de Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste,

la seconde à celle de Matthieu Paris, historien anglais. Ainsi le lecteur est à même de contrôler l'un par l'autre ces deux récits d'un événement capital dont il importe de connaître les causes pour en apprécier les effets et les résultats.

Puis, d'heureux et larges emprunts au Plutarque français, au bon sire de Joinville, l'historien intime et l'ami du meilleur ainsi que du plus grand des rois, nous font connaître à fond l'âme chrétienne et héroïque de saint Louis. Rien de plus beau que les instructions adressées par ce prince au lit de mort à son fils Philippe le Hardi :

« Cher fils, — lui dit-il à ce moment suprême, et en
» résumant toute sa politique si paternelle et si loyale,
» — cher fils, s'il advient que tu parviennes au royaume,
» prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent
» aux rois, c'est-à-dire que tu sois si juste que tu ne
» t'écartes de la justice, quelque chose qui puisse arri-
» ver. S'il advient qu'il y ait querelle entre un pauvre
» et un riche, soutiens de préférence le pauvre au
» riche, jusqu'à ce que tu saches la vérité ; et quand tu
» la connaîtras, fais justice. S'il advient que tu aies
» querelle contre autrui, soutiens la querelle de l'é-
» tranger devant ton conseil ; ne fais pas semblant
» d'aimer trop ta querelle, jusqu'à ce que tu connaisses
» la vérité ; car ceux de ton conseil pourraient craindre
» de parler contre toi, — ce que tu ne dois pas vou-
» loir..... »

C'est à regret que l'on s'arrache de cette couche funèbre d'un roi, qui fut un père pour ses sujets et est resté pour la postérité un exemple, hélas ! trop peu imité.

A ces paroles succède l'admirable et si fidèle portrait tracé par Joinville, l'homme peut-être qui eut la plus intime entrée dans le cœur de son saint modèle.

L'écho a recueilli les sublimes leçons du pieux roi ; deux de ses successeurs proclament l'affranchissement des serfs, et la liberté reçoit de Philippe IV et de Louis X un hommage à jamais digne d'elle, en ces termes qui méritent d'être inscrits au livre d'or de notre pays : « Comme toute créature humaine, — dit » Philippe IV, — formée qui est à l'image de Notre- » Seigneur, doit généralement être franche[1] par droit » naturel..., nous, mus de pitié, pour le remède et » salut de notre âme et pour considération d'humanité » et de commun profit, donnons et octroyons très-plé- » nière franchise et liberté perpétuelle à toutes per- » sonnes... »

Et Louis X : « Comme selon le droit de nature cha- » cun doit naître franc[2]... Nous, considérant que notre » royaume est dit et nommé le royaume des Francs et » voulant que la chose en vérité soit accordant au » nom..., par délibération de notre grand conseil, » avons ordonné et ordonnons que généralement par » tout notre royaume telles servitudes soient ramenées » à franchises... »

Ainsi s'ouvre le quatorzième siècle en France et se clôt le premier volume de l'ouvrage de M. L. Dussieux ; on voit quelles révélations et quelles richesses renferment ces pages qui embrassent une si large période et conduisent des origines et du Moyen Age jusqu'à la veille de la terrible guerre de Cent Ans.

Un siècle de guerres ! Est-ce possible ? est-ce croyable ? Toute notre histoire, celle même de l'Europe entière, est à ce point tristement intéressante et dramatique, sans que l'art du romancier ait rien à y ajouter ; loin de là, la réalité dépasse et défie toutes les inven-

[1] et [2] Libre.

tions de l'imagination la plus féconde aussi bien que la plus hardie.

Donc, ce second volume, au seuil duquel nous voici arrivés, comprend l'histoire du Moyen Age depuis la guerre de Cent Ans jusqu'à Louis XI, dont le règne inaugure les temps modernes.

Nous venons de quitter Joinville, et c'est Froissart qui va nous servir de guide dans le récit de cette lutte incessante de la France contre l'Angleterre, son éternelle rivale et ennemie. Deux désastres ouvrent cette période : la bataille de Crécy et la prise de Calais ; mais ce dernier épisode nous révèle la grande âme des bourgeois de Calais et inaugure, à cette époque malheureuse, le dévouement indomptable de nos ancêtres à la patrie. Si de Calais nous passons à la Bretagne, nous y voyons la noblesse lutter de bravoure avec la bourgeoisie pour la défense de l'honneur national ; — on a nommé le combat des Trente sur la lande de Josselin.

L'esprit d'opposition et de révolte, précurseur lointain de la révolution qui clora le dix-huitième siècle, se révèle dans les États généraux de 1356 et dans la Jacquerie ; il y a là des particularités qui, avec la rapidité de l'éclair et une violence inouïe, rattachent le mouvement de 1789 et 1793 à celui de 1356. L'histoire d'ailleurs, comme on ne l'a que trop bien dit, n'est-elle pas une série d'incessants recommencements.

Mais, le salut est à côté du péril, et voici que surgit la rude et loyable figure de Du Guesclin, le redresseur des torts, le vengeur des faibles ; la poésie populaire acclame le grand capitaine dans un chant remarquable de verve, — « la filleule de Du Guesclin. »

Au sage et prudent Charles V, qui vient de ramener le calme en France, succède l'insensé Charles VI. Un

chroniqueur d'un rare mérite, le Religieux de Saint-Denis et l'archevêque Juvénal des Ursins nous font vivre avec les acteurs de ces drames émouvants, au milieu desquels la chaire catholique n'oublia jamais sa haute mission et ne marchanda pas plus la vérité aux grands qu'aux petits ; nous n'en voulons pour preuve irrécusable que la prédication faite, en présence de la reine Isabeau de Bavière, sur la réforme des mœurs de la cour. L'histoire a conservé le nom du courageux moine qui osa parler avec une si sainte hardiesse à Isabeau de Bavière, — c'était Jacques Legrand, un ancêtre de Bourdaloue et de Bridaine.

Le déplorable état de la France en 1417 nous est retracé par le Religieux de Saint-Denis. Au milieu de ces désordres sans nom, Paris semble prendre à tâche de dépasser en violence le reste du royaume ; on se croirait tout d'un coup transporté aux plus mauvais jours de la commune de 1871, en lisant dans Juvénal des Ursins et dans le Religieux de Saint-Denis le récit de la prise de Paris par les Bourguignons et du massacre des Armagnacs.

Il semble que la France va disparaître dans le sang de ses propres enfants armés les uns contre les autres, lorsque le ciel envoie à ce pays, comme un ange de salut, Jeanne d'Arc. A cette noble figure, l'incarnation la plus pure du patriotisme français dans le cœur d'une vierge, M. L. Dussieux a consacré une centaine de pages encore trop courtes au gré des admirateurs de l'héroïne qui releva la fortune de la France ; de remarquables emprunts faits aux pièces du procès de réhabilitation de cette sainte mémoire d'une martyre, se terminent par la sentence définitive de l'histoire contemporaine, qui reste celle même de la postérité à jamais émue et reconnaissante.

Ce second volume se clôt par deux récits de batailles, où éclate l'indestructible bravoure de notre pays, Formigny et Castillon.

Notre course à travers ce second volume a été aussi rapide que l'impression même produite par le tableau des dramatiques événements dont il est le cadre ; mais, pour être rapide, cette impression n'en est pas moins profonde et durable : de tels spectacles et de telles leçons ne sauraient et ne doivent s'oublier en un jour.

Ici, avec le troisième volume, s'inaugurent des temps nouveaux ou du moins dont la physionomie bizarre révèle encore une des évolutions de cette révolution qui, commencée avec le monde, ne doit finir qu'avec lui, et emporte dans sa course la France ainsi que les autres pays de l'Europe. Car, c'est une immense erreur que de croire que notre patrie a seule le triste monopole des métamorphoses ; si l'on connaissait mieux les annales de l'Angleterre, de l'Allemagne de l'Italie surtout, — la terre classique des républiques, — le tableau des révolutions de ces diverses contrées ferait souvent pâlir celui des bouleversements de notre pays. La différence énorme qu'il y a entre les révolutions de l'Europe et celles dont la France a été tour à tour le théâtre, est qu'autant celles de l'étranger ont été stériles, autant celles de notre patrie ont été fécondes à des titres divers, comme va le montrer d'une manière évidente la suite de la publication entreprise et poursuivie avec tant de tact et de sagacité par M. L. Dussieux. Car si, — selon le mot de La Bruyère, — « le choix des pensées est invention, » il est aussi vrai de dire que le choix des épisodes les plus saillants de nos annales est la véritable philosophie de notre histoire, dont la plupart des *histoires* ne sont trop souvent que le *roman* plus ou moins habilement réussi.

Donc, le tome troisième nous conduit depuis Louis XI jusqu'à la Ligue. Singulier rapprochement : une ligue dite *du bien public* inaugure le règne de Louis XI et une autre ligue, fertile en excès politiques, cherche à entraver l'œuvre essentiellement réparatrice de Henri IV ! Aux deux extrémités du quinzième et du seizième siècle, à la distance de cent ans, les mêmes causes ramènent les mêmes effets et finissent par en triompher, parce que, grâce à Dieu, en France la raison finit toujours par avoir raison.

Louis XI débute par un revers qui semble devoir lui fermer à tout jamais le retour au trône ; à Péronne, il est sous la main de ce Charles de Bourgogne, que plus tard il laissera se ruiner lui-même. Mais Louis XI, doué d'une indomptable énergie, n'a jamais douté de la France et a su la conduire dans la voie d'où la guerre de Cent Ans l'avait si longtemps et si violemment fourvoyée. Il faut lire dans l'ouvrage même de M. L. Dussieux les phases que traversa la politique du précurseur de Richelieu et de Mazarin, pour bien comprendre les immenses services rendus par le fils de Charles VII au pays, — services qui n'ont d'égaux que ceux d'un de ses ancêtres, Charles V.

Après les habiletés et les ruses de la diplomatie, les grands coups d'épée pour lesquels la France se passionne toujours, et qui lui font tenir en plus haute estime Charles VIII, Louis XII et François I[er] que Charles V et Louis XI, aux mérites plus réels, mais obscurs dans leurs actes et leurs manifestations.

Cependant, comme autrefois à Poitiers le roi Jean, François I[er] est fait prisonnier à Pavie; mais il est loin de trouver en Espagne la courtoisie qu'un de ses prédécesseurs avait rencontrée en Angleterre ; c'est que Charles Quint n'était pas chevaleresque, tant s'en faut !

Rien n'égale la grandeur d'âme du roi-chevalier, de l'élève de Bayard, dans l'étroite prison de Madrid ; je n'en veux pour preuve que sa lettre à sa mère.

A sa mère donc, François Ier dit : « De toutes choses » ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est » sauve. Et pour ce que, en votre adversité, cette nou- » velle vous fera un peu de reconfort, j'ai prié qu'on me » laissât vous écrire cette lettre : vous suppliant ne » vouloir prendre l'extrémité vous-même, en usant de » votre accoutumée prudence ; car j'ai espérance à la » fin que Dieu ne me abandonnera point, vous recom- » mandant vos petits enfants et les miens... »

M. L. Dussieux a eu l'heureuse idée d'emprunter à Marino Cavalli, ambassadeur de Venise en France, un curieux tableau de l'état de notre pays en 1546. On sait que la république de Venise exigeait de chacun de ses ambassadeurs qu'il lui adressât une relation contenant la description du pays, de ses ressources, de son commerce et de son industrie, l'état de ses forces militaires et de ses finances, et une appréciation du caractère du roi et de ses ministres. Le recueil des relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France, au XVIe siècle, est une des principales sources de notre histoire à cette époque.

Quelques citations caractéristiques : « Les Parisiens » — dit l'ambassadeur vénitien, — jouissaient autre- » fois d'une liberté presque démocratique ; mais ils » n'en ont pas su faire usage, comme il arrive trop » souvent, et ils se sont livrés à divers actes de déso- » béissance insolente. Aussi ils ont commencé sous » les derniers rois à perdre leurs priviléges ; et ces » pertes sont allées toujours en croissant... »

Ne dirait-on pas que ces lignes sont écrites d'hier ? çe n'est pas l'actualité qui manque dans la publication

de M. L. Dussieux; elle en sort par tous les pores, pour ainsi dire, et d'autant plus piquante qu'elle est moins cherchée, et que ses éruptions sont vives, soudaines et spontanées, et surgissent des entrailles même du passé; car, on ne saurait trop le répéter, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et si la liberté est ancienne, ce sont ses excès qui ont amené fatalement le despotisme et en ont assuré la durée.

« La liberté, sans doute, est le plus haut parmi les » biens de la terre; mais tous les hommes ne sont pas » dignes de la liberté. Il y a des peuples nés pour » obéir; il y en a d'autres qui sont faits pour comman- » der... Aussi les Français, qui se sentent peut-être » peu faits pour se gouverner eux-mêmes, ont-ils en- » tièrement remis leur liberté et leur volonté aux » mains de leur roi. »

Qui donc a écrit cela? Toujours l'ambassadeur vénitien du XVIe siècle.

La sympathique figure de Marie Stuart éclaire un moment ce tableau, que bientôt vient rembrunir le spectacle de la France menacée par l'Espagne, et le portrait du parti espagnol en France. D'un autre côté, les agissements des protestants, avec leur idéal de république qu'ils voudraient imposer à la France, amènent le massacre de Vassy dont nous avons sous les yeux deux récits, l'un extrait des Mémoires de Condé, l'autre d'une lettre du duc de Guise, et de la comparaison desquels peut sortir la vérité relative sur cet épisode dont les suites furent si terribles.

Nous voici à un des plus grands événements et des plus fertiles en controverse de cette époque, le massacre de la Saint-Barthélemy. M. L. Dussieux, fidèle à son esprit d'impartialité, a publié divers récits de ce drame, qu'il a empruntés tant aux catholiques (tels

que Henri III, Catherine de Médicis et Marguerite de Valois), qu'aux protestants (comme d'Aubigné).

Enfin, ce troisième volume, déjà si riche en documents précieux, est terminé par un « Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui (1586) en France et sur les moyens d'y remédier. » C'est un sujet dont, à diverses époques, les historiens et surtout les économistes ont fait le thème de thèses dont le dernier mot n'est pas encore dit.

La Ligue, Henri IV et Marie de Médicis ; en d'autres termes l'opposition, le triomphe du bon sens et les déplorables résultats de l'intrigue, tels sont les trois points traités avec tous leurs développements dans le quatrième volume. Un règne essentiellement réparateur, tel que celui de Henri IV, méritait certes un volume, et M. L. Dussieux a été bien inspiré en lui donnant ces proportions. Ces pages sont à la hauteur des précédentes, si même elles ne les surpassent en intérêt pratique ; car Henri IV marque l'entrée de la France dans la voie des temps modernes, et si rien ne l'a préparé, lui a préparé Richelieu, Mazarin et Louis XIV. Aussi n'est-ce pas sans une haute raison et une souveraine justice que son temps d'abord, puis la postérité, lui ont décerné le titre de *grand*, qui ne fut peut-être jamais si bien mérité par un prince de race royale.

Comme ce règne est généralement assez connu, au moins dans ses parties essentielles et ses lignes magistrales, notre tâche de rapporteur, si l'on peut s'exprimer ainsi, sera plus facile et par conséquent plus rapide.

Nous assistons d'abord aux luttes de la Ligue contre le pouvoir royal ; d'un côté, l'Espagne envahissante, de l'autre, les revendications des protestants, donnent au règne de Henri III une physionomie étrangement tour-

mentée. Des deux côtés le but est dépassé; l'excès domine, la passion étouffe la raison, et la France semble à deux doigts de sa perte. Il est difficile, même à la lointaine distance où le temps écoulé nous a mis des événements, de bien faire la part des torts de chacun, alors que le parti même de la vérité religieuse manquait de patriotisme. Ballotté entre les témoignages contemporains d'Étienne Pasquier, de Davila et de Pierre de Lestoile, on ne tire de lumière de ces trois auteurs, qu'en ramenant à une tonalité raisonnable les dissonances qui éclatent à tous moments dans chacun de leurs récits.

L'assassinat de Henri III donna lieu à des controverses, qui dégénérèrent absolument en diatribes très-montées de couleur; la passion ne saurait aller plus loin, ni se montrer plus excessive : heureusement que de telles énormités portent en elles-mêmes leur correctif et leur juste condamnation. Ce n'est pas seulement à cette époque que se sont produites de telles violences, et il ne faudrait pas remonter bien haut pour en retrouver l'extravagance criminelle. .

Cependant Henri IV accumule victoire sur victoire; vainqueur à Arques et à Ivry, entre ces deux batailles il commence le siége de Paris, dont l'Espagne soutient le courage ou plutôt entretient l'animosité aveugle contre le roi légitime; bientôt la misère est à son comble, la faim exerce de terribles ravages sur les assiégés. L'abjuration de Henri IV, après les soins donnés à sa conversion, dont la sincérité ne put être mise en doute que par des esprits endurcis, termina les désordres auxquels la France était en proie, tant de la part des ligueurs que des Espagnols, des Français et de l'étranger unis contre celui qui voulait sauver le pays si profondément déchiré par des factions impitoyables.

Les lettres de Henri IV ont été largement mises à contribution par M. L. Dussieux, qui en avait déjà publié un excellent recueil, il y a quelques années. Voilà donc le roi sur le trône, mais que d'ennuis l'entourent ; une guerre terrible à soutenir et à terminer, les querelles religieuses, les complots contre l'État, les arguties du Parlement, les doléances des protestants. A force de prudence, de bonté, de franchise, il parvient à triompher de tous les obstacles sans cesse renaissants ; la paix règne enfin en France, mais non dans l'intérieur du roi en butte aux tracasseries de sa femme, l'altière Marie de Médicis, dominée elle-même par d'indignes favoris, Concini et Eléonore Galigaï. La poésie, par la voix de Malherbe, célèbre alors le bonheur de la France, qui possède un tel roi, et s'élève en une ardente et patriotique prière vers le ciel :

« O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison !
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur [1] nous impose silence
Et qu'assurés par lui de toute violence
Nous n'avons plus sujet de te rien demander... »

Et, plus loin, on assiste comme à un involontaire pressentiment de la fin prématurée du bon Henri :

« Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,

[1] Ce bonheur.

L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie
Que notre affection ne les juge trop courts ? »

Malherbe écrivait ces vers en 1605, et moins de cinq ans après, Henri IV tombait sous le poignard de Ravaillac. *Poeta vates!*

Une des pièces les plus remarquables de ce quatrième volume, et qui suffirait à prouver à quel point le génie de ce roi était sagace et pratique, c'est *le plan raccourci du grand dessein de Henri IV*, que M. L. Dussieux a emprunté à l'ouvrage de Péréfixe. N'oublions pas de signaler l'éloge si complet que Henri IV fait des Jésuites, dans un admirable discours au Parlement.

L'année 1610 est à peine commencée, que le fanatique Ravaillac arrache le meilleur des monarques à l'amour des Français. Près de six relations, parmi lesquelles une lettre de Malherbe, donnent l'ensemble des détails qui précédèrent et suivirent cet horrible forfait, et sont couronnées par les stances émues du grand poëte, encore une fois écho du sentiment public.

Comme opposition à la douleur des Français en 1610, M. L. Dussieux donne sans commentaire, — une semblable pièce en a-t'elle besoin ? — le récit de la violation du tombeau de Henri IV, en 1793.

Henri IV mort, Sully se retire de la cour (1611) et se confine dans l'obscurité ; mais il continue à veiller sur le fils de son maître, et lui dénonce, dans une lettre énergique, les criminelles menées de Concini, devenu maréchal d'Ancre par la grâce de Marie de Médicis. La perte de l'odieux favori est jurée, et il tombe sous les coups d'anciens serviteurs de Henri IV, jaloux de venger leur infortuné roi ; puis, Marie de Médicis est exi-

lée, et Éléonore Galigaï ne tarde pas à payer de sa tête ses criminelles intrigues.

Richelieu est arrivé au pouvoir et va continuer la politique de Henri IV.

Le cinquième volume, qui comprend la période historique de 1624 à 1643, abonde en détails précieux sur le gouvernement de la France par l'illustre homme d'État, à la mémoire duquel le gouvernement de notre pays a élevé un digne monument par la publication de sa correspondance complète. Aux lettres de Richelieu M. L. Dussieux a joint d'importants extraits des propres Mémoires du cardinal. Richelieu, dans les unes ainsi que dans les autres, se montre tout entier, peint et jugé par lui-même, avec une sincérité qui vaut mieux que les petites et multiples habiletés de ces hommes d'État qui n'en ont que le nom, mais qui oublient trop que la plus grande habileté est de n'en pas avoir.

Comme tous les hommes d'élite, Richelieu a eu des adversaires et des ennemis ; il a eu aussi des admirateurs et des amis. Amis et adversaires ont été également passionnés en parlant de lui ; cet homme ne pouvait laisser personne indifférent parmi ses contemporains pas plus que dans la postérité. M. L. Dussieux nous fait connaître comment son avénement et sa conduite furent jugés alors par un de ses adversaires, l'archevêque de Toulouse, M. de Montchal. La meilleure réponse aux allégations de Montchal est le tableau de la France telle que la trouva Richelieu, à son entrée aux affaires, et qu'il a consigné dans son Testament politique. Ce testament, dont M. L. Dussieux a donné de longs extraits, est une des œuvres les plus importantes du cardinal.

« Deux choses, — dit-il à Louis XIII, au début de cet

» écrit, — m'obligent à entreprendre cet ouvrage. La
» première est la crainte et le désir que j'ai de finir mes
» jours avant que le cours des vôtres se termine. La
» féconde et la fidèle passion que j'ai pour les intérêts
» de Votre Majesté, laquelle me fait non-seulement
» désirer de la voir comblée de prospérité durant ma
» vie, mais me fait encore souhaiter ardemment d'avoir
» lieu d'en pouvoir voir la continuation, lorsque le tri-
» but inévitable que chacun doit payer à la nature
» m'empêchera d'en pouvoir être le témoin... »

Un des actes les plus glorieux à la mémoire du cardinal et auquel la nationalité française dut son salut, dans le présent et dans l'avenir, est sans aucun doute le siége et la réduction de la Rochelle ; tout le détail de cette rude entreprise est consigné dans les Mémoires du temps ; en les lisant, on voit à quels redoutables périls notre pays échappa, grâce à l'énergie indomptable de l'illustre homme d'État.

Ici encore Malherbe, aux portes de la mort, anime de ses derniers vers Louis XIII partant pour aller châtier la Rochelle et chasser les Anglais qui, en faveur de cette ville, avaient fait une descente dans l'île de Ré :

« Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ;
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

. . . .

Il sufit que ta cause est la cause de Dieu
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu ;

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner...

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui voit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété... »

Quel éloge plus beau et plus vrai de Richelieu que ces vers de Malherbe !

En 1630, la haute et méritée faveur du ministre de Louis XIII faillit sombrer sous les intrigues de ses ennemis. On sait comment *la Journée des Dupes* confondit ces puériles et odieuses menées : le récit de cet événement est transcrit par M. L. Dussieux de divers Mémoires du temps, sans oublier ceux même du cardinal.

Infatigable et ouvert à toutes les idées neuves et utiles, Richelieu encouragea la *Gazette* de Renaudot, que ce médecin venait de fonder en 1631 ; et, non content de lui prêter son appui, il lui envoya de nombreuses relations officielles et des notes ou des mémoires, quelquefois rédigés par lui-même et aussi par Louis XIII. Richelieu et Louis XIII journalistes, voilà un de ces faits jusqu'ici ignorés et que M. L. Dussieux a été le premier à mettre en lumière. On comprend tout l'intérêt d'une semblable découverte et des détails qui l'accompagnent.

Après la fondation du premier journal politique en France vient celle de l'Académie française quatre ans plus tard, sans préjudice de la continuation de la guerre contre les Espagnols toujours acharnés au démembrement de la France. On n'a pas l'idée d'une activité aussi grande chez un homme tel que Richelieu, dont les trois quarts de l'existence s'écoulèrent en terribles maladies ;

mais rien ne pouvait abattre l'indomptable patriotisme du plus profond politique des temps modernes.

La conjuration dite de Cinq-Mars tient une assez large place dans ce cinquième volume; ici comme ailleurs, les divers témoignages des contemporains sont invoqués. Parmi les traîtres, et au premier rang, figure Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII, dont la lâcheté absout presque ses complices. Il faut lire, dans la publication même de M. L. Dussieux, les preuves de l'inqualifiable conduite de ce triste prince.

Sur ces entrefaites, Marie de Médicis, victime de ses propres intrigues, meurt dans l'exil; le récit de cette fin lamentable, publié par la *Gazette de France*, est de la plume de Richelieu et respire un sentiment profond de patriotisme, dont la postérité se fera l'écho. C'est à partir de ce moment que le cardinal est vraiment tout puissant; mais il n'use de son immense pouvoir que pour le salut de la France et la grandeur de son roi, qui le préoccupent jusqu'à la dernière heure, et lui font déclarer hautement qu'il ne s'est jamais connu d'autres ennemis que ceux de l'État.

Nous recommandons particulièrement à l'attention du lecteur les pages qui ont pour titre : « Des armées et de l'esprit militaire en France sous le cardinal Richelieu. » L'historien du ministre de Louis XIII (Aubery) nous montre ici ce grand homme sous un aspect absolument nouveau, et il ressort de cette révélation que c'est à Richelieu et non à Louvois, comme on ne cesse de le répéter, que l'armée moderne est redevable de son organisation et de sa discipline. Il faut lire aussi ce que dit le grand homme d'État de l'armée et de l'esprit militaire des Français; jamais meilleur juge ne put être invoqué à cet égard que le triomphateur de la Rochelle, l'entreprise la plus gigantesque, peut-être, du dix-sep-

tième siècle. Ici, comme toujours, Louis XIII est à la hauteur de son ministre, dans ses ordonnances où respire le sentiment du patriotisme le plus éclairé, comme celui de la plus ferme équité dans « La justice exemplaire des excès qui se commettent dans l'armée. »

Ce volume se termine par le gracieux tableau de l'Hôtel de Rambouillet, cette école d'élégance littéraire et des mœurs polies, qui ne sont pas la moindre des gloires du ministère de Richelieu et du règne de Louis XIII. Jamais on n'eut de plus spirituels introducteurs dans le salon bleu d'Arthénice que Saint-Simon, Segrais, Mlle de Scudéry et Voiture; nous leur abandonnons, en toute confiance, le lecteur ami des conquêtes de l'intelligence sur la force.

Avec le tome sixième s'ouvre et s'inaugure le règne de Louis XIV, dont nous suivons la vie depuis son éducation jusqu'à la moitié de sa carrière, sans contredit la plus brillante. Quatre belles victoires inaugurent l'aurore de cette époque, Rocroi, Fribourg, Nordlingue, Lens, gagnées avec la forte armée créée par Richelieu. Rocroi compte au nombre de ses historiens l'évêque de Meaux, l'auteur de l'oraison funèbre de Condé.

Le nom de Mazarin apparaît dans tout son éclat avec le projet de l'annexion des Pays-Bas espagnols à la France; le digne successeur de Richelieu est le premier qui ait essayé de réunir ce pays à la France et d'assurer ainsi sa limite.

Un vif et doux rayon de sainteté illumine cette époque, et la charité semble s'être incarnée dans la personne de Vincent de Paul, dont la vie a été racontée avec tant de charme et de simplicité par l'évêque Abélly.

Mais, voici que la guerre à l'étranger se complique des luttes intestines; et la Fronde audacieuse envahit

l'asile même qui abrite Anne d'Autriche et son fils encore enfant. Époque étrange, curieuse, attrayante, où les fêtes coudoient les émeutes; le récit de « La célèbre cavalcade faite pour la majorité du roi, » est quelque chose de vraiment féérique.

Pour combler une regrettable lacune dans l'histoire de cette époque, M. Dussieux a eu l'heureuse idée de reproduire les lumineuses pages consacrées par M. Mignet à l'empire d'Allemagne, à son organisation politique et à l'alliance du Rhin.

La figure de Mazarin, déjà si remarquable à étudier, s'éclaire d'un magnifique reflet du plus pur et du plus ardent patriotisme, par la publication de ses lettres à Louis XIV au sujet de Marie Mancini, sa nièce, que le jeune prince voulait épouser et élever ainsi au trône. Pour conjurer ce coup de tête romanesque, Mazarin s'empressa de marier Louis XIV à la fille du roi d'Espagne; ici encore, à propos des fêtes données en l'honneur des nouveaux époux, il faut lire « La magnifique et superbe entrée du roi et de la reine en la ville de Paris; » c'est un véritable éblouissement.

Puis, sa tâche achevée, Mazarin meurt en faisant le roi son héritier et en lui donnant son digne successeur, Colbert; le présent était à la hauteur du ministre et du souverain, et Mazarin ne pouvait certes mieux s'acquitter envers son auguste élève.

L'épisode de la fortune et de la chute de Fouquet semble assez connu; cependant on ne peut se flatter d'en posséder le secret, tant que l'on n'aura pas lu les deux documents publiés par M. L. Dussieux à ce sujet, une lettre de Louis XIV à Anne d'Autriche, sa mère, et une page de ses remarquables Mémoires.

Avec Colbert s'inaugure l'ère des grandes et utiles entreprises, au premier rang desquelles il faut placer

sans contredit l'historique du canal du Languedoc, œuvre gigantesque, digne rivale des merveilles de l'antique Rome. La correspondance échangée alors entre Riquet et Colbert, et le préambule de l'édit de Louis XIV pour la construction du canal, constituent un des faits les plus remarquables de ce règne.

La guerre avec ses victoires, l'administration intérieure avec ses féconds résultats, l'éducation du Dauphin, le passage du Rhin, autant de tableaux dignes d'attention ; mais, c'est surtout dans le dernier épisode si éloquemment célébré par Boileau, qu'éclatent à la fois la hauteur de vues et l'amour ardent de Louis XIV pour la France.

Condé et Turenne, quels noms magiques et toujours vivants dans le souvenir de la France, après plus de deux siècles écoulés ! Leur mémoire est inséparable de celle de Louis XIV, qui voulut que Turenne reposât, après sa mort, au milieu des rois où déjà Du Guesclin sommeillait de l'éternel sommeil.

Ce n'est pas seulement sur terre, mais encore sur mer que s'illustraient les hommes de guerre de ce règne fécond en merveilles de tous genres ; Duquesne, Tourville et Jean-Bart luttaient de bravoure et de succès. Et par dessus ces exploits brillait le patriotisme de Louis XIV ; l'admirable chose que sa lettre à Colbert, à propos de la victoire de Palerme !

Ici se place un souvenir glorieux pour la France, souvenir hélas ! obscurci, à l'heure qu'il est, par un désastre sans égal ; l'annexion de Strasbourg à la France, Strasbourg, ce boulevard opposé à l'Allemagne, et lui fermant de ce côté du Rhin notre frontière. *Gallia Germanis clausa,* comme dit l'exergue de la médaille frappée, au dix-septième siècle, en mémoire de ce fait capital.

La fondation et les merveilles du palais de Versailles sont esquissées à grands traits par Charles Perrault, peintre fidèle d'un monument et de jardins restés sans rivaux au monde.

Le bombardement d'Alger par Duquesne inaugure l'aurore d'une conquête réservée à la première moitié de notre siècle, et qu'avait vainement jusqu'alors tentée le génie des plus vaillants capitaines.

La fortune de la France semble subir un premier échec par la mort de Colbert ; mais ses maximes, empreintes d'un sentiment si plein de droiture et de bon sens, ont fait vivre ce nom glorieux entre tous au livre d'or des ministres dont s'honore notre pays, à l'égal même de celui de Sully.

Le tome septième continue à enregistrer les annales du règne de Louis XIV et nous conduit de 1685 à 1715, date de la mort de ce roi si digne du nom de *grand*, que lui a conservé et que lui gardera toujours la postérité. Un fait considérable ouvre cette seconde période, — la révocation de l'édit de Nantes, dont nous avons ici le texte, sans commentaires.

La statue érigée en l'honneur de Louis XIV, sur la place des Victoires, par les soins et aux frais du maréchal de la Feuillade, et que l'on a tant reprochée à l'orgueil du souverain, est un monument de l'orgueil de son auteur, et constitue un des exemples les plus curieux d'un caractère commun à toutes les époques, la vanité s'exaltant au contact du génie.

Le sentiment de grandeur pratique, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui préside à tous les actes de Louis XIV, se montre une fois de plus dans le préambule de l'ordonnance de ce prince pour la fondation de la maison de Saint-Cyr.

Un épisode que l'on voudrait effacer de l'histoire de

ce règne, et dont l'odieux doit retomber principalement sur le dur Louvois, est l'incendie du Palatinat, source de la haine de l'Allemagne contre la France, et dont toutes les circonstances ressortent des lettres du temps. M. Dussieux ne cite pas moins de treize lettres ou extraits de lettres relatifs à cet acte si impolitique, que dépasseront encore les guerres de Napoléon sur le même sol.

La guerre n'est pas seulement en Europe, elle traverse les mers et nous transporte avec elle au Canada ; puis, elle nous ramène en Europe, à la suite de Tourville, de Catinat, de Luxembourg, et de tant d'autres illustres marins ou soldats.

A la suite d'un mémorable combat dans la mer du Nord (29 juin 1694), Jean Bart reçoit de Louis XIV des lettres de noblesse, dans des termes qui font autant d'honneur au souverain qui les confère, qu'à l'intrépide marin qui les a si bien méritées.

Les batailles se succèdent rapidement ; la prise de Lille couronne tant de hauts faits. Mais tout s'expie ici bas, la gloire principalement : la misère et la famine sont les conséquences du grand et terrible hiver de 1709, « dont la terre porta le deuil, » pour nous servir ici d'un énergique dicton populaire de cette époque. L'armée manque de pain, sans que son admirable dévouement et son indomptable bravoure se démentent un seul instant. C'est alors que Massillon prononce son magnifique sermon sur l'aumône, et que, non moins sublime en son patriotisme, Louis XIV écrit aux gouverneurs des provinces, et dans leur personne à la France tout entière, cette splendide lettre, où il déclare que plutôt que de céder aux conditions déshonorantes que lui posent les conférences de la Haye, il ira, à la tête de sa noblesse, s'ensevelir sous

les ruines auxquelles ont juré de le vouer ses implacables ennemis.

Villars nous montre alors la dernière armée de la France avec laquelle il gagne la bataille de Denain, et à propos de ce magnifique fait d'armes, M. Dussieux a fait une importante découverte, qui atteste la vive intelligence militaire de Louis XIV.

S'en allant en quelque sorte en ce dernier triomphe, comme il était venu au bruit d'une victoire, Louis XIV expire avec une sérénité d'âme et des sentiments d'une admirable élévation ; il faut lire dans le récit de Dangeau, témoin oculaire, ces détails auxquels la plume du chroniqueur conserve tout leur profond enseignement : cette page place haut celui que trop communément on regarde comme un froid rapporteur des bruits quotidiens de la cour, sorte de valet platement obséquieux, que rien ne saurait tirer de la monotonie des petits faits Versailles.

Nous voici arrivés au huitième et dernier volume, consacré aux règnes de Louis XV et Louis XVI, et qui nous mène jusqu'au seuil de 1789.

A peine Louis XIV a-t-il fermé les yeux, que les germes d'une révolution se font voir dans l'audace du Parlement si prompt à casser le testament royal. Bientôt le mouvement imprimé s'accentue et s'accélère par le système et la banqueroute de Law ; désastre sur désastre, la peste se joint à la ruine financière ; mais aussi quel dévouement que celui de Belzunce, l'évêque de Marseille, et des religieux ses coopérateurs, martyrs de leur noble dévouement à la sainte cause de l'humanité et du patriotisme.

Louis XV monte sur le trône au milieu de toutes les complications européennes. La bataille de Fontenoy est un éclair de gloire dans la nuit que tentent déjà de

faire autour de notre pays les puissances de l'Europe, avec l'Angleterre à leur tête.

Dans l'Inde, qui va nous échapper, ainsi que dans le Canada que convoitent nos éternels ennemis, ce ne sont que combats, défections et trahisons; triste mélange d'honneur et de lâcheté! On voudrait pouvoir jeter un voile sur ces infamies où trempent des fils de la France, et dans lesquelles se souille le nom de celui que l'on a appelé l'*antique* Washington.

Louis XV sent déjà que le sol lui manque sous les pieds, et que la révolution qui n'est pas loin ne tient qu'à un fil; mais il est impuissant à la prévenir, en la combattant dans les philosophes, les économistes et les parlementaires.

Notre course à travers tant d'évènements est rapide comme le cours même des choses; les nobles caractères s'effacent de plus en plus chaque jour; on voit que l'on marche à une catastrophe prochaine et presque fatale; il semble que la Providence veut abandonner ce pays, sur le sol duquel, il y a de longs siècles, Strabon voyait l'empreinte de sa main toute-puissante.

Un trait digne de l'antiquité, celui du dévouement du chevalier d'Assas, honore le drapeau français en Allemagne, où la vénalité de l'indigne petit neveu de Richelieu a préparé les faciles conquêtes de Frédéric II, roi de Prusse.

C'en est fait, le Canada est perdu pour nous, et l'heure va sonner où l'Angleterre y joindra l'Inde, notre Inde française qu'elle nous enlève, et où elle continue triomphalement le système d'administration inauguré par Dupleix et suivi par tant d'hommes éminents et dévoués à la mère patrie.

A la suppression des Jésuites succède la disgrâce du ministre qui a arraché à Louis XV leur renvoi; tant il

est vrai que rien n'est moins stable ici-bas que les institutions et les hommes les plus haut placés et qui semblent le mieux assis. Les parlements ont aussi leur tour, mais que l'on prenne garde à leur résurrection ! Louis XV ferme, par sa mort, le convoi funèbre de la vieille monarchie française. Que d'évènements accumulés en quelques années pleines d'inquiétants et sinistres avertissements !

Louis XVI monte sur le trône, le cœur ouvert à toutes les réformes salutaires, mais il est trop tard. En vain il appelle Turgot ; Turgot ne fait qu'accélérer la marche vers l'abîme inévitable. Cependant, ainsi qu'une suprême consolation, quelques victoires navales semblent réveiller le génie de la France ; c'est comme un éclair avant l'orage, et la nuit se fait de plus en plus sombre. Necker, appelé au ministère, n'y paraît que pour constater la banqueroute.

Chose bizarre ! A l'heure où la fortune trahit nos armes, où l'Europe assiste à notre chute, où la royauté s'effondre, la France remporte une dernière victoire sur le champ de la littérature, et c'est à Berlin, sous le règne et l'inspiration d'un de ses plus mortels et dangereux ennemis, Frédéric II, qu'est mise au concours la question de l'universalité de notre idiôme, qui vaut à un Français la couronne académique.

Ici s'arrête notre course à travers la carrière ouverte par M. Dussieux, et pendant laquelle, tour à tour environné des gloires de notre pays, ou sous l'impression de ses désastres, disons mieux, de ses épreuves fécondes en enseignements, nous avons enfin atteint le terme de 1789. Sans remonter dans le passé, sans nous attarder non plus au présent, mais les yeux fixés sur l'avenir de ce livre, élevé aux vraies gloires de la France, nous nous résumerons en disant que ce n'est pas seulement

l'histoire du pays auquel cet ouvrage est consacré, mais aussi — l'une ne va pas sans l'autre — à sa littérature et à sa langue, dont l'incontestable puissance en Europe s'affirme. Si la littérature est l'expression d'une société, quelle société a laissé plus profond son sillon dans le monde que la France ?

Et ici, avec l'histoire du pays marche parallèlement celle de sa langue vive, claire, précise et si loyale en ses entrailles, qu'elle est restée celle même des rapports internationaux, politiques et littéraires. A partir de Joinville, M. Dussieux en se bornant à modifier l'orthographe de notre vieil idiome, a pu nous donner, en même temps que les annales de la France, le tableau des progrès et des vicissitudes de la langue dans laquelle sont racontés, de saint Louis à 1789, les grands faits de notre histoire.

Mais, ce double intérêt de l'histoire et de la littérature française, si vif cependant, est primé par un attrait qui dépasse l'attente générale. Nation militaire par essence comme par tempérament, notre pays, à l'heure où ses forces entrent dans une voie de réorganisation, ne peut mieux s'inspirer des solides traditions militaires des trois derniers siècles, qu'en demandant à ce livre les enseignements que lui ont laissés nos illustres capitaines, dont M. Dussieux a recueilli avec un soin attentif les actions les plus remarquables.

Histoire, littérature, art militaire, — ce livre a un triple attrait et une triple utilité, à cette heure décisive où la France doit se retremper dans les souvenirs du passé pour être digne des gloires de l'avenir.

CHARLES BARTHÉLEMY.

LES

GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

390 avant Jésus-Christ.

Tite-Live, traduit par Nisard (liv. V, chap. 23-49).

Des députés de Clusium étaient venus demander aux Romains du secours contre les Gaulois. Cette nation, à ce que la tradition rapporte, séduite par la douce saveur des fruits de l'Italie, et surtout de son vin, volupté qui lui était encore inconnue, avait passé les Alpes et s'était emparée des terres cultivées auparavant par les Etrusques. Aruns de Clusium avait, dit-on, transporté du vin dans la Gaule pour allécher ce peuple, et l'intéresser dans sa vengeance contre le ravisseur de sa femme, Lucumon, dont il avait été le tuteur, riche et puissant jeune homme qu'il ne pouvait punir qu'à l'aide d'un secours étranger. Il se mit à leur tête, leur fit passer les Alpes, et les mena assiéger Clusium. Pour moi, j'admettrais volontiers que les Gaulois furent conduits devant Clusium par Aruns ou par tout autre Clusien ; mais il est constant que ceux qui assiégèrent Clusium n'étaient pas les premiers qui

eussent passé les Alpes : car deux cents ans avant le siége de Clusium et la prise de Rome, les Gaulois étaient descendus en Italie ; et longtemps avant les Clusiens, d'autres Etrusques, qui habitaient entre l'Apennin et les Alpes, eurent souvent à combattre les armées gauloises.....

Pour ce qui est du passage des Gaulois en Italie, voici ce qu'on en raconte : à l'époque où Tarquin-l'Ancien régnait à Rome, la Celtique, une des trois parties de la Gaule, obéissait aux Bituriges, qui lui donnaient un roi. Sous le gouvernement d'Ambigat, que ses vertus, ses richesses et la prospérité de son peuple avaient rendu tout-puissant, la Gaule reçut un tel développement par la fertilité de son sol et le nombre de ses habitants, qu'il sembla impossible de contenir le débordement de sa population. Le roi, déjà vieux, voulant débarrasser son royaume de cette multitude qui l'écrasait, invita Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes hommes entreprenants, à aller chercher un autre séjour dans les contrées que les dieux leur indiqueraient par les augures : ils seraient libres d'emmener avec eux autant d'hommes qu'ils voudraient, afin que nulle nation ne pût repousser les nouveaux venus. Le sort assigna à Sigovèse les forêts Hercyniennes ; à Bellovèse, les dieux montrèrent un plus beau chemin, celui de l'Italie. Il appela à lui, du milieu de ces surabondantes populations, des Bituriges, des Arvernes, des Sénons, des Edues, des Ambarres, des Carnutes, des Aulerques ; et, partant avec de nombreuses troupes de gens à pied et à cheval, il arriva chez les Tricastins. Là, devant lui, s'élevaient les Alpes ; et, ce dont je ne suis pas surpris, il les regardait sans doute comme des barrières insurmontables ; car, de mémoire d'homme, à moins qu'on ne veuille ajouter foi aux exploits fabuleux d'Hercule, nul pied humain ne les avait franchies. Arrêtés, et pour ainsi dire enfermés au milieu de ces hautes montagnes, les Gaulois cherchaient de tous

côtés, à travers ces roches perdues dans les cieux, un passage par où s'élancer vers un autre univers, quand un scrupule religieux vint encore les arrêter ; ils apprirent que des étrangers, qui cherchaient comme eux une patrie, avaient été attaqués par les Salyens. Ceux-là étaient les Massiliens qui étaient venus par mer de Phocée. Les Gaulois virent là un présage de leur destinée : ils aidèrent ces étrangers à s'établir sur le rivage où ils avaient abordé, et qui était couvert de vastes forêts. Pour eux, ils franchirent les Alpes par des gorges inaccessibles, traversèrent le pays des Taurins, et, après avoir vaincu les Toscans, près du fleuve Tésin, ils se fixèrent dans un canton qu'on nommait la terre des Insubres. Ce nom, qui rappelait aux Edues les Insubres de leur pays, leur parut d'un heureux augure, et ils fondèrent là une ville qu'ils appelèrent *Mediolanum* (Milan).

Bientôt, suivant les traces de ces premiers Gaulois, une troupe de Cénomans, sous la conduite d'Elitovius, passe les Alpes par le même défilé, avec l'aide de Bellovèse, et vient s'établir aux lieux alors occupés par les Libuens, et où sont maintenant les villes de Brescia et de Vérone. Après eux, les Salluves se répandent le long du Tésin, près de l'antique peuplade des Ligures Lèves. Ensuite, par les Alpes Pennines, arrivent les Boïens et les Lingons, qui, trouvant tout le pays occupé entre le Pô et les Alpes, traversent le Pô sur des radeaux, et chassent de leur territoire les Etrusques et les Ombres : toutefois, ils ne passèrent point l'Apennin. Enfin, les Sénons, qui vinrent en dernier, prirent possession de la contrée qui est située entre le fleuve Utens et l'Esis. Je trouve dans l'histoire que ce fut cette nation qui vint à Clusium et ensuite à Rome ; mais on ignore si elle vint seule ou soutenue par tous les peuples de la Gaule cisalpine. Tout, dans cette nouvelle guerre, épouvanta les Clusiens ; et la multitude de ces hommes, et leur stature gigantesque, et la forme de leurs armes,

et ce qu'ils avaient ouï dire de leurs nombreuses victoires, en deçà et au delà du Pô, sur les légions étrusques : aussi, quoiqu'ils n'eussent d'autre titre d'alliance et d'amitié auprès de la république que leur refus de défendre contre les Romains les Véiens, leurs frères, ils envoyèrent des députés à Rome pour demander du secours au Sénat. Ce secours ne leur fut point accordé; mais trois députés, tous trois fils de M. Fabius Ambustus, furent chargés d'aller, au nom du Sénat et du peuple romain, inviter les Gaulois à ne pas attaquer une nation dont ils n'avaient reçu aucune injure, et d'ailleurs alliée du peuple romain et son amie. Les Romains, au besoin, les protégeront aussi de leurs armes; mais ils trouvent sage de n'avoir recours à ce moyen que le plus tard possible ; et pour faire connaissance avec les Gaulois, nouveau peuple, mieux vaut la paix que la guerre.

Cette mission était toute pacifique ; mais elle fut confiée à des députés d'un caractère farouche, et qui étaient plus Gaulois que Romains. Lorsqu'ils eurent exposé leur message au conseil des Gaulois, on leur fit cette réponse : « Bien qu'on entende pour la première fois parler des Romains, on les estime vaillants hommes, puisque les Clusiens, dans des circonstances critiques, ont imploré leur appui ; et, puisque ayant à protéger contre eux leurs alliés, ils ont mieux aimé avoir recours à une députation qu'à la voie des armes, on ne repoussera point la paix qu'ils proposent, si aux Gaulois, qui manquent de terre, les Clusiens, qui en possèdent plus qu'ils n'en peuvent cultiver, cèdent une partie de leur territoire; autrement, la paix ne sera pas accordée. C'est en présence des Romains qu'ils veulent qu'on leur réponde : et s'ils n'obtiennent qu'un refus, c'est en présence des mêmes Romains qu'ils combattront, afin que ceux-ci puissent annoncer chez eux combien les Gaulois surpassent en bravoure les autres hommes. » Les Romains leur ayant alors demandé de quel droit ils ve-

naient exiger le territoire d'un autre peuple et le menacer de la guerre, et ce qu'ils avaient affaire, eux Gaulois, en Etrurie; et les Gaulois ayant répondu fièrement qu'ils portaient leur droit dans leurs armes, et que tout appartenait aux hommes de courage, les esprits s'échauffent, on court aux armes et la lutte s'engage. Alors les destins contraires l'emportent sur Rome : les députés, au mépris du droit des gens, prennent les armes, et ce combat de trois des plus vaillants et des plus nobles enfants de Rome, à la tête des enseignes étrusques, ne put demeurer secret : ils furent trahis par l'éclat de leur bravoure étrangère. Bien plus, Q. Fabius, qui courait à cheval en avant de l'armée, alla contre un chef des Gaulois qui se jetait avec furie sur les enseignes étrusques, lui perça le flanc de sa lance et le tua : pendant qu'il le dépouillait, il fut reconnu par les Gaulois, et signalé sur toute la ligne comme étant l'envoyé de Rome. On dépose alors tout ressentiment contre les Clusiens, et l'on sonne la retraite en menaçant les Romains. Plusieurs même émirent l'avis de marcher droit sur Rome; mais les vieillards obtinrent qu'on enverrait d'abord des députés porter plainte de cet outrage et demander qu'en expiation de cette atteinte au droit des gens, on leur livrât les Fabius. Les députés Gaulois étant arrivés, exposèrent leur message : mais, bien que le Sénat désapprouvât la conduite des Fabius et trouvât juste la demande des Barbares, il n'osait point prononcer contre les coupables un arrêt mérité, empêché qu'il était par la faveur attachée à des hommes aussi considérables. Ainsi, pour n'avoir pas à répondre des malheurs que pourrait entraîner une guerre avec les Gaulois, il renvoya au peuple la connaissance de leur réclamation. Là, le crédit et les largesses eurent tant d'influence, que ceux dont on poursuivait le châtiment furent créés tribuns militaires, avec puissance de consuls pour l'année suivante. Cela fait, les Gaulois, justement indignés d'une

pareille insulte, retournèrent au camp, en prononçant tout haut des menaces de guerre. Avec les trois Fabius, on créa tribuns des soldats Q. Sulpicius Longus, Q. Servilius pour la quatrième fois, S. Cornélius Maluginensis.

En présence de l'immence péril qui la menaçait (tant la fortune aveugle les esprits, quand elle veut rendre ses coups irrésistibles !), cette cité, qui, ayant affaire aux Fidénates, aux Véiens et aux autres peuples voisins, avait eu recours aux mesures extrêmes, et tant de fois nommé un dictateur, aujourd'hui, attaquée par un ennemi étranger et inconnu, qui lui apportait la guerre des rives de l'Océan et des dernières limites du monde, elle ne recourut ni à un commandement ni à des moyens de défense extraordinaires. Les tribuns, dont la témérité avait amené cette guerre, dirigeaient les préparatifs ; et, affectant de mépriser l'ennemi, ils n'apportaient à la levée des troupes ni plus de soin ni plus de surveillance que s'il se fût agi d'une guerre ordinaire. Cependant les Gaulois avaient appris que l'on s'était complu à conserver des honneurs aux violateurs des droits de l'humanité, et qu'on s'était joué de leur députation ; bouillant de colère, et d'un naturel impuissant à la contenir, ils arrachent leurs enseignes, et s'avancent d'une marche rapide sur le chemin de Rome. Comme, au bruit de leur passage, les villes épouvantées couraient aux armes, et que les habitants des campagnes prenaient la fuite, les Gaulois annonçaient partout à grands cris qu'ils allaient sur Rome ; et, dans tous les endroits qu'ils traversaient, cette confuse multitude d'hommes et de chevaux occupaient au loin un espace immense. La renommée qui marchait devant eux, les courriers de Clusium et de plusieurs autres villes avaient porté l'effroi dans Rome ; leur venue impétueuse augmenta encore la terreur. L'armée partit au-devant d'eux à la hâte et en désordre ; et à peine à onze milles de Rome, les rencontra à l'endroit où le fleuve Allia, roulant du

haut des monts Crustumins, creuse son lit, et va, un peu au-dessous du chemin, se jeter dans le Tibre. Partout, en face et autour des Romains, le pays était couvert d'ennemis ; et cette nation, qui se plaît par goût au tumulte, faisait au loin retentir l'horrible harmonie de ses chants sauvages et de ses bizarres clameurs.

Là, les tribuns militaires, sans avoir d'avance choisi l'emplacement de leur camp, sans avoir élevé un retranchement qui pût leur offrir une retraite, et ne se souvenant pas plus des dieux que des hommes, rangent l'armée en bataille, sans prendre les auspices et sans immoler de victimes. Afin de ne pas être enveloppés par l'ennemi, ils étendent leurs ailes ; mais ils ne purent égaler le front des Gaulois, et leur centre affaibli ne forma plus qu'une ligne sans consistance. Sur leur droite était une éminence où ils jugèrent à propos de placer leur réserve, et si par ce point commença la terreur et la déroute, là aussi se trouva le salut des fuyards. En effet, Brennus, qui commandait les Gaulois, craignant surtout un piége de la part d'un ennemi si inférieur en nombre, et persuadé que leur intention, en s'emparant de cette hauteur, était d'attendre que les Gaulois en fussent venus aux mains avec le front des légions pour lancer la réserve sur leur flanc et sur leur dos, marcha droit à ce poste ; il ne doutait pas que, s'il parvenait à s'en emparer, l'immense supériorité du nombre ne lui donnât une victoire facile ; et ainsi la science militaire aussi bien que la fortune se trouva du côté des Barbares. Dans l'armée opposée, il n'y avait rien de romain, ni chez les généraux ni chez les soldats ; les esprits n'étaient préoccupés que de leur crainte et de la fuite ; et, dans leur égarement, la plupart se sauvèrent à Véies, ville ennemie dont ils étaient séparés par le Tibre, au lieu de suivre la route qui les aurait menés droit à Rome vers leurs femmes et leurs enfants. La réserve fut un moment défendue par l'avantage du poste ; mais dans le

reste de l'armée, à peine les plus rapprochés eurent-ils entendu sur leurs flancs, et les plus éloignés derrière eux, le cri de guerre des Gaulois, que, presque avant de voir cet ennemi qu'ils ne connaissaient pas encore, avant de tenter la moindre résistance, avant même d'avoir répondu au cri de guerre, intacts et sans blessures, ils prirent la fuite. On n'en vit point périr en combattant ; l'arrière-garde éprouva quelque perte, empêchée qu'elle fut dans sa fuite par les autres corps qui se sauvaient sans ordre. Sur la rive du Tibre, où l'aile gauche s'était enfuie tout entière, après avoir jeté ses armes, il en fut fait un grand carnage ; et une foule de soldats qui ne savaient pas nager, ou à qui le poids de leur cuirasse et de leurs vêtements en ôtait la force, furent engloutis dans le fleuve. Le plus grand nombre cependant purent sains et saufs gagner Véies, d'où ils n'envoyèrent à Rome ni le moindre renfort pour la garder, ni même un courrier pour annoncer leur défaite. L'aile droite, placée loin du fleuve et presque au pied de la montagne, se retira vers Rome, et sans se donner le temps d'en fermer les portes se réfugia dans la citadelle.

Les Gaulois, de leur côté, étaient comme stupéfaits d'une victoire si prodigieuse et si soudaine ; eux-mêmes ils restèrent d'abord immobiles de peur, sachant à peine ce qui venait d'arriver ; puis ils craignirent qu'il n'y eût là quelque piége ; enfin ils se mirent à dépouiller les morts, et, suivant leur coutume, entassèrent les armes en monceaux. Après quoi, n'apercevant nulle part rien d'hostile, ils se mettent en marche et arrivent à Rome un peu avant le coucher du soleil. La cavalerie qui marchait en avant leur apprit que les portes n'étaient point fermées ; qu'il n'y avait point de postes pour les couvrir, point de soldats sur les murailles. Ce nouveau prodige, si semblable au premier, les arrêta encore ; la crainte de la nuit et l'ignorance des lieux les décidèrent à camper entre la ville et

l'Anio, après avoir envoyé autour des remparts et vers les autres portes des éclaireurs qui devaient tâcher de découvrir quelle était dans cette situation désespérée l'intention des ennemis. La plus grande partie de l'armée romaine avait gagné Véies ; mais à Rome on ne croyait échappés de la bataille que ceux qui étaient venus se réfugier dans la ville, et les citoyens désolés, pleurant les vivants aussi bien que les morts, remplirent presque toute la ville de cris lamentables. Les douleurs privées se turent devant la terreur générale, quand on annonça l'arrivée de l'ennemi ; et bientôt l'on entendit les hurlements, les chants discordants des Barbares qui erraient par troupes autour des remparts. Pendant tout le temps qui s'écoula depuis lors, les esprits demeurèrent en suspens ; d'abord, à leur arrivée, on craignit de les voir d'un moment à l'autre se précipiter sur la ville, car si tel n'eût pas été leur dessein, ils se seraient arrêtés sur les bords de l'Allia ; puis, au coucher du soleil, comme il ne restait que peu de jour, on pensa que l'attaque aurait lieu avant la nuit ; et ensuite, que le projet était remis à la nuit même pour répandre plus de terreur. Enfin, à l'approche du jour, tous les cœurs étaient glacés d'effroi ; et cette crainte sans intervalle fut suivie de l'affreuse réalité, quand les enseignes menaçantes des Barbares se présentèrent aux portes. Cependant il s'en fallut de beaucoup que cette nuit et le jour suivant Rome se montrât la même que sur l'Allia, où ses troupes avaient fui si lâchement. En effet, comme on ne pouvait pas se flatter avec un si petit nombre de soldats de défendre la ville, on prit le parti de faire monter dans la citadelle et au Capitole, outre les femmes et les enfants, la jeunesse en état de porter les armes et l'élite du Sénat ; et, après y avoir réuni tout ce qu'on pourrait amasser d'armes et de vivres, de défendre, dans ce poste fortifié, les dieux, les hommes et le nom romain. Le flamine et les prêtresses de Vesta emportèrent loin du meurtre,

loin de l'incendie, les objets du culte public, qu'on ne devait point abandonner tant qu'il resterait un Romain pour en accomplir les rites. Si la citadelle, si le Capitole, séjour des dieux, si le Sénat, cette tête des conseils de la république, si la jeunesse en état de porter les armes, venaient à échapper à cette catastrophe imminente, on pourrait se consoler de la perte des vieillards qu'on laissait dans la ville, abandonnés à la mort. Et pour que la multitude se soumît avec moins de regret, les vieux triomphateurs, les vieux consulaires déclarèrent leur intention de mourir avec les autres, ne voulant point que leurs corps, incapables de porter les armes et de servir la patrie, aggravassent le dénûment de ses défenseurs.

Ainsi se consolaient entre eux les vieillards destinés à la mort. Ensuite ils adressent des encouragements à la jeunesse, qu'ils accompagnent jusqu'au Capitole et à la citadelle, en recommandant à son courage et à sa vigueur la fortune, quelle qu'elle dût être, d'une cité victorieuse pendant trois cent soixante ans dans toutes ses guerres. Mais au moment où ces jeunes gens, qui emportaient avec eux tout l'espoir et toutes les ressources de Rome, se séparèrent de ceux qui avaient résolu de ne point survivre à sa ruine, la douleur de cette séparation, déjà par elle-même si triste, fut encore accrue par les pleurs et l'anxiété des femmes, qui, courant incertaines tantôt vers les uns, tantôt vers les autres, demandaient à leurs maris et à leurs fils à quel destin ils les abandonnaient : ce fut le dernier trait à ce tableau des misères humaines. Cependant une grande partie d'entre elles suivirent dans la citadelle ceux qui leur étaient chers, sans que personne les empêchât ou les rappelât ; car cette précaution, qui aurait eu pour les assiégés l'avantage de diminuer le nombre des bouches inutiles, semblait trop inhumaine. Le reste de la multitude, composé surtout de plébéiens, qu'une colline si étroite ne pouvait contenir, et qu'il était impos-

sible de nourrir avec d'aussi faibles provisions, sortant en masse de la ville, gagna le Janicule; de là, les uns se répandirent dans les campagnes, les autres se sauvèrent vers les villes voisines, sans chef, sans accord, ne suivant chacun que son espérance et sa pensée personnelle, alors qu'il n'y avait plus ni pensée, ni espérance commune. Cependant le flamine de Quirinus et les vierges de Vesta, oubliant tout intérêt privé, ne pouvant emporter tous les objets du culte public, examinaient ceux qu'elles emporteraient, ceux qu'elles laisseraient, et à quel endroit elles en confieraient le dépôt : le mieux leur paraît de les enfermer dans de petits tonneaux qu'elles enfouissent dans une chapelle voisine de la demeure du flamine de Quirinus, lieu où même aujourd'hui on ne peut cracher sans profanation : pour le reste, elles se partagent le fardeau, et prennent la route qui, par le pont de bois, conduit au Janicule. Comme elles en gravissaient la pente, elles furent aperçues par L. Albinius, plébéien, qui sortait de Rome avec la foule des bouches inutiles, conduisant sur un chariot sa femme et ses enfants. Cet homme, faisant même alors la différence des choses divines et des choses humaines, trouva irréligieux que les pontifes de Rome portassent à pied les objets du culte public, tandis qu'on le voyait lui et les siens dans un chariot. Il fit descendre sa femme et ses enfants, monter à leur place les vierges et les choses saintes, et les conduisit jusqu'à Céré, où elles avaient dessein de se rendre.

Cependant à Rome, toutes les précautions une fois prises, autant que possible, pour la défense de la citadelle, les vieillards, rentrés dans leurs maisons, attendaient, résignés à la mort, l'arrivée de l'ennemi ; et ceux qui avaient rempli des magistratures curules, voulant mourir dans les insignes de leur fortune passée, de leurs honneurs et de leur courage, revêtirent la robe solennelle que portaient les chefs des cérémonies religieuses ou les triomphateurs, et se placèrent au milieu de leurs

maisons, sur leurs siéges d'ivoire. Quelques-uns même rapportent que, par une formule que leur dicta le grand pontife M. Fabius, ils se dévouèrent pour la patrie et pour les Romains, enfants de Quirinus. Pour les Gaulois, comme l'intervalle d'une nuit avait calmé chez eux l'irritation du combat, que nulle part on ne leur avait disputé la victoire, et qu'alors ils ne prenaient point Rome d'assaut et par force, ils y entrèrent le lendemain sans colère, sans emportement, par la porte Colline, laissée ouverte, et arrivèrent au Forum, promenant leurs regards sur les temples des dieux et la citadelle qui, seule, présentait quelque appareil de guerre. Puis ayant laissé près de la forteresse un détachement peu nombreux pour veiller à ce qu'on ne fît point de sortie pendant leur dispersion, ils se répandent pour piller dans les rues où ils ne rencontrent personne : les uns se précipitent en foule dans les premières maisons, les autres courent vers les plus éloignées, les croyant encore intactes et remplies de butin. Mais bientôt, effrayés de cette solitude, craignant que l'ennemi ne leur tendît quelque piége pendant qu'ils erraient çà et là, ils revenaient par troupes au Forum et dans des lieux environnants. Là, trouvant les maisons des plébéiens fermées avec soin, et les cours intérieures des maisons patriciennes tout ouvertes, ils hésitaient encore plus à mettre le pied dans celles-ci qu'à entrer de force dans les autres. Ils éprouvaient une sorte de respect religieux à l'aspect de ces nobles vieillards qui, assis sous le vestibule de leur maison, semblaient, à leur costume et à leur attitude, où il y avait je ne sais quoi d'auguste qu'on ne trouve point chez les hommes, ainsi que par la gravité empreinte sur leur front et dans tous leurs traits, représenter la majesté des dieux. Les Barbares demeuraient debout à les contempler comme des statues ; mais l'un d'eux s'étant, dit-on, avisé de passer doucement la main sur la barbe de M. Papirius, qui, suivant l'usage du temps, la portait fort longue, celui-ci frappa

de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois, dont il excita le courroux : ce fut par lui que commença le carnage, et presque aussitôt tous les autres furent égorgés sur leurs chaises curules. Les sénateurs massacrés, on n'épargna plus rien de ce qui respirait ; on pilla les maisons, et, après les avoir dévastées, on les incendia.

Au reste, soit que tous n'eussent point le désir de détruire la ville, soit que les chefs gaulois n'eussent voulu incendier quelques maisons que pour effrayer les esprits, dans l'espoir que l'attachement des assiégés pour leurs demeures les amènerait à se rendre, soit enfin qu'en ne brûlant pas la ville entière ils voulussent se faire, de ce qu'ils auraient laissé debout, un moyen de fléchir l'ennemi, le feu ne marcha le premier jour ni sur une aussi grande étendue, ni avec autant de rapidité qu'il est d'usage dans une ville conquise. Pour les Romains, voyant de la citadelle l'ennemi remplir la ville et courir çà et là par toutes les rues ; témoins à chaque instant, d'un côté ou d'un autre, d'un nouveau désastre, ils ne pouvaient plus ni maîtriser leurs âmes, ni suffire aux diverses impressions que la vue et l'ouïe leur apportaient. Partout où les cris de l'ennemi, les lamentations des femmes et des enfants, le bruit de la flamme et le fracas des toits croulants, appelaient leur attention, effrayés de toutes ces scènes de deuil, ils tournaient de ce côté leur esprit, leur visage et leurs yeux, comme si la fortune les eût placés là pour assister au spectacle de la chute de leur patrie, en ne leur laissant rien que leur corps à défendre. Ils étaient plus à plaindre que ne le furent jamais d'autres assiégés, car investis hors de leur ville, ils voyaient tout ce qu'ils possédaient au pouvoir de l'ennemi. La nuit ne fut pas plus calme que l'affreuse journée qu'elle suivait ; ensuite le jour succéda à cette nuit agitée, et il ne se passa pas un moment où ils n'eussent à contempler quelque nouveau désastre. Cependant, malgré les maux dont ils étaient accablés et écrasés, leurs âmes ne plièrent

point ; et quand la flamme eut tout détruit, tout nivelé, ils songèrent encore à défendre bravement cette pauvre et faible colline qu'ils occupaient, dernier rempart de leur liberté ; puis, s'habituant à des maux qui renaissaient chaque jour, ils finirent par en perdre le sentiment, et par concentrer leurs regards sur ces armes, leur dernière espérance, sur ce fer qu'ils avaient dans leurs mains.

Les Gaulois, après avoir, pendant plusieurs jours, fait une folle guerre contre les maisons de la ville, voyant debout encore, au milieu de l'incendie et des ruines de la cité conquise, des ennemis en armes que tant de désastres n'avaient pas effrayés, et qu'on ne pourrait réduire que par la force, résolurent de tenter une dernière épreuve et d'attaquer la citadelle. Au point du jour, à un signal donné, toute cette multitude se rassemble au Forum, où elle se range en bataille ; puis, poussant un cri et formant la tortue, ils montent vers la citadelle. Les Romains se préparèrent avec ordre et prudence à les recevoir ; ils placent des renforts à tous les points accessibles, opposent leur plus vaillante jeunesse partout où les enseignes s'avancent, et laissent monter l'ennemi, persuadés que plus il aura gravi de ces roches ardues, plus il sera facile de l'en faire descendre. Ils s'arrêtent vers le milieu de la colline, et, de cette hauteur, dont la pente les portait d'elle-même sur l'ennemi, s'élançant avec impétuosité, ils tuent et renversent les Gaulois, de telle sorte que jamais depuis, ni ensemble, ni séparément, ils ne tentèrent une attaque de ce genre. Renonçant donc à tout espoir d'emporter la place par la force des armes, ils se disposent à en faire le siége : mais, dans leur imprévoyance, ils venaient de brûler avec la ville tout le blé qui se trouvait à Rome, e pendant ce temps, tous les grains des campagnes avaient été recueillis et transportés à Véies. En conséquence, l'armée se partage ; une partie s'éloigne et va butiner chez les nations voisines ; l'autre demeure pour assié-

ger la citadelle, et les fourrageurs de la campagne sont tenus de fournir à sa subsistance. La fortune elle-même conduisit à Ardée, pour leur faire éprouver la valeur romaine, ceux des Gaulois qui partirent de Rome. Ardée était le lieu d'exil de Camille. Tandis que, plus affligé des maux de sa patrie que de son propre sort, il usait là ses jours à accuser les dieux et les hommes, s'indignant et s'étonnant de ne plus retrouver ces soldats intrépides qui, avec lui, avaient pris Véies et Faléries et qui, toujours, dans les autres guerres, s'étaient fait distinguer encore plus par leur courage que par leur bonheur, tout à coup il apprend qu'une armée gauloise s'avance, et qu'effrayés de son approche, les Ardéates tiennent conseil. Comme entraîné par une inspiration divine, lui qui jusqu'alors s'était abstenu de paraître dans toutes les réunions de ce genre, il accourut au milieu de leur assemblée.

« Ardéates, dit-il, mes vieux amis, et mes nouveaux concitoyens, puisqu'ainsi l'ont voulu vos bienfaits et ma fortune, n'allez pas croire que j'aie oublié ma situation en venant ici; mais l'intérêt et le péril commun font un devoir à chacun dans ces circonstances critiques, de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, au salut général. Et quand pourrai-je reconnaître les immenses services dont vous m'avez comblé, si j'hésite aujourd'hui ? Où pourrai-je vous servir, sinon dans la guerre ? C'est par cet unique talent que je me suis soutenu dans ma patrie ; et, invaincu à la guerre, c'est durant la paix que j'ai été chassé par mes ingrats concitoyens. Pour vous, Ardéates, l'occasion se présente, et de reconnaître les anciens et importants bienfaits du peuple romain, que vous n'avez point oubliés et qu'il n'est pas besoin de rappeler à vos mémoires, et d'acquérir en même temps à votre ville des alliés qui s'en souviennent, et une grande gloire militaire aux dépens de l'ennemi commun. Ces hommes dont les hordes confuses arrivent vers nous, tiennent de la nature une taille

et un courage au-dessus de l'ordinaire, mais ils manquent de constance, et sont dans le combat plus effrayants que redoutables. Le désastre même de Rome en est la preuve : elle était ouverte quand ils l'ont prise : de la citadelle et du Capitole, une poignée d'hommes les arrête ; et, déjà vaincus par l'ennui du siége, ils s'éloignent et se jettent errants sur les campagnes. Chargés de viandes et de vins, dont ils se gorgent avidement, quand la nuit survient, ils se couchent au bord des ruisseaux, sans retranchements, ni gardes, ni sentinelles, comme des bêtes sauvages ; et maintenant leur imprévoyance habituelle est encore augmentée par le succès. Si vous avez à cœur de défendre vos murailles, si vous ne voulez pas souffrir que tout ce pays soit Gaule, à la première veille, prenez tous les armes, et suivez-moi, je ne dis pas au combat, mais au carnage : si je ne vous les livre enchaînés par le sommeil et bons à égorger comme des moutons, je consens à recevoir d'Ardée la même récompense que j'ai reçue de Rome. »

Amis et ennemis savaient que Camille était le premier homme de guerre de cette époque ; l'assemblée levée, ils préparent leurs forces, se tiennent prêts, et, au signal donné, dans le silence de la première nuit, ils viennent tous aux portes se ranger sous les ordres de Camille. Ils sortent, et, non loin de la ville, comme il l'avait prédit, trouvant le camp des Gaulois sans défense, sans gardes, ils s'y élancent en poussant des cris. Nulle part il n'y a combat, c'est partout un carnage : on égorge des corps nus et engourdis de sommeil ; et si les plus éloignés se réveillent et s'arrachent de leur couche, ignorant de quel côté vient l'attaque, ils fuient épouvantés, et plusieurs mêmes vont aveuglément se jeter au milieu des ennemis ; un grand nombre s'étant échappé sur le territoire d'Antium, où ils se dispersent, les habitants font une sortie et les enveloppent. Il y eut aussi sur le territoire de Véies pareil massacre des Toscans, qui, sans pitié pour une ville depuis près

de quatre cents ans leur voisine, écrasée par un ennemi jusqu'alors inconnu, avaient choisi ce moment pour faire des incursions sur le territoire de Rome, et, qui chargés de butin, se proposaient d'attaquer Véies, où était la garnison, dernier espoir du nom romain. Les soldats romains les avaient vus errer dans les campagnes, revenir en une seule troupe en poussant leur butin devant eux, et ils apercevaient leur camp placé non loin de Véies. Ils éprouvèrent d'abord un sentiment d'humiliation, puis ils s'indignèrent de cet outrage, et la colère les prit : « Les Etrusques, desquels ils avaient détourné la guerre gauloise pour l'attirer sur eux, osaient se jouer de leur malheur! » N'étant plus maîtres d'eux-mêmes, ils voulaient faire à l'instant une sortie ; mais contenus par le centurion Cédicius qu'ils avaient choisi pour les commander, ils remirent leur vengeance à la nuit. Il n'y manqua qu'un chef égal à Camille; du reste, ce fut la même marche et le même succès. Ensuite, prenant pour guides des prisonniers échappés au massacre de la nuit, ils se dirigent contre une autre troupe de Toscans, vers Salines, les surprennent la nuit suivante, en font un plus grand carnage encore, et, après cette double victoire, rentrent triomphalement dans Véies.

Cependant, à Rome, le siége continuait mollement, et des deux côtés on s'observait sans agir, les Gaulois se contentant de surveiller l'espace qui séparait les postes et d'empêcher par ce moyen qu'aucun des ennemis ne pût s'échapper; quand tout à coup un jeune Romain vint appeler sur lui l'admiration de ses compatriotes et celle de l'ennemi. Un sacrifice annuel avait été institué par la famille Fabia sur le mont Quirinal. Voulant faire ce sacrifice, C. Fabius Dorso, la toge ceinte à la manière des Gabiens, et tenant ses dieux à la main, descend du Capitole, sort et traverse les postes ennemis, et sans s'émouvoir de leurs cris, de leurs menaces, arrive au mont Quirinal ; puis, l'acte solennel entièrement

accompli, il retourne par le même chemin, le regard et la démarche également assurés, s'en remettant à la protection des dieux dont il avait gardé le culte au mépris de la mort même ; il rentre au Capitole auprès des siens, à la vue des Gaulois étonnés d'une si merveilleuse audace, ou peut-être pénétrés d'un de ces sentiments de religion auxquels ce peuple est loin d'être indifférent. A Véies, cependant, le courage et même les forces augmentaient de jour en jour : à chaque instant y arrivaient non-seulement des Romains accourus des campagnes où ils erraient dispersés depuis la défaite d'Allia et la prise de Rome, mais encore des volontaires accourus en foule du Latium, afin d'avoir leur part du butin. L'heure semblait enfin venue de reconquérir la patrie et de l'arracher aux mains de l'ennemi ; mais à ce corps vigoureux une tête manquait. Le lieu même leur rappelait Camille ; là se trouvaient la plupart des soldats qui sous ses ordres et sous ses auspices avaient obtenu tant de succès ; et Cédicius déclarait qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un des dieux ou des hommes lui retirât le commandement, qu'il n'avait pas oublié ce qu'il était, et qu'il réclamait un chef. On résolut d'une commune voix de rappeler Camille d'Ardée, après avoir consulté au préalable le Sénat qui était à Rome ; tant on conservait, dans une situation presque désespérée, de respect pour la distinction des pouvoirs. Mais ce n'était qu'avec de grands dangers qu'on pouvait passer à travers les postes ennemis. Pontius Cominius, jeune homme entreprenant, s'étant fait donner cette commission, se plaça sur des écorces que le courant du Tibre porta jusqu'à la ville ; là, gravissant le rocher le plus rapproché de la rive, et que, par cette raison même, l'ennemi avait négligé de garder, il pénètre au Capitole, et, conduit vers les magistrats, il leur expose le message de l'armée. Ensuite, chargé d'un décret du Sénat, par lequel il était ordonné aux comices assemblés par curies de rappeler de l'exil et d'élire sur-le-champ, au

nom du peuple, Camille dictateur, afin que les soldats eussent le général de leur choix, Pontius, reprenant le chemin par où il était venu, retourna à Véies. Des députés qu'on avait envoyés à Camille le ramenèrent d'Ardée à Véies; ou plutôt (car il est plus probable qu'il ne quitta point Ardée avant d'être assuré que la loi était rendue, puisqu'il ne pouvait rentrer sur le territoire romain sans l'ordre du peuple, ni prendre les auspices à l'armée qu'il ne fût dictateur) la loi fut portée par les curies, et Camille élu dictateur en son absence.

Tandis que ces choses se passaient à Véies, à Rome la citadelle et le Capitole furent en grand danger. En effet, les Gaulois, soit qu'ils eussent remarqué des traces d'homme à l'endroit où avait passé le messager de Véies, soit qu'ils eussent découvert d'eux-mêmes, vers la roche de Carmente, un accès facile, profitant d'une nuit assez claire, et se faisant précéder d'un homme non armé pour reconnaître le chemin, ils s'avancèrent en lui tendant leurs armes dans les endroits difficiles; et s'appuyant, se soulevant, se tirant l'un l'autre, suivant que les lieux l'exigeaient, ils parvinrent jusqu'au sommet. Ils gardaient d'ailleurs un si profond silence, qu'ils trompèrent non-seulement les sentinelles, mais même les chiens, animal qu'éveille le moindre bruit nocturne. Mais ils ne purent échapper aux oies sacrées de Junon, que, malgré la plus cruelle disette, on avait épargnées; ce qui sauva Rome. Car, éveillé par leurs cris et par le battement de leurs ailes, M. Manlius, qui, trois ans auparavant avait été consul, et qui s'était fort distingué dans la guerre, s'arme aussitôt, et s'élance en appelant aux armes ses compagnons : et, tandis qu'ils s'empressent au hasard, lui, du choc de son bouclier, renverse un Gaulois qui déjà était parvenu tout en haut. La chute de celui-ci entraîne ceux qui le suivaient de plus près; et pendant que les autres, troublés et jetant leurs armes, se cramponnent avec les mains aux rochers contre lesquels ils

s'appuient, Manlius les égorge. Bientôt, les Romains réunis accablent l'ennemi de traits et de pierres qui écrasent et précipitent jusqu'en bas le détachement tout entier. Le tumulte apaisé, le reste de la nuit fut donné au repos, autant du moins que le permettait l'agitation des esprits, que le péril, bien que passé, ne laissait pas d'émouvoir. Au point du jour, les soldats furent appelés et réunis par le clairon autour des tribuns militaires; et comme on devait à chacun le prix de sa conduite, bonne ou mauvaise, Manlius le premier reçut les éloges et les récompenses que méritait sa valeur; et cela non-seulement des tribuns, mais de tous les soldats ensemble, qui lui donnèrent chacun une demi-livre de farine et une petite mesure de vin, qu'ils portèrent dans sa maison, située près du Capitole. Ce présent paraît bien chétif; mais dans la détresse où l'on se trouvait, c'était une grande preuve d'attachement, chacun retranchant sur sa nourriture et refusant à son corps une subsistance nécessaire, afin de rendre honneur à un homme. Ensuite on cita les sentinelles peu vigilantes qui avaient laissé monter l'ennemi. Q. Sulcipius, tribun des soldats, avait annoncé qu'il les punirait tous suivant la coutume militaire; mais, sur les réclamations unanimes des soldats, qui s'accordaient à rejeter la faute sur un seul, il fit grâce aux autres : le vrai coupable fut, avec l'approbation générale, précipité de la roche Tarpéienne. Dès ce moment, les deux partis redoublèrent de vigilance ; les Gaulois, parce qu'ils connaissaient maintenant le secret des communications entre Véies et Rome; les Romains, par le souvenir du danger de cette surprise nocturne.

Mais parmi tous les maux divers qui sont inséparables de la guerre et d'un long siége, c'est la famine qui faisait le plus souffrir les deux armées : les Gaulois étaient, de plus, en proie aux maladies pestilentielles. Campés dans un fond entouré d'éminences, sur un terrain brûlant que tant d'incendies avaient rempli

d'exhalaisons enflammées, et où le moindre souffle du vent soulevait non pas de la poussière, mais de la cendre, l'excès de cette chaleur suffocante, insupportable pour une nation accoutumée à un climat froid et humide, les décimait comme ces épidémies qui ravagent les troupeaux. Ce fut au point que, fatigués d'ensevelir les morts l'un après l'autre, ils prirent le parti de les brûler pêle-mêle ; et c'est de là que ce quartier a pris le nom de *Quartier des Gaulois*. Ils firent ensuite avec les Romains une trève pendant laquelle les généraux permirent des pourparlers entre les deux partis : et comme les Gaulois insistaient souvent sur la disette, qui, disaient-ils, devait forcer les Romains à se rendre, on prétend que pour leur ôter cette pensée, du pain fut jeté de plusieurs endroits du Capitole dans leurs postes. Mais bientôt il devint impossible de dissimuler et de supporter plus longtemps la famine. Aussi tandis que le dictateur fait, en personne, des levées dans Ardée, qu'il ordonne à L. Valérius, maître de la cavalerie, de partir de Véies avec l'armée, et qu'il prend les mesures et fait les préparatifs nécessaires pour attaquer l'ennemi sans désavantage, la garnison du Capitole, qui, épuisée de gardes et de veilles, avait triomphé de tous les maux de l'humanité, mais à qui la nature ne permettait pas de vaincre la faim, regardait chaque jour au loin s'il n'arrivait pas quelque secours amené par le dictateur. Enfin, manquant d'espoir aussi bien que de vivres, les Romains, dont le corps exténué fléchissait presque, quand ils se rendaient à leurs postes, sous le poids de leurs armes, décidèrent qu'il fallait, à quelque condition que ce fût, se rendre ou se racheter ; et d'ailleurs les Gaulois faisaient entendre assez clairement qu'il ne faudrait pas une somme bien considérable pour les engager à lever le siége. Alors le Sénat s'assembla, et chargea les tribuns militaires de traiter. Une entrevue eut lieu entre le tribun Q. Sulpicius et Brennus, chef des Gaulois; ils convinrent

des conditions, et mille livres d'or furent la rançon de ce peuple qui devait bientôt commander au monde. A cette transaction déjà si honteuse, s'ajouta une nouvelle humiliation : les Gaulois ayant apporté de faux poids que le tribun refusait, le Gaulois insolent mit encore son épée dans la balance, et fit entendre cette parole si dure pour des Romains : « Malheur aux vaincus ! »

Mais les dieux et les hommes ne permirent pas que les Romains vécussent rachetés. En effet, par un heureux hasard, cet infâme marché n'était pas entièrement consommé, et, à cause des discussions qui avaient eu lieu, tout l'or n'était pas encore pesé, quand survient le dictateur : il ordonne aux Romains d'emporter l'or, aux Gaulois de se retirer. Comme ceux-ci résistaient en alléguant le traité, Camille répond qu'un traité conclu depuis sa nomination à la dictature, sans son autorisation, par un magistrat d'un rang inférieur, est nul, et annonce aux Gaulois qu'ils aient à se préparer au combat. Il ordonne aux siens de jeter en monceau tous les bagages et d'apprêter leurs armes : c'est par le fer et non par l'or qu'ils doivent recouvrer la patrie ; ils ont devant les yeux leurs temples, leurs femmes, leurs enfants, le sol de la patrie dévasté par la guerre, en un mot tout ce qu'il est de leur devoir de défendre, de reconquérir et de venger. Il range ensuite son armée, suivant la nature du terrain, sur l'emplacement inégal de la ville à demi détruite ; et de tous les avantages que l'art militaire pouvait choisir et préparer, il n'en oublie aucun pour ses troupes. Les Gaulois, dans le désordre d'une surprise, prennent les armes et courent sur les Romains avec plus de fureur que de prudence. Mais la fortune avait tourné, et désormais la faveur des dieux et la sagesse humaine étaient pour Rome ; aussi dès le premier choc, les Gaulois sont aussi promptement défaits qu'eux-mêmes avaient vaincu sur les bords de l'Allia. Ensuite une autre action plus ré-

gulière s'engage près de la huitième borne du chemin de Gabies, où les Gaulois s'étaient ralliés, dans leur déroute, et, sous la conduite et les auspices de Camille, sont encore vaincus. Là le carnage n'épargna rien ; le camp fut pris, et pas un seul homme n'échappa pour porter la nouvelle de ce désastre. Le dictateur, après avoir recouvré Rome sur l'ennemi, revint en triomphe dans la ville ; et au milieu des naïves saillies que les soldats improvisent, ils l'appellent Romulus et père de la patrie, et second fondateur de Rome : titres aussi glorieux que mérités.

AMBASSADE DES GAULOIS A ALEXANDRE.

336 av. J.-C.

STRABON, *Géographie*.

Ce fut, au rapport de Ptolémée fils de Lagus, pendant l'expédition d'Alexandre contre les Triballes[1], que des Gaulois des environs de la mer Adriatique vinrent trouver Alexandre, désirant faire avec lui un traité d'amitié et d'hospitalité réciproque. Ce prince les reçut avec bienveillance, les régala, et pendant qu'ils étaient à table, il leur demanda qu'elle était la chose qu'ils craignaient le plus ; il présumait qu'ils allaient dire que c'était lui-même. Les Gaulois répondirent : « Nous ne craignons que la chute du ciel ; mais nous faisons grand cas de l'amitié d'un homme tel que toi. »

---

[1] Peuple de la Thrace.

RICHESSES DE LUERN, ROI DES ARVERNES.

Environ 150 av. J.-C.

ATHÉNÉE, *le Festin des Philosophes*, traduit par Lefebvre de Villebrune (Liv. IV).

Athénée, grammairien grec de la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne, est l'auteur d'une compilation appelée *le Festin des Philosophes,* dans laquelle se trouvent rassemblés des renseignements de toute espèce, et la plupart fort curieux.

Posidonius, détaillant quelles étaient les richesses de Luern, père de ce Bituite que les Romains tuèrent, dit que pour capter la bienveillance du peuple, il parcourait les campagnes sur un char, répandant de l'or et de l'argent à des milliers de Gaulois qui le suivaient. Il fit une enceinte carrée, de douze stades, où l'on tint, toutes pleines, des cuves d'excellente boisson, et une si grande quantité de choses à manger, que pendant nombre de jours ceux qui voulurent y entrer eurent la liberté de se repaître de ces aliments, étant servis sans relâche. Une autre fois, il assigna le jour d'un festin. Un poëte de ces peuples barbares étant arrivé trop tard, se présenta cependant devant lui et chanta ses vertus, mais versant quelques larmes de ce qu'il n'était pas venu assez tôt. Luern flatté de ses éloges, se fait donner une bourse pleine d'or, et la jette au barde, qui courait à côté de lui. Le poëte la ramassant, le chante de nouveau, disant que la terre où Luern poussait son char devenait sous ses pas une source d'or et de bienfaits pour les hommes.

PORTRAIT DE CÉSAR

SUÉTONE, *Vie de César.*

César avait, dit-on, une haute stature, le teint blanc, les membres bien faits, le visage plein, les yeux noirs et vifs, le tempérament robuste, si ce n'est que dans les derniers temps de sa vie il était sujet à des défaillances subites et à des terreurs nocturnes qui troublaient son sommeil. Deux fois aussi il fut atteint d'épilepsie dans l'exercice de ses devoirs publics. Il attachait trop d'importance au soin de son corps ; et, non content de se faire tondre et raser souvent, il se faisait encore épiler, comme on le lui reprocha. Il souffrait impatiemment le désagrément d'être chauve, qui l'exposa maintes fois aux railleries de ses ennemis. Aussi ramenait-il habituellement sur son front ses rares cheveux de derrière ; et de tous les honneurs que lui décernèrent le peuple et le Sénat, aucun ne lui fut plus agréable que le droit de porter toujours une couronne de laurier. On dit aussi que sa mise était recherchée, et son laticlave[1] garni de franges qui lui descendaient sur les mains. C'était toujours par-dessus ce vêtement qu'il mettait sa ceinture, et il la portait fort lâche ; habitude qui fit dire souvent à Sylla, en s'adressant aux grands : « Méfiez-vous de ce jeune homme, qui met si mal sa ceinture. »

Il habita d'abord une assez modeste maison dans Subure[2] ; mais quand il fut nommé grand-pontife, il eut pour demeure un bâtiment de l'Etat, sur la voie Sacrée. Il passe pour avoir aimé passionnément le luxe

[1] Tunique bordée par-devant d'une large bande de pourpre, et garnie de nœuds de pourpre ou d'or, imitant des têtes de clous. C'était le vêtement des sénateurs et de la plupart des magistrats.

[2] C'était un quartier de Rome très-fréquenté, entre l'Esquilin et le Cœlius.

et la magnificence. Il avait fait bâtir auprès d'Aricie une maison de campagne, dont la construction et les ornements lui avaient coûté des sommes énormes ; il la fit, dit-on, jeter à bas parce qu'elle ne répondait pas entièrement à son attente : et il n'avait encore qu'une fortune médiocre et des dettes. Dans ses expéditions, il portait avec lui, pour en paver son logement, du bois de marqueterie et des pièces de mosaïque.

On dit qu'il n'alla en Bretagne[1] que dans l'espoir d'y trouver des perles, et qu'il prenait plaisir à en comparer la grosseur et à les peser dans sa main ; qu'il recherchait avec une incroyable avidité les pierres précieuses, les sculptures, les statues et les tableaux antiques.

Dans ses gouvernements, il avait toujours deux tables de festin : l'une pour ses officiers et les personnes de sa suite, l'autre pour les magistrats romains et les plus illustres habitants du pays. La discipline domestique était chez lui exacte et sévère, dans les petites choses comme dans les grandes. Il fit mettre aux fers son panetier pour avoir servi à ses convives un autre pain qu'à lui-même.

Ses mœurs étaient décriées et infâmes ; mais ses ennemis même conviennent qu'il faisait un usage très-modéré du vin ; et l'on connaît ce mot de Caton, « que de tous ceux qui avaient entrepris de renverser la république, César seul était sobre. » C. Oppius nous apprend qu'il était si indifférent à la qualité des mets, qu'un jour qu'on lui avait servi, chez un de ses hôtes, de l'huile gâtée au lieu d'huile fraîche, il fut le seul des convives qui ne la refusa point, et que même il affecta d'en redemander, pour épargner à son hôte le reproche, même indirect, de négligence ou de rusticité.

Il ne montra aucun désintéressement dans ses gouvernements ni dans ses magistratures. Il est prouvé,

[1] La Grande-Bretagne, l'Angleterre.

par des mémoires contemporains, qu'étant proconsul en Espagne il reçut des alliés de fortes sommes, mendiées par lui comme un secours, pour acquitter ses dettes ; et qu'il livra au pillage plusieurs villes de la Lusitanie, quoiqu'elles n'eussent fait aucune résistance et qu'elles eussent ouvert leurs portes à son arrivée. Dans la Gaule, il pilla les chapelles particulières et les temples des dieux, tout remplis de riches offrandes ; et il détruisit certaines villes plutôt dans un intérêt sordide qu'en punition de quelque tort. Ce brigandage lui procura beaucoup d'or, qu'il fit vendre en Italie et dans les provinces, sur le pied de trois mille sesterces la livre[1]. Pendant son premier consulat, il vola dans le Capitole trois mille livres pesant d'or, et il y substitua une pareille quantité de cuivre doré. Il vendit l'alliance des Romains ; il vendit jusqu'à des royaumes ; il tira ainsi du seul Ptolémée, en son nom et en celui de Pompée, près de six mille talents[2]. Plus tard encore, ce ne fut qu'à force de sacriléges et d'audacieuses rapines qu'il put subvenir aux frais énormes de la guerre civile, de ses triomphes et de ses spectacles.

Pour l'éloquence et les talents militaires, il égala, il surpassa même les plus glorieuses renommées. Son accusation contre Dolabella le fit ranger sans contestation parmi les premiers orateurs de Rome. Cicéron, dans son traité à Brutus, où il énumère les orateurs, dit « qu'il n'en voit pas à qui César doive le céder, » et il ajoute « qu'il y a dans sa manière de l'élégance et de l'éclat, de la magnificence et de la grandeur ». Cicéron écrivait aussi à Cornélius Népos : « Quel orateur oseriez-vous lui préférer parmi ceux qui n'ont jamais cultivé que cet art ? Qui pourrait l'emporter sur lui pour l'abondance ou la vigueur des pensées ? Qui, pour l'élégance ou la beauté des expressions ? » Il avait, dit-on,

[1] 581 fr. 25.
[2] 27.900,000 fr.

la voix éclatante, et il savait unir, dans ses mouvements et ses gestes, la grâce et la chaleur.

César a laissé aussi des mémoires sur ses campagnes dans les Gaules et sur la guerre civile contre Pompée. Pour l'histoire des guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, on ne sait pas quel en est l'auteur. Les uns nomment Oppius, et les autres Hirtius, qui aurait même complété le dernier livre de la guerre des Gaules, encore imparfait. Voici le jugement que Cicéron a porté des commentaires de César, dans le traité à Brutus [1] : « Ses Commentaires sont un livre excellent ; le style en est simple, pur, élégant, dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant fournir aux futurs historiens des matériaux tout prêts, il a peut-être fait une chose agréable à des sots, qui ne manqueront pas de charger d'ornements frivoles ces grâces naturelles ; mais il a ôté aux gens de goût jusqu'à l'envie de traiter le même sujet. » Hirtius dit aussi, en parlant du même ouvrage [2] : « La supériorité en est si généralement reconnue, que l'auteur semble avoir plutôt enlevé que donné aux historiens la faculté d'écrire après lui. Mais nous avons plus de motifs que personne d'admirer ce livre : les autres savent avec quel talent et quelle pureté il est écrit ; nous savons, de plus, avec quelle vitesse et quelle facilité il le fut. » Asinius Pollion prétend que ces Commentaires ne sont pas toujours exacts ni fidèles, César ayant, pour les actions de ses lieutenants, ajouté une foi trop entière à leurs récits, et pour les siennes mêmes ayant altéré, sciemment ou faute de mémoire, la vérité des faits. Aussi Pollion est-il persuadé qu'il devait les récrire et les corriger.

Il excellait à manier les armes et les chevaux, et il supportait la fatigue au-delà de ce qu'on peut croire.

[1] Chapitre 75.
[2] Préface du livre VIII de la *Guerre des Gaules*.

Dans les marches il précédait son armée, quelquefois à cheval, mais le plus souvent à pied, et la tête toujours nue, malgré le soleil ou la pluie. Il franchissait les plus longues distances avec une incroyable célérité, sans apprêt, dans une voiture de louage, et il faisait ainsi jusqu'à cent milles par jour[1]. Si des fleuves l'arrêtaient, il les passait à la nage ou sur des outres gonflées, et il lui arrivait souvent de devancer ses courriers.

On ne saurait dire s'il montrait dans ses expéditions plus de prudence que de hardiesse. Jamais il ne conduisit son armée dans un pays propre à cacher des embuscades sans avoir fait explorer les routes ; et il ne la fit passer en Bretagne qu'après s'être assuré par lui-même de l'état des ports, du mode de navigation, et des endroits qui pouvaient donner accès dans l'île. Ce même homme si précautionné, apprenant un jour que son camp est assiégé en Germanie[2], revêt un costume gaulois, et arrive jusqu'à son armée, à travers celle des assiégeants. Il passa de même, pendant l'hiver, de Brindes à Dyrrachium au milieu des flottes ennemies. Comme les troupes qui avaient ordre de le suivre n'arrivaient pas, malgré les messages qu'il ne cessait d'envoyer, il finit par monter seul, en secret, la nuit, sur une petite barque, la tête couverte d'un voile ; et il ne se fit connaître au pilote, il ne lui permit de céder à la tempête, que quand les flots allaient l'engloutir.

Jamais la superstition ne lui fit abandonner ou différer ses entreprises. Quoique la victime du sacrifice eût échappé au couteau, il ne laissa pas de marcher contre Scipion et Juba. Un autre jour, il était tombé en sortant de son vaisseau, et tournant en sa faveur ce sinistre

[1] Le mille romain répond à 4,449 pieds métriques, ou 1 kilomètre 483 mètres.

[2] Chez les Éburons.

présage, il s'écria : « Je te tiens, Afrique. » Pour éluder les prédictions et l'espèce de destinée qui, sur cette terre, attachaient au nom des Scipions le privilége des triomphes[1], il eut sans cesse avec lui dans son camp un obscur descendant de la famille Cornélia, homme des plus abjects et de mœurs infâmes.

Pour les batailles, ce n'était pas seulement un plan bien arrêté, mais aussi l'occasion qui le déterminait. Il lui arrivait souvent d'attaquer aussitôt après une marche, et quelquefois par un temps si affreux que personne ne pouvait croire qu'il se fût mis en mouvement. Ce n'est que vers les dernières années de sa vie qu'il hésita davantage à livrer bataille, persuadé que plus il avait vaincu souvent, moins il devait tenter la fortune, et qu'il gagnerait toujours moins à une victoire qu'il ne perdrait à une défaite. Jamais il ne mit un ennemi en déroute qu'il ne s'emparât aussi de son camp, et il ne laissait aucun répit à la terreur des vaincus. Quand le sort des armes était douteux, il renvoyait tous les chevaux, à commencer par le sien, afin d'imposer à ses soldats l'obligation de vaincre, en leur ôtant le moyen de fuir.

Il montait un cheval remarquable, dont les pieds rappelaient la forme humaine, et dont le sabot fendu offrait l'apparence de doigts. Ce cheval était né dans sa maison, et les aruspices avaient promis l'empire du monde à son maître : aussi l'éleva-t-il avec grand soin. César fut le premier, le seul, qui dompta la fierté rebelle de ce coursier. Dans la suite, il lui érigea une statue devant le temple de Vénus Génitrix [2].

On le vit souvent rétablir seul sa ligne de bataille qui pliait, se jeter au-devant des fuyards, les arrêter brusquement, et les forcer l'épée sous la gorge de faire face

[1] Un Scipion commandait l'armée ennemie.

[2] Vénus Mère. César prétendait descendre de cette déesse ; il lui voua ce temple avant la bataille de Pharsale.

à l'ennemi. Et cependant ils étaient quelquefois si effrayés, qu'un porte-aigle, qu'il arrêta ainsi, le menaça de son glaive, et qu'un autre dont il avait saisi l'étendard, le lui laissa dans les mains.

Je citerai des circonstances où il donna des marques de courage encore plus éclatantes. Après la bataille de Pharsale, il avait d'avance envoyé ses troupes en Asie, et lui-même passait le détroit de l'Hellespont sur un petit bâtiment de transport : il rencontre C. Cassius, un de ses ennemis, à la tête de dix vaisseaux armés en guerre ; loin de fuir, il s'avance, l'exhorte aussitôt à se rendre, et le reçoit suppliant à son bord.

Il attaquait un pont dans Alexandrie ; mais une brusque sortie de l'ennemi le força de sauter dans une barque. Comme on s'y précipitait après lui, il se jeta à la mer, et nagea l'espace de deux cents pas, jusqu'au vaisseau le plus proche, élevant sa main gauche au-dessus des flots, pour ne pas mouiller des écrits qu'il portait, traînant son manteau de général avec ses dents, pour ne pas laisser cette dépouille aux ennemis.

Il n'estimait point le soldat en raison de ses mœurs ou de sa fortune, mais seulement en proportion de sa force ; et il le traitait tour à tour avec une extrême rigueur et une extrême indulgence. Sévère, il ne l'était pas partout ni toujours, mais il le devenait quand il était près de l'ennemi. C'est alors surtout qu'il maintenait la plus rigoureuse discipline ; il n'annonçait à son armée ni les jours de marche, ni les jours de combat ; il voulait que, dans l'attente continuelle de ses ordres, elle fût toujours prête au premier signal à marcher où il la conduirait. Le plus souvent il la mettait en mouvement sans motif, surtout les jours de fête et de pluie. Parfois même il avertissait qu'on ne le perdît pas de vue, et s'éloignant tout à coup, soit de jour, soit de nuit, il forçait sa marche, de manière à lasser ceux qui le suivaient sans l'atteindre.

Quand des armées ennemies s'avançaient, précédées

d'une renommée effrayante, ce n'est pas en niant leurs forces ou en les dépréciant qu'il rassurait la sienne, mais, au contraire, en les grossissant jusqu'au mensonge. Ainsi l'approche de Juba ayant jeté la terreur dans tous les esprits, il assembla ses soldats, et leur dit : « Sachez que dans très-peu de jours, le roi sera devant vous, avec dix légions, trente mille chevaux, cent mille hommes de troupes légères, et trois cents éléphants. Que l'on s'abstienne donc de toute question, de toute conjecture, et qu'on s'en rapporte à moi, qui sais la vérité. Sinon je ferai jeter les nouvellistes sur un vieux navire, et ils iront aborder où les poussera le vent. »

Il ne faisait pas attention à toutes les fautes, et ne proportionnait pas toujours les peines aux délits ; mais il poursuivait avec une rigueur impitoyable le châtiment des déserteurs et des séditieux ; il fermait les yeux sur le reste. Quelquefois, après une grande bataille et une victoire, il dispensait les soldats des devoirs ordinaires, et leur permettait de se livrer à tous les excès d'une licence effrénée. Il avait coutume de dire « que ses soldats, même parfumés, pouvaient se bien battre ». Dans ses harangues, il ne les appelait point *soldats*, mais se servait du terme, plus flatteur, de *camarades*. Il aimait à les voir bien vêtus, et leur donnait des armes enrichies d'or et d'argent, autant pour la beauté du coup d'œil que pour les y attacher davantage au jour du combat, par la crainte de les perdre. Il avait même pour eux une telle affection, que lorsqu'il apprit la défaite de Titurius, il laissa croître sa barbe et ses cheveux, et il ne les coupa qu'après l'avoir vengé. C'est ainsi qu'il leur inspira un entier dévouement à sa personne et un courage invincible.

Quand il commença la guerre civile, les centurions de chaque légion s'engagèrent à lui fournir chacun un cavalier sur l'argent de son pécule, et tous les soldats à le servir gratuitement, sans ration ni paye, les plus

riches devant subvenir aux besoins des plus pauvres. Pendant une guerre aussi longue, aucun d'eux ne l'abandonna; il y en eût même un grand nombre qui, faits prisonniers par l'ennemi, refusèrent la vie qu'on leur offrait, sous la condition de porter les armes contre lui. Assiégés ou assiégeants, ils supportaient si patiemment la faim et les autres privations, que Pompée, ayant vu au siége de Dyrrachium l'espèce de pain d'herbes dont ils se nourrissaient, dit « qu'il avait affaire à des bêtes sauvages »; et il le fit disparaître aussitôt, sans le montrer à personne, de peur que ce témoignage de la patience et de l'opiniâtreté de ses ennemis ne décourageât son armée. Une preuve de leur indomptable courage, c'est qu'après le seul revers éprouvé par eux près de Dyrrachium, ils demandèrent eux-mêmes à être châtiés, et leur général dut plutôt les consoler que les punir. Dans les autres batailles, ils défirent aisément malgré leur infériorité numérique, les innombrables troupes qui leur étaient opposées. Une seule cohorte de la sixième légion, chargée de la défense d'un petit fort, soutint pendant quelques heures le choc de quatre légions de Pompée, et périt presque tout entière sous une multitude de traits : on trouva dans l'enceinte du fort cent trente mille flèches. Tant de bravoure n'étonnera pas si l'on considère séparément les exploits de quelques-uns d'entre eux : je ne citerai que le centurion Cassius Scéva et le soldat C. Acilius. Scéva, quoiqu'il eût l'œil crevé, la cuisse et l'épaule traversées, son bouclier percé de cent vingt coups, n'en demeura pas moins ferme à la porte d'un fort dont on lui avait confié la garde. Acilius, dans un combat naval près de Marseille, imita le mémorable exemple donné chez les Grecs par Cynégire : il avait saisi de la main droite un vaisseau ennemi; on la lui coupa, il n'en sauta pas moins dans le vaisseau, en repoussant à coups de bouclier tous ceux qui faisaient résistance.

Pendant les dix années de la guerre des Gaules, il ne

s'éleva aucune sédition dans l'armée de César. Il y en eut quelques-unes pendant la guerre civile ; mais il les apaisa sur-le-champ, et par sa fermeté bien plus que par son indulgence ; car il ne céda jamais aux mutins, et marcha toujours au-devant d'eux. A Plaisance, il licencia ignominieusement toute la neuvième légion, quoique Pompée fût encore sous les armes ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, ce ne fut qu'après les plus nombreuses et les plus pressantes supplications, et après le châtiment des coupables, qu'il consentit à la rétablir.

A Rome, les soldats de la dixième légion réclamèrent un jour des récompenses et leur congé, en proférant d'effroyables menaces, qui exposaient la ville aux plus grands dangers. Quoique la guerre fût alors allumée en Afrique, César, que ses amis essayèrent en vain de retenir, n'hésita pas à se présenter aux mutins et à les licencier. Mais avec un seul mot, et en les appelant *citoyens* au lieu de *soldats*, il changea entièrement leurs dispositions : « Nous sommes des soldats, » s'écrièrent-ils aussitôt ; et ils le suivirent en Afrique malgré lui, ce qui ne l'empêcha pas d'enlever aux plus séditieux le tiers du butin et des terres qui leur étaient destinées.

Il traita toujours ses amis avec des égards et une bonté sans bornes. C. Oppius, qui l'accompagnait dans un chemin agreste et difficile, étant tombé subitement malade, César lui céda la seule cabane qu'ils trouvèrent, et coucha en plein air, sur la dure. Quand il fut parvenu au souverain pouvoir, il éleva aux premiers honneurs quelques hommes de la plus basse naissance ; et comme on le lui reprochait, il répondit publiquement : « Si des brigands et des assassins m'avaient aussi aidé à défendre mes droits et ma dignité, je leur en témoignerais la même reconnaissance. »

Jamais, d'un autre côté, il ne conçut d'inimitiés si fortes, qu'il ne les adjurât volontiers dans l'occasion.

Il était naturellement fort doux, même dans ses vengeances. Quand il eut pris, à son tour, les pirates dont il avait été le prisonnier, et auxquels il avait alors juré de les mettre en croix, il ne les fit attacher à cet instrument de supplice qu'après les avoir fait étrangler.

Mais c'est surtout pendant la guerre civile et après ses victoires qu'il fit admirer sa modération et sa clémence.

BATAILLE D'ALISE.

52 av. J.-C.

César, *Guerre des Gaules* (Liv. VII, ch. 79 à 89).

Cependant Commius et les autres chefs, investis du commandement suprême [1], arrivent avec toutes leurs troupes devant Alise, et prennent position sur l'une des collines qui entourent la plaine, à la distance de mille pas au plus de nos retranchements. Ayant le lendemain fait sortir la cavalerie de leur camp, ils couvrent toute cette plaine que nous avons dit avoir trois mille pas d'étendue, et tiennent non loin de là leurs troupes de pied cachées sur des hauteurs. On voyait d'Alise tout ce qui se passait dans la campagne. A la vue de ce secours, on s'empresse, on se félicite mutuellement, et tous les esprits sont dans la joie. On fait sortir toutes les troupes, qui se rangent en avant de la place; on comble le premier fossé; on le couvre de claies et de terre, et on se prépare à la sortie et à tous les événements.

César, ayant rangé l'armée tout entière sur l'une et

[1] De l'armée que les divers peuples de la Gaule envoyaient au secours de Vercingétorix, assiégé dans Alise.

l'autre de ses lignes, afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper, fit sortir de son camp la cavalerie, à laquelle il ordonna d'engager l'affaire. Du sommet des hauteurs que les camps occupaient, on avait vue sur le champ de bataille, et tous les soldats, attentifs au combat, en attendaient l'issue. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie un petit nombre d'archers et de fantassins armés à la légère, tant pour la soutenir si elle pliait, que pour arrêter le choc de la nôtre. Plusieurs de nos cavaliers, surpris par ces fantassins, furent blessés et forcés de quitter la mêlée. Les Gaulois, croyant que les leurs avaient le dessus, et que les nôtres étaient accablés par le nombre, se mirent, assiégés et auxiliaires, à pousser de toutes parts des cris et des hurlements pour encourager ceux de leur nation. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, nul trait de courage ou de lâcheté ne pouvait échapper aux regards, et l'on était de part et d'autre excité à se bien conduire, par le désir de la gloire et la crainte de la honte. On avait combattu depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et la victoire était encore incertaine, lorsque les Germains, réunis sur un seul point en escadrons serrés, se précipitèrent sur l'ennemi et le repoussèrent. Les archers, abandonnés dans cette déroute, furent enveloppés et taillés en pièces, et les fuyards poursuivis de tous côtés jusqu'à leur camp, sans qu'on leur donnât le temps de se rallier. Alors ceux qui étaient sortis d'Alise, consternés et désespérant presque de la victoire, rentrèrent dans la place.

Après un jour employé par les Gaulois à faire une grande quantité de claies, d'échelles et de harpons, ils sortent silencieusement de leur camp au milieu de la nuit, et s'approchent de ceux de nos retranchements qui regardaient la plaine. Tout à coup poussant des cris, signal qui devait avertir de leur approche ceux que nous tenions assiégés, ils jettent leurs claies, attaquent les gardes de nos remparts à coups de frondes, de flè-

ches et de pierres, et font toutes les dispositions pour un assaut. Dans le même temps, Vercingétorix, entendant les cris du dehors, donne le signal avec la trompette et fait sortir les siens de la place. Nos soldats prennent sur le rempart les postes qui avaient été, les jours précédents, assignés à chacun d'eux, et épouvantent les ennemis par la quantité de frondes, de dards, de boulets de plomb, de pierres, qu'ils avaient amassés dans les retranchements, et dont ils les accablent. Comme la nuit empêchait de se voir, il y eut de part et d'autre beaucoup de blessés ; les machines faisaient pleuvoir les traits. Cependant les lieutenants M. Antoine et C. Trébonius, à qui était échue la défense des quartiers attaqués, tirèrent des forts plus éloignés quelques troupes pour secourir les légionnaires sur les points où ils les savaient pressés par l'ennemi.

Tant que les Gaulois combattirent éloignés des retranchements, ils nous incommodèrent beaucoup par la grande quantité de leurs traits ; mais lorsqu'ils se furent avancés davantage, il arriva, ou qu'ils se jetèrent sur les aiguillons qu'ils ne voyaient pas, ou qu'ils se percèrent eux-mêmes en tombant dans les fossés garnis de pieux, ou enfin qu'ils périrent sous les traits lancés du rempart et des tours. Après avoir perdu beaucoup de monde, sans être parvenus à entamer les retranchements, voyant le jour approcher, et craignant d'être pris en flanc et enveloppés par les sorties qui se faisaient des camps situés sur les hauteurs, ils se replièrent sur les leurs. Les assiégés, qui mettaient en usage les moyens préparés par Vercingétorix pour combler le premier fossé, après beaucoup de temps employé à ce travail, s'aperçurent de la retraite de leurs compatriotes avant d'avoir pu approcher de nos retranchements. Abandonnant leur entreprise, ils rentrèrent dans la ville.

Repoussés deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois tiennent conseil sur ce qui leur reste à faire. Ils ont recours à des gens qui connaissent le pays, et se font

instruire par eux du site de nos forts supérieurs et de la manière dont ils sont fortifiés. Il y avait au nord une colline qu'on n'avait pu comprendre dans l'enceinte de nos retranchements, à cause de son grand circuit ; ce qui nous avait obligés d'établir notre camp sur un terrain à mi-côte et dans une position nécessairement peu favorable. Là commandaient les lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus, avec deux légions. Ayant fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, les chefs ennemis forment un corps de soixante mille hommes, choisis dans toute l'armée gauloise et surtout parmi les nations qui avaient la plus haute réputation de courage. Ils arrêtent secrètement entre eux quand et comment ils doivent agir ; ils fixent l'attaque à l'heure de midi, et mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vergasillaunus, parent de Vercingétorix, et l'un des quatre généraux gaulois. Il sort de son camp à la première veille ; et ayant achevé sa route un peu avant le point du jour, il se cache derrière la montagne, et fait reposer ses soldats des fatigues de la nuit. Vers midi, il marche vers cette partie du camp romain dont nous avons parlé plus haut. Dans le même temps la cavalerie ennemie s'approche des retranchements de la plaine, et le reste des troupes gauloises commence à se déployer en bataille à la tête du camp.

Du haut de la citadelle d'Alise, Vercingétorix les aperçoit, et sort de la place emportant du camp ses longues perches, ses galeries couvertes, ses faulx et ce qu'il avait préparé pour la sortie. Le combat s'engage à la fois de toutes parts avec acharnement ; partout on fait les plus grands efforts. Un endroit paraît-il faible, on s'empresse d'y courir. La trop grande étendue de leurs fortifications empêche les Romains d'en garder tous les points et de les défendre partout. Les cris qui s'élevaient derrière nos soldats leur imprimaient d'autant plus de terreur, qu'ils songeaient que leur sûreté dépendait du courage d'autrui ; car souvent le danger le plus éloigné

est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits.

César, qui avait choisi un poste d'où il pouvait observer toute l'action, fait porter des secours partout où il en est besoin. De part et d'autre on sent que ce jour est celui où il faut faire les derniers efforts. Les Gaulois désespèrent entièrement de leur salut s'ils ne forcent nos retranchements; les Romains ne voient la fin de leurs fatigues que dans la victoire. La plus vive action a lieu surtout aux forts supérieurs, où nous avons vu que Vergasillaunus avait été envoyé. L'étroite sommité qui dominait la pente était d'une grande importance. Les uns nous lancent des traits, les autres, ayant formé la tortue, arrivent aux pieds du rempart : des troupes fraîches prennent la place de celles qui sont fatiguées. La terre que les Gaulois jettent dans les retranchements les aide à les franchir, et comblent les piéges que les Romains avaient cachés; déjà les armes et les forces commencent à nous manquer.

Dès qu'il en a connaissance, César envoie sur ce point Labiénus avec six cohortes ; il lui ordonne, s'il ne peut tenir, de retirer les cohortes et de faire une sortie, mais seulement à la dernière extrémité. Il va lui-même exhorter les autres à ne pas céder à la fatigue ; il leur expose que le fruit de tous les combats précédents dépend de ce jour, de cette heure. Les assiégés, désespérant de forcer les retranchements de la plaine à cause de leur étendue, tentent d'escalader les hauteurs, et y dirigent tous leurs moyens d'attaque; ils chassent par une grêle de traits ceux qui combattaient du haut des tours; ils comblent les fossés de terre et de fascines, et se frayent un chemin ; ils coupent avec des faulx le rempart et le parapet.

César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant C. Fabius avec sept autres; enfin, l'action devenant plus vive, il s'y porte lui-même avec un renfort de troupes fraîches. Le combat rétabli et les ennemis repoussés, il se dirige vers le point où il

avait envoyé Labiénus, tire quatre cohortes du fort le plus voisin, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, et à l'autre de faire le tour des lignes à l'extérieur et de prendre les ennemis à dos. Labiénus, voyant que ni les remparts ni les fossés ne peuvent arrêter leur impétuosité, rassemble trente-neuf cohortes sorties des forts voisins et que le hasard lui présente, et dépêche à César des courriers qui l'informent de son dessein.

César hâte sa marche pour assister à l'action. A son arrivée, on le reconnaît à la couleur du vêtement qu'il avait coutume de porter dans les batailles; les ennemis qui, de la hauteur, le voient sur la pente avec les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre, engagent le combat. Un cri s'élève de part et d'autre, et est répété sur le rempart et dans tous les retranchements. Nos soldats, laissant de côté le javelot, tirent le glaive. Tout à coup, sur les derrières de l'ennemi, paraît notre cavalerie; d'autres cohortes approchent : les Gaulois prennent la fuite; notre cavalerie barre le passage aux fuyards, et en fait un grand carnage. Sédule, chef et prince des Lémovikes, est tué, et l'Arverne Vergasillaunus pris vivant dans la déroute. Soixante-quatorze enseignes militaires sont rapportées à César; d'un si grand nombre d'hommes, bien peu rentrent au camp sans blessure. Les assiégés, apercevant du haut de leurs murs la fuite des leurs et le carnage qu'on en fait, désespèrent de leur salut, et retirent leurs troupes de l'attaque de nos retranchements. La nouvelle en arrive au camp des Gaulois, qui l'évacuent à l'instant. Si les soldats n'eussent été harassés par d'aussi nombreux engagements et par les travaux de tout le jour, l'armée ennemie eût pu être détruite tout entière. Au milieu de la nuit, la cavalerie, envoyée à sa poursuite, atteint l'arrière-garde; une grande partie est prise ou tuée; le reste, échappé par la fuite, se réfugia dans les cités.

Le lendemain Vercingétorix convoque l'assemblée et dit, « qu'il n'a pas entrepris cette guerre pour ses in-

térêts personnels, mais pour la défense de la liberté commune; que puisqu'il fallait céder à la fortune, il s'offrait à ses compatriotes, leur laissant le choix d'apaiser les Romains par sa mort ou de le livrer vivant. » On envoie à ce sujet des députés à César. Il ordonne qu'on lui apporte les armes, qu'on lui amène les chefs. Assis sur son tribunal, à la tête de son camp, il fait paraître devant lui les généraux ennemis. Vercingétorix est mis en son pouvoir; les armes sont jetées à ses pieds. A l'exception des Édues et des Arvernes, dont il voulait se servir pour tâcher de regagner ces peuples, le reste des prisonniers fut distribué par tête à chaque soldat, à titre de butin.

VERCINGÉTORIX SE REND A CÉSAR.

52 av. J.-C.

PLUTARQUE, *Vie de César.*

Vercingétorix, ayant pris ses plus belles armes et un cheval magnifiquement harnaché, sortit des portes d'Alise, et après avoir fait quelques passades autour de César qui était assis sur son tribunal devant son camp, il sauta de son cheval, dépouilla ses armes, et vint se mettre aux pieds de César, où il demeura dans un profond silence jusqu'à ce que César le donnât en garde à ses gens, afin qu'on le réservât pour son triomphe.

AUTRE RÉCIT DU MÊME FAIT.

DION CASSIUS [1].

Après sa défaite, Vercingétorix, qui n'avait été ni pris ni blessé, pouvait fuir; mais espérant que l'amitié qui l'avait uni autrefois à César lui ferait obtenir grâce, il se rendit auprès de lui, sans avoir fait demander la paix par un héraut, et parut soudainement en sa présence au moment où il siégeait dans son tribunal. Son apparition inspira quelque effroi, car il était d'une haute stature et il avait un aspect fort imposant sous les armes. Il se fit un profond silence : le chef gaulois tomba aux genoux de César, et le supplia, en lui pressant les mains, sans proférer une parole. Cette scène excita la pitié des assistants par le souvenir de l'ancienne fortune de Vercingétorix, comparée à son malheur présent. César, au contraire, lui fit un crime des souvenirs sur lesquels il avait compté pour son salut. Il mit sa lutte récente en opposition avec l'amitié qu'il rappelait, et par là fit ressortir plus vivement l'odieux de sa conduite. Ainsi, loin d'être touché de son infortune en ce moment, il le jeta sur-le-champ dans les fers et le fit mettre plus tard à mort, après en avoir orné son triomphe.

DESCRIPTION DE LA GAULE.

STRABON, *Géographie,* traduite par Letronne (Liv. IV, chap. 1 et 12).

Toute la Gaule est arrosée par des fleuves qui des-

[1] Historien grec du IIIe siècle de l'ère chrétienne, auteur d'une *Histoire romaine.*

cendent des Alpes, des Pyrénées et des Cévennes et qui vont se jeter, les uns dans l'Océan, les autres dans la Méditerranée. Les lieux qu'ils traversent sont pour la plupart des plaines et des collines qui donnent naissance à des ruisseaux assez forts pour porter bateau. Les lits de tous ces fleuves sont, les uns à l'égard des autres, si heureusement disposés par la nature, qu'on peut aisément transporter les marchandises de l'Océan à la Méditerranée et réciproquement; car la plus grande partie du transport se fait par eau, en descendant ou en remontant les fleuves ; et le peu de chemin qui reste à faire par terre est d'autant plus commode qu'on n'a que des plaines à traverser. Le Rhône surtout a un avantage marqué sur les autres fleuves pour le transport des marchandises, non-seulement parce que ses eaux communiquent avec celles de plusieurs autres fleuves, mais encore parce qu'il se jette dans la Méditerranée, qui l'emporte sur l'Océan[1], et parce qu'il traverse d'ailleurs les plus riches contrées de la Gaule.

Quant aux productions de la Gaule, la Narbonnaise[2] entière donne les mêmes fruits que l'Italie. Cependant, à mesure qu'on avance vers le Nord et les Cévennes, l'olivier et le figuier disparaissent, quoique tout le reste y croisse. Il en est de même de la vigne, elle réussit moins dans la partie septentrionale de la Gaule ; tout le reste produit beaucoup de blé, de millet, de glands, et abonde en bétail de toute espèce. Aucun terrain n'y est en friche, si ce n'est les parties occupées par des marais ou par des bois ; encore ces lieux mêmes sont-ils habités ; ce qui néanmoins est l'effet de la grande population plutôt que de l'industrie des habitants ; car les femmes y sont très-fécondes et excellentes nourrices. Mais les hommes sont portés à l'exercice de la

[1] Strabon dit, en effet, au liv. II, que les avantages de la Méditerranée sont d'avoir des côtes situées sous un meilleur climat et habitées par des nations policées.

[2] Roussillon, Languedoc, Provence et partie du Dauphiné.

guerre plutôt qu'aux travaux de la terre. Aujourd'hui cependant, forcés de mettre bas les armes [1], ils s'occupent d'agriculture.

Je l'ai déjà dit et je le répète encore : ce qui mérite surtout d'être remarqué dans cette contrée, c'est la parfaite correspondance qui règne entre ses divers cantons, par les fleuves qui les arrosent et par les deux mers [2] dans lesquelles ils versent leurs eaux : correspondance qui, si l'on y fait attention, constitue en grande partie l'excellence de ce pays, par la grande facilité qu'elle donne aux habitants de communiquer les uns avec les autres et de se procurer réciproquement tous les secours et toutes les choses nécessaires à la vie. Cet avantage devient surtout sensible en ce moment où, jouissant du loisir de la paix, ils s'appliquent à cultiver la terre avec plus de soin et se civilisent de plus en plus. Une si heureuse disposition de lieux, par cela même qu'elle semble être l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que l'effet du hasard, suffirait pour prouver la Providence.

COUTUMES DES GAULOIS.

César, ***Guerre des Gaules***, **traduit par Artaud (Liv. VI, ch. 13-22).**

Dans toute la Gaule, il n'y a que deux classes d'hommes auxquels appartiennent les honneurs et la considération ; car, pour le bas peuple, il n'a guère que le rang d'esclave, ne faisant rien par lui-même, et n'étant admis à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, écrasés d'impôts, ou en butte aux violences des grands, se mettent au service des nobles, qui exercent sur eux les mêmes droits que les maîtres sur leurs

[1] Depuis que la Gaule était soumise aux Romains.
[2] L'Océan et la Méditerranée.

esclaves. De ces deux classes, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers. Les premiers, ministres des choses divines, président aux sacrifices publics et particuliers, et conservent le dépôt des doctrines religieuses. Le désir de l'instruction attire auprès d'eux une nombreuse jeunesse. Leur nom est environné de respect ; ils connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées. S'il s'est commis un crime, s'il s'est fait un meurtre, s'il s'élève quelque débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont eux qui en décident : ils dispensent les peines et les récompenses. Si un particulier ou un magistrat ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. Cette peine est chez eux la plus sévère de toutes : ceux qui l'encourent sont mis au rang des impies et des criminels ; on les évite ; on fuit leur abord et leur entretien, comme si cette approche avait quelque chose de funeste : s'ils demandent justice, elle leur est refusée ; ils n'ont part à aucun honneur. Le corps entier des druides n'a qu'un seul chef, dont l'autorité est absolue. A sa mort, le premier en dignité lui succède : si plusieurs ont des titres égaux, les suffrages des druides, ou quelquefois les armes, en décident. A une époque marquée de l'année, les druides s'assemblent dans un lieu consacré, sur la frontière du pays des Carnutes[1], qui passe pour le point central de la Gaule. Là, se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils se soumettent aux jugements des druides. On croit que leur doctrine a pris naissance dans la Bretagne, d'où elle fut transportée en Gaule, et, aujourd'hui, ceux qui désirent en avoir une connaissance plus approfondie, se rendent encore dans cette île pour s'y instruire.

Les druides ne vont point à la guerre ; ils ne contribuent pas aux impôts comme le reste des citoyens ; ils

[1] Le pays chartrain, la Beauce.



sont dispensés du service militaire et exempts de toute espèce de charges. De si grands priviléges, et le goût particulier des jeunes gens, leur amènent beaucoup de disciples ; d'autres y sont envoyés par leurs familles. Là, ils apprennent, dit-on, un grand nombre de vers, et passent souvent vingt années dans cet apprentissage. Il est défendu de les écrire, quoiqu'ils se servent des lettres grecques pour la plupart des autres affaires publiques et privées. Je crois voir deux raisons de cet usage : l'une est de ne point livrer au vulgaire les mystères de leur science, l'autre d'empêcher les disciples de se reposer sur l'écriture, et de négliger leur mémoire. Il arrive en effet, presque toujours, que l'on s'applique moins à retenir par cœur ce que l'on peut trouver dans les livres. Leur dogme principal, c'est que les âmes ne périssent pas, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. Cette croyance leur paraît singulièrement propre à exciter le courage, en inspirant le mépris de la mort. Ils traitent aussi du mouvement des astres, de la grandeur de l'univers, de la nature des choses, du pouvoir et de l'influence des dieux immortels, et transmettent ces doctrines à la jeunesse.

La seconde classe est celle des chevaliers. S'il survient quelque guerre (et avant l'arrivée de César il se passait peu d'années sans quelque guerre offensive ou défensive), ils prennent tous les armes. L'éclat de leur naissance et de leur fortune se marque au dehors par le nombre des serviteurs et des clients dont ils s'entourent. C'est chez eux le signe du crédit et de la puissance.

La nation gauloise est en général très-superstitieuse. Aussi ceux qui sont attaqués de maladies graves, ou qui vivent dans les hasards des combats, immolent des victimes humaines, ou font vœu d'en sacrifier. Les druides sont les ministres de ces sacrifices. Ils pensent que la vie d'un homme ne peut être rachetée auprès des

dieux immortels, que par la vie d'un autre homme : ces sortes de sacrifices sont même d'institution publique. Quelquefois on remplit d'hommes vivants des espèces de mannequins tissus en osier et d'une hauteur colossale ; l'on y met le feu, et les victimes périssent étouffées par la flamme. Ils jugent plus agréable aux dieux le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre crime ; mais, lorsque les coupables manquent, ils y dévouent des innocents.

Mercure est le premier de leurs dieux, et ils lui élèvent un grand nombre de statues. Ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs : c'est encore le protecteur du commerce. Après lui, ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près les mêmes idées que les autres nations. Apollon guérit les maladies, Minerve enseigne les éléments des arts, Jupiter est le maître du ciel, Mars l'arbitre de la guerre. Souvent, quand ils ont résolu de combattre, ils font vœu de consacrer à Mars les dépouilles de l'ennemi ; et, après la victoire, ils immolent le bétail qu'ils ont pris. Le reste est déposé dans des lieux consacrés, et en beaucoup de villes l'on peut voir de ces espèces de trophées. Il n'arrive guère qu'un Gaulois ose, au mépris de la religion, détourner une partie du butin, ou ravir quelque chose de ces dépôts. Les plus cruelles tortures sont réservées à un tel crime.

Les Gaulois se vantent d'être issus de Pluton ; c'est une tradition qu'ils tiennent des druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps par le nombre des nuits, et non par celui des jours. Ils calculent les jours de naissance, ainsi que le commencement des mois et des années, en choisissant la nuit pour point de départ. Dans les autres usages de la vie, ils diffèrent des autres nations par une coutume particulière : c'est de ne pas permettre à leurs enfants de les aborder en public avant l'âge où ils sont capables du service mi-

litaire ; ce serait une honte pour un père de recevoir publiquement auprès de lui son fils en bas-âge.

Les hommes mettent en communauté, avec la somme d'argent qu'ils reçoivent de leurs femmes à titre de dot, une somme égale à cette dot. L'estimation en est faite. On dresse de part et d'autre un état de ce capital, et l'on en réserve les intérêts. Celui des deux époux qui survit a la part de l'un et de l'autre, avec les intérêts accumulés. Les hommes ont droit de vie et de mort sur leurs femmes et sur leurs enfants : lorsqu'un père de famille d'une haute naissance vient à mourir, ses proches s'assemblent : s'ils ont quelque soupçon sur sa mort, ses femmes sont mises à la question comme les esclaves ; si le crime est prouvé, elles sont livrées au feu et aux plus cruels tourments. Les funérailles, relativement à la civilisation des Gaulois, sont magnifiques et somptueuses. Tout ce que le défunt a chéri pendant sa vie, on le brûle après sa mort, même les animaux : il y a peu de temps encore, pour lui rendre des honneurs complets, on brûlait ensemble les esclaves et les clients qu'il avait aimés.

Parmi les cités qui passent pour les plus habiles dans l'art d'administrer leurs affaires, c'est une loi sacrée que celui qui apprend, soit de ses voisins, soit par le bruit public, quelque nouvelle qui intéresse la cité, doit en avertir le magistrat sans en faire part à aucun autre. Ils savent que souvent des hommes imprudents et inhabiles s'effraient de fausses rumeurs, se portent à des excès, et prennent des résolutions extrêmes. Les magistrats cachent ce qu'ils jugent convenable, et ne découvrent à la multitude que ce qu'il est utile de lui dire. Il n'est permis de parler sur les affaires publiques qu'en assemblée générale.

MÊME SUJET.

STRABON, *Géographie* (Liv. IV, chap. 4).

En général, tous les peuples connus aujourd'hui sous le nom de Gaulois sont belliqueux, vifs, prompts à se battre, d'ailleurs d'un naturel plein de candeur et sans malice. Aussi, pour peu qu'on les irrite, ils courent en masse aux armes; et cela sans dissimuler leurs projets, et sans y apporter la moindre circonspection. Cela fait qu'on peut aisément les vaincre en employant les ruses de la guerre; car, qui veut les provoquer au combat, quel que soit le temps ou le lieu, et sous quelque prétexte qu'il lui plaise, les trouvera toujours prêts à l'accepter, sans qu'ils y portent autre chose que leur force et leur audace. Néanmoins ces qualités n'empêchent point qu'ils ne soient dociles et qu'ils ne se laissent facilement persuader, lorsqu'il s'agit de ce qui peut leur être utile. Aussi est-on parvenu à leur faire goûter l'étude des lettres.

Leur force vient, non-seulement de l'avantage de la taille, mais encore de leur nombre. La franchise et la simplicité de leur caractère font que chacun ressent les injustices qu'on fait à son voisin, et qu'elles excitent chez eux une telle indignation qu'ils se rassemblent promptement pour les venger. Il est vrai qu'à présent, soumis aux Romains, ils sont obligés de vivre en paix et d'obéir à leurs vainqueurs.

Par ce caractère des Gaulois, on peut expliquer la facilité de leurs émigrations. Dans leurs expéditions, ils marchaient tous à la fois, ou plutôt ils se transportaient ailleurs avec leurs familles, toutes les fois qu'ils étaient chassés par des ennemis supérieurs en force. Aussi ont-ils moins coûté de peine à vaincre aux Romains que les Ibères[1]. La raison en est que les Gau-

[1] La guerre des Ibères dura deux cents ans.

lois combattant en grand nombre à la fois, leurs échecs devenaient des défaites générales, au lieu que les Ibères, pour ménager leurs forces, morcelaient pour ainsi dire la guerre en plusieurs petits combats qu'ils livraient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à la manière des brigands. Tous les Gaulois sont naturellement bons soldats ; mais ils se battent mieux à cheval qu'à pied. Aussi les Romains tirent-ils de la Gaule leur meilleure cavalerie. Les plus vaillants d'entre les Gaulois sont ceux qui habitent vers le Nord et près de l'Océan. Les Belges, surtout, passent pour être les plus braves. Seuls ils ont soutenu les incursions des Germains, des Cimbres et des Teutons. Les Belges les plus vaillants sont les Bellovaques[1] et les Suessons[2]. La Belgique est si peuplée, qu'on y comptait autrefois[3] jusqu'à trois cent mille hommes en état de porter les armes.

Les Gaulois laissent croître leurs cheveux[4] ; ils portent des saies[5] et couvrent leurs extrémités inférieures de hauts-de-chausses[6] ; leurs tuniques sont fendues, descendent jusqu'au-dessous des reins et ont des manches. La laine des moutons de la Gaule est rude, mais longue ; on en fabrique des saies à poils. Néanmoins on entretient, même dans les parties septentrionales, des troupeaux de moutons qui donnent une assez belle laine, par le soin qu'on a de les couvrir avec des peaux.

L'armure des Gaulois est proportionnée à leur taille. Un long sabre leur pend au côté droit ; leurs boucliers aussi sont fort longs, et leurs lances à proportion. Ils

[1] Les habitants du Beauvaisis.
[2] Les habitants du Soissonnais.
[3] Au temps de César.
[4] C'est d'après cet usage que les Romains ont appelé la Gaule transalpine la Gaule chevelue, excepté la partie méridionale, la Narbonnaise, qu'ils appelaient la Gaule *braccata*, ou Gaule à braies ou à hauts-de-chausses.
[5] Espèce de manteau militaire ou capote.
[6] Pantalons très-amples.

portent de plus une espèce de pique qu'on nomme *mataris*, et quelques-uns font usage de l'arc et de la fronde. Ils se servent encore d'un trait en bois, semblable au javelot des Romains, qu'ils lancent de la main, et non par le moyen d'une courroie, à de plus longues distances que ne porterait une flèche; cette arme leur sert surtout pour la chasse des oiseaux.

La plupart des Gaulois conservent encore aujourd'hui l'usage de coucher à terre, et celui de prendre leurs repas assis sur la paille. Leur nourriture ordinaire est du lait et des viandes de toute espèce, mais particulièrement du cochon, tant frais que salé. Leurs cochons restent en pleine campagne et l'emportent sur ceux des autres pays pour la taille, la force et la vitesse; au point qu'ils sont aussi à craindre que les loups, pour les personnes qui n'ont pas coutume d'en approcher.

Les Gaulois habitent des maisons vastes, construites avec des planches et des claies, et terminés par un toit cintré et couvert d'un chaume épais. Ils possèdent un si grand nombre de troupeaux de moutons et de cochons, qu'ils fournissent non-seulement Rome, mais l'Italie presque entière de saies et de porc salé.

La plupart des peuples de la Gaule avaient autrefois un gouvernement aristocratique; tous les ans on choisissait un gouverneur et un général que le peuple nommait pour le commandement des troupes.

Dans leurs assemblées, les Gaulois observent un usage qui leur est particulier. Si quelqu'un trouble ou interrompt celui qui a la parole, un huissier s'avance, l'épée à la main, et lui ordonne avec menaces de se taire; s'il persiste à troubler l'assemblée, l'huissier répète ses menaces une seconde, puis une troisième fois, et enfin s'il n'est point obéi, il lui coupe du manteau un assez grand morceau pour que le reste ne puisse plus servir.

Quant aux occupations des deux sexes, distribuées

chez les Gaulois d'une manière opposée à ce qui se fait parmi nous[1], cet usage leur est commun avec beaucoup d'autres peuples barbares.

Chez presque tous les Gaulois, il y a trois sortes de personnes qui jouissent d'une considération particulière, ce sont les bardes[2], les devins et les druides[3]. Les bardes composent et chantent des hymnes; les devins s'occupent des sacrifices et de l'étude de la nature; et les druides joignent à cette étude celle de la morale. On a si bonne opinion de la justice des druides, qu'on s'en rapporte à leur jugement sur les procès, tant particuliers que publics. Autrefois ils étaient même les arbitres des guerres, qu'ils réussissaient souvent à apaiser au moment où l'on était prêt à en venir aux mains. C'étaient surtout les accusés de meurtre qu'ils avaient à juger. Les druides croient que les âmes sont immortelles, et qu'il y aura des époques dans lesquelles le feu et l'eau prendront le dessus tour à tour.

A leur franchise et à leur vivacité naturelle, les Gaulois joignent beaucoup d'imprudence, d'ostentation et d'amour pour la parure. Tous ceux qui sont revêtus de quelque dignité portent des ornements d'or, tels que des colliers, des bracelets et des habits de couleur travaillés en or. L'inconstance de leur caractère fait qu'ils se vantent d'une manière insupportable de leurs victoires, et qu'ils tombent dans la plus grande consternation lorsqu'ils sont vaincus.

Ils ont en outre, ainsi que la plupart des peuples septentrionaux, des coutumes étranges qui annoncent leur barbarie et leur férocité. Tel est, par exemple, l'usage de suspendre au cou de leurs chevaux, en reve-

[1] Les femmes étaient chargées de tous les travaux que les hommes devaient faire, et ceux-ci passaient leur temps, soit à la guerre, soit dans l'oisiveté.

[2] *Barde*, chanteur, poëte.

[3] *Druide*, du celtique *derv*, chêne.

nant de la guerre, les têtes des ennemis qu'ils ont tués, et de les exposer ensuite en spectacle attachées au-devant de leurs portes. Posidonius[1] dit avoir été témoin, en plusieurs endroits, de cette coutume qui l'avait d'abord révolté, mais à laquelle il avait fini par s'habituer. Lorsque parmi ces têtes, il s'en trouvait de quelques hommes de marque, ils les embaumaient avec de la résine de cèdre[2], les faisaient voir aux étrangers, et ils refusaient de les vendre même au poids de l'or.

Cependant les Romains les ont obligés de renoncer à cette cruauté, comme aux usages qui regardent les sacrifices et les divinations, usages absolument opposés à ce qui se pratique parmi nous. Tel était, par exemple, celui d'ouvrir d'un coup de sabre le dos d'un homme dévoué à la mort, et de tirer des prédictions de la manière dont la victime se débattait. Ils ne faisaient les sacrifices que par le ministère des druides[3]. On leur attribue encore diverses autres manières d'immoler des hommes, comme de les percer à coups de flèche, ou de les crucifier dans leurs temples. Quelquefois ils brûlaient des animaux de toute espèce, jetés ensemble avec des hommes dans le creux d'une espèce de colosse fait de bois et de foin[4].

---

[1] Posidonius, philosophe stoïcien, contemporain de Pompée et de Cicéron, qui tint école à Rhodes. Tous ses écrits sont perdus ; on ne les connaît que par un petit nombre de fragments qui nous ont été conservés par quelques auteurs anciens. Posidonius avait visité la Gaule.

[2] La résine de cèdre servait aussi chez les Égyptiens à embaumer les morts.

[3] César donne pour cela un précieux détail et qui diminue de beaucoup l'horreur que nous inspire ces immolations. « Les druides, dit-il, sont persuadés que de ces supplices, les plus agréables aux dieux sont ceux des criminels qui ont été saisis dans le vol, dans le brigandage ou dans quelque autre forfait. » (Liv. III.) Les prêtres exécutaient eux-mêmes les condamnés à mort.

[4] Ces sacrifices furent abolis par l'empereur Claude.

MÊME SUJET.

DIODORE DE SICILE[1], *Histoire universelle*, traduite par Miot (Liv. V, chap. 28 à 32).

Les Gaulois sont d'une taille élevée, ont la carnation molle, la peau blanche et les cheveux naturellement blonds; ils cherchent même par diverses préparations à augmenter cette couleur propre à leur chevelure, qu'ils lavent habituellement avec une lessive de chaux. Ils relèvent droit les cheveux du front sur le sommet du crâne, et les rejettent ensuite en arrière vers le chignon du cou, de manière qu'ils rappellent assez la figure des Satyres et des Faunes. Par ce moyen, ils parviennent à épaissir leur chevelure à un tel point qu'elle ne diffère presqu'en rien de la crinière des chevaux. Les uns se coupent la barbe entièrement, d'autres en conservent une partie. Les nobles se rasent les joues, mais laissent croître leurs moustaches si longues qu'elles leur couvrent entièrement la bouche; aussi, lorsqu'ils mangent, les poils se remplissent des débris des aliments, et ce qu'ils boivent ne leur parvient, pour ainsi dire, qu'à travers un filtre. Ils prennent leur repas assis, non sur des siéges, mais à terre, où des peaux de chiens ou de loups leur tiennent lieu de coussins, et se font servir par des enfants de l'un ou de l'autre sexe, qui remplissent ces fonctions jusqu'à l'adolescence. Près du lieu où ils mangent, sont des fourneaux remplis de feu, qui portent ou des chaudières ou des broches chargées de grosses pièces de viande. Ils font hommage des meilleurs morceaux aux hôtes les plus distingués.

Les Gaulois invitent aussi les étrangers à leurs festins, et ne leur demandent qui ils sont, et quelles affaires les attirent, qu'après qu'ils ont mangé. Mais

[1] Historien grec du temps de César et d'Auguste.



dans leurs repas même, les convives ont l'habitude, pour peu qu'une dispute de paroles s'engage entre eux, de se lever sur-le-champ et de se provoquer réciproquement en combat singulier, tant ils font peu de cas de leur vie. Ce mépris de la mort tient à ce que les Gaulois sont fortement attachés à la doctrine de Pythagore, qui enseigne que les âmes des hommes sont immortelles, et que chacun doit, après un certain nombre d'années déterminé, revenir à la vie, l'âme se revêtant à cette époque d'un autre corps. C'est aussi d'après cette opinion, que, dans les funérailles, quelques-uns ont adopté l'usage d'écrire des lettres à leurs amis défunts, et de les jeter au milieu du bûcher, comme si elles devaient être lues par le mort à qui elles sont adressées.

Dans les voyages et dans les batailles, les Gaulois se servent de chars à deux chevaux qui portent un cocher et un guerrier combattant. Lorsqu'à la guerre ils se trouvent en présence d'un ennemi à cheval, ils commencent par lancer contre lui le javelot, puis ils descendent du char et en viennent au combat à l'épée. Quelques-uns méprisent la mort à un tel point qu'ils courent tous les hasards de la guerre le corps entièrement nu, n'ayant qu'une ceinture autour des reins. Ils mènent avec eux des servants, de condition libre, qu'ils choisissent parmi les pauvres et qui les suivent en campagne, soit comme cochers, soit comme écuyers chargés de porter leurs armes. Lorsque deux armées sont en présence, quelques-uns ont la coutume de se porter en avant du front de bataille, et de défier en combat singulier les plus braves de la ligne opposée, en brandissant leurs armes pour inspirer de l'effroi à l'ennemi. Si l'on répond à cet appel, ils se mettent à chanter les hauts faits de leurs ancêtres et leur propre vaillance, accablent au contraire d'insultes le guerrier qui se présente, et par les discours les plus injurieux cherchent à lui faire perdre courage. Dès qu'un en-

nemi est tombé, ils lui coupent la tête, qu'ils attachent au cou de leurs chevaux, ou remettent ces dépouilles sanglantes à leurs servants et entonnent l'hymne de la victoire.

Le vêtement des Gaulois est d'une bizarrerie frappante. Ils portent des tuniques teintes et semées de fleurs de diverses couleurs, des hauts-de-chausses qu'ils nomment *braies*, et s'attachent sur les épaules, avec des agrafes, des saies rayées, d'une étoffe à carreaux de couleur et très-serrés [1], fort épaisse en hiver, et mince en été.

Les Gaulois sont en général d'un aspect effrayant. Dans la conversation leur voix est grave et rude; ils parlent avec brièveté, emploient des expressions figurées et s'énoncent souvent en termes obscurs ou métaphoriques. Ils font un grand usage de l'hyperbole, surtout lorsqu'il s'agit de se vanter eux-mêmes ou de dépriser les autres. Enfin, le ton de leurs discours est hautain, visant à l'élévation et portant souvent une empreinte tragique. Ils ont l'esprit vif, et sont assez susceptibles d'instruction; on trouve même chez eux des poëtes qu'ils appellent *bardes*, et qui, en s'accompagnant sur un instrument semblable à notre lyre, chantent les vers qu'ils ont composés, soit pour célébrer, soit pour diffamer ceux qui en sont le sujet. Ils ont aussi quelques philosophes ou théologiens, jouissant d'une grande considération et connus sous le nom de *druides*. Ils consultent en outre des devins singulièrement estimés parmi eux, qui prédisent l'avenir d'après le vol des oiseaux ou l'inspection des victimes offertes en sacrifice, et auxquels tout le peuple obéit. Ces devins pratiquent, particulièrement quand il s'agit d'une consultation sur une affaire importante, une coutume tellement hors des idées ordinaires, que l'on a

[1] C'est l'ancienne tiretaine du moyen âge, ou tartan des Écossais, peuple également d'origine gauloise.

peine à y croire. Ils immolent un homme en le frappant d'un coup d'épée dans la poitrine, et lorsqu'il tombe, ils annoncent l'avenir d'après les circonstances de la chute, les convulsions des membres du mourant, et la manière dont le sang coule, pronostics auxquels ils ajoutent foi, en s'appuyant sur une longue suite d'observations conservées depuis des temps très-reculés. Les Gaulois sont dans l'usage de n'offrir aucun sacrifice sans la présence d'un druide. Comme ils leur croient une connaissance plus précise de la nature de la divinité et qu'ils les regardent comme ses interprètes, ils supposent que les actions de grâce qu'ils offrent, et leurs prières pour obtenir quelques faveurs, doivent passer par ces prêtres pour arriver aux dieux. Du reste, ce n'est pas seulement dans la paix, mais encore dans la guerre que les druides savent se faire obéir. Souvent, lorsque des armées étaient déjà rangées en bataille, les glaives tirés et les javelots prêts à s'échapper des mains, on a vu ces prêtres se montrer soudain au milieu des deux lignes, et, tels que les enchanteurs qui, par de magiques accents, charment la fureur des bêtes féroces, calmer d'un mot la rage des combattants.

Les femmes gauloises sont en général très-belles de figure et presque de la même taille que les hommes, et peuvent leur disputer l'avantage de la force. Les enfants viennent au monde pour la plupart avec des cheveux blancs; mais en avançant en âge, leur chevelure change et prend la couleur de celle de leurs pères.

On trouve les Gaulois adonnés, dès la plus haute antiquité, au brigandage, envahissant les terres étrangères et méprisant toutes les lois humaines. Ce sont eux qui ont pris Rome, saccagé le temple de Delphes, rendu tributaires une grande partie de l'Europe et plusieurs contrées de l'Asie, et qui se sont établis sur le territoire des peuples qu'ils avaient vaincus. De leur mélange

avec les Grecs[1] ils ont pris le nom de Gallo-Grecs, et ont enfin défait les plus puissantes armées des Romains.

L'excessive barbarie de leurs mœurs se montre jusque dans les sacrifices impies qu'ils offrent aux dieux. Ils gardent les malfaiteurs en prison pendant cinq années, et les attachent ensuite, en l'honneur de la divinité, à des croix élevées sur un vaste bûcher, où ils les immolent en sacrifice avec d'autres prémices réservées pour ces solennités. Ils emploient à un usage semblable les prisonniers qu'ils font à la guerre, et il en est même qui, indépendamment des hommes, égorgent encore les animaux qu'ils ont pris dans la mêlée, ou les font périr soit dans les flammes, soit par tout autre genre de supplice.

LA RÉPUBLIQUE DE MARSEILLE SOUS AUGUSTE.

STRABON.

Marseille, fondée par les Phocéens[2], est bâtie sur un sol pierreux. Son port[3] est situé au midi[4] au-dessous d'un rocher en amphithéâtre entouré de fortes murailles, ainsi que la ville entière, qui est d'une grandeur considérable. Dans la citadelle sont placés le temple de Diane d'Éphèse et celui d'Apollon Delphinien. On dit qu'au moment où les Phocéens allaient quitter leur patrie, un oracle leur prescrivit de prendre de Diane d'Éphèse un

[1] Dans l'Orient, en Galatie.
[2] Les Phocéens fondèrent Marseille 600 ans av. J.-C. Phocée était une ville grecque de l'Asie Mineure, dont les habitants étaient de race ionienne.
[3] Le port s'appelait *Lacydon*.
[4] La Marseille grecque (*Massilia*) était située près du cap de la Croisette, où l'on voit encore ses ruines, et son port s'ouvrait alors au midi.

conducteu rpour le voyage qu'ils se proposaient de faire. S'étant donc rendus à la ville d'Éphèse[1], pendant qu'ils s'y informaient de quelle manière ils pouvaient obtenir de la déesse ce que l'oracle venait de leur prescrire, Diane, dit-on, apparut en songe à Aristarché, une des femmes les plus considérées d'Éphèse, et lui ordonna de partir avec les Phocéens, en prenant avec elle une des statues consacrées dans son temple. L'ordre fut exécuté. Arrivés aux lieux où ils devaient s'établir, les Phocéens y bâtirent le temple dont j'ai parlé, et témoignèrent pour Aristarché la plus grande estime, en la nommant prêtresse de Diane. De là vient que toutes les colonies sorties du sein de Marseille ont regardé Diane comme leur première patronne, et se sont conformées, soit pour la forme de la statue, soit pour son culte, à ce qui était pratiqué dans la métropole.

Le gouvernement des Marseillais est une aristocratie bien réglée. Ils ont un conseil composé de six cents personnes, qu'ils nomment *timouques*[2], et qui jouissent de cette dignité durant leur vie. De ce nombre, quinze président le conseil et sont chargés d'expédier les affaires courantes. Ceux-ci sont présidés à leur tour par trois d'entre eux, en qui réside la plus grande autorité. Personne ne peut devenir timouque qu'il n'ait des enfants et qu'il ne soit citoyen depuis trois générations. Les lois des Marseillais sont des lois ioniennes; et elles sont exposées en public, de manière que tout le monde peut en prendre connaissance.

Leur pays produit des oliviers et des vignes en abondance; mais la rudesse du terroir fait que le blé y est rare. Aussi, comptant plutôt sur les ressources que leur offre la mer, se sont-ils appliqués de préférence à profiter de leur position avantageuse pour la navigation. Cependant leur courage leur a fait dans la suite con-

[1] Ville grecque de l'Asie Mineure.
[2] *Timouques*, ceux qui possèdent les honneurs.

quérir quelques plaines des environs, par les mêmes moyens qui leur valurent la fondation de plusieurs villes. Du nombre de ces villes sont celles qu'ils fondèrent en Ibérie[1] pour se prémunir contre les Ibères ; et elles reçurent aussi d'eux le culte de la Diane d'Éphèse et tous les autres rites grecs, tels qu'ils les observaient dans leur patrie, sans excepter les sacrifices. Il en est de même des villes qu'ils fondèrent dans la Gaule, telles que *Rhode*[2], *Agatha*[3], pour contenir les barbares[4] qui habitent les environs du Rhône, ainsi que de *Taurentium*[5], d'*Olbia*[6], d'*Antipolis*[7] et de *Nicæa*[8], qu'ils bâtirent dans le dessein de se garantir des incursions des Salyens[9] et des Ligures[10] qui habitent les Alpes.

Marseille possède encore des chantiers et un arsenal de marine. Autrefois on y voyait aussi un grand nombre de vaisseaux, d'armes de toutes espèces, de machines propres à la navigation et aux siéges. C'est à l'aide de ces moyens que les Marseillais se soutinrent contre les barbares et qu'ils s'acquirent l'alliance des Romains, auxquels ils rendirent de grands services, et qui les aidèrent à leur tour à s'agrandir. En effet, Sextius, après avoir défait les Salyens, fonda, non loin de Marseille, une ville qui tire son nom de ce général[11] et des eaux thermales qui s'y trouvent, et dont quelques-unes, dit-on, ont perdu leur chaleur. Il mit dans

[1] L'Ibérie ou l'Espagne. Ces villes sont : *Hemeroscopium* (Denia), *Emporium* (Ampurias), *Rhode* (Rosas).

[2] Rhode était bâtie sur le Rhône (Rhodanus), et lui donna sans doute son nom ; la position de cette ville est inconnue.

[3] Agde.

[4] Les Grecs et les Romains appelaient barbares tous les peuples qui n'appartenaient pas à leur civilisation.

[5] Torento, aujourd'hui en ruines, au fond du golfe des Lèques.

[6] Eoube.

[7] Antibes.

[8] Nice. Ces quatre villes étaient situées sur la côte de Provence.

[9] Peuple des environs d'Aix.

[10] Les Ligures étaient d'origine ibérienne, et couvraient une partie du Roussillon, du Languedoc, de la Provence et du pays de Gênes.

[11] Aix, en latin *Aquæ Sextiæ*, les Eaux Sextiennes ou de Sextius.

cette nouvelle ville une garnison romaine; il chassa de la côte qui conduit de Marseille en Italie les barbares, que les Marseillais seuls n'avaient pu entièrement repousser, et céda aux Marseillais le terrain qu'ils avaient été obligés d'abandonner.

Dans la citadelle de Marseille, on voit déposées quantité de dépouilles, fruits des victoires que les flottes marseillaises ont remportées à diverses époques sur ceux qui leur disputaient injustement la mer[1]. Jadis les Marseillais étaient florissants, et ils jouissaient de plus de l'avantage d'être unis avec les Romains par les liens d'une amitié particulière.

Cette prospérité a en grande partie diminué, depuis que dans la guerre de Pompée contre César[2] les Marseillais eurent embrassé le parti du premier. Cependant ils conservent encore quelques traces de leur ancienne industrie pour ce qui regarde la fabrication des machines de guerre et de tout ce qui sert à la marine; mais ils s'en occupent avec beaucoup moins d'ardeur, parce que ce genre d'occupation perd tous les jours de son intérêt, à mesure que les barbares, leurs voisins, soumis aux Romains, se civilisent et quittent les armes pour s'occuper d'agriculture.

Une preuve de ce que je viens de dire est ce qui se passe aujourd'hui à Marseille. Tous ceux qui y jouissent de quelque considération s'appliquent à l'éloquence et à la philosophie; et cette ville, qui était autrefois l'école des barbares et communiquait aux Gaulois le goût des lettres grecques, à tel point que ceux-ci rédigeaient en grec jusqu'à leurs contrats[3],

[1] Marseille soutint de longues luttes contre les Etrusques et les Carthaginois; ces guerres furent causées par des raisons commerciales.

[2] Marseille s'étant déclarée pour Pompée contre César, celui-ci l'assiégea, et fut d'abord repoussé. Obligé de partir pour l'Espagne, il laissa à ses lieutenants le soin de continuer le siége et de prendre la ville.

[3] Ceci ne doit s'appliquer qu'aux Gaulois de la Province romaine, c'est-à-dire du midi.

oblige aujourd'hui les plus illustres Romains même de préférer pour leur instruction le voyage de Marseille à celui d'Athènes. Les Gaulois, excités par cet exemple, et profitant d'ailleurs du loisir que la paix leur procure, emploient volontiers leur temps à des occupations semblables; et cette émulation a passé des particuliers à des villes entières[1]; car non-seulement les personnes privées, mais les communautés des villes font venir à leurs frais des professeurs de lettres et de sciences ainsi que des médecins.

Quant à la vie simple des Marseillais et à la sagesse de leur conduite[2], en voici une grande preuve. Chez eux, la plus forte dot n'excède pas la somme de cent pièces d'or[3]; ils y en ajoutent cinq[4] pour les habits et autant pour les ornements en or.

César et ses successeurs, malgré les sujets de plainte que les Marseillais leur avaient donnés pendant la guerre, les ont traités avec modération, en considération de leur ancienne amitié, et ils les ont maintenus dans la liberté de se gouverner selon leurs anciennes lois; de manière que ni Marseille ni les villes qui en dépendent ne sont soumises aux gouverneurs que Rome envoie dans la Narbonnaise.

---

[1] Autun (Bibracte), Toulouse, Lyon, Bordeaux, Nîmes, Vienne, Arles, Narbonne avaient des écoles justement célèbres.

[2] Plus tard, le luxe et la dissolution des mœurs firent de tels progrès à Marseille, qu'il s'établit deux proverbes : *Tu viens de Marseille*, — *Tu devrais faire le voyage de Marseille*, qu'on appliquait aux débauchés.

[3] 2,500 francs.

[4] 125 francs.

VIE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE,

PREMIER APÔTRE DES GAULES ET PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS.

96 ap. J.-C.

Cette vie a été écrite, au IXe siècle, à la prière de Louis-le-Débonnaire, par Hilduin, abbé du monastère de Saint-Denis, mort en 840 [1].

I.

Après la bienheureuse et salutaire passion de N. S. Jésus-Christ, son adorable résurrection d'entre les morts, son retour des enfers et sa glorieuse ascension aux cieux, par laquelle il manifesta que, sa divinité n'avait jamais été absente d'où elle retournait, — commença la succession de la prédication des apôtres chez toutes les nations ; de telle sorte que, la foi venant à croître, beaucoup méritèrent de devenir les confesseurs du Christ, et leur mère, l'Eglise, se réjouit de ce qu'ils furent ensuite jugés dignes d'être martyrs et champions de la foi, — elle qui tressaille d'allégresse d'avoir eu dans les apôtres de si grands chefs et gouverneurs.

Or, ces hommes voyant que le moment de leurs souffrances approchait, comme ils l'avaient appris du seigneur Jésus-Christ leur maître, remplis de la grâce de l'Esprit-Saint, ils ne cessèrent de former des disciples, jusqu'à l'heure où ils devaient passer à la gloire et à la récompense de leur sainte confession. C'est pourquoi nous vous rendons grâces, seigneur Jésus-Christ, d'avoir non-seulement permis que les traits de l'ennemi acharné éprouvassent, sans les blesser, vos fidèles ser-

[1] M. Ch. Barthélemy a bien voulu nous autoriser à reproduire la traduction de la vie de Saint-Denis par Hilduin, qu'il a insérée dans son ouvrage intitulé : *Les vies de tous les saints de France* depuis le premier siècle du christianisme jusqu'à nos jours, traduites des actes les plus anciens et des auteurs contemporains.

viteurs, mais encore, parmi tant d'autres grâces précieuses, d'avoir accordé à vos témoins une telle récompense pour leur peine, qu'il n'en est aucun que l'ennemi se réjouisse d'avoir trouvé sans courage. Bien plus, vous leur avez décerné un triomphe sans fin, en les donnant à jamais en exemple à votre Eglise.

Parmi les membres du collége des apôtres, le bienheureux Paul fut associé au mérite et au nombre des martyrs. La voix de Paul fit retentir la bonne nouvelle du Christ, non-seulement depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, mais aussi jusqu'à ses confins, — ayant été établi par Dieu, maître de toutes les nations. Ce fut ainsi que, parcourant les plus grandes villes et leurs voisines, il arriva à Athènes, au temps où Claude tenait le sceptre de l'empire romain, et il commença à y prêcher.

Un jour, les Athéniens, ébranlés par la nouveauté de cette parole, ayant conduit Paul devant l'Aréopage pour que sa doctrine y fût examinée, l'apôtre s'adressa à Denys, philosophe éminent, auquel on avait donné, à cause de l'étendue de sa sagesse et de sa connaissance des choses divines, le surnom de Théosophe, c'est-à-dire, sage en Dieu. Et on l'appelait l'Aréopagite à cause du quartier de la ville qu'il habitait, et où ayant pris naissance, il était le premier ; c'était en quelque sorte son nom originaire ; quant à celui de Denys, il le tenait du sang très-noble dont il était issu.

A l'âge de vingt-cinq ans, quoique déjà pénétré de la connaissance de presque tous les arts, poussé cependant par le désir d'étendre ses études, il s'était rendu, avec son collègue le philosophe Apollophane, à Héliopolis, en Egypte, dans le dessein et avec le désir de se former à l'astrologie. Et il demeurait dans cette ville avec Apollophane, quand le Dieu homme, N. S. Jésus-Christ fut attaché par la haine des juifs à une croix pour le salut du monde. A cette heure, le soleil pâlissant au moment de la mort de son maître, changea les

rayons de sa lumière en l'horreur d'une épaisse nuit et couvrit tous les pays du monde d'un voile sombre. Plein d'étonnement à ce prodige des ténèbres, lequel n'avait jamais été vu, ni raconté, à pareille heure, Denys, — en homme instruit de toutes les sciences et lettres, — dit :

« Cette nuit qui semble toute nouvelle à nos yeux étonnés, a signalé, pour le monde entier, la venue de la vraie lumière; c'est le seigneur qui doit briller aux regards du genre humain, qui l'a voulu dans sa sereine miséricorde. »

Après avoir accompli ce qu'il était venu faire à Héliopolis, Denys revint à Athènes; il était le chef de ce tribunal de toute la ville et présidait la Cour de l'Aréopage, connaissant de toutes les affaires publiques et particulières des citoyens, en sa qualité de plus noble entre les nobles, et il en était l'arbitre suprême, comme aussi le premier entre les premiers dans l'art de la sophistique et syllogistique. Revêtu de la toge de philosophe, il ouvrait les sources et faisait gravir les sommets de toutes les sciences aux citoyens qui, de toutes parts, affluaient pour étudier sous sa discipline.

II.

Ce fut à Denys, ce prophète qui, encore payen, avait pu pénétrer dans les entrailles d'un si grand mystère qui venait de s'accomplir et en avait prédit l'événement, — que Paul s'adressa, après être arrivé en la présence de ce chef de l'Aréopage, devant lequel l'amenaient les autres membres de ce tribunal.

Et comme les oreilles de tous les assistants étaient tendues pour entendre la parole de Paul, l'apôtre commença par demander à Denys particulièrement, ce qu'il honorait et de quelles divinités il était le serviteur, dans un lieu si vaste et si vénérable.

Denys lui répondit : « Nous honorons et nous ado-

rons les dieux qu'ont honorés nos pères, et par la puissance et par la sagesse desquels notre mère patrie subsiste. Les autels que vous voyez, sont consacrés au nom et à l'honneur de Mars et d'Hercule, de Mercure et de Priape. »

Or, Paul ayant visité tous les autels, l'un après l'autre et examiné les simulacres des faux dieux, — trouva, parmi les autres autels, un seul qui avait pour inscription : « Au Dieu inconnu. » Se tournant alors vers Denys, il l'interrogea en ces termes : « Quel est ce Dieu inconnu? »

Denys répliqua : « C'est le vrai DIEU, DIEU même qui n'est pas mentionné parmi les autres dieux; mais, il nous est inconnu et il se révélera dans les siècles à venir. Oui, c'est en effet Dieu même qui règnera dans le ciel et sur la terre, et son règne n'aura pas de fin. »

Alors Paul ajouta : « Que vous semble de ce Dieu et quelle idée vous en faites-vous? Sera-ce un homme, ou l'esprit des dieux? »

Denys répondit : « Vrai Dieu et vrai homme, il doit renouveler le monde; mais il est encore inconnu aux hommes, parce qu'il vit auprès du Maître suprême qui est dans le ciel. »

Et Paul dit : « Ce Maître que vous appelez *inconnu*, c'est celui que je vous annonce et que je vous prêche. Né de la vierge Marie, il a souffert sous Ponce-Pilate, est mort pour le salut des hommes, est ressuscité, et étant monté aux cieux, s'est assis à la droite de Dieu le père; vrai Dieu et vrai homme, par qui toutes choses ont été faites, et il viendra à la fin des temps juger toutes les actions. C'est un Dieu déjà connu en Judée; il est grand en Israël, et son nom est saint. C'est pourquoi, celui que vous avez regardé jusqu'à présent comme inconnu, connaissez-le maintenant et sachez qu'il est seul Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que lui. C'est lui qui au prix de son sang, nous a ramenés à la vie; lui qui a

fondu dans l'unité de son royaume le ciel et la terre, c'est-à-dire les hommes et les anges. C'est lui qui donne la mort à l'injuste et la vie au juste ; lui qui ferme sans que personne puisse ouvrir ; qui ouvre sans que nul puisse fermer. »

Pendant que Paul prêchait ces choses et beaucoup d'autres encore, les unes à la suite des autres, annonçant et prouvant que le Christ Jésus est fils de Dieu et vrai Seigneur, les Athéniens, à cause de la nouveauté même de ce langage, l'écoutaient avec une très-attentive et officieuse curiosité. Mais Denys, lui, entendant l'annonce de la vraie doctrine et l'enseignement formel du salut; apprenant que les idoles qu'il servait n'étaient rien ; bien plus, reconnaissant que c'étaient des démons plutôt que des dieux, et sentant que vraiment l'esprit saint et les paroles de vie découlaient de la doctrine de Paul ; éclairé au cœur par la divine lumière, il se rendit à l'apôtre et lui demanda d'implorer en sa faveur la miséricorde du Dieu qu'il prêchait, afin qu'il méritât d'en être un vrai adorateur et son disciple.

Le lendemain, comme Paul allait par la ville, un aveugle s'adressa à lui d'une voix suppliante, et le saint apôtre fit le signe de la croix sur les yeux de cet homme, fermés dès l'heure de sa naissance, et il dit : « Que le Christ, notre Seigneur et maître, qui en posant sa main sur les yeux de l'aveugle-né lui rendit la lumière, t'illumine aussi par sa puissance. » Et cet homme ayant sur le champ recouvré la vue, Paul lui adressa ces paroles.

« Va trouver Denys et dis-lui : Paul, serviteur de Jésus-Christ, m'a envoyé vers vous, afin que, vous souvenant de votre promesse, vous ne différiez pas de venir à lui, afin que de ses mains recevant le baptême du salut, vous puissiez être délivré de tous les liens de vos péchés. »

Cet homme, qui venait de recouvrer la lumière, remplit avec obéissance les ordres de l'apôtre, et allant

aussitôt trouver Denys, il lui répéta mot à mot les paroles de Paul.

Mais, Denys, déjà prévenu de la grâce qui fait les élus, dès qu'il aperçut l'aveugle qui voyait avec des yeux nouveaux, lui dit : « N'es-tu pas celui que tous connaissent dans la contrée pour être un aveugle-né ? »

Cet homme répondit : « En vérité, c'est bien moi l'aveugle-né, pour qui le soleil n'avait pas encore lui jusqu'à ce jour ; mais, Paul, dont je vous répète les ordres de salut, ayant invoqué la vertu de Jésus-Christ, son maître, m'a accordé le don de la lumière et m'a guéri. »

Aussitôt, Denys se levant avec toute sa maison et Damaris, son épouse, — à qui ses parents, désireux de perpétuer une race si chère, l'avaient uni selon l'usage de la noblesse d'ici-bas, — Denys se hâte de se rendre aux ordres de saint Paul.

Croyant avec une foi ferme, et reniant les erreurs des payens, il fut arrosé de l'eau baptismale, et enfin il se mit sous la conduite de l'apôtre, afin d'en être instruit plus profondément dans la croyance à la sainte Trinité et au mystère de l'incarnation, de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, notre Seigneur. Et voulant être initié profondément à tous les secrets de la sainteté des fonctions ecclésiastiques, Denys devint le compagnon inséparable du bienheureux Paul partout où il portait ses pas, et cela pendant l'espace de trois ans.

III.

De retour de Thessalonique à la suite de son maître, Denys fut ordonné évêque d'Athènes par le bienheureux Paul, apôtre, et dès lors, d'après le commandement du Christ même, il prêcha l'Evangile, et il convertit à la vraie foi cette ville et la plus grande partie du territoire environnant.

Ce fut vers le même temps qu'il écrivit à Timothée, évêque d'Ephèse, son condisciple, — d'un style tout divin, rempli d'éclairs et où il montrait bien qu'il était soutenu du pain dont vivent les anges, — son livre de l'empire céleste, c'est-à-dire de la hiérarchie angélique, livre où brille une si grande éloquence et une si profonde intelligence du sujet, qu'elles ne peuvent être que le propre d'un homme dont la bouche était dans le ciel même, lorsqu'il en parlait, et dont le cœur et la vie y habitaient déjà.

On dit que saint Paul révéla à Denys ce qu'il vit lorsqu'il fut ravi au troisième ciel, ainsi que Denys le donne à entendre dans un grand nombre de passages de ses écrits. Et il a exposé avec tant de clarté et de science ce qui regarde la hiérarchie des anges, leur ordre et leurs emplois, qu'il ne semble pas qu'il ait appris ces choses d'un autre, mais que c'est plutôt lui qui fut ravi au ciel, et qui apprit ainsi tous ces mystères.

Il brilla de l'esprit de prophétie, ainsi qu'on le voit dans l'épitre qu'il adressa à saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, et où il prédit à l'apôtre qu'il en reviendrait bientôt, qu'il retournerait en Asie et qu'il y prêcherait la doctrine du Sauveur.

Enfin il assista aux derniers moments de la sainte Vierge, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son livre *Des noms divins*...

Cependant, Paul était à Rome et rendait témoignage au Christ pour la première fois dans les pays de l'Occident, comme il en avait eu révélation.

Pendant ce temps-là, l'illustre et très-éloquent Denys, — que du nom de son pays on appelait l'Ionien, et d'un surnom chrétien, Macarius (le bienheureux), à cause de sa très-grande sainteté, — ne voulant pas qu'après le départ du maître, les loups dévorants fondissent sur le troupeau et missent à mort les brebis du Seigneur, travailla de toutes ses forces à arroser de son abondante

sollicitude ce que son maître avait planté. C'est pourquoi, passant par toutes les villes voisines d'Athènes jusqu'aux plus éloignées de ce centre, il allait prêchant et convertissant les peuples à la foi, affermissant les fidèles par sa parole et guérissant ceux d'entre eux qui étaient affligés de diverses maladies. Ce fut ainsi qu'il arriva jusque dans la Troade, afin d'y prêcher l'Evangile.

Et après avoir séjourné quelque temps dans ce pays, il vint visiter les fidèles de Lacédémone parmi lesquels il demeura quelques années, au bout desquelles ayant appris par la voix de la renommée, que Pierre et Paul, chefs des apôtres, étaient captifs à Rome, il retourna à Athènes, et ayant mis un évêque à sa place, et prenant ensuite son chemin à travers son diocèse, il s'achemina vers Rome avec quelques personnes de sa maison, qu'il avait prises pour l'accompagner ; et répandant dans toutes les paroisses de sa juridiction, les semences de la parole divine, il s'acquitta de son devoir avec zèle.

C'est ainsi que cet enfant de l'Achaïe, devenu un savant architecte de l'Eglise, s'appliqua à agrandir l'édifice de Rome par son enseignement et le souvenir de ses miracles, que jamais le siége de Pierre n'a laissé s'éteindre, parce que lui-même n'en déserta jamais la défense.

Car, dans son grand amour pour les apôtres et rempli du désir du martyre, Denys hâtait son voyage et se pressait d'arriver à Rome, afin de mourir avec Pierre et Paul, si le Christ voulait qu'il en fût ainsi. Mais, il en fut empêché par un ordre de la Providence divine, et par la rage pleine de folie d'un homme diabolique. Car, Néron, le plus impie des hommes, qui laissait alors marcher à leur caprice les contrées et les mers soumises à son empire, pour se plonger dans une volupté sans limite, mit le comble au reste de ses forfaits en allumant sa fureur, sa cruauté et sa rage frémissante

contre les serviteurs du Christ; et la quatorzième année de son empire [1], — avant que le bienheureux Denys arrivât à Rome, — il envoya aux cieux par le chemin du martyre, les saints apôtres de Dieu; l'un eut pour trophée de sa victoire une croix; l'autre subit l'atteinte d'un glaive ennemi, et tous deux arrosés de leur sang, gage du bonheur éternel, obtinrent la gloire du martyre dont ils avaient été jugés dignes.

Quant à Néron, terminant sa vie par une mort infâme comme son existence même, peu après il eut les enfers en partage.

Enfin, l'illustre Denys arriva sous les murs de Rome avec la protection du Christ, plein de la foi qui lui avait fait embrasser la parole de Dieu, afin de la porter ensuite aux Gentils, à travers les pays desquels il venait de passer pour se rendre à la métropole du monde; une grande douleur l'attendait à son entrée dans cette ville. Pierre et Paul n'étaient plus ; il y trouva le bienheureux Clément, qui, devenu pontife du saint et souverain siége apostolique, le gouvernait en cette haute charge.

Le glorieux évêque d'Athènes, Denys, fut reçu avec tout l'honneur qu'il méritait, par Clément, dès qu'il leur fût possible de se saluer mutuellement; et le pape le tint en très-grande vénération, tant à cause de sa sainteté et de son érudition, que du lien de paternité qui l'avait uni, avant lui, à Pierre et à Paul.

En dehors des mutuelles conférences que Denys eut avec Clément, touchant les affaires apostoliques, ce pontife souverain ayant conversé avec lui dans une très-grande familiarité d'affection, tous deux serrèrent les chaînes d'un étroit et inséparable amour.

Mais, Dieu tout-puissant qui voulait, par un rayon très-brillant du vrai soleil, Jésus-Christ notre Seigneur, — rayon d'Orient, le très-saint Denys, — éclairer de sa

[1] 65 ou 66 ans après J.-C.

grâce les ténèbres occidentales, et détruire par ce vaillant bélier le mur très-épais et très-fort d'infidélité qui ceignait, presque sans espoir de conquête, la Gaule et la Germanie, — Dieu, dis-je, avait arrêté dans les décrets de sa providence que ce serait Denys qui, par le dard irrésistible de sa très-habile éloquence, percerait la cuirasse de la gentilité, — armure avec laquelle la Gaule se glorifiait de n'avoir jamais pu être vaincue.

Et comme Dieu voulait confier toute la Gaule à l'apostolat de Denys, et l'arracher par ses mains à la servitude diabolique de Mercure, dont ce vaste pays était le misérable esclave, il toucha le cœur du bienheureux Clément et lui dicta ces paroles pour préparer l'illustre Denys à sa mission : « Vous voyez, lui dit Clément, vous voyez, mon très-cher frère Denys, combien vaste à recueillir est la moisson du Seigneur, et combien peu nombreux sont les ouvriers. Or, comme vous êtes suffisamment instruit de tout ce qui a rapport à la religion catholique et très-fort du secours du Christ et de sa protection, allez, au nom du Seigneur, dans les pays occidentaux, et tel qu'un bon soldat du Christ, combattez les combats de votre seigneur Dieu.

» Or, de même que le Seigneur Jésus-Christ l'a fait à l'égard de Pierre, mon maître, moi aussi, héritier de ce saint droit, je vous accorde le pouvoir de lier et de délier. Avec l'assistance de Dieu et nos prières qui vous accompagneront, fortifié par l'intercession des saints apôtres, allez, par notre autorité apostolique, prendre possession de l'apostolat qui vous est échu, toute la Gaule où vous allez exercer la charge d'évangéliste et remplir votre ministère, afin qu'après avoir répandu partout la connaissance du Christ, vous méritiez d'entendre de la bouche même du Seigneur, au jour de la récompense, ces paroles :

» Courage, serviteur bon et fidèle! Parce que vous avez veillé fidèlement sur une part modique de mon

bien, je vous établirai sur une plus grande portion. Entrez dans la joie de votre maître. »

« Et, reprit Clément, pour ne pas redouter le nombre et la cruauté d'un peuple barbare, sachez que plus grand est le travail, plus grande aussi est la récompense. »

Puis, le Pape donna à Denys plusieurs aides évangéliques et prédicateurs pour collègues dans l'apostolat, tous hommes éprouvés, et il lui dit :

« Comme le Seigneur a été avec nos seigneurs, nos pères et nos maîtres, ses apôtres Pierre et Paul, il sera aussi avec vous en toutes rencontres et partout où vous dirigerez vos pas.

» Soyez fort; car vous introduirez un peuple très-grand et innombrable dans la vraie terre promise des fils d'Israël. »

Et donnant à tous la paix du Seigneur, il ordonna à cette société de vrais frères de songer à partir pour leur mission. Tous ensemble, se hâtant et annonçant le Christ partout où ils passaient, ils abordèrent au port de la cité d'Arles. De là, chacun se dirigea vers les pays où il parut nécessaire de l'envoyer et qui lui furent assignés.

IV.

Le bienheureux Denys, auquel un privilége du siége apostolique, que lui avait transmis Clément, successeur de l'apôtre Pierre, confiait la semence de la parole divine pour la distribuer aux nations de la Gaule, — Denys, formé par l'exemple du très-saint prince des apôtres et de son maître, victime de la cruauté romaine, — se munit du signe de la croix, aussitôt qu'il entra sur le sol des Gaules où l'erreur payenne était dans sa plus grande force.

Alors, intrépide et plein de l'ardeur de la foi, il continua sa marche et arriva, sous la conduite du Seigneur, à Lutèce, ville des Parisii.

Illustre par sa science, éclatant par ses miracles et ses vertus, il enseigna aux Gaules ce que son maître, Paul, lui avait appris à Athènes. Il ne craignit pas de s'exposer à la fureur d'un peuple infidèle, parce que le souvenir des supplices de Pierre et de Paul affermissait son courage et parce qu'il savait que ce ne serait qu'après avoir souffert beaucoup de tortures, que la mort le conduirait à la vie. Il désirait, de toute l'étendue de ses désirs, après avoir confessé le nom du Christ, au milieu de nombreux tourments, de mériter la mort et d'être martyr.

Alors déjà fameuse comme capitale et centre des Gaules et de la Germanie, la cité des Parisii (que nous venons de nommer), se distinguait par sa renommée. Car, l'air qu'on y respirait était salutaire; un fleuve l'égayait : son territoire était fertile, couvert de forêts et de vignes. Un peuple nombreux l'habitait; le commerce la remplissait, et la navigation animait le fleuve qui entourait cette île [1].

Entre un grand nombre d'autres ressources, cette cité tirait de son sein même et du lit de la Seine une quantité considérable de poissons dont se nourrissaient ses habitants.

Ce fut ce centre où le serviteur de Dieu résolut d'arrêter sa course et d'exercer sa mission. Y étant entré, après s'être d'abord armé de la foi et muni de la constance qui fait les confesseurs, il y demeura; et au bout d'assez peu de temps, ayant, par la grâce du Christ, gagné à la vérité céleste un très-grand nombre de personnes, Denys s'adressant à Lisbius, homme très en honneur dans la cité de Paris, et qui avait cru au Seigneur Jésus-Christ en écoutant la prédication, et qui lui était un fidèle compagnon, il lui dit :

« Homme très-noble, comme par l'opération de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une grande foule

[1] La Cité, dont se composait Paris à cette époque.

de peuple est consacrée, par la bénédiction du baptême, dans la foi et la confession de son saint nom, et que chaque jour le nombre des fidèles augmente, il m'a semblé bon d'acheter de vous, mon frère, un champ, d'y construire et d'y consacrer un baptistère, afin que le peuple de Dieu puisse y être dignement convoqué à la célébration des saints mystères, aux chants des louanges de Dieu et y recevoir les grâces d'en haut. »

Lisbius lui répondit : « Père très-saint, je vous offre, sans vouloir d'argent, ce champ, afin que votre sainteté le consacre au Seigneur Jésus-Christ. — Non, dit le bienheureux Denys, il nous faut agir en cette affaire comme Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ a agi pour notre salut, en voulant naître par l'opération de l'Esprit saint de la bienheureuse Marie toujours vierge. Car, lui qui a fait le monde, il naquit dans un endroit dont on payait le loyer. C'est pourquoi il ne paraît pas juste de faire bâtir, sur un champ reçu en pur don, une maison où des fils d'adoption prendront en lui une seconde naissance par notre ministère. Mais bien plutôt, du prix de ce champ, nous faudra-t-il acheter un lieu de sépulture pour ces captifs de l'erreur. Donc je juge raisonnable de payer ce terrain, afin de racheter ainsi, par le prix du sang du Christ, ceux qui seront arrachés par le baptême aux chaînes du démon et de la mort éternelle. Pour vous, Lisbius, vous distribuerez aux pauvres du Christ cet or que vous nous avez offert avec une très-grande dévotion. »

Ces choses ainsi réglées, Denys éleva en cet endroit[1] une église à Dieu, avec l'aide du Tout-puissant qui l'accompagnait toujours en tout et partout. Il y employa l'argent et les forces dont il pouvait disposer comme nouvel hôte en ce pays, en l'honneur de N.-S. Jésus-

[1] Saint-Etienne-des-Grecs (des Grès). — Saint-Denys fonda aussi l'église Saint-Benoît et Notre-Dame-des-Champs. Toutes les trois sont détruites.

Christ, qui n'était pas encore connu dans ces lieux et de ces peuples, et il y régla le cours canonique des charges des clercs qui devaient, selon l'usage, servir dévotement le Seigneur en cet endroit.

Il conféra le second ordre de la cléricature à des personnes éprouvées et honorables, faisant de plus en plus rentrer dans la droite voie du créateur, ceux qu'il arrachait au culte fourvoyé de la créature.

Revêtu de la foi et fortifié par la dévotion du peuple, dont il voyait autour de lui les preuves dans l'érection et la fréquentation pleine de respect de cette basilique, on ne peut plus rempli de force, Denys ne cessait de prêcher aux Gentils Dieu et N.-S. Jésus-Christ, dont il portait la connaissance dans son cœur très-pur, et qu'il chérissait d'un amour très-ardent. A tous, il offrait la miséricorde du Christ pour ce temps et le spectacle du jugement à venir, et peu à peu il associait à Dieu ceux qu'il enlevait au joug du diable. A tous, il donnait le secours de ses constantes exhortations et les prodiges de ses miracles, afin de rendre dignes du ciel ceux qu'il arrachait au monde.

Or, le Seigneur daignait opérer tant de miracles par l'organe de Denys, qu'il gagnait les cœurs des Gentils, non moins par ses miracles que par ses prédications. Et très-souvent il arrivait qu'une sédition était excitée contre lui au sein des peuples par les pontifes des idoles, de telle sorte qu'une foule innombrable, venue des pays voisins avec des armes et un appareil belliqueux, accourait pour attaquer et massacrer les fidèles que Denys avait amenés à croire en Jésus-Christ et lui avec eux, partout où ils apprenaient qu'il les avait réunis en un troupeau zélé. Mais aussitôt qu'ils pouvaient apercevoir le visage de Denys, sur lequel brillait d'une manière si ineffable la lumière de la céleste grâce, — déposant en même temps et leur cruauté et leurs armes, ils se prosternaient devant lui, ou bien alors, ceux qui n'étaient pas encore touchés par l'Esprit

saint de la Grâce de conversion, cédant à une terreur panique, s'enfuyaient au plutôt de sa présence.

C'est de cette admirable façon qu'un peuple armé ne pouvait résister contre un homme sans armes. Bien plus, on voyait à l'envi se soumettre à lui le fier Gaulois et le Germain à la tête dure ; l'un et l'autre demandaient, le cœur plein de contrition dont ils produisaient les actes, qu'on leur imposât le joug plein de douceur du Christ.

Ils détruisaient eux-mêmes les idoles dont leur or et leur zèle avaient payé la fabrication ; et ayant trouvé le port du salut, ils se réjouissaient du naufrage où avaient péri leurs faux dieux. Le parti du diable, ainsi vaincu, pleurait sa défaite, et l'église victorieuse triomphait.

V.

Alors, l'ennemi antique voyant perdus pour lui les peuples qui, chaque jour et en foule, se convertissaient au profit du Seigneur, tourna toutes ses machinations artificieuses contre le nouvel édifice pour l'attaquer. Au nombre de ses partisans, les auteurs de leurs dieux pleurant leur ruine furent armés par lui et excités à persécuter cruellement ceux qui avaient prêché le culte et la crainte d'un seul et vrai Dieu, le Seigneur Jésus-Christ avec le Père et l'Esprit saint, et aussi ceux qui avaient reçu, dans la dévotion de leur cœur, la foi du salut.

Mais, comme à cause de la multitude des fidèles, ils ne pouvaient pas réaliser le mal qu'ils désiraient faire, le diable, par une ruse artificieuse, leur inspira de se rendre ses organes auprès de Domitien, qui, après Néron, ce fils de perdition, excita la seconde persécution contre les chrétiens. Et ils informèrent Domitien de l'éclat des vertus et de la prédication de ce saint homme, qui s'était déjà répandu au loin et au large, afin que l'Empereur avisât au plus tôt à relever le respect dû à

leurs dieux, qui s'effaçait de la mémoire des hommes dont Denys, selon leur assertion, avait fait ses sectateurs assidus, grâce à ses prestiges et à son art magique invincible.

A cette nouvelle, Domitien, ce monstre d'une très-grande cruauté, s'enflamma d'une telle rage d'indignation, qu'il ordonna par un édit public, que partout où, soit lui-même, ou ses satellites trouveraient un chrétien, il serait forcé de sacrifier aux dieux incestueux, ou, en cas de refus, soumis à divers supplices et enfin livré au glaive, en punition de sa désobéissance. Cet édit fut affiché dans tout le monde entier dépendant de son empire, dans toutes les cités, bourgs, municipes et même aussi dans les villages, afin que les magistrats de ces lieux se hâtassent de faire subir les divers supplices à tous ceux qui aimaient le nom du Christ, et qu'il ne pût en rester un seul qui échappât à la mort qu'il voulait mériter.

Donc, aussitôt que la sentence de persécution fut devenue publique, la foule des méchants, pleine de joie, se rue sur tous les pays du monde, en se livrant à sa fureur, et n'aspire qu'à combattre contre le peuple du Seigneur, sans hésiter à poursuivre, le glaive en main, ceux mêmes que le Seigneur s'était désignés comme siens par le sceau du baptême et par un miracle.

C'est pourquoi, dès lors plus de tranquillité pour les soldats du Christ en cette vie terrestre, plus d'autre liberté dans le choix que celui du saint martyre. Mais, tous ces hommes revenus à la foi, ou obéissaient, — ô douleur ! — aux ordres impies, ou préféraient se soumettre aux supplices décrétés par le très-cruel César.

Alors, le préfet Fescenninus Sisinnius, après avoir reçu ses pouvoirs publics, est envoyé avec grand bruit vers les pays occidentaux, afin que, recherchant partout où il pourrait le trouver, le bienheureux Denys, ce saint vieillard si renommé par ses vertus insignes, il l'oblige, d'après le décret du prince, à offrir de l'encens

aux idoles, ou, sur son refus, l'expose à d'immenses tortures et aux supplices les plus raffinés qui, selon les lois romaines, devaient être infligés à un homme tel que Denys, dont la très-haute noblesse et les crimes contre les ordres du Sénat et de l'Empire devaient lui mériter d'être exposé nu et en public aux verges, et enfin au coup mortel de la hache.

Donc, Fescenninus Sisinnius et ses collègues, et ses satellites, ayant reçu le mandat du prince, entrent dans les Gaules, afin d'y rechercher le bienheureux Denys. Ils en étaient encore bien loin, que déjà le nom célèbre du saint homme vint jusqu'à eux. Ce nom redoublant encore plus leur férocité, leur course se précipita rapide, et ils arrivèrent à Paris, bouillant de colère et le visage terrible. C'est là qu'ils trouvent le bienheureux Denys, livrant combat aux incroyants et exhortant, par une prédication incessante, la multitude du peuple à conserver la foi.

La fureur cruelle des persécuteurs trouve aussi, avec Denys, le saint homme Rustique, archiprêtre, et Eleuthère, archidiacre, que le serviteur du Seigneur avait consacrés dans leurs ordres respectifs, et dont il avait fait ses aides dans la prédication et dans le divin ministère. Ces saints hommes ne voulurent jamais s'éloigner du très-saint Denys, à qui la divine prescience avait révélé qu'ils seraient ses compagnons dans l'éternel royaume. Rien ne put les séparer de lui ; ni les atteintes du feu, ni les combats du martyre, ni la ruse, ni le courroux des persécuteurs.

L'arrivée du préfet Fescenninus Sisinnius à Paris, avec l'appareil des forces militaires romaines, est connue aussitôt, et le bruit s'en répand dans tout le pays environnant, et les premiers magistrats des cités gauloises accourent à sa rencontre.

L'ordre pressant de l'Empereur, relativement à la capture du saint pontife Denys, est proclamé et rendu public avec le plus grand appareil.

Or, le Seigneur Jésus-Christ avait décidé dans ses décrets que les longs travaux du très-saint vieillard et les sueurs de ses combats, trouveraient leur repos et leur rafraîchissement à la source de son propre sang; afin que, délivré du fardeau de la chair et plus blanc que la neige, il pût plus librement paraître devant lui, après qu'holocauste odoriférant pendant sa vie il aurait enfin offert le sacrifice du salut. Et il permit qu'une innombrable troupe de ces hommes démoniaques fussent envoyés en course sur ses traces; ils prirent le saint du Seigneur, le bafouèrent, et l'ayant garrotté très-cruellement des liens les plus durs, ils l'entraînèrent avec saint Rustique, son archiprêtre, et Eleuthère, son archidiacre, en présence du préfet.

Le préfet adresse à Denys la parole avec une excessive sévérité, et en ces termes : « N'es-tu pas ce très-criminel vieillard, qui t'appelles Denys l'Ionien et qui te surnommes Macarius? qui désertes le culte de nos dieux et méprises les décrets du très-invincible Empereur? »

Le bienheureux Denys lui dit : « Il est vrai que je suis un vieillard, quant au corps; mais, par la ferveur de la dévotion et de la foi, et par la salutaire confession de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, je demeure jeune et je ne cesse de nourrir de la raison, avec simplicité, les jeunes enfants que lui produit le ministère de ma prédication, enfants nouveaux, sortis de la source du très-saint baptême. Quant aux décrets de ce prince, qui est vraiment invincible, je les conserve dans un cœur pur, et je les observe en vivant dans l'innocence. »

Le préfet lui répliqua : « Dis donc de quelle divinité tu professes le culte, et quelle est la fonction que tu remplis. »

Alors, ces trois hommes très-saints, Denys, Rustique et Eleuthère, inspirés par le don du Saint-Esprit et enflammés du zèle de la foi, d'une voix unanime et dans

les mêmes termes (quoiqu'un seul d'entre eux fût interrogé), répondirent comme un seul homme : « Ce qui nous fait reconnaître pour de très-véritables chrétiens, dirent-ils, c'est que nous croyons de cœur, confessons de bouche et honorons par des œuvres pies le Père, le Fils et l'Esprit saint, un seul Dieu et Seigneur, parfait en sa trinité, entier en sa divinité, et un en son pouvoir. Nous prêchons fidèlement, que N.-S. Jésus-Christ est une personne de la même Sainte Trinité, Dieu avant tous les siècles, fait vrai homme pour le salut des hommes, né à la fin des temps, de la bienheureuse Marie toujours vierge ; qu'il a souffert, qu'il est mort, et qu'il a été enseveli ; puis qu'il est ressuscité du sein de la terre et sorti des enfers ; qu'il est assis, au-dessus de toute principauté et puissance céleste, à la droite de la majesté du Père au plus haut des cieux, d'où il viendra juger les vivants et les morts et le monde par le feu, afin de le changer en un asile meilleur. »

Alors le préfet dit : « Je n'ai pas reçu l'ordre de débattre ces choses avec vous, et particulièrement avec toi, vieillard décrépit et très-dangereux, dont l'excessive éloquence et l'habileté rusée dans tes discours si profonds ont fait proclamer dans presque tout le monde romain que tu usais à l'égard du peuple d'une séduction surnaturelle et de prestiges magiques. Nous en avons assez appris là-dessus, à Rome. Déclare seulement si vous êtes, tous trois, disposés à obéir aux ordres du grand prince Domitien et à respecter les droits des dieux immortels, sinon, j'engagerai vaillamment la lutte avec vous, non au choc des paroles, mais à celui des verges. »

Sur ces entrefaites, et pendant que le préfet et les saints du Seigneur s'entretenaient ainsi, une dame noble, nommée Larcia, d'une illustre famille, survint accompagnée de beaucoup de monde, et interpellant le préfet, elle lui dit que Lisbius, son époux, s'était laissé prendre l'esprit par l'art magique de Denys d'Ionie,

surnommé Macarius, et qu'il s'était associé à sa désobéissance.

On fut chercher aussitôt Lisbius ; et l'ayant trouvé, on l'amena devant le préfet, en présence duquel il confessa le nom du Christ ; alors, le magistrat lui dicta sa sentence de mort, dont l'exécution le fit entrer dans la vie éternelle.

VI.

Les saints du Seigneur, ayant été livrés aux bourreaux, furent conduits aux lieux des supplices. Ce fut en présence des saints Rustique et Eleuthère, qu'on voulait, par le spectacle terrible des tortures infligées à Denys, faire renoncer à leur ferme propos, que leur illustre général, le très-courageux athlète du Seigneur, Denys, fut dépouillé de ses vêtements, et qu'entièrement mis à nu, il fut flagellé alternativement par neuf soldats ; mais il resta invincible.

Pendant que les verges retentissaient sur son corps, il ne cessa de glorifier Dieu et d'exhorter ses collègues à se préparer à vaincre de pareils tourments ; et afin que tous les fidèles fussent corroborés dans la foi du Seigneur, il les prêcha toujours, disant : « Ma bouche chantera la louange du Seigneur, et que toute chair bénisse son saint nom, parce que j'ai été trouvé digne de porter sur mon corps les stigmates de la passion du Christ que je confesse. Quelle est votre gloire, ô hommes fidèles, et vous mes très-chers frères ! C'est pourquoi voyez à ne pas faiblir à l'aspect de mes souffrances ; mais que ce spectacle fortifie encore plus vos cœurs, et offrez très-promptement vos corps à de semblables supplices pour l'amour de N.-S. Jésus-Christ.

On flagelle aussi Rustique et Eleuthère assez cruellement, et on les charge, comme leur saint maître, du poids de lourdes chaînes, et on les enferme tous trois dans un cachot plein de ténèbres.

Ensuite, reconduits à l'audience du préfet, on les étendait sur des chevalets et on les fouettait; et ils rendaient Grâce au Seigneur.

Alors, le très-saint Denys, victime agréable au Seigneur, fut, à leurs yeux, étendu sur un lit de fer que rougissait la flamme, et il chantait, disant : « Seigneur, votre parole est pleine de feu, et votre serviteur la chérit. C'est pourquoi, Seigneur Jésus-Christ, vertu et sagesse de Dieu le Père tout-puissant, qui avez dit : « Lorsque vous passerez par le feu, ses flammes ne vous nuiront nullement, » et qui m'avez accordé de vaincre le brasier plus dangereux des passions, faites qu'à la gloire de votre nom je supporte ce feu. »

Et après qu'on l'eût enlevé de dessus ce gril, où tout son corps avait été rôti, Denys fut jeté à des bêtes très-féroces, dont un long jeûne avait excité la rage. Lui, les voyant accourir d'un élan terrible, leur opposa le signe de la croix, et levant les yeux au ciel, il dit : « O vous, Seigneur, qui êtes toujours le même, venez à moi à cette heure et montrez à mon égard la même puissance que vous avez miséricordieusement déployée pour votre serviteur Daniel dans la fosse aux lions. »

Et les bêtes, à mesure qu'elles s'approchaient de Denys, devenaient très-douces et se prosternaient devant lui.

Alors on prépare une grande fournaise et on y jette l'homme du Seigneur, saint Denys, qui s'est armé de l'étendard de la sainte croix. « Ici encore, dit-il, vous ne me manquerez pas, Seigneur Jésus-Christ, et vous me ferez sortir sain et sauf de ce feu, image du feu éternel. Envoyez la rosée de votre Saint-Esprit sur ces charbons où siége ma foi, vous qui, amortissant par les flots de votre sang la flamme de l'épée qui défendait l'entrée du paradis, l'avez ouverte à vos fidèles, en leur livrant un passage à la vie éternelle. »

Cependant les saints du Seigneur, Rustique et Eleu-

thère, pleuraient et hâtaient de tous leurs vœux l'instant où ils seraient soumis à de pareilles tortures. Mais on les garde enchaînés et on ne les délie pas. Et après que le feu de la fournaise se fût éteint à la prière de Denys, et que le bienheureux pontife du Seigneur en eût été retiré plus brillant que l'or, on le suspendit à un gibet en forme de croix pour le torturer avec divers instruments.

De ce gibet, où, à la vue de tous, il prêcha toujours aux assistants que Jésus-Christ était le vrai Seigneur, Denys, après y avoir été longtemps torturé, en fut retiré vivant, et enfermé avec ses deux collègues, comme lui élus du Seigneur, et une multitude de fidèles, dans la prison de Glaucinus [1].

Ces justes étaient conduits au cachot par les débiteurs du péché; ils allaient être condamnés par des damnés, et, innocents, ils étaient aux mains des méchants.

Dans cette prison, Denys ayant adressé au peuple qui l'avait suivi et envahi son cachot, beaucoup d'exhortations qui leur étaient très-nécessaires, ainsi que des règles de conduite pour les absents, — Denys, comme on était arrivé au dimanche, célébra le saint sacrifice de la messe, afin de fortifier les fidèles par la participation au corps et au sang du Seigneur. Or, comme il était déjà ravi au Ciel, — à l'heure où il rompait le pain sacré dont lui et le peuple devaient ensemble communier, une lumière céleste resplendit sur lui et sur tous ceux qui étaient là présents, — lumière telle que jamais personne des assistants n'en avait vu une pareille. Au milieu de cet éclatant appareil, apparut à Denys Jésus-Christ, que tous virent, et Jésus

[1] Une église, Saint-Denis-de-la-Chartre, avait été bâtie sur l'emplacement de la cave ou basse-fosse dans laquelle avait été renfermé saint Denys. Une autre, Saint-Denis-du-Pas (*a passu, a passione*), avait aussi été élevée à l'endroit où se trouvait le gibet où saint Denys avait été torturé. Tout a été détruit.

était accompagné de la multitude des anges, et prenant le pain sacré, il le donna à Denys, en lui disant : « Mon ami, reçois ma chair, en attendant la récompense entière que je te destine, de concert avec mon père qui, ainsi que moi, est le plus grand prix que je te garde, comme aussi le salut dans mon royaume à ceux qui auront écouté ta parole. Maintenant, agis vaillamment, et ta mémoire sera louée. Ta charité et ta bonté, qui ne t'abandonnent jamais, obtiendront tout ce que tu demanderas pour ceux qui t'invoqueront. »

Le mystère de ce terrible et admirable spectacle eut pour témoin Larcia qui, bien qu'encore seulement mue par une curiosité toute payenne, se préoccupait cependant des miracles.

Après ces événements, se présentent les bourreaux qui, faisant sortir de l'obscurité de la prison les serviteurs du Christ, les amènent de nouveau en présence du préfet, qui dit à Denys et à ses compagnons : « Si la prudence vous conseille de conserver vos jours, immolez aux dieux et vivez; mais si vous avez choisi la mort, regardez les cadavres de ceux qui vous ont précédés au lieu du supplice, allez voir leur infâme sépulture et les signes qui conservent encore le souvenir de leurs tourments, et si enfin vous ne revenez pas à la raison, dépassez leur malheureux sort par le vôtre même, et mourez misérablement comme vous l'aurez désiré. »

A ce discours, les témoins du Christ, Denys, Rustique et Eleuthère, fortifiés au dernier combat par une égale confession de la foi et la constance de leur courage, choisirent à tant de tortures déjà endurées le complément et le sceau d'un glorieux martyre.

Alors, emmenés hors de la présence du juge et ayant en vue la mort des saints, ils louèrent les justes et secrets jugements de Dieu, qui voulaient ainsi les humilier ici-bas, parce qu'il avait résolu de les exalter en-

suite d'une manière si glorieuse à la face de tous les siècles.

Ensuite, malgré l'appareil terrible qu'on exposa à leurs yeux, les injures multipliées et les supplices jusque-là inconnus et nombreux dont ils avaient été les objets, Denys et ses compagnons confessent à haute voix qu'ils sont les serviteurs du Christ. C'était surtout le saint pontife de Dieu qu'outrageait la rage des hommes, lui qu'avait épargné celle des bêtes féroces ; il courait au-devant des tourments, afin de ne pas retarder l'instant où il arriverait à la gloire. Il attirait sur lui tous les coups afin que sa victoire fût plus grande. Il y avait alors une double lutte entre les bourreaux et lui ; — lutte de cruauté, de la part des premiers ; lutte de désir de la couronne, de la part du martyr, dont la voix victorieuse appelait ardemment les supplices, afin que plus la torture croîtrait, plus aussi sa couronne se tressât magnifique.

C'est pourquoi, tous les saints martyrs, ayant été mis à nu en présence de tout le peuple, furent de nouveau battus de verges comme au commencement ; puis les ayant revêtus de leurs habits, on les conduisit à l'endroit où s'élevait l'idole de Mercure [1], et là on leur ordonna de se mettre à genoux pour y être décapités.

VII.

Alors Denys, le bienheureux pontife du Seigneur, étendant ses mains et élevant ses yeux aux cieux, dit : « Dieu, mon Dieu, qui m'avez créé et qui par votre grâce m'avez guidé en cette vie ; vous qui m'avez enseigné votre éternelle sagesse et ne m'avez pas caché vos secrets mystères, mais qui m'avez toujours consolé par votre miséricorde et vos bontés sans nombre, qui

[1] Un temple de Mercure et non pas un temple de Mars était établi sur la colline appelée aujourd'hui Montmartre, *Mons martyrum*, le mont des martyrs.

avez été avec moi dans toutes mes entreprises, je vous rends grâces pour tout ce que vous avez fait pour moi, pour tout ce que vous m'avez révélé et pour tout ce que vous avez daigné opérer par moi, principalement à cette heure, où vous-même avez daigné me visiter, moi votre humble serviteur, et m'appeler,— vieillard que je suis, — de ma fatigue à votre repos et à vous. Car, vous savez combien depuis longtemps j'ai désiré de plus en plus vivement vous voir.

» A cette heure donc, Seigneur, recevez-moi avec mes frères, vos serviteurs, en nous donnant à tous la couronne du martyre. Je recommande à votre garde vos brebis, que vous avez acquises par notre ministère et au prix de votre sang. Je vous recommande aussi tous ceux qui vous invoqueront par notre intermédiaire; exaucez-les avec clémence, comme vous l'avez promis, vous qui régnez et commandez avec le Père et le Saint-Esprit avant et pendant tous les siècles des siècles. »

Et lorsque les bienheureux Rustique et Eleuthère, tous les fidèles et un grand nombre mêmes de payens, qui suivaient Denys en se lamentant, eurent répondu : « Amen, » les trois saints s'agenouillant et tendant leur cou comme un seul homme, au même instant, ils eurent, selon l'ordre du prince, la tête tranchée avec des haches émoussées.

Toujours constants à défendre la foi, ils rendirent leurs corps à la terre et portèrent au ciel leurs bienheureuses âmes. Ils méritèrent si bien par leur profession de foi d'aller au Seigneur, que lorsque leurs têtes eurent été tranchées, il sembla que leur langue palpitante confessait le Seigneur Jésus-Christ.

Et parce que l'amour de Dieu habitait dans leurs âmes, quoique leurs têtes fussent coupées, leur bouche qui n'était déjà plus, interprète de cet amour pendant leur vie, brûlait de la même ardeur qui avait animé leurs paroles ici-bas. O vraiment trop heureuse

société et bien agréable à notre Dieu que celle de ces trois Saints, parmi lesquels personne ne put être ni le premier, ni le second, ni le troisième ; mais qui, confessant la Trinité, méritèrent l'honneur d'un seul et triple martyre, afin qu'égaux par leur foi, ils fussent couronnés d'une gloire égale.

Et l'immense multitude des fidèles qui, grâce à la parole de Denys, avaient cru en Dieu, fut, le même jour et avec lui, mise à mort pour le nom du Christ, dans tous les environs de la cité des Parisii, par des supplices d'une très-grande variété et inouïs jusqu'alors. Ce massacre fut tel, qu'il semblait qu'à Paris se fût accompli ce que le prophète avait prédit de Jérusalem : « Ils ont jeté les restes mortels de vos serviteurs autour de son enceinte, et il n'y avait personne pour les ensevelir. »

Et pour révéler les mérites glorieux du premier martyr et du premier pontife des Gaules, afin que là où l'arbre du salut avait commencé à porter ses premiers fruits, brillassent d'une manière très-éclatante sa gloire et son triomphe, une immense terreur envahit tous les assistants et une lumière ineffable resplendit aux regards de tous. Alors, le cadavre du très-saint Denys se dressa sur ses pieds, et portant dans ses saintes mains sa tête tranchée par la hache du licteur, sous la conduite des anges et entouré de la lumière céleste, il se mit en marche.

Une troupe innombrable de l'armée céleste accompagna le corps sans vie du martyr, qui porta sa propre tête, de la montagne même où il avait été décapité, pendant un espace de près de deux milles, jusqu'à l'endroit où maintenant, par une disposition de Dieu et par son propre choix, il repose enseveli, sans que jamais les anges cessassent de faire entendre le doux chant des hymnes à la louange de Dieu.

On entendit aussi dans les cieux d'innombrables troupes de divins esprits, qui chantaient avec une mé-

lodie incomparablement suave : « Gloire à vous, Seigneur ! » paroles auxquelles ils ajoutaient très-souvent : « Alleluia ! » Car, autant que pût le discerner l'ouïe d'une si grande foule de peuple, voilà ce que chantaient alternativement les chœurs des anges, et d'autres paroles encore, que l'intelligence du peuple ne put comprendre. A la vue de ce spectacle et en entendant ces chants, des populations innombrables, et aussi beaucoup des persécuteurs, crurent au Seigneur. Ceux qui restèrent incrédules, saisis d'une excessive terreur, s'eufuirent chacun de leur côté et dans leur pays.

Il convenait assurément à la divine miséricorde de montrer de quelle admirable manière elle glorifiait dans les cieux son saint, qui, envoyé illustre et confesseur célèbre, embrasé du feu du plus noble amour, avait soutenu avec constance l'effort des supplices et de son martyre, et par l'immensité de ses tourments était arrivé à devenir le compagnon des anges.

Assurément, c'est un miracle nouveau et inouï jusque-là, qu'un corps sans vie marche comme s'il était vivant, et qu'un homme déjà mort aille d'un pas droit. Mais, si admirable que cela soit, il n'est cependant pas difficile, qu'après la décollation de ce très-saint homme, son corps, avec l'aide des anges, ait marché comme s'il eût été en vie, puisque Dieu, par sa toute-puissance, a donné la vie au cadavre de Denys, afin de prouver encore plus la vérité de la foi que son fidèle serviteur avait prêchée. Il a été facile à Dieu de faire marcher son corps, car c'était Dieu lui-même qui l'avait tiré de la poussière, et le formant avec de la terre pétrie avait daigné l'animer de la vie dont il vivait ; par la même raison et en vertu de la même puissance, il daigna ranimer le corps de Denys réduit à son état primitif et lui rendre, avec la vie, l'âme qui ne doit jamais mourir.

A la vue de cet étonnant miracle, Larcia courut aussitôt se joindre à la foule des fidèles, en criant que par la grâce du Christ elle était chrétienne. Ayant été ar-

rêtée sur-le-champ, et persistant à confesser le nom du Christ Notre-Seigneur, elle lava par l'effusion de son sang les taches que lui avait fait contracter le culte des idoles, et fut ainsi baptisée pour la rémission de ses péchés. Son fils, Visbius, qu'elle avait eu de Lisbius, son mari, dont nous avons parlé ci-dessus, conduit à Rome sous le règne de Domitien, servit dans le palais impérial sous trois Césars, et de retour du temps de saint Massus, troisième évêque qui, après Saint-Denys, gouverna l'église de Paris, il fut baptisé et associé au nombre des pauvres religieux du Christ, dont il avait embrassé la vie, en abandonnant comme eux toutes les choses de ce monde[1].

VIII.

Or, les persécuteurs et la tourbe des Gentils, craignant que les peuples convertis ne réussissent, par la suite, et n'ensevelissent avec la même dévotion les corps des saints Rustique et Eleuthère qui, avec le bienheureux Denys, avaient souffert le martyre sur la même montagne, et où ils gisaient encore, ils prirent la résolution de précipiter les corps des martyrs dans les eaux de la Seine, dont les gouffres profonds les déroberaient à l'invocation des fidèles, désireux d'en faire leurs patrons.

Ayant donc mis ces corps dans des barques, ils ordonnent aux bourreaux de les noyer dans le gouffre qu'ils leur indiquent ; mais, Dieu tout-puissant, qui sait d'avance ce qui doit arriver, qui change le temps et non l'arrêt qu'il a porté de toute éternité ; Dieu qui fit échouer, par la prudence d'une femme docile à sa volonté, les mauvais desseins d'Holopherne, dérouta les projets de ces méchants et les força à servir sa volonté, par l'industrie de sa providence.

[1] Visbius écrivit une relation du martyre de saint Denys, qui fut une des sources dont se servit Hilduin.

Car, une noble dame, nommée Catulla, que les erreurs du paganisme tenaient cependant encore enchaînée, plus par la nécessité que par la volonté, et qui, par ses pensées et ses œuvres, montrait le désir de se convertir à la foi du Christ, à l'exemple des martyrs, et de parvenir à la grâce du baptême, inspirée par la miséricorde de Dieu, conçut un dessein courageux et invita à un repas ceux qui devaient noyer les corps saints.

Et pendant que la profusion des mets qu'elle servait à ces hommes leur faisait oublier la commission dont on les avait chargés, cette dame ordonne en secret à ses fidèles serviteurs, à qui elle avait révélé son dessein, d'enlever au plus vite les précieux corps des bienheureux et de les cacher provisoirement.

Ces hommes, obéissant à la volonté et à l'ordre de la dame, exécutent en toute hâte le vol qui leur avait été commandé, larcin digne de louange, qui ne fit de tort à personne et produisit un très-grand bénéfice à tous les pieux croyants. Prenant des habits de laboureurs, ils cachent ces saints corps à six milles de la ville dont nous avons parlé[1], sous prétexte d'un travail champêtre, dans une terre que l'automne allait ensemencer et où la dame préparait une vaste récolte aux laboureurs; et ils marquent d'un signe certain l'endroit où ils ont mis les corps de Rustique et d'Eleuthère.

C'est dans ce champ et le même jour que, dans le secret et le silence de la nuit, les chrétiens apportent les corps des deux martyrs, futures semences de ces sillons et de leurs cœurs; et ils les réunirent au corps du bienheureux Denys, et ils venaient fréquemment les vénérer avec la plus grande dévotion, autant qu'ils le pouvaient au milieu des fureurs de la persécution.

[1] Au village de Catheuil (*Vicus Catolliacensis*), aujourd'hui Saint-Denis, où sainte Geneviève éleva une église, sur le tombeau même du martyr.

Les semailles ayant ensuite été faites, la moisson ne fut pas indocile à croître, ainsi fertilisée par un tel engrais, et elle rendit avec une si grande abondance, que la très-pieuse dame qui l'avait semée la vit fructifier au centuple et que son pays mérita d'être sauvé.

C'est pourquoi cette dame, aussitôt qu'elle vit l'ardeur de la persécution apaisée, se rend, avec les saints pontifes du Seigneur et la foule des fidèles, avec une très-grande vénération et tout l'honneur possible, à l'endroit qui conservait les os de ces illustres martyrs ; et, en ce très-saint jour, anniversaire de celui où le bienheureux Denys termina avec ses compagnons le combat dont il sortit vainqueur et où il mérita de recevoir de la main du Seigneur la couronne de la victoire, en ce jour, dis-je, cette dame révéla à tous publiquement l'incomparable trésor qu'elle avait gardé longtemps pour elle, et qui devait servir à ses descendants, savoir l'illustre témoin du Seigneur Jésus, qui siége dans l'assemblée céleste, et cette dame consacra ce champ, en y élevant un magnifique mausolée à Saint Denys et à ses compagnons.

Après qu'on eut enseveli les corps des saints avec toute la vénération convenable, leurs vêtements, c'est-à-dire la tunique, le cilice et les sandales de l'illustre Denys ; la chasuble de saint Rustique, archiprêtre, et la dalmatique du bienheureux Eleuthère, archidiacre, — ces vêtements furent partagés de manière à former des reliques de ces élus du Seigneur, et les fidèles les reçurent dévotement, et jusqu'à ce jour on les conserve avec le culte qui leur est dû.

Par les mérites et les prières de ces saints, cette vénérable femme ayant pris naissance, une seconde fois, de l'eau et de l'Esprit-Saint, au nom de la Sainte-Trinité, elle donna tout ce qu'elle put avoir au Seigneur Jésus-Christ notre sauveur et aux martyrs, et passant en de très-saintes veilles auprès de leur corps le temps qui lui restait à vivre, elle célébrait par son bon témoi-

gnage et ses discours la gloire du Christ et des saints martyrs, par l'intercession desquels elle mérita d'aller les rejoindre.

Par la suite du temps, le nombre des fidèles s'étant multiplié, les chrétiens très-dévôts et confiants aux mérites du bienheureux Denys, leur patron, construisirent à grands frais et avec une extrême magnificence une basilique sur les corps des illustres martyrs [1], basilique dans laquelle, chaque jour, par l'intermédiaíre efficace de N.-S. Jésus-Christ, les mérites de ces saints se révêlent par le grand nombre de miracles qui s'opèrent à leur tombeau.

Leur mémorable et très-glorieuse passion s'accomplit, aux environs de la ville des Parisii, sur la colline qui, — auparavant appelée mont de Mercure, parce que les Gaulois y rendaient un culte tout particulier à son idole, — est maintenant nommée mont des martyrs (Montmartre), à cause et par la grâce des saints du Seigneur, qui y accomplirent leur triomphal martyre. Il eut lieu, le 7 des ides d'octobre, l'an 96 de l'Incarnation de N.-S. J.-C., le 64e depuis sa passion, environ le 90e de l'âge du très-heureux Denys, et vers la fin de la 16e année de l'empire de Domitien, très-cruel César, que la vengeance divine atteignit aussitôt, comme Néron après le supplice des Apôtres ; frappé par Dieu, il perdit misérablement la vie en même temps que son pouvoir tyrannique (comme cela devait être), sous le règne de N.-S. J.-C., à qui appartiennent l'honneur et la gloire, la force et l'empire avec le Père dans l'union de l'Esprit-Saint, — de toute éternité, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen.

---

[1] Une première église fut élevée après la persécution ; détruite ou tombée en ruines, elle fut relevée par sainte Geneviève en 496 ; Dagobert, à son tour, érigea une nouvelle basilique en 629 ; agrandie par Charlemagne et par plusieurs de nos rois, elle est devenue l'église actuelle, où les rois de France ont eu leur tombeau jusqu'en 1789.

LES MARTYRS DE LYON.

177.

Lettre adressée par les chrétiens de Lyon et de Vienne aux églises d'Asie[1] et de Phrygie, conservée par Eusèbe, dans son histoire ecclésiastique, et traduite par M. Ch. Barthélemy.

Les serviteurs du Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon dans la Gaule, à leurs frères d'Asie et de Phrygie, qui ont avec nous la même foi, et qui, avec nous, espèrent la même rédemption, — la paix, la grâce et la gloire par Dieu le Père et par le Christ Jésus, notre Seigneur.

Nos paroles ne pourront jamais exprimer, ni notre plume dépeindre tous les maux que l'aveugle fureur des Gentils leur a inspirés contre les saints, ni tout ce que leur cruelle animosité a fait endurer aux bienheureux martyrs. Notre ennemi commun a ramassé toutes ses forces contre nous ! mais ayant formé le dessein de notre perte, il y a travaillé peu à peu, et il a commencé d'abord à nous faire sentir quelques marques de sa haine : car enfin il n'a rien oublié de tout ce que ses noirs artifices lui ont su fournir de moyens pour perdre les serviteurs de Dieu ; et il n'y a ni affronts, ni injures, ni tourments que sa malignité ne lui ait fait employer contre eux. Il a accoutumé insensiblement ses ministres à les haïr, et leurs mauvais traitements ont été comme les préludes des maux horribles où il les a enfin précipités. Non-seulement on nous chassait des palais, des bains, du forum, mais on ne souffrait pas même qu'aucun de nous parût en aucun lieu.

Mais, la grâce de Dieu a combattu pour nous, et le diable a été honteusement vaincu. Cette grâce toute

[1] L'Asie, province de l'Asie-Mineure, qui comprenait la partie occidentale de la presqu'île.

puissante ayant mis les plus faibles hors de l'attaque et à l'abri du péril, elle n'a exposé que les plus braves aux traits des démons. Ces généreux soldats du Christ, comme autant de fermes colonnes, sont demeurés inébranlables à toutes leurs secousses ; et opposant leur corps à l'impétuosité de leurs coups, ils ont eux seuls soutenu vaillamment tout le fort du combat. S'étant donc avancés vers ces implacables ennemis et les ayant joints de près, ils se sont vus d'abord couverts de toutes sortes d'opprobres ; mais foulant aux pieds tout ce qui paraît de plus pénible à la nature et de plus formidable à l'esprit, ils n'ont eu en vue que la gloire que le Christ doit faire éclater en nous ; ils ont marché vers elle, montrant par leur exemple qu'on ne doit point craindre les souffrances de ce monde, qui n'ont aucune proportion avec le bonheur du ciel. Ils ont donc essuyé avec une constance admirable les clameurs d'un peuple ameuté contre eux, ses emportements, sa férocité ; ils ont souffert d'être frappés, traînés sur le pavé, dépouillés de tous leurs biens, accablés sous des monceaux de pierres, jetés dans des prisons obscures ; en un mot, ils ont éprouvé tout ce qu'une populace brutale et livrée à l'esprit de haine entreprend d'ordinaire contre les étrangers et les ennemis du dedans et du dehors. Ils furent enfin conduits dans le forum par un tribun des soldats ; et là ayant été interrogés par les magistrats de la cité devant tout le peuple, et sur leur confession jugés coupables, ils furent jetés en prison en attendant l'arrivée du Président [1].

Après cela, lorsqu'ils eurent été conduits devant le Président et que celui-ci s'emportait en toutes sortes d'injures cruelles contre nos frères, Vettius Epagatus, un des nôtres qui se trouva présent, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation. Il était chrétien et brûlait d'un ardent amour pour Dieu et de charité pour le pro-

1 Le lieutenant-général de l'Empereur dans la province.



chain. Les mœurs étaient si pures et sa vie si austère, que quoique encore jeune homme on le comparait au vieillard Zacharias, prêtre, car il marchait dans toutes les voies du Seigneur, et accomplissait ses préceptes, sans donner le moindre sujet de plainte à personne ; toujours prêt à servir Dieu, l'Eglise et le prochain, toujours animé du zèle de la gloire de son maître ; toujours rempli de ferveur pour le salut de ses frères.

Etant donc tel que nous venons de le représenter, il ne put souffrir l'injuste procédure du Président contre nous ; mais se laissant aller au mouvement d'une juste colère, il demanda qu'il lui fût permis de dire un mot pour défendre l'innocence de ses frères, s'offrant de montrer que l'accusation d'impiété et d'irréligion dont on nous chargeait, n'était qu'une pure calomnie. Mais, il s'éleva à l'instant contre lui mille voix confuses aux environs du tribunal (car il était fort connu dans la ville), et le Président, piqué d'ailleurs de la demande toute raisonnable qu'il lui avait faite, de pouvoir parler en faveur des accusés, lui ayant demandé à son tour s'il était chrétien, il le confessa très-hautement, et à l'heure même il fut mis avec les martyrs, — le juge lui ayant donné par raillerie le nom glorieux d'avocat des chrétiens, et faisant sans y penser son éloge en un seul mot. Mais, il avait lui-même l'Esprit-Saint pour avocat, qui le protégeait et le remplissait avec bien plus d'abondance qu'il ne fit jamais Zacharias, puisqu'il lui inspira de se présenter à une mort certaine pour la défense de ses frères, et qu'il fut, en cela, véritablement le parent et le disciple du Christ, et un parfait imitateur de l'Agneau qu'il suit maintenant partout dans le ciel.

A partir aussi de ce moment, les autres chrétiens commencèrent à être connus et distingués des payens, parmi lesquels ils étaient demeurés jusqu'alors confondus. Il y en eut plusieurs, qui, s'étant depuis longtemps préparés à tout événement, se montrèrent prêts à mourir, et se mettant à la tête des fidèles, firent avec

une joie qui éclatait sur leur visage et dans le son de leur voix la confession des martyrs ; mais, il y en eut d'autres qui, pour ne s'être pas exercés à ce combat, et pour y être venus sans s'être armés de force, — du moins sans s'être consultés sur leur faiblesse,— en donnèrent de tristes marques. Il s'en trouva environ dix qui, par leur déplorable chute, nous causèrent une douleur incroyable et firent couler des pleurs parmi la joie que nous ressentions d'avoir confessé le Christ. L'affliction fut générale, et elle passa jusqu'à ceux qui n'ayant pas encore été découverts, se tenaient près des martyrs pour les fortifier et qui ne les quittaient point de vue, quoiqu'ils s'exposassent par là à un très-grand danger. Frappés d'une mortelle crainte, nous demeurions dans une incertitude cruelle touchant la suite qu'aurait cette affaire : non que les tourments ni la mort nous fissent peur, mais n'osant envisager l'avenir qu'avec tremblement, nous appréhendions toujours que quelqu'un des nôtres ne vînt à tomber à nos yeux. Il est vrai que le nombre de ceux qui étaient tombés fut bientôt heureusement remplacé par les plus considérables qu'on arrêtait tous les jours. De sorte que les premiers de l'une et de l'autre église [1], et qui par leur industrie et leurs travaux les avaient fondées, furent tous mis en prison. Il y eut aussi de nos esclaves qui, quoique payens, furent arrêtés, le Président ayant donné des ordres très-précis de ne laisser échapper aucun de nous, ni des nôtres.

Mais, ces âmes basses et serviles, ces perfides serviteurs, ou effrayés par la vue des supplices qu'ils voyaient souffrir aux saints [2], ou poussés par le démon, cet esprit de mensonge, ou excités par les soldats, renouvelèrent contre nous les anciennes et affreuses calomnies dont les payens ont si souvent noirci notre réputation et l'innocence de l'Eglise. Ils nous reprochèrent ces repas san-

[1] De Vienne et de Lyon.
[2] Leurs maîtres.

giants de Thyeste[1], et ces embrassements incestueux d'Œdipe[2], et d'autres forfaits auxquels nous n'osons penser et que nous osons encore moins écrire, ni croire qu'il se puisse trouver un seul homme qui ose les commettre.

Cependant, à peine ces fausses accusations eurent-elles été répandues parmi le peuple, que les esprits se déchaînèrent contre nous avec tant de furie, que si jusqu'alors il s'était rencontré quelqu'un qui, par quelque liaison de sang ou d'amitié se fût montré modéré à notre égard, cette déposition forcée de crimes imaginaires l'aliénait aussitôt et le rendait notre plus cruel ennemi. L'on voyait s'accomplir alors cette prédiction du Seigneur : « Il viendra un temps qu'on croira faire un acte de religion en vous faisant mourir. » Et, en effet, les très-saints martyrs souffrirent des tourments tels qu'aucune parole ne pourrait en faire le récit, et que Satan se promettait sans doute que leur constance pourrait enfin être vaincue, ou leur foi ébranlée.

Mais, la fureur du Président et l'animosité du peuple et des soldats s'attachèrent particulièrement à la personne de Sanctus, natif de Vienne et diacre de l'église de Lyon. Maturus n'y fut pas moins exposé, ainsi qu'Attalus de Pergame. Maturus n'était encore que néophyte, mais il montra une générosité digne d'un ancien athlète du Christ, et Attalus fut toujours l'appui et une ferme colonne de notre église. Enfin, la considération du sexe, respectable aux nations les plus barbares, n'en put garantir Blandine; mais, le Christ voulut montrer en la personne de cette femme, que ce qui paraît vil aux yeux des hommes mérite souvent que Dieu l'honore lui-même, parce qu'il y voit une charité ardente et solide, qui se souciant peu d'éclater

[1] Thyeste mangea son propre fils dans un festin auquel Atrée, son frère, l'avait invité.

[2] Œdipe épousa sa mère.

au dehors par une vaine apparence, se réserve tout entière pour quelque action héroïque.

Nous étions saisis d'appréhension pour elle, et surtout pour sa maîtresse selon le monde, qui, elle aussi, combattait vaillamment avec les autres martyrs et ne pouvait dissimuler la crainte où elle était que la complexion délicate et le corps faible de son esclave venant à succomber sous la violence des tourments, elle manquât de force pour confesser le Christ. Mais, son grand cœur soutint tellement la faiblesse de son corps, que les bourreaux, qui depuis le matin jusqu'au soir se relayant sans cesse, avaient épuisé sur elle tout ce que leur cruauté leur avait suggéré de supplices différents, se virent contraints de se rendre et, se confessant vaincus, d'avouer qu'ils ne pouvaient concevoir comment une âme pouvait rester dans un corps si déchiré et percé de toutes parts, un seul des tourments étant plus que suffisant pour la faire sortir par tant d'ouvertures.

Mais, cette admirable esclave, ainsi qu'un invincible athlète, reprenait de nouvelles forces lorsqu'on changeait de supplices; elle trouvait dans la confession du nom sacré du Christ une vertu secrète qui la rendait presque insensible à la douleur; elle cessait de souffrir toutes les fois qu'elle prononçait ces paroles : « Je suis chrétienne, et rien de mal ne se fait parmi nous. »

D'un autre côté, Sanctus soutenait avec un courage élevé au-dessus de la nature de l'homme, tout ce que l'inhumanité la plus raffinée de l'homme lui faisait endurer; et quoique ces impies espérassent à tous moments que la violence de tant de maux lui arracherait enfin quelque parole indécente ou peu religieuse, il trompa si bien leur attente, qu'ils ne purent savoir de lui ni son nom, ni de quelle province il était, ni le lieu de sa naissance, ni s'il était libre ou esclave. Mais ne répondant à toutes les interrogations, que ces mots en langue romaine : « Je suis chrétien, » il comprenait

dans cette seule expression son nom, son pays, sa race, sa condition, et généralement tout ce qu'il était.

Ce silence ne servit qu'à rendre la fureur du Président et de ses ministres encore plus opiniâtre; jusque-là qu'après avoir employé en vain contre cet invincible martyr tous les tourments dont ils purent s'aviser, ils eurent enfin recours à des lames de cuivre ardentes, qu'ils appliquèrent aux parties de son corps les plus délicates et les plus sensibles. Le feu fit son effet; mais, le martyr immobile dans sa foi, ne le fut pas moins dans la situation où il tint son corps. Le Christ versant alors sur ces membres brûlés l'eau toute divine de sa grâce, en tempérait l'ardeur mortelle.

Enfin, ce n'était plus un corps humain; ce n'était qu'un amas confus de chairs percées, déchirées, sanglantes, à demi-consumées. A peine y pouvait-on apercevoir quelque figure ; tous les membres en étaient ou rétrécis, ou mutilés, ou n'occupaient plus leur place naturelle ; mais, ce corps tout défiguré qu'il était, ne laissait pas d'avoir le Christ qui l'animait, et il y opérait des merveilles dignes de sa toute-puissance. Il se servait de ces restes informes de la cruauté d'un tyran pour confondre l'ennemi, pour le vaincre et pour détruire son pouvoir. Il s'en servait pour apprendre aux fidèles que la charité du Père ne doit laisser aucune crainte, et que la vue de la gloire du Christ doit ôter tout sentiment de douleur.

Car, ces impies ayant, peu de jours après, repris le martyr pour le torturer de nouveau, ils s'imaginèrent que s'ils remettaient le fer et le feu dans ses plaies encore toutes bouffies et toutes enflammées, sa constance serait enfin vaincue par un tourment si effroyable, puisqu'en cet état à peine peut-on souffrir la main la plus douce et la plus légère ; ou que rendant l'esprit parmi de si horribles peines, il jetterait l'épouvante dans celui des autres. Mais, rien n'arriva de ce qu'ils prétendaient ; car, contre l'attente de chacun, son corps

parfaitement rétabli se trouva prêt à endurer de nouveaux supplices; en sorte que cette seconde épreuve où il fut mis, sembla moins une nouvelle torture, qu'un appareil et un remède à ses premières blessures.

Bibliades était du nombre de ceux qui avaient renié la foi du Christ. Le diable la comptait déjà parmi ses captifs, mais il voulait encore l'obliger à joindre le blasphème à la damnation. Il la conduisit donc au lieu du supplice, et ayant déjà éprouvé sa faiblesse et sa lâcheté, il espérait lui faire dire des impiétés contre nous. Mais, elle revint à elle dès qu'elle eût jeté les yeux sur les tourments, qui lui remirent dans la pensée ceux de l'éternel enfer; et, comme sortant d'un très-profond sommeil, elle cria à ces impies : « Comment se pourraient-ils faire qu'ils mangeassent des enfants, ces chrétiens à qui il n'est pas même permis de goûter le sang des animaux[1]! » S'étant ainsi confessée chrétienne, Bibliades fut réintégrée dans la société des martyrs.

Enfin, ces divers tourments ayant été employés sans effet, et le Christ par la force de sa grâce en ayant émoussé toute la pointe et rendu victorieuse la constance des martyrs, le diable inventa d'autres tortures. Il fit en sorte qu'on les jetât dans une prison très-obscure et très-incommode ; et là qu'on apportât une machine de bois, dans laquelle on mettait leurs pieds qu'on écartait avec violence jusqu'au cinquième trou de la machine, où on les arrêtait avec une corde. Et, en cet état, les bourreaux animés par le démon et pleins de dépit de s'être vus si souvent vaincus par des hommes à demi morts, ramassaient contre eux tout ce que l'art de la torture leur avait appris. Et ce dernier effort fut si terrible, qu'un très-grand nombre en moururent, Dieu le voulant ainsi pour sa gloire. Pour les autres, ils n'attendaient de moment en moment que la

[1] Cette coutume, autorisée par une loi des Apôtres (*Acta Apost.*, cap. XV), fut pendant quelque temps en vigueur dans l'Eglise.



mort : car les supplices qu'ils avaient éprouvés avaient été si violents, qu'on ne croyait pas qu'ils y dussent survivre, quand même on eût pris soin de leurs plaies. Cependant, quoique abandonnés des hommes, ils ne le furent pas de Dieu qu'ils venaient de confesser. Il veillait à leur conservation, et il rendit la santé à leur corps, et augmenta la force et la vigueur de leur âme. Leurs paroles mêmes et leur exemple consolaient et fortifiaient tout ensemble ceux qui étaient avec eux. Mais, les nouveaux confesseurs qu'on avait pris depuis peu, et dont le corps n'était pas encore accoutumé à tant de tortures, expirèrent tous dans la prison.

Cependant, le très-saint Pothin, qui était alors évêque de l'église de Lyon, et qui, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans et dans un corps très-faible, faisait paraître les sentiments d'une âme jeune et vigoureuse, était porté par des soldats et conduit au pied du tribunal. La vue prochaine du martyre avait peint sur son visage une vive joie. Ses membres, exténués par ce grand nombre d'années et par les efforts d'une maladie, ne retenaient plus son âme que pour faire triompher le Christ par elle. Le peuple et les magistrats le suivaient, le couvrant d'opprobre, comme s'il eût été lui-même le Christ, auquel il rendit un illustre témoignage. Car, le Président lui ayant demandé quel était le dieu des chrétiens, il lui répondit : « Vous le connaîtrez si vous en devenez digne. »

Mais, à peine avait-il achevé de parler, que le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des animaux les plus féroces. Ceux qui se trouvaient proche de lui l'attaquaient à coups de poing et de pied, sans aucun respect pour son âge, et ceux qui en étaient éloignés saisissaient tout ce qui tombait sous leurs mains, et le lançaient contre lui : les uns et les autres croyant commettre un crime s'ils eussent gardé quelque modération en cette rencontre, et se faisant au contraire un mérite auprès de leurs dieux d'un tel emportement,

Enfin, ce saint évêque, respirant à peine encore, fut jeté dans un cachot où il rendit l'âme deux jours après.

Mais, il arriva, par une permission toute particulière de Dieu et par l'immense miséricorde de Jésus-Christ, que ceux qui avaient renié d'abord la foi lorsqu'ils furent arrêtés, furent confondus avec les martyrs et mis indifféremment en prison. Ce fut en vain qu'ils alléguèrent leur changement; leur apostasie leur fut tout à fait inutile. Elle ne servit même qu'à les rendre plus infâmes. Car, ceux qui avaient toujours persisté dans la généreuse confession du christianisme ne furent traités que comme chrétiens, sans qu'on leur imputât d'autre crime; au lieu que ces lâches déserteurs furent traités comme des homicides et des scélérats, et avec une rigueur beaucoup plus grande. Outre que la joie que ceux-là goûtaient d'avoir confessé le Christ, l'amour tendre qu'ils sentaient se redoubler pour lui dans leur cœur et l'espoir de la récompense rendaient leurs chaînes légères et adoucissaient leurs peines, — pendant que ceux-ci éprouvaient les remords les plus pressants d'une conscience troublée et criminelle. On voyait sur le visage des uns briller l'allégresse jointe à une douce gravité et la majesté au milieu des agréments. Ils paraissaient ornés de leurs liens, comme une épouse est parée de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe; et ils répandaient autour d'eux l'odeur suave du Christ, mais si agréable et si douce, que plusieurs crurent que les parfums les plus exquis de l'Asie s'exhalaient de leur corps. Les autres, au contraire, avaient une contenance embarrassée et une démarche chancelante; l'œil morne, la tête penchée, le visage d'un rouge obscur, que la confusion y répandait; défaits, hideux et traînant des habits pleins d'ordures, servant d'objet aux sanglantes railleries des Gentils qui leur reprochaient leur lâcheté; en un mot, après avoir perdu le beau nom de Chrétien, ils ne passaient

plus que pour des meurtriers, dont le nom infâme leur restait pour l'unique récompense de leur désertion.

Ce spectacle, digne d'horreur et de pitié tout ensemble, ne contribua pas peu à affermir les autres dans la foi ; et si quelque chrétien venait à être pris, il n'attendait pas à confesser qu'on l'y forçât, de crainte que le démon ne se servît de ce délai pour lui inspirer quelque pensée qui pût tant soit peu ébranler sa fermeté.

Quelques jours s'étant ainsi écoulés, on songea à terminer leur martyre par divers genres de mort, la Providence le permettant ainsi, afin que ces très-heureux martyrs offrissent à Dieu le père une couronne composée de toutes sortes de fleurs et que le mélange des couleurs la lui rendit agréable. Assurément, il était juste que ces très-vaillants athlètes qui avaient soutenu un grand nombre de combats et qui avaient remporté une insigne victoire, reçussent la brillante couronne de l'immortalité.

On livra donc Maturus, Sanctus, Blandine et Attalus aux bêtes dans l'amphithéâtre, et on choisit en leur considération un jour extraordinaire pour donner un spectacle public de l'inhumanité des Gentils. Maturus et Sanctus repassèrent par tous les tourments qu'ils avaient déjà essuyés, comme s'ils n'eussent encore rien souffert, ou plutôt comme des athlètes qui, après avoir terrassé un grand nombre de fois leur adversaire, ne combattent plus que pour la gloire.

Ils virent d'abord couler leur sang par mille cicatrices à demi fermées, qui se rouvrirent sous la violence des fouets, par les morsures des bêtes et par tous les autres supplices qu'un peuple insensé inventait sur l'heure, et qui étaient aussitôt exécutés par les bourreaux, attentifs aux moindres signes des spectateurs. Enfin, on demanda qu'on donnât aux martyrs la chaise de fer rougie au feu, où leurs membres brûlés exhalaient dans tout l'amphithéâtre une odeur très-insup-

portable. Mais la fureur de ce peuple ne fut pas encore satisfaite, et la constance des martyrs ne fit que l'enflammer davantage. Cependant, toute son activité ne put jamais tirer de la bouche de Sanctus d'autre parole que celle qu'il n'avait cessé de proférer dès le commencement de son martyre : il le consomma enfin par un coup d'épée qu'il reçut dans la gorge. Maturus finit le sien de la même manière. Et tous deux occupèrent durant tout un jour l'attention d'un nombre infini de personnes, et fournirent eux seuls un spectacle que plusieurs paires de gladiateurs avaient accoutumé de remplir.

Quant à Blandine, ayant été suspendue à un poteau, elle fut exposée aux bêtes : tous ceux qui combattaient avec elles reprirent de nouvelles forces et se sentaient remplis d'une joie surnaturelle en la voyant attachée comme sur une espèce de croix ; ils tirèrent un heureux présage pour la victoire, de ce que, dans la personne de leur sœur, ils voyaient des yeux du corps Celui qui avait été crucifié pour leur salut ; et ils marchèrent à la mort, persuadés que quiconque souffre pour la gloire du Christ reçoit une nouvelle vie dans le sein même du Dieu vivant. Cependant, les bêtes n'ayant pas osé la toucher, elle fut détachée et reconduite en prison pour être ramenée au combat une seconde fois, afin d'achever d'abattre entièrement l'ennemi déjà vaincu tant de fois et d'enflammer le courage de ses frères par son exemple.

Sur ces entrefaites, le peuple, avec de grands cris, demandait Attalus et voulait qu'on le livrât au supplice. C'était un personnage considérable par sa naissance et pour son mérite. Il entra hardiment dans le champ de bataille, prêt à combattre. Mais, le témoignage de sa bonne conscience lui faisait espérer de vaincre. Il le rendait intrépide ; car il avait passé toute sa vie dans une observation très-exacte des lois du Christ, et il avait toujours été parmi nous le témoin de la vérité. On lui

fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où on lisait ces mots en langue latine : *C'est Attalus le chrétien.* Le peuple était excité de plus en plus contre lui. Le Président ayant appris qu'il était citoyen romain, ordonne qu'on le reconduise en prison avec les autres. Puis, ayant écrit des lettres à César, il attendait la sentence que l'Empereur prononcerait à l'égard de tous ces prisonniers.

Mais, ce retard ne leur fut pas inutile et sans fruit ; car, pendant que le Président attendait les ordres de l'Empereur, le Christ faisait briller dans la prison son immense miséricorde. Les membres déjà morts de l'Eglise furent rappelés à la vie par l'aide et le secours de ceux qui étaient vivants, et les martyrs qui étaient demeurés fidèles, obtinrent grâce pour ceux qui avaient renié la foi. L'Eglise, mère des uns et des autres, fut comblée de joie en voyant retourner à la vie ses enfants infortunés dont elle pleurait le trépas funeste. Cette résurrection miraculeuse fut l'effet de la charité de ces très-saints martyrs qui, par leurs prières, donnèrent à des avortons informes des organes et des traits et tout ce qui peut rendre un corps parfait et propre à exercer les fonctions de la vie ; surtout, ils leur inspirèrent une chaleur céleste qui leur fit produire des actions de véritables fidèles, et qui leur fit confesser généreusement Celui qu'ils venaient de renoncer avec tant de lâcheté. Ayant donc repris avec la vie des forces et de la santé, par la bonté infinie de Dieu, qui, bien loin de vouloir la mort du pécheur, fait toutes les avances pour l'exciter au repentir, ils se présentèrent une seconde fois pour être interrogés par le Président ; car il avait reçu de César un rescrit qui portait que ceux qui confesseraient, fussent exécutés sans délai, mais qu'on renvoyât absous ceux qui renonceraient. Un jour donc que l'on tient dans notre ville un marché solennel[1],

[1] Le premier août, jour auquel fut dressé à Lyon un autel en l'honneur d'Auguste.

pendant lequel on donne toutes sortes de spectacles au peuple, — ce qui attire du monde de toutes les provinces voisines, — le Président siégeant sur son tribunal, se fit amener les très-heureux martyrs, les faisant passer comme un cortège théâtral devant le peuple. Il leur fit subir un nouvel interrogatoire; et les ayant, sur leur confession, condamnés à mort, ceux d'entre eux qui se trouvèrent être citoyens romains eurent la tête tranchée, les autres furent livrés aux bêtes.

Mais, le changement inopiné de ceux qui avaient donné de si honteuses marques de leur faiblesse ne fut pas moins glorieux au Christ qu'il était plein de consolation pour l'Eglise, son épouse, et qu'il fut ensuite sensible aux Gentils. Car, ces heureux pénitents étant interrogés à part, seulement pour la forme, et comme devant être renvoyés sur-le-champ, le Président fut fort surpris de les entendre confesser le Christ et se mettre volontairement au rang des martyrs. Car, à l'égard de ceux qui n'avaient conservé aucune teinture de la foi, et qui, n'ayant ni crainte de Dieu, ni respect pour la robe nuptiale dont ils avaient été revêtus au baptême, étaient des enfants de perdition et déshonoraient par une vie toute criminelle la sainteté de la religion qu'ils professaient, ceux-là demeurèrent séparés et ne se joignirent point aux fidèles; mais pour les véritables chrétiens, ils se réunirent et se tinrent près des saints confesseurs qu'on interrogeait.

Parmi ceux-là se fit remarquer un Phrygien, nommé Alexandre, qui exerçait la médecine. Il y avait déjà plusieurs années qu'il demeurait dans les Gaules. C'était un homme révéré de tous les fidèles pour son ardente charité envers Dieu, et pour cette liberté vraiment apostolique avec laquelle il prêchait la foi du Christ (car il avait reçu de Lui la grâce et la mission pour annoncer les vérités de l'Evangile). Ce saint homme s'était approché du tribunal, et par des signes redoublés exhortait ceux qui subissaient l'interrogatoire à de-

meurer fermes dans la foi. A le voir s'agiter, faire des gestes de la main et des mouvements de la tête et des yeux, et donner à tout son corps diverses contorsions, on l'eût pris pour une femme qui souffre les douleurs de l'enfantement.

Le peuple qui s'en aperçut, et qui était au désespoir de ce que ceux qui avaient renoncé la Foi, la confessaient avec une nouvelle ferveur, tourna toute sa rage contre Alexandre comme contre l'auteur de ce changement, qu'il regardait comme un crime énorme. Et l'ayant sur l'heure signalé avec de grands cris au Président, ce magistrat lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était chrétien; — ce qui ayant mis le juge en colère, il le condamna aux bêtes. Le lendemain donc, on le vit entrer avec Attalus dans l'amphithéâtre; car le Président pour faire plaisir au peuple avait résolu d'exposer encore celui-ci aux bêtes. Ainsi l'un et l'autre, après avoir enduré tous les tourments ordinaires de l'amphithéâtre, furent égorgés. Alexandre ne poussa pas le moindre soupir; mais se retirant tout en lui-même, il s'entretint toujours avec Dieu. Pour Attalus, — comme on l'avait mis dans la chaise de fer, et que son corps à demi-rôti envoyait de toutes parts une odeur de graisse très-incommode, — il s'adressa au peuple et lui parlant en langue latine : « C'est ce que vous faites maintenant, dit-il, qu'on peut appeler manger de la chair d'homme. Quant à nous, nous ne savons ce que c'est que de faire de ces horribles repas, et nous ne faisons rien de mal. » Et comme on lui demandait quel nom Dieu avait : « Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme nous mortels. »

Enfin, le dernier jour des spectacles, Blandine parut encore dans l'amphithéâtre, accompagnée d'un adolescent, âgé d'environ quinze ans, nommé Ponticus. On les y avait fait entrer tous les jours précédents, afin que la vue des tourments que les autres martyrs enduraient, fît quelque impression sur leur esprit et

qu'elle les disposât à faire ce qu'on voulait d'eux : c'était de jurer par les idoles des Gentils. Mais, comme on vit qu'ils persistaient toujours dans leur refus, et qu'ils ne témoignaient que du mépris pour ces vains simulacres, le peuple entra contre eux en une telle fureur, que sans avoir égard ni à l'âge, ni au sexe, on leur fit souffrir toutes sortes de tourments, sans leur donner le temps de respirer; et lorsqu'on les faisait passer d'un supplice à un autre, on continuait toujours à les vouloir contraindre de jurer par les dieux. Mais, leur constance fut insurmontable.

Car, Ponticus, soutenu par les vives et pressantes exhortations de cette sœur, rendit son âme innocente au milieu des tortures, dont il avait essuyé généreusement tout l'effort. Ainsi, la bienheureuse Blandine demeura la dernière sur l'arène, qui paraissait couverte des corps des autres martyrs et teinte de leur précieux sang. Elle pouvait alors se regarder comme la noble mère d'enfants illustres, laquelle, après les avoir animés au combat par son exemple, les envoie devant elle tout brillants de gloire à la cour du roi ; puis, se hâtant de les rejoindre, retrace le même chemin où elle les a vus marcher. On eût dit, à voir la joie qui éclatait sur son visage, qu'elle était invitée à un banquet délicieux, et non qu'elle allât elle-même être celui des bêtes féroces.

Après donc que les fouets eurent presque achevé d'épuiser ses veines du peu de sang que les tourments déjà soufferts y avaient laissé ; après que les bêtes l'eurent longtemps traînée sur le sable, qu'elles lui eurent fait autant de blessures qu'elles imprimèrent de fois leurs dents meurtrières dans sa chair tendre et délicate, elle fut enfermée dans un filet et abandonnée à la merci d'un taureau furieux. Il s'en joua d'abord, il l'enleva plusieurs fois en l'air ; mais son âme unie au Christ et toute possédée de l'attente prochaine d'une félicité que sa foi lui rendait présente, rendait son corps

insensible. Enfin, comme une victime pure et obéissante, elle tendit la gorge au couteau qui l'immola au Dieu qu'elle adorait ; jamais une femme, de l'aveu même des Gentils, n'ayant souffert ni tant, ni de si cruels tourments.

Mais la mort ne put mettre ces Saints à l'abri de la fureur de ce peuple. Le démon, cette horrible bête féroce qui avait excité les lions et le peuple, ne pouvait souffrir que leur rage s'éteignît sitôt. Mais, soufflant ce feu infernal, il lui donna une nouvelle ardeur qui recommença à agir contre des corps privés de sentiment, dont on venait d'arracher la vie. La raison et l'humanité ne se trouvaient plus dans l'âme de tout ce peuple, ni du Président. La honte d'avoir été vaincus ne les touchait point ; ils n'étaient sensibles ni aux remords, ni à la compassion, et leur injuste haine contre l'ordre naturel, s'allumait avec d'autant plus de force, qu'elle ne trouvait en nous aucune matière propre à l'allumer, puisque nous ne leur rendions pas haine pour haine. Mais cela arrivait afin que l'Ecriture s'accomplît : « Que la malice du méchant croisse encore, dit-elle, et que la justice du juste augmente toujours. »

Car, ces hommes, reniant la nature, jetèrent aux chiens les corps de ceux qui avaient péri dans la prison, observant avec soin qu'aucun des nôtres ne vînt les arracher à ces animaux et leur donner quelque sépulture. Ensuite, ramassant tous ces membres épars, restes pitoyables des bêtes et des flammes, et y joignant les troncs sanglants et les têtes qui en avaient été séparées, ils en élevèrent un trophée à leur cruauté, et ils le firent garder jour et nuit par des soldats. Les uns grinçaient des dents et frémissaient de rage contre ces Saints, tout morts qu'ils étaient ; ils allaient cherchant dans ces cadavres quelque endroit qui pût encore servir d'objet à leur fureur ; ils eussent souhaité de leur pouvoir rendre la vie, pour la leur faire perdre une seconde fois. Les autres les insultaient, et, donnant mille

louanges à leurs idoles, ils attribuaient à leur pouvoir la mort des martyrs, et se réjouissaient avec ces vains simulacres de la vengeance qu'ils avaient su tirer des ennemis de leur gloire.

D'autres un peu plus équitables, et qui semblaient plaindre notre infortune, nous reprochaient notre crédulité : « Où est maintenant leur Dieu, disaient-ils, et à quoi leur a servi de préférer son culte à leur propre vie ? » C'est ainsi que chacun, suivant les divers mouvements dont il était agité, les faisait paraître d'une manière plus forte ou plus modérée.

Cependant, nous ressentions une vive douleur de ce qu'il ne nous était pas permis de recueillir ces précieuses reliques. En vain nous voulûmes nous servir de l'obscurité de la nuit pour exécuter notre dessein ; en vain nous offrîmes une somme considérable pour en avoir la liberté ; en vain nous employâmes les plus pressantes supplications ; ni les ténèbres ne purent nous favoriser, ni la vue de l'or amollir la dureté de ces hommes impitoyables, ni nos prières les toucher ; ils préférèrent à tout cela le plaisir barbare de voir tant de corps se consumer peu à peu et se réduire en pourriture, sans avoir reçu les honneurs du tombeau.

Mais, après les avoir laissés durant six jours exposés sur la terre à toutes sortes d'ignominies, ils s'avisèrent de les brûler, et ils en jetèrent les cendres dans le Rhône, s'imaginant par là pouvoir ôter à Dieu la puissance de ressusciter ces saints martyrs, et aux martyrs l'espérance de retourner un jour dans leur corps.

C'est, disaient-ils, cette folle espérance qui fait que ces gens-ci nous viennent apporter une religion nouvelle et étrangère ; et c'est cette présomption ridicule qui les fait courir à la mort avec tant d'empressement et d'allégresse. Voyons maintenant s'ils ressusciteront et si leur Dieu sera assez puissant pour les arracher de nos mains.

CANTILÈNE

DANS LAQUELLE SE TROUVE LA PREMIÈRE MENTION DU NOM DES FRANKS

Composée vers 241.

FLAVIUS VOPISCUS, l'un des écrivains de l'*Histoire Auguste.*

Aurélien, étant alors tribun de la sixième légion gauloise, battit près de Mayence les Franks, qui ravageaient toute la Gaule; il en tua sept cents et en fit prisonniers trois cents, qu'il vendit à l'encan. Les soldats firent cette chanson à l'occasion de sa victoire :

« Nous avons tué mille Franks et mille Sarmates en-
» semble. — Nous cherchons maintenant mille, mille,
» mille, mille, mille Perses. »

PARIS EN 358.

JULIEN L'APOSTAT [1].

« Julien [2] passa au moins à Lutèce les deux hivers de 358 et de 359. Il aimait cette bourgade qu'il appelait sa *chère Lutèce,* et où il avait rassemblé, autant qu'il avait pu au milieu de ses entreprises militaires, des savants et des philosophes. Oribase [3] le médecin, dont

[1] L'ouvrage de Julien, dont ce fragment est extrait, est écrit en grec et porte le titre de *Misopogon*, ce qui veut dire *haine de la barbe.* C'est une satire contre la ville d'Antioche, dans laquelle Julien fait semblant d'écrire contre lui-même. La barbe que portait Julien déplaisait beaucoup aux habitants d'Antioche.

[2] Julien, neveu de Constantin, né en 331, fut nommé gouverneur des Gaules, avec le titre de césar, puis empereur en 360; il mourut en 363.

[3] Médecin de l'empereur Julien, né à Pergame. Il a laissé un recueil d'extraits des écrits des anciens médecins.

il nous reste quelques travaux, y rédigea son abrégé de Galien [1]; c'est le premier ouvrage publié dans une ville qui devait enrichir les lettres de tant de chefs-d'œuvre.

» On se plaît à rechercher l'origine des grandes cités, comme à remonter à la source des grands fleuves; vous serez bien aise de relire le propre texte de Julien [2]. »

Je me trouvais pendant un hiver à ma chère Lutèce ; c'est ainsi qu'on appelle dans les Gaules la ville des Parisii. Elle occupe une île au milieu d'une rivière [3]; des ponts de bois la joignent aux deux bords. Rarement la rivière croît ou diminue; telle elle est en été, telle elle demeure en hiver ; on en boit volontiers l'eau, très-pure et très-riante à la vue. Comme les Parisii habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui, n'étant éloigné que de 900 stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce. L'eau de mer est en effet moins froide que l'eau douce. Par cette raison, ou par une autre que j'ignore, les choses sont ainsi [4]. L'hiver est donc fort doux aux habitants de cette terre; le sol porte de bonnes vignes ; les Parisii ont même l'art d'élever des figuiers [5] en les enveloppant de paille de blé comme d'un vêtement, et en employant les autres moyens dont on se sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons.

[1] Célèbre médecin grec de la fin du second siècle de l'ère chrétienne. Il reste de lui plusieurs ouvrages importants.

[2] Extrait des *Etudes historiques* de Chateaubriand.

[3] La rivière est la Seine, et l'île est celle de la Cité. C'est cependant sur la rive gauche de la Seine que se trouvait le palais servant de résidence à Julien. Il en existe encore quelques ruines, appelées les Thermes de Julien. On croit que ce palais a été bâti par Constance Chlore.

[4] L'observation des Gaulois-Romains était juste; les hivers sont plus humides, mais moins froids, aux bords de la mer que dans l'intérieur des terres. (*Note de Chateaubriand.*)

[5] On voit que le climat de Paris n'a guère changé. Il y a longtemps que l'on cultive la vigne à Surènes. Julien ne se piquait pas de se connaître en bon vin. Quant aux figuiers, on les enterre et on les empaille encore à Argenteuil. (*Note de Chateaubriand.*)

Or, il arriva que l'hiver que je passai à Lutèce fut d'une violence inaccoutumée ; la rivière charriait des glaçons comme des carreaux de marbre. Vous connaissez les pierres de Phrygie ? tels étaient par leur blancheur ces glaçons bruts, larges, se pressant les uns les autres, jusqu'à ce que, venant à s'agglomérer, ils formassent un pont[1]. Plus dur à moi-même et plus rustique que jamais, je ne voulus point souffrir que l'on échauffât à la manière du pays, avec des fourneaux, la chambre où je couchais[2].

SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE DE TOURS EN 374, MORT EN 396.

Extraits de la vie de saint Martin par saint Sulpice-Sévère, son disciple, mort vers 420. — Traduits par Ch. Barthélemy.

Martin naquit à Sabaria, ville de Pannonie, mais il fut élevé à Pavie en Italie. Il dut le jour à des parents élevés en dignité selon le siècle, mais payens. Son père, soldat d'abord, fut ensuite tribun militaire. Martin suivit aussi la carrière des armes dans son adolescence et servit dans la cavalerie sous l'empereur Constance, puis sous le césar Julien ; non pas de bon gré, car, dès sa sainte enfance, cet illustre enfant n'aspirait qu'au service de Dieu. En effet, à l'âge de dix ans, malgré ses parents, il s'enfuit à l'église et demanda instamment d'être reçu au nombre des catéchumènes.

Bientôt se consacrant tout entier, d'une admirable

[1] Julien peint très-bien ce que nous avons vu ces derniers hivers. Les glaçons que la Seine laisse sur ses bords, après la débâcle, pourraient être pris pour des blocs de marbre. (*Note de Chateaubriand.*)

[2] Ces fourneaux étaient apparemment des poêles.

manière à l'œuvre de Dieu, lorsqu'il eut douze ans, il brûla du désir de se retirer dans le désert, et il aurait réalisé ses vœux, si la faiblesse de son âge ne s'y fût opposée. Cependant l'espoir toujours tendu vers les monastères et l'église, Martin méditait ainsi, dès son enfance, le dessein qu'ensuite il accomplit avec dévotion.

Mais les Empereurs ayant ordonné, par un édit, que les fils des vétérans fussent enrôlés, le père de Martin, qui voyait avec chagrin ces heureux commencements, le fit prendre et enchaîner, l'enleva, le conduisit à l'armée et le contraignit de prêter les serments militaires[1], bien qu'il n'eût encore que quinze ans. Martin, sous la tente, se contenta d'un seul esclave, qui était moins son serviteur que son maître, jusque-là que la plupart du temps il lui ôtait les souliers et les nettoyait. Ils mangeaient ensemble, et le maître faisait, le plus souvent, office de valet.

Martin porta, pendant près de trois ans, les armes, avant de recevoir le baptême, et pourtant se conserva pur des vices ordinaires aux gens de guerre et dont ils ont coutume de se souiller. Plein de bonté pour ses camarades et d'une admirable charité à leur égard, il montrait une patience et une humilité vraiment surhumaines.

Il n'est pas nécessaire de louer en lui la vertu de frugalité, qui était telle dans l'usage qu'il faisait de la nourriture et de la boisson, que déjà, en ce temps-là, on le regardait non pas comme un soldat, mais comme un moine. Par ces vertus, il s'était tellement attaché tous ses camarades, qu'ils le vénéraient avec une merveilleuse affection.

Martin, quoiqu'il ne fût pas encore régénéré dans le

[1] Faire tout ce qui serait ordonné pour le service de l'empire et ne pas quitter les armes avant d'avoir servi pendant les vingt-quatre années que durait le service militaire.

Christ, se montrait candidat du baptême par ses bonnes œuvres, qui consistaient à assister les malades, secourir les malheureux, nourrir les pauvres, vêtir ceux qui étaient nus, ne se réservant de sa solde rien que le pain quotidien. Car déjà alors, auditeur fidèle de l'Evangile, il ne songeait point au lendemain.

Or, en un certain temps, au milieu d'un hiver plus rigoureux que de coutume, et si rude, que beaucoup de personnes périrent de froid, Martin, un jour qu'il n'avait que ses armes et son mince manteau de soldat, rencontra à la porte de la cité d'Amiens, un pauvre nu. Ce pauvre priait les passants d'avoir pitié de lui, et tous passaient outre. L'homme de Dieu comprit que ce malheureux, dont les autres n'avaient pas pitié, lui était réservé. Que ferait Martin cependant? Il n'avait plus que son manteau qui lui couvrait les épaules ; car il avait déjà distribué tous ses vêtements à d'autres pauvres. Toutefois, il saisit son épée, coupe en deux son manteau, en donne la moitié au pauvre, et se revêt de l'autre moitié.

Quelques-uns des spectateurs se mirent à rire, en voyant ce vêtement difforme et écourté ; d'autres, en grand nombre, plus sensés, gémirent du fond du cœur de n'avoir rien fait de semblable, eux qui, mieux couverts, auraient pu habiller le pauvre, sans se mettre à nu.

La nuit suivante, Martin, durant son sommeil, voit le Christ vêtu de la moitié de manteau que le pauvre avait reçue. Il lui est ordonné de regarder très-attentivement le Seigneur et de reconnaître le vêtement qu'il avait donné. Puis il entend Jésus qui, se tournant vers la multitude des anges qui l'entourent, dit à haute voix : « Martin, encore catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. »

Vraiment le Seigneur se souvenait de ses paroles : il avait dit autrefois : « Ce que vous faites à l'un des plus petits, vous le faites à moi, » lorsqu'il déclara avoir

été vêtu en la personne du pauvre, et daigna, pour rendre témoignage à une si bonne œuvre, se montrer avec le même habit que lé pauvre avait reçu.

Cette vision n'enorgueillit point le très-saint homme, qui, reconnaissant la bonté de Dieu dans son œuvre, vola au baptême, à l'âge de dix-huit ans. Toutefois, il ne renonça pas au service militaire, et se laissa vaincre par les prières de son tribun, lequel habitait sous la même tente que lui, et promettait, quand le temps de son tribunat serait écoulé, de renoncer au monde. Martin, dans cette espérance, demeura encore soldat, mais soldat de nom seulement, deux ans après son baptême.

Cependant les Barbares ayant fait une irruption dans les Gaules, le césar Julien, rassembla une armée auprès de Worms, donna une gratification aux soldats, et selon la coutume chacun d'eux était appelé. Vint le tour de Martin. Alors jugeant l'occasion favorable pour demander son congé (car il n'estimait pas pouvoir en conscience recevoir de l'argent avec l'intention de ne plus servir) : « Jusqu'ici, dit-il au César, j'ai été ton soldat ; souffre que maintenant je sois le soldat de Dieu. Que ceux qui doivent combattre reçoivent tes largesses. Je suis, moi, soldat du Christ ; il ne m'est pas permis de combattre. »

Alors, à ces paroles, le tyran frémit de courroux, et il dit à Martin que ce n'était pas la religion mais la crainte de combattre l'ennemi le lendemain, qui le faisait renoncer au service militaire. Mais, Martin intrépide et devenu plus ferme encore en présence de la terreur qu'on voulait lui inspirer : « Si l'on attribue ma retraite à la lâcheté, dit-il, et non à la foi, demain je me présenterai, sans armes, à la tête de l'armée, et, au nom du Seigneur Jésus, protégé non par un bouclier ni par un casque, mais par le signe de la croix, je pénétrerai dans les bataillons ennemis, sans crainte aucune. » Julien ordonne que Martin soit mis au ca-

7.

chot, ordonnant que le lendemain, comme il l'avait demandé, il fût exposé sans armes aux traits des Barbares.

Le lendemain, les ennemis envoyèrent demander la paix, se livrant corps et biens. Qui doutera que cette victoire ne fût due au saint homme que le Seigneur ne voulait point envoyer sans armes au combat... Ensuite, après avoir quitté le service militaire, Martin se rendit auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers.

Réputé homme puissant en miracle, et vraiment apostolique, l'église de Tours demanda Martin pour évêque. Mais, comme on ne pouvait pas facilement le tirer de son monastère, Ruricius, citoyen de la ville de Tours, se jeta à ses pieds, disant que sa femme était malade, ce qui n'était qu'une feinte, et lui persuada de sortir. Des troupes d'habitants qui s'étaient mis en embuscade sur le chemin, se saisissent de lui et le conduisent sous bonne garde jusqu'à Tours, où une multitude incroyable de peuple était accourue, non seulement du pays, mais encore des villes voisines, pour prendre part à l'élection.

Dans tous les cœurs, même volonté, mêmes vœux, même sentiment : Martin est le plus digne de l'épiscopat ! L'église de Tours sera heureuse sous un tel pasteur ! Cependant un petit nombre de personnes, surtout quelques-uns des évêques appelés pour sacrer le futur prélat, s'opposaient d'une manière impie à l'élection de Martin, disant que c'était une personne méprisable, de mauvaise mine, sale, mal vêtue, les cheveux en désordre et indigne de l'épiscopat. Mais le peuple, d'un esprit plus sain que les évêques, se moqua de la folie de ceux qui voulaient jeter le blâme sur un homme illustre, et ils furent contraints de faire ce que voulait ce peuple que le Seigneur inspirait.

Cependant, parmi les évêques présents, nul, dit-on, ne s'opposait plus à l'élection de Martin qu'un certain

défenseur. Aussi remarqua-t-on qu'il fut stigmatisé par la bouche du roi-prophète, et voici de quelle manière. De fortune, le lecteur qui devait lire ce jour-là, ne put s'ouvrir un passage à travers la foule. Les clercs se troublent ; et l'un d'eux, en l'absence du lecteur, prend le psautier et lit le premier passage qu'il rencontre : or, c'était le psaume : « Tu as tiré la louange de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, à cause de tes ennemis, pour détruire l'ennemi et le défenseur. » A ces mots, le peuple pousse un cri ; les opposants sont confondus.

Et ainsi on fut persuadé que ce psaume avait été lu par la divine volonté, afin que le défenseur entendît la condamnation de ce qu'il avait fait.

Il n'est pas en notre pouvoir de révéler combien Martin se montra grand dans l'épiscopat. Il ne changea rien de son ancienne manière de vivre, conservant la même humilité dans le cœur, la même pauvreté dans ses vêtements.

Plein d'autorité et de grâce, Martin savait allier à la dignité d'évêque, la vie et la vertu d'un moine. Il demeura quelque temps dans une cellule proche de l'église. Ensuite, ne pouvant souffrir la distraction des visites qu'il recevait, il se fit un monastère à 2 milles de la cité de Tours, en un lieu solitaire et écarté [1]. C'était un véritable désert, enfermé d'un côté par une roche haute et escarpée, de l'autre par un coude de la Loire. On n'y pouvait pénétrer que par un très-étroit sentier. Martin logeait dans une cabane formée de branches d'arbres ; un grand nombre des frères avaient de semblables cabanes : la plupart s'étaient creusé des cellules dans le roc. Martin avait là 80 disciples, qui se modelaient sur leur bienheureux maître. Ils ne possédaient rien en propre, tout était en commun entre eux. Per-

[1] Ce monastère, fondé par saint Martin, a été depuis la célèbre abbaye de Marmoutier (*majus monasterium*), aujourd'hui en ruines.



sonne ne pouvait ni acheter ni vendre, comme c'est la coutume de la plupart des moines. Nul autre art que l'écriture n'était exercé par les frères; encore n'y appliquait-on que les jeunes : les anciens vaquaient à l'oraison.

Les frères sortaient rarement de leurs cellules, si ce n'était pour s'assembler dans l'oratoire. Ils mangeaient tous ensemble après l'heure du jeûne, et ne faisaient point usage de vin, sans y être contraints par infirmité. La plupart d'entre eux étaient vêtus de poil de chameau, et c'était un crime d'être habillé délicatement. Ce qu'il faut d'autant plus admirer, qu'il y avait là beaucoup de nobles, élevés d'une manière bien différente, et qui pourtant s'étaient soumis à cette humilité et à cette souffrance. Nous avons vu plusieurs de ces disciples de Martin devenir évêques dans la suite, et, en effet, quelle est la cité ou l'église qui ne désirerait avoir un pontife tiré du monastère de Martin?

Après avoir raconté les nombreux miracles que fit saint Martin, étant évêque, Sulpice-Sévère continue :

Passons à des choses de moindre importance. Eh! que dis-je? dans un temps de dépravation et de corruption tel que le nôtre, n'est-ce pas beaucoup qu'un évêque ait eu le courage de ne point s'abaisser à aduler la puissance impériale! De diverses contrées, grand nombre d'évêques étaient rassemblés auprès de l'empereur Maxime, homme farouche et enorgueilli de ses victoires dans la guerre civile. Tous faisaient leur cour à l'Empereur avec une basse flatterie, et des évêques avaient la lâcheté de se soumettre à un honteux vasselage. Martin seul soutint l'honneur et la dignité de son ministère apostolique. Forcé d'intercéder auprès de Maxime pour quelques personnes, il commanda plutôt qu'il ne supplia. L'Empereur l'invita plusieurs fois à sa table, et Martin refusa longtemps, disant qu'il ne

pouvait s'asseoir à la table d'un homme qui avait privé deux empereurs, l'un du trône, l'autre de la vie.

Enfin, comme Maxime assurait qu'il n'avait point pris volontairement la pourpre, mais qu'il avait cédé à la nécessité, et défendu, les armes à la main, la souveraine puissance que les soldats, par la volonté de Dieu, lui avaient imposée, ajoutant que sa victoire inespérée prouvait que Dieu ne lui était point contraire, et qu'aucun de ses ennemis n'avait péri, sinon en bataille rangée, Martin se laissa vaincre aux raisons ou aux prières de l'Empereur et s'assit à la table de Maxime, qui en eut une joie extrême.

Les convives étaient de hauts et illustres personnages invités comme à une fête : Evodius, à la fois préfet et consul, le plus juste des hommes, et deux comtes revêtus du plus grand pouvoir, l'un frère et l'autre oncle de l'Empereur. Sur le même lit que les deux comtes, le prêtre de Martin occupait la place du milieu ; pour lui il était assis sur un petit siége auprès de l'Empereur. Au milieu du repas, un officier selon l'usage, présenta une coupe à l'Empereur, qui la fit porter au saint évêque, s'attendant à la recevoir de sa main [1], ce qu'il désirait vivement. Mais Martin après avoir bu, donna la coupe à son prêtre, pensant que personne n'était plus digne de boire le premier après lui, et ne croyant pas devoir préférer à ce prêtre l'Empereur ou l'un de ses parents. Cette action fut admirée de Maxime et de tous les assistants, qui virent avec beaucoup de satisfaction et de joie le mépris même que le saint évêque leur avait témoigné. On en parla dans tout le palais; et on loua Martin d'avoir fait, à la table de l'Empereur, ce que nul évêque n'avait encore osé faire à la table des moindres magistrats.

[1] L'usage était que celui à qui on apportait à boire le premier, buvait, et puis présentait la coupe à celui des convives qui était le plus distingué.



Martin prédit aussi à Maxime, longtemps avant l'événement, que s'il allait en Italie, comme il en avait le dessein, faire la guerre à Valentinien, il aurait d'abord quelques succès, mais qu'il périrait bientôt. La chose arriva comme Martin l'avait prédite. Lorsque Maxime passa les Alpes, le jeune Valentinien prit la fuite ; mais un an après, ses affaires se rétablirent, et Maxime fut pris et tué dans les murs d'Aquilée[1].

ÉTAT DE LA GAULE VERS 435.

IMPOTS, EXACTIONS, LA BAGAUDIE.

SALVIEN, *du Gouvernement de Dieu*, liv. V, traduction du P. Bonnet.

Salvien, prêtre, né vers 390 à Trèves, mourut en 484 à Marseille. Il est auteur des traités *De la Providence ou du Gouvernement de Dieu*, *et de l'Avarice*. Ces ouvrages sont écrits avec éloquence et énergie.

Je parle de ces proscriptions et de ces exactions cruelles par lesquelles les Romains se ruinent les uns les autres. Mais pourquoi dis-je qu'ils se ruinent mutuellement? Disons plutôt qu'un petit nombre opprime une innombrable multitude, et c'est en cela que le crime paraît plus grand. Il serait plus supportable si chacun souffrait à son tour ce qu'il fait souffrir aux autres. Mais quel est ce renversement par lequel on voit les impôts publics devenir la proie des particuliers. On voit, sous le prétexte du fisc, des hommes privés s'enrichir des dépouilles du peuple. On dirait que c'est une conspiration ; tout y entre, les supérieurs et les subalternes ; les juges mêmes n'en sont pas exempts. Y a-t-il une ville, un bourg, un village, où il n'y ait pas autant de petits

[1] Par l'armée de Théodose, 388.

tyrans qu'il y a de juges et de receveurs des droits publics? Ils sont fiers du nom qu'ils portent; ils s'applaudissent de leurs concussions et de leurs violences, parce que c'est par ce même endroit qu'ils sont craints et honorés, semblables aux voleurs de grands chemins, qui ne se croient jamais plus glorieux ni plus dignes d'envie que quand ils sont plus redoutés. Je le répète donc, est-il une ville où les principaux ne ruinent les veuves et les orphelins, et ne leur dévorent pour ainsi dire les entrailles? Les gens de bien ont le même sort; soit que par mépris des biens de la terre, ils ne veuillent pas se défendre, soit que n'ayant que leur innocence pour tout appui, ils ne le puissent pas. Ainsi personne n'est en sûreté; et si vous en exceptez ceux que leur autorité ou leur crédit rend redoutables, personne n'échappe à l'avidité de cette espèce de voleurs. Il faut leur ressembler, si l'on veut éviter de devenir leur proie, et l'on a porté l'injustice jusqu'à ce point qu'il n'y a de sûreté que pour les méchants, et qu'il n'y en a plus pour les gens de bien.

Mais quoi, au milieu de cette foule d'hommes injustes, ne se trouve-t-il pas des personnes amies de la vertu qui protégent les gens de bien, qui, selon l'expression de l'Ecriture, délivrent le pauvre et l'indigent des mains du pécheur? Non; il n'en est pas, et peu s'en faut que l'on ne puisse dire avec le Prophète : « Il n'y pas un homme qui fasse le bien, il n'en est pas un seul ». En effet, les malheureux trouvent-ils quelque part du secours? Les prêtres mêmes du Seigneur n'ont pas assez de fermeté pour résister à la violence des oppresseurs. Parmi ces prêtres, les uns gardent le silence et les autres ne font pas mieux que s'ils le gardaient; non que tous manquent de courage, mais une prudence et une politique coupables les retiennent, Ils se dispensent d'annoncer la vérité, parce que les méchants ne sont pas disposés à l'écouter; ils portent ce dégoût jusqu'à la haine et à l'horreur. Loin de respecter et de

craindre la parole de Dieu, ils la méprisent avec un orgueil insolent. Voilà sur quoi se fondent les prêtres pour autoriser ce silence par lequel ils ménagent les méchants. Ils n'osent, disent-ils, exposer la vérité avec toute la force qu'il faudrait, de peur que cette exposition ne serve à rendre les méchants plus criminels, en les rendant plus rebelles.

Tandis que l'on use de ces lâches ménagements, les pauvres sont dépouillés, les veuves gémissent, les orphelins sont opprimés; on en voit qui, sortis d'une honnête famille, et après avoir reçu une honnête éducation, sont contraints de chercher un asile chez les ennemis même du peuple romain, pour ne pas être les victimes d'une injuste persécution, prêts à périr par la cruauté dont usent à leur égard d'autres Romains. ils vont chercher chez les Barbares une humanité qui devrait être le vrai caractère des Romains. J'avoue que ces Barbares chez qui ils se retirent ont des mœurs, un langage, une manière malpropre de se mettre, qui n'a nul rapport aux coutumes et à la propreté des Romains; mais n'importe, ils ont moins de peine à se faire à ces manières qu'à souffrir la cruauté des Romains. Ils passent au service des Goths, ou se mêlent à des voleurs attroupés, et ne se repentent point d'avoir pris ce parti, trouvant plus de douceur à vivre libres en portant le nom d'esclaves, qu'à être esclaves en ne conservant que le seul nom de liberté. Autrefois on estimait et on achetait bien cher le titre de citoyen romain; aujourd'hui on y renonce, et on le quitte devenu tout à la fois et vil et détestable. Or je demande quel plus fort argument pour prouver l'injustice des Romains, que de voir des personnes nobles se résoudre à perdre le nom de Romains pour échapper à l'injustice de leurs persécuteurs?

De plus, parmi ceux qui ne se retirent pas chez les Barbares, une partie est contrainte de devenir en quelque sorte semblable à eux. Je parle d'une grande partie

de l'Espagne et des Gaules, et de toutes ces autres provinces de l'empire, à qui notre injustice a fait renoncer ou à qui elle a fait perdre le nom de citoyens Romains. Je parle encore de ces exilés à qui on a donné le nom de *Bagaudes*; maltraités, dépouillés, condamnés par des juges injustes, après avoir perdu tout droit aux immunités de l'empire, ils ne se sont plus mis en peine de conserver la gloire du nom romain. Après cela, nous leur faisons un crime de leur malheur. Nous leur donnons un nom odieux, dont nous les avons forcés de se charger. Nous les traitons de rebelles, après que par nos vexations nous les avons comme contraints de se soulever. Car quelle raison les a déterminés à vivre ainsi de vols et de brigandage? Ne sont-ce pas nos violences? N'est-ce pas l'injustice des magistrats? Ne sont-ce pas les proscriptions, les rapines, les concussions de ceux qui s'enrichissent du bien des citoyens, et qui, sous le prétexte de tributs et d'impôts, augmentent leurs richesses des dépouilles du peuple? Ce sont des bêtes farouches, qui n'ont de penchant que pour dévorer. Ce sont des voleurs qui, différents de la plupart des autres, ne se contentent pas de voler, mais portent la fureur jusqu'à donner la mort et à se repaître, pour ainsi dire, de sang. Par ce procédé inhumain, on a forcé de devenir Barbares des gens à qui il n'était plus permis d'être Romains, ou qui ne le pouvaient être sans périr. Après avoir perdu leur liberté, ils ont pensé à conserver leur vie. N'est-ce pas là la peinture de ce qui se fait aujourd'hui [1]. Il est un nombre infini de gens que l'on réduit à être contraints de se retirer parmi les Bagaudes; ils s'y retireraient en effet, tant est grande la persécution qu'ils souffrent, si le défaut de courage ne les empêchait

[1] Il s'agit de la grande révolte des Bagaudes, aux ordres de Tibat ou Tibaton ; cette révolte dura deux ans (435-36). Comme toujours ceux qui firent cette *Bagaudie* étaient surtout des esclaves et des colons. La Bagaudie de 441 paraît être une des dernières, ou même la dernière; ces révoltes avaient commencé vers 280.



de se résoudre à mener cette vie vagabonde. Ils gémissent sous le joug de leurs ennemis, et souffrent un supplice forcé. Accablés sous le poids de la servitude, ils font des vœux inutiles pour la liberté. Ainsi leur cœur se trouve partagé ; d'une part la violence dont on use à leur égard les porte à chercher les moyens de se rendre libres ; mais cette même violence les met hors d'état d'exécuter leurs résolutions.

En vain on dirait que ces sortes de personnes, souvent bizarres dans leurs désirs, souhaitent de certaines choses et craignent en même temps qu'on ne les force à les faire. Toutefois, comme ce qu'ils désirent en cette rencontre est un grand malheur pour eux, la justice n'exige-t-elle pas de ceux qui les dominent, de ne pas les contraindre à former de semblables souhaits ? Mais après tout, n'est-il pas naturel de voir des malheureux penser à la fuite, tandis qu'on les opprime par des exactions cruelles, tandis que des proscriptions qui se succèdent les unes aux autres les mettent dans un danger continuel. S'ils quittent leurs maisons, c'est qu'ils craignent qu'elles ne deviennent le théâtre de leurs tourments, et l'exil est pour eux la seule ressource qui leur reste contre l'oppression. Il est vrai qu'ils se retirent chez des peuples ennemis ; mais ces ennemis mêmes leur semblent moins redoutables que ceux qui les ruinent par leurs exactions. Et ces exactions sont d'autant plus insupportables pour eux, qu'elles sont mal distribuées, que chacun n'en est pas chargé à proportion du bien qu'il possède, tous ne contribuant pas à des impositions qui devraient être générales. Car n'y a-t-il pas de la cruauté à exiger que les pauvres payent ce qui devraient être pris sur les riches, et que, pour ainsi dire, tout le fardeau tombe sur les faibles, tandis que les forts ne sont chargés de rien ? Ainsi deux choses concourent à les rendre malheureux, l'envie et la pauvreté ; l'envie s'acharne contre eux, parce qu'ils refusent de payer ; la pauvreté les afflige, parce qu'elle

les met hors d'état de satisfaire. N'est-ce pas là la situation la plus déplorable que l'on puisse imaginer?

Voici des choses plus cruelles encore, et des injustices plus criantes que l'on fait à ces malheureux. On voit les riches se faire une étude d'inventer de nouveaux tributs pour en charger ensuite le peuple. Ce serait se tromper que de prétendre justifier les riches en disant que leurs richesses doivent les empêcher d'en user de la sorte, parce qu'en augmentant les impôts ils s'en chargeraient eux-mêmes. Et quoi! ignorez-vous que les lois ne sont pas pour les riches, hardis et empressés à faire ces augmentations, parce qu'ils savent bien qu'elles ne tomberont pas sur eux? Or, tels sont les prétextes auxquels ils ont recours. Tantôt ce sont des ambassadeurs et tantôt des envoyés extraordinaires des princes. On les recommande aux personnes qui tiennent les premiers rangs dans la province, et l'accueil magnifique qu'on leur offre est toujours la cause de la ruine du peuple. Les présents qu'on leur fait sont pris sur de nouveaux tributs que l'on impose, et toujours le pauvre fournit ce que le riche donne; celui-ci fait sa cour aux dépens de celui-là.

Ici l'on fait une objection frivole. Peut-on, disent quelques-uns, se dispenser de faire de ces sortes de réceptions aux ministres des princes? Non, on ne doit pas s'en dispenser. Mais la justice n'exige-t-elle pas des riches, qu'étant les premiers à imposer, ils soient aussi les premiers à payer, et que ces longs flots de compliments et de marques de respect dont ils sont si prodigues soient soutenus par une libéralité plus réelle? Les pauvres ne sont-ils pas en droit de leur dire : « Vous voulez que nous portions une partie des charges publiques, il faut donc que vous portiez l'autre, et que tandis que nous donnons vous donniez de votre côté »? Ne pourraient-ils pas même prétendre avec justice que ceux qui recueillent toute la gloire de ces sortes de réceptions en fissent toute la dépense? Ils se relâchent

cependant sur cet article, et ils demandent seulement un partage juste et plus humain des impositions publiques. Qu'après tout la condition des pauvres est à plaindre! Ils payent, et on les force de payer, sans qu'ils sachent pourquoi on les y force. Car permet-on à quelqu'un de demander pourquoi il doit payer, ou d'alléguer et de chercher les raisons qu'il a de payer, ou de demander à être déchargé?

Au reste, on ne sait au vrai jusques où va l'injustice des riches que quand ils viennent à se brouiller entre eux. Alors on entend ceux qui se croient offensés reprocher aux autres que c'est une injustice criante de voir deux ou trois hommes faire des traités, inventer des tributs qui ruinent des provinces entières. C'est là en effet le caractère des riches; ils croient qu'il est de leur honneur de ne pas souffrir que l'on décide de rien sans les consulter, prêts à approuver les choses les plus injustes, pourvu que l'on ait pour eux la déférence qu'ils croient qu'on leur doit. Guidés par leur seul orgueil, on les voit, ou pour se venger de ceux qui les avaient méprisés, ou pour faire briller leur autorité, ordonner les mêmes choses qu'ils avaient traité d'injustices lorsque les autres les ordonnaient. Au milieu de ces dissensions, les pauvres sont comme sur une mer orageuse, toujours battus et agités par les flots qui s'entrechoquent. Il ne leur reste pas même cette consolation, de pouvoir dire que les personnes constituées en dignité ne sont pas toutes injustes; qu'il se trouve des gens de bien qui réparent le mal que les méchants ont causé, et qui relèvent par de nouveaux remèdes ceux que l'on avait opprimés par de nouvelles impositions. Il n'en est pas ainsi. L'injustice est partout égale. Ne voit-on pas que comme les pauvres sont les premiers que l'on accable, ils sont les derniers que l'on pense à soulager. Nous l'avons éprouvé, il n'y a pas longtemps, lorsque le malheur des temps a obligé les empereurs à diminuer les impôts de quelques

villes ; ce soulagement qui devait être répandu également sur tout le monde, a-t-il été pour d'autres que pour les riches? Ce n'est point aux pauvres que l'on pense dans ces conjonctures, et après avoir commencé par les opprimer, on a la dureté de ne pas seulement penser à les soulager, du moins les derniers. Pour tout dire en un mot, c'est aux pauvres que l'on fait porter tout le fardeau des tributs, et ce n'est jamais à eux qu'on en fait sentir la diminution.

Quelle serait après cela notre erreur si, traitant les pauvres avec tant de rigueur, nous croyions que Dieu n'usera d'aucune sévérité à notre égard, comme s'il nous était permis d'être injustes sans que Dieu nous fasse sentir le poids de sa justice? Les Romains seuls sont capables de se souiller par tous les vices qui règnent parmi eux ; nulle autre nation ne les porte à cet excès. On ne voit rien de semblable chez les Francs, chez les Huns, chez les Vandales, chez les Goths. Ceux des Romains qui ont cherché un asile dans les provinces barbares y sont à l'abri des maux qu'ils enduraient sur les terres de l'empire. Il n'y a rien qu'ils souhaitent avec plus d'ardeur que de n'avoir plus à vivre sous la domination romaine, plus contents parmi les Barbares que dans le sein de leur patrie. Ne soyons donc plus surpris de voir les Barbares prendre l'ascendant sur nous. Leur nombre grossit tous les jours, et bien loin que ceux qui s'étaient retirés parmi eux les quittent pour revenir à nous, nous voyons tous les jours de nouveaux Romains nous abandonner pour chercher un asile parmi eux. Une seule chose m'étonne à ce propos ; c'est que tout ce qu'il y a de pauvres et de malheureux parmi nous, n'aient pas recours à ce moyen de se mettre à l'abri de l'oppression. Ce qui les en empêche, c'est sans doute la difficulté de transporter leurs familles et le peu de bien qu'ils ont dans une terre étrangère; forcés par une dure nécessité, ils ne quittent qu'à regret leurs maisons et leurs troupeaux ;

mais la violence et le poids des exactions leur paraît un plus grand mal, et dans cette extrémité ils prennent la seule ressource qui leur reste, quelque pénible qu'elle soit. Ils se jettent entre les bras des riches pour en recevoir de la protection, ils se réduisent à une triste espèce de servitude[1].

A dire vrai, je ne désapprouverais pas cette conduite, je croirais même qu'il y aurait en cela de quoi louer les riches si, pleins de charité, ils se servaient de leur crédit en faveur des pauvres par une protection gratuite; si des motifs d'humanité, et non pas d'intérêt, les portaient à se rendre les défenseurs des opprimés. Mais qui peut ne pas regarder comme une cruauté dans les riches de les voir ne se déclarer les protecteurs des pauvres que pour les dépouiller, de ne défendre des malheureux qu'à condition de les rendre plus malheureux encore qu'ils n'étaient, c'est-à-dire par la perte de tout leur bien. Le père alors, pour acheter un peu de protection, est contraint de livrer ce qu'il avait destiné à être l'héritage de son fils, et l'un ne peut se mettre à l'abri de l'extrême misère qu'en réduisant l'autre à l'extrême disette. Voilà tout ce qui revient aux pauvres de la protection des riches; voilà où aboutissent les secours qu'ils se vantent de donner. Il paraît bien qu'ils n'ont jamais que leur intérêt en vue, et qu'en se déclarant pour les pères ils ne cherchent qu'à ruiner les enfants.

Telle est la manière dont les riches s'y prennent pour tirer du profit de tout ce qu'ils font. Il serait à souhaiter que du moins leur façon de vendre fût semblable à ce qui se pratique dans les autres ventes; alors il resterait quelque chose à celui qui achète. Mais quel est ce nouveau genre de commerce dans lequel celui qui vend reçoit sans rien donner; et dans lequel

[1] Il s'agit du patronage (*patrocinium*), qui se trouvera expliqué plus loin, p. 138.

celui qui achète donne tout sans rien acquérir? Dans les autres marchés, la condition de celui qui achète est regardée comme la plus avantageuse, par l'espérance du profit; ici celui qui vend profite seul, et rien ne reste à celui qui achète.

Ce n'est là cependant qu'une partie du malheur des pauvres. Voici quelque chose de plus barbare et de plus criant; on ne peut ni le voir ni l'entendre sans frémir d'horreur. Il arrive que la plus grande partie du petit peuple, après avoir été ainsi dépouillés de leurs terres et de leurs possessions, réduits à ne rien avoir, ne laissent pas d'être chargés d'impôts ; l'exaction est un fardeau dont ils ne peuvent se décharger, et ce qui semblait devoir être seulement attaché à leurs terres retombe sur leurs personnes. Quelle injustice cruelle! Le riche possède, et le pauvre paye! Le fils sans avoir recueilli la succession de son père se trouve accablé par les mêmes impôts que le père payait! Imagine-t-on une plus dure extrémité que celle d'être dépouillé par des usurpateurs particuliers et d'être en même temps persécuté par des tyrans publics?

Parmi ces malheureux, ceux à qui il reste quelque prudence naturelle, ou ceux que la nécessité a rendus prudents, tâchent à devenir les fermiers[1] des terres qu'ils possédaient auparavant; d'autres se cherchent des asiles contre la misère, et d'autres enfin, en qui se trouve une âme moins élevée, se rendent volontairement esclaves, chassés non-seulement de leur patrimoine, mais encore dégradés du rang de leur naissance, bannis de leurs maisons, et perdant tout à la fois le droit qu'ils avaient sur eux-mêmes par la liberté. De là vient le comble de leur misère; car en perdant la liberté ils perdent presque la raison; et par un changement qui tient de l'enchantement, des hommes devenus esclaves sont traités comme des bêtes, et leur

[1] Les colons.

deviennent semblables en quelque sorte, en cultivant comme elles les terres des riches.

Cessons donc de nous plaindre avec étonnement de ce que nous devenons la proie des Barbares, nous qui ravissons la liberté à nos concitoyens. Ces ravages qui désolent les campagnes, ces villes ruinées et détruites, sont notre ouvrage; nous nous sommes attiré tous ces maux; et la tyrannie que nous avons exercée contre les autres est, à dire vrai, la cause de celle que nous éprouvons. Nous l'éprouvons plus tard que nous ne méritions; Dieu nous a longtemps épargnés, mais enfin sa main s'est appesantie, et selon l'expression de l'Écriture, prise dans un autre sens, l'ouvrage de nos mains retombe sur nous. De malheureux exilés ne nous ont touché d'aucune compassion; à notre tour, nous sommes châtiés par l'exil; nous avons trompé les étrangers, devenus étrangers parmi les Barbares, nous souffrons de leur mauvaise foi; attentifs à profiter des conjonctures du temps, nous nous en sommes servis pour ruiner des hommes libres; chassés du lieu de notre naissance, nous éprouvons les mêmes maux.

Mais que l'aveuglement des hommes est incurable! nous sentons le poids de la colère de Dieu justement irrité contre nous, et nous nous dissimulons à nous-mêmes que la justice de Dieu nous poursuit.

MOEURS DES GALLO-ROMAINS.

SALVIEN, *du Gouvernement de Dieu*, liv. VI.

Ne voit-on pas dans les Gaules que les plus grands seigneurs n'ont tiré d'autres fruits de leurs malheurs que de devenir plus déréglés dans leur conduite? J'ai vu moi-même, dans Trèves, des personnes nobles et

constituées en dignité, quoique dépouillées de leurs biens, au milieu d'une province ravagée, montrer plus de corruption dans leurs mœurs qu'on ne remarquait de décadence dans leurs affaires domestiques. La désolation du pays n'avait pas été si grande qu'il ne restât encore quelque ressource; mais la corruption des mœurs était si extrême, qu'elle était sans remède. Les vices, ces cruels ennemis du cœur, faisaient au dedans plus de ravages que les Barbares, ennemis seulement du corps, n'en faisaient au dehors. Les Romains étaient eux-mêmes leurs plus cruels ennemis. Je devrais arroser de mes larmes la peinture des choses dont j'ai été témoin. J'ai vu des vieillards qui étaient dans les charges publiques, des chrétiens dans le dernier retour de l'âge, aimer encore la bonne chère et la volupté. Par où commencer pour leur reprocher leur corruption? Leurs dignités, leur âge, le nom de chrétien, le péril qui les menaçait, lequel de tous ces endroits devait fournir les premiers reproches? Pourrait-on croire que des vieillards fussent capables de s'abandonner à ces déréglements pendant la paix, que des jeunes gens le pussent être, pendant la guerre, que des chrétiens le pussent jamais être? Dignités, âge, profession, religion, on oubliait tout dans la fureur de la débauche. Qui n'eût pris les principaux de cette ville pour des insensés? Cette ardeur n'a pu être ralentie par les destructions réitérées de cette ville criminelle. Quatre fois Trèves, cette ville la plus florissante des Gaules, a été prise et ruinée. Le premier malheur eut dû suffire pour déterminer les habitants à une sincère conversion, afin qu'une rechute n'attirât pas une seconde punition. Chose incroyable! le nombre des malheurs n'a fait qu'augmenter le penchant fatal pour le vice. Tel qu'on nous représente dans la fable cet hydre dont les têtes renaissaient plus nombreuses à mesure qu'on les coupait, telle était la ville de Trèves; ses malheurs croissaient, et en même temps croissait aussi

la fureur de ses habitants pour le libertinage des mœurs. Le châtiment, qui dégoûte ailleurs du vice, en faisait naître ici un goût plus vif et plus empressé ; et il eût été plus facile de vider Trèves d'habitants que de la purger de cette fureur impie.

Cette peinture des désordres de Trèves convient à une ville voisine, qui lui cédait peu en magnificence. Outre tous les autres vices qui s'y étaient introduits, l'avarice et l'ivrognerie y dominaient ; mais l'ivrognerie surtout était si fort en usage, que les principaux de la ville ne purent se résoudre ou n'étaient pas en état de pouvoir sortir de table lorsque les Barbares, maîtres des remparts, entraient de tous côtés dans la ville. Dieu le permit ainsi, afin de faire voir plus clairement la raison pourquoi il châtiait les habitants de cette ville. C'est là que j'ai vu un renversement bien déplorable. On ne voyait aucune différence de mœurs entre les vieillards et les jeunes gens ; la même indiscrétion dans les discours, la même légèreté, le même luxe, le même penchant pour l'ivrognerie, les rendaient semblables les uns aux autres. Des hommes âgés, élevés depuis longtemps aux charges publiques, n'ayant plus que peu de jours à vivre, buvaient comme eussent pu faire les plus robustes. Les forces, qui leur manquaient pour marcher, ne leur manquaient pas pour boire ; et leurs jambes ailleurs chancelantes se fortifiaient dans les occasions de danser. Je raccourcis ce portrait odieux ; et pour l'achever d'un seul trait, je n'ai qu'à dire qu'on a vu dans cette ville la vérité de ce que disait le Sage, que le vin et les femmes rendent les sages impies à l'égard de Dieu.

Après avoir décrit ce qui se faisait dans les plus fameuses villes des Gaules, que dirai-je des villes moins considérables, si ce n'est qu'elles ont de même toutes péri par les vices de leurs habitants ! Le crime y avait tellement endurci tous les cœurs, qu'on était au milieu du péril sans le craindre, On était menacé d'une capti-

vité prochaine, et on ne la craignait pas, Dieu permettait qu'on demeurât dans cette insensibilité, afin qu'on ne prît point de précautions pour détourner sa ruine. Déjà les Barbares étaient présents qu'on ne voyait aucune crainte dans les hommes, et que dans les villes on ne se donnait aucun mouvement pour se garantir de l'invasion. Personne, à la vérité, n'avait envie de périr ; mais tel était l'aveuglement des pécheurs, qu'on ne prenait aucun soin pour éviter sa perte. L'intempérance, l'ivrognerie, l'amour du repos avaient fait naître une négligence et une indolence incurables. Semblables à ceux dont l'Écriture dit qu'un assoupissement que Dieu permettait s'était saisi d'eux. Cet assoupissement que Dieu répand est un présage d'une ruine prochaine ; car l'Écriture nous apprend que quand les iniquités du pécheur sont montées à un certain point, la Providence l'abandonne à lui-même, et qu'ainsi livré à son propre sens il court à sa perte.

Je ne crois pas devoir rien ajouter pour persuader que l'empressement des hommes pour les plaisirs criminels n'a pas cessé jusqu'à leur entière destruction. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cet aveuglement se perpétuera, et l'on peut prédire que les hommes seront toujours les mêmes. Voyons-nous qu'aucune des villes et des provinces qui sont prises ou ravagées par les Barbares change de conduite? Y est-on humilié, pense-t-on à se convertir et à se corriger ? Tel est le caractère des Romains ; on les voit périr, mais on ne les voit pas se corriger. Trois fois la première ville des Gaules a été détruite, trois fois elle a été comme le bûcher de ses habitants. La destruction même ne fut pas le plus grand mal qu'elle eut à supporter. La misère accablait ceux que la ruine de leur patrie n'avait pas fait périr. Ce qui s'était garanti de la mort gémissait dans le malheur. Les uns, couverts de blessures, traînaient une vie languissante : les autres, à demi-brûlés, sentaient longtemps les cruels effets de l'incendie. Ceux-ci péris-

saient par la faim, et ceux-là par la nudité ; un grand nombre succombaient à la violence du mal ou à la rigueur du froid. Ainsi la même mort se faisait sentir en mille façons différentes. En un mot, la ruine d'une seule ville était une calamité pour un grand nombre d'autres. J'ai vu, et je n'ai pas refusé mon secours aux misérables, j'ai vu les cadavres des hommes et des femmes confondus, nus, déchirés, donnant un douloureux spectacle aux habitants des autres villes, et servant de nourriture aux chiens et aux oiseaux. La puanteur qu'exhalaient ces corps morts devenait mortelle pour les vivants, et ceux qui n'avaient pas été enveloppés dans le saccagement de cette ville ne laissaient pas d'en sentir les mauvais effets. Mais qu'ont produit toutes ces calamités ? Si les choses n'étaient évidentes, on ne pourrait s'imaginer que les hommes fussent capables d'un endurcissement si extraordinaire ; mais personne n'ignore qu'un petit nombre de gens de qualité qui étaient restés dans cette ville ruinée, employèrent leurs premiers soins à obtenir des empereurs la permission de faire célébrer les jeux du cirque.

Habitants de la ville de Trèves, à qui j'adresse ici la parole, est-il possible que vous ayez pu conserver de l'empressement pour les jeux du cirque[1] ! Quoi ! ce triste état d'une ville prise et saccagée, tant de sang répandu, tant de tourments soufferts, tant de captifs dans les fers, tant de maux, n'ont pu vous apprendre à vous modérer ! Ah ! votre folie mérite les larmes de tous les hommes de bon sens. A dire le vrai, vous m'avez paru dignes de pitié lorsque votre ville a été ruinée ; mais je trouve que vous l'êtes bien davantage quand je compare votre ardeur pour les spectacles. Je croyais bien que les malheurs de la guerre pouvaient faire perdre les biens temporels, mais je ne croyais pas

[1] Les combats de gladiateurs étaient encore les principaux jeux du cirque.

qu'ils pussent faire perdre la raison. Vous vous adressez donc aux empereurs pour obtenir la permission d'ouvrir le théâtre et le cirque; mais où est la ville, où est le peuple pour qui vous présentez cette requête? Je regarde, et je ne vois qu'une ville ensevelie dans ses cendres et un peuple dans les fers; partout je rencontre ou des cadavres ou des yeux baignés de pleurs. A peine des restes malheureux ont-ils échappé à la ruine commune, et ces restes sont dans la douleur et dans la misère, et l'on ne sait si la destinée de ceux qui ont péri n'est pas plus heureuse que le sort de ceux qui vivent encore.

Mais quel lieu choisirez-vous pour ces jeux sacriléges? Sera-ce sur le tombeau de vos citoyens égorgés, au milieu de leur sang répandu et encore fumant et de leurs ossements dispersés. Trouverez-vous un endroit dans toute la ville où cette image de la mort et du carnage ne s'offre à vos yeux? Toutes ces circonstances ne vous ont-elles pas dû persuader que ce n'est pas le temps de demander des jeux et des fêtes publiques? Comment oserez-vous donner des marques de joie, environnés des débris de l'incendie? Et comment oserez-vous rire au milieu de tant de justes sujets de pleurer? Mais enfin quand il n'y aurait que cette seule considération à avoir, pensez que par ces spectacles impies vous allumez contre vous la colère de Dieu. Ah! je ne suis plus étonné que vous ayez été châtiés par tous les maux que vous avez soufferts! Une ville que trois renversements n'ont pu corriger méritait bien de souffrir une quatrième destruction!

LE PATROCINIAT — ORIGINES DE LA FÉODALITÉ

LEHUËROU[1], *Histoire des institutions mérovingiennes et carlovingiennes* (t. I, p. 136).

Chacun essayait de se soustraire aux charges intolérables de la vie civile. Ce ne fut plus la liberté que l'on rechercha, ce fut la servitude. On y courut, on s'y précipita. Ce furent les paysans des frontières, exposés sans défense aux incursions des Barbares, qui donnèrent le signal de cette espèce de désertion. Bientôt elle devint générale, et, au milieu du troisième siècle, des villages, des villes entières renoncent à leur indépendance et se donnent un autre maître que l'Empereur. Le monde romain se brise déjà à ses extrémités; une multitude infinie de petites sociétés presque imperceptibles se forment incessamment des blocs qui s'en détachent, et s'abritent au milieu de ses ruines. Le Code nous les montre se constituant au cœur même de l'empire, sous la main même de l'Empereur, en dépit de toutes les menaces, par la double influence des spoliations du fisc et des déprédations des Barbares. Il y eut dès lors comme un essai, une première efflorescence des institutions féodales, qui un peu plus tard couvrirent l'Europe entière. Il y a déjà des *seigneurs*, cachés encore sous l'ancienne et familière dénomination de *patrons;* et il y en a autant qu'il se trouve de villages en révolte contre une autorité qui ne peut plus donner que l'oppression en retour de l'obéissance.

Ce principe de dissolution devint plus actif à mesure que la force centrale perdit de son énergie, et devait rester sans contre-poids le jour où celle-ci cesserait de se faire sentir. Au III[e] siècle, ce ne sont encore que

[1] Lehuërou, né en 1807, mort en 1843, était professeur à la Faculté des lettres de Rennes.

quelques hameaux isolés qui se séparent de l'empire ; un peu plus tard ce sera la Gaule et la Bretagne. La plupart de ces *tyrans* qui remplissent l'histoire des empereurs ne sont que l'expression et le produit de cette situation nouvelle. Eux aussi sont des *patrons*, des libérateurs, que les provinces opprimées croyaient se donner contre la tyrannie étrangère. C'étaient les représentants de cette force de répulsion qui tendait de plus en plus à disloquer ce grand tout, et à replacer dans l'isolement et l'indépendance les parties hétérogènes qu'un travail de huit cents ans y avait fait entrer. Ce malaise s'annonce pour la première fois par les séditions de la Gaule, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, arrive de crise en crise à son paroxysme sous les Trente Tyrans, se continue à travers les révoltes de Carausius, d'Allectus, de Maxime, de Constantin dans la Bretagne, celles de Magnence, de Sylvanus, de Maxime, de Constantin, de Sébastien dans la Gaule (pour ne parler que de celles-là), et aboutit enfin, après tant de scissions temporaires, au partage définitif du V[e] siècle.

Ainsi l'empire d'Auguste ne périt pas d'une autre manière que celui de Charlemagne; les circonstances étaient les mêmes, les résultats ne pouvaient différer. Le principe de dissolution qui brisa l'empire romain et qui le fractionna en autant de royaumes barbares qu'il renfermait de grandes lignes géographiques et de nationalités mal éteintes, brisa l'empire carlovingien à son tour en autant de blocs qu'il renfermait de royaumes, et chacun de ceux-ci en autant de parcelles qu'il comptait de châteaux-forts. Il continua d'agir sans interruption, malgré de vains et impuissants efforts, pendant six cents ans, de Dioclétien à Hugues Capet. Alors on recommença de nouveau à reconstruire. Ainsi, au point de vue de l'histoire générale, la formation des royaumes barbares à la chute de l'empire et l'établissement de la féodalité à la mort de Charlemagne ne

sont, à vrai dire, que des effets de la même cause. Dioclétien, Constantin, Théodose, Théodoric, Charles Martel, Charlemagne, réussirent un moment à la paralyser, mais sans pouvoir la détruire. Leurs essais de reconstruction ont immortalisé leur mémoire, parce que les hommes admirent volontiers ce qui est grand, et ne demandent aux héros que du génie; mais si leurs efforts ont pu retarder de quelques années la formation de la société féodale, elle n'en est pas moins sortie de terre sous leurs yeux, et elle n'a conservé en s'élevant que les moins significatives peut-être des empreintes dont ils avaient voulu la marquer.

Il faut convenir que les origines de la féodalité ne sont pas toutes où l'on a coutume de les chercher; et que tels faits qui nous paraissent nouveaux aux sixième et septième siècles dataient déjà de trois cents ans. Dans ce nombre il faut placer le plus caractéristique de tous, le fractionnement du territoire et l'isolement du pouvoir. Ce mal avait déjà miné l'empire romain avant de s'attaquer aux sociétés barbares; et lorsqu'il les faisait crouler à petit bruit du sixième au dixième siècle, il ne faisait que se continuer. Il faut se donner le spectacle de cette lutte désespérée de la loi impériale contre un ennemi qui la tuera.

« Que les laboureurs[1] n'invoquent aucun patronage[2], et qu'ils soient livrés au supplice, si par d'audacieuses fourberies ils cherchent à se donner de pareils appuis. Quant à ceux qui les accordent, ils devront payer pour chaque fonds et chaque contravention une amende de

[1] *Code Théodosien*, XI, tit. 24, l. 2.

[2] Le petit propriétaire, libre de naissance et maître de sa terre, pour échapper au fisc, à l'impôt, aux exactions et aux violences de toute espèce, achetait la protection, le patronage (*patrocinium*) de quelque puissant personnage, en lui donnant sa terre et en devenant *colon*, c'est-à-dire à peu près esclave, lui et sa postérité. Les grands, en devenant patrons d'un grand nombre de colons, se constituèrent d'immenses propriétés (*latifundia*) sur lesquelles ils régnaient en seigneurs presque indépendants. L'usage des *patrocinia* se continua sous les Franks par le système de la *recommandation*. (L. D.)

25 livres d'or; mais que notre fisc ne prenne que la moitié de ce que les patrons avaient coutume de prendre en totalité. »

« Quiconque[1] parmi les officiers, ou dans quelque classe de citoyens que ce soit, sera convaincu d'avoir accepté un *patronage*, qu'il soit soumis aux peines de droit. Quant aux possesseurs[2], qu'on les contraigne, bon gré mal gré, d'obéir aux statuts impériaux et de contribuer aux charges publiques. Que s'il se trouve des villages qui, à raison des avantages de leur position ou du nombre de leurs habitants, osent s'y refuser, qu'on leur inflige tel châtiment que de droit. »

« Quiconque[3] accordera son *patronage* aux paysans, de quelque dignité qu'il soit, qu'il soit maître de la milice, comte, proconsul, vicaire, préfet de la province, tribun, curiale, ou de telle autre dignité, qu'il paye une amende de 40 livres d'or pour chaque patronage accordé, s'il ne renonce à l'avenir à une pareille témérité. Et non-seulement ceux qui accueilleront les paysans dans leur *clientèle* seront frappés de l'amende en question, mais ceux qui y recourront pour échapper à l'impôt en payeront le double. »

« Nous avons attaché des peines plus sévères aux lois faites par nos prédécesseurs pour défendre les *patronages*. Ainsi, à l'avenir, quiconque sera convaincu d'avoir accordé son patronage à des laboureurs ou à des villageois propriétaires, qu'il soit dépouillé de son propre bien. Quant aux laboureurs, qu'ils soient aussi dépouillés de leurs terres[4]. »

Toutes ces menaces furent également impuissantes, car la situation était déjà plus forte que les hommes;

[1] *Code Théodosien*, l. 3 (année 395).
[2] C'est-à-dire aux propriétaires qui avaient cédé leurs propriétés à des patrons et en étaient devenus les colons, échangeant la liberté et la propriété contre une espèce d'esclavage et un peu de sécurité. (L. D.)
[3] Année 396.
[4] Année 399.

la dissolution suivit son cours, et marcha rapidement vers son terme.

MOEURS DES BARBARES.

CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques* [1].

Tout ce qui se peut rencontrer de plus varié, de plus extraordinaire, de plus féroce dans les coutumes des sauvages, s'offrit aux yeux de Rome : elle vit d'abord successivement, et ensuite tout à la fois, dans le cœur et dans les provinces de son empire, de petits hommes maigres et basanés, ou des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendres de frêne; les uns nus, ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or; les autres couverts de peaux, de sayons, de larges braies, de tuniques étroites et bigarrées; d'autres encore la tête chargée de casques faits en guise de mufles de bêtes féroces; d'autres encore le menton et l'occiput rasés, ou portant longues barbes et moustaches. Ceux-

[1] Cette admirable étude, aussi belle dans la forme que savante dans le fond, a été rédigée d'après les sources suivantes :

AGATHIAS, *Histoire du règne de Justinien.* — AMMIEN MARCELLIN, *Histoire romaine.* — SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu.* — BÈDE, *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise.* — *Recueil des Bollandistes* (sainte Geneviève). — CLAUDIEN, *Invectives contre Rufin; Consulat d'Honorius.* — *Chronicon Alexandrinum.* — *L'Edda.* — EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique.* — FRÉDÉGAIRE, *Chronique.* — *Gallia christiana.* — GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire ecclésiastique des Franks.* — IDACE, *Chronique.* — SAINT JÉROME, *Contre Jovin* et *Lettres.* — JORNANDÈS, *Histoire des Goths.* — JULIEN, *Diverses œuvres.* — LE P. LABBE, *Collection des Conciles.* — LUITPRAND, *Ambassades auprès de Nicéphore.* — OROSE, *Histoire.* — PRISCUS, *Histoire des Goths.* — PROCOPE, *Histoire des Goths et des Vandales.* — PROSPER D'AQUITAINE, *Chronique.* — SALVIEN, *du Gouvernement de Dieu.* — SIDOINE APOLLINAIRE, *Panégyrique de Majorien, Lettres.* — SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique.* — TERTULLIEN. — VICTOR, évêque de Vite, *Histoire de la persécution des Vandales.* — ZOSIME, *Histoire romaine,* etc.

ci s'escrimaient à pied avec des massues, des maillets, des marteaux, des framées, des angons à deux crochets, des haches à deux tranchants, des frondes, des flèches armées d'os pointus, des filets et des lanières de cuir, de courtes et de longues épées ; ceux-là enfourchaient de hauts destriers bardés de fer ou de laides et chétives cavales, mais rapides comme des aigles. En plaine, ces hommes hostoyaient éparpillés, ou formés en coin, ou roulés en masse ; parmi les bois, ils montaient sur les arbres, objets de leur culte, et combattaient portés sur les épaules et dans les bras de leurs dieux.

Des volumes suffiraient à peine au tableau des mœurs et des usages de tant de peuples.

Les Agathyrses, comme les Pictes, se tachetaient le corps et les cheveux d'une couleur bleue ; les gens d'une moindre espèce portaient leurs mouchetures rares et petites ; les nobles les avaient larges et rapprochées.

Les Alains ne cultivaient point la terre ; ils se nourrissaient de lait et de la chair des troupeaux ; ils erraient avec leurs chariots d'écorce, de désert en désert. Quand leurs bêtes avaient consommé tous les herbages, ils remettaient leurs villes sur leurs chariots, et les allaient planter ailleurs. Le lieu où ils s'arrêtaient devenait leur patrie. Les Alains étaient grands et beaux ; ils avaient la chevelure presque blonde, et quelque chose de terrible et de doux dans le regard. L'esclavage était inconnu chez eux ; ils sortaient tous d'une source libre.

Les Goths, comme les Alains, de race scandinave, leur ressemblaient ; mais ils avaient moins contracté les habitudes slaves, et ils inclinaient plus à la civilisation. Apollinaire a peint un conseil de vieillards Goths ; « Selon leur ancien usage, leurs vieillards se réunissent » au lever du soleil ; sous les glaces de l'âge, ils ont le » feu de la jeunesse. On ne peut voir sans dégoût la » toile qui couvre leur corps décharné ; les peaux dont

» ils sont vêtus leur descendent à peine au-dessous du » genou. Ils portent des bottines de cuir de cheval, » qu'ils attachent par un simple nœud au milieu de la » jambe, dont la partie supérieure reste découverte. » Et pourquoi ces Goths étaient-ils assemblés ? Pour s'indigner de la prise de Rome par un Vandale, et pour élire un empereur romain !

Le Sarrasin, ainsi que l'Alain, était nomade : monté sur son dromadaire, vaguant dans des solitudes sans bornes, changeant à chaque instant de terre et de ciel, sa vie n'était qu'une fuite.

Les Huns parurent effroyables aux Barbares eux-mêmes : ils considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe ; à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux ; ces cavaliers dont la voix était grêle et le geste sauvage. La renommée les représentait aux Romains comme des bêtes marchant sur deux pieds, ou comme ces effigies difformes que l'antiquité plaçait sur les ponts. On leur donnait une origine digne de la terreur qu'ils inspiraient : on les faisait descendre de certaines sorcières appelées *Aliorumna*, qui, bannies de la société par le roi des Goths Félimer, s'étaient accouplées dans les déserts avec les démons.

Différents en tout des autres hommes, les Huns n'usaient ni de feu ni de mets apprêtés ; ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-crues, couvées un moment entre leurs cuisses, ou échauffées entre leur siége et le dos de leurs chevaux. Leurs tuniques, de toile colorée et de peaux de rats des champs, étaient nouées autour de leur cou ; ils ne les abandonnaient que lorsqu'elles tombaient en lambeaux. Ils enfonçaient leur tête dans des bonnets de peau arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre. On eût dit qu'ils étaient cloués sur leurs chevaux, petits et mal formés, mais infatigables. Souvent

ils s'y tenaient assis comme les femmes ; ils y traitaient d'affaires, délibérant, vendant, achetant, buvant, mangeant, dormant sur le cou étroit de leur bête, s'y livrant, dans un profond sommeil, à toutes sortes de songes.

Sans demeure fixe, sans foyer, sans lois, sans habitudes domestiques, les Huns erraient avec les chariots qu'ils habitaient. Dans ces huttes mobiles, les femmes façonnaient leurs vêtements, accouchaient, allaitaient leurs nourrissons jusqu'à l'âge de puberté. Nul, chez ces générations, ne pouvait dire d'où il venait, car il avait été conçu loin du lieu où il était né, et élevé plus loin encore. Cette manière de vivre dans des voitures roulantes était en usage chez beaucoup de peuples, et notamment parmi les Franks. Majorien surprit un parti de cette nation : « Le coteau voisin retentissait du bruit » d'une noce ; les ennemis célébraient en dansant, à la » manière des Scythes, l'hymen d'un époux à la blonde » chevelure. Après la défaite on trouva les préparatifs » de la fête errante, les marmites, les mets des convives, tout le régal prisonnier et les odorantes couronnes de fleurs....... Le vainqueur enleva le chariot » de la mariée[1]. »

Sidoine est un témoin considérable des mœurs des Barbares dont il voyait l'invasion. « Je suis, dit-il, au » milieu des peuples chevelus, obligé d'entendre le » langage du Germain, d'applaudir, avec un visage » contraint, au chant du Bourguignon ivre, les cheveux » graissés avec du beurre acide....... Heureux vos yeux, » heureuses vos oreilles, qui ne les voient et ne les entendent point ! heureux votre nez, qui ne respire pas » dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail et de l'oignon ! »

Tous les Barbares n'étaient pas aussi brutaux. Les Franks, mêlés depuis longtemps aux Romains, avaient

[1] Sidoine Apollinaire, *Panégyrique de Majorien.*

pris quelque chose de leur propreté et de leur élégance. « Le jeune chef marchait à pied au milieu des siens ; » son vêtement d'écarlate et de soie blanche était enri- » chi d'or ; sa chevelure et son teint avaient l'éclat de » sa parure. Ses compagnons portaient pour chaussure » des peaux de bête garnies de tous leurs poils ; leurs » jambes et leurs genoux étaient nus ; les casaques bi- » garrées de ces guerriers montaient très-haut, ser- » raient les hanches, et descendaient à peine au jarret ; » les manches de ces casaques ne dépassaient pas le » coude. Par-dessous ce premier vêtement se voyait » une saie de couleur verte bordée d'écarlate, puis une » rhénone fourrée, retenue par une agrafe[1]. Les épées » de ces guerriers se suspendaient à un étroit ceinturon, » et leurs armes leur servaient autant d'ornement que » de défense : ils tenaient dans la main droite des piques » à deux crochets, ou des haches à lancer ; leur bras » gauche était caché par un bouclier aux limbes d'ar- » gent et à la bosse dorée[2]. » Tels étaient nos pères.

Sidoine arrive à Bordeaux, et trouve auprès d'Euric, roi des Wisigoths, divers Barbares qui subissaient le joug de la conquête. « Ici se présente le Saxon aux yeux d'azur : ferme sur les flots, il chancelle sur la terre. Ici l'ancien Sicambre, à l'occiput tondu, tire en arrière, depuis qu'il est vaincu, ses cheveux renaissants sur son cou vieilli ; ici vagabonde l'Hérule aux joues verdâtres, qui laboure le fond de l'Océan, et dispute de couleur avec les algues ; ici le Bourguignon, haut de sept pieds, mendie la paix en fléchissant le genou[3]. »

Une coutume assez générale chez tous les Barbares était de boire la cervoise (la bière), l'eau, le lait et le vin, dans le crâne des ennemis. Étaient-ils vainqueurs, ils se livraient à mille actes de férocité ; les têtes des Romains entourèrent le camp de Varus, et les centu-

[1] Sorte de manteau en usage chez les peuples des bords du Rhin.
[2] S. Apollinarius, lib. IV, *Epist. ad Domnit.*
[3] S. Apollinarius, lib. VIII, epist. ix.

rions furent égorgés sur les autels de la divinité de la guerre. Étaient-ils vaincus, ils tournaient leurs fureurs contre eux-mêmes. Les compagnons de la première ligne des Cimbres que défit Marius furent trouvés sur le champ de bataille attachés les uns aux autres; ils avaient voulu impossibilité de reculer, et nécessité de mourir. Leurs femmes s'armèrent d'épées et de haches; hurlant, grinçant des dents de rage et de douleur, elles frappaient et Cimbres et Romains, les premiers comme des lâches, les seconds comme des ennemis : au fort de la mêlée, elles saisissaient avec leurs mains nues les épées tranchantes des légionnaires, leur arrachaient leurs boucliers, et se faisaient massacrer. Sanglantes, échevelées, vêtues de noir, on les vit, montées sur les chariots, tuer leurs maris, leurs frères, leurs pères, leurs fils, étouffer leurs nouveau-nés, les jeter sous les pieds des chevaux, et se poignarder. Une d'entre elles se pendit au bout du timon de son chariot, après avoir attaché par la gorge deux de ses enfants à chacun de ses pieds. Faute d'arbres pour se procurer le même supplice, le Cimbre vaincu se passait au cou un lacs coulant, nouait le bout de la corde de ce lacs aux jambes ou aux cornes de ses bœufs : ce laboureur d'une espèce nouvelle, pressant l'attelage avec l'aiguillon, ouvrait sa tombe.

On retrouvait ces mœurs terribles parmi les Barbares du cinquième siècle. Leur cri de guerre faisait palpiter le cœur du plus intrépide Romain : les Germains poussaient ce cri sur le bord de leurs boucliers appliqués contre leurs bouches. Le bruit de la corne des Goths était célèbre.

Avec des ressemblances et des différences de coutumes, ces peuples se distinguaient les uns des autres par des nuances de caractères : « Les Goths sont fourbes, » mais chastes, dit Salvien; les Allamans, impudi- » ques, mais sincères; les Franks, menteurs, mais hos- » pitaliers; les Saxons, cruels, mais ennemis des vo-

» luptés[1]. » Le même auteur fait aussi l'éloge de la pudicité des Goths, et surtout de celle des Vandales. Les Taïfales, peuplade de la Dacie, péchaient par le vice contraire[2].

Les Huns, perfides dans les trèves, étaient dévorés de la soif de l'or. Abandonnés à l'instinct des brutes, ils ignoraient l'honnête et le déshonnête. Obscurs dans leur langage, libres de toute religion et de toute superstition, aucun respect divin ne les enchaînait. Colères et capricieux, dans un même jour ils se séparaient de leurs amis sans qu'on eût rien dit pour les irriter, et leur revenaient sans qu'on eût rien fait pour les adoucir[3].

Quelques-unes de ces races étaient anthropophages. Un Sarrasin tout velu et nu jusqu'à la ceinture, poussant un cri rauque et lugubre, se précipite, le glaive au poing, parmi les Goths arrivés sous les murs de Constantinople après la défaite de Valens ; il colle ses lèvres au gosier de l'ennemi qu'il avait blessé, et en suce le sang aux regards épouvantés des spectateurs[4]. Les Scythes de l'Europe montraient ce même instinct du furet et de la hyène : saint Jérome[5] avait vu, dans les Gaules, les Atticotes, horde bretonne, qui se nourrissaient de chair humaine : quand ils rencontraient dans les bois des troupeaux de porcs et d'autre bétail, ils coupaient les mamelles des bergères et les parties les plus succulentes des pâtres, délicieux festin pour eux. Les Alains arrachaient la tête de l'ennemi abattu, et de la peau de son cadavre ils caparaçonnaient leurs chevaux. Les Budins et les Gélons se faisaient aussi des vêtements et des couvertures de cheval avec la peau des vaincus, dont ils se réservaient la tête. Ces mêmes Gé-

[1] Salvien, *De Gubern.*, lib. VII.
[2] Ammien Marcellin, liv. XXXI, ch. ix.
[3] Ammien Marcellin, liv. XXXI, ch. ii.
[4] *Idem*, XXXI, xvi.
[5] T. IV, p. 201, *adv. Jovin.*, lib. II.

lons se découpaient les joues ; un visage tailladé, des blessures qui présentaient des écailles livides, surmontées d'une crête rouge, étaient le suprême honneur.

L'indépendance était tout le fond d'un Barbare, comme la patrie était tout le fond d'un Romain, selon l'expression de Bossuet. Etre vaincu ou enchaîné paraissait à ces hommes de bataille et de solitude chose plus insupportable que la mort : rire en expirant était la marque distinctive du héros. Saxon le Grammairien dit d'un guerrier : « Il tomba, rit et mourut. » Il y avait un nom particulier dans les langues germaniques pour désigner ces enthousiastes de la mort : le monde devait être la conquête de tels hommes.

Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poëtes : les Barbares avaient la passion de la musique et des vers ; leur muse s'éveillait au combat, aux festins et aux funérailles. Les Germains exaltaient leur dieu Tuiston dans de vieux cantiques : lorsqu'ils s'ébranlaient pour la charge, ils entonnaient en chœur le bardit ; et de la manière plus ou moins vigoureuse dont cet hymne retentissait, ils présageaient le destin futur du combat.

Chez les Gaulois, les bardes étaient chargés de transmettre le souvenir des choses dignes de louanges.

Jornandès raconte qu'à l'époque où il écrivait, on entendait encore les Goths répéter les vers consacrés à leur législateur. Au banquet royal d'Attila, deux Gépides célébrèrent les exploits des anciens guerriers : ces chansons de la gloire attablée animaient d'un attendrissement martial le visage des convives. Les cavaliers qui exécutaient autour du cercueil du héros tartare une espèce de tournoi funèbre, chantaient : « C'est ici Attila, » roi des Huns, engendré par son père Mundzuch. » Vainqueur des plus fières nations, il réunit sous sa » puissance la Scythie et la Germanie, ce que nul n'a» vait fait avant lui. L'une et l'autre capitale de l'empire » Romain chancelaient à son nom : apaisé par leur sou-

» mission, il se contenta de les rendre tributaires.
» Attila, aimé jusqu'au bout du destin, a fini ses jours,
» non par le fer de l'ennemi non par la trahison domes-
» tique, mais sans douleurs, au milieu de la joie. Est-il
» une plus douce mort que celle qui n'appelle aucune
» vengeance?[1] »

Un manuscrit originaire de l'abbaye de Fulde, maintenant à Cassel, a, par hasard, sauvé de la destruction le fragment d'un poëme teutonique qui réunit les noms d'Hildebrand, de Théodoric, d'Hermanric, d'Odoacre et d'Attila. Hildebrand, que son fils ne veut pas reconnaître, s'écrie : « Quelle destinée est la mienne ! J'ai erré
» hors de mon pays soixante hivers et soixante étés, et
» maintenant il faut que mon propre enfant m'étende
» mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. »
L'Edda (l'aïeule), recueil de la mythologie scandinave, les Sagga ou les traditions historiques des mêmes pays, les chants des Scaldes rappelés par Saxon le Grammairien, ou conservés par Olaüs Wormius dans sa *Littérature runique*, offrent une multitude d'exemples de ces poésies. J'ai donné ailleurs[2] une imitation du poëme lyrique de Lodbrog, guerrier scalde et pirate. « Nous
» avons combattu avec l'épée. . . . . Les aigles
» et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris
» de joie. . . . . Les vierges ont pleuré long-
» temps. . . . . Les heures de la vie s'écoulent :
» nous sourirons quand il faudra mourir. » Un autre chant tiré de l'Edda reproduit la même énergie et la même férocité.

Hogni et Gunar, deux héros de la race des Niflungs,

[1] Jornandès, chap. XLV.
[2] *Martyrs*, liv. VI.

Pugnavimus ensibus.......
....
Vitæ elapsæ sunt horæ :
Ridens moriar.

On trouvera plus loin ce chant reproduit tout entier.

sont prisonniers d'Attila. On demande à Gunar de révéler où est le trésor des Nifflungs, et d'acheter sa vie pour de l'or.

Le héros répond :

« Je veux tenir dans ma main le cœur d'Hogni, tiré » sanglant de la poitrine du vaillant héros, arraché avec » un poignard émoussé du sein de ce fils de roi.

» Ils arrachèrent le cœur d'un lâche qui s'appelait » Hialli; ils le posèrent tout sanglant sur un plat, et » l'apportèrent à Gunar.

» Alors Gunar, ce chef du peuple, chanta : « Ici je » vois le cœur sanglant d'Hialli; il n'est pas comme le » cœur d'Hogni le brave; il tremble sur le plat où il est » placé; il tremblait la moitié davantage quand il était » dans le sein du lâche. »

» Quand on arracha le cœur d'Hogni de son sein, il » rit; le guerrier vaillant ne songea pas à gémir. On » posa son cœur sanglant sur un plat, et on le porta à » Gunar.

» Alors ce noble héros, de la race des Nifflungs, » chanta : Ici je vois le cœur d'Hogni le brave; il ne ressemble pas au cœur d'Hialli le lâche; il tremble peu » sur le plat où on l'a placé; il tremblait la moitié » moins quand il était dans la poitrine du brave.

» Que n'es-tu, ô Atli (Attila), aussi loin de mes yeux » que tu le seras toujours de nos trésors ! En ma puissance est désormais le trésor caché des Nifflungs; car » Hogni ne vit plus.

» J'étais toujours inquiet quand nous vivions tous les » deux; maintenant je ne crains rien, je suis seul! »

Ce dernier trait est d'une tendresse sublime.

Ce caractère de la poésie héroïque primitive est le même parmi tous les peuples barbares; il se retrouve chez l'Iroquois qui précéda la société dans les forêts du Canada, comme chez le Grec redevenu sauvage, qui survit à la société sur ces montagnes du Pinde, où il n'est resté que la muse armée. « Je ne crains pas la

» mort, disait l'Iroquois; je me ris des tourments. Que » ne puis-je dévorer le cœur de mes ennemis! »

« Mange, oiseau (c'est une tête qui parle à un aigle, dans l'énergique traduction de M. Fauriel); mange, oiseau, mange ma jeunesse; repais-toi de ma bravoure; ton aile en deviendra grande d'une aune, et ta serre d'un empan[1]. »

Les lois mêmes étaient du domaine de la poésie. Un homme d'un rare talent dans l'histoire, M. Thierry, a fort ingénieusement remarqué que les *premières lignes du prologue* de la loi salique semblent être le texte littéral d'une ancienne chanson; il les rend ainsi, d'un style ferme et noble :

« La nation des Franks, illustre, ayant Dieu pour » fondateur, forte sous les armes, ferme dans les trai» tés de paix, profonde en conseil, noble et saine de » corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, » hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie » à la foi catholique, libre d'hérésie; lorsqu'elle était » encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration » de Dieu, recherchant la clef de la science, selon la » nature de ses qualités; désirant la justice, gardant sa » pitié; la *loi salique* fut dictée par les chefs de cette » nation, qui en ce temps commandaient chez elle.

» Vive le Christ, qui aime les Franks! Qu'il regarde » leur royaume..... Cette nation est celle qui, petite en » nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur » joug des Romains. »

La métaphore abondait dans les chants des scaldes : les fleuves sont la *sueur de la terre et le sang des vallées*, les flèches sont les *filles de l'infortune*, la hache est la *main de l'homicide*, l'herbe est la *chevelure de la terre*, la terre est le *vaisseau qui flotte sur les âges*, la mer est le *champ des pirates*, un vaisseau est leur *patin* ou le *coursier* des flots.

[1] Chants populaires de la Grèce.

Les Scandinaves avaient de plus quelques poésies mythologiques. « Les déesses qui président aux com-
» bats, les belles Walkyries, étaient à cheval, cou-
» vertes de leur casque et de leur bouclier. Allons,
» disent-elles, poussons nos chevaux au travers de ces
» mondes tapissés de verdure, qui sont la demeure des
» dieux. »

Les premiers préceptes moraux étaient aussi confiés en vers à la mémoire : « L'hôte qui vient chez vous a
» les genoux froids, donnez-lui du feu. Il n'y a rien de
» plus inutile que de trop boire de bière : l'oiseau de
» l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent, et leur dé-
» robe leur âme. Le gourmand mange sa mort. Quand
» un homme allume du feu, la mort entre chez lui
» avant que ce feu soit éteint. Louez la beauté du jour
» quand il sera fini. Ne vous fiez ni à la glace d'une
» nuit, ni au serpent qui dort, ni au tronçon de l'épée,
» ni au champ nouvellement semé. »

Enfin les Barbares connaissaient aussi les chants d'amour : « Je me battis dans ma jeunesse avec les
» peuples de Devonstheim, je tuai leur jeune roi ; ce-
» pendant une fille de Russie me méprise.

» Je sais faire huit exercices : je me tiens ferme à
» cheval, je nage, je glisse sur des patins, je lance le
» javelot, je manie la rame; cependant une fille de
» Russie me méprise[1]. »

Plusieurs siècles après la conquête de l'empire romain, l'usage des hymnes guerriers continua : les défaites amenaient des complaintes latines, dont l'air est quelquefois noté dans les vieux manuscrits : Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Charlemagne. La fureur de la poésie était telle, qu'on trouve des vers de toutes mesures jusque dans les diplômes du huitième, du neuvième

[1] *Les deux Edda ; les Sagga ;* WORM., *Litt. runic. ;* MALLET, *Hist. de Danemark.*

9.

et du dixième siècle. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881, par Louis, fils de Louis le Bègue. « J'ai connu » un roi appelé le seigneur Louis, qui servait Dieu de » bon cœur, parce que Dieu le récompensait... Il saisit » la lance et le bouclier, monta promptement à cheval, » et vola pour tirer vengeance de ses ennemis[1]. » Personne n'ignore que Charlemagne avait fait recueillir les anciennes chansons des Germains.

La chronique saxonne donne en vers le récit d'une victoire remportée par les Anglais sur les Danois, et l'Histoire de Norvége, l'apothéose d'un pirate du Danemark, tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion[2].

Les nautoniers normands célébraient eux-mêmes leurs courses; un d'entre eux disait : « Je suis né dans » le haut pays de Norvége, chez des peuples habiles » à manier l'arc; mais j'ai préféré hisser ma voile, » l'effroi des laboureurs du rivage. J'ai aussi lancé » ma barque parmi les écueils, *loin du séjour des » hommes.* » Et ce scalde des mers avait raison, puisque les *Danes* ont découvert le Vineland ou l'Amérique.

Ces rhythmes militaires se viennent terminer à la chanson de Roland, qui fut comme le dernier chant de l'Europe barbare. « A la bataille d'Hastings, dit admi» rablement le grand peintre d'histoire que je viens de » citer, un Normand appelé Taillefer poussa son cheval » en avant du front de la bataille, et entonna le chant » des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charle» magne et de Roland. En chantant il jouait de son » épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans » sa main droite; les Normands répétaient ses refrains, » ou criaient : Dieu aide! Dieu aide! »

[1] *Rerum gall. et franc. Script.*, tom. IX, page 99.

[2] Voyez ces chants dans l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. A. Thierry, tom. I, page 131 de la 3e édition.

Wace nous a conservé le même fait dans une autre langue :

Taillefer, qui moult bien chantoit,
Sur un cheval qui tost alloit,
Devant eux alloit chantant
De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Rainschevaux.

Cette ballade héroïque, qui se devait retrouver dans le roman de Roland et d'Olivier, de la bibliothèque des rois Charles V, VI et VII[1], fut encore chantée à la bataille de Poitiers.

Les poésies nationales des Barbares étaient accompagnées du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes, dans la joie des festins, faisaient résonner la corde de leur arc. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules, et la harpe dans l'île des Bretons : il y avait trois choses qu'on ne pouvait saisir pour dettes chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe.

Dans quelles langues tous ces poëmes étaient-ils écrits ou chantés? Les principales étaient la langue celtique, la langue slave, les langues teutonique et scandinave : il est difficile de savoir à quelle racine appartenait l'idiome des Huns. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendait dans les entretiens des Franks et des Tartares que des croassements de corbeaux ou des sons non articulés, sans aucun rapport avec la voix humaine ; mais quand les Barbares triomphèrent, force fut de comprendre les ordres que le maître donnait à l'esclave. Sidoine Apollinaire félicite Syagrius de s'exprimer avec pureté dans la langue des Germains : « Je ris, dit le littérateur puéril, en » voyant un *barbare* craindre devant vous de faire un

[1] Du Cange, voce *Cantilena Rollandi ; Mém. de l'Ac. des Inscript.*, tom. I, part. I, p. 317 ; *Hist. litt. de la France*, tom. VII, Avertiss., page 73.



» *barbarisme* dans sa langue. » Le quatrième canon du concile de Tours ordonne que chaque évêque traduira ses sermons latins en langue romane et tudesque. Louis le Débonnaire fit mettre la *Bible* en vers teutons. Nous savons, par Loup de Ferrières, que sous Charles le Chauve on envoyait les moines de Ferrières à Pruym, pour se familiariser avec la langue germanique. On fit connaître à la même époque les caractères dont les Normands se servaient pour garder la mémoire de leurs chansons ; ces caractères s'appelaient *runstabath ;* ce sont des lettres runiques : on y joignit celles qu'Ethicus avait inventées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes.....

Passons à la religion des Barbares. Les historiens nous disent que les Huns n'en avaient aucune : nous voyons seulement qu'ils croyaient, comme les Turcs, à une certaine fatalité. Les Alains, comme les peuples d'origine celtique, révéraient une épée nue fichée en terre. Les Gaulois avaient leur terrible *Dis*, père de la Nuit, auquel ils immolaient des vieillards sur le *dolmen*, ou la pierre druidique ; les Germains adoraient la secrète horreur des forêts. Autant la religion de ceux-ci était simple, autant celle des Scandinaves était compliquée.

Le géant Ymer fut tué par les trois fils de Bore : Odin, Vil et Ve. La chair de Ymer forma la terre, son sang la mer, son crâne le ciel. Le Soleil ne savait pas alors où était son palais ; la Lune ignorait ses forces ; et les étoiles ne connaissaient point la place qu'elles devaient occuper.

Un autre géant, appelé Norv, fut le père de la Nuit. La Nuit, mariée à un enfant de la famille des dieux, enfanta le Jour. Le Jour et la Nuit furent placés dans le ciel, sur deux chars conduits par deux chevaux ; Hrim-Fax (crinière gelée) conduit la Nuit : les gouttes de ses sueurs font la rosée ; Skin-Fax (crinière lumineuse) mène le Jour. Sous chaque cheval se trouve une

outre pleine d'air : c'est ce qui produit la fraîcheur du matin.

Un chemin ou un pont conduit de la terre au firmament : il est de trois couleurs, et s'appelle l'arc-en-ciel. Il sera rompu quand les mauvais génies, après avoir traversé les fleuves des enfers, passeront à cheval sur ce pont.

La cité des dieux est placée sous le chêne Ygg-Drasill, qui ombrage le monde. Plusieurs villes existent dans le ciel.

Le dieu Thor est fils aîné d'Odin; Tyr est la divinité des victoires. Heindall, aux dents d'or, a été engendré par neuf vierges. Loke est l'artisan des tromperies. Le loup Fenris est fils de Loke; enchaîné avec difficulté par les dieux, il sort de sa bouche une écume qui devient la source du fleuve Vam (les vices).

Frigga est la principale des déesses guerrières, qui sont au nombre de douze ; elles se nomment Walkyries : Gadur, Rosta et Skulda (l'avenir), la plus jeune des douze fées, vont tous les jours à cheval choisir les morts[1].

Il y a dans le ciel une grande salle, le Walhalla, où les braves sont reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes; par chacune de ces portes sortent huit cents guerriers morts, pour se battre contre le loup. Ces vaillants squelettes s'amusent à se briser les os, et viennent ensuite dîner ensemble : ils boivent le lait de la chèvre Heidruna, qui broute les feuilles de l'arbre Lœrada. Ce lait est de l'hydromel : on en remplit tous les jours une cruche assez large pour enivrer les héros décédés. Le monde finira par un embrasement.

Des magiciens ou des fées, des prophétesses, des dieux défigurés, empruntés de la mythologie grecque,

[1] *Edda.* — Voyez aussi Mallet, *Introd.* à l'*histoire de Danemark*, et les *Monuments de la Mythologie des anciens Scandinaves* pour servir de preuve à cette introduction, par le même auteur ; in-4°, Copenhague, 1766.

se retrouvaient dans le culte de certains Barbares. Le surnaturel est le naturel même de l'esprit de l'homme : est-il rien de plus étonnant que de voir des Esquimaux assemblés autour d'un *sorcier* sur leur mer solide, à l'entrée même de ce passage si longtemps cherché, qu'une éternelle barrière de glace fermait au vaisseau de l'intrépide capitaine Parry[1] ?

De la religion des Barbares, descendons à leurs gouvernements.

Ces gouvernements paraissent avoir été en général des espèces de républiques militaires, dont les chefs étaient électifs, ou passagèrement héréditaires, par l'effet de la tendresse, de la gloire, ou de la tyrannie paternelle. Toute l'antiquité européenne du paganisme et de la barbarie n'a connu que la souveraineté élective : la souveraineté héréditaire fut l'ouvrage du christianisme ; souveraineté même qui ne s'établit qu'au moyen d'une sorte de surprise, laissant dormir le droit à côté du fait.

La société naturelle présente les variétés de gouvernement de la société civilisée : le despotisme, la monarchie absolue, la monarchie tempérée, la république aristocratique ou démocratique. Souvent même les nations sauvages ont imaginé des formes politiques d'une complication et d'une finesse prodigieuses, comme le prouvait le gouvernement des Hurons. Quelques tribus germaniques, par l'élection du roi et du chef de guerre, créaient deux autorités souveraines indépendantes l'une de l'autre : combinaison extraordinaire.

Les peuples sortis de l'orient de l'Asie différaient en constitution des peuples venus du nord de l'Europe : la cour d'Attila offrait le spectacle du sérail de Stamboul ou des palais de Pékin, mais avec une différence notable ; les femmes paraissaient publiquement chez les

[1] Second voyage du capitaine Parry pour découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique.

Huns ; Maximin fut présenté à Cerca, principale reine ou sultane favorite d'Attila : elle était couchée sur un divan ; ses suivantes brodaient assises en rond sur les tapis qui couvraient le plancher. La veuve de Bléda avait envoyé en présent aux ambassadeurs de belles esclaves.

Les Barbares qui, en raison de quelques usages particuliers ressemblaient aux sauvages que j'ai vus au Nouveau Monde, différaient d'eux essentiellement sous d'autres rapports. Une centaine de Hurons, dont le chef, tout nu portait un chapeau brodé à trois cornes, servaient autrefois le gouverneur français du Canada : les pourrait-on comparer à ces troupes de race slave ou germanique auxiliaires des troupes romaines? Les Iroquois, au temps de leur plus grande prospérité, n'armaient pas plus de dix mille guerriers : les seuls Goths mettaient, comme un excédant de leur conscription militaire, un corps de cinquante mille hommes à la solde des empereurs ; dans le quatrième et dans le cinquième siècle, les légions entières étaient composées de Barbares. Attila réunissait sous ses drapeaux sept cent mille combattants, ce qu'à peine serait en état de fournir aujourd'hui la nation la plus populeuse de l'Europe. On voit aussi dans les charges du palais et de l'empire, des Franks, des Goths, des Suèves, des Vandales : nourrir, vêtir, équiper tant d'hommes, est le fait d'une société déjà poussée loin dans les arts industriels ; prendre part aux affaires de la civilisation grecque et romaine suppose un développement considérable de l'intelligence. La bizarrerie des coutumes et des mœurs n'infirme pas cette assertion : l'état politique peut être très-avancé chez un peuple, et les individus de ce peuple conserver les habitudes de l'état de nature.

L'esclavage était connu chez toutes ces hordes ameutées contre le Capitole. Cet affreux droit, émané de la conquête, est pourtant le premier pas de la civilisation : l'homme entièrement sauvage tue et mange ses prison-

niers : ce n'est qu'en prenant une idée de l'ordre social qu'il leur laisse la vie, afin de les employer à ses travaux.

La noblesse était connue des Barbares comme l'esclavage : c'est pour avoir confondu l'espèce d'égalité militaire qui naît de la fraternité d'armes, avec l'égalité des rangs, que l'on a pu douter d'un fait avéré. L'histoire prouve invinciblement que différentes classes sociales existaient dans les deux grandes divisions du sang scandinave et caucasien. Les Goths avaient leurs *Ases* ou demi-dieux : deux familles dominaient toutes les autres, les Amali et les Baltes.

Le droit d'aînesse était ignoré de la plupart des Barbares ; ce fut avec beaucoup de peine que la loi canonique parvint à le leur faire adopter. Non-seulement le partage égal subsistait chez eux, mais quelquefois le dernier né d'entre les enfants, étant réputé le plus faible, obtenait un avantage dans la succession.

« Lorsque les frères ont partagé le bien de leur père, dit la loi gallique, le plus jeune a la meilleure maison, les instruments de labourage, la chaudière de son père, son couteau et sa cognée. » Loin que l'esprit de ce qu'on appelle la *loi salique* fût en vigueur dans la véritable loi salique, la ligne maternelle était appelée avant la ligne paternelle dans les héritages et les affaires résultant d'iceux. On va bientôt en voir un exemple à propos de la peine d'homicide.

Le gouvernement suivait la règle de la famille ; un roi en mourant partageait sa succession entre ses enfants, sauf le consentement ou la ratification populaire : la loi politique n'était dans sa simplicité que la loi domestique.

Chez plusieurs tribus germaniques la possession était annale ; propriétaire de ce qu'on avait cultivé, le fonds, après la moisson, retournait à la communauté. Les Gaulois étendaient le pouvoir paternel jusque sur la vie de l'enfant : les Germains ne disposaient que de sa

liberté. Au pays de Galles, le pencénedit, ou chef du clan, gouvernait toutes les familles.

Les lois des Barbares, en les séparant de ce que le christianisme et le code romain y ont introduit, se réduisent à des lois pénales pour la défense des personnes et des choses. La loi salique s'occupe du vol des porcs, des bestiaux, des brebis, des chèvres et des chiens, depuis le cochon de lait jusqu'à la truie qui marche à la tête d'un troupeau, depuis le veau de lait jusqu'au taureau, depuis l'agneau de lait jusqu'au mouton, depuis le chevreau jusqu'au bouc, depuis le chien conducteur de meutes jusqu'au chien de berger. La loi gallique défend de jeter une pierre au bœuf attaché à la charrue et de lui trop serrer le joug.

Le cheval est particulièrement protégé : celui qui a monté un cheval ou une jument sans la permission du maître est mis à l'amende de quinze ou de trente sous d'or. Le vol du cheval de guerre d'un Frank, d'un cheval hongre, d'un cheval entier et de ses cavales, entraîne une forte composition[1]. La chasse et la pêche ont leurs garants : il y a rétribution pour une tourterelle ou un petit oiseau dérobé aux lacs où ils s'étaient pris, pour un faucon happé sur un arbre, pour le meurtre d'un cerf privé qui servait à embaucher les cerfs sauvages, pour l'enlèvement d'un sanglier forcé par un autre chasseur, pour le déterrement du gibier ou du poisson cachés, pour le larcin d'une barque ou d'un filet à anguilles. Toutes les espèces d'arbres sont mises à l'abri par des dispositions spéciales : veiller à la vie des forêts[2], c'était faire des lois pour la patrie.

L'association militaire, ou la responsabilité de la tribu et la solidarité de la famille, se retrouvent dans l'institution des cojurants ou compurgateurs : qu'un homme soit accusé d'un délit ou d'un crime, il peut, selon la loi

[1] *Lex Salic.*, tit. XXV. — *Lex Rip.*, tit. XLII.
[2] *Lex Salic.*, tit. VIII. — *Lex Rip.*, tit. LXVIII.

allemande et plusieurs autres, échapper à la pénalité, s'il trouve un certain nombre de ses *pairs* pour jurer avec lui qu'il est innocent. Si l'accusé était une femme, les compurgateurs devaient être femmes[1].

Le courage étant la première qualité du Barbare, toute injure qui en suppose le défaut est punie : ainsi, appeler un homme LEPUS, *lièvre*, ou CONCACATUS, *embrené*, amène une composition de trois ou de six sous d'or[2]; même tarif pour le reproche fait à un guerrier d'avoir jeté son bouclier en présence de l'ennemi.

La barbarie se montre tout entière dans la législation des blessures ; la loi saxonne est la plus détaillée à cet égard : quatre dents cassées au-devant de la bouche ne valent que six schillings ; mais une seule dent cassée auprès de ces quatre dents doit être payée quatre schillings; l'ongle du pouce est estimé trois schillings, et une des membranes du nez le même prix[3].

La loi ripuaire s'exprime plus noblement : elle demande trente-six sous d'or pour la mutilation du doigt qui sert à décocher les flèches[4] : elle veut qu'un ingénu paye dix-huit sous d'or pour la blessure d'un autre ingénu dont le sang aura coulé jusqu'à terre[5]. Une blessure à la tête, ou ailleurs, sera compensée par trente-six sous d'or, s'il est sorti de cette blessure un os d'une grosseur telle qu'il rende un son en étant jeté sur un bouclier placé à douze pieds de distance[6]. L'animal domestique qui tue un homme est donné aux parents du mort avec une composition ; il en est ainsi de la pièce de bois tombée sur un passant. Les Hébreux avaient des règlements semblables.

Et néanmoins ces lois, si violentes dans les choses

[1] *Leges Wallicæ.*
[2] *Lex Salic.*, tit. XXXII.
[3] *Lex Anglo-Saxonic.*, page 7.
[4] *Lex Ripuar.*, tit. V, art. XII.
[5] *Lex Ripuar.*, tit. II, art. XII.
[6] *Ibid.*, tit. LXX, art. I.

qu'elles peignent, sont beaucoup plus douces en réalité que nos lois : la peine de mort n'est prononcée que cinq fois dans la loi salique, et six fois dans la loi ripuaire; et, chose infiniment remarquable, ce n'est jamais, un seul cas excepté, pour châtiment du meurtre : l'homicide n'entraîne point la peine capitale, tandis que le rapt, la prévarication, le renversement d'une charte, sont punis du dernier supplice; encore pour tous ces crimes ou délits, y a-t-il la ressource des cojurants.

La procédure relative au seul cas de mort en réparation d'homicide est un tableau de mœurs. Quiconque a tué un homme, et n'a pas de quoi payer la composition, doit présenter douze cojurants, lesquels déclarent que le délinquant n'a rien, ni dans la terre, ni hors la terre, au delà de ce qu'il offre pour la composition. Ensuite l'accusé entre chez lui, et prend de la terre aux quatre coins de sa maison; il revient à la porte, se tient debout sur le seuil, le visage tourné vers l'intérieur du logis; de la main gauche, il jette la terre par-dessus ses épaules, sur son plus proche parent. Si son père, sa mère et ses frères ont fait l'abandon de tout ce qu'ils avaient, il lance la terre sur la sœur de sa mère ou sur les fils de cette sœur, ou sur les trois plus proches parents de la ligne maternelle[1]. Cela fait, déchaussé et en chemise, il saute, à l'aide d'une perche, par-dessus la haie dont sa maison est entourée : alors les trois parents de la ligne maternelle se trouvent chargés d'acquitter ce qui manque à la composition. Au défaut de parents maternels, les parents paternels sont appelés. Le parent pauvre qui ne peut payer jette à son tour la terre recueillie aux quatre coins de la maison, sur un parent plus riche. Si ce parent ne peut achever le montant de la composition, le demandeur oblige le défendeur meurtrier à comparaître à quatre audiences successives; et enfin, si aucun des parents de ce dernier ne

[1] Voilà l'exemple de la préférence dans la ligne maternelle.



le veut rédimer, il est mis à mort : *de vita componat.* De ces précautions multipliées pour sauver les jours d'un coupable, il résulte que les Barbares traitaient la loi en tyrans, et se prémunissaient contre elle : ne faisant aucun cas de leur vie ni de celle des autres, ils regardaient comme un droit naturel de tuer ou d'être tués. Un roi même, dans la loi des Saxons, pouvait être occis ; on en était quitte pour payer sept cent vingt livres pesant d'argent. Le Germain ne concevait pas qu'un être abstrait, qu'une loi pût verser son sang. Ainsi, dans la société commençante, l'instinct de l'homme repoussait la peine de mort, comme dans la société achevée la raison de l'homme l'abolira : cette peine n'aura donc été établie qu'entre l'état purement sauvage et l'état complet de civilisation, alors que la société n'avait plus l'indépendance du premier état et n'avait pas encore la perfection du second.

SUITE DES MŒURS DES BARBARES.

Les conducteurs des nations barbares avaient quelque chose d'extraordinaire comme elles. Au milieu de l'ébranlement social, Attila semblait né pour l'effroi du monde ; il s'attachait à sa destinée je ne sais quelle terreur, et le vulgaire se faisait de lui une opinion formidable. Sa démarche était superbe ; sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Amateur de la guerre, mais sachant contenir son ardeur, il était sage au conseil, exorable aux suppliants, propice à ceux dont il avait reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa barbe rare, ses cheveux grisonnants, son nez camus, son teint basané, annonçaient son origine.

Sa capitale était un camp ou grande bergerie de bois, dans les pacages du Danube : les rois, qu'il avait soumis, veillaient tour à tour à la porte de sa baraque ; ses femmes habitaient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'argent, trophées de la victoire et chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, aux mains de ses compagnons. C'est là qu'assis sur une escabelle, le Tartare recevait les ambassadeurs de Rome et de Constantinople. A ses côtés siégeaient non les ambassadeurs, mais des Barbares inconnus, ses généraux et capitaines ; il buvait à leur santé, finissant, dans la munificence du vin, par accorder grâce aux maîtres du monde. Lorsque Attila s'achemina vers la Gaule, il menait une meute de princes tributaires, qui attendaient avec crainte et tremblement un signe du commandeur des monarques pour exécuter ce qui leur serait ordonné.

Peuples et chefs remplissaient une mission qu'ils ne se pouvaient eux-mêmes expliquer : ils abordaient de tous côtés aux rivages de la désolation, les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots, les autres traînés par des cerfs ou des rennes, ceux-ci portés sur des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers ou sur des barques de cuir et d'écorce. Navigateurs intrépides parmi les glaces du Nord et les tempêtes du Midi, ils semblaient avoir vu le fond de l'Océan à découvert. Les Vandales, qui passèrent en Afrique, avouaient céder moins à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible.

Ces conscrits du Dieu des armées n'étaient que les aveugles exécuteurs d'un dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang qu'ils ne pouvaient éteindre, de là cette combinaison de toutes choses pour leurs succès, bassesse des hommes, absence de courage, de vertu, de talents, de génie. Genséric était un prince sombre, sujet aux accès d'une noire mélancolie ; au milieu du bouleversement du monde, il paraissait grand

parce qu'il était monté sur des débris. Dans une de ces expéditions maritimes, tout était prêt, lui-même embarqué : où allait-il ? il ne le savait pas. « Maître, lui » dit le pilote, à quels peuples veux-tu porter la guerre ? » — A ceux-là, répond le vieux Vandale, contre qui » Dieu est irrité. »

Alaric marchait vers Rome : un ermite barre le chemin au conquérant : il l'avertit que le ciel venge les malheurs de la terre : « Je ne puis m'arrêter, dit Alaric ; » quelqu'un me presse et me pousse à saccager Rome. » Trois fois il assiége la ville éternelle avant de s'en emparer : Jean et Brazilius, qu'on lui députe lors du premier siége pour l'engager à se retirer, lui représentent que, s'il persiste dans son entreprise, il lui faudra combattre une multitude au désespoir. « L'herbe serrée, » repart l'abatteur d'hommes, se fauche mieux. » Néanmoins il se laisse fléchir, et se contente d'exiger des suppliants tout l'or, tout l'argent, tous les ameublements de prix, tous les esclaves d'origine barbare : « Roi, s'écrient les envoyés du Sénat, que restera-t-il » donc aux Romains ? — La vie. »

Je vous ai déjà dit ailleurs qu'on dépouilla les images des dieux, et que l'on fondit les statues d'or du Courage et de la Vertu. Alaric reçut cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres pesant d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, et trois mille livres de poivre. C'était avec du fer que Camille avait racheté des Gaulois les anciens Romains.

Ataulphe, successeur d'Alaric, disait : « J'ai eu la » passion d'effacer le nom romain de la terre, et de substituer à l'empire des Césars l'empire des Goths, sous » le nom de Gothie. L'expérience m'ayant démontré » l'impossibilité où sont mes compatriotes de supporter » le joug des lois, j'ai changé de résolution : alors j'ai » voulu devenir le restaurateur de l'empire romain, au » lieu d'en être le destructeur. » C'est un prêtre nommé Jérôme qui raconte en 416, dans sa grotte de Beth-

léem, à un prêtre nommé Orose, cette nouvelle du monde : autre merveille.

Une biche ouvre le chemin aux Huns à travers les Palus-Méotides, et disparaît. La génisse d'un pâtre se blesse au pied dans un pâturage; ce pâtre découvre une épée cachée sous l'herbe; il la porte au prince tartare : Attila saisit le glaive, et sur cette épée, qu'il appelle l'épée de Mars, il jure ses droits à la domination du monde. Il disait : « L'étoile tombe, la terre tremble; je suis le marteau de l'univers. » Il mit lui-même parmi ses titres le nom de *Fléau de Dieu*, que lui donnait la terre[1].

C'était cet homme que la vanité des Romains traitait de *général au service de l'empire;* le tribut qu'ils lui payaient était à leurs yeux ses *appointements :* ils en usaient de même avec les chefs des Goths et des Burgondes. Le Hun disait à ce propos : « Les généraux des » empereurs sont des valets; les généraux d'Attila, des » empereurs. »

Il vit à Milan un tableau où des Goths et des Huns étaient représentés prosternés devant les empereurs; il commanda de le peindre, lui Attila, assis sur un trône, et les empereurs portant sur leurs épaules des sacs d'or qu'ils répandaient à ses pieds.

« Croyez-vous, demandait-il aux ambassadeurs de » Théodose II, qu'il puisse exister une forteresse ou » une ville s'il me plaît de la faire disparaître du sol? »

Après avoir tué son frère Bléda, il envoya deux Goths, l'un à Théodose, l'autre à Valentinien, porter ce message : « Attila, mon maître et le vôtre, vous ordonne » de lui préparer un palais. »

« L'herbe ne croît plus, disait encore cet extermina- » teur, partout où le cheval d'Attila a passé. »

L'instinct d'une vie mystérieuse poursuivait jusque dans la mort ces mandataires de la Providence. Alaric ne

[1] *Rerum hungararum Scriptores varii;* Francofurti, 1660.

survécüt que peu de temps à son triomphe : les Goths détournèrent les eaux du Busentum, près Cozence; ils creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché; ils y déposèrent le corps de leur chef, avec une grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses; puis ils remirent le Busentum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau d'un conquérant. Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés, afin qu'aucun témoin ne pût dire où reposait celui qui avait pris Rome, comme si l'on eût craint que ses cendres ne fussent recherchées pour cette gloire ou pour ce crime.

Attila expiré, est d'abord exposé dans son camp, entre deux longs rangs de tentes de soie. Les Huns s'arrachent les cheveux et se découpent les joues pour pleurer Attila, non avec des larmes de femme, mais avec du sang d'homme. Des cavaliers tournent autour du catafalque en chantant les louanges du héros. Cette cérémonie achevée, on dresse une table sur le tombeau préparé, et les assistants s'asseyent à un festin mêlé de joie et de douleur. Après le festin, le cadavre est confié à la terre dans le secret de la nuit; il était enfermé en un triple cercueil d'or, d'argent et de fer. On met avec le cercueil des armes enlevées aux ennemis, des carquois enrichis de pierreries, des ornements militaires et des drapeaux. Pour dérober à jamais aux hommes la connaissance de ces richesses, les ensevelisseurs sont jetés avec l'enseveli.

Au rapport de Priscus, la nuit même où le Tartare mourut, l'empereur Marcien vit en songe à Constantinople, l'arc rompu d'Attila. Ce même Attila, après sa défaite par Aétius, avait formé le projet de se brûler vivant sur un bûcher composé des selles et des harnais de ses chevaux, pour que personne ne pût se vanter d'avoir pris ou tué le maître de tant de victoires; il eût disparu dans les flammes comme Alaric dans un torrent; images de la grandenr et des ruines dont ils avaient rempli leur vie et couvert la terre.

Les fils d'Attila, qui formaient à eux seuls un peuple, se divisèrent. Les nations que cet homme avait réunies sous son glaive se donnèrent rendez-vous dans la Pannonie, au bord du fleuve Netad, pour s'affranchir et se déchirer. Une multitude de soldats sans chef, le Goth frappant de l'épée, le Gépide balançant le javelot, le Hun jetant la flèche, le Suève à pied, l'Alain et l'Hérule, l'un pesamment, l'autre légèrement armés, se massacrèrent à l'envi : trente mille Huns restèrent sur la place, sans compter leurs alliés et leurs ennemis. Ellac, fils chéri d'Attila, fut tué de la main d'Aric, chef des Gépides. L'héritage du monde qu'avait laissé le roi des Huns n'avait rien de réel ; ce n'était qu'une sorte de fiction ou d'enchantement produit par son épée : le talisman de la gloire brisé, tout s'évanouit. Les peuples passèrent avec le tourbillon qui les avait apportés. Le règne d'Attila ne fut qu'une invasion.

L'imagination populaire, fortement ébranlée par des scènes répétées de carnage, avait inventé une histoire qui semble être l'allégorie de toutes ces fureurs et de toutes ces exterminations. Dans un fragment de Damascius, on lit qu'Attila livra une bataille aux Romains, aux portes de Rome : tout périt des deux côtés, excepté les généraux et quelques soldats. Quand les corps furent tombés, les âmes restèrent debout, et continuèrent l'action pendant trois jours et trois nuits : ces guerriers ne combattirent pas avec moins d'ardeur morts que vivants.

Mais si d'un côté les Barbares étaient poussés à détruire, d'un autre ils étaient retenus : le monde ancien, qui touchait à sa perte, ne devait pas entièrement disparaître dans la partie où commençait la société nouvelle. Quand Alaric eut pris la ville éternelle, il assigna l'église de Saint-Paul et celle de Saint-Pierre pour retraite à ceux qui s'y voudraient renfermer. Sur quoi saint Augustin fait cette belle remarque : Que si le fondateur de Rome avait ouvert dans sa ville naissante un

asile, le Christ y en établit un autre, plus glorieux que celui de Romulus.

Dans les horreurs d'une cité mise à sac, dans une capitale tombée pour la première fois et pour jamais du rang de dominatrice et de maîtresse de la terre, on vit des soldats (et quels soldats !) protéger la translation des trésors de l'autel. Les vases sacrés étaient portés un à un et à découvert; des deux côtés marchaient des Goths l'épée à la main; les Romains et les Barbares chantaient ensemble des hymnes à la louange du Christ.

Ce qui fut épargné par Alaric n'aurait point échappé à la main d'Attila : il marchait à Rome; saint Léon vient au-devant de lui ; le Fléau de Dieu est arrêté par le prêtre de Dieu, et le prodige des arts a fait vivre le miracle de l'histoire dans le nouveau Capitole, qui tombe à son tour.

Devenus chrétiens, les Barbares mêlaient à leur rudesse les austérités de l'anachorète : Théodoric, ayant d'attaquer le camp de Litorius, passa la nuit vêtu d'une haire, et ne la quitta que pour reprendre le sayon de peau.

Si les Romains l'emportaient sur leurs vainqueurs par la civilisation, ceux-ci leur étaient supérieurs en vertus. « Lorsque nous voulons insulter un ennemi, » dit Luitprand, nous l'appelons *Romain:* ce nom si- » gnifie bassesse, lâcheté, avarice, débauche, men- » songe; il renferme seul tous les vices. » Les Barbares rejetaient l'étude des lettres, disant : « L'enfant qui » tremble sous la verge ne pourra regarder une épée » sans trembler. » Dans la loi salique, le meurtre d'un Frank est estimé deux cents sous d'or ; celui d'un Romain propriétaire, cent sous, la moitié d'un homme.

Dignités, âge, profession, religion, n'arrêtèrent point les fureurs de la débauche; au milieu des provinces en flammes, on ne se pouvait arracher aux jeux du cirque et du théâtre : Rome est saccagée, et les Romains fugi-

tifs viennent étaler leur dépravation aux yeux de Carthage, encore romaine pour quelques jours. Quatre fois Trèves est envahie, et le reste de ses citoyens s'assied, au milieu du sang et des ruines, sur les gradins déserts de son amphithéâtre.

« Fugitifs de la ville de Trèves, s'écrie Salvien, vous » vous adressez aux empereurs afin d'obtenir la per- » mission de rouvrir le théâtre et le cirque : mais où est » la ville, où est le peuple pour qui vous présentez cette » requête ? »

Cologne succombe au moment d'une orgie générale ; les principaux citoyens n'étaient pas en état de sortir de table, lorsque l'ennemi, maître des remparts, se précipitait dans la ville...

Souvenez-vous, pour ne pas perdre de vue le train du monde, qu'à cette époque Rutilius mettait en vers son voyage de Rome en Étrurie, comme Horace, aux beaux jours d'Auguste, son voyage de Rome à Brindes; que Sidoine Apollinaire chantait ses délicieux jardins, dans l'Auvergne envahie par les Wisigoths ; que les disciples d'Hypatia ne respiraient que pour elle, dans les douces relations de la science et de l'amour ; que Damascius, à Athènes, attachait plus d'importance à quelque rêverie philosophique qu'au bouleversement de la terre ; qu'Orose et saint Augustin étaient plus occupés du schisme de Pélage que de la désolation de l'Afrique et des Gaules ; que les eunuques du palais se disputaient des places qu'ils ne devaient posséder qu'une heure, qu'enfin il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles ; eux et moi prenant pour table, dans l'édifice croulant, la pierre tombée à nos pieds, en attendant celle qui devait écraser nos têtes.

On ne se peut faire aujourd'hui qu'une faible idée du spectacle que présentait le monde romain après les in-

cursions des Barbares : le tiers (peut-être la moitié) de la population de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie, fut moissonné par la guerre, la peste et la famine.

La réunion des tribus germaniques, pendant le règne de Marc-Aurèle, laissa sur les bords du Danube des traces bientôt effacées ; mais lorsque les Goths parurent au temps de Philippe et de Dèce, la désolation s'étendit et dura. Valérien et Gallien occupaient la pourpre quand les Franks et les Allamans ravagèrent les Gaules et passèrent jusqu'en Espagne.

Dans leur première expédition navale, les Goths saccagèrent le Pont ; dans la seconde, ils retombèrent sur l'Asie-Mineure ; dans la troisième, la Grèce fut mise en cendres. Ces invasions amenèrent une famine et une peste qui dura quinze ans ; cette peste parcourut toutes les provinces et toutes les villes : cinq mille personnes mouraient dans un seul jour. On reconnut, par le registre des citoyens qui recevaient une rétribution de blé à Alexandrie, que cette cité avait perdu la moitié de ses habitants.

Une invasion de trois cent vingt mille Goths, sous le règne de Claude, couvrit la Grèce ; en Italie, du temps de Probus, d'autres Barbares multiplièrent les mêmes malheurs. Quand Julien passa en Gaule, quarante-cinq cités venaient d'être détruites par les Allamans : les habitants avaient abandonné les villes ouvertes, et ne cultivaient plus que les terres encloses dans les murs des villes fortifiées. L'an 412, les Barbares parcoururent les dix-sept provinces des Gaules, chassant devant eux, comme un troupeau, sénateurs et matrones, maîtres et esclaves, hommes et femmes, filles et garçons. Un captif, qui cheminait à pied au milieu des chariots et des armes, n'avait d'autre consolation que d'être auprès de son évêque, comme lui prisonnier : poëte et chrétien, ce captif prenait pour sujet de ses chants les malheurs dont il était témoin et victime. « Quand

» l'Océan aurait inondé les Gaules, il n'y aurait point
» fait de si horribles dégâts que cette guerre. Si l'on
» nous a pris nos bestiaux, nos fruits et nos grains ; si
» l'on a détruit nos vignes et nos oliviers ; si nos mai-
» sons à la campagne ont été ruinées par le feu ou par
» l'eau, et si (ce qui est encore plus triste à voir)
» le peu qui en reste demeure désert et abandonné,
» tout cela n'est que la moindre partie de nos maux.
» Mais hélas ! depuis dix ans les Goths et les Vandales
» font de nous une horrible boucherie. Les châteaux
» bâtis sur les rochers, les bourgades situées sur les
» plus hautes montagnes, les villes environnées de ri-
» vières, n'ont pu garantir les habitants de la fureur de
» ces Barbares, et l'on a été partout exposé aux der-
» nières extrémités. Si je ne puis me plaindre du car-
» nage que l'on a fait sans discernement, soit de tant
» de peuples, soit de tant de personnes considérables
» par leur rang, qui peuvent n'avoir reçu que la juste
» punition des crimes qu'ils avaient commis, ne puis-
» je au moins demander ce qu'ont fait tant de jeunes
» enfants enveloppés dans le même carnage, eux dont
» l'âge était incapable de pécher ? Pourquoi Dieu a-t-il
» laissé consumer ses temples[1] ? »

L'invasion d'Attila couronna ces destructions ; il n'y eut que deux villes de sauvées au nord de la Loire : Troyes et Paris. A Metz, les Huns égorgèrent tout, jusqu'aux enfants que l'évêque s'était hâté de baptiser ; la ville fut livrée aux flammes : longtemps après, on ne reconnaissait la place où elle avait été qu'à un oratoire échappé seul à l'incendie. Salvien avait vu des cités remplies de corps morts : des chiens et des oiseaux de proie, gorgés de la viande infecte des cadavres, étaient les seuls êtres vivants dans ces charniers.

Les Thuringes, qui servaient dans l'armée d'Attila, exercèrent, en se retirant à travers le pays des Franks,

[1] *De Provid. div.*, trad. de TILLEMONT, *Hist. des Emp.*

des cruautés inouïes, que Théodoric, fils de Khlovigh, rappelait quatre-vingts ans après, pour exciter les Franks à la vengeance. « Se ruant sur nos pères, ils » leur ravirent tout. Ils suspendirent leurs enfants aux » arbres, par le nerf de la cuisse. Ils firent mourir plus » de deux cents jeunes filles d'une mort cruelle : les » unes furent attachées par les bras au cou des che- » vaux, qui, pressés d'un aiguillon acéré, les mirent en » pièces ; les autres furent étendues sur les ornières des » chemins, et clouées en terre avec des pieux : des char- » rettes chargées passèrent sur elles ; leurs os furent » brisés, et on les donna en pâture aux corbeaux et » aux chiens[1]. »

Les plus anciennes chartes de concessions de terrains à des monastères déclarent que ces terrains sont soustraits des forêts, qu'ils sont déserts, *eremi*, ou plus énergiquement, qu'ils sont pris du désert, *ab eremo*[2]. Les canons du concile d'Angers (4 octobre 453) ordonnent aux clercs de se munir de lettres épiscopales pour voyager; ils leur défendent de porter des armes ; ils leur interdisent les violences et les mutilations, et excommunient quiconque aurait livré des villes : ces prohibitions témoignent des désordres et des malheurs de la Gaule.

Le titre quarante-septième de la loi salique, *De celui qui s'est établi dans une propriété qui ne lui appartient point, et de celui qui la tient depuis douze mois*, montre l'incertitude de la propriété et le grand nombre de propriétés sans maîtres. « Quiconque aura été s'établir dans » une propriété étrangère, et y sera demeuré douze » mois sans contestation légale, y pourra demeurer en » sûreté comme les autres habitants[3]. »

Si sortant des Gaules vous vous portez dans l'est de l'Europe, un spectacle non moins triste frappera vos

[1] Grégoire de Tours, III, 7;
[2] *S. Bernardi Vita.*
[3] Art. IV.

yeux. Après la défaite de Valens rien ne resta dans les contrées qui s'étendent des murs de Constantinople au pied des Alpes Juliennes ; les deux Thraces offraient au loin une solitude verte, bigarrée d'ossements blanchis. L'an 448, des ambassadeurs romains furent envoyés à Attila : treize jours de marche les conduisirent à Sardique, incendiée, et de Sardique à Naïsse : la ville natale de Constantin n'était plus qu'un monceau informe de pierres ; quelques malades languissaient dans les décombres des églises, et la campagne alentour était jonchée de squelettes. « Les cités furent dévastées, les » hommes égorgés, dit saint Jérôme ; les quadrupèdes, » les oiseaux et les poissons même disparurent ; le sol » se couvrit de ronces et d'épaisses forêts. »

L'Espagne eut sa part de ces calamités. Du temps d'Orose, Tarragone et Lérida étaient dans l'état de désolation où les avaient laissées les Suèves et les Franks ; on apercevait quelques huttes plantées dans l'enceinte des métropoles renversées. Les Vandales et les Goths glanèrent ces ruines ; la famine et la peste achevèrent la destruction. Dans les campagnes, les bêtes, alléchées par les cadavres gisants, se ruaient sur les hommes qui respiraient encore ; dans les villes, les populations entassées, après s'être nourries d'excréments, se dévoraient entre elles : une femme avait quatre enfants ; elle les tua et les mangea tous[1].

Les Pictes, les Calédoniens, ensuite les Anglo-Saxons, exterminèrent les Bretons, sauf les familles qui se réfugièrent dans le pays de Galles ou dans l'Armorique. Les insulaires adressèrent à Aétius une lettre ainsi suscrite : *Le gémissement de la Bretagne à Aétius, trois fois consul.* Ils disaient : « Les Barbares nous chassent vers » la mer, et la mer nous repousse vers les Barbares ; il » ne nous reste que le genre de mort à choisir, le glaive » ou les flots[2]. »

[1] SAINT JÉRÔME.
[2] BEDÆ *presbit.*, *Hist. eccl. gentis Anglorum*, cap. XIII.

Gildas achève le tableau : « D'une mer à l'autre, la » main sacrilége des Barbares venus de l'Orient promena » l'incendie : ce ne fut qu'après avoir brûlé les villes et » les champs sur presque toute la surface de l'île, et » l'avoir balayée comme d'une langue rouge jusqu'à » l'Océan occidental, que la flamme s'arrêta. Toutes les » colonnes croulèrent au choc du bélier ; tous les habi- » tants des campagnes, avec les gardiens des temples, » les prêtres et le peuple, périrent par le fer ou par le » feu. Une tour vénérable à voir s'élève au milieu des » places publiques; elle tombe : les fragments de murs, » les pierres, les autels sacrés, les tronçons de cadavres » pétris et mêlés avec du sang, ressemblaient à du » marc écrasé sous un horrible pressoir.

» Quelques malheureux échappés à ces désastres » étaient atteints et égorgés dans les montagnes ; d'au- » tres, poussés par la faim, revenaient et se livraient à » l'ennemi pour subir une éternelle servitude, ce qui » passait pour une grâce signalée ; d'autres gagnaient » les contrées d'outre-mer, et pendant la traversée » chantaient avec de grands gémissements, sous les » voiles : *Tu nous as, ô Dieu, livrés comme des brebis* » *pour un festin; tu nous as dispersés parmi les* » *nations*[1]. »

La misère de la Grande-Bretagne est peinte tout entière dans une des lois galliques : cette loi déclare qu'aucune compensation ne sera reçue pour le larcin du lait d'une jument, d'une chienne ou d'une chatte[2].

L'Afrique, dans ses terres fécondes, fut écorchée par les Vandales, comme elle l'est dans ses sables stériles par le soleil. « Cette dévastation, dit Posidonius, » témoin oculaire, rendit très-amer à saint Augustin le » dernier temps de sa vie; il voyait les villes ruinées, » et à la campagne les bâtiments abattus, les habitants

[1] *Histor. Gildæ Liber querulus de excidio Britanniæ*, p. 8, *in Hist. Brit. et Angl. Scrip.*, tom. II.
[2] *Leges Wallicæ*, lib. III, cap. III, pages 207-260.

» tués ou mis en fuite, les églises dénuées de prêtres, » les vierges et les religieux dispersés. Les uns avaient » succombé aux tourments, les autres péri par le glaive, » les autres encore réduits en captivité, ayant perdu » l'intégrité du corps, de l'esprit et de la foi, servaient » des ennemis durs et brutaux... Ceux qui s'enfuyaient » dans les bois, dans les cavernes et les rochers, ou » dans les forteresses, étaient pris et tués, ou mouraient » de faim. De ce grand nombre d'églises d'Afrique, à » peine en restait-il trois, Carthage, Hippone et Cirthe, » qui ne fussent pas ruinées, et dont les villes subsis- » tassent[1]. »

Les Vandales arrachèrent les vignes, les arbres à fruit, et particulièrement les oliviers, pour que l'habitant retiré dans les montagnes ne pût trouver de nourriture[2]. Ils rasèrent les édifices publics échappés aux flammes : dans quelques cités, il ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égorgeaient les prisonniers autour des remparts ; l'infection de ces voiries sous un soleil brûlant se répandait dans l'air, et les Barbares laissaient au vent le soin de porter la mort dans des murs qu'ils n'avaient pu franchir[3].

Enfin l'Italie vit tour à tour rouler sur elle les torrents des Allamans, des Goths, des Huns et des Lombards ; c'était comme si les fleuves qui descendent des Alpes et se dirigent vers les mers opposées avaient soudain, détournant leurs cours, fondu à flots communs sur l'Italie. Rome, quatre fois assiégée et prise deux fois, subit les maux qu'elle avait infligés à la terre. « Les femmes, » selon saint Jérôme, ne pardonnèrent pas même aux » enfants qui pendaient à leurs mamelles, et firent ren- » trer dans leur sein le fruit qui ne venait que d'en

[1] Traduct. de Fleury, *Hist. ecclés.*

[2] Victor, *Vitensis episc.*, lib. I, *De Persecutione africana*, page 2 ; Divione, 1664.

[3] Victor, *Vitens. episc.*, *De Persecutione africana*, page 3.

» sortir[1]. Rome devint le tombeau des peuples dont elle » avait été la mère... La lumière des nations fut éteinte; » en coupant la tête de l'empire romain on abattit celle » du monde[2]. » — « D'horribles nouvelles se sont ré- » pandues, s'écriait saint Augustin du haut de la chaire, « en parlant du sac de Rome : carnage, incendie, rapine, » extermination! Nous gémissons, nous pleurons, et » nous ne sommes point consolés[3]. »

On fit des règlements pour soulager du tribut les provinces de la péninsule, notamment la Campanie, la Toscane, le Picenum, le Samnium, l'Apulie, la Calabre, le Brutium et la Lucanie; on donna aux étrangers qui consentaient à les cultiver les terres restées en friche[4]. Majorien et Théodoric s'occupèrent de réparer les édifices de Rome, dont pas un seul n'était resté entier, si nous en croyons Procope. La ruine alla toujours croissant avec les nouveaux temps, les nouveaux siéges, le fanatisme des chrétiens et les guerres intestines : Rome vit renaître ses conflits avec Albe et Tibur; elle se battait à ses portes; les espaces vides que renfermait son enceinte devinrent le champ de ces batailles qu'elle livrait autrefois aux extrémités de la terre. Sa population tomba de trois millions d'habitants au-dessous de quatre-vingt mille[5]. Vers le commencement du huitième siècle, des forêts et des marais couvraient l'Italie; les loups et d'autres animaux sauvages hantaient ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux, mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer.

Les dépouilles de l'empire passèrent aux Barbares;

1 SAINT JÉRÔME.
2 Idem.
3 AUG., *De Urb. excidio*, t. VI, page 624.
4 *Cod. Theodos.*, lib. XI, XIII, XV.
5 Brottier et Gibbon ne portent cette population qu'à douze cent mille, évaluation visiblement trop faible, comme celle de Juste Lipse et de Vossius est trop forte; il s'agirait, d'après ces derniers auteurs, de quatre, de huit et de quatorze millions. Un critique moderne italien a rassemblé avec beaucoup de sagacité les divers recensements de l'ancienne Rome.

les chariots des Goths et des Huns, les barques des Saxons et des Vandales, étaient chargés de tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient accumulé pendant tant de siècles; on déménageait le monde comme une maison que l'on quitte. Genséric ordonna aux citoyens de Carthage de lui livrer, sous peine de mort, les richesses dont ils étaient en possession : il partagea les terres de la province proconsulaire entre ses compagnons; il garda pour lui-même le territoire de Byzance, et des terres fertiles en Numidie et en Gétulie. Ce même prince dépouilla Rome et le Capitole, dans la guerre que Sidoine appelle la quatrième guerre Punique : il composa d'une masse de cuivre, d'airain, d'or et d'argent, une somme qui s'élevait à plusieurs millions de talents.

Le trésor des Goths était célèbre : il consistait dans les cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants offerts par Ataulphe à Placidie; dans soixante calices, quinze patènes et vingt coffres précieux pour renfermer l'Evangile. Le *Missorium*, partie de ces richesses, était un plat d'or de cinq cents livres de poids, élégamment ciselé. Un roi goth, Sisenand, l'engagea à Dagobert pour un secours de troupes; le Goth le fit voler sur la route, puis il apaisa le Frank par une somme de deux cent mille sous d'or, prix jugé fort inférieur à la valeur du plat. Mais la plus grande merveille de ce trésor était une table formée d'une seule émeraude : trois rangs de perles l'entouraient; elle se soutenait sur soixante-cinq pieds d'or massif incrustés de pierreries; on l'estimait cinq cent mille pièces d'or; elle passa des Wisigoths aux Arabes : conquête digne de leur imagination.

L'histoire, en nous faisant la peinture générale des désastres de l'espèce humaine à cette époque, a laissé dans l'oubli les calamités particulières, insuffisante qu'elle était à redire tant de malheurs. Nous apprenons seulement par les apôtres chrétiens quelque chose des larmes qu'ils essuyaient en secret. La société, boule-

versée dans ses fondements, ôta même à la chaumière l'inviolabilité de son indigence; elle ne fut pas plus à l'abri que le palais : à cette époque, chaque tombeau renferma un misérable.

Le concile de Brague, en Lusitanie, souscrit par dix évêques, donne une idée naïve de ce que l'on faisait et de ce que l'on souffrait pendant les invasions. L'évêque Pancratien prit la parole : « Vous voyez, mes frères, » dit-il, comme l'Espagne est ravagée par les Barbares. » Ils ruinent les églises, tuent les serviteurs de Dieu, » profanent la mémoire des saints, leurs os, leurs sé- » pulcres, les cimetières..............................
» Mettez devant les yeux de notre troupeau l'exemple » de notre constance, en souffrant pour Jésus-Christ » quelque partie des tourments qu'il a soufferts pour » nous. » Alors Pancratien fit la profession de foi de l'Eglise catholique, et à chaque article les évêques répondaient : *Nous le croyons*. « Ainsi, que ferons-nous » maintenant des reliques des saints? » dit Pancratien. Clipand de Coïmbre dit : « Que chacun fasse selon » l'occasion; les Barbares sont chez nous, et pressent » Lisbonne; ils tiennent Mérida; au premier jour ils » viendront sur nous. Que chacun s'en aille chez soi; » qu'il console les fidèles; qu'il cache doucement les » corps des saints, et nous envoie la relation des lieux » ou des cavernes où on les aura mis, de peur qu'il ne » les oublie avec le temps. » Pancratien dit : « Allez en » paix. Notre frère Pontamius demeurera seulement, à » cause de la destruction de son église d'Éminie, que » les Barbares ravagent. » Pontamius dit : « Que j'aille » aussi consoler mon troupeau, et souffrir avec lui » pour Jésus-Christ. Je n'ai pas reçu la charge d'évê- » que pour être dans la prospérité, mais dans le tra- » vail. » Pancratien dit : « C'est très-bien dit. Dieu » vous conserve. » Tous les évêques dirent : « Dieu » vous conserve. » Tous ensemble : « Allons en paix à » Jésus-Christ. »

Lorsque Attila parut dans les Gaules, la terreur se répandit devant lui : Geneviève de Nanterre rassura les habitants de Paris; elle exhortait les femmes à prier réunies dans le Baptistère, et leur promettait le salut de la ville : les hommes qui ne croyaient point aux prophéties de la bergère s'excitaient à la lapider ou à la noyer. L'archidiacre d'Auxerre les détourna de ce mauvais dessein, en les assurant que saint Germain publiait les vertus de Geneviève : les Huns ne passèrent point sur les terres des Parisii. Troyes fut épargnée, à la recommandation de saint Loup. Dans sa retraite, le Fléau de Dieu se fit escorter par le saint : saint Loup, esclave et prisonnier, protégeant Attila est un grand trait de l'histoire de ces temps.

Saint Aignan, évêque d'Orléans, était renfermé dans sa ville, que les Huns assiégeaient; il envoie sur les murailles attendre et découvrir des libérateurs : rien ne paraissait. « Priez, dit le saint, priez avec foi ; » et il envoie de nouveau sur les murailles. Rien ne paraît encore : « Priez, dit le saint, priez avec foi ; » et il envoie une troisième fois regarder du haut des tours. On apercevait comme un petit nuage qui s'élevait de terre. « C'est le secours du Seigneur ! » s'écrie l'évêque.

Genséric emmena de Rome en captivité Eudoxie et ses deux filles, seuls restes de la famille de Théodose. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfants. Deogratias, évêque de Carthage, consacra les vases saints au rachat des prisonniers. Il convertit deux églises en hôpitaux, et, quoiqu'il fût d'un grand âge, il soignait les malades, qu'il visitait jour et nuit. Il mourut, et ceux qu'il avait délivrés crurent retomber en esclavage.

Lorsque Alaric entra dans Rome, Proba, veuve du préfet Pétronius, chef de la puissante famille Anicienne, se sauva dans un bateau sur le Tibre; sa fille

Læta et sa petite-fille Démétriade l'accompagnèrent : ces trois femmes virent, de leur barque fugitive, les flammes qui consumaient la ville éternelle. Proba possédait de grands biens en Afrique ; elle les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur.

Fuyant les Barbares de l'Europe, les Romains se réfugiaient en Afrique et en Asie ; mais dans ces provinces éloignées ils rencontraient d'autres Barbares : chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre était devenue un parc où ils étaient traqués dans un cercle de chasseurs.

Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeurs, dans cette grotte où le Roi des Rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendants des Scipions et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire ! Saint Jérôme commentait alors Ézéchiel ; il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : « Je ferai monter contre » vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter » les flots. Ils détruiront les murs jusqu'à la pous- » sière..... Je mettrai sur les enfants de Juda le poids » de leurs crimes..... Ils verront venir épouvante sur » épouvante. » Mais lorsque, lisant ces mots : *Ils passeront d'un pays à un autre et seront emmenés captifs,* le solitaire jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes.

Et pourtant la grotte de Bethléem n'était pas un asile assuré ; d'autres ravageurs dépouillaient la Phénicie, la Syrie et l'Égypte. Le désert, comme entraîné par les Barbares et changeant de place avec eux, s'étendait sur la face des provinces jadis les plus fertiles ; dans les contrées qu'avaient animées des peuples innombrables, il ne restait que la terre et le ciel. Les sables mêmes de l'Arabie, qui faisaient suite à ces champs dévastés, étaient frappés de la plaie commune ; saint Jérôme avait à peine échappé aux mains des tribus errantes ; et les religieux du Sina venaient d'être égorgés : Rome

manquait au monde, et la Thébaïde aux solitaires. Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.

CLODION BATTU PAR AETIUS.

431 [1].

SIDOINE APOLLINAIRE, *Panégyrique de Majorien* (traduction de MM. Grégoire et Collombet):

Vous avez combattu ensemble [2] dans les plaines des Atrébates [3], que le Frank Cloïo avait envahies. Là venaient aboutir plusieurs chemins resserrés par un défilé; ensuite, on voyait le bourg de Helena [4], formant un arc, puis on trouvait une rivière traversée par un pont construit en planches. Majorien, alors chevalier, combattait à la tête du pont. Voilà qu'on entend résonner sur la colline prochaine les chants d'un hymen que célébraient les Barbares dansant à la manière des

[1] Cette date est fixée par M. de Pétigny.; quelques auteurs donnent 447.
[2] Aetius et Majorien.
[3] L'Artois.
[4] Probablement Lens.

Scythes. Deux époux à la blonde chevelure s'unissaient alors. Majorien défit les Barbares. Son casque retentissait sous les coups, et les lances étaient repoussées par sa cuirasse aux mailles épaisses, jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi plie, se débande et prend la fuite. Vous eussiez vu errer à l'aventure sur des chariots les brillants apprêts de l'hymen barbare; on emportait çà et là des plats et des mets, puis des bassins entourés de guirlandes de fleurs. Tout à coup le combat redouble, et Bellone, plus ardente, brise le flambeau nuptial: le vainqueur s'empare des essèdes[1] et de la nouvelle épouse. Le fils de Sémélé[2] ne mit pas plus promptement en déroute les monstres de Pholoé ni les Lapithes de Péléthronium, lorsque les femmes de Thrace, enflammées par les orgies, appelèrent Mars et Cythérée, se servirent de mets sanglants pour commencer le combat, se firent une arme de vases remplis de vin, et qu'au plus fort de la mêlée le sang des Centaures souilla le mont Othrys, en Macédoine.

Qu'on ne me vante plus les querelles de ces frères, enfants des nues. Majorien, lui aussi, a dompté des monstres. Du sommet de la tête au front descend leur blonde chevelure, tandis que la nuque reste à découvert; dans leurs yeux mêlés de vert et de blanc, roule une prunelle couleur d'eau; leur visage sans barbe n'offre que des moustaches arrangées avec le peigne. Des habits étroits tiennent serrés les membres vigoureux de ces guerriers d'une haute stature; de courtes tuniques laissent paraître leurs jarrets; un large baudrier presse leurs flancs aplatis. Lancer au travers des airs la rapide francisque, mesurer de l'œil l'endroit qu'ils sont sûrs de frapper, imprimer à leurs boucliers un mouvement circulaire, c'est un jeu pour eux, aussi

[1] Voitures dans lesquelles les familles franques demeuraient et voyageaient.
[2] Bacchus.

bien que de devancer leurs piques par l'agilité de leurs sauts, et d'atteindre l'ennemi avant elles. Dès leurs tendres années, ils sont passionnés pour les combats. Si le nombre de leurs ennemis ou le désavantage de la position les fait succomber, la mort seule peut les abattre, jamais la crainte. Ils restent invincibles, et leur courage semble leur survivre au-delà même de la vie. Tels sont les hommes que Majorien a mis en fuite.

LES HUNS ET LES ALAINS.

AMMIEN MARCELLIN, historien latin du IVe siècle (liv. XXXI).

Les Huns sont à peine mentionnés dans les annales, et seulement comme une race sauvage répandue au-delà des Palus-Méotides, sur les bords de la mer Glaciale, et d'une férocité qui passe l'imagination. Dès la naissance des enfants mâles, les Huns leur sillonnent les joues de profondes cicatrices, afin d'y détruire tout germe de duvet. Ces rejetons croissent et vieillissent imberbes, sous l'aspect hideux et dégradé des ennuques. Mais ils ont tout le corps trapu, les membres robustes, la tête volumineuse; et un excessif développement de carrure donne à leur conformation quelque chose de surnaturel. On dirait des animaux bipèdes plutôt que des êtres humains, ou de ces bizarres figures que le caprice de l'art place en saillie sur les corniches d'un pont. Des habitudes voisines de la brute répondent à cet extérieur repoussant. Les Huns ne cuisent ni n'assaisonnent ce qu'ils mangent, et se contentent pour aliments de racines sauvages, ou de la chair du premier animal venu, qu'ils font mortifier quelque temps, sur le cheval, entre leurs cuisses. Aucun toit ne les abrite. Les maisons chez eux ne sont d'usage jour-

nalier non plus que les tombeaux; on n'y trouverait pas même une chaumière Ils vivent au milieu des bois et des montagnes, endurcis contre la faim, la soif et le froid. En voyage même, ils ne traversent pas le seuil d'une habitation sans nécessité absolue, et ne s'y croient jamais en sûreté. Ils se font, de toile ou de peaux de rats des bois cousues ensemble, une espèce de tunique, qui leur sert pour toute occasion, et ne quittent ce vêtement, une fois qu'ils y ont passé la tête, que lorsqu'il tombe par lambeaux. Ils se coiffent de chapeaux à bords rabattus, et entourent de peaux de chèvres leurs jambes velues; chaussure qui gêne la marche et les rend peu propres à combattre à pied. Mais on les dirait cloués sur leurs chevaux, qui sont laidement mais vigoureusement conformés. C'est sur leur dos que les Huns vaquent à toute espèce de soin, assis quelquefois à la manière des femmes. A cheval jour et nuit, c'est de là qu'ils vendent et qu'ils achètent. Ils ne mettent pied à terre ni pour boire, ni pour manger, ni pour dormir, ce qu'ils font inclinés sur le maigre cou de leur monture, où ils rêvent tout à leur aise. C'est encore à cheval qu'ils délibèrent des intérêts de la communauté. L'autorité d'un roi leur est inconnue; mais ils suivent tumultuairement le chef qui les mène au combat. Attaqués eux-mêmes, ils se partagent par bandes, et fondent sur l'ennemi en poussant des cris effroyables. Groupés ou dispersés, ils chargent ou fuient avec la promptitude de l'éclair, et sèment en courant le trépas. Aussi leur tactique, par sa mobilité même, est impuissante contre un rempart ou un camp retranché. Mais ce qui fait d'eux les plus redoutables guerriers de la terre, c'est qu'également sûrs de leurs coups de loin, et prodigues de leur vie dans le corps à corps, ils savent de plus au moment où leur adversaire, cavalier ou piéton, suit des yeux les évolutions de leur épée, l'enlacer dans une courroie qui paralyse tous ses mouvements. Leurs traits sont armés, en guise de fer, d'un

os pointu, qu'ils y adaptent avec une adresse merveilleuse. Aucun d'eux ne laboure la terre ni ne touche une charrue. Tous errent indéfiniment dans l'espace, sans toit, sans foyer, sans police, étrangers à toute habitude fixe, ou plutôt paraissant toujours fuir, à l'aide de chariots où ils ont pris domicile, où la femme s'occupe à façonner le hideux vêtement de son mari, enfante et nourrit sa progéniture jusqu'à l'âge de puberté. Nul d'entre eux, conçu, mis au monde, et élevé en autant de lieux différents, ne peut répondre à la question : d'où êtes-vous? Inconstants et perfides dans les conventions, les Huns tournent à la moindre lueur d'avantage; en général, ils font toute chose par emportement, et n'ont pas plus que les brutes le sentiment de ce qui est honnête ou déshonnête. Leur langage même est captieux et énigmatique. Ils n'adorent rien, ne croient à rien, et n'ont de culte que pour l'or. Leur humeur est changeante et irritable, au point qu'une association entre eux, dans le cours d'une même journée va se rompre sans provocation et se renouer sans médiateur. A force de tuer et de piller de proche en proche, cette race indomptée, par le seul instinct du brigandage, fut amenée sur les frontières des Alains, qui sont les anciens Massagètes. Puisque l'occasion s'en présente, il est bon de dire aussi quelques mots sur l'origine de ce peuple et sa situation géographique.

L'Ister, grossi de nombreux affluents, traverse tout le pays des Sarmates, qui s'étend jusqu'au Tanaïs, limite naturelle de l'Europe et de l'Asie. Au-delà de ce dernier fleuve, au milieu des solitudes sans terme de la Scythie, habitent les Alains, qui doivent leur nom à leurs montagnes, et l'ont, comme les Perses, imposé par la victoire à leurs voisins. De ce nombre sont les Neures, peuplade enfoncée dans les terres, bornée par de hautes montagnes incessamment battues par l'Aquilon, et que le froid rend inaccessibles; plus loin les Budins et les Gélons, race féroce et belliqueuse, qui

arrache la peau à ses ennemis vaincus pour s'en faire des vêtements ou des housses de cheval ; les Agathyrses, voisins des Gélons, qui se chamarrent le corps de couleur bleue, et en teignent jusqu'à leur chevelure, marquant le degré de distinction des individus par le nombre et les nuances plus ou moins foncées de ces taches. Viennent ensuite les Mélanchlènes et les Anthropophages, nourris, dit-on, de chair humaine ; horrible coutume qui éloigne leurs voisins, et forme le désert autour d'eux. C'est pour cette cause que ces vastes régions, qui s'étendent au nord-est jusqu'au pays des Sères, ne sont que de vastes solitudes. Il y a aussi les Alains orientaux, voisins du territoire des Amazones, dont les innombrables et populeuses tribus pénètrent, m'a-t-on dit, jusqu'à cette contrée centrale de l'Asie où coule le Gange, fleuve qui sépare en deux les Indes, et court s'absorber dans l'océan Austral.

Distribués sur deux continents, tous ces peuples, dont je m'abstiens d'énumérer les dénominations diverses, bien que séparés par d'immenses espaces où s'écoule leur existence vagabonde, ont fini par se confondre sous le nom générique d'Alains. Ils n'ont point de maisons, point d'agriculture, ne se nourrissent que de viande et surtout de lait, et, à l'aide de chariots couverts en écorce, changent de place incessamment au travers de plaines sans fin. Arrivent-ils en un lieu propre à la pâture, ils rangent leurs chariots en cercle, et prennent leur sauvage repas. Ils rechargent, aussitôt le pâturage épuisé, et remettent en mouvement ces cités roulantes, où les couples s'unissent, où les enfants naissent et sont élevés, où s'accomplissent, en un mot, pour ces peuples tous les actes de la vie. Ils sont chez eux, en quelque lieu que le sort les pousse, chassant toujours devant eux des troupeaux de gros et de menu bétail, mais prenant un soin particulier de la race du cheval. Dans ces contrées l'herbe se renouvelle sans cesse, et les campagnes sont couvertes d'arbres à fruit ;

aussi cette population nomade trouve-t-elle à chaque halte la subsistance de l'homme et des bêtes. C'est l'effet de l'humidité du sol et du grand nombre de cours d'eau qui l'arrosent. Les enfants ou les femmes s'occupent, au dedans et autour des chariots, des soins qui n'exigent pas de force corporelle. Mais les hommes faits, rompus dès l'enfance à l'équitation, regardent comme un déshonneur de se tenir sur leurs pieds. La guerre n'a pas de condition dont ils n'aient fait un rigoureux apprentissage; aussi sont-ils excellents soldats. Si les Perses sont guerriers par essence, c'est que le sang scythe originairement a coulé dans leurs veines.

Les Alains sont généralement beaux et de belle taille, et leurs cheveux tirent sur le blond. Leur regard est plutôt martial que féroce. Pour la rapidité de l'attaque et l'humeur belliqueuse, ils ne cèdent en rien aux Huns, mais ils sont plus civilisés dans leur manière de s'habiller et de se nourrir. Les rives du Bosphore Cimmérien et des Palus-Méotides sont le théâtre ordinaire de leurs courses et de leurs chasses, qu'ils poussent quelquefois jusqu'en Arménie et en Médie. Cette jouissance que les esprits doux et paisibles trouvent dans le repos, ils la placent, eux, dans les périls et dans la guerre. Le suprême bonheur, à leurs yeux, est de laisser sa vie sur un champ de bataille. Mourir de vieillesse ou par accident est un opprobre pour lequel il n'est pas assez d'outrages. Tuer un homme est un héroïsme pour lequel ils n'ont pas assez d'éloges. Le plus glorieux des trophées est la chevelure d'un ennemi servant de caparaçon au cheval du vainqueur. La religion chez eux n'a ni temple ni édifice consacré, pas même une chapelle de chaume. Un glaive nu, fiché en terre, devient l'emblème de Mars; c'est la divinité suprême, et l'autel de leur dévotion barbare. Ils ont un mode singulier de divination : c'est de réunir en faisceau des baguettes d'osier, qu'ils ont soin de choisir droites; et, en les séparant ensuite à certain jour marqué, ils y trouvent, à

l'aide de quelque pratique de magie, une manifestation de l'avenir. L'esclavage est inconnu parmi eux. Tous sont nés de sang libre. Ils choisissent encore aujourd'hui pour chefs les guerriers reconnus les plus braves et les plus habiles.

LES HUNS.

JORNANDÈS, *Histoire des Goths*, ch. 24 (traduction de M. Fournier de Moujan[1]).

Si l'on consulte l'antiquité, voici ce qu'on apprend sur l'origine des Huns. Filimer, fils de Gandaric le Grand et roi des Goths, le cinquième de ceux qui les avaient gouvernés depuis leur sortie de l'île Scanzia, étant entré sur les terres de la Scythie à la tête de sa nation, comme nous l'avons dit, trouva parmi son peuple certaines sorcières que, dans la langue de ses pères, il appelle lui-même Aliorumnes. La défiance qu'elles lui inspiraient les lui fit chasser du milieu des siens; et, les ayant poursuivies loin de son armée, il les refoula dans une terre solitaire. Les esprits immondes qui erraient par le désert les ayant vues, s'accouplèrent à elles, se mêlant à leurs embrassements, et donnèrent le jour à cette race la plus farouche de toutes. Elle se tint d'abord parmi les marais, rabougrie, noire, chétive : à peine appartenait-elle à l'espèce humaine, à peine sa langue ressemblait-elle à la langue des hommes. Telle était l'origine de ces Huns, qui arrivèrent sur les frontières des Goths. Leur féroce nation, comme l'historien Priscus le rapporte, demeura d'abord sur le rivage ulté-

[1] Jornandès était Goth et devint évêque de Ravenne vers 552. Son histoire des Goths est un abrégé de l'histoire de Cassiodore, qui est malheureusement perdue.

rieur du Palus-Méotide[1], faisant son unique occupation de la chasse, jusqu'à ce que, s'étant multipliée, elle porta le trouble chez les peuples voisins par ses fraudes et ses rapines. Des chasseurs d'entre les Huns étant, selon leur coutume, en quête du gibier sur le rivage ultérieur du Palus-Méotide, virent tout à coup une biche se présenter devant eux. Elle entra dans le marais, et, tantôt s'avançant, tantôt s'arrêtant, elle semblait leur indiquer un chemin. Les chasseurs la suivirent, et traversèrent à pied le Palus-Méotide, qu'ils imaginaient aussi peu guéable que la mer; et puis quand la terre de Scythie, qu'ils ignoraient, leur apparut, soudain la biche disparut. Ces esprits dont les Huns sont descendus machinèrent cela, je crois, en haine des Scythes. Les Huns, qui ne se doutaient nullement qu'il y eût un autre monde au delà du Palus-Méotide, furent saisis d'étonnement à la vue de la terre de Scythie; et comme ils ont de la sagacité, il leur sembla voir une protection surnaturelle dans la révélation de ce chemin que peut-être personne n'avait connu jusqu'alors. Ils retournent auprès des leurs, racontent ce qui s'est passé, vantent la Scythie, tant qu'enfin ils persuadent leur nation de les suivre, et se mettent en marche tous ensemble vers ces contrées, par le chemin que la biche leur a montré. Tous les Scythes qui tombèrent dans leurs mains dès leur arrivée, ils les immolèrent à la victoire; le reste fut vaincu et subjugué. A peine en effet, eurent-ils passé cet immense marais, qu'ils entraînèrent comme un tourbillon les Alipzures, les Alcidzures, les Itamares, les Tunçasses et les Boïsques qui demeuraient sur cette côte de la Scythie. Ils soumirent également par des attaques réitérées les Alains, leurs égaux dans les combats, mais ayant plus de douceur dans les traits et dans la manière de vivre. Aussi bien ceux-là même qui peut-être auraient pu résister à leurs armes ne pouvaient sou-

[1] La mer d'Azof.



tenir la vue de leurs effroyables visages, et s'enfuyaient à leur aspect, saisis d'une mortelle épouvante. En effet, leur teint est d'une horrible noirceur; leur face est plutôt, si l'on peut parler ainsi, une masse informe de chair, qu'un visage; et ils ont moins des yeux que des trous. Leur assurance et leur courage se trahissent dans leur terrible regard. Ils exercent leur cruauté jusque sur leurs enfants dès le premier jour de leur naissance; car, à l'aide du fer, ils taillent les joues des mâles, afin qu'avant de sucer le lait ils soient forcés de s'accoutumer aux blessures. Aussi vieillissent-ils sans barbe après une adolescence sans beauté, parce que les cicatrices que le fer laisse sur leur visage y étouffent le poil à l'âge où il sied si bien. Ils sont petits, mais déliés ; libres dans leurs mouvements, et pleins d'agilité pour monter à cheval; les épaules larges; toujours armés de l'arc et prêts à lancer la flèche ; le port assuré, la tête toujours dressée d'orgueil; sous la figure de l'homme ils vivent avec la cruauté des bêtes féroces.

PORTRAIT D'ATTILA.

JORNANDÈS.

Cet homme était venu au monde pour ébranler sa nation et pour faire trembler la terre. Par je ne sais quelle fatalité, des bruits formidables le devançaient et semaient partout l'épouvante. Il était fier dans sa démarche, promenant ses regards tout autour de lui; l'orgueil de sa puissance se révélait jusque dans les mouvements de son corps. Aimant les batailles, mais se maîtrisant dans l'action, excellent dans le conseil, se laissant fléchir aux prières, bon quand il avait une fois accordé sa protection. Sa taille était courte, sa poitrine

large, sa tête forte. De petits yeux, la barbe clair-semée, les cheveux grisonnants, le nez écrasé, le teint noirâtre, il reproduisait tous les traits de sa race. Bien que naturellement sa confiance en lui-même fût grande et ne l'abandonnât jamais, elle s'était encore accrue par la découverte du glaive de Mars, ce glaive pour lequel les rois des Scythes avaient toujours eu de la vénération. Voici, au rapport de Priscus, comment se fit cette découverte. « Un pâtre, dit-il, voyant boiter une génisse de son troupeau, et ne pouvant imaginer ce qui l'avait ainsi blessée, se mit à suivre avec sollicitude la trace de son sang. Il vint jusqu'au glaive sur lequel la génisse en broutant avait mis le pied sans le voir, et l'ayant tiré de la terre, il l'apporta à Attila. Celui-ci, fier de ce don, pensa, car il était ambitieux, qu'il était appelé à être le maître du monde, et que le glaive de Mars lui mettait aux mains le sort des batailles. »

INVASION D'ATTILA.

451.

LE BEAU[1] et JORNANDÈS.

L'armée d'Attila était de 500,000 hommes, quelques auteurs disent de 700,000. Il traînait à sa suite tous les Barbares du Nord : c'étaient avec les Huns, les Ruges, les Gépides, les Hérules, les Turcilinges, les Bellonotes, les Gélons, les Neures, les Burgondes et les Ostrogoths. Dans la marche, se joignirent à lui les Suèves, les Marcomans, les Quades, les Thuringiens. Chacun de ces peuples avait son roi ; mais tous ces princes tremblaient devant Attila, dont ils étaient les vassaux ou plutôt les esclaves. Il y en avait deux qu'Attila distinguait dans

[1] *Histoire du Bas-Empire*, édition Saint-Martin, 21 vol. in-8°.

cette foule de rois : Ardaric, roi des Gépides ; l'autre était Walamir, roi des Ostrogoths.

Les anciens auteurs ne nous apprennent rien de clair ni de précis sur la route que tint Attila jusqu'à son entrée dans la Gaule. Les sentiments des modernes sont partagés sur ce sujet. Les uns lui font traverser la Germanie, par le centre, pour arriver à Cologne. Les autres le conduisent le long du Danube, pour lui faire passer le Rhin auprès du lac de Constance. Ce dernier sentiment me paraît aussi le plus vraisemblable[1]. Le voisinage du fleuve, la commodité de la voie romaine, la facilité des convois qu'il pouvait tirer de la Mésie[2] et de la Pannonie[3] et qui remontaient le Danube à la suite de son armée, devaient lui faire préférer cette route à celle de l'intérieur de la Germanie, encore couverte de vastes forêts, et presque impraticable à une innombrable cavalerie. De plus, Procope rapporte qu'Attila détruisit, en passant, les forts que les empereurs avaient élevés sur les bords du Danube ; et Paul Diacre nous représente les Burgondes disputant au roi des Huns le passage du Rhin. Je croirais même que l'armée, divisée en deux corps, côtoyait le Danube, le fleuve entre deux. L'un de ces corps entraînait sur son passage les nations germaniques attirées par l'espérance du pillage, tandis que l'autre, ravageant la Mésie et la Pannonie, détruisait les forts, qui ne consistaient pour la plupart qu'en une tour garnie de quelques soldats. Toute l'armée dut se réunir aux sources du Danube, et passer le Rhin près de Bâle, où le voisinage de la forêt Hercynienne facilitait la construction des barques et des canots.

Les Franks, qui habitaient au-delà du Rhin vers les

[1] Je crois qu'il serait plus exact de dire que les Huns et leurs alliés occupaient tout le pays situé sur les bords du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Bâle, lorsqu'ils franchirent ce fleuve pour pénétrer dans les Gaules (*Note de Saint-Martin*).

[2] Serbie et Bulgarie.

[3] Hongrie occidentale.

bords du Necker, se joignirent à l'armée d'Attila, et ceux qui tenaient dans la Gaule le parti de Clodebaud[1], vinrent bientôt se rendre auprès de ce prince, qu'ils voulaient placer sur le trône. Mais les Burgondes entreprirent d'arrêter le torrent, qui venait inonder l'Occident, et de défendre le passage du Rhin. Leur hardiesse ne fut pas heureuse; ils furent repoussés et taillés en pièces. Les Huns achevèrent de détruire dans ces contrées ce qui avait échappé aux ravages des Vandales, des Suèves et des Alains. Ce fut alors que la ville des Rauraques, celles de Vindonissa et d'Argentovaria furent entièrement renversées. Leurs ruines ont donné naissance à Bâle, à Windich et à Colmar, bâties dans leur voisinage. Attila, côtoyant les bords du Rhin, traversa la Germanie supérieure, aujourd'hui l'Alsace : Strasbourg, Spire, Worms, ne s'étaient point encore relevées depuis les invasions précédentes. Il pilla et saccagea Mayence; il vint assiéger Metz. La force des remparts, qui résistaient à toutes les attaques, ayant rebuté ses troupes, il se retira à Scarpona, forteresse à 14 milles de Metz, et envoya de là des détachements qui prirent et brûlèrent Toul et Dieuze. Cependant les murs de Metz, qui avait été ébranlés par les machines, étant tombés d'eux-mêmes, les Huns accoururent, y entrèrent le 7 d'avril, veille de Pâques, égorgèrent un grand nombre d'habitants de tout âge et de tout sexe, emmenèrent les autres avec l'évêque, et mirent le feu à la ville, qui fut réduite en cendres, à l'exception d'une chapelle de saint Étienne.

Il n'est pas possible de suivre par ordre les courses des Huns. On sait seulement que ces vastes contrées comprises encore le Rhin, la Seine, la Marne et la Moselle ressentirent toute la fureur de ces peuples féroces. Comme Attila s'annonçait pour l'ami et l'allié des Ro-

1 Compétiteur de Mérovée, réfugié à la cour d'Attila. Son existence est cependant douteuse.

mains, et qu'il publiait que son dessein était d'établir Clodebaud, roi des Franks, et d'aller ensuite combattre les Wisigoths au-delà de la Loire, plusieurs villes romaines lui ouvrirent d'abord leurs portes. Les violences qu'elles éprouvèrent ayant répandu la terreur, les autres essayèrent de se défendre, mais nul rempart ne pouvait tenir contre ce déluge de Barbares. Tongres Reims, Arras et la capitale du Vermandois, furent emportées de force. Trèves, autrefois la plus florissante ville des Gaules, mais la plus malheureuse dans ce siècle d'invasions et de ravages, fut saccagée pour la cinquième fois. Les partis ennemis, dont chacun formait une armée, dispersés dans les campagnes, portaient de toutes parts le fer et le feu. Ce fut dans une de ces courses que Childéric, fils de Mérovée, fut enlevé avec la reine sa mère, et délivré aussitôt par la valeur d'un seigneur frank, nommé Viomade.

Attila s'avançait vers la Loire ; les habitants de Paris prirent l'alarme et allaient abandonner leur ville, si sainte Genevièvre ne les eût rassurés en leur promettant de la part de Dieu, que les Barbares n'approcheraient pas de leur territoire. Cette prophétie fut vérifiée par l'événement. Attila ayant passé la Seine dans un autre endroit, alla mettre le siége devant Orléans.

Sur la nouvelle de la marche d'Attila vers la Gaule, Aétius avait passé les Alpes, et s'était rendu à Arles avec peu de troupes. Il comptait sur celles qu'il trouverait dans la province, et principalement sur le secours des Wisigoths, que l'intérêt commun devait réunir avec les Romains ; mais lorsqu'il apprit que Théodoric, trompé par les fausses protestations d'Attila, ne faisait aucun mouvement pour s'opposer aux progrès du prince barbare, il lui dépêcha Avitus, afin de le tirer de cette fausse sécurité. Avitus, accoutumé à traiter avec Théodoric, dont il avait gagné l'estime, lui représenta que son inaction lui serait funeste ; qu'Attila ne cherchait qu'à diviser les Romains et les Wisigoths,

pour les accabler plus facilement. Il lui mit sous les yeux la lettre d'Attila à Valentinien[1]. Convaincu de la mauvaise foi d'Attila, Théodoric répondit que les victoires de ce conquérant sanguinaire ne l'effrayaient pas; que la Providence divine avait fixé un terme à tous les succès criminels, et qu'Attila le trouverait dans le courage des Wisigoths.

Aussitôt il donne ses ordres. La crainte d'une invasion prochaine rassemble en peu de temps une nombreuse armée. Il laisse dans ses Etats quatre de ses fils, et se mettant à la tête de ses troupes avec ses deux aînés, Thorismond et Théodoric, qui voulurent partager le péril avec leur père, il marche vers Arles pour se joindre aux Romains. Aétius avait déjà dépêché des courriers dans toute la Gaule et chez les peuples alliés, les invitant à s'unir à lui pour écarter l'horrible tempête qui désolait l'Occident. Toute la Gaule prit les armes. Mérovée[2] accourut avec les Franks; les Burgondes, les Armoriques, les Ripuaires, des Saxons même établis vers les bouches du Rhin, et des Sarmates, dont plusieurs cohortes avaient été transférées en Gaule, se rendirent, avec une incroyable diligence, auprès d'Aétius. Il se vit bientôt environné de tant de troupes, que l'armée d'Attila, déjà beaucoup moins nombreuse qu'elle n'avait été d'abord, n'était guère supérieure à la sienne.

Dans ces désastres publics, la charité épiscopale suppléait à la timidité ou remédiait à la perfidie des commandants; et l'Église, destinée à combattre les ennemis invisibles, s'occupait des périls temporels de ses enfants. Sangiban, à la tête d'une troupe d'Alains, commandait dans Orléans; mais on le soupçonnait

[1] Attila, avant de commencer son invasion, avait écrit à Valentinien et à Théodoric. Au premier il disait qu'il n'en voulait qu'aux Wisigoths; à Théodoric, qu'il n'en voulait qu'aux Romains.

[2] Ce fait n'est pas certain; on remarquera plus loin que Jornandès ne parle pas de Mérovée.

d'entretenir, avec Attila, de secrètes intelligences, et son inaction, aux approches de l'ennemi, confirmait ces soupçons[1]. Saint Aignan, alors évêque d'Orléans, prélat respectable par ses vertus, et rempli de ce courage qu'inspire le mépris de la vie présente, prit sur lui tous les soins d'un commandant. Avant qu'Attila eût passé la Seine, l'évêque se hâta de relever les murs de la ville; il fit des amas de vivres, et par la ferveur de ses prières et de celles de son peuple, il s'efforça d'armer le ciel contre les Barbares. Pour presser le secours d'Aétius, il se rendit en diligence à Arles, et revint se renfermer dans Orléans, résolu d'y périr avec son troupeau si la ville n'était pas secourue. Bientôt après son retour, les Huns arrivèrent. Ils attaquèrent avec fureur la partie de la ville qui était sur la rive droite de la Loire; ils mirent en œuvre toutes les machines alors en usage dans les siéges, et livrèrent plusieurs assauts. Pendant que les hommes combattaient sur les murailles, les femmes et les enfants, prosternés avec leur évêque au pied des autels, élevaient leurs cris vers Dieu et imploraient son assistance. Une pluie orageuse qui dura trois jours fit cesser les attaques; et le prélat, profitant de cet intervalle, alla trouver Attila dans son camp, pour en obtenir quelque composition. Il fut repoussé avec insolence. L'orage ayant cessé, les Huns donnèrent un nouvel assaut, et redoublant leurs efforts, ils enfoncèrent les portes et entrèrent en foule. Les habitants, fuyant de toutes parts, n'attendaient que le pillage et la mort, lorsqu'ils entendirent sonner les trompettes romaines, et virent une nouvelle armée qui, comme s'il elle fût descendue du ciel, fondait avec rapidité sur les Huns. C'étaient Aétius et Théodoric à la tête de toutes leurs troupes. Ils étaient entrés dans la ville de l'autre côté de la Loire, en même temps qu'At-

[1] Aussitôt qu'Aétius et Théodoric furent informés de la trahison que méditait Sangiban, ils s'assurèrent de sa personne et des siens.

tila y entrait par la porte opposée. Ce Barbare, qui passait pour invincible dans les batailles, faisait si mal la guerre, il était si peu instruit des mouvements de l'ennemi, qu'Aétius traversa toute la Gaule méridionale et vint d'Arles à Orléans, sans que les Huns en eussent aucune connaissance. Les Romains et les Wisigoths, trouvant les Huns en désordre, en font un horrible carnage. Orléans est inondé du sang de ses vainqueurs : les uns se jettent en foule hors des portes ; les autres, aveuglés par la terreur, se précipitent dans le fleuve. Le saint évêque, aux yeux duquel les Barbares étaient des hommes, courait de toutes parts pour arrêter le massacre ; il sauva un grand nombre de ces malheureux, qui demeurèrent prisonniers. Attila, hors de la ville, ralliait les fuyards. Frémissant de fureur, il reprit la route de la Belgique ; et Orléans fut alors, pour la première fois, le rempart de la Gaule, et le terme fatal des conquêtes de ses ennemis.

Aétius et Théodoric suivaient Attila, sans harceler son armée, se croyant fort heureux s'ils pouvaient sans coup férir le conduire hors des terres de l'empire. Il passa près de Troyes, qui n'avait alors ni garnison, ni même de murailles. Cette ville attribua son salut aux ferventes prières de saint Loup, son évêque On dit que ce saint vint avec son clergé au-devant du roi des Huns ; et que comme Attila se vantait d'être le fléau de Dieu, le saint répondit qu'il ne fallait donc pas lui résister, et l'invita même à venir dans sa ville. On ajoute que le Barbare adouci par cette soumission passa outre ; mais qu'il obligea l'évêque de l'accompagner jusqu'au passage du Rhin, promettant de le renvoyer alors, et qu'il lui tint parole. Tout ce récit pourrait bien n'être qu'un tissu de fables. La proximité d'Aétius et de Théodoric pouvait empêcher Attila de s'arrêter au pillage de Troyes. Les deux armées, qui marchaient à peu de distance l'une de l'autre, étant arrivées dans les vastes plaines qui, un siècle après, ont donné le nom à la pro-

vince de Champagne (*Campania*), le roi des Huns, honteux de se retirer en fugitif, voulut se venger par une bataille de l'affront qu'il avait reçu à Orléans. Le terrain ne pouvait être plus favorable pour déployer la cavalerie des Huns. Ces plaines, au rapport de Jornandès, s'étendaient en longueur à cinquante lieues sur trente cinq de largeur. Il les nomme Champs Catalauniques (champs de Châlons)[1]...

Attila, inquiet du succès d'une si importante journée, consulta ses devins. Ils lui répondirent que les entrailles des victimes ne lui promettaient pas la victoire, mais que le chef des ennemis y perdrait la vie. Il se persuada que cette prédiction tomberait sur le général romain; et comme Aétius était le principal obstacle à ses desseins, il ne balança pas d'acheter la mort de ce grand capitaine, par la perte d'une partie de son armée. D'ailleurs, plus impie que superstitieux, il ne comptait pas assez sur l'infaillibilité de ses devins pour perdre l'espérance de la victoire. Cependant, afin d'abréger le temps du combat et de se préparer une ressource dans l'obscurité de la nuit en cas de mauvais succès, il résolut de ne livrer bataille que quand le jour serait fort avancé. Les deux armées étant campées en présence l'une de l'autre, la nuit qui précéda la bataille, deux partis très-nombreux, l'un de Franks, l'autre de Gépides, s'étant rencontrés, se battirent avec tant d'acharnement qu'il en resta 15,000 sur la place[2].

Sur le terrain incliné du champ de bataille s'élevait une éminence qui formait comme une petite montagne.

[1] Le théâtre de la bataille de Châlons est occupé en partie par le village de Mourmelon et le camp de Châlons. On a cru longtemps que les ruines d'un camp romain qui se trouvent à la Cheppe étaient les restes du camp d'Attila ; mais les Huns ne construisaient pas de retranchements, et le camp de la Cheppe est certainement romain. Ce n'est donc pas dans les plaines de la Cheppe que s'est livrée la bataille de 451.

[2] Jusqu'ici, le récit est emprunté à l'histoire du Bas-Empire de *Le Beau;* la suite est de Jornandès.

Chacune des deux armées désirant s'en emparer parce que cette position importante devait donner un grand avantage à qui s'en rendrait maître, les Huns et leurs alliés en occupèrent le côté droit, et les Romains, les Wisigoths et leurs auxiliaires le côté gauche. Le point le plus élevé de cette hauteur ne fut pas disputé, et demeura inoccupé. Théodoric et ses Wisigoths tenaient l'aile droite ; Aétius, la gauche avec les Romains. Ils avaient placé au centre Sangiban, ce roi des Alains dont nous avons parlé plus haut ; et par un stratagème de guerre, ils avaient pris la précaution d'enfermer au milieu des troupes d'une fidélité assurée celui sur les dispositions duquel ils pouvaient le moins compter ; car celui-là se soumet sans difficulté à la nécessité de combattre, à qui est ôtée la possibilité de fuir.

Quant à l'armée des Huns, elle fut rangée en bataille dans un ordre contraire ; Attila se plaça au centre avec les plus braves d'entre les siens. Par cette disposition, le roi des Huns songeait principalement à lui-même, et son but, en se plaçant ainsi au milieu de l'élite de ses guerriers, était de se mettre à l'abri des dangers qui le menaçaient ; les peuples nombreux, les nations diverses qu'il avait soumis à sa domination, formaient ses ailes. Entre eux tous se faisaient remarquer l'armée des Ostrogoths, commandée par Walamir, Théodemir et Widémir, trois frères qui surpassaient en noblesse le roi même sous les ordres duquel ils marchaient alors ; car ils étaient de l'illustre et puissante race des Amales. On y voyait aussi à la tête d'une troupe innombrable de Gépides, Ardaric, leur roi, si brave, si fameux, et que sa grande fidélité à Attila faisait admettre par ce dernier à ses conseils. Le roi des Huns avait su apprécier sa sagacité ; aussi lui et Walamir, roi des Ostrogoths, étaient-ils de tous les rois qui lui obéissaient ceux qu'il aimait le plus. Walamir était fidèle à garder le secret, d'une parole persuasive, incapable de trahison. Ardaric était renommé pour sa fidélité et pour sa raison. En mar-

chant avec Attila contre les Wisigoths leurs parents; l'un et l'autre justifiaient assez sa confiance. La foule des autres rois, si l'on peut ainsi parler, et les chefs des diverses nations, semblables à ses satellites, épiaient les moindres mouvements d'Attila; et dès qu'il leur faisait un signe du regard, chacun d'eux en silence, avec crainte et tremblement, venait se placer devant lui, ou exécutait les ordres qu'il en avait reçus. Cependant le roi de tous les rois, Attila, seul veillait sur tous et pour tous.

On combattit donc pour se rendre maître de la position avantageuse dont nous avons parlé. Attila fit marcher ses guerriers pour s'emparer du haut de la colline; mais il fut prévenu par Thorismond et Aétius, qui, ayant uni leurs efforts pour parvenir à son sommet, y arrivèrent les premiers, et repoussèrent facilement les Huns, à la faveur du point élevé qu'ils occupaient.

Alors Attila, s'apercevant que cette circonstance avait porté le trouble dans son armée, jugea aussitôt devoir la rassurer, et lui tint ce discours : « Après vos victoires sur tant de grandes nations, après avoir dompté le monde, si vous tenez ferme aujourd'hui, ce serait ineptie, je pense, que de vous stimuler par des paroles comme des guerriers d'un jour. De tels moyens peuvent convenir à un chef novice, ou à une armée peu aguerrie; quant à moi, il ne m'est point permis de rien dire, ni à vous de rien écouter de vulgaire. Car, qu'avez-vous accoutumé, sinon de combattre? Ou bien qu'y a-il de plus doux pour le brave que de se venger de sa propre main? C'est un grand présent que nous a fait la nature, que de nous donner la faculté de rassasier notre âme de vengeance. Marchons donc vivement à l'ennemi; ce sont toujours les plus braves qui attaquent. N'ayez que mépris pour ce ramas de nations discordantes; c'est signe de peur, que de s'associer pour se défendre. Voyez! même avant l'attaque, l'épouvante déjà les entraîne; elles cherchent les hauteurs, s'emparent des collines, et dans leurs tardifs regrets, sur le

champ de bataille, elles demandent avec instance des remparts Nous savons par expérience combien peu de poids ont les armes des Romains : ils succombent, je ne dis pas aux premières blessures, mais à la première poussière qui s'élève. Tandis qu'ils se serrent sans ordre, et s'entrelacent pour faire la tortue, combattez, vous, avec la supériorité de courage qui vous distingue, et, dédaignant leurs légions, fondez sur les Alains, tombez sur les Wisigoths. Ce sont eux qui entretiennent la guerre et qu'il nous faut tâcher de vaincre au plus tôt. Les nerfs une fois coupés, les membres aussitôt se laissent aller ; et le corps ne peut se soutenir si on lui arrache les os. Que votre courage grandisse, que votre fureur ordinaire s'enflamme !. Huns, voici le moment d'apprêter vos armes ; voici le moment aussi de vous montrer résolus, soit que blessés vous demandiez la mort de votre ennemi, soit que sains et saufs vous ayez soif de carnage. Nuls traits n'atteignent ceux qui doivent vivre, tandis que, même dans la paix, la destinée précipite les jours de ceux qui doivent mourir. Enfin, pourquoi la fortune aurait-elle assuré les victoires des Huns sur tant de peuples, sinon parce qu'elle les destinait aux joies de cette bataille ? Et encore qui a ouvert à nos ancêtres le chemin des Palus-Méotides, fermé et ignoré pendant tant de siècles ? Qui faisait fuir des peuples armés devant des hommes qui ne l'étaient pas ? Non, cette multitude rassemblée à la hâte ne pourra pas même soutenir la vue des Huns. L'événement ne me démentira pas ; c'est ici le champ de bataille qui nous avait été promis par tant d'heureux succès. Le premier, je lancerai mes traits à l'ennemi. Que si quelqu'un pouvait rester oisif quand Attila combattra, il est mort. » Enflammés par ces paroles, tous se précipitent au combat.

Quelque effrayant que fût l'état des choses, néanmoins la présence du roi rassurait ceux qui auraient pu hésiter. On en vint aux mains ; bataille terrible, complexe,

furieuse, opiniâtre, et comme on n'en avait jamais vu de pareille nulle part. De tels exploits y furent faits, à ce que l'on rapporte, que le brave qui se trouva privé de ce merveilleux spectacle ne put rien voir de semblable pendant sa vie; car s'il faut en croire les vieillards, un petit ruisseau de cette plaine, qui coule dans un lit peu profond, s'enfla tellement, non par la pluie, comme il lui arrivait quelquefois, mais par le sang des mourants, que grossi, outre mesure, par ces flots d'une nouvelle espèce, il devint un torrent impétueux qui roula du sang; en sorte que les blessés, qu'amena sur ses bords une soif ardente, y puisèrent une eau mêlée de débris humains, et se virent forcés, par une déplorable nécessité, de souiller leurs lèvres du sang que venaient de répandre ceux que le fer avait frappés. Pendant que le roi Théodoric parcourait son armée pour l'encourager, son cheval se renversa; et les siens l'ayant foulé aux pieds, il perdit la vie, déjà dans un âge avancé. D'autres disent qu'il tomba percé d'un trait lancé par Andax du côté des Ostrogoths, qui se trouvaient alors sous les ordres d'Attila. Ce fut l'accomplissement de la prédiction faite au roi des Huns peu de temps avant par ses devins. Alors les Wisigoths, se séparant des Alains, fondent sur les bandes des Huns; et peut-être Attila lui-même serait-il tombé sous leurs coups, s'il n'eût prudemment pris la fuite sans les attendre, et ne se fût tout d'abord renfermé, lui et les siens, dans son camp, qu'il avait retranché avec des chariots.

Ce fut derrière cette frêle barrière que cherchèrent un refuge contre la mort ceux-là devant qui naguère ne pouvaient tenir les remparts les plus forts. Thorismond, fils du roi Théodoric, et le même qui s'était emparé le premier de la colline et en avait chassé les Huns, croyant retourner au milieu des siens, vint donner à son insu, et trompé par l'obscurité de la nuit, contre les chariots des ennemis; et, tandis qu'il combattait bra-

vement, quelqu'un le blessa à la tête et le jeta à bas de son cheval ; mais les siens, qui veillaient sur lui, le sauvèrent, et il se retira du combat. Aétius, de son côté, s'étant également égaré dans la confusion de cette nuit, errait au milieu des ennemis, tremblant qu'il ne fût arrivé malheur aux Goths. A la fin, il retrouva le camp des alliés, après l'avoir longtemps cherché, et passa le reste de la nuit à faire la garde derrière un rempart de boucliers. Le lendemain, dès qu'il fut jour, voyant les champs couverts de cadavres, et les Huns qui n'osaient sortir de leur camp, convaincu d'ailleurs qu'il fallait qu'Attila eût éprouvé une grande perte pour avoir abandonné le champ de bataille, Aétius et ses alliés ne doutèrent plus que la victoire ne fût à eux. Toutefois, même après sa défaite, le roi des Huns gardait une contenance fière; et faisant sonner ses trompettes au milieu du cliquetis des armes, il menaçait de revenir à la charge. Tel un lion, pressé par les épieux des chasseurs, rôde à l'entrée de sa caverne : il n'ose pas s'élancer sur eux, et pourtant il ne cesse d'épouvanter les lieux d'alentour de ses rugissements ; tel ce roi belliqueux, tout assiégé qu'il était, faisait encore trembler ses vainqueurs. Aussi les Goths et les Romains s'assemblèrent-ils pour délibérer sur ce qu'ils feraient d'Attila vaincu ; et comme on savait qu'il lui restait peu de vivres, et que d'ailleurs ses archers, postés derrière les retranchements du camp, en défendaient incessamment l'abord à coups de flèches, il fut convenu qu'on le lasserait en le tenant bloqué. On rapporte que dans cette situation désespérée, le roi des Huns, toujours grand, surtout dans le danger, fit dresser un bûcher formé de selles de chevaux, prêt à se précipiter dans les flammes si les ennemis forçaient son camp ; soit pour que nul ne pût se glorifier de l'avoir frappé, soit pour ne pas tomber, lui le maître des nations, au pouvoir d'ennemis si redoutables.

Durant le répit que donna ce siége, les Wisigoths et



les fils de Théodoric s'enquirent les uns de leur roi, les autres de leur père, étonnés de son absence au milieu du bonheur qui venait de leur arriver. L'ayant cherché longtemps, selon la coutume des braves, ils le trouvèrent enfin sous un épais monceau de cadavres, et après l'avoir honoré par leurs chants, ils l'emportèrent sous les yeux des ennemis. Vous eussiez vu alors des bandes de Goths, aux voix rudes et discordantes, s'occuper des soins pieux des funérailles, au milieu des fureurs d'une guerre qui n'étaient pas encore éteintes. Les larmes coulaient, mais de celles que savent répandre les braves. Pour nous était la perte, mais les Huns témoignaient combien elle était glorieuse ; et c'était, il semble, une assez grande humiliation pour leur orgueil, de voir, malgré leur présence, emporter avec ses insignes le corps d'un si grand roi. Avant d'avoir fini de rendre les derniers devoirs à Théodoric, les Goths, au bruit des armes, proclamèrent roi le vaillant et glorieux Thorismond ; et celui-ci acheva les obsèques de son père bien-aimé, comme il convenait à un fils. Après l'accomplissement de ces choses, emporté par la douleur de sa perte et par l'impétuosité de son courage, Thorismond brûlait de venger la mort de son père sur ce qui restait des Huns. Il consulta le patrice Aétius, à cause de son âge et de sa prudence consommée, pour savoir ce qu'il fallait qu'il fît dans cette conjoncture. Mais celui-ci, craignant qu'une fois les Huns écrasés les Goths ne tombassent sur l'empire romain, le décida par ses conseils à retourner dans ses foyers, et à se saisir du trône que son père venait de laisser, de peur que ses frères, s'emparant du trésor royal, ne se rendissent maîtres du royaume des Wisigoths et qu'il n'eût ensuite à soutenir contre les siens une guerre sérieuse et, qui pis est, malheureuse. Thorismond reçut ce conseil sans se douter de la duplicité qui l'avait dicté ; il y vit plutôt de la sollicitude pour ses intérêts, et laissant là les Huns, il partit pour la Gaule. Voilà comme en s'abandonnant

aux soupçons, la fragilité humaine se laisse enlever l'occasion de faire de grandes choses.

On rapporte que dans cette fameuse bataille, que se livrèrent les plus vaillantes nations, il périt des deux côtés cent soixante-deux mille hommes, sans compter quatre-vingt-dix mille Gépides et Franks qui, avant l'action principale, tombèrent sous les coups qu'ils se portèrent mutuellement dans une rencontre nocturne, les Franks combattant pour les Romains, et les Gépides pour les Huns.

En apprenant le départ des Goths, Attila, comme il arrive ordinairement dans les événements imprévus, sentit redoubler sa défiance, pensant que ses ennemis lui tendaient un piége, et se tint longtemps renfermé dans son camp. Mais à la fin, détrompé par le long silence qui avait succédé à leur retraite, son courage se releva jusqu'à s'attribuer la victoire; il fit éclater une vaine joie, et les pensées du puissant roi se reportèrent aux anciennes prédictions. Quant à Thorismond, élevé subitement à la dignité royale dès la mort de son père dans les champs Catalauniques, où il venait de combattre, il fit son entrée dans Toulouse; et là, quelque joie que lui témoignassent ses frères et les premiers de la nation, il fit paraître de son côté tant de modération dans les commencements, que personne ne lui disputa la succession au trône de son père.

Attila, profitant de l'occasion que lui offrait la retraite des Wisigoths, et rassuré sur l'avenir en voyant, comme il l'avait souvent souhaité, la ligue des ennemis dissoute, marcha aussitôt à la conquête de l'Italie.

ATTILA DEVANT ORLÉANS.

Extrait de la vie de saint Aignan, évêque d'Orléans, écrite au VI° siècle par un auteur anonyme (traduction de Ch. Barthélemy).

Les Huns s'étaient jetés sur les Gaules, ayant à leur tête le cruel roi Attila, la verge du Seigneur, le fléau de Dieu. Laissant Metz, où il avait fait un grand massacre, livré la ville aux flammes, la veille même de Pâques, passé le peuple au fil de l'épée, égorgé les prêtres du Seigneur devant les saints autels et brûlé tous les temples, excepté l'oratoire de saint Étienne, il s'avançait vers Orléans pour en faire un monceau de ruines. Aignan, sans placer son appui dans la chair et son espérance dans les forces des hommes, alla cependant, pour ne pas paraître manquer à son devoir, jusqu'à Arles, et avertit de la cruauté des Barbares le patrice Aétius, alors préfet de l'Empereur dans les Gaules.

Sur sa route, étant entré dans la maison d'un homme très-riche, nommé Mamert, il le trouva en proie aux atteintes d'une grave maladie, respirant à peine, privé de la parole, incapable de faire un pas et sans espérance de guérison. L'épouse de Mamert, femme d'une très-noble famille, heureuse de l'arrivée du Bienheureux, se jeta à ses pieds pour lui demander le salut de son mari. L'évêque, s'étant donc approché du lit du malade, passa toute la nuit dans les larmes et la prière, et rendit le matin la santé à Mamert. C'est ce Mamert qui, établi dans la suite, archevêque de Vienne, devint célèbre dans l'univers, et surtout dans nos contrées, par l'institution en une forme meilleure des prières appelées *Rogations*.

Il y avait aussi, en ces contrées, un monastère appelé Arnain, dont les nombreux religieux reçurent

Aignan à son passage. L'abbé de ce monastère, aveugle depuis trente ans, conjura le saint de lui rendre la vue. Touché de ses prières, il mouilla, de sa salive, à l'exemple du Sauveur, les yeux du malade, et le délivra d'une infirmité supérieure à tous les efforts humains. L'aveugle revit ainsi le jour, dont la privation l'avait rendu pour l'ennemi cruel des hommes un objet d'insultes.

La faveur céleste et la bonté divine se manifestaient donc par de tels prodiges en la personne d'Aignan. Il arriva à Arles où il trouva plusieurs évêques venus de différentes contrées, pour différents motifs, vers Aétius ; aucun ne pouvait être admis à cause du faste de cet homme. Mais, lorsque Aignan fut arrivé au palais, Aétius vint sans retard se jeter à ses genoux et lui demander la cause de son voyage. L'évêque, doué d'une grande prudence, lui exposa d'abord ce qui concernait l'intérêt général de l'empire, puis il lui fit connaître l'invasion imminente d'Orléans par Attila, dont l'armée touchait bientôt les remparts s'il ne se hâtait de venir en aide à ses dangers. Et comme il avait l'esprit de prophétie aussi bien que le don des miracles, il lui prédit que le 18 des calendes de juillet était le jour où cette bête féroce exercerait ses ravages sur le troupeau du Seigneur, s'il ne lui portait secours en ce moment. Emu de tels avis, plein d'admiration pour la douceur de son hôte, pour la majesté de sa parole et la gravité de sa vieillesse, Aétius promit tout à ses demandes ; il l'assura qu'il ne manquerait ni au lieu ni au jour indiqués, et il lui recommanda de s'en retourner en paix à Orléans afin d'avertir les habitants de sa prochaine arrivée.

Aignan, revenu dans sa ville, le cruel Attila en assiégea bientôt les murs avec une troupe innombrable de soldats ; il l'environna d'une tranchée et lui livra de fréquents assauts. Ces attaques, loin d'effrayer le pontife, conme il arrive à tant d'autres, remplirent son âme

d'un courage plus grand. Dieu était son suprême refuge ; il lui adressait ses vœux et ses prières ; il portait autour des remparts, accompagné d'une foule nombreuse, les vénérables reliques des saints ; et comme il persévérait pieusement en ces exercices, un des prêtres réfugiés à Orléans pour se soustraire aux violences des Barbares, méprisant tout cela, lui dit avec dédain : « Que prétendez-vous, évêque Aignan ? Vous faites reposer la défense de vos concitoyens sur le culte des saintes reliques, mais semblable vénération n'a servi de rien dans les autres villes du royaume. » La vengeance céleste ne se fit pas attendre longtemps à cet insulteur des saints ; à peine avait-il fini de parler, qu'il tombait mort en présence de tout le monde.

Cependant les phalanges des Huns lançaient des traits innombrables ; elles ébranlaient les murailles sous les coups du bélier et portaient ainsi la terreur parmi les habitants. Les assiégés s'adressaient à leur pontife ; ils se portaient à l'église et se répandaient en supplications. L'évêque leur commande d'avoir courage, les assurant que jamais homme ayant une confiance inébranlable en la Providence céleste, n'avait été trompé. Il les excite à se jeter à genoux pour prier. « Regardez, ajoutait-il, du haut des remparts, si la miséricorde de Dieu vient à notre secours. » Il pensait que l'armée d'Aétius ne pouvait être bien loin, s'il était fidèle à ses promesses. Et comme du haut des murailles de la ville on ne voyait rien apparaître, il leur dit encore : « Priez fidèlement ; le Seigneur ne vous fera pas défaut aujourd'hui ; regardez. »

Ils regardent soigneusement, et nul ne vient les secourir au milieu de leurs prières. Alors, il leur dit une troisième fois : « Si vous priez fidèlement, le Seigneur viendra sans retard à votre secours. »

Et se soumettant aux conseils de leur évêque, ils demandent avec gémissements réitérés d'être délivrés d'une ruine imminente ; ils conjurent la miséricorde du

Seigneur, ils la somment en quelque sorte de hâter le secours promis. Puis après avoir prié, ils se portent sur les hauteurs du rempart et voient comme un nuage s'élever de la terre dans l'air. L'ayant annoncé à Aignan, « C'est le secours du Seigneur, » dit-il.

Au même instant, il cracha contre les Barbares, et chose digne de remarque, trop négligée par les auteurs, aussitôt l'eau tomba par torrents contre les ennemis; durant trois jours, ils ne purent ni combattre, ni regarder les remparts, ni même se reconnaître entre eux, tant la pluie, obtenue par les prières du pontife, les aveuglait.

Cependant comme Aétius n'arrivait pas encore, Aignan était allé sans crainte trouver Attila sous sa tente, afin de le fléchir en faveur de son troupeau; mais sa démarche avait été inutile. Enflé par ses succès, le tyran avait soif des dépouilles et de la vie des habitants; il avait juré la ruine de la ville. Il ordonna donc à l'évêque de s'en retourner, ce qu'il fit aussitôt.

Le jour suivant, l'armée d'Attila attaqua avec fureur; déjà les portes de la ville étaient brisées, les soldats se partageaient les principales maisons, ils faisaient avancer les charriots pour enlever les dépouilles et se livraient à tous les emportements de la victoire. Mais, par la volonté de Dieu, Aétius parut à l'improviste. La renommée a publié, et c'est la vérité, qu'Aignan fut transporté en un instant, par la main de Dieu, dans le camp d'Aétius, qu'il s'adressa à un de ses soldats et lui dit : « Annoncez à mon fils Aétius qu'il nous porte secours aujourd'hui; demain il sera trop tard. »

Aétius arrivant donc, le dix-huitième jour des calendes de juillet, avec Théodoric, roi des Goths, et Thorismond, fils du roi, tomba sur l'ennemi chargé de dépouilles et pris au dépourvu, et il en fit un affreux massacre. Parmi les Barbares, les uns voulaient traverser la Loire, et se noyaient; d'autres perdaient courage et se rendaient; d'autres aimaient mieux mourir glorieu-

sement sous les coups des vainqueurs que d'implorer leur pitié. Partout on voit des armes, des corps morts, des membres en lambeaux, la terre rougie de sang. Il n'est pas en notre pouvoir de dire combien d'ennemis durent leur salut pendant ce massacre à l'évêque instruit par les oracles divins à rendre le bien pour le mal. Ils avaient conjuré sa ruine, et il demandait à Aétius de les sauver. Le reste de la nombreuse armée d'Attila dut chercher sa sûreté dans la fuite, et plus tard elle fut défaite dans les plaines de Châlons par Aétius, Théodoric et Thorismond, assistés de Mérovée, roi des Franks, et de son fils Childéric. Cent quatre-vingt mille hommes périrent de part et d'autre dans ce combat.

Heureux d'avoir conservé sa ville par cet insigne triomphe, et surtout de n'avoir vu périr aucun de ses concitoyens, excepté ceux qui, désespérant du secours céleste, s'étaient, contre sa défense, rendus à l'ennemi, Aignan se hâta d'offrir ses actions de grâces au Seigneur. Nous sommes dans l'admiration en voyant dans les Saintes Écritures les troupes de Pharaon, ses chariots, ses cavaliers, ses fantassins innombrables engloutis en un instant jusqu'au dernier dans les flots de la mer, et le peuple d'Israël, faible et désarmé, se sauver sans perdre un seul homme. Nous admirons de même quand nous voyons l'armée des Philistins prendre deux ou trois fois la fuite en présence de David, jeune homme alors sans expérience de la guerre, mais ayant pour secours la main du Seigneur. Moïse chanta un cantique à Dieu après la défaite de Pharaon, David en chanta un également. Aignan eut-il moins de raison d'en chanter un à son tour, alors que ses ennemis furent dissipés par un secours si au-dessus de toute prévision humaine?

Mais à ces actes éclatants de sa puissance, le Seigneur en a ajouté d'autres, à cause des mérites d'Aignan. Ces troupes des Huns, répandues dans toute la contrée

jusqu'au dix-huitième jour des calendes de juillet, ne laissaient aucun espoir de recueillir les moissons, les fruits, les vendanges. La violence accoutumée des soldats avait fait fouler aux pieds des chevaux toutes ces choses, ou les avait livrées aux flammes, ou les avait ravagées. Quel habitant, vaincu par le désir de pourvoir à sa subsistance, avait pu sauver ses récoltes ? Quel laboureur avait pu cultiver ses terres ? Quel vigneron avait pu veiller à ses vignes, quand cette armée cruelle immolait tous les hommes sans distinction dans les combats, ou les forçait à abandonner leurs demeures ? Qui ne sait d'ailleurs que cette nation se vantait d'être étrangère à tout sentiment d'humanité, et de n'avoir qu'un seul but, faire périr les chrétiens, dont elle était l'ennemie mortelle, par la faim, la soif, la guerre et les vexations ? Or, cette année-là même, chose admirable à dire, chose inouïe dans aucun temps, Dieu doubla pour les Orléanais la récolte des fruits de toute sorte, et non-seulement le pays entier ne se ressentit pas de la longueur du siége, mais encore il fut comblé d'une abondance générale.

LETTRE DE SAINT REMY A CLOVIS.

481.

La grande nouvelle est venue jusqu'à nous, que tu as pris heureusement l'administration des affaires militaires[1]. Ce n'est pas chose nouvelle que tu commences à être ce que tes pères ont toujours été. Tu dois surtout

[1] Childéric avait possédé la dignité romaine de Maître des milices et la transmit à Clovis. Tel est le sens que trouve M. de Pétigny à la phrase *Rumor ad nos magnus pervenit, administrationem vos secundum rei bellicæ suscepisse.*



faire en sorte que le jugement de Dieu ne t'abandonne pas maintenant que ton mérite et ta modération sont récompensés par ton élévation au comble des honneurs, car tu sais que l'on dit ordinairement que c'est par la fin que l'on juge les actions des hommes. Tu dois choisir des conseillers qui puissent donner de l'éclat à ta bonne renommée, te montrer chaste et honnête dans la gestion de ton bénéfice [1], honorer les évêques et toujours recourir à leurs conseils. Si tu es d'accord avec eux, tout ira bien dans la province [2]. Protége tes citoyens [3], soulage les affligés, secours les veuves, nourris les orphelins, afin que tous t'aiment et te craignent. Que la justice sorte de ta bouche. Il ne faut rien demander aux pauvres ni aux étrangers, et ne te laisse pas aller à recevoir la moindre chose en présent. Que ton prétoire soit ouvert à tous, et que personne n'en sorte triste. Tout ce que tu as hérité de richesses de ton père, emploie-le à soulager les captifs et à les délivrer du joug de la servitude. Si quelque voyageur est amené devant toi, ne lui fais pas sentir qu'il est étranger. Joue avec les jeunes gens, traite les affaires avec les vieillards, et si tu veux être roi, fais-t'en juger digne [4].

CLOVIS.

GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire ecclésiastique des Franks* (livre II).

Saint Grégoire de Tours, né en Auvergne vers 540, mort vers 595, fut élu évêque de Tours en 577. Il joua un rôle important et

[1] Terres cédées par les empereurs romains aux Barbares, à la condition du service militaire.
[2] La Gaule du nord, sur laquelle s'étendait l'autorité de Clovis comme officier de l'empire.
[3] Les Gallo-Romains, en faveur desquels saint Remi intervient auprès de Clovis.
[4] Le texte de cette lettre est dans Duchesne, *Script. francor.*, t. I.

résista à Chilpéric et à Frédégonde dans quelques circonstances. Son histoire s'étend de 417 à 591 ; c'est un document précieux pour les premiers temps de nos annales.

GUERRE DE CLOVIS CONTRE SYAGRIUS.

Childéric étant mort, Clovis, son fils, fut roi à sa place. Dans la cinquième année de son règne, Syagrius, roi des Romains[1] et fils d'Egidius, résidait dans la ville de Soissons, qu'Egidius avait prise autrefois. Clovis ayant marché contre lui avec Ragnacaire, son parent, qui était aussi en possession d'un royaume[2], il lui fit demander de choisir un champ de bataille. Celui-ci ne différa pas et n'hésita pas à faire la guerre. La bataille s'engagea bientôt (486). Syagrius voyant son armée battue, prit la fuite, et se rendit auprès du roi Alaric, à Toulouse, où il comptait trouver un asile. Clovis envoya prier Alaric de le lui livrer, disant que s'il le gardait, il irait lui faire la guerre. Alaric, craignant de s'attirer la colère des Franks, car la crainte est habituelle aux Goths, livra aux envoyés de Clovis Syagrius enchaîné. Clovis l'ayant reçu ordonna de le garder, et s'étant emparé de son royaume, il le fit tuer secrètement.

Dans ce temps, l'armée de Clovis pilla beaucoup d'églises, parce que ce roi était encore plongé dans l'idolâtrie. Des soldats avaient enlevé d'une église un vase remarquable par sa beauté et sa grandeur, et tous les autres ornements du culte. L'évêque de cette église[3] envoya auprès de lui des députés pour lui demander qu'on lui rendît au moins ce beau vase, si l'on ne pouvait obtenir la restitution des autres. Le roi ayant entendu ces paroles, dit à l'envoyé : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là qu'on fera les parts du butin ; et lorsque le sort m'aura donné le vase, je ferai

[1] Syagrius était patrice et non pas roi des cités gallo-romaines du bassin de la Seine.
[2] Celui de Cambrai.
[3] Saint Remy.

ce que demande l'évêque. » Après leur arrivée à Soissons, on plaça le butin au milieu de la place, et le roi dit en montrant le vase dont nous venons de parler : « Je vous prie, mes braves guerriers, de me donner, outre ma part, ce vase que voici. » Les plus sages répondirent à la demande du roi : « Glorieux roi, tout ce que nous voyons est à toi, et nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais donc ce que tu veux, car personne ne peut résister à ta puissance. » Quand ils eurent ainsi parlé, un soldat plein d'audace, de jalousie et de colère, leva sa francisque, frappa le vase et dit : « Tu n'auras rien autre que ce que le sort te donnera. » Tous ceux qui étaient là furent stupéfaits, et le roi dissimula son mécontentement de cet outrage sous un air de patience. Il donna à l'envoyé de l'évêque le vase que le sort lui avait fait échoir, gardant au fond du cœur une colère secrète.

Un an après, Clovis rassembla ses guerriers au champ de Mars, pour voir si leurs armes étaient brillantes et en bon état. Il examina tous les soldats, passant devant eux, et arriva auprès du guerrier qui avait frappé le vase : « Personne n'a des armes aussi mal fourbies que les tiennes, lui dit-il ; ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont en état de servir ; » et lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ramasser, le roi levant sa francisque, l'en frappa sur la tête, en lui disant : « Voilà ce que tu as fait au vase à Soissons. » Ce soldat tué, il ordonna aux autres de s'en aller. Cette action inspira pour lui une grande crainte.

CONVERSION DE CLOVIS.

Les Burgondes avaient pour roi Gondeuch. Il eut quatre fils : Gondebaud, Godégisile, Chilpéric et Godomar. Gondebaud égorgea son frère Chilpéric, et ayant attaché une pierre au cou de sa femme, il la noya. Il

exila les deux filles de Chilpéric. L'aînée, qui se fit religieuse, s'appelait Chrona ; la plus jeune Clotilde. Clovis envoyait souvent des députés en Burgondie ; ils virent la jeune Clotilde. Témoins de sa beauté et de sa vertu et ayant appris qu'elle était du sang royal, ils le dirent au roi. Clovis envoya aussitôt des députés à Gondebaud pour la lui demander en mariage. Gondebaud, n'osant pas refuser, la remit aux envoyés de Clovis, qui se hâtèrent de la conduire au roi. Clovis fut transporté de joie en la voyant, et l'épousa.

Clovis eut de la reine Clotilde un premier fils. Voulant qu'il reçut le baptême, Clotilde donnait sans cesse de pieux conseils au roi, lui disant : « Les dieux que vous adorez ne sont rien, puisqu'ils ne peuvent se secourir eux-mêmes ni secourir les autres, car ils sont de pierre, de bois ou de métal... Le Dieu que l'on doit adorer est celui qui, par sa parole, a sorti du néant le ciel et la terre, la mer, et tout ce qui y est contenu ; qui a fait briller le soleil, et orné le ciel d'étoiles ; qui a rempli les eaux de poissons, la terre d'animaux et l'air d'oiseaux ; aux ordres duquel la terre se couvre de plantes, les arbres de fruits et les vignes de raisins ; dont la main a créé le genre humain ; qui a donné enfin à l'homme toutes les créatures pour lui obéir et le servir. »

Ces conseils de la reine ne disposaient pas le roi à accepter la foi ; il disait au contraire : « C'est par l'ordre de nos dieux que tout a été créé et produit ; il est évident que votre Dieu ne peut rien ; bien plus, il n'est pas de la race des dieux. » Cependant la pieuse reine présenta son fils au baptême ; elle fit orner l'église de voiles et de tapisseries, pour que cette magnificence attirât vers la foi catholique le roi, qui n'avait pas été convaincu par ses paroles. L'enfant, ayant été baptisé et appelé Ingomer, mourut dans la même semaine qu'il avait été baptisé. Le roi mécontent de sa mort la reprochait à la reine et lui disait : « Si l'enfant avait été consacré au nom

de mes dieux, il vivrait encore ; c'est parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu, qu'il est mort. » La reine répondit : « Je remercie le puissant créateur de toutes choses, qui ne m'a pas jugée indigne de voir admis dans son royaume l'enfant né de mon sein. Cette mort n'a pas causé de douleur à mon âme, parce que je sais que les enfants que Dieu retire de ce monde, quand ils sont encore dans les aubes, sont nourris de sa vue. » Elle engendra ensuite un second fils, qui reçut au baptême le nom de Clodomir. Cet enfant étant tombé malade, le roi disait : « Il lui arrivera ce qui est arrivé à son frère, il mourra aussitôt après avoir été baptisé au nom de votre Christ. » Mais Dieu accorda la vie de l'enfant aux prières de sa mère.

La reine suppliait sans cesse le roi d'adorer le vrai Dieu et de renoncer aux idoles ; mais rien ne put l'y déterminer, jusqu'à ce que la guerre ayant éclaté avec les Alémans, Clovis se trouva forcé, par la nécessité, de confesser ce qu'il s'était obstiné à nier jusque-là. Il arriva que les deux armées se battant[1] avec beaucoup d'acharnement, celle de Clovis commençait à être taillée en pièces ; alors, Clovis, levant les mains au ciel, et le cœur touché et fondant en larmes, s'écria : « Jésus-Christ, que Clotilde affirme être le fils du Dieu vivant, toi qui, dit-on, secoures ceux qui sont en danger et donnes la victoire à ceux qui espèrent en toi, j'invoque avec ferveur la gloire de ton secours. Si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis et que j'éprouve cette puissance dont le peuple consacré à ton nom dit avoir reçu tant de preuves, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom ; car j'ai invoqué mes dieux et, comme je le vois, ils ne me sont d'aucune aide, ce qui me prouve qu'ils n'ont pas de pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. Je t'invoque donc, je veux croire en toi, mais que j'échappe à mes ennemis. » Comme il

[1] Il s'agit de la bataille de Tolbiac, livrée en 496.

disait ces paroles, les Alémans plièrent et commencèrent à fuir ; et voyant que leur roi était mort, ils se rendirent à Clovis, en lui disant : « Nous te supplions de ne pas faire périr notre peuple, car nous sommes à toi. » Clovis fit cesser le carnage, soumit le peuple, rentra victorieux dans son royaume, et raconta à la reine comment il avait gagné la victoire en invoquant le nom du Christ.

Alors la reine fit prévenir secrètement saint Remi, évêque de Reims, et le pria de faire pénétrer dans le cœur du roi la parole du salut. L'évêque ayant fait venir Clovis, commença à l'engager en secret à croire au vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et à abandonner ses idoles, qui n'étaient d'aucun secours, ni pour elles-mêmes, ni pour les autres, Clovis lui dit : « Très-saint père, je t'écouterai volontiers ; mais il y a encore le peuple qui m'obéit et qui ne veut pas abandonner ses dieux ; j'irai à eux et je leur répéterai tes paroles. » Lorsqu'il eut rassemblé ses sujets, avant même qu'il eût parlé, et par la volonté de Dieu, le peuple tout entier s'écria : « Pieux roi, nous abandonnons les dieux mortels, et nous voulons obéir au Dieu immortel que prêche saint Remi. »

On annonça cette nouvelle à l'évêque, qui, plein de joie, fit préparer les fonts sacrés. On couvrit de tapisseries peintes les portiques intérieurs de l'église ; on les orna de voiles blancs ; on prépara les fonts baptismaux ; on répandit des parfums ; les cierges brillaient ; tout le temple respirait une odeur divine, et Dieu fit descendre sur les assistants une si grande grâce qu'ils se croyaient transportés au sein des parfums du paradis. Le roi pria l'évêque de le baptiser le premier. Le nouveau Constantin s'avança vers le baptistère pour s'y faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie passée. Comme il allait recevoir le baptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : « Doux Sicambre, baisse

la tête ; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

Le roi ayant donc reconnu la toute-puissance de Dieu dans la Trinité, fut baptisé[1], au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et oint du saint chrême avec le signe de la croix. Plus de trois mille de ses soldats furent aussi baptisés[2].

GUERRES CONTRE LES BURGONDES.

Gondebaud et son frère Godégisile possédaient la Burgondie, située aux environs du Rhône et de la Saône, et la province de Marseille. Ils étaient ariens, comme leurs sujets. La guerre ayant éclaté entre eux, Godégisile, apprenant les victoires de Clovis, lui fit dire secrètement que s'il lui donnait des secours contre son frère et qu'il parvînt par son aide à le tuer ou à le détrôner, il lui payerait chaque année le tribut qu'il exigerait. Clovis y consentit volontiers, et lui promit de lui fournir du secours partout où il en aurait besoin. Le moment venu, Clovis se mit en marche avec son armée contre Gondebaud. A cette nouvelle, Gondebaud ignorant la ruse de son frère, lui fit dire : « Viens me secourir, car les Franks marchent contre nous et viennent pour conquérir notre pays. Réunissons-nous pour repousser un peuple ennemi, de peur que, si nous restons séparés, nous n'ayons le même sort que les autres peuples. » Godégisile lui répondit : « Je viendrai avec mon armée et t'amènerai du secours. » Les trois armées, c'est-à-dire celle de Clovis et celles de Gondebaud et de Godégisile, s'étant mises en marche avec tout leur appareil de guerre, arrivèrent auprès d'un fort appelé

[1] Clovis fut baptisé le jour de Noël de l'année 496.

[2] Quelques jours après, Clovis écoutait la lecture de l'évangile que lui faisait saint Remi. Quand l'évêque vint à dire comment J.-C. avait été livré aux bourreaux, Clovis devint furieux et s'écria : Que n'étais-je là avec mes Franks, j'aurais promptement vengé son injure! (*Chronique de Frédégaire*).

Dijon. Pendant qu'elles se livraient bataille sur les rives de l'Ouche, Godégisile se joignit à Clovis, et réunis ils détruisirent l'armée de Gondebaud. Celui-ci, voyant la perfidie de son frère, qu'il n'avait pas soupçonnée, prit la fuite. Après avoir parcouru les bords marécageux du Rhône, il se réfugia dans Avignon. Godégisile, vainqueur, promit à Clovis une partie de ses terres, et entra en triomphe dans Vienne, se croyant le seul maître de tout le royaume. Clovis, ayant encore augmenté ses forces, poursuivit Gondebaud pour le prendre et le faire périr. A cette nouvelle, Gondebaud effrayé craignit qu'une mort soudaine ne vînt le frapper. Il avait auprès de lui un homme célèbre par sa sagesse et son courage, nommé Aridius. Il le fit venir, et lui dit : « De tous côtés je suis entouré de dangers, et je ne sais que faire, parce que ces barbares marchent contre nous pour nous tuer et ravager ensuite notre pays. » Aridius lui répondit : « Pour ne pas périr, il faut apaiser la férocité de cet homme ; maintenant, si cela vous convient, je feindrai de vous fuir et de passer vers lui ; et lorsque je me serai réfugié vers lui, je ferai en sorte qu'il ne vous tue pas et qu'il ne ravage pas le pays. Veuillez seulement lui accorder ce qu'il vous demandera d'après mes conseils, jusqu'à ce que la clémence du Seigneur daigne rendre votre cause meilleure. » Et Gondebaud lui dit : « Je ferai ce que tu auras demandé. » Après avoir ainsi parlé, Aridius prit congé du roi et partit. Arrivé auprès de Clovis, il lui dit : « Voilà que moi, ton humble esclave, très-pieux roi, je viens me liver en ta puissance, abandonnant ce misérable Gondebaud. Si ta clémence daigne jeter les yeux sur moi, tu verras en moi un serviteur fidèle pour toi et tes successeurs. » Le roi, l'ayant aussitôt accepté, le garda avec lui, car il était gai dans ses récits, sage dans ses conseils, juste dans ses jugements, et fidèle dans ce qu'on lui confiait.

Clovis étant venu camper sous les murs de la ville, Aridius lui dit : « Si la gloire de ta grandeur, ô roi, daigne

accueillir les petits conseils de ma faiblesse, quoique tu puisses te passer d'avis, je te les donnerai avec une entière fidélité, et ils pourront être utiles à toi et au pays que tu te proposes de traverser. Pourquoi retenir ton armée quand ton ennemi est enfermé dans une ville très-fortifiée? tu ravages les champs et les prés, tu coupes les vignes et les oliviers, tu détruis tout ce que produit le pays, et cependant tu ne fais aucun mal à ton ennemi. Envoie-lui donc des députés et soumets-le à un tribut qu'il te payera chaque année. Alors le pays sera délivré, et tu seras le maître de celui qui te payera tribut. Si Gondebaud n'y consent pas, tu feras ce que tu voudras. » Le roi ayant accepté ce conseil, ordonna à ses guerriers de retourner chez eux, et ayant envoyé une ambassade à Gondebaud, il lui enjoignit de lui payer tous les ans le tribut qu'il lui imposait. Gondebaud le paya sur-le-champ, et promit d'en faire autant chaque année.

GUERRE CONTRE LES WISIGOTHS.

Alaric, roi des Goths, voyant les conquêtes continuelles que faisait Clovis, lui envoya des députés pour lui dire : « Si mon frère y veut consentir, j'ai dessein que nous ayons une entrevue sous les auspices de Dieu. » Clovis ayant accepté la proposition alla vers lui. Ils se joignirent dans une île de la Loire, située auprès du bourg d'Amboise; ils s'entretinrent, mangèrent et burent ensemble, et se séparèrent en paix après s'être promis amitié. Beaucoup de gens alors, dans toute la Gaule, désiraient avec ardeur être soumis à la domination des Franks[1]. Il arriva que Quintien, évêque de Rhodez[2], haï pour ce sujet, fut chassé de la ville. On lui

[1] Parce qu'ils étaient catholiques et que les autres barbares étaient ariens. Pour les Gallo-Romains catholiques, la domination des Franks catholiques était plus supportable ; aussi les évêques aidaient-ils partout à l'établir.

[2] Ville de l'Aquitaine et soumise aux Wisigoths.

disait : « C'est parce que tu désires que les Franks viennent dominer sur ce pays. » Peu de jours après, une querelle s'étant élevée entre lui et les habitants, les Goths qui étaient dans la ville eurent de grands soupçons, car ses concitoyens reprochaient à Quintien de vouloir les soumettre aux Franks ; ils tinrent conseil, et résolurent de le tuer. L'homme de Dieu en ayant été instruit, se leva pendant la nuit avec ses plus fidèles ministres, et, sortant de Rhodez, il se retira en Arvernie, où l'évêque saint Euphrasius le reçut avec bonté, lui donna maison, champs et vignes, le garda avec lui, et lui dit : « Le revenu de cette église est assez considérable pour nous entretenir tous deux. Que la charité recommandée par le saint Apôtre existe au moins entre les évêques de Dieu ! »

Le roi Clovis dit à ses soldats : « Il me déplaît fort que ces ariens de Goths occupent une partie de la Gaule ; marchons contre eux, et avec l'aide de Dieu chassons-les, et soumettons le pays à notre puissance. » Ce discours ayant plu à tous les guerriers, l'armée se mit en marche, et se dirigea vers Poitiers, où se trouvait alors Alaric. Mais comme une partie de l'armée passait sur le territoire de Tours, par respect pour saint Martin, Clovis donna l'ordre que personne ne prît dans ce pays autre chose que des légumes et de l'eau. Un soldat s'empara cependant du foin d'un pauvre homme en disant : « Le roi nous a recommandé de ne prendre que de l'herbe ; ce foin, c'est de l'herbe ; en le prenant nous ne lui désobéissons pas. » Puis il fit violence au pauvre homme et lui arracha son foin. Le roi eut connaissance de ce fait. Ayant aussitôt frappé le soldat de son épée, il dit : « Où sera l'espoir de la victoire, si nous offensons saint Martin ? » Cet exemple empêcha l'armée de rien prendre dans le pays. Le roi envoya des députés à l'église du saint et leur dit : « Allez, vous trouverez peut-être dans le saint temple quelque présage de la victoire. » Il leur donna des présents pour orner l'église, et dit :

« Seigneur Dieu, si vous êtes mon aide et si vous voulez livrer en mes mains cette nation incrédule et ennemie de votre nom, daignez me faire voir que vous m'êtes favorable, afin que je sache si vous daignerez protéger votre serviteur. »

Les envoyés s'étant hâtés arrivèrent à la sainte basilique, selon l'ordre du roi. A leur entrée, le premier chantre entonna aussitôt cette antienne : « Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, et vous avez abattu sous moi ceux qui s'élevaient contre moi, et vous avez fait tourner le dos à mes ennemis devant moi, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient[1]. » Ayant entendu ce psaume, les envoyés rendirent grâce à Dieu, offrirent les dons du roi au saint confesseur, et revinrent joyeux annoncer à Clovis cet heureux présage.

L'armée étant arrivée sur les bords de la Vienne, on ne savait pas où il fallait traverser cette rivière, car elle était débordée à la suite des pluies. Pendant la nuit, le roi pria le Seigneur de vouloir bien lui montrer un gué par où l'on pût passer. Le lendemain matin, par l'ordre de Dieu, une biche d'une grandeur extraordinaire entra dans le fleuve devant l'armée, le passa à gué, et montra le chemin qu'il fallait suivre[2]. Arrivé dans le territoire de Poitiers, le roi se tenait dans sa tente sur une élévation ; il vit de loin un feu qui sortait de la basilique de Saint-Hilaire et semblait voler vers lui, comme pour indiquer qu'aidé de la lumière du saint confesseur Hilaire, le roi triompherait plus facilement de ces bandes hérétiques, contre lesquelles le saint évêque lui-même avait souvent défendu la foi. Clovis défendit à toute son armée de dépouiller personne ou de piller le bien de qui que ce fût dans cet endroit ou dans la route.

Clovis en vint aux mains avec Alaric, roi des Goths,

[1] Psaumes, XVII, v. 39, 40.

[2] Ce gué est près de Lussac, et s'appelle encore le gué de la Biche.

dans le champ de Vouglé, à trois lieues de Poitiers[1]. Les Goths ayant pris la fuite, selon leur coutume, le roi Clovis, par l'aide de Dieu, remporta la victoire. Il avait pour allié le fils de Sigebert[2], nommé Clodéric. Ce Sigebert boitait d'une blessure qu'il avait reçue au genou, à la bataille de Tolbiac contre les Alémans. Le roi, après avoir obligé les Goths à fuir et tué leur roi Alaric, fut tout à coup attaqué par derrière par deux soldats qui lui portèrent des coups de lance sur les deux côtés. Mais la bonté de sa cuirasse et la légèreté de son cheval lui sauvèrent la vie. Après le combat, le fils d'Alaric, Amalaric, s'enfuit en Espagne et gouverna avec sagesse le royaume de son père. Clovis envoya son fils Thierry en Arvernie, par Albi et Rhodez ; celui-ci soumit à son père toutes les villes depuis la frontière des Goths jusqu'à celle des Burgondes. Clovis, après avoir passé l'hiver dans la ville de Bordeaux et emporté de Toulouse tous les trésors d'Alaric, marcha sur Angoulême. Par la grâce du Seigneur, les murs tombèrent à sa vue. Il en chassa les Goths, soumit la ville à son pouvoir, puis, ayant remporté la victoire, il revint à Tours, et offrit de nombreux présents à la sainte église du bienheureux Martin.

Clovis ayant reçu de l'empereur Anastase des lettres de consul, se revêtit dans la basilique de Saint-Martin, de la tunique de pourpre et de la chlamyde, et ceignit la couronne. Ensuite, étant monté à cheval, il jeta de sa propre main, avec une grande libéralité, de l'or et de l'argent au peuple assemblé sur le chemin qui mène de la porte de la ville à la basilique de Saint-Martin, et depuis ce jour il prit le titre de consul ou d'Auguste. Ayant quitté Tours, il vint à Paris, et y fixa le siége de son royaume.

[1] C'est dans les plaines de Voulon (*Vocladensis campus*), à quatre lieues de Poitiers, que s'est livrée la bataille, et non pas à Vouillé. L'année de cette victoire est 507.

[2] Roi des Franks ripuaires.

MEURTRES DES ROIS FRANKS.

Clovis, pendant son séjour à Paris, envoya dire secrètement au fils de Sigebert : « Ton père est vieux, il boite de son pied blessé : s'il mourait, son royaume et notre amitié te reviendraient de droit. » L'ambition l'ayant séduit, Clodéric se résolut à tuer son père. Sigebert étant sorti de Cologne et ayant passé le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconia, s'endormit dans sa tente. Son fils envoya des assassins à sa suite, et le fit tuer, espérant posséder son royaume. Mais par le jugement de Dieu, il tomba dans la fosse qu'il avait traîtreusement creusée pour son père. Il envoya annoncer au roi Clovis la mort de son père, et lui fit dire : « Mon père est mort, et son royaume et ses trésors sont en mon pouvoir. Envoie-moi quelques-uns des tiens et je leur remettrai ceux des trésors qui te conviendront. » Clovis lui répondit : « Je te remercie de ta bonne volonté, et je te prie de montrer tes trésors à mes hommes, après quoi tu les posséderas tous. » Clodéric montra donc aux envoyés les trésors de son père. Pendant qu'ils les regardaient, le prince dit : « C'est dans ce coffre que mon père avait l'habitude de mettre ses pièces d'or. » Ils lui dirent : « Mettez donc votre main jusqu'au fond pour trouver tout. » Il le fit et se baissa ; alors un des envoyés leva sa francisque et lui cassa la tête. Ainsi ce fils coupable subit la mort dont il avait frappé son père. A la nouvelle de la mort de Sigebert et de Clodéric, Clovis vint à Cologne, convoqua le peuple et lui dit : « Écoutez ce qui est arrivé : pendant que je naviguais sur l'Escaut, Clodéric, fils de mon parent, tourmentait son père en lui disant que je voulais le tuer. Comme Sigebert fuyait à travers la forêt de Buconia, Clodéric a envoyé contre lui des assassins qui l'ont tué ; lui-même a été tué, je ne sais par qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. Je ne suis pas complice de tout cela. Je n'ai

pu verser le sang de mes parents, puisque c'est défendu; mais puisque ces choses sont arrivées, je vous donne un conseil, et vous le suivrez s'il vous est agréable. Ayez recours à moi, et mettez-vous sous ma protection.» Le peuple répondit à ces paroles par des applaudissements de mains et de bouche; ils élevèrent Clovis sur un bouclier, et le proclamèrent leur roi. Clovis reçut donc le royaume[1] et les trésors de Sigebert, et les ajouta à sa domination. Chaque jour Dieu faisait tomber ses ennemis sous sa main et augmentait son royaume, parce qu'il marchait le cœur droit devant le Seigneur et faisait les choses qui sont agréables à ses yeux.

Clovis marcha ensuite contre le roi Cararic[2]. Dans la guerre contre Syagrius, Clovis l'avait appelé à son secours; mais Cararic ne vint point et ne secourut personne, car il attendait le résultat de la bataille pour s'allier avec le vainqueur. Indigné de cette conduite, Clovis marcha contre lui, et, l'ayant environné de piéges, il le fit prisonnier avec son fils, et les fit tondre tous les deux, ordonnant que Cararic fût ordonné prêtre et son fils diacre. Comme Cararic gémissait et pleurait de son abaissement, on rapporte que son fils lui dit : « Ces branches ont été coupées d'un arbre vert et vivant; il ne séchera pas et produira bien vite une verdure nouvelle. Puisse mourir aussi vite, par l'aide de Dieu, l'homme qui a fait ces choses. » Ces mots furent répétés à Clovis, qui crut que Cararic et son fils le menaçaient de laisser repousser leur chevelure et de le tuer. Il ordonna alors qu'on leur coupât la tête à tous deux, et après leur mort il acquit leur royaume, leurs trésors et leurs sujets.

Il y avait alors à Cambrai un roi nommé Ragnacaire, d'une débauche si effrénée qu'il n'épargnait pas même ses proches parents. Il avait pour conseiller un certain

[1] Des Franks ripuaires.
[2] Roi de Thérouanne.

Faron, qui se souillait des mêmes impuretés. On dit que lorsqu'on apportait au roi quelques mets ou quelque présent, il avait coutume de dire que c'était pour lui et pour son Faron, ce qui indignait les Franks. Alors Clovis fit faire des bracelets et des baudriers de cuivre doré, et les donna aux leudes de Ragnacaire pour les exciter contre lui. Il marcha ensuite contre lui avec son armée. Ragnacaire envoya plusieurs espions pour savoir ce qui se passait; il leur demanda, à leur retour, quelle pouvait être la force de cette armée, et ils lui dirent que c'était un grand renfort pour lui et son Faron. Mais Clovis étant arrivé lui fit la guerre. Ragnacaire, voyant son armée battue, allait se sauver quand il fut arrêté par ses guerriers et amené à Clovis avec son frère Ricaire, les mains attachées derrière le dos. Clovis lui dit : « Pourquoi as-tu déshonoré notre race en te laissant enchaîner? ne valait-il pas mieux mourir? » et, levant sa hache il lui en frappa la tête. Se tournant ensuite vers son frère, il lui dit : « Si tu avais porté secours à ton frère, il n'aurait pas été enchaîné ; » et il le frappa aussi de sa francisque. Après leur mort, ceux qui les avaient trahis s'aperçurent que l'or qu'ils avaient reçu du roi était faux. Ils le dirent au roi, qui leur répondit : « Celui qui volontairement traîne son maître à la mort, mérite de recevoir un pareil or; » et il ajouta qu'ils devaient se contenter de ce qu'il les laissait vivre, car ils méritaient d'expier leur trahison dans les tourments. A ces paroles ils voulurent obtenir sa faveur, et lui dirent qu'il leur suffisait d'avoir la vie.

Les rois dont nous venons de parler étaient les parents de Clovis. Renomer fut tué aussi par son ordre dans la ville du Mans. Après leur mort, Clovis recueillit leurs royaumes et tous leurs trésors. Ayant tué de même beaucoup d'autres rois, et ses plus proches parents, de peur qu'ils ne lui enlevassent l'empire, il étendit son pouvoir dans toute la Gaule. On rapporte cependant qu'un jour il rassembla ses sujets et leur dit

en parlant de ses parents qu'il avait fait tuer : « Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant plus de parents qui puissent me venir en aide si j'étais malheureux. » Mais ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort; il parlait ainsi seulement par ruse, pour découvrir s'il avait encore quelque parent et le faire tuer.

Toutes ces choses s'étant passées ainsi, Clovis mourut à Paris (511), où il fut enterré dans la basilique des Saints-Apôtres, qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Son règne avait duré trente ans et sa vie quarante-cinq. La reine Clotilde, après la mort de son mari, vint à Tours, et s'établit dans la basilique de Saint-Martin; elle y vécut jusqu'à la fin de ses jours, pleine de vertus et de bontés, et visitant rarement Paris.

CONVERSION DES FRANKS.

Extrait de la vie de saint Remy, archevêque de Reims, écrite par Frodoard, chanoine de Reims, au xe siècle (traduction de Ch. Barthélemy).

Depuis assez longtemps déjà, les Franks ayant passé le Rhin, ravageaient les Gaules et s'étaient rendus maîtres de Cologne et de quelques autres villes. Mais quand leur roi Clovis eut défait et mis à mort Syagrius, gouverneur romain, qui commandait alors la province, leur domination s'étendit presque sur toute la Gaule.

La renommée de saint Remi, sa réputation de sagesse et de sainteté, le bruit de ses éclatants miracles, étaient parvenus jusqu'à Clovis; aussi ce roi l'avait-il en grande vénération, et quoique payen il l'aimait.

Un jour qu'il passait près de Reims avec son armée, les soldats enlevèrent quelques vases sacrés à l'église

de Reims ; parmi ces vases, il y en avait un d'argent d'une grandeur remarquable et d'un beau travail. Saint Remi envoya des députés demander que celui-là au moins lui fût remis. Clovis se rendit à l'endroit où devait avoir lieu le partage du butin, et demanda à ses soldats de lui céder le vase ; la plupart y consentirent, mais l'un d'eux, frappant la coupe de sa francisque, s'écria que le roi n'avait droit sur aucune partie du butin qu'après qu'elle lui serait échue en partage par le sort.

Tant de témérité frappe l'armée d'étonnement. Quant à Clovis, souffrant pour le moment l'injure, il prend tranquillement le vase, avec l'assentiment du plus grand nombre, et le remet à l'envoyé de l'évêque ; mais, il couve son ressentiment dans son cœur, et, en effet, un an après, il ordonne selon la coutume, à son armée de se ranger en bataille dans une vaste plaine, pour passer la revue des armes ; revue solennelle qui, du nom de Mars, s'appelait assemblée du Champ-de-Mars. En passant dans les rangs, le roi s'arrêta devant le soldat qui avait frappé le vase de Reims. Il trouve ses armes mal en ordre, et jette sa francisque à terre ; le soldat se baisse pour la relever ; à l'instant Clovis lui frappe la tête de sa framée, comme lui-même avait frappé le vase, et le tue, rappelant avec aigreur et colère sa téméraire présomption. Par cette vengeance, Clovis inspira au reste des Franks une grande crainte et se concilia ainsi leur obéissance.

Après avoir subjugué la province de Thuringe et étendu sa domination, Clovis épousa Clotilde, fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Burgondes. Cette princesse était chrétienne et faisait baptiser les enfants qu'elle avait du roi, quoique celui-ci ne le voulût pas, et sans cesse elle s'efforçait de le convertir à la foi de Jésus-Christ ; mais une femme ne pouvait fléchir le cœur altier du barbare.

Cependant, une guerre survint aux Franks contre

les Alémans, et ceux-ci en font un épouvantable massacre. Alors, Aurélien, conseiller de Clovis, l'exhorte à croire en Jésus-Christ, à le confesser roi des rois, Dieu du ciel et de la terre, qui peut, quand il veut, donner ou retirer la victoire. Clovis suit son conseil, implore avec dévotion l'assistance de Jésus-Christ et fait vœu de se faire chrétien, s'il éprouve sa puissance en remportant la victoire. A peine le vœu est-il prononcé, que les Alémans prennent la fuite, et voyant leur roi tué, se soumettent à Clovis. Celui-ci leur impose un tribut, et rentre vainqueur dans son royaume, comblant de joie sa femme de ce qu'il avait mérité de remporter la victoire en invoquant le nom de Jésus-Christ.

La reine alors fait venir saint Remi et le supplie d'enseigner au roi la route du salut. Le saint prélat l'instruit dans la doctrine de vie, et lui ordonne de venir recevoir le sacrement du baptême. Le roi répond qu'il veut aussi exhorter son peuple, et en effet, il engage son armée à abandonner des dieux qui ne peuvent les secourir, et à embrasser le culte de celui qui leur a donné une si éclatante victoire. Prévenue par la grâce de Dieu, l'armée confesse avec acclamation qu'elle renonce à ses dieux mortels, et croit au Christ qui l'a sauvée.

On annonce ces nouvelles à saint Remi. Transporté de joie, il se livre avec ardeur à l'instruction du peuple et du roi; il leur enseigne comment, en renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, ils doivent croire au vrai Dieu; et comme la solennité de Pâques approchait, il leur ordonne le jeûne, selon la coutume des fidèles.

Le jour de la Passion de N.-S., c'est-à-dire la veille du jour où ils devaient être baptisés, après avoir chanté nocturnes, l'évêque alla trouver le roi dès le matin dans sa chambre à coucher, afin que le prenant dégagé de tous les soins du siècle, il pût lui communiquer plus librement les mystères de la parole sainte. Les gens de

la chambre du roi le reçoivent avec grand respect, et le roi lui-même accourt et vient au-devant de lui. Ensuite ils passent ensemble dans un oratoire consacré au bienheureux saint Pierre, prince des Apôtres, et attenant à l'appartement du roi.

Quand l'évêque, le roi et la reine eurent pris place sur les siéges qu'on leur avait préparés, et qu'on eût admis quelques clercs, et aussi quelques amis et domestiques[1] du roi, le vénérable évêque commença ses salutaires instructions. Pendant qu'il prêchait la parole de vie, le Seigneur, pour fortifier et confirmer les saints enseignements de son fidèle serviteur, daigna manifester d'une manière visible que, selon sa promesse, quand ses fidèles sont rassemblés en son nom, il est toujours avec eux ; la chapelle fut tout à coup remplie d'une lumière si brillante qu'elle effaçait l'éclat du soleil, et du milieu de cette lumière sortit une voix qui disait : « La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez point, et demeurez en mon amour. »

Après ces paroles, la lumière disparut; mais il resta dans la chapelle une odeur d'une suavité ineffable, afin qu'il pût être évident à tous que l'auteur de toute lumière, de toute paix et de toute piété était descendu en ce lieu; le visage du saint prélat avait aussi été illuminé de cette merveilleuse lumière. Prosternés à ses pieds, le roi et la reine demandaient avec grande crainte d'entendre de lui des paroles de consolation, prêts à accomplir ce que leur saint protecteur commanderait, et en même temps ils étaient charmés de ce qu'ils avaient entendu, et éclairés à l'intérieur, quoique effrayés de l'éclat extérieur de la lumière qui leur était apparue.

Le saint évêque, inspiré de la sagesse divine, les instruisit des ordinaires effets des visions célestes : comment à leur apparition, elles effraient le cœur des

[1] Gens de la maison, officiers de la maison.

mortels, mais bientôt le remplissent d'une douce consolation ; comment aussi les Pères qui en avaient été visités avaient toujours d'abord été frappés de terreur, mais ensuite pénétrés des douceurs d'une sainte joie par les merveilles de la grâce.

Resplendissant à l'extérieur, comme l'ancien législateur Moïse, par l'éclat de son visage, mais plus encore à l'intérieur par l'éclat de la lumière divine, le bienheureux prélat, transporté d'un esprit prophétique, leur prédit ce qui devait arriver à eux et à leur postérité; il annonce que leurs descendants reculeront les limites du royaume, élèveront l'Église de J.-C., succèderont à l'empire romain et à sa domination, et triompheront des nations étrangères, pourvu que, ne dégénérant pas de la vertu, ils ne s'écartent jamais des voies du salut, ne s'engagent pas dans la route du péché, et ne se laissent pas tomber dans les piéges de ces vices mortels qui renversent les empires et transportent la domination d'une nation à l'autre.

Cependant on prépare le chemin depuis le palais du roi jusqu'au baptistère; on suspend des voiles, de riches tapisseries; on tend les maisons de chaque côté des rues ; on pare l'église; on couvre le baptistère de baume et de toutes sortes de parfums.

Comblé des grâces du Seigneur, le peuple croit déjà respirer les délices du paradis.

Le cortége part du palais ; le clergé ouvre la marche avec les saints Évangiles, les croix et les bannières, chantant des hymnes et des cantiques spirituels ; vient ensuite l'évêque, conduisant le roi par la main, enfin la reine suit avec le peuple.

Chemin faisant, on dit que le roi demanda à l'évêque si c'était là le royaume de Dieu qu'il lui avait promis : — « Non, répondit le prélat, mais c'est l'entrée de la route qui y conduit. »

Quand ils furent parvenus au baptistère, le prêtre qui portait le saint chrême, arrêté par la foule, ne put

arriver jusqu'aux saints fonts ; en sorte qu'à la bénédiction des fonts, le chrême manqua par un exprès dessein du Seigneur. Alors, le saint pontife lève les yeux vers le ciel et prie en silence et avec larmes. Aussitôt une colombe, blanche comme la neige, descend, portant dans son bec une ampoule[1] pleine de chrême envoyé du ciel. Une odeur délicieuse s'en exhale, qui enivre les assistants d'un plaisir bien au-dessus de ce qu'ils avaient ressenti jusque-là.

Le saint évêque prend l'ampoule[2], asperge de chrême l'eau baptismale, et incontinent la colombe disparaît. Transporté de joie à la vue d'un si grand miracle de la grâce, le roi renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et demande avec instance le baptême. Au moment où il s'incline sur la fontaine de vie : « Baisse la tête avec humilité, Sicambre, s'écrie le souverain pontife ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. »

Après avoir confessé le symbole de la foi orthodoxe, le roi est plongé trois fois dans les eaux du baptême, et ensuite, au nom de la sainte et indivisible Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le bienheureux prélat le reçoit et le consacre par l'onction divine. Alboflède aussi et Lantéchilde, sœurs du roi, reçoivent le baptême, et en même temps trois mille hommes de l'armée des Franks, outre grand nombre de femmes et d'enfants.

Aussi pouvons-nous croire que cette journée fut un jour de réjouissance dans les cieux pour les saints anges, comme les hommes dévots et fidèles en reçurent une grande joie sur la terre.

Cependant une grande partie de l'armée des Franks

[1] Petite bouteille.

[2] La sainte ampoule fut brisée en 1793. Elle était enchâssée dans un petit reliquaire d'or, carré, sur lequel était placé un cristal épais d'environ un doigt. On la déposait dans le tombeau de saint Remi. L'huile consacrée que renfermait la sainte ampoule a servi au sacre de tous nos rois.



refusa de se convertir à la foi chrétienne, et demeura encore dans l'infidélité, occupant les pays au-delà de la rivière de Somme, sous la conduite d'un prince nommé Ragnacaire, jusqu'à ce qu'enfin, par un nouveau coup de la grâce, Clovis ayant remporté de glorieuses victoires, Ragnacaire, impie et adonné à tous les vices infâmes, fut livré tout enchaîné par les Franks et mis à mort. Alors tout le peuple frank se convertit au Seigneur par les mérites de saint Remi, et reçut le baptême.

LETTRE D'AVITUS, ÉVÊQUE DE VIENNE, A CLOVIS

A PROPOS DE SON BAPTÊME.

Enfin, la divine Providence vient de trouver en vous l'arbitre de notre siècle. Tout en choisissant pour vous, vous décidez pour nous tous. Votre foi est notre victoire. Que la Grèce[1] se réjouisse d'avoir un prince catholique ; elle n'est plus seule en possession de ce don précieux, et l'Occident a aussi sa lumière. Bien que je n'aie point assisté en personne aux pompes de votre régénération, j'ai pris part aux joies de ce grand jour. Grâce à la bonté divine, nos régions avaient appris l'heureuse nouvelle avant que votre baptême fût accompli. Notre anxiété avait disparu, et la nuit sacrée de la Nativité nous a trouvés assurés de vous. Nous en suivions en esprit toutes les cérémonies ; nous voyions la troupe des pontifes répandre sur vos membres royaux l'onde vivifiante ; nous voyions cette tête redoutée des nations se courber devant les serviteurs de Dieu ; ces cheveux nourris sous le casque, revêtir l'armure de l'onction sainte, et ce corps purifié déposer la cuirasse

[1] L'empire d'Orient ou l'empire grec.

de fer, pour briller sous la robe blanche du néophyte. Ce léger vêtement fera plus pour vous qu'une impénétrable armure. Poursuivez vos triomphes. Vos succès sont les nôtres, et partout où vous combattez, nous remportons la victoire.

LETTRE DU PAPE ANASTASE A CLOVIS

AU SUJET DE SON BAPTÊME.

Bolland, Acta SS., 1er octobre. — (Traduit par Ch. Barthélemy.)

Glorieux fils, je me réjouis que votre entrée dans la foi chrétienne coïncide avec la nôtre dans le pontificat. Le siége de Pierre ne peut que se réjouir en voyant une grande nation venir à lui et remplir ces filets que le bienheureux pêchêur d'hommes et porte-clefs de la céleste Jérusalem a reçu ordre de jeter en pleine eau.

Nous avons voulu vous ènvoyer le prêtre Eumérius afin de vous témoigner la joie que ressent votre père et vous animer à croître en bonnes œuvres. Vous serez notre bonheur et notre couronne, et l'Église, votre mère, se réjouira du progrès spirituel du grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu.

Glorieux et illustre fils, comblez de joie votre mère et soyez pour elle une colonne de fer. La charité d'un grand nombre se refroidit, notre barque est agitée des flots tumultueux de la malice des hommes ; mais, nous espérons contre l'espérance même. Nous louons le Seigneur qui vous a arraché de la puissance des ténèbres et a donné à son Église un protecteur qui saura la défendre et charger sa tête du casque du salut pour déjouer les efforts de ses ennemis.

Avancez, cher et glorieux fils, dans la route où vous êtes entré, afin que le Dieu tout-puissant vous couvre

de sa protection, vous et votre royaume, qu'il ordonne à ses anges de vous garder en toutes vos voies, et vous donne la victoire sur tous vos ennemis.

LETTRE DE SAINT REMI A CLOVIS

SUR LA MORT DE SA SŒUR ALBOFLÈDE.

Après son baptême, Alboflède se consacra à Dieu par le vœu d'une perpétuelle virginité; mais peu de temps après, elle mourut à Soissons, où résidaient Clovis et sa famille. Le roi, qui l'aimait beaucoup, fut très-affligé de sa mort. Saint Remi lui écrivit, pour le consoler, la lettre suivante :

La cause de votre chagrin me serre le cœur, et j'éprouve une bien vive douleur de la mort de votre sœur Alboflède, de glorieuse mémoire; mais, elle est sortie si pure de ce monde, qu'au lieu de pleurer, nous devons nous consoler en pensant à elle. Elle a mené une vie si sainte, qu'on doit la croire appelée par Dieu dans les cieux pour y prendre place au milieu des élus. Quoique ravie à vos yeux, elle vit encore pour votre foi, et Jésus-Christ ne l'a enlevée de ce monde que pour lui donner la bénédiction de la virginité. Ne pleurez donc pas celle qui resplendit devant le Seigneur de la fleur virginale qui brille sur sa tête comme une couronne étincelante.

A Dieu ne plaise que des fidèles pleurent celle qui a mérité d'être en ce monde la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui, dans les cieux, peut leur accorder du secours par Celui dont elle a mérité l'amour.

Bannissez donc Seigneur, la tristesse de votre âme; élevez-vous à ces hautes pensées qui ramèneront le calme dans votre cœur, et vous laisseront la liberté de penser au gouvernement de votre royaume; qu'une

douce joie remplace votre abattement, et vous travaillerez mieux à votre salut.

Souvenez-vous du royaume que vous avez à conduire, sous la protection de Dieu ; vous êtes le chef des peuples et vous tenez le gouvernail ; que ceux qui, grâce à vous, sont si heureux, ne vous voient pas dans le deuil et l'amertume. Soyez vous-même votre consolateur ; rappelez cette force d'âme qui vous est naturelle, et que la douleur n'obscurcisse pas la lucidité de votre esprit. La mort récente de celle qui vient d'être unie au chœur des Vierges réjouit, j'en suis bien sûr, le roi du ciel.

Je salue Votre Grandeur et vous recommande mon cher prêtre Maccolus qui vous porte cette lettre. Excusez-moi si j'ai eu la présomption de vous envoyer mes consolations lorsque j'aurais dû me présenter devant vous. Si vous m'ordonnez de vous aller trouver, je mépriserai la rigueur de l'hiver et les fatigues de la route ; je m'efforcerai, avec le secours du Seigneur, d'arriver jusqu'à vous.

PROLOGUE DE LA LOI SALIQUE.

Les Franks, peuples fameux, réunis en corps de nation par la main de Dieu, puissants dans les combats, sages dans les conseils, fidèles observateurs des traités, distingués par la noblesse de la stature, la blancheur du teint et l'élégance des formes, de même que par leur courage et par l'audace et la rapidité de leurs entreprises guerrières, ces peuples, dis-je, récemment convertis à la foi catholique, dont jusqu'ici aucune hérésie n'a troublé la pureté, étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, lorsque, par une secrète inspiration de Dieu, ils sentirent le besoin de sortir de l'ignorance où ils

avaient été retenus jusqu'alors et de pratiquer la justice et les autres devoirs sociaux. Ils firent en conséquence rédiger la loi salique par les plus anciens de la nation, qui tenaient alors les rênes du gouvernement. Ils choisirent quatre d'entre eux, nommés Wisogast, Rodogast, Salogast et Widogast, habitant les pays de Salehaim, Bodohaim, Widohaim, qui se réunirent pendant la durée de trois assises, discutèrent, avec le plus grand soin, les sources de toutes les difficultés qui pouvaient s'élever; et, traitant de chacune en particulier, rédigèrent la loi telle que nous la possédons maintenant.

A peine, le puissant roi des Franks, Clovis, eut-il été appelé, par une faveur céleste, à jouir, le premier de sa nation, de la grâce du baptême; à peine Childebert et Clotaire eurent-ils été revêtus des marques distinctives de la royauté, qu'on les vit s'occuper à corriger les imperfections que l'expérience avait fait découvrir dans ces lois.

Gloire aux amis de la nation des Franks! que le Christ, le souverain des rois, veille sur les destinées de cet empire; qu'il prodigue à ses chefs les trésors de sa grâce; qu'il protége ses armées et fortifie ses peuples dans la foi chrétienne; qu'il leur accorde des jours de paix et de bonheur!

C'est, en effet, cette nation qui, forte par sa vaillance plus que par le nombre de ses guerriers, secoua par la force des armes le joug que les Romains s'efforçaient d'appesantir sur elle; ce sont ces mêmes Franks qui, après avoir reçu la faveur du baptême, recueillirent avec soin les corps des saints martyrs que les Romains avaient livrés aux flammes, au fer et aux bêtes féroces; et prodiguèrent l'or et les pierres précieuses pour orner les châsses qui les contenaient.

MEURTRE DES FILS DE CLODOMIR.

Vers l'an 533.

GRÉGOIRE DE TOURS.

Childebert voyant que Clotilde, sa mère, donnait toute son affection aux fils de Clodomir, en conçut de l'envie; et, craignant que par la faveur de la reine, ils n'eussent part au royaume, il envoya secrètement vers le roi Clotaire, son frère, et lui fit dire : « Notre mère garde avec elle les fils de notre frère, et veut leur donner le royaume; il faut que tu viennes promptement à Paris, et que, réunis tous deux en conseil, nous déterminions ce que nous devons faire de ces enfants, si on leur coupera les cheveux, comme au reste du peuple, ou si, après les avoir tués, nous partagerons par moitié le royaume de notre frère. » Satisfait de cette proposition, Clotaire arriva à Paris. Childebert avait déjà fait dire dans le peuple que les deux rois étaient résolus à élever les enfants au trône. Ils envoyèrent donc, en leur nom, dire à Clotilde, qui demeurait aussi à Paris : « Envoie-nous les enfants, pour que nous les élevions au trône. » Remplie de joie, et ne se doutant pas de leur ruse, Clotilde, après avoir fait boire et manger les enfants, les envoya en disant : « Je croirai n'avoir pas perdu mon fils, si je vous vois succéder à son royaume. » Les enfants étant partis, furent arrêtés aussitôt, et séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs : ensuite on les enferma séparément, d'un côté les serviteurs, de l'autre les enfants. Alors Childebert et Clotaire envoyèrent Arcadius à la reine, portant des ciseaux et une épée nue. Quand il fut arrivé près de la reine, il les lui montra, et lui dit : « Tes fils, nos seigneurs, très-glorieuse reine, attendent que tu leur fasses connaître ta volonté sur la manière dont il faut traiter ces enfants; ordonne qu'ils vivent

les cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés. » Consternée et pleine de colère en voyant l'épée et les ciseaux, Clotilde se laisse aller à son indignation, et, ne sachant dans sa douleur ce qu'elle disait, elle répondit avec imprudence : « Si on ne les élève pas sur le trône, j'aime mieux les voir morts que tondus. »

Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur, et ne cherchant pas à deviner quelle serait ensuite sa volonté, revint à la hâte vers ceux qui l'avaient envoyé et leur dit : « Vous pouvez continuer avec l'approbation de la reine ce que vous avez commencé, car elle veut que vous donniez suite à vos projets. » Aussitôt Clotaire, prenant l'aîné des enfants par le bras, le jette à terre, et, lui plongeant son couteau dans l'aisselle, le tua cruellement. A ses cris, son frère se jeta aux pieds de Childebert, et, lui prenant les genoux, lui disait en pleurant : « Secours-moi, mon bon père, afin que je ne meure pas comme mon frère. » Alors Childebert, fondant en larmes, dit à Clotaire : « Je te prie, mon cher frère, d'avoir la générosité de m'accorder sa vie ; et si tu veux ne pas le tuer, je te donnerai, pour le racheter, tout ce que tu voudras. » Mais Clotaire l'accabla d'injures et lui dit : « Repousse-le loin de toi ou tu mourras sûrement à sa place ; c'est toi qui m'as poussé à cette affaire, et tu es bien prompt à reprendre ta foi. » Alors Childebert repoussa l'enfant et le jeta à Clotaire, qui lui enfonça son couteau dans le côté et le tua, comme il avait fait de son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs ; et après leur mort, Clotaire, montant à cheval, s'en alla avec Childebert dans les faubourgs, sans se préoccuper du meurtre de ses neveux.

Clotilde ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les conduisit avec beaucoup de chants pieux et une grande douleur, à l'église de Saint-Pierre, où on les enterra tous deux de la même manière. L'un des deux avait dix ans, et l'autre sept.

Ils ne purent prendre le troisième, Clodoald, qui fut

sauvé par le secours de braves guerriers. Dédaignant un royaume terrestre, il se consacra à Dieu, et, s'étant coupé les cheveux de sa propre main, il fut fait clerc. Il persista dans les bonnes œuvres et mourut prêtre.

Les deux rois partagèrent entre eux également le royaume de Clodomir. La reine Clotilde déploya tant et de si grandes vertus, qu'elle se fit honorer de tous. On la vit toujours empressée de faire l'aumône, et demeurer pure par sa chasteté et sa fidélité à toutes les choses honnêtes. Elle pourvut les domaines des églises, les monastères et tous les lieux saints de ce qui leur était nécessaire, distribuant ses largesses avec générosité ; en sorte que, dans le temps, on ne la considérait pas comme une reine, mais comme une servante du Seigneur, toute dévouée à son service. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition du siècle, ni le pouvoir, ne l'entraînèrent à sa ruine, mais son humilité la conduisit à la grâce.

BRUNEHAUT ET GALSUINTHE.

566.

GRÉGOIRE DE TOURS.

Le roi Sigebert, qui voyait ses frères prendre des femmes indignes d'eux, et épouser, à leur honte, jusques à leurs servantes, envoya des ambassadeurs en Espagne, avec beaucoup de présents, pour demander en mariage Brunehaut, fille du roi Athanagild. C'était une jeune fille de manières élégantes, d'une belle figure, honnête et de mœurs pures, de bon conseil et d'une conversation agréable. Son père consentit à l'accorder, et l'envoya au roi avec de grands trésors ; et celui-ci, ayant rassemblé les leudes et fait préparer des siéges, la prit pour femme avec joie et fit de grandes réjouissances. Elle était sou-

mise à la croyance des Ariens ; mais les prédications des prêtres et les conseils du roi lui-même la convertirent ; elle confessa la Trinité une et bienheureuse, reçut l'onction du saint chrême, et, par la vertu du Christ, persévéra dans la foi catholique.

Le roi Chilpéric, qui avait déjà plusieurs femmes, voyant ce mariage, demanda Galsuinthe, sœur de Brunehaut, promettant par ses ambassadeurs que, s'il pouvait avoir une femme égale à lui et de race royale, il répudierait toutes les autres. Le père accepta ses promesses, et lui envoya sa fille, comme il avait envoyé l'autre, avec de grandes richesses. Galsuinthe était plus âgée que Brunehaut. Quand elle arriva vers le roi Chilpéric, il la reçut avec beaucoup d'honneurs et l'épousa. Il l'aimait beaucoup, et avait reçu d'elle de grands trésors ; mais la discorde s'éleva entre eux à cause de Frédégonde, que le roi avait eue auparavant pour concubine. Galsuinthe avait été convertie à la foi catholique et avait reçu le saint chrême. Elle se plaignait de recevoir du roi des outrages continuels, et de vivre auprès de lui sans honneur. Elle lui demanda donc de pouvoir retourner dans son pays, lui laissant toutes les richesses qu'elle avait apportées. Chilpéric dissimula avec adresse, l'apaisa par des paroles de douceur, et ordonna enfin à un domestique de l'étrangler ; puis on la trouva morte dans son lit. Après sa mort Dieu fit un grand miracle, car une lampe qui brûlait devant son sépulcre, suspendue à une corde, tomba sur le pavé, la corde s'étant cassée sans que personne y touchât ; en même temps la dureté du pavé disparaissant, la lampe s'enfonça tellement dans cette matière amollie, qu'elle y fut à moitié enterrée sans être brisée, ce qu'on ne put voir sans y reconnaître un grand miracle. Le roi pleura sa mort, puis épousa Frédégonde quelques jours après.

COMMENT LE ROI CHILPÉRIC DOTA SA FILLE RIGONTHE.

584.

GRÉGOIRE DE TOURS.

Il arriva au roi Chilpéric une grande ambassade des Wisigoths[1]; le roi revint à Paris; il ordonna de prendre un grand nombre de colons des villas royales et de les mettre dans des chariots. Beaucoup se désespérèrent et ne voulurent pas partir; il les fit mettre en prison pour pouvoir facilement les faire partir avec sa fille. On rapporte que plusieurs se donnèrent la mort et s'étranglèrent, de douleur de se voir ainsi enlevés à leurs parents. On séparait le fils du père, la fille de la mère; et ils s'en allaient en gémissant et en maudissant. On entendait tant de pleurs dans Paris, qu'on les a comparés aux pleurs de l'Égypte la nuit où périrent les premiers-nés. Plusieurs personnes de naissance distinguée, obligées de partir, firent leur testament, donnèrent tous leurs biens à l'Église, et demandèrent que l'on ouvrît leurs testaments quand la fille de Chilpéric entrerait en Espagne, comme si elles étaient mortes.

Cependant il vint à Paris des envoyés du roi Childebert pour avertir le roi Chilpéric de ne donner à sa fille aucune des villes qu'il tenait du royaume du père de Childebert, ni aucune partie de ses trésors, et de ne pas toucher aux esclaves, aux chevaux, aux jougs de bœufs, ni à rien de ce qui appartenait à ces propriétés. Un de ces envoyés fut, dit-on, tué secrètement, mais je ne sais par qui. Cependant on soupçonna le roi. Chil-

[1] Envoyée par le roi Léovigilde, qui venait prendre Rigonthe, promise à Reccarède, fils du roi des Wisigoths.

péric promit de ne pas disposer de tout cela, convoqua les principaux Franks et ses leudes, et célébra les noces de sa fille. Il la remit aux ambassadeurs du roi des Wisigoths, et lui donna de grands trésors ; mais Frédégonde, sa mère, y ajouta tant d'or, d'argent et de vêtements, que le roi, à cette vue, crut qu'il ne lui restait plus rien. La reine, le voyant mécontent, se tourna vers les Franks et leur dit : « Ne croyez pas que tout ceci fasse partie des trésors des rois précédents. Tout ce que vous voyez est à moi, car le roi très-glorieux a été très-généreux envers moi, et j'ai amassé beaucoup de choses par mes soins, et beaucoup me viennent des tributs des terres qui m'ont été données. Vous m'avez fait aussi beaucoup de présents. C'est avec tout cela que j'ai composé ce que vous voyez devant vous, et il n'y a rien qui vienne des trésors du roi. » C'est ainsi qu'elle trompa l'esprit du roi. Il y avait une telle quantité de choses en or et en argent, et d'autres choses précieuses, qu'on en chargea cinquante chariots. Les Franks apportèrent encore de nombreux présents, de l'or, de l'argent, des chevaux, des vêtements. Chacun donna ce qu'il put. La jeune fille dit adieu, en pleurant beaucoup, et embrassa ses parents ; mais, lorsqu'elle sortit de la porte, l'essieu de l'une des voitures se cassa. Tous dirent alors que cet accident était de mauvais augure.

Etant partie de Paris, elle ordonna de dresser les tentes à huit milles de la ville. Pendant la nuit, cinquante hommes de sa suite se levèrent, volèrent cent chevaux, et des meilleurs, tous les freins d'or, deux grandes chaînes, et se sauvèrent auprès du roi Childebert. Pendant toute la route, tous ceux qui pouvaient s'échapper se sauvaient, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient enlever. On reçut partout ce cortége, en grand appareil, aux frais des diverses villes. Le roi avait ordonné que pour cela on ne payât rien sur les impôts ordinaires : tout fut donc fourni

par un impôt extraordinaire levé sur les pauvres gens.

Comme le roi craignait que son frère ou son neveu ne tendissent pendant la route quelque embûche à sa fille, il avait ordonné qu'une armée l'accompagnerait. Avec elle étaient des hommes du premier rang ; le reste de la troupe, composé de gens du commun, était au nombre de plus de quatre mille. Les autres chefs et camériers qui l'accompagnaient la quittèrent à Poitiers. Ses compagnons de voyage firent en chemin tant de butin et pillèrent si bien, qu'on ne peut le raconter. Ils dépouillaient les chaumières des pauvres, ravagaient les vignes, emportaient sarments et raisins, enlevaient les troupeaux et tout ce qu'ils trouvaient, et ne laissaient rien dans les lieux par où ils passaient, accomplissant ce qui a été dit par le prophète Joël : « La sauterelle a mangé les restes de là chenille, le ver les restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver. »

LES ROIS FAINÉANTS.

EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, traduction de M. Teulet.

Eginhard, secrétaire de Charlemagne et l'un des principaux personnages de sa cour, mourut en 844. On lui doit une *Vie de Charlemagne* et des *Annales* des rois Franks. Ces deux ouvrages sont bien composés.

La race des Mérovingiens, dans laquelle les Franks avaient coutume de choisir leurs rois, passe pour avoir duré jusqu'au roi Childéric, qui fut, par ordre du pontife romain Étienne [1], déposé, rasé et jeté dans un monastère. Quoiqu'on puisse la considérer comme finissant seulement avec ce prince, néanmoins elle était déjà

[1] Ce fut le pape Zacharie qui ordonna la déposition de Childéric, au mois de mars 752.

depuis longtemps sans aucune force, et n'offrait plus en elle rien d'illustre, si ce n'est le vain titre de roi ; car les moyens et la puissance du gouvernement étaient entre les mains des préfets du palais, que l'on appelait majordomes et à qui appartenait l'administration suprême. Le prince, pour toute prérogative, devait se contenter du seul titre de roi, de sa chevelure flottante, de sa longue barbe, et du trône où il s'asseyait pour représenter l'image du monarque, pour donner audience aux ambassadeurs des différents pays, et leur notifier, à leur départ, comme l'expression de sa volonté personnelle, des réponses qu'on lui avait apprises et souvent même imposées. A l'exception de ce vain nom de roi et d'une pension alimentaire mal assurée, il ne possédait rien en propre qu'une seule terre d'un modique revenu, qui lui fournissait une habitation et un petit nombre de serviteurs à ses ordres, chargés de lui procurer ce qui lui était nécessaire. S'il fallait aller quelque part, c'était sur un char traîné par un attelage de bœufs qu'un bouvier menait à la manière des paysans : c'était ainsi qu'il se rendait au palais et à l'assemblée générale de son peuple, tenue chaque année pour les affaires publiques ; c'était ainsi qu'il revenait chez lui. Quant à l'administration du royaume, aux mesures et aux dispositions qu'il fallait prendre au dedans et au dehors, le maire du palais en avait tout le soin.

BATAILLE DE POITIERS.

732.

FAURIEL, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. II, p. 118.

Le plan d'Abd-el-Rahman était de fondre directement du haut des Pyrénées sur la Vasconie et sur l'Aqui-

taine. Les Arabes avaient échoué jusque-là dans toutes leurs tentatives pour pénétrer dans ces provinces par la vallée de l'Aude et par la Septimanie; il voulut les y mener par une voie nouvelle, et ouvrir ainsi à l'islamisme une porte de plus sur la Gaule. Du reste, il n'avait point immédiatement en vue une guerre sérieuse, une guerre de conquête dans le sens que les Arabes attachaient à ces termes; il ne voulait que marcher devant lui, piller et dévaster le plus rapidement possible le plus de pays qu'il pourrait, venger la mort de ses prédécesseurs El-Samah et Anbessa, et rétablir ou accroître en deçà des Pyrénées la terreur des armes musulmanes.

Ayant concentré son armée sur le haut Èbre, Abd-el-Rahman prit sa route vers les Pyrénées par Pampelune; il traversa les pays des Vascons Ibériens, s'engagea dans la vallée d'Hengui, franchit le sommet depuis si célèbre dans les romans héroïques du moyen âge sous le nom de Port de Roncevaux, et déboucha dans les plaines de la Vasconie gauloise par la vallée de la Bidouze. L'histoire ne parle d'aucune résistance opposée à Abd-el-Rahman dans les redoutables défilés qu'il eut à franchir. Il avait déjà atteint les plaines quand il rencontra Eudon[1] qui, à la tête de son principal corps d'armée, s'apprêtait à lui barrer le passage et à le rejeter dans les montagnes. Un écrivain arabe, très-croyable sur ce point, affirme qu'Eudon, qu'il désigne très-imparfaitement par le titre de comte de cette frontière, livra aux Arabes plusieurs combats dans lesquels il fut quelquefois vainqueur, mais plus souvent vaincu, et obligé de reculer devant son adversaire, de ville en ville, de rivière en rivière, de hauteur en hauteur, et fut poussé jusqu'à la Garonne dans la direction de Bordeaux.

Il est évident que le projet d'Abd-el-Rahman était de

[1] Eudon ou Eudes, duc d'Aquitaine.

se porter sur cette ville, dont l'antique renommée et la richesse ne lui étaient probablement pas inconnues. Le duc passa donc la Garonne, et vint prendre position sur la rive droite de ce fleuve, en avant de la ville, du côté qu'il croyait le plus nécessaire ou le plus facile de couvrir; mais Abd-el-Rahman, sans lui laisser le temps de s'affermir dans sa position, passa la Garonne de vive force, et livra aux Aquitains une grande bataille, dont on ne sait autre chose sinon que ceux-ci furent battus avec une perte immense. Dieu seul sait le nombre de ceux qui y périrent, dit Isidore de Béja. Abd-el-Rahman, victorieux, se jeta sur Bordeaux, l'emporta d'assaut et le livra à son armée. Suivant les chroniques franques, les églises furent brûlées et une grande partie des habitants passée au fil de l'épée. La chronique de Moissac, Isidore de Béja et les historiens arabes ne disent rien de pareil; mais parmi ces derniers, il en est qui donnent à entendre que l'assaut fut des plus sanglants. Je ne sais quel grand personnage, incomplétement désigné par le titre de comte, y fut tué; c'était probablement le comte de la ville, que les Arabes prirent pour Eudon, et auquel, par suite de cette méprise, ils firent l'honneur de couper la tête. Le pillage fut immense; les historiens des vainqueurs en parlent avec une exagération vraiment orientale; à les en croire, le moindre soldat aurait eu, pour sa part, force topazes, hyacinthes, émeraudes, sans parler de l'or, un peu vulgaire en pareil cas. Le fait est que les Arabes sortirent de Bordeaux déjà embarrassés de butin, et qu'à dater de ce moment leur marche fut un peu moins rapide et moins libre qu'auparavant.

Laissant la Garonne derrière eux et prenant leur direction vers le nord, ils arrivèrent à la Dordogne, la traversèrent, et se jetèrent à l'aventure dans les pays ouverts devant eux, sans autre but que de grossir leur butin et sans plan bien arrêté, même dans ce but. Il est seulement très-vraisemblable qu'ils se divisèrent en

plusieurs bandes, pour ne point s'affamer les uns les autres et pour mieux exploiter le pays. S'il est vrai, comme le rapportent des légendes et des traditions contemporaines, et comme il est facile de le croire, que l'une de ces bandes traversa le Limousin, et qu'une autre pénétra jusqu'aux âpres montagnes d'où descendent le Tarn et la Loire, on concevra aisément qu'il n'en manqua pas pour visiter les parties de l'Aquitaine les plus accessibles et les plus riches ; il est même probable que quelques-uns de ces détachements de l'armée d'Abd-el-Rahman, plus aventureux que les autres ou plus avides de butin, traversèrent la Loire et se répandirent jusqu'en Burgondie. Ce que les légendes et les chroniques disent de la destruction d'Autun et du siége de Sens par les Sarrasins n'a point l'air d'une fiction pure ; or, des nombreuses invasions des Arabes en Gaule, il n'en n'est aucune à laquelle on puisse rapporter ces deux événements avec autant de vraisemblance qu'à l'invasion d'Abd-el-Rahman. On n'a point de particularités sur le désastre d'Autun ; mais ce que dit la chronique de Moissac de la destruction de cette ville ne doit pas probablement être pris à la lettre. Quant à Sens, il ne fut pas attaqué par une aussi forte troupe qu'Autun, ou se défendit mieux. La ville fut, à ce qu'il paraît, quelques jours entourée et serrée de près ; mais Ebbon, qui en était l'évêque et peut-être le seigneur temporel, soutint bravement plusieurs assauts à la tête des assiégés, et finit par surprendre et battre dans une sortie les Arabes, qui, contraints de se retirer, se rabattirent sur le pillage des pays environnants.

On peut évaluer à trois mois l'intervalle de temps durant lequel les bandes d'Abd-el-Rahman parcoururent en tous sens les plaines, les montagnes et les plages de l'Aquitaine, sans rencontrer la moindre résistance en rase campagne. L'armée d'Eudon avait été tellement battue sur la Garonne, que les débris même en avaient disparu et s'étaient fondus en un instant dans la masse

des populations consternées. Les champs, les villages, les bourgs restaient déserts à l'approche d'une de ces bandes, et celle-ci se vengeait des fuyards en détruisant et brûlant tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux, récoltes, arbres fruitiers, habitations, églises. Les Musulmans en voulaient particulièrement aux monastères; ils les pillaient avec transport, et les laissaient rarement debout après les avoir pillés. Les villes encloses de murs et les forteresses étaient les seuls endroits où les populations chrétiennes leur résistaient plus ou moins; et comme le but des envahisseurs se bornait à prendre et à détruire ce qui pouvait être vite pris ou vite détruit, il suffisait quelquefois d'une résistance médiocre pour les écarter d'une place dont ils avaient ardemment convoité le butin.

C'est seulement vers les derniers temps du séjour d'Abd-el-Rahman en Aquitaine que l'on peut entrevoir, dans les opérations de ce chef, quelque chose qui ait l'air de tenir à un dessein suivi et semble supposer la réunion et le concert de ses forces jusque-là éparses de divers côtés. Soit en Espagne, soit plus probablement dans le cours de son invasion en Gaule, il avait reçu des informations sur la ville de Tours et sur l'existence dans cette ville d'une célèbre abbaye dont le trésor surpassait celui de toute autre abbaye et de toute autre église de la Gaule. Sur ces informations, Abd-el-Rahman avait résolu de marcher sur Tours, de le prendre et d'enlever, avec le trésor de l'abbaye, les dépouilles de la ville qu'il savait bien n'être pas à dédaigner. Dans cette vue il réunit ses forces, et prit à leur tête le chemin de Tours. Arrivé à Poitiers, il en trouva les portes fermées et la population en armes sur les remparts, décidée à se bien défendre. Ayant investi la ville, il en prit un faubourg, celui où se trouvait l'église fameuse de Saint-Hilaire, pilla l'église et les maisons, après quoi il y mit le feu, et de tout le faubourg il ne resta que les cendres. Mais là se borna le succès : les braves Poitevins,

enfermés dans leur cité, continuèrent à faire bonne contenance ; et lui, ne voulant pas perdre là un temps qu'il espérait mieux employer à Tours, poursuivit sa marche vers cette dernière ville. Il y a des historiens arabes qui affirment qu'il la prit ; mais c'est une erreur manifeste ; il est même incertain s'il en commença le siége. Tout ce qui paraît constaté, c'est qu'il menaça la place de fort près, et qu'il était encore aux environs, lorsque des obstacles imprévus vinrent à la traverse de ses plans.

Il me faut ici revenir au duc des Aquitains, au brave et malheureux Eudon ; on conçoit tout ce qu'il y avait de triste et d'amer dans la position de ce chef après la bataille de Bordeaux. Sans armée, comme déchu, voyant ses États à la merci d'un ennemi dévorant, il n'y avait au monde qu'un seul personnage capable de le relever promptement de sa détresse, et ce personnage c'était Charles[1], c'est-à-dire un ennemi qu'il craignait, auquel il ne pardonnait pas de lui avoir perfidement déclaré la guerre l'année précédente, à l'instant où il se croyait sur le point de nouer de graves démêlés avec ces mêmes Musulmans de l'Espagne, maintenant ses vainqueurs. Toutefois l'urgente nécessité du moment l'emporta sur l'orgueil, sur les ressentiments du passé et sur les craintes de l'avenir ; Eudon se rendit en toute diligence à Paris, se présenta à Charles, lui raconta son désastre, et le conjura de s'armer contre les Arabes avant qu'ils eussent achevé de dépouiller et de ravager l'Aquitaine, et que la tentation les prît d'en faire autant en Neustrie. Charles consentit à tout, mais à des conditions qui allégeaient beaucoup pour Eudon le fardeau de la reconnaissance. Des mesures furent prises pour réunir dans le plus court délai possible toutes les forces des Franks.

Un historien arabe rapporte un entretien assez cu-

[1] Charles Martel, maire du palais du roi des Franks.

rieux qu'il suppose avoir eu lieu en cette occasion entre Charles et l'un de ses personnages venus auprès de lui pour solliciter son appui contre Abd-el-Rahman. « Oh ! quel opprobre va rejaillir de nous sur nos neveux ! dit ce personnage : les Arabes nous menaçaient ; nous sommes allés les attendre à l'Orient, et ils sont arrivés par l'Occident. Ce sont ces mêmes Arabes qui, en si petit nombre et avec si peu de moyens, ont soumis l'Espagne, pays si peuplé et de si grands moyens. Comment se fait-il donc que rien ne leur résiste à eux, qui n'usent pas même de cottes de mailles à la guerre ! — Mon conseil, fait-on répondre Charles, est que vous ne les attaquiez pas au début de leur expédition ; ils sont comme le torrent qui emporte tout ce qui s'oppose à lui. Dans la première ardeur de leur attaque, l'audace leur tient lieu de nombre, et le cœur de cotte de mailles ; mais donnez-leur le temps de se refroidir, de s'encombrer de butin et de prisonniers, de se disputer à l'envi le commandement, et à leur premier revers ils sont à nous. »

Ces discours ne sont certainement qu'une invention de l'historien qui les rapporte, mais curieux pourtant et même historiques, en ce sens qu'ils vont bien à l'événement et peignent fidèlement l'état dans lequel les Franks allaient rencontrer les Arabes. Charles eut, pour rassembler ses troupes, à peu près le même intervalle de temps qu'Abd-el-Rahman pour ravager en tout sens les diverses contrées de l'Aquitaine ; et l'instant où l'on voit ce dernier concentrer ses forces pour marcher sur Tours, doit correspondre assez exactement à celui où Charles se trouva prêt de son côté à entrer en campagne ; c'était vers le milieu de septembre. Aucun historien ne dit où Charles passa la Loire ; mais tout autorise à présumer que ce fut à Orléans.

Abd-el-Rahman était encore sous les murs ou aux environs de Tours lorsqu'il apprit que les Franks s'avançaient à grandes journées. Ne jugeant pas à propos de

les attendre dans cette position, il leva aussitôt son camp et recula jusqu'au voisinage de Poitiers, suivi de près par l'ennemi qui le cherchait; mais l'immense train de butin, de bagages, de prisonniers que son armée menait avec elle, embarrassant de plus en plus sa marche, finissait par lui rendre la retraite plus chanceuse que le combat. Au dire de quelques historiens arabes, il aurait été sur le point de commander à ses soldats d'abandonner tout ce périlleux butin, et de ne garder que leurs armes et leurs chevaux de bataille. Un pareil ordre était dans le caractère d'Abd-el-Rahman; cependant il n'osa pas le donner, et résolut d'attendre l'ennemi dans les champs de Poitiers, entre la Vienne et le Clain, se flattant que le courage des Arabes suffirait à tout. Les Franks ne tardèrent pas à paraître. Les chroniques chrétiennes, mérovingiennes et autres, ne renferment pas le moindre détail concernant cette mémorable bataille de Poitiers. Celle d'Isidore de Béja est la seule où l'on en trouve une espèce de description, mais une description qui n'est célèbre que par son étonnante barbarie et son obscurité. Néanmoins, faute de mieux, elle a son prix et présente même des traits intéressants, dont quelques-uns sembleraient avoir été recueillis de la bouche d'un Arabe témoin oculaire. Ce sont ces divers traits que je vais tâcher de saisir, en les combinant avec le peu que les historiens arabes des temps postérieurs présentent là-dessus de positif.

Les deux armées s'abordèrent avec un certain mélange de curiosité et d'effroi bien naturel entre deux peuples si divers, également braves et renommés à la guerre. Il n'est pas douteux qu'il n'y eût, dans l'armée de Charles, beaucoup de Gallo-Romains; aussi Isidore de Béja en a-t-il fait l'armée des Européens, et les Arabes disent qu'elle était composée d'hommes de diverses langues. Mais les Franks, surtout ceux d'Austrasie, en faisaient la portion d'élite, la mieux armée, la

plus belliqueuse et la plus imposante. C'était la première fois qu'eux et les Arabes se trouvaient en présence sur un champ de bataille, et tout permet de croire que ces derniers n'avaient point vu jusque-là d'armée en si belle ordonnance, si compacte dans ses rangs, tant de guerriers de si haute stature, décorés de si riches baudriers, couverts de si fortes cottes de mailles, de boucliers si brillants, et ressemblant si bien par l'alignement de leurs files à des murailles de fer. Il n'est donc pas étonnant qu'il se rencontre dans le récit d'Isidore des traits où perce, à travers l'impropriété barbare de la diction, l'intention de peindre l'espèce de surprise que durent éprouver les Arabes à la première vue de l'armée franke. Quant à la force numérique de cette armée, elle est inconnue ; mais on doit présumer qu'elle était pour le moins aussi nombreuse que celle des Arabes ; les historiens de ces derniers la qualifient d'innombrable.

Abd-el-Rahman et Charles restèrent une semaine entière, campés ou en bataille, en face l'un de l'autre, différant d'heure en heure, de jour en jour, à en venir à action décisive, et s'en tenant à des menaces, à des feintes, à des escarmouches ; mais au lever du septième ou du huitième jour, Abd-el-Rahman, à la tête de sa cavalerie, donna le signal d'une attaque qui devint promptement générale. Les chances du combat se balancèrent avec une sorte d'égalité entre les deux partis jusque vers les approches du soir. Alors un corps de Franks pénétra dans le camp ennemi, soit pour le piller, soit pour prendre à dos les Arabes qui combattaient en avant et le couvraient de leurs files. S'apercevant de cette manœuvre, la cavalerie musulmane abandonna aussitôt son poste de bataille pour courir à la défense du camp, ou, pour mieux dire, du butin qui y était entassé. Ce mouvement rétrograde bouleversant tout l'ordre de bataille des Arabes, Abd-el-Rahman accourut à toute bride pour l'arrêter ; mais les Franks,

saisissant l'instant favorable, se jetèrent sur le point où était le désordre, et il y eut là une mêlée sanglante, où périrent beaucoup d'Arabes et Abd-el-Rahman lui-même.

Tel fut, d'après un écrivain musulman, la circonstance de la bataille de Poitiers la plus funeste pour les Arabes. Maintenant, pour combiner cet incident, très-vraisemblable en lui-même et que rien ne contredit, avec la partie la plus claire et la plus positive du récit d'Isidore, il faut supposer qu'après avoir perdu leur général et des milliers des leurs, les Arabes réussirent néanmoins à regagner leur camp aux approches de la nuit, tandis que les Franks retournèrent de leur côté dans le leur, avec un commencement de victoire plutôt que décidément victorieux ; aussi se disposaient-ils à poursuivre le combat le lendemain. Ils sortirent dès l'aube de leur camp et se rangèrent en bataille dans le même ordre que la veille, s'attendant à voir les Arabes en faire autant en face d'eux ; mais, à leur grande surprise, il n'y avait dans le camp de ceux-ci ni mouvement, ni bruit, encore moins l'agitation et le tumulte qui précèdent une bataille. Personne ne paraissait hors des tentes ; personne n'allait ni ne venait, et plus les Franks écoutaient ou regardaient, et plus leur surprise et leur incertitude allaient croissant.

Des espions sont envoyés pour reconnaître les choses de plus près ; ils pénètrent dans le camp, ils visitent les tentes ; elles étaient désertes. Les Arabes avaient décampé dans le plus grand silence pendant la nuit, abandonnant tout le gros de leur immense butin, et s'avouant vaincus par cette retraite précipitée, bien plus qu'ils ne l'avaient été dans le combat.

Les Franks, toujours étonnés de cette fuite, refusèrent d'y croire, et la prirent d'abord pour une ruse de guerre ; il leur fallut attendre, rôder, fouiller de toutes parts à l'entour, pour s'assurer que les Arabes étaient vraiment partis et leur avaient abandonné le champ de

bataille et leur butin. Ils ne songèrent point à les poursuivre et se partagèrent gaiement les dépouilles des malheureux Aquitains, qui ne firent ainsi que changer d'ennemis.

VIE INTÉRIEURE ET HABITUDES DOMESTIQUES DE CHARLEMAGNE.

EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, traduction de M. Teulet.

Après la mort de son père, quand Charlemagne eut partagé le royaume avec son frère Carloman, il supporta si patiemment l'inimitié et la jalousie de ce frère, que ce fut pour tous un sujet d'étonnement qu'il ne se laissât pas même aller à un mouvement de colère. Dans la suite[1], ayant épousé, à la prière de sa mère, la fille de Didier[2], roi des Lombards, il la répudia, on ne sait trop pour quels motifs[3], au bout d'un an, et prit pour femme Hildegarde, issue d'une des plus illustres familles de la nation des Suèves. Elle lui donna trois fils, Charles, Pépin et Louis, et autant de filles, Rotrude, Berthe et Gisèle. Il eut encore trois autres filles, Théodérade, Hiltrude et Ruodhaid ; les deux premières, de Fastrade, sa troisième femme, qui était de la nation des Franks-Orientaux, c'est-à-dire des Germains ; l'autre d'une concubine dont le nom m'échappe pour le moment. Lorsqu'il eut perdu Fastrade, il épousa une Allemande nommée Liutgarde, dont il n'eut pas d'enfants. Après la mort de celle-ci il eut quatre concubines[4] : Maltegarde,

[1] En 770.
[2] Elle s'appelait Désirée.
[3] Il la répudia parce qu'elle était toujours malade et impropre à lui donner des enfants.
[4] Charles n'eut pas toutes ces concubines en même temps, mais successivement et à différentes époques. Bien qu'Eginhard et les an-

qui lui donna une fille nommée Rothilde; Gersuinde, d'origine saxonne, dont il eut Adaltrude; Régina, qui fut la mère de Drogon et de Hugues, et enfin Adallinde, dont il eut Thierri. Sa mère Bertrade vieillit auprès de lui, comblée d'honneurs. Il lui témoignait la plus grande vénération, et jamais il ne s'éleva entre eux le moindre nuage, si ce n'est à l'occasion de son divorce avec la fille du roi Didier, qu'il avait épousée par ses conseils. Elle mourut après la reine Hildegarde, ayant déjà vu trois petits-fils et autant de petites-filles dans la maison de son fils. Charles la fit ensevelir en grande pompe dans la basilique de Saint-Denis, où reposait déjà le corps de son père. Il avait une sœur unique, nommée Gisèle, qui s'était consacrée dès ses plus jeunes années à la vie monastique, et à laquelle il témoigna toujours, comme à sa mère, la plus tendre affection. Elle mourut peu d'années avant lui, dans le monastère où elle avait passé toute sa vie.

D'après le plan d'éducation qu'il adopta pour ses enfants, les fils et les filles furent instruits dans les études libérales, que lui-même cultivait. Puis aussitôt que l'âge des fils le permettait, il les faisait exercer, selon la coutume des Franks, à l'équitation, au maniement des armes et à la chasse. Quant aux filles, il voulut non-seulement les préserver de l'oisiveté, en leur faisant apprendre à travailler la laine, à manier la quenouille et le fuseau, mais encore les former à tous les sentiments honnêtes. De tous ses enfants, il ne perdit, avant de mourir, que deux fils et une fille : Charles, qui était l'aîné, Pépin, auquel il avait donné le royaume d'Italie, et Rotrude, la première de ses filles, qu'il avait fiancée à Constantin, empereur des Grecs. Pépin, en mourant, laissa un fils nommé Bernhard, et cinq filles, Adalhaïde, Atule, Gontrade, Berthrade et Théoderade. La conduite

ciens historiens les appellent constamment des concubines, le P. Le Cointe prétend qu'on doit les considérer comme épouses légitimes (*Note de M. Teulet*).

du roi à leur égard fut une preuve éclatante de sa bonté, car il voulut que le fils de Pépin succédât à son père, et que les filles fussent élevées avec ses propres filles. Il ne supporta pas la perte de ses fils et de sa fille avec toute la résignation qu'on aurait pu attendre de sa fermeté d'âme ; la tendresse paternelle, qui le distinguait également, lui arracha des larmes abondantes, et même lorsqu'on lui annonça la mort du pape Adrien, l'un des amis auxquels il était le plus attaché, il ne pleura pas moins que s'il eût perdu un fils ou un frère chéri. C'est qu'il était véritablement né pour les liaisons d'amitié : facile à les contracter, il les entretenait avec la plus grande constance, et cultivait, avec une espèce de religion, l'affection de ceux qu'il s'était unis par des liens de cette nature. Il veillait avec tant de sollicitude à l'éducation de ses fils et de ses filles, que, tant qu'il était dans l'intérieur de son royaume, jamais il ne prenait ses repas, jamais il ne voyageait sans eux : ses fils l'accompagnaient à cheval ; quant à ses filles, elles venaient ensuite, et des satellites tirés de ses gardes étaient chargés de protéger les derniers rangs de leur cortége. Elles étaient fort belles, et tendrement chéries de leur père. On est donc fort étonné qu'il n'ait jamais voulu en marier aucune, soit à quelqu'un des siens [1], soit à des étrangers. Jusqu'à sa mort, il les garda toutes auprès de lui dans son palais, disant qu'il ne pouvait se passer de leur société. Aussi, quoiqu'il fût heureux sous les autres rapports, éprouva-t-il, à l'occasion de ses filles, la malignité de la fortune [2]. Mais il dissimula ses chagrins, comme s'il ne se fût jamais élevé contre elles aucun soupçon injurieux, et que le bruit ne s'en fût pas répandu.

[1] Cependant, en 787, il consentit au mariage de Berthe avec Angilbert, l'un des officiers de son palais (*Note de M. Teulet*).

[2] Une grande licence régnait à la cour de Charlemagne, et les historiens contemporains ont été forcés de reconnaître que, sous ce rapport, il donnait lui-même un fort mauvais exemple (*Note de M. Teulet*).

L'une de ses concubines lui avait donné un fils, nommé Pépin, dont j'ai omis de faire mention en parlant de ses autres enfants : il était beau de visage, mais bossu. Du temps de la guerre contre les Huns, pendant que le roi passait l'hiver en Bavière, ce jeune homme simula une maladie, et avec quelques-uns des principaux d'entre les Franks, qui l'avaient ébloui du vain espoir de le mettre sur le trône, il conspira contre son père. La conspiration fut découverte, les coupables punis ; et Pépin, après avoir été rasé, demanda et obtint la permission d'embrasser la vie monastique dans le monastère de Prum. Déjà antérieurement, une grande conjuration s'était formée contre Charles dans la Germanie. Parmi ceux qui l'avaient excitée, les uns eurent les yeux crevés, les autres s'en tirèrent sains et saufs ; mais tous furent punis de l'exil. Au reste, pas un ne perdit la vie, à l'exception de trois des conjurés, qui, ne voulant pas se laisser prendre, se défendirent les armes à la main, tuèrent plusieurs soldats, et ne furent mis à mort que parce qu'il ne fut pas possible de les réduire autrement. On regarde la cruauté de la reine Fastrade comme la cause et l'origine de ces conjurations ; et si dans l'une comme dans l'autre on s'attaqua directement au roi, c'est qu'en se prêtant aux cruautés de sa femme, il semblait s'être prodigieusement écarté de sa bonté et de sa douceur habituelles. Au reste, pendant toute sa vie il sut si bien se concilier, au dedans comme au dehors, l'amour et la bienveillance de tous, qu'on n'a jamais pu lui reprocher de s'être montré, même dans la moindre circonstance, injustement rigoureux.

Il aimait les étrangers, et mettait tant de soin à les bien recevoir, que souvent leur nombre s'accrut au point de paraître une charge, non-seulement pour le palais, mais même pour le royaume. Quant à lui, il avait l'âme trop grande pour se trouver incommodé d'un tel fardeau, et il se croyait assez dédommagé de tant d'in-

convénients par les louanges qu'on donnait à sa libéralité et l'avantage d'une bonne renommée.

Il était gros et robuste de corps ; sa taille était élevée, quoiqu'elle n'excédât pas une juste proportion, car il est certain qu'elle n'avait pas plus de sept fois la longueur de ses pieds. Il avait le sommet de la tête arrondi, les yeux grands et vifs, le nez un peu long, de beaux cheveux blancs, et la physionomie riante et agréable : aussi régnait-il dans toute sa personne, soit qu'il fût debout, soit qu'il fût assis, un air de grandeur et de dignité ; et quoiqu'il eût le cou gros et court, et le ventre proéminent, il était d'ailleurs si bien proportionné que ces défauts ne s'apercevaient pas. Sa démarche était ferme, et tout son extérieur présentait quelque chose de mâle ; mais sa voix claire ne convenait pas parfaitement à sa taille. Sa santé fut constamment bonne, excepté pendant les quatre années qui précédèrent sa mort. Il eut alors de fréquents accès de fièvre ; il finit même par boiter d'un pied. Dans ce temps de souffrance, il se traitait plutôt à sa fantaisie que d'après les conseils des médecins, qui lui étaient devenus presque odieux, parce qu'ils lui défendaient les rôtis, auxquels il était habitué, pour l'astreindre à ne manger que des viandes bouillies. Il se livrait assidûment à l'équitation et au plaisir de la chasse. C'était chez lui un goût national, car à peine trouverait-on dans toute la terre un peuple qui pût rivaliser avec les Franks dans ces deux exercices. Les bains d'eaux naturellement chaudes lui plaisaient beaucoup. Passionné pour la natation, il y devint si habile, que personne ne pouvait lui être comparé. C'est pour cela qu'il fit bâtir un palais à Aix-la-Chapelle, et qu'il y demeura constamment pendant les dernières années de sa vie, jusqu'à sa mort. Il invitait à prendre le bain avec lui, non-seulement ses fils, mais encore ses amis, les grands de sa cour, et quelquefois même les soldats de sa garde ; de sorte que souvent cent personnes et plus se baignaient à la fois.

Son costume était celui de sa nation, c'est-à-dire le costume des Franks. Il portait sur la peau une chemise de lin et des hauts-de-chausses de la même étoffe ; pardessus, une tunique bordée d'une frange de soie : aux jambes, des bas serrés avec des bandelettes ; aux pieds, des brodequins. L'hiver, un justaucorps en peau de loutre ou de martre lui couvrait les épaules et la poitrine. Par-dessus tout cela il revêtait une saie bleue, et il était toujours ceint de son épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent. Quelquefois il en portait une enrichie de pierreries, mais ce n'était que dans les fêtes les plus solennelles, ou lorsqu'il avait à recevoir les députés de quelque nation étrangère. Il n'aimait point les costumes des autres peuples, quelque beaux qu'ils fussent, et jamais il ne voulut en porter, si ce n'est, toutefois à Rome, lorsqu'à la demande du pape Adrien d'abord, puis à la prière du pape Léon, son successeur, il se laissa revêtir de la longue tunique, de la chlamyde et de la chaussure des Romains. Dans les grandes fêtes, ses habits étaient brodés d'or, et ses brodequins ornés de pierres précieuses ; une agrafe d'or retenait sa saie, et il marchait ceint d'un diadème étincelant d'or et de pierreries ; mais les autres jours son costume était simple, et différait peu de celui des gens du peuple.

Sa sobriété lui faisait éviter tous les excès de table, surtout ceux de la boisson ; car il détestait l'ivrognerie dans quelque homme que ce fût, et à plus forte raison dans lui-même et dans les siens. Mais il ne lui était pas tellement facile de s'abstenir de manger, qu'il ne se plaignît souvent de l'incommodité que lui causaient les jeûnes. Il était fort rare qu'il donnât de grands festins, excepté aux principales fêtes, et alors il y invitait de nombreux convives. Son repas ordinaire se composait de quatre mets, sans compter le rôti, qui lui était ordinairement apporté dans la broche par les chasseurs, et dont il mangeait avec plus de plaisir que de toute autre

chose. Pendant qu'il était à table il aimait à entendre un récit ou une lecture, et c'étaient les histoires et les hauts faits des temps passés qu'on lui lisait d'ordinaire. Il prenait aussi un grand plaisir aux ouvrages de saint Augustin, et principalement à celui qui a pour titre: *De la Cité de Dieu*. Il était si modéré dans l'usage du vin et de toute espèce de boisson, qu'il buvait rarement plus de trois fois dans tout un repas. En été, après le repas du milieu du jour, il prenait quelques fruits, buvait un seul coup, et quittant ses vêtements et ses brodequins, comme il le faisait pour la nuit, il se reposait pendant deux ou trois heures. Quant au sommeil de la nuit, il l'interrompait quatre ou cinq fois, non-seulement en se réveillant, mais en quittant son lit. Pendant qu'il se chaussait et s'habillait, il admettait ses amis ; et si le comte du palais l'avertissait qu'un procès ne pouvait être terminé que par sa décision[1], il faisait introduire sur-le-champ les parties intéressées, prenait connaissance de la cause, et rendait son jugement comme s'il eût siégé sur son tribunal. Ce n'était pas seulement ces sortes d'affaires qu'il expédiait à ce moment, mais encore tout ce qu'il y avait à traiter ce jour-là, et les ordres qu'il fallait donner à chacun de ses ministres.

Doué d'une éloquence abondante et inépuisable, il exprimait avec clarté tout ce qu'il voulait dire. Peu content de savoir sa langue maternelle, il s'appliqua aussi à l'étude des autres idiomes, et particulièrement du latin, qu'il apprit assez bien pour le parler comme sa propre langue : quant au grec, il le comprenait mieux qu'il ne le prononçait. En somme, il parlait avec tant de facilité, qu'il paraissait même un peu causeur. Passionné pour les arts libéraux, il eut toujours en grande

[1] C'étaient les contestations de haute importance, ***potentiores causæ***, celles qui s'agitaient entre les évêques, les abbés, les comtes et les autres grands de l'empire (*Note de M. Teulet*).



vénération et combla de toute sorte d'honneurs ceux qui les enseignaient. Le diacre Pierre de Pise, qui était alors dans sa vieillesse, lui donna des leçons de grammaire. Il eut pour maître dans les autres sciences un autre diacre, Albin, surnommé Alcuin, né en Bretagne et d'origine saxonne, l'homme le plus savant de son époque. Le roi consacra beaucoup de temps et de travail à étudier avec lui la rhétorique, la dialectique, et surtout l'astronomie. Il apprit le calcul, et mit tous ses soins à étudier le cours des astres avec autant d'attention que de sagacité. Il essaya aussi d'écrire[1], et il avait toujours sous le chevet de son lit des feuilles et des tablettes pour accoutumer sa main à tracer des caractères lorsqu'il en avait le temps. Mais il réussit peu dans ce travail, qui n'était plus de son âge et qu'il avait commencé trop tard.

Il pratiqua dans toute sa pureté et avec la plus grande ferveur la religion chrétienne, dont les principes lui avaient été inculqués dès l'enfance. C'est pourquoi il fit construire à Aix-la-Chapelle une magnifique basilique qu'il orna d'or et d'argent, de candélabres, de grilles et de portes d'airain massif, et pour laquelle il fit venir de Rome et de Ravenne les marbres et les colonnes qu'on ne pouvait se procurer ailleurs. Il fréquentait assidûment cette église le soir, le matin, et même pendant la nuit, pour assister aux offices et au saint sacrifice, tant que sa santé le lui permettait. Il veillait avec sollicitude à ce que rien ne se fît qu'avec la plus grande décence, recommandant sans cesse aux gardiens de ne pas souffrir qu'on y portât ou qu'on y laissât rien de malpropre ou d'indigne de la sainteté du lieu. Il la gratifia d'un

[1] Ce passage d'Eginhard a donné lieu à de nombreux commentaires. Il semble résulter, des termes mêmes du texte, que Charlemagne savait écrire; mais il est probable qu'il ne put parvenir à acquérir cette fermeté, cette élégance d'écriture en usage de son temps, dont nous possédons encore aujourd'hui de nombreux modèles (*Note de M. Teulet*).

grand nombre de vases d'or et d'argent, et d'une telle quantité de vêtements sacerdotaux, que, pour la célébration du service divin, les portiers eux-mêmes, qui sont les derniers dans l'ordre ecclésiastique, n'avaient pas besoin de se vêtir de leurs habits particuliers pour exercer leur ministère. Il introduisit de grandes améliorations dans les lectures et la psalmodie, car lui-même y était fort habile, quoique jamais il ne lût en public, et qu'il chantât seulement à voix basse et avec le reste des assistants.

Toujours prêt à secourir les pauvres, ce n'était pas seulement dans son pays et dans son royaume qu'il répandait ces libéralités gratuites que les Grecs appellent aumônes, mais au-delà des mers, en Syrie, en Égypte, en Afrique, à Jérusalem, à Alexandrie, à Carthage; partout où il savait que des chrétiens vivaient dans la pauvreté, il compatissait à leur misère, et il aimait à leur envoyer de l'argent. S'il recherchait avec tant de soin l'amitié des rois d'outre-mer, c'était surtout pour procurer aux chrétiens vivants sous leur domination des secours et du soulagement. Entre tous les lieux saints, il avait surtout en grande vénération l'église de l'apôtre saint Pierre à Rome. Il dépensa des sommes considérables pour les objets d'or et d'argent et les pierres précieuses dont il la gratifia. Les papes reçurent aussi de lui de riches et innombrables présents, et pendant tout son règne il n'eut rien de plus à cœur que de rendre à la ville de Rome son antique prépondérance. Il voulut que l'église de Saint-Pierre fût non-seulement défendue et protégée par lui, mais qu'au moyen de ses dons elle surpassât en ornements et en richesses toutes les autres églises; et cependant, malgré cette prédilection, pendant les quarante-sept années que dura son règne, il ne put s'y rendre que quatre fois[1] pour y faire ses prières et accomplir des vœux.

[1] 774, 781, 787 et 800 (*Note de M. Teulet*).



Son dernier voyage ne fut pas seulement décidé par ces motifs de piété : le pape Léon, accablé d'outrages par les Romains, qui lui avaient arraché les yeux et coupé la langue, se vit forcé d'implorer sa protection. Étant donc venu à Rome pour rétablir dans l'Église l'ordre si profondément troublé, il y passa tout l'hiver. Ce fut alors qu'il reçut le titre d'empereur et d'auguste. Il témoigna d'abord une grande aversion pour cette dignité ; car il affirmait que, malgré l'importance de la fête, il ne serait pas entré ce jour-là dans l'église, s'il avait pu prévoir les intentions du souverain pontife. Toutefois, cet événement excita la jalousie des empereurs romains[1], qui s'en montrèrent fort irrités ; mais il n'opposa à leurs mauvaises dispositions qu'une grande patience, et, grâce à cette magnanimité qui l'élevait si fort au-dessus d'eux, il parvint, en leur envoyant de fréquentes ambassades et en leur donnant dans ses lettres le nom de frères, à triompher de leur opiniâtreté.

Après avoir reçu le titre d'empereur, Charles songea à réformer les lois de son peuple, dans lesquelles il avait remarqué de nombreuses imperfections. En effet, les Franks ont deux lois qui diffèrent beaucoup entre elles dans un grand nombre de points[2]. Il conçut la pensée d'y ajouter ce qui leur manquait, d'en retrancher les contradictions, et d'en corriger les vices et les mauvaises applications. Mais ce projet n'aboutit qu'à les augmenter d'un petit nombre de capitulaires qui sont demeurés imparfaits. Cependant il ordonna que toutes les lois non écrites des peuples vivant sous sa domination fussent recueillies et rédigées. Les poëmes antiques et barbares[3], dans lesquels les actions et les

[1] C'est-à-dire des empereurs grecs (*Note de M. Teulet*).

[2] La loi Salique et la loi des Ripuaires (*Note de M. Teulet*).

[3] Ces poèmes populaires, *vulgares cantilenæ*, *gentilitia carmina*, dont l'existence, bien antérieure au règne de Charlemagne, est incontestable, se chantaient ordinairement durant les repas, comme le

guerres des anciens rois étaient célébrées, furent également écrits, par son ordre, pour être transmis à la postérité. Il fit encore commencer une grammaire de sa langue nationale, et donna des noms tirés de cette langue à tous les mois de l'année, dont la nomenclature usitée chez les Franks avait été jusque là moitié latine, moitié barbare. Il distingua les vents par douze termes particuliers, tandis qu'avant lui on n'en avait pas plus de quatre pour les désigner. Les mois furent appelés : Janvier, Wintarmanoth ; Février, Hornung ; Mars, Lentzinmanoth ; Avril, Ostarmanoth ; Mai, Winnemanoth ; Juin, Brachmanoth ; Juillet, Heuvimanoth ; Août, Aranmanoth ; Septembre, Witumanoth ; Octobre, Windumemanoth ; Novembre, Herbistamanoth ; Décembre, Heilagmanoth [1].

Sur la fin de sa vie, lorsque déjà il se sentait accablé par la maladie et la vieillesse, il fit venir Louis, roi d'Aquitaine, le seul fils qui lui restât de son mariage avec Hildegarde. Ensuite il réunit, dans une assemblée solennelle, tous les grands de l'empire, et, d'après leur avis unanime, il l'associa au trône, le déclara héritier de la dignité impériale, et, lui plaçant le diadème sur

prouve ce curieux passage de la vie de S. Ludger (dans Pertz, tom. II, p. 412) : « Tandis qu'il était à table avec ses disciples, on lui amena un aveugle, nommé Bernlef, fort aimé du voisinage à cause de sa bonne humeur, et parce qu'il était habile à chanter les gestes et les guerres des anciens rois. » (*Note de M. Teulet*).

[1] Les noms donnés aux mois par Charlemagne ne furent pas inventés par lui, car ils étaient en usage bien antérieurement chez les divers peuples germains, et notamment chez les Anglo-Saxons. Ces noms de mois avaient une signification appropriée aux différentes saisons de l'année, comme on peut le voir par le tableau suivant :

WINTARMANOTH, Janvier, *mois d'hiver*. — HORNUNG, Février, *mois de boue*. — LENTZINMANOTH, Mars, *mois de printemps*. — OSTARMANOTH, Avril, *mois de Pâques*. — WINNEMANOTH, Mai, *mois des délices*. — BRACHMANOTH, Juin, *mois des défrichements*. — HEUVIMANOTH, Juillet, *mois des foins*. — ARANMANOTH, Août, *mois des moissons*. — WITUMANOTH, Septembre, *mois des vents*. — WINDUMEMANOTH, Octobre, *mois des vendanges*. — HERBISTAMANOTH, Novembre, *mois d'automne*. — HEILAGMANOTH, Décembre, *mois saint*. (*Note de M. Teulet.*)

la tête, le fit proclamer empereur et auguste [1]. Cet acte fut accueilli avec une grande faveur par toute l'assemblée ; il parut avoir été inspiré par la volonté divine, dans l'intérêt de l'État, et il accrut encore la puissance de Charles en frappant de terreur les nations étrangères. Ayant ensuite renvoyé son fils en Aquitaine, lui-même, malgré son grand âge, partit, comme il le faisait habituellement, pour aller chasser dans les environs de son palais d'Aix. Il employa à cet exercice le reste de l'automne, et revint à Aix-la-Chapelle vers le premier jour de novembre. Tandis qu'il passait l'hiver dans cette ville, il fut, au mois de janvier, saisi d'une fièvre violente qui le contraignit à s'aliter. Recourant aussitôt au remède qu'il employait d'ordinaire pour combattre la fièvre, il s'abstint de toute nourriture, persuadé que cette diète suffirait pour chasser ou tout au moins pour adoucir la maladie ; mais à la fièvre vint se joindre cette douleur de côté que les Grecs appellent pleurésie. Néanmoins il persévéra dans son abstinence, en ne soutenant son corps que par des boissons prises à de longs intervalles ; et le septième jour depuis qu'il s'était mis au lit, après avoir reçu la sainte communion, il succomba, dans la soixante-douzième année de son âge et la quarante-septième de son règne, le cinq des calendes de février, vers la troisième heure du jour [2].

GUERRE CONTRE LES SAXONS.

772-804.

EGINHARD.

Aucune guerre ne fut plus longue, plus acharnée,

[1] Au mois d'août 813.
[2] Vers neuf heures du matin, le samedi 28 janvier 814.

plus laborieuse pour le peuple frank, parce que les Saxons, comme presque toutes les nations qui habitent la Germanie, naturellement sauvages, livrés au culte des démons et ennemis de la religion chrétienne, croyaient pouvoir sans honte profaner et violer les lois divines et humaines. Il y avait encore d'autres causes de nature à troubler la paix chaque jour; en effet, nos frontières et les leurs sont presque partout contiguës dans un pays de plaines, et c'est par exception que, dans un petit nombre de lieux, de vastes forêts et de hautes montagnes délimitent d'une manière plus certaine le territoire des deux peuples: aussi n'était-ce de part et d'autre, sur toute la frontière, que meurtres, incendies et rapines. Ces excès irritèrent tellement les Franks, qu'ils résolurent, non plus d'user de représailles, mais de faire aux Saxons une guerre déclarée. Une fois commencée, elle se continua pendant trente-trois ans avec un égal acharnement de part et d'autre, mais d'une manière plus funeste pour les Saxons que pour les Franks. Cette guerre aurait pu être terminée plus tôt, si la perfidie des Saxons l'eût permis. Il serait difficile de dire combien de fois vaincus et suppliants, ils s'abandonnèrent à la merci du roi et jurèrent d'obéir à ses ordres; combien de fois ils livrèrent sans délai les otages qu'on leur demandait [1] et reçurent les gouverneurs qui leur étaient envoyés; combien de fois même ils semblèrent tellement domptés et abattus, qu'ils promirent d'abandonner le culte des idoles pour se soumettre au joug de la religion chrétienne. Mais s'ils furent prompts à prendre de tels engagements, ils se montrèrent en même temps si empressés de les rompre, qu'on ne saurait dire au vrai lequel de ces deux penchants était en eux le plus fort. En effet, depuis

[1] C'étaient des enfants que Charlemagne confiait aux monastères pour les faire élever dans la religion chrétienne, et les envoyer ensuite prêcher l'Evangile dans leur pays. Tel fut Ebbo, archevêque de Reims, l'apôtre du Danemark. (*Note de M. Teulet.*)

le commencement de la guerre, à peine se passa-t-il une seule année qui ne fût signalée par un de ces changements. Mais le grand courage du roi, sa constance inébranlable dans les revers comme dans la prospérité, ne se laissa jamais vaincre par leur mobilité, ni rebuter dans l'exécution de ses projets. Il ne souffrit jamais qu'ils manquassent impunément à leur foi ; jamais ils ne commirent de telles perfidies sans qu'une armée, guidée par lui ou par ses comtes, n'allât en tirer vengeance et leur infliger un juste châtiment ; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir complétement vaincu et réduit en son pouvoir tout ce qui s'opiniâtrait à résister, il fit enlever, avec leurs femmes et leurs enfants, dix mille de ceux qui habitaient les deux rives de l'Elbe, et les répartit çà et là en mille endroits séparés de la Gaule et de la Germanie[1]. Une condition prescrite par le roi et acceptée par les Saxons mit fin à cette guerre qui durait depuis tant d'années. Il fut convenu qu'abandonnant le culte des démons et renonçant aux cérémonies de leurs pères, ils embrasseraient la foi chrétienne, en recevraient les divins sacrements, et se réuniraient aux Franks pour ne plus former qu'un seul peuple.

CHARLEMAGNE PREND PAVIE.

774.

LE MOINE DE SAINT-GALL, *Des faits et gestes de Charlemagne.*

Le moine de Saint-Gall, auteur de l'ouvrage que nous venons de citer, l'écrivit à la prière de l'empereur Charles-le-Chauve, en 884, et d'après les souvenirs de divers personnages qui avaient connu Charlemagne et Louis-le-Débonnaire. Les *faits et gestes de Charlemagne* sont un recueil d'anecdotes, de traditions et de légendes, composant

[1] En 804.

une très-précieuse peinture de mœurs. On croit que ce moine s'appelait Notker le Bègue.

Après la mort du victorieux Pépin, les Lombards inquiétèrent Rome de nouveau. L'invincible Charles, quoique fort occupé ailleurs, revint rapidement en Italie et soumit les Lombards, soit en leur livrant de terribles combats, soit en les forçant à se rendre d'eux-mêmes à discrétion ; et pour s'assurer qu'ils ne secoueraient jamais le joug des Franks et ne recommenceraient pas leurs attaques contre le patrimoine de Saint-Pierre, il épousa la fille de leur roi Didier. Quelque temps après et sur l'avis des plus saints prêtres, il répudia cette princesse, toujours malade et inhabile à lui donner des enfants. Didier, irrité, fit embrasser sa cause à ses compatriotes, et se lia par les serments ; il s'enferma dans Pavie, et leva l'étendard de la révolte contre l'invincible Charles. Ce prince, l'ayant appris, marcha rapidement contre l'Italie [1]. Quelques années auparavant, un des grands du royaume, nommé Ogger, ayant encouru la colère du terrible Charles, avait cherché un refuge auprès de Didier. Quand ils apprirent tous les deux que le redoutable roi arrivait, ils montèrent sur une tour très-élevée, d'où ils pouvaient le voir venir de loin et de tous côtés. Ils aperçurent d'abord des équipages de guerre plus considérables que ceux des armées de Darius et de Jules César. Et Didier dit à Ogger : Charles n'est-il pas avec cette grande armée? Et Ogger répondit : non. Le Lombard voyant ensuite une troupe immense de soldats rassemblés de tous les points de notre vaste empire, dit à Ogger : Certes, Charles s'avance triomphant au milieu de cette multitude. Non, pas encore, et il ne paraîtra pas de si tôt, répliqua Ogger. Que pourrons-nous donc faire, reprit Didier, qui commençait à s'inquiéter, s'il vient accompagné d'un plus grand

[1] Le récit épique qui suit est regardé avec raison par quelques critiques comme la traduction latine de quelque chant tudesque.

nombre de guerriers? Vous verrez comment il viendra, répondit Ogger; mais ce qui nous arrivera, je l'ignore. Pendant qu'ils parlaient parut le corps des gardes, qui jamais ne connaît de repos. A cette vue, le Lombard, effrayé, s'écrie : Pour le coup, c'est Charles! Non, dit Ogger, pas encore. A la suite, marchaient les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle royale et leur cortége. Didier ne pouvant plus supporter la lumière du jour, ni braver la mort, crie en pleurant : Descendons et cachons-nous au fond de la terre, loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi! Ogger, tout tremblant, qui savait par expérience quelles étaient la puissance et les forces de Charles, car il l'avait appris par une longue habitude dans des temps meilleurs, dit alors : Quand vous verrez les moissons s'agiter d'effroi dans les champs, le sombre Pô et le Tésin inonder les murs de la ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez croire à la venue de Charles. Il n'avait pas achevé de parler qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux, soulevé par le vent de nord-ouest, qui changea le jour le plus clair en ombres terribles. Puis, Charles approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luire pour les gens enfermés dans la ville un jour plus sombre qu'aucune nuit. Alors parut Charles, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer, et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer, qu'il tenait élevée en l'air, et sa main droite était toujours étendue sur son invincible épée. Le dessus de ses cuisses, que les autres guerriers, pour monter à cheval plus facilement, dégarnissaient même de courroies, était entouré de lames de fer. Que dirai-je de ses bottines? Comme celle de tous ses soldats, elles étaient garnies de fer. Sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son cheval avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui précédaient le roi, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux

qui le suivaient, toute l'armée, avaient des armures semblables, selon les ressources de chacun. Le fer couvrait les champs et les routes. Les pointes du fer renvoyaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple plus dur encore. L'éclat du fer répandit la terreur dans le peuple de Pavie : Que de fer! hélas, que de fer, s'écriaient confusément les citoyens. La solidité des murs et des jeunes gens s'ébranla de peur à la vue du fer, et le fer anéantit la sagesse des vieillards. Ce que moi, pauvre écrivain bégayant et édenté, j'ai essayé de peindre dans une longue description : Ogger l'aperçut d'un coup d'œil rapide, et dit à Didier : Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et en disant cela il tomba presque mort.

Comme ce même jour, les citoyens, soit par folie, soit par quelque espoir de pouvoir résister, ne voulurent pas laisser entrer Charles dans leur ville, ce prince, plein d'expédients, dit aux siens : Il faut faire aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir passé la journée à ne rien faire. Construisons rapidement une chapelle où nous puissions assister au service divin, si la ville ne nous ouvre ses portes. A peine eut-il parlé, que les ouvriers, qui le suivaient partout, se dispersant de tous côtés, rassemblèrent et apportèrent chaux, pierres, bois et divers matériaux. Depuis la quatrième heure du jour et avant que la douzième fût terminée, ils élevèrent, avec l'aide des soldats, une église, dont les murs, les toits, les lambris et les peintures étaient tels, que quiconque l'eût vue aurait pensé qu'elle n'avait pu être construite en moins d'une année. Dès le lendemain quelques-uns des citoyens voulaient se rendre, d'autres persistaient au contraire à se défendre, ou, pour dire vrai, à se tenir renfermés dans leurs murs ; mais Charles soumit et prit la ville sans effusion de sang, et par sa seule adresse.

BATAILLE DE RONCEVAUX.

778.

EGINHARD, *Vie de Charlemagne.*

Tandis que la guerre contre les Saxons se continuait assidûment et presque sans relâche, le roi qui avait réparti des troupes sur les points favorables de la frontière, marche contre l'Espagne à la tête de toutes les forces qu'il peut rassembler, franchit les gorges des Pyrénées, reçoit la soumission de toutes les villes et de tous les châteaux devant lesquels il se présente, et ramène son armée sans avoir éprouvé aucune perte, si ce n'est toutefois qu'au sommet des Pyrénées, il eut à souffrir un peu de la perfidie des Gascons. Tandis que l'armée des Franks, engagée dans un étroit défilé, était obligée, par la nature du terrain, de marcher sur une ligne longue et resserrée, les Gascons qui s'étaient embusqués sur la crête de la montagne (car l'épaisseur des forêts dont ces lieux sont couverts favorise les embuscades) descendent et se précipitent tout à coup sur la queue des bagages et sur les troupes d'arrière-garde, chargées de couvrir tout ce qui précédait ; ils les culbutent au fond de la vallée[1]. Ce fut là que s'engagea un combat opiniâtre, dans lequel tous les Franks périrent jusqu'au dernier. Les Gascons, après avoir pillé les bagages, profitèrent de la nuit, qui était survenue, pour se disperser rapidement. Ils durent en cette rencontre tout leur succès à la légèreté de leurs armes et à la disposition des lieux où se passa l'action ; les Franks, au contraire, pesamment armés, et placés dans une situation défavorable, luttèrent avec trop de désavan-

[1] La vallée de Roncevaux, *Roscida vallis*, en Navarre, entre Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port.



tage. Eginhard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, et Roland [1], préfet des Marches de Bretagne, périrent dans ce combat [2]. Il n'y eut pas moyen dans le moment de tirer vengeance de cet échec ; car, après ce coup de main, l'ennemi se dispersa si bien, qu'on ne put recueillir aucun renseignement sur les lieux où il aurait fallu le chercher.

MÊME SUJET.

EGINHARD, *Annales des Franks* (traduction de M. Teulet).

Cette année, le roi, cédant aux conseils du Sarrasin Ibn-al-Arabi, et conduit par un espoir fondé de s'emparer de quelques villes en Espagne, rassembla ses troupes, et se mit en marche. Il franchit dans le pays des Gascons la cime des Pyrénées, attaqua d'abord Pampelune dans la Navarre, et reçut la soumission de cette ville. Ensuite il passa l'Èbre à gué, s'approcha de Saragosse, qui est la principale ville de cette contrée, et après avoir reçu d'Ibn-al-Arabi, d'Abithener et d'autres chefs sarrasins, les otages qu'ils lui offrirent, il revint à Pampelune. Pour mettre cette ville dans l'impuissance de se révolter, il en rasa les murailles, et, résolu de revenir dans ses États, il s'engagea dans les gorges des Pyrénées. Les Gascons, qui s'étaient placés en embuscade sur le point le plus élevé de la montagne, attaquèrent l'arrière-garde et jetèrent la plus grande con-

[1] Ce passage est le seul, parmi les historiens, où il soit fait mention du célèbre Roland, qui joue un si grand rôle dans les épopées carlovingiennes.

[2] « Les noms de ceux qui périrent étant connus, je me suis dispensé de les dire », écrit l'Astronome, dans sa vie de Louis-le-Débonnaire. Une telle phrase suppose que la popularité de la bataille et des preux qui y furent tués était déjà très-considérable, plus que ne semble le faire croire la phrase assez concise d'Eginhard.

fusion dans toute l'armée. Les Franks, tout en ayant sur les Gascons la supériorité des armes et du courage, furent défaits, à cause du désavantage des lieux et du genre de combat qu'ils furent obligés de soutenir. La plupart des officiers du palais, auxquels le roi avait donné le commandement de ses troupes, périrent dans cette action ; les bagages furent pillés, et l'ennemi, favorisé par la connaissance qu'il avait des lieux, se dispersa aussitôt. Ce cruel revers effaça presque entièrement dans le cœur du roi la joie des succès qu'il avait obtenus en Espagne.

LA MORT DE ROLAND.

Extrait de *La Chanson de Roland*, par Théroulde. — Traduit par L. Dussieux.

Le poëte normand Théroulde qui, selon la thèse très-savante et très-acceptable de M. Génin [1], paraît avoir été le précepteur de Guillaume le Conquérant, composa le poëme ou chanson de Roland avant 1066. Trop oublieuse de ses vieilles gloires, la France possède dans la chanson de Roland une épopée qu'elle a trop longtemps laissée de côté. Il est admis dans certains cours de littérature que la France n'a pas de poésie épique ; c'est une grave erreur. Le poëme de Théroulde est notre épopée française, et a été longtemps un poëme national et très-populaire ; on le chantait à la bataille de Hastings (1066), comme le rapporte Robert Wace, dans son *Roman de Rollon* :

Taillefer, qui très-bien chantoit,
Sur un bidet, qui vite alloit,
Devant eux s'en alloit chantant
De Charlemagne et de Roland,
Et d'Olivier et des vassaux,
Qui moururent en Roncevaux.

Les étrangers admiraient notre poëme, l'imitaient et le traduisaient.

[1] M. Génin a publié, en 1850, une bonne édition de *la Chanson de Roland.*

En Espagne, l'auteur du poëme du Cid lui a fait de nombreux emprunts; en Allemagne, on en fit trois imitations pendant le moyen âge; en Italie, Pulci Boiardo et l'Arioste (*Roland furieux*) l'ont imité également. Mais au seizième siècle, l'admiration enthousiaste de l'antiquité gréco-romaine fut accompagnée d'un mépris irréfléchi pour toutes les créations spontanées du génie français : art, poésie, tout fut honni et oublié qui ne sortait pas de la source grecque ou latine : le poëme de Théroulde fut compris dans cette proscription universelle.

Plus juste que nos pères, nous avons rendu la vie à cette œuvre admirable; et si la France ne peut opposer que sa triste et froide *Henriade* aux épopées artificielles étrangères : *l'Énéide*, *la Jérusalem délivrée*, *la Messiade*, *le Paradis perdu* et le *Roland furieux*, elle compte parmi les épopées naïves et populaires sa *Chanson de Roland*, et l'oppose à *l'Iliade*, à *l'Odyssée*, aux *Nibelungen*, au poëme du *Cid*, à *la Divine Comédie*. Qu'on la mette après ces grands poëmes, si l'on veut, elle n'est pas moins de leur famille.

Théroulde a recueilli pour la création de son poëme toutes les traditions populaires qui se retrouvent aussi dans la chronique du faux Turpin[1]. Roland est un personnage historique, mais il n'était pas neveu de Charlemagne; il est demeuré le type populaire de la valeur. Le traître Ganelon était un archevêque de Sens, qui trahit Charles le Chauve. Quant aux faits de la bataille, si Théroulde les a exagérés, il est bien évident qu'Eginhard les a amoindris, et qu'il a atténué toute cette affaire, pour ne pas diminuer la gloire de Charlemagne.

L'admirable récit qui va suivre est extrait et traduit de *la Chanson de Roland*. Nous avons cru devoir faire précéder l'épisode que nous donnons ici d'une courte analyse du poëme :

Marsille, roi sarrasin de Saragosse, se décide à envoyer des ambassadeurs auprès de Charlemagne pour lui demander la paix. A son tour, Charlemagne envoie Ganelon auprès de Marsille pour traiter de la paix. Ganelon se laisse corrompre par Marsille, et s'engage à trahir Charlemagne pour se venger de Roland; il décidera l'empereur à partir d'Espagne et à laisser Roland à l'arrière-garde, où l'armée de Marsille pourra l'accabler à loisir.

Chargé de présents, le traître Ganelon revient au camp de Charlemagne; il annonce la soumission de Marsille. Charlemagne, trompé,

[1] La chronique de Turpin, dont on ne connaît ni l'auteur ni la date, est, selon M. Génin, l'œuvre de Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, devenu pape en 1119.

lève son camp, et se met en route pour rentrer en France. Roland, par le conseil de Ganelon, est laissé à l'arrière-garde ; l'avant-garde se met en marche, et s'engage dans les défilés.

« Les montagnes sont hautes et les vallées ténébreuses, les rochers noirs, les défilés sinistres. Les Français eurent grand'peine tout le jour ; de quinze lieues on entendait leur rumeur, pendant qu'ils approchaient de la grande terre [1]. Ils virent la Gascogne, la terre de leur seigneur ; alors ils se rappellent leurs fiefs, et leurs honneurs, et les demoiselles, et les nobles épouses ; il n'est celui qui de pitié ne pleure. Plus qu'aucun autre, Charlemagne est anxieux d'avoir laissé son neveu dans les défilés d'Espagne ; il est saisi de pitié ; il ne peut s'empêcher de pleurer. »

Pendant ce temps, Marsille rassemble 400,000 hommes, barons, comtes et émirs, et s'avance contre l'arrière-garde de Charlemagne. Olivier, monté sur un grand pin, voit s'approcher les païens :

« Il avertit Roland, et l'engage à sonner de son olifant : Olivier dit : « Les païens sont nombreux, de nos Français il me semble y » avoir bien peu ; compagnon Roland, sonnez dans votre cor, Charles » l'entendra et fera retourner l'armée. » Roland refuse de sonner. » Ne plaise au seigneur Dieu que mes parents pour moi soient blâ- » més et que douce France tombe ainsi en abaissement. Mais je frap- » perai de Durandal [2] assez, ma bonne épée que j'ai ceinte au côté ; » vous en verrez tout l'acier ensanglanté. Les félons païens se sont » assemblés pour leur perte, je vous le dis, tous sont livrés à la » mort. »

A l'approche des ennemis, l'archevêque Turpin bénit les Français. La bataille s'engage.

LA BATAILLE DE RONCEVAUX.

La bataille est merveilleuse et terrible ; Olivier et Roland y frappent fort et ferme ! L'archevêque Turpin y rend plus de mille coups ! les douze pairs n'y sont point en retard ; les Français y frappent tous les uns comme les autres ; les païens meurent par milliers et par cents ; qui ne s'enfuit n'échappe pas à la mort ; qu'il le veuille ou non, chacun y laisse sa vie ! Les Français y perdent leurs meilleurs garçons, qui ne reverront ni leur père, ni leurs parents, ni Charlemagne, qui les attend au-delà des défilés !

[1] La France.

[2] *Dur en da*, dur en donne, selon la chronique du faux Turpin.

En France il y a de prodigieuses tempêtes ; il y a des tourbillons de tonnerre et de vent, pluies et grésil démesurément ; la foudre tombe et menu et souvent ; tremblement de terre il y a vraiment ; de Saint-Michel, de Paris jusques à Sens, de Besançon jusqu'au port de Guitsand[1], il n'est de logis dont les murs ne crèvent ! à midi il fait de grandes ténèbres ; il n'y a de clarté que si le ciel se fend ! Personne ne le voit qui ne s'épouvante ! plusieurs disent : C'est le définement, c'est la fin du monde qui arrive. Ils ne le savent, et ne disent pas vrai : c'est le grand deuil pour la mort de Roland !

Les Français ont frappé avec cœur et vigueur ! païens sont morts à milliers et en foule. Sur cent mille il ne peut en échapper deux ! « Çà, dit Roland, nos hommes sont braves, homme sous le ciel n'en a de meilleurs ! il est écrit dans la Geste des Francs[2] que notre empereur a les braves. » Roland et Olivier parcourent le camp pour encourager les leurs ; tous pleurent des larmes de deuil et de tendresse pour leurs parents, qu'ils aiment de tout cœur.

Le roi Marsille, avec sa grande armée, les attaque. Il s'avance par une vallée avec sa grande armée, qu'il a rassemblée ; il l'a partagée en trente escadrons, dont brillent les heaumes[3] ornés d'or et de pierres précieuses, et les écus[4] et les cuirasses frangées. Sept mille clairons y sonnent la marche ; grand est le bruit par toute la contrée.

« Çà, dit Roland, Olivier, mon compagnon, mon frère, Ganelon le traître a juré notre mort ; sa trahison ne peut être cachée, l'empereur en tirera une éclatante

[1] Wissant, près de Boulogne, qui était alors un port fréquenté.
[2] Gesta Francorum.
[3] Casques.
[4] Boucliers.

vengeance! nous aurons une bataille forte et dure, jamais on ne vit telle assemblée! J'y frapperai de Durandal mon épée, et vous, compagnon, frappez de Hauteclaire! En tant de bons lieux nous les avons portées, avec elles tant de batailles nous avons achevées, mauvaise chanson n'en doit être chantée! »

En avant!

Marsille voit de sa gent le martyre, aussi fait-il sonner ses cors et ses trompettes; puis il chevauche avec sa grande armée rassemblée. Devant chevauche un Sarrasin, Abisme; c'est le plus méchant de toute cette bande: il est souillé de crimes et de félonies; il ne croit pas en Dieu le fils de sainte Marie; il est noir comme poix qui est fondue; il aime plus la trahison et le meurtre que tout l'or de la Galice! jamais nul homme ne le vit jouer ni rire. Cependant il est plein de courage et d'orgueil; pour cela il est le favori du félon roi Marsille; il porte le dragon où l'armée se rallie. L'archevêque Turpin ne l'aimera jamais; sitôt qu'il le voit, il désire le frapper; bien tranquillement il se dit à lui-même: « Ce Sarrasin me semble bien hérétique: il est bon que je l'aille occire; jamais je n'aimai couard ni couardise. »

L'Archevêque commence la bataille sur le cheval qu'il ravit à Grossaille, qui était au roi qu'il tua en Danemark. Le destrier est agile et rapide; il a les pieds bien faits et les jambes plates, la cuisse courte et la croupe bien large, les flancs allongés et l'échine bien haute, la queue blanche et la crinière jaune, petite oreille, la tête toute fauve; il n'y a bête qu'on puisse lui comparer. L'Archevêque l'éperonne bravement; il ne veut pas manquer d'assaillir Abisme; il va le frapper sur son écu d'émir, couvert de pierreries, d'améthystes et de topazes, et d'escarboucles qui brillent. Turpin le frappe et ne l'épargne pas; après son

coup, l'écu ne vaut pas un denier; il traverse le corps du païen de part en part et le jette mort en belle place. Et les Français de dire : « Voilà un vaillant trait ! par l'Archevêque la croix est bien défendue. »

Quand les Français voient qu'il y a tant de païens, et que de tous côtés les champs en sont couverts, ils prient Olivier et Roland, et les douze pairs, de les protéger. Turpin leur dit alors : « Seigneurs barons, n'ayez pas de mauvaise pensée ! Pour Dieu ! je vous en prie, ne lâchez pas pied, que les honnêtes gens ne chantent pas mauvaise chanson sur nous. Il faut mieux que nous mourions en combattant ! Cela nous est promis, nous mourrons ici. Passé ce jour nous ne serons plus vivants; mais d'une chose je vous suis bien garant : c'est que le saint paradis vous est ouvert, où vous serez assis avec les bienheureux. » A ce mot, les Français se réjouissent, et tous crient : *Monjoie !*

Il y eut un Sarrasin de Saragosse, seigneur d'une moitié de cette ville : c'est Climborin, qui n'était pas homme de bien. C'est lui qui reçut le serment du comte Ganelon, par amitié l'embrassa sur la bouche et lui donna son épée et son escarboucle. Il mettra à honte la grande terre, dit-il, et enlèvera la couronne à l'empereur. Sur son cheval, qu'il appelle Barbamouche, il est plus léger qu'épervier ou hirondelle ; il l'éperonne fortement, lui lâche la bride, et va frapper Angelier de Gascogne. Ni son écu ni sa cuirasse ne le peuvent garantir ; le païen lui met dans le corps la pointe de son épieu, pousse ferme, le traverse d'outre en outre, et à pleine lame le retourne mort sur le sol ; puis il s'écrie : « Ils sont bons à confondre ! Frappez, païens, pour rompre la presse ! » Et les Français de dire : « Quelle perte que celle de ce brave ! »

Le comte Roland appelle Olivier : « Sire compagnon, lui dit-il, déjà Angelier est mort ; nous n'avions pas de

plus vaillant chevalier. » Olivier lui répond : « Que Dieu me donne de le venger ! » Il pique son cheval de ses éperons d'or pur, tient Hauteclaire, dont l'acier est sanglant, de tout son courage va frapper le païen, brandit son coup, et le Sarrasin tombe. Les diables emportent son âme. Puis Olivier occit le duc Alphaïen, et tranche la tête à Escababiz ; il désarçonne sept Arabes : ceux-là ne seront plus bons pour le service ! « Çà, dit Roland, mon compagnon est en colère ; c'est pour s'égaler à moi qu'il frappe ainsi ; c'est pour de tels coups que Charles nous estime. » Puis il crie de toute sa voix : « Frappez-y, chevaliers ! »

D'autre part est un païen, Valdabrun ; il éleva le roi Marsille ; il est seigneur sur mer de 400 dromons ; il n'est matelot qui réclame un autre nom que le sien. Il prit jadis Jérusalem par trahison, viola le temple de Salomon, et tua le patriarche devant les fonts. Il reçut aussi le serment de Ganelon, et lui donna son épée et 1,000 mangons. Sur son cheval, qu'il appelle Gramimond, il est plus léger qu'un faucon. Il le pique de ses éperons aigus, et s'en vient frapper le duc Sanche ; il brise son écu, déchire son haubert, lui plante dans le corps la banderolle de son gonfanon, et à pleine lance le jette mort à bas des arçons : « Frappez, païens ! crie-t-il, car nous les vaincrons très-bien ! » Et les Français de dire : « Quelle perte que celle de ce brave ! »

Le comte Roland, quand il vit Sanche mort, vous devinez la grande douleur qu'il en eut. Il pique son cheval, court à lui à toute force, tient Durandal, qui vaut mieux qu'or fin, va le frapper bravement, tant qu'il peut, sur son casque damasquiné d'or, pourfend la tête, la cuirasse et le corps, et la bonne selle ouvragée d'or, et le dos du cheval jusqu'au fond, et les tue tous deux ; qui l'en blâme ou le loue. Les païens de dire : « Ce coup est fatal. » Roland répond : « Je ne

puis aimer les vôtres ; devers vous est l'orgueil et le tort. »

Il y a un Africain venu d'Afrique ; c'est Malcroyant, le fils du roi Malcud ; tous ses harnais sont d'or battu ; il luit au soleil parmi tous les autres ; son cheval s'appelle Saut-Perdu ; nulle bête ne peut courir plus vite que lui. Malcroyant va frapper Anséis sur l'écu, dont il tranche le vermeil et l'azur ; il rompt les mailles de son haubert et lui met dans le corps et le fer et le bois de sa lance. Le comte est mort, ses jours sont finis. Et les Français de dire : « Malheureux baron ! »

Sur le champ de bataille est l'archevêque Turpin ; jamais pareil tonsuré ne chanta la messe, qui de son corps fit de telles prouesses ; il dit au païen : « Que Dieu te rende tout ce mal ; tu viens d'en tuer un que mon cœur regrette ! » Il pousse son bon cheval, frappe sur l'écu de Tolède, et l'abat mort sur l'herbe verte.

D'un autre côté est un païen, Grandogne, fils de Capuel, le roi de Cappadoce, sur un cheval qu'il appelle Marinore ; il est plus léger que n'est oiseau qui vole ; il lâche la bride, le pique des éperons, et va frapper Gérin de toute sa force, brise l'écu vermeil qui lui pendait au cou, ouvre sa cuirasse, et lui entre dans le corps sa banderole bleue, et l'abat mort au pied d'un haut rocher. Il tue encore son compagnon Gérer, et Bérenger, et Guyon de Saint-Antoine, puis va frapper un riche duc, Austore, qui possède Valence et Envers sur le Rhône ; il l'abat mort ; les païens en ont grande joie. Et les Français de dire : « Quel déchet des nôtres ! »

Le comte Roland tient son épée sanglante ; il a bien entendu que les Français se désespèrent ; il a tant de douleur que le cœur lui fend. Il dit au païen : « Que Dieu te renvoie tout ce mal, car tu viens de tuer un

homme que je veux te faire payer cher ; il pique son cheval, qui court de toute force. Qui va le payer ! Les voilà en présence.

Grandogne était vaillant et brave combattant ; en son chemin il rencontre Roland ; il ne l'avait jamais vu, il le reconnaît cependant à son fier visage, à la beauté de son corps, à son regard et à sa contenance. Il ne peut s'empêcher d'avoir peur ; il voudrait s'enfuir, mais il ne le peut. Le comte le frappe si vertement que jusqu'au nez il fend le casque, tranche le nez et la bouche et les dents, tout le corps et l'haubert, et la selle d'argent, et l'épée s'enfonce encore profondément dans le dos du cheval : tous les deux sont tués sans remède, et ceux d'Espagne s'en désolent piteusement. Et les Français de dire : « Il frappe bien, notre défenseur ! »

La bataille est merveilleuse et grande ; les Français y frappent de leurs épieux d'acier bruni. On y voyait grande douleur de gens, hommes morts, blessés et sanglants ; l'un gisant sur l'autre, sur le dos ou sur la face. Les Sarrasins ne peuvent plus tenir ; qu'ils le veuillent ou non, on les fait déguerpir, et les Français les chassent de vive force.

En avant !

La bataille est merveilleuse et rapide. Les Français combattent avec vigueur et colère, tranchent les poings, les côtes, les échines et les vêtements jusques aux chairs vives ! sur l'herbe verte le sang clair découle. Grande terre, Mahomet te maudit ; sur toute nation la tienne est hardie ! Il n'est Sarrasin qui ne crie : « Marsille ! chevauche, roi, nous avons besoin d'aide ! »

Le comte Roland dit à Olivier : « Sire compagnon, si vous voulez le permettre, l'Archevêque est très-bon chevalier ! Il n'en est pas de meilleur en terre ni sous le ciel ; il sait bien frapper et de la lance et de l'épieu. »

Olivier répond : « Allons donc l'aider. » A ces mots, les Français recommencent. Durs sont les coups, et le combat est vif; il y a grand carnage de chrétiens. Qui eût vu Roland et Olivier de leurs épées frapper et combattre, aurait pu garder le souvenir de rudes soldats. L'Archevêque frappe de son épieu. Ceux qu'ils ont tué, on les peut bien compter; le nombre est écrit dans les histoires; c'est, dit la Geste, plus de quatre milliers.

Les quatre premières charges ont réussi aux Français; mais le cinquième choc leur est désastreux. Tous les chevaliers français sont occis, excepté soixante que Dieu y a épargnés et qui se vendront cher avant que de mourir.

En avant!

Le comte Roland voit la grande perte des siens; il appelle son compagnon Olivier : « Beau cher compagnon, lui dit-il, par Dieu, qui vous protége, voyez tous ces bons soldats gisants par terre. Nous pouvons plaindre douce France, la belle, qui perd de tels barons! Eh! roi notre ami, que n'êtes-vous ici? Frère Olivier, que pouvons-nous faire? Comment lui ferons-nous savoir des nouvelles? Olivier dit : « Je ne sais comment le quérir; mieux vaux la mort que la honte. »

En avant!

« Çà, dit Roland, je cornerai l'olifant, et Charles, qui passe les défilés l'entendra; je vous garantis que les Français vont revenir. » — « Ah! dit Olivier, ce serait grande honte à répandre sur tous vos parents, et cette honte durerait toute leur vie. Quand je vous dis de corner, vous n'en fîtes rien; vous ne le ferez pas maintenant par mon conseil; et si vous cornez, ce ne sera pas hardiment; déjà vous avez les deux bras sanglants.» — « C'est vrai, dit Roland, mais j'ai donné de fameux coups! »

En avant!

« Çà, dit Roland, la partie est trop forte; je cornerai, et le roi Charles l'entendra. » Olivier reprit : « Ce ne serait pas brave! quand je vous le dis, compagnon, vous ne daignâtes pas m'écouter. Si le roi eût été ici, nous n'aurions pas eu ce dommage. Ceux qui sont là n'en doivent avoir blâme. » Il dit encore : « Par cette mienne barbe, si je puis revoir ma gentille sœur Aude, jamais vous ne serez couché entre ses bras! »

En avant!

« Çà, dit Roland, pourquoi me gardez-vous rancune? » Et Olivier répond : « Compagnon, c'est votre ouvrage; car courage raisonnable n'est pas folie, et modération vaut mieux qu'orgueil : ces Français sont morts à cause de votre imprudence, et de nous Charles n'aura jamais plus de service. Si vous m'aviez cru, notre seigneur arrivait, nous aurions gagné cette bataille, et le roi Marsille serait pris ou mort. Votre prouesse, Roland, a tourné contre nous. Charles le Grand n'aura plus d'aide de nous, et pareil homme ne sera plus jusqu'au jugement dernier. Vous mourrez ici, et la France en sera honnie; aujourd'hui vous manque sa loyale compagnie; avant le soir la perte sera grande. »

En avant!

L'Archevêque les entend disputer; il pique son cheval de ses éperons d'or pur, vient près d'eux, et se met à les reprendre : « Sire Roland et vous sire Olivier, pour Dieu, je vous prie, ne vous disputez pas! Sonner du cor ne nous servirait à rien; mais cependant il est bon que roi vienne : il nous pourra venger. Ceux d'Espagne n'y doivent pas retourner. Quand nos Français arriveront, ils nous trouveront morts et hachés; ils nous mettront dans des bières, sur des mulets, nous donneront des larmes de deuil et de compassion, et nous enseveliront dans les cimetières des monastères;

et les loups, ni les porcs, ni les chiens ne nous mangeront. » Roland répond : « Sire, vous parlez très-bien. »

En avant!

Roland met l'olifant à sa bouche, l'embouche bien, et le sonne de toute sa puissance. Dans ces hautes montagnes, le bruit du cor se prolonge. Trente grandes lieues l'entendirent résonner.

Charles l'entend et tous ses compagnons. « Çà, dit le roi, nos gens livrent bataille. » Mais Ganelon lui répondit à l'encontre : « Si un autre le disait, çà semblerait un grand mensonge.

En avant!

Le comte Roland sonne son olifant avec tant de peine, d'effort et de douleur qu'un sang clair sort de sa bouche et que la tempe de son front en est rompue aussi. La voix du cor qu'il tient est bien grande! Charles l'entend qui traverse les défilés. Naimes l'entend, et les Français l'écoutent. « Çà, dit le roi, j'entends le cor de Roland! jamais il ne le sonna que ce ne fût en combattant. » Ganelon répond : « Il n'est point de bataille; vous êtes déjà vieux et blanc fleuri; par telles paroles vous ressemblez à un enfant! Vous savez assez le grand orgueil de Roland; c'est merveille que Dieu le souffre autant ; déjà, il a pris Naples sans votre commandement; les Sarrasins qui y étaient s'en échappèrent; six de leurs chefs vinrent trouver le preux Roland........[1]; ensuite il fit laver les prés avec de l'eau pour qu'on ne vît plus le sang. Pour un seul lièvre il va corner tout un jour; devant ses pairs il est maintenant à folâtrer. Sous le ciel il n'est homme qui osât le rappeler à la raison. Donc chevauchez; pourquoi vous arrêter? La grande terre est bien loin devant nous. »

En avant!

[1] Il y a ici une lacune d'un ou de plusieurs vers dans tous les manuscrits; M. Génin pense qu'il était question du massacre de ces six chefs qui s'étaient rendus, et que Roland fit tuer.

Le comte Roland a la bouche sanglante; la tempe de son front est rompue; il sonne l'olifant avec douleur et peine. Charles l'entend et les Français l'entendent. « Çà, dit le roi : ce cor a longue haleine. » Le duc Naimes répond : « C'est un brave qui a cette peine; il y a bataille. Par ma conscience, celui-là l'a trahi qui veut vous donner le change. Apprêtez-vous, criez votre cri de guerre, et allez au secours de votre noble maison. Vous entendez assez que Roland se désespère. »

L'empereur fait sonner ses cors; les Français redescendent[1], revêtent leurs hauberts et leurs heaumes et prennent leurs épées d'or; ils ont des boucliers et des épieux grands et forts, et gonfanons blancs, et bleus, et rouges. Tous les barons de l'armée remontent sur leurs destriers et les piquent vivement; tant que durent les défilés ils se disent tous entre eux : « Si nous voyions Roland avant qu'il fût mort, ensemble avec lui nous donnerions de grands coups! » Mais c'est en vain! Ils ont trop tardé.

L'ombre est éclaircie; il fait jour; les armures reluisent au soleil; heaumes et hauberts jettent de grands reflets, et les écus, qui sont bien peints à fleurs, et les épées, et les gonfanons dorés. L'empereur chevauche avec colère, et les Français tristes et soucieux. Il n'y en a aucun qui ne pleure rudement, et tous sont remplis d'inquiétude sur Roland. Le roi fait prendre le comte Ganelon ; il l'a ordonné aux queux[2] de sa maison; il a dit à Besgun, leur chef : « Garde-le-moi bien, ce félon qui a trahi ainsi ma maison. » Besgun le reçoit, et met auprès de lui cent compagnons de la cuisine, des meilleurs et des pires, qui lui arrachent la barbe et les moustaches poil à poil; chacun lui donne quatre coups de son poing; ils le battent à coups de bâton et lui

[1] Ils gravissaient les montagnes.
[2] Cuisiniers, officiers de la bouche.

mettent au cou une chaîne, et l'enchaînent tout comme un ours. Sur un âne ils le placent par ignominie, et le garderont jusqu'à ce qu'ils le rendent à Charles.

En avant!

Les monts sont hauts, et ténébreux, et grands, les vallées profondes et les eaux rapides; les trompettes sonnent et derrière et devant, et toutes répondent à l'olifant. L'empereur chevauche avec fureur, et les Français tristes et soucieux; tous pleurent et se lamentent, et prient Dieu qu'il conserve Roland jusqu'à ce qu'ils le rejoignent sur le champ du combat; réunis à lui ils y frapperont ferme. Mais c'est en vain; ils ont trop tardé, ils ne peuvent y être à temps.

En avant!

Le roi Charles chevauche en grand courroux; sur sa cuirasse gît sa barbe blanche. Tous les barons de France piquent leurs chevaux, et chacun exprime sa colère de ne pas être avec Roland le capitaine, qui se bat avec les Sarrasins d'Espagne; s'il est blessé, ils ne croient pas que d'autres en réchappent! Dieu! il a soixante chevaliers avec lui, tels que jamais roi ou capitaine n'en eut de meilleurs.

En avant!

Roland regarde les montagnes et les sapins; il voit tant de Français étendus morts qu'il les pleure en noble chevalier: « Seigneurs barons, dit-il, que Dieu vous fasse miséricorde; qu'à toutes vos âmes il octroie le paradis et les fasse reposer au milieu des fleurs saintes! Meilleurs soldats que vous jamais je ne vis, vous qui si longtemps m'avez aidé à conquérir de grands royaumes pour Charles! Pour cette fin cruelle l'empereur vous avait-il nourris! Terre de France, bien doux pays, vous êtes veuve aujourd'hui de bien braves soldats! Barons français, vous êtes morts par ma faute! Je ne puis plus vous sauver; que Dieu vous aide, qui jamais ne mentit!

Olivier, frère, je ne dois pas vous faire défaut: de chagrin je mourrai si je ne suis tué ici. Sire compagnon, retournons au combat! »

Le comte Roland reparaît sur le champ de bataille, tient Durandal et frappe comme un brave; il coupe en deux Faudron de Pin et vingt-quatre Sarrasins des mieux prisés; jamais homme ne se défendit mieux. Comme le cerf s'enfuit devant les chiens, ainsi devant Roland s'enfuient les païens, et l'Archevêque de dire: « Vous allez assez bien! Telle valeur doit avoir un chevalier bien armé et sur un bon cheval; il doit être fort et fier pendant la bataille, ou autrement il ne vaut pas quatre sous, et doit être moine dans un de ces monastères où il priera tous les jours pour nos péchés. » — Roland répond : « Frappez, point de quartier! » A ces mots les Français recommencent; grande perte il y eut des chrétiens.

Les Français savent qu'il n'y aura pas de prisonniers dans une telle bataille; aussi se défendent-ils et sont-ils fiers comme des lions.

Voici Marsille; il a l'air d'un noble guerrier sur son cheval, qu'il appelle Gaignon; il le pique, fond sur Beuve, sire de Beaune et de Dijon, et du choc lui brise l'écu, lui rompt le haubert et le renverse mort sans blessure. Puis il occit Yvoire et Yvon, et avec eux Gérard de Roussillon. Le comte Roland, qui n'est guère loin, dit au païen: « Que Dieu te confonde, toi qui tue mes compagnons! tu en seras payé avant de nous séparer, et tu apprendras le nom de mon épée. » Il court dessus, comme sur un noble guerrier, lui tranche le poing droit, puis coupe la tête à Jurfaleu le blond, le fils du roi Marsille. Les païens crient: « Aide-nous, Mahomet, notre Dieu, venge nous de Charles! Il a envoyé contre nous, dans ce pays, des félons qui ne fuiront pas, même pour ne pas mourir. » Ils se disent les uns aux autres: « Eh!

sauvons nous ! » A ces mots, cent mille se sauvent ; les rappelle qui voudra, ils ne reviendront pas.

En avant !

Mais c'est en vain. Si Marsille s'est enfui, est demeuré son oncle Marganice, qui tient Carthagène pour son frère Garmaille et l'Éthiopie, une terre maudite ; les noirs qu'il commande ont le nez grand et les oreilles larges ; ils sont plus de cinquante mille, et chevauchent fièrement et avec fureur, criant la devise des païens. « Çà, dit Roland, ici nous recevrons le martyre, et je sais bien que nous n'avons guère à vivre ; mais sera félon qui ne vendra cher sa vie ; frappez, seigneurs, de vos épées fourbies, et disputez votre mort et votre vie ; que la douce France par nous ne soit honnie ! Quand sur ce champ viendra Charles, notre sire, il verra comment nous avons combattu les Sarrasins, et en trouvera quinze de morts contre un de nous ; il ne laissera pas que de nous bénir. »

En avant !

Quand Roland vit la gent maudite, qui est plus noire que l'encre et n'ont de blanc que sur les dents : « Or çà, dit le comte, je sais vraiment que nous mourrons certainement aujourd'hui ; frappez, Français, je vous le recommande. » Et Olivier de dire : « Malheur sur les plus lents ! » A ces mots les Français reviennent à la charge.

Quand les païens voient que les Français diminuent, ils en ont et orgueil et reconfort ; ils se disent : « L'empereur a tort. » Le Marganice, sur un cheval bai, qu'il pique de ses éperons d'or, frappe Olivier par derrière, au milieu du dos, lui crève son haubert blanc et lui plante son épieu dans la poitrine, et dit après : « Vous avez reçu un fort coup ! Mal vous en a pris que Charlemagne vous ait laissé dans les défilés ! S'il nous a fait du mal il n'aura pas à s'en vanter, car sur vous seul

j'ai bien vengé les nôtres! » — Olivier sent qu'il est frappé à mort; il tient toujours Hauteclaire à l'acier bruni ; il frappe sur le casque d'or de Marganice, en démolit les fleurs et les cristaux, fend la tête jusqu'aux dents, brandit son coup et l'abat mort, et dit après : « Païen, maudit sois-tu! Je ne dis pas que Charles n'y perde, mais ni à ta femme, ni à une autre du royaume dont tu fus, tu n'iras te vanter de m'avoir enlevé pour un denier vaillant, ni d'avoir fait tort à moi ou à d'autres. » Après il appelle Roland à son secours.

En avant!

Olivier sent qu'il est blessé à mort; il n'aura plus d'autre occasion de se venger; il se jette dans la mêlée et y frappe en brave, tranchant lances, écus, pieds, poings, selles et côtes. Qui l'eût vu couper en morceaux les Sarrasins, jeter par terre un mort sur un autre, d'un bon guerrier conserverait le souvenir. Olivier ne veut pas oublier la devise de Charles; il crie Monjoie d'une voix forte et claire, et appelle Roland son ami et son pair : « Sire compagnon, lui dit-il, joignez-vous à moi; car à notre grand deuil nous serons aujourd'hui séparés. »

En avant!

Roland regarde Olivier au visage; le teint est livide, décoloré et pâle. Le sang vermeil lui coule partout le corps et descend sur la terre en ruisseaux. « Dieu, dit le comte, que faire maintenant! Sire compagnon, ta noblesse est malheureuse; jamais nul ne sera qui te vaille! Eh, douce France, tu demeureras aujourd'hui privée de bons soldats, confondue et chétive. L'empereur en aura grand dommage ! A ce mot, sur son cheval il se pâme. »

En avant!

Roland est pâmé sur son cheval, et Olivier est blessé à mort; il a tant saigné que les yeux en sont troubles; de loin ni de près, il ne peut voir assez clair pour re-

connaître quelqu'un ; comme il a rencontré son compagnon, il le frappe sur le casque doré et le fend jusqu'au nasal, mais il ne touche pas la tête. A ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur et amitié : « Sire compagnon, l'avez-vous fait de bon gré ? C'est Roland qui est là, Roland qui tant vous aime ! d'aucune manière vous ne m'aviez défié. » — « Je vous entends parler, dit Olivier, je ne vous vois pas. Que Dieu vous protége ! je vous ai frappé ! pardonnez-le moi ! » Roland répond : « Je ne suis pas blessé, je vous le pardonne ici et devant Dieu. » A ces mots, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et dans cette étreinte la mort va les séparer.

Olivier sent que la mort le prend ; les deux yeux lui tournent dans la tête ; il perd l'ouïe et la vue ; il descend de cheval et se couche sur la terre ; à haute voix il confesse ses péchés ; ses deux mains jointes vers le ciel, il prie Dieu qu'il lui donne le paradis et qu'il bénisse Charles, et la France, et son compagnon Roland sur tous les hommes. Le cœur lui faut, son casque se penche sur sa poitrine, il s'étend tout de son long sur la terre. Le preux est mort, rien n'en reste plus. Le brave Roland le pleure et se lamente ; jamais sur terre vous n'entendrez homme plus dolent.

Quand Roland vit que son ami est mort, gisant la face contre terre, il se prit à le regretter bien doucement : « Sire compagnon, vous fûtes si hardi pour votre perte ! Nous avons été ensemble tant d'années et de jours, et jamais tu ne me fis de mal, ni je ne t'en fis ! Maintenant que tu es mort, c'est douleur que je vive ! » A ces mots Roland se pâme sur son cheval Veillantif ; mais il est affermi sur ses étriers d'or, et quelque part qu'il aille il ne peut tomber.

Avant que Roland se soit reconnu et revenu de sa pamoison, un grand dommage lui est apparu ; les Français sont morts, il les a tous perdus, sauf l'Archevêque et

Gautier de Luz, qui descend des montagnes où il a si bien combattu ceux d'Espagne ; ses hommes sont morts vaincus par les païens ; qu'il le veuille ou non, il s'enfuit de ces vallées et réclame le secours de Roland : « Eh, noble comte, vaillant homme, où es-tu ? Jamais je n'eus peur là où tu étais ! C'est moi Gautier, qui vainquis Maëlgut, le neveu de Droon, le vieillard chenu ; pour ma valeur j'étais accoutumé à être ton favori ! ma lame est brisée et mon écu percé, et mon haubert démaillé et rompu ! un épieu m'a frappé dans le corps ; j'en mourrai, mais j'ai vendu chèrement ma vie ! » Roland l'a entendu, il pique son cheval et vient vers lui.

En avant !

Roland dans sa douleur était d'humeur dangereuse ; en la mêlée il recommence à frapper ; il tue vingt Sarrasins, et Gautier six, et l'Archevêque cinq. Et les païens de dire : « Oh ! les terribles hommes ! prenez garde, seigneurs, qu'ils n'en sortent vivants ! félon sera qui ne leur courra sus, et lâche qui les laissera sauver. » Donc recommencent à huer et à crier, et de toutes parts on revient les attaquer.

En avant !

Le comte Roland est un noble guerrier, Gautier de Luz un bien bon chevalier, et l'Archevêque un vaillant éprouvé. Aucun ne veut rien laisser aux autres ; ils frappent les païens dans la mêlée. Mille Sarrasins à pied et quarante mille à cheval arrivent encore, et, croyez-moi, n'osent s'approcher ! Ils lancent leurs épieux et leurs lances, leurs dards, leurs traits et leurs javelots. Aux premiers coups ils tuent Gautier ; Turpin de Reims a son écu percé, son casque cassé ; ils l'ont blessé à la tête, ils ont rompu et démaillé son haubert ; il a dans le corps quatre épieux ; son cheval est tué sous lui. C'est grand malheur que l'Archevêque tombe.

En avant !

Turpin de Reims, quand il se sent abattu et blessé de quatre épieux dans le corps, joyeusement, le brave, il se relève, cherche où est Roland, puis court vers lui, et dit un mot : « Je ne suis pas vaincu ! un bon soldat n'est jamais pris vivant ! » Il tire Almace, son épée d'acier bruni, et frappe dans la mêlée mille coups et plus. Charles l'a dit depuis, qu'il n'en avait épargné aucun et qu'il en avait trouvé quatre cents autour de lui, les uns blessés, d'autres coupés en deux, et d'autres sans leur tête.

Le comte Roland se bat en gentilhomme, mais le corps lui sue de grande chaleur ; en la tête il a douleur et grand mal parce qu'il s'est rompu la tempe en cornant. Cependant, il veut savoir si Charles va venir ; il prend son olifant, mais le sonne faiblement. L'empereur s'arrête et écoute : « Seigneurs, dit-il, nos affaires vont mal; Roland mon neveu cejourd'hui nous va manquer ; j'entends à son corner qu'il ne vivra guère. Qui veut arriver chevauche rapidement ! sonnez vos clairons tant qu'il y en a dans cette armée ! » Soixante mille clairons y sonnent si fort, que les monts et les vallées y répondent. Les païens l'entendent, et n'en sont pas réjouis. Ils se disent l'un à l'autre : « Nous aurons encore affaire à Charles ! »

En avant !

Et les païens de dire : « L'empereur revient ! entendez-vous sonner les clairons des Français ? Si Charles vient, Dieu ! il y aura grande perte pour nous ! Nous y perdrons notre terre d'Espagne. Si Roland vit, la guerre recommence ! » Alors ils se rassemblent quatre cents armés de casques, et des meilleurs de leur armée; ils rendent à Roland une attaque formidable. A cette heure, le comte a assez affaire autour de lui.

En avant !

Le comte Roland, quand il les vit venir, se fait d'au-

tant plus fort, fier et intrépide; ils ne le prendront pas vivant. Sur son cheval Veillantif, qu'il pique de ses éperons d'or fin, il les va tous attaquer dans la mêlée, accompagné de l'archevêque Turpin; l'un dit à l'autre : « Çà, frappez, ami! nous avons entendu les cors des Français; Charles revient, le roi puissant. »

Le comte Roland jamais n'aima les couards, ni les orgueilleux, ni les méchants, ni chevalier qui ne fût bon soldat; il dit à l'archevêque Turpin : « Sire, vous êtes à pied, et je suis à cheval; pour l'amour de vous, ici je vais descendre; nous aurons ensemble et le bien et le mal; je ne vous abandonnerai pour nul mortel; nous allons rendre aux païens cet assaut. Les meilleurs coups sont ceux de Durandal! » Et l'Archevêque de dire : « Félon qui bien n'y frappe! Charles revient qui nous vengera. »

Les païens disent : « Malheur à nous! à mauvais jour nous sommes arrivés; nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs! Charles revient avec sa grande armée, le terrible! des Français nous entendons les clairons éclatants, et le grand bruit des cris de Monjoie! Le comte Roland est de si grande valeur qu'il ne sera vaincu par nul homme de chair. Lançons tout sur lui, et qu'il reste sur la place. » Et ils lancent dards et épieux, et lances et traits empennés. Ils ont traversé et fracassé l'écu de Roland, rompu et démaillé son haubert; mais ils n'ont pas atteint le corps. Cependant Veillantif, en vingt endroits frappé, reste mort sous le comte. Puis les païens se sauvent, et laissent Roland sur la place; mais il est démonté.

En avant!

Les païens s'enfuient courroucés et furieux, et galopent du côté de l'Espagne. Le comte Roland ne peut les poursuivre, car il a perdu son cheval Veillantif; qu'il le veuille ou non, il faut rester à pied. Il va au

secours de l'archevêque Turpin, lui détache son casque d'or de la tête, lui enlève son haubert blanc et léger, et déchire sa tunique, et en met les morceaux sur ses grandes plaies; puis il le serre contre sa poitrine, et puis le couche doucement sur l'herbe verte, et bien humblement lui fait une prière : « Eh ! gentilhomme, donnez-moi congé ; nos compagnons qui nous furent si chers sont morts maintenant ; mais nous ne devons pas les abandonner ! Je veux les aller querir et devant vous les ranger. » Et l'Archevêque de dire : « Allez et revenez. Ce champ de bataille reste à vous, Dieu merci, et à moi ! »

Roland s'en va, et s'avance tout seul par le champ de bataille, cherche dans les vallées et cherche dans les montagnes, trouve Gérer et Gérin son compagnon ; il trouve aussi Bérenger et Othon, Anséis, Sanche et Gérard, le vieux de Roussillon. Roland un à un les a pris, les a apportés à l'Archevêque et mis en rang devant ses genoux. L'Archevêque ne peut s'empêcher de pleurer, lève sa main, fait sa bénédiction, et dit ensuite : « Malheur vous est arrivé, seigneurs ; toutes vos âmes ait Dieu le glorieux ! en paradis qu'il les mette au milieu des saintes fleurs ! Ma mort me remplit d'angoisse, je ne verrai plus le puissant empereur. »

Roland s'en retourne et va fouiller le champ de bataille ; ayant trouvé son compagnon Olivier, il le serre étroitement contre son cœur, et comme il peut il revient vers l'Archevêque ; il le couche sur un bouclier auprès des autres, et l'Archevêque les a absouts et bénits. Alors se réveille le deuil et la pitié. « Çà, dit Roland, beau compagnon Olivier, vous fûtes le fils du vaillant duc Régnier, qui tenait la Marche[1] jusqu'au val de Runers ; pour rompre une lance, pour mettre en pièces un écu, pour vaincre et dompter l'insolence, et

[1] Marquisat, frontière.

pour conseiller loyalement un honnête homme, nulle part il n'y eut meilleur chevalier. »

Le comte Roland, quand il vit ses pairs morts et Olivier qu'il aimait tant qu'il pouvait, se sentit ému et commença à pleurer, et son visage fut tout décoloré ; il eut chagrin plus grand qu'il ne peut être ; malgré lui il tombe par terre évanoui. Et l'Archevêque de dire : « Vous êtes bien malheureux, chevalier. »

Quand il vit Roland se pâmer, l'Archevêque eut donc telle douleur que jamais il n'en eut si grande ; il tendit la main et prit l'olifant. Il y a dans le val de Roncevaux une eau courante ; Turpin y veut aller pour en donner à Roland ; il s'avance à petits pas et tout chancelant ; il est si faible qu'il ne peut avancer ; il n'en a pas la force, il a trop perdu de sang ; avant qu'il ait marché la longueur d'un arpent, le cœur lui faut, et il tombe sur la face, dans les angoisses de la mort.

Le comte Roland revient de pamoison ; il se dresse sur ses pieds, mais il a grande douleur ! Il regarde en aval, il regarde en amont, il voit gisant sur l'herbe verte, outre ses compagnons, le noble baron, c'est-à-dire l'Archevêque que Dieu mit ici-bas en son nom ; il confesse ses péchés, lève les yeux, joint ses deux mains contre le ciel et prie Dieu de donner le paradis à Turpin. Turpin est mort, le bon soldat de Charles, qui par grandes batailles et par beaux sermons, contre les païens fut de tout temps un rude champion. Que Dieu lui octroie sa sainte bénédiction.

En avant !

Le comte Roland voit l'Archevêque à terre ; dehors son corps il voit sortir les entrailles ; dessus le front lui sort la cervelle. Roland lui croise ses blanches et belles mains sur la poitrine, et le plaint à la manière de son pays. « Eh ! gentil homme, chevalier de bonne maison,

je te recommande en ce jour au glorieux père céleste ; jamais homme ne sera un meilleur serviteur ; depuis les Apôtres, il n'y eut pareil prophète pour maintenir la loi et pour conquérir les âmes. Que votre âme ne souffre pas de mal et que la porte de paradis lui soit ouverte ! »

Roland sent que la mort lui est proche ; par les oreilles lui sort la cervelle ; il prie que Dieu reçoive ses pairs, et se recommande lui-même à l'ange Gabriel. Il prend l'olifant (que reproche n'en ait), et de l'autre main son épée Durandal. Il n'eût pu lancer flèche d'une arbalète ! Il va vers l'Espagne, dans un guéret, monte sur un tertre. Sous un bel arbre, il y a quatre perrons de marbre. Là, Roland tombe à la renverse sur l'herbe verte, et se pâme, car la mort lui est proche.

Hauts sont les monts et hauts sont les arbres ! Il y a là quatre perrons de marbre luisant. Sur l'herbe verte le comte Roland est pâmé. Un Sarrasin l'épiait et le guettait, et faisant le mort gisait parmi les autres, le corps et le visage couverts de sang. Il se relève et se hâte de courir. Il fut fort et de grand courage !

Dans son orgueil et sa mortelle rage, il saisit Roland, corps et armes, et dit un mot : « Vaincu est le neveu de Charles ; cette épée je la porterai en Arabie ! » Il la tire ; mais Roland ressentit quelque chose.

Il s'aperçoit qu'on lui enlève son épée, ouvre les yeux, et dit un mot au païen : « Par mon escient, tu n'es pas des nôtres. » Il tenait l'olifant, qu'il ne voudrait perdre ; il l'en frappe sur le casque damasquiné d'or, brise l'acier, la tête et les os, lui fait sortir les deux yeux de la tête et le renverse mort à ses pieds, et après lui dit : « Coquin, comment as-tu été si osé que de me toucher, à droit ou à tort ; il n'y aura homme qui ne te tiendra pour fol ! J'en ai fendu le gros bout

de mon olifant; l'or et le cristal en sont tombés! »

Mais Roland sent qu'il n'y voit plus; il se relève, s'évertue; mais son visage a perdu toute couleur. Devant lui est une roche brune; de dépit il y frappe dix coups; l'acier grince, mais ne rompt ni s'ébrèche. « Eh, dit le comte, Sainte Marie, à mon aide! ma bonne Durandal, vous êtes malheureuse! quoique je n'aie plus que faire de vous, vous m'êtes toujours chère! tant de batailles par vous j'ai gagné! tant de grandes terres j'ai conquis, que possède aujourd'hui Charles, à la barbe chenue! Que jamais homme ne vous ait qui fuirait devant un autre! vous fûtes longtemps aux mains d'un bon soldat; jamais la France n'en verra pareil; la France libre[1]! »

Roland frappe le perron de marbre; l'acier grince, mais ne rompt ni s'ébrèche. Qnand il voit qu'il n'en peut briser un morceau, il commence à plaindre son épée en lui-même: « Ah! ma Durandal, que tu es claire et blanche, comme tu flambes et reluis au soleil! Charles était aux vallons de Maurienne quand le Dieu du ciel lui manda par son ange qu'il te donnât à un comte capitaine. Donc le noble, le grand roi me la ceignit. Avec elle je lui conquis Normandie et Bretagne, je lui conquis le Poitou et le Maine, je lui conquis Bourgogne et Lorraine, je lui conquis Provence et Aquitaine, et Lombardie et toute la Romagne, je lui conquis Bavière et toute la Flandre et l'Allemagne, et la Pologne, Constantinople, dont il eut la foi, et la Saxonie soumise à sa loi; je lui conquis Écosse, Galles, Islande et Angleterre, qu'il aimait à habiter; avec elle j'ai conquis tous les pays et terres que possède Charlemagne, à la barbe blanche. Pour cette épée j'ai douleur et inquiétude!

[1] Dans nos vieilles traditions, conservées dans la chronique de Turpin, la France est appelée libre, parce que la domination et l'honneur lui sont dus sur toutes les autres nations.

Mieux vaut mourir qu'aux païens elle ne reste ! Que Dieu le père ne laisse pas honnir la France ! »

Roland frappe sur un rocher gris [1]; plus en abat que je ne vous sais dire. L'épée grince, mais ne se tord et ne se brise; elle rebondit contre le ciel. Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas, il la plaint doucement en lui-même. « Eh ! Durandal, que tu es belle et sainte ! il y a tant de reliques dans ta garde dorée ; une dent de saint Pierre et du sang de saint Bâle, et des cheveux de monseigneur saint Denis, du vêtement de sainte Marie ! Il n'est pas juste que les païens te prennent ; par des chrétiens vous devez être servie. Ne vous ait homme qui fasse couardise ! Par vous j'ai conquis beaucoup de grandes terres que possède Charles à la barbe fleurie, et dont l'empereur en est puissant et riche ! »

Mais Roland sent que la mort l'entreprend et de vers la tête sur le cœur lui descend. Dessous un pin il est allé courant, et s'est couché sur l'herbe verte, face en terre ; dessus lui il met son épée et l'olifant, et tourne la tête vers la gent païenne, parce qu'il veut vraiment, le noble comte, que Charlemagne dise, et tout son monde, qu'il est mort en conquérant ! Il confesse ses péchés, et menu et souvent. Pour ses péchés il offre son gant à Dieu.

En avant !

Roland sent que son temps est fini ! Il est sur un pic aigu tourné vers l'Espagne ; d'une main il frappe sa poitrine : « Dieu, dit-il, je fais pénitence de mes péchés, des grands et des petits, que j'ai faits depuis l'heure que je suis né jusqu'à ce jour que tout est fini. » Son gant

[1] La brèche de Roland, dans les Pyrénées, est une immense crevasse dans les rochers, de 40 à 60 mètres d'ouverture, sur 100 mètres de hauteur et 1,000 mètres de longueur. La légende veut que Roland ait taillé cette brèche, dans le roc, d'un coup de sa Durandal.



droit il a tendu vers Dieu, et les anges du ciel descendent à lui.

En avant !

Le preux Roland gisait sous un pin, le visage tourné vers l'Espagne ; alors il se prit à se souvenir de plusieurs choses : des royaumes qu'il a conquis, de douce France, des hommes de sa maison, de Charlemagne son seigneur qui le nourrit ; il ne se peut tenir d'en pleurer et soupirer ! Mais il ne se veut oublier lui-même, il confesse encore ses péchés et prie Dieu de lui faire merci : « Vrai père, qui jamais ne mentis, qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts et préservas Daniel des lions, sauve mon âme de tous périls pour les péchés que je fis en ma vie ! » Il offre son gant droit à Dieu, et saint Gabriel de sa main le prit. Roland, sa tête penchée sur le bras, et les mains jointes, est allé à sa fin. Dieu envoya son ange Chérubin et saint Michel surnommé du péril ; saint Gabriel s'est joint à eux, et ils emportent l'âme du comte en paradis.

Analyse de la suite du poëme.

Charlemagne arrive enfin dans la vallée de Roncevaux ; il est consterné à l'aspect du champ de bataille jonché de cadavres ; il retrouve le corps de son neveu, et le fait mettre à part avec ceux de Turpin et d'Olivier ; il recueille leurs cœurs, puis fait enterrer tous les Français que les Sarrasins ont tués. Il allait repartir, quand il voit apparaître l'armée des Sarrasins : il s'écrie alors de sa voix grande et haute : « Barons français, à cheval et aux armes ! » Après une furieuse bataille, les Sarrasins sont mis en fuite ; Charlemagne prend Saragosse et revient en France, à Aix-la-Chapelle, et entre dans son palais.

Voici venir à lui Aude, une belle demoiselle [1], qui dit au roi : « Où est Roland le capitaine, qui me jura de me prendre pour femme ? » Charles en a grande douleur ; il pleure et tire sa barbe blanche. « Sœur, chère amie, lui dit-il, tu me parles d'un homme mort, mais » je te donnerai Louis en échange ; je ne te puis mieux dire ; il est » mon fils, et gouvernera mes frontières. » — Aude répond : « Ces

[1] La sœur d'Olivier.

» paroles sont étranges : ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses » anges qu'après Roland je reste vivante ! » Elle pâlit, tombe aux pieds de Charlemagne morte pour toujours. Dieu ait pitié de son âme ! Les barons français en pleurent et la plaignent. La belle Aude est allée à trépas, mais le roi croit qu'elle n'est que pâmée ; il en a pitié et en pleure, lui prend les mains, la relève ; mais sur les épaules la tête est penchée. Quand Charles voit qu'elle est morte, il mande quatre comtesses et la fait porter en un couvent de nonnains, qui la veillent toute la nuit jusqu'au jour, et l'enterrent bellement le long d'un autel.

Puis vient le châtiment de Ganelon. Il se défend devant la cour des barons, qui demande sa grâce à Charlemagne. « Vous me trahissez tous, » dit le roi, et son visage se rembrunit. Alors un chevalier, Thierry, demande à Charlemagne qu'il ordonne le jugement de Dieu ; il s'offre à combattre le champion de Ganelon. Thierry est vainqueur, et Ganelon est écartelé.

LA GRANDE TAILLE DE ROLAND.

L'opinion que Roland avait été d'une taille surhumaine était encore en vigueur du temps de François Ier ; car ce prince, à son retour d'Espagne, passant par Blaye, où était le tombeau de Roland, voulut vérifier la tradition. Je crois que le lecteur ne sera pas fâché d'entendre cette anecdote de la bouche même d'un témoin oculaire [1].

« Les chroniques françaises nous content que Charlemagne et ses douze pairs étaient des géants. Afin d'en savoir la vérité, et d'ailleurs grand amateur de ces antiquailles, le roi François Ier, lorsqu'il passa par Blaye, à son retour de sa captivité d'Espagne, descendit dans le souterrain où Roland, Olivier et saint Romain sont ensevelis, dans des sépulcres de marbre, de dimensions

[1] HUBERTUS THOMAS LEODIUS, *De Vita Frederici II, palatini*, lib. I, p. 5, traduit par Génin, dans son Introduction à *la Chanson de Roland*.



ordinaires. Le roi fit rompre un morceau du marbre qui recouvrait Roland, et tout de suite après avoir plongé un regard dans l'intérieur, il fit raccommoder le marbre avec de la chaux et du ciment, sans un mot de démenti contre l'opinion reçue. Apparemment il ne voulait point paraitre avoir perdu ses peines.

« Quelques jours après, le prince palatin Frédéric, qui allait rejoindre Charles Quint en Espagne, ayant, en passant, salué François Ier à Cognac, vint à son tour loger à Blaye, et voulut voir aussi ces tombeaux. J'y étais, avec l'illustre médecin du prince, le docteur Lange ; et comme nous étions l'un et l'autre à la piste de toutes les curiosités, nous questionnâmes le religieux qui avait tout montré au prince : si les os de Roland étaient encore entiers dans le sépulcre, et s'ils étaient aussi grands qu'on le disait. Assurément, la renommée n'avait point menti d'une syllabe, et il ne fallait pas s'arrêter aux dimensions du sépulcre ; c'est que depuis que ces reliques avaient été apportées du champ de bataille de Roncevaux, les muscles avaient eu le temps de se consumer, et le squelette ne tenait plus ; mais les os avaient été déposés liés en fagot, à telles enseignes qu'il avait fallu creuser le marbre pour pouvoir loger les tibias, qui étaient entiers. Nous admirâmes beaucoup la taille de Roland, dont, supposé que le moine dît vrai, les tibias calculés sur la longueur du marbre, avaient trois pieds de long pour le moins.

« Pendant que nous raisonnions là-dessus, le prince emmena le moine d'un autre côté, et nous restâmes tout seuls. Le mortier n'était pas encore repris : si nous ôtions le morceau de marbre ? Aussitôt nous voilà à l'ouvrage ; la pierre céda sans difficulté, et tout l'intérieur du tombeau nous fut découvert... Il n'y avait absolument rien qu'un tas d'osselets à peu près gros deux fois comme le poing, lequel étant remué, nous offrit à peine un os de la longueur de mon doigt !

« Nous rajustâmes le fragment du marbre, en riant

de bon cœur de la duperie de ce moine ou de son impudence à mentir[1] ! »

LE CHANT D'ALTABIÇAR[2].

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Escaldunac[3]
Et l'homme libre, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille et a dit : « Qui va là ? que me veut-on ? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé et a rempli les environs d'Altabiçar[4] de ses aboiements.

Au col d'Ibagnette un bruit retentit ;
Il approche, en frôlant, à droite, à gauche, les rochers ;
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes ;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf ;
Et l'homme libre aiguise ses flèches.

Ils viennent, ils viennent ! Quelle haie de lances !
Comme les bannières aux couleurs variées flottent au milieu !
Quels éclairs jaillissent des armes !
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien.
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore !
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes !
Ecrasons-les, tuons-les !

[1] Génin, Introduction à *la Chanson de Roland*, p. xxii.
[2] Ce chant, que l'on croit être du neuvième siècle ou du dixième, se chante encore dans la vallée de Roncevaux ; M. Eug. de Montglave l'a publié dans le *Journal de l'Institut historique*, t, I, p. 176.
[3] Basques.
[4] Altabiçar ou Altabizcar est une montagne de la vallée de Roncevaux.

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord,
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent; ils écrasent les bataillons ;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent ;
Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !

Fuyez, fuyez, ceux à qui il reste de la force et un cheval !
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas ;
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Escaldunac, laissons les rochers,
Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient ! ils fuient ! Où donc est la haie de lances !
Où sont les bannières aux couleurs variées flottant au milieu ?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un ! Il n'y en a même plus un !
C'est fini ! homme libre, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront pendant l'éternité.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE [1].

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai-

[1] Ce serment fut prononcé quand Charles le Chauve et Louis le Germanique s'allièrent contre Lothaire, en 842. C'est le plus ancien texte en langue d'oil que l'on connaisse.

eo cist meon fradre Karlo, et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit.

Pour l'amour de Dieu, et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, de ce jour en avant, autant que Dieu me donnera savoir et pouvoir, ainsi sauverai-je ce mien frère Charles, et en aide et en chacune chose, ainsi comme on doit par devoir sauver son frère, pourvu qu'il en fasse de même pour moi; et de Lothaire je ne prendrai jamais aucun accord qui, de ma volonté, soit au préjudice de ce mien frère Charles.

SERMENT DES SOLDATS DE CHARLES LE CHAUVE

Si Lodhwigs sagrament quæ son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra, de suo part, non lostanit, si io returnar non l'int pois, ne io, ne ceuls cui eo returnar int pois, in nulla ajudha contra Lodhuwig non li vi er.

Si Louis conserve le serment qu'il jure à son frère Charles, et si Charles mon seigneur, de sa part ne le tient pas, si je ne puis l'en détourner, ni moi, ni aucun que je pourrai en détourner, en nulle aide contre Louis je ne lui serai.

CANTILÈNE EN L'HONNEUR DE SAINTE EULALIE [1].

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima.

[1] C'est la plus ancienne pièce de vers en langue d'oil que l'on connaisse. Elle est du dixième siècle.

Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diavle servir.
Elle n'out eskoltet les mals conseilliers,
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel,
Ne por or, ned argent, ne paramenz,
Por manatce regiel ne preiemen;
Ne ule cose non la pouret oncque pleier.
La polle sempre non amast lo Deo menestier;
E por o fut presente de Maximiien,
Chi rex eret a cels dis sovre pagiens.
El li enortet dont lei nonque chielt,
Qued elle fuiet lo nom christien.
Ell' ent adunet lo suon element,
Melz sostendreiet les empedementz,
Qu'elle perdesse sa virginitet.
Por o s' furet morte a grand honestet.
Enz en l' fou la getterent com arde tost.
Elle colpes non avret, por o no s' coist.
A ezo ne s' voldret concreidre li rex pagiens;
Ad une spede li roveret tolir lo chief.
La domnizelle celle kose non contredist;
Volt lo seule lazsier si ruovet Krist.
In figure de colomb volat a ciel.
Tuit oram que por nos degnet preier
Qued avuisset de nos Christus mercit
Post la mort, et a lui nos laist venir,
Par souue clementia.

Traduction littérale.

Eulalie [1] fut une bonne jeune fille,
Beau corps avait, plus belle âme.
Veulent la vaincre les ennemis de Dieu,
Veulent la faire servir le diable.
Elle n'eût écouté les mauvais conseiller *(qui lui disaient)*
Qu'elle reniât Dieu qui demeure là-haut au ciel,
Ni pour or, ni argent, ni parures,
Par menaces royales, ni prières;
Ni aucune chose ne la pourrait jamais ployer.

[1] Sainte Eulalie, vierge de Barcelone, fut martyrisée à Barcelone au troisième siècle, par les ordres du gouverneur Dacien.

Le gouvernement n'aima pas toujours le service de
Dieu ;
Et pour cela fut présentée à Maximien,
Qui était roi, à ces jours, sur les païens.
Il l'exhorte à ce dont elle ne se soucie jamais,
Qu'elle fuie le nom chrétien.
Avant qu'elle abandonne le sien élément *(principe)*,
Mieux soutiendrait les tortures,
Qu'elle perdît sa virginité.
Pour cela elle est morte à grand honneur.
Dedans le feu la jetèrent, afin qu'elle brûlât vite.
Elle n'avait pas de péchés, pour cela elle ne cuit
(brûla) pas.
A cela ne se voulut fier le roi païen ;
Avec une épée il ordonna de lui enlever la tête.
La demoiselle cette chose ne contredit ;
Veut le siècle *(le monde)* laisser si le Christ l'or-
donne.
En forme de colombe vole au ciel.
Tous nous prions que pour nous elle daigne prier
Qu'ait merci *(pitié)* de nous le Christ
Après la mort, et à lui nous laisse venir
Par sa clémence.

CHANT DE MORT DE LODBROG[1].

865.

Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allais vers l'Orient apprêter aux loups un repas sanglant, et dans ce grand combat où j'en-

[1] Pirate Northman pris et mis à mort par Ælla, roi de Northumberland.



voyai au palais d'Odin tout le peuple de Helsinghie. De là nos vaisseaux nous portèrent à Yfa, où nos lances entamèrent les cuirasses, où nos épées rompirent les boucliers.

Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire anglais ; une rosée de sang dégouttait des épées ; les flèches sifflaient en allant chercher les casques : c'était pour moi un plaisir égal à celui de tenir une belle fille à mes côtés sur le même siége.

Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'abattis ce jeune homme, si fier de sa chevelure, qui dès le matin poursuivait les jeunes filles et recherchait l'entretien des veuves. Quel est le sort d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers ? Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse, et il faut que l'homme attaque l'homme ou lui résiste au jeu des combats.

Nous avons frappé de nos épées. Maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des fées qui président à leur naissance. Jamais je n'aurais cru que la mort dût me venir de cet Ælla, quand je poussais mes planches si loin à travers les flots et donnais de tels festins aux bêtes carnassières. Mais je suis plein de joie en songeant qu'une place m'est réservée dans les salles d'Odin, et que là bientôt, assis au grand banquet, nous boirons la bière dans de larges crânes.

Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Asslanga[1] savaient les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que des serpents venimeux m'enlaçent et me couvrent de morsures, ils tressailliraient tous et voudraient courir au combat, car la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs vaillants. Une vipère m'ouvre la poitrine et pénètre jusqu'à mon cœur ; je suis vaincu ; mais bientôt,

[1] Asslanga était la femme de Lodbrog.

j'espère, la lance d'un de mes fils traversera les flancs d'Ælla.

Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats. Je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que moi. Dès ma jeunesse j'ai versé le sang et désiré une pareille fin. Envoyées vers moi par Odin, les Déesses m'appellent et m'invitent. Je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les Dieux.

Les heures de ma vie s'écoulent, mais c'est en riant que je mourrai.

CHANSON DE GESTE

COMPOSÉE EN L'HONNEUR DE LOUIS III, EN SOUVENIR DE LA VICTOIRE QU'IL AVAIT REMPORTÉE A SAUCOURT SUR LES NORTHMANS, EN 881.

Cette chanson, composée en langue tudesque, comprend 118 versets rimés et divisés par strophes. Elle devint tellement populaire, que deux siècles plus tard les populations la chantaient encore.

Je connais un roi, son nom est le Seigneur Ludwig, qui sert Dieu volontiers, parce qu'il l'en récompense.

Il fut, par malheur pour lui, bien jeune encore, privé de son père ; mais le Seigneur prit soin de lui et devint son guide.

Il lui donna des héros, des compagnons illustres, et un trône en France. Puisse-t-il en jouir longtemps[1] !

Il partagea ensuite ses biens avec son frère Carloman, et leurs parts furent loyales. Ces choses terminées, Dieu voulut éprouver s'il pourrait supporter quelque temps les tribulations.

[1] Louis III mourut l'année suivante.

Il permit l'invasion des bandes des païens ; il permit que le peuple frank fût soumis par leurs soldats.

Les uns aussitôt désertèrent, les autres furent séduits; tous ceux qui restaient fidèles au roi furent en butte à mille outrages.

Celui qui n'avait été qu'un misérable brigand, et s'était ainsi accru en puissance, envahit les domaines du roi et devint alors un noble seigneur.

L'un était faussaire, un autre déserteur, celui-là un assassin, et chacun s'enorgueillissait de son crime.

Le roi était indigné, tout le royaume en souffrance ; le Christ irrité avait permis ces misères. Mais Dieu prit en pitié toutes ces calamités ; il ordonna au seigneur Ludwig de partir sur-le-champ.

« Ludwig, mon roi, va secourir mon peuple ; les Northmans l'ont durement opprimé. » — Ludwig répondit : « Seigneur, je ferai ainsi, à moins que la mort ne m'empêche d'exécuter tes ordres. »

Alors il obtint de Dieu le pardon de toutes ses fautes, déploya son étendart sur le rivage, et fit une expédition en France contre les Northmans.

Rendant grâces à Dieu et attendant son secours, il dit : « Seigneur, viens avec nous; nous t'attendons depuis si longtemps. »

Puis ensuite l'illustre Ludwig parla à haute voix : « Ayez bon courage, mes compagnons, mes frères d'armes. Dieu, puisse-t-il m'être agréable, m'a envoyé ici pour prendre vos avis et conduire mon armée.

» Je ne m'épargnerai pas jusqu'à ce que je vous aie délivrés. Je veux maintenant que tous les fidèles serviteurs de Dieu me suivent.

» Cette vie nous est accordée aussi longtemps qu'il plaît au Christ. Celui qui conserve nos corps sait bien aussi les défendre.

» Quiconque fait ici de grand cœur la volonté de Dieu sortira sain et sauf du combat, et moi je le récompenserai. Si quelqu'un succombe, j'aurai soin de sa famille. »

Après ces paroles, il saisit sa lance et son bouclier, et chevaucha rapidement.

Il voulait, certes, tirer vengeance de ses ennemis ; et comme la distance qui l'en séparait n'était pas grande, il trouva les Northmans.

« Louange à Dieu ! » dit le roi, voyant enfin le but de ses désirs. Puis il s'élança hardiment, entonnant une litanie. Et tous chantaient en chœur : *Kyrie, eleison.* Le cantique était fini, le combat engagé.

Le sang monta aux joues des Franks impétueux. Alors chaque soldat se rassasia également de vengeance ; mais aucun comme Ludwig.

Rapide et audacieux comme ses pères, il frappe l'un et perce l'autre. Ah ! il versa à ses ennemis un breuvage bien amer. Ainsi ils périrent en cet endroit.

Que la puissance de Dieu soit bénie ! Ludwig a été vainqueur. Rendons grâce à tous les saints pour cette victorieuse bataille.

Mais certes, Ludwig a été un roi heureux. Il fut grand comme le danger. Conserve-le, Seigneur, dans sa puissance.

LE SIÉGE DE LA TOUR DU CHATELET.

FRAGMENT DU POÈME D'ABBON, *le Siége de Paris par les Northmans.*

885.

Abbon, témoin oculaire du siége de Paris, était moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Son poëme est une histoire très-exacte de ce siége mémorable ; il le composa entre les années 896 et 898, et mourut vers 922.

Etablie sur le milieu du cours de la Seine et au centre du riche royaume des Franks, Lutèce, tu t'es proclamée toi-même la grande ville, en disant : Je suis la cité

qui, comme une reine, brille au-dessus de toutes les autres. Tu frappes, en effet, les regards par un port plus beau qu'aucun autre. Quiconque porte un œil d'envie sur les richesses des Franks te redoute; une île charmante te possède; le fleuve entoure tes murailles, il t'enveloppe de ses deux bras, et ses douces ondes coulent sous les ponts qui te terminent à droite et à gauche; des deux côtés de ces ponts, et au delà du fleuve, des tours protectrices te gardent. Dis-le donc toi-même, superbe cité, de quelles funérailles ne t'ont pas remplie les Danois, cette race amie de Pluton, dans le temps où le pontife du Seigneur, le grand et cher Gozlin, ton bienfaisant pasteur, gouvernait ton église!......

Des libations de ton sang furent répandues par ces barbares montés sur sept cents vaisseaux à voiles et d'autres plus petits navires, tellement nombreux qu'on ne pouvait les compter; ceux-ci le vulgaire les nomme barques. Le gouffre profond de la Seine en était tellement rempli, que ses ondes disparaissaient sous ces bâtiments dans un espace de plus de deux lieues; on cherchait avec étonnement dans quel antre se cachait le fleuve; il ne paraissait plus; le sapin, le chêne, l'orme et l'aune humide couvraient entièrement sa surface.

Le lendemain du jour où ces vaisseaux touchèrent le pied de la ville, l'illustre pasteur de Paris voit arriver dans son palais Sigefroi, roi, mais de nom seulement; celui-ci cependant commandait à ses compagnons. Fléchissant la tête devant le pontife, il lui parla en ces termes: « Gozlin, prends pitié de toi-même et de ton troupeau; si tu ne veux périr, prête, nous t'en conjurons, une oreille favorable à nos paroles. Permets que nous puissions seulement traverser cette cité: nous ne toucherons nullement à ta ville; nous nous efforcerons de conserver à toi et à Eudes tous vos biens. » A cet Eudes, comte respecté, roi futur, et qui bientôt allait

devenir le père du royaume, était remise la garde de Paris. Cependant le pontife du Seigneur répond à Sigefroi par ces paroles, où respire la plus entière fidélité : « Cette cité nous a été confiée par l'empereur Charles qui, après Dieu, le roi et le dominateur des puissances de la terre, tient sous ses lois le monde presque tout entier. Il nous l'a confiée, non pour qu'elle causât la perte du royaume, mais pour qu'elle le sauvât et lui assurât une inaltérable tranquillité; que si par hasard la défense de ces murs eût été commise à ta foi, comme ils l'ont été à la mienne, ferais-tu ce que tu prétends juste de t'accorder, et qu'ordonnerais-tu de faire? — Si je le faisais, que ma tête, répliqua Sigefroi, soit condamnée à périr sous le glaive et à servir enfin de pâture aux chiens! Cependant si tu ne cèdes à nos prières, nos camps lanceront sur toi leurs traits et leurs dards empoisonnés dès que le soleil commencera son cours; quand cet astre le finira, ils te livreront à toutes les horreurs de la faim; et cela, ils le feront chaque année. »

Il dit, part, et presse la marche de ses compagnons. A peine l'aurore se dissipe, que ce chef les entraîne au combat. Tous se jettent hors de leurs navires, courent vers la tour[1], l'ébranlent violemment par leurs coups jusque dans ses fondements, et font pleuvoir sur elle une grêle de traits. La ville retentit de cris; les citoyens se précipitent; les ponts tremblent sous leurs pas; tous volent et s'empressent de porter secours à la tour. Ici brillent par leur valeur le comte Eudes, son frère Robert, et le comte Ragenaire; là se fait remarquer le vaillant abbé Ebble, neveu de l'évêque. Le prélat est légèrement atteint d'une flèche aiguë; Frédéric, guerrier à son service, dans la fleur de l'âge, est frappé du glaive; le jeune soldat périt; le vieillard, au contraire, guéri de la main de Dieu, revient à la santé. Beaucoup des

[1] Sans doute la tour du Grand-Châtelet, construction romaine.

nôtres voient alors leur dernier jour ; mais eux, de leur côté, font aux ennemis de cruelles blessures. Ils se retirent enfin, emportant une foule de Danois à qui reste à peine un souffle de vie..... La tour ne présentait plus rien de sa forme primitive et complète ; il ne lui restait que des fondements bien construits et des créneaux assez bas ; mais, pendant la nuit même qui suivit le combat, cette tour, revêtue dans toute sa circonférence de fortes planches, s'éleva beaucoup plus haut, et une nouvelle citadelle en bois, d'une fois et demie plus grande, fut pour ainsi dire posée sur l'ancienne. Le soleil donc et les Danois saluent en même temps et de nouveau la tour. Ceux-ci livrent aux fidèles d'horribles et cruels combats. De toutes parts les traits volent, le sang ruisselle; du haut des airs, les frondes et les pierriers déchirants mêlent leurs coups aux javelots. On ne voit rien autre chose que des traits et des pierres voler entre le ciel et la terre. Les dards percent et font gémir la tour, enfant de la nuit, car, comme je l'ai dit plus haut, c'est la nuit qui lui donna naissance. La ville s'épouvante; les citoyens poussent de grands cris ; les clairons les appellent à venir tous sans retard secourir la tour tremblante. Les Chrétiens combattent et s'efforcent de résister par la force des armes. Parmi nos guerriers, deux, plus courageux que les autres, se font remarquer : l'un est comte, l'autre abbé. Le premier, le victorieux Eudes, qui jamais ne fut vaincu dans aucun combat, ranime l'ardeur des siens et rappelle leurs forces épuisées ; sans cesse il parcourt la tour et écrase les ennemis. Ceux-ci tâchent de couper le mur à l'aide de la sape ; mais lui les inonde d'huile, de cire, de poix mêlées ensemble ; elles coulent en torrents d'un feu liquide, dévorent, brûlent et enlèvent les cheveux de la tête des Danois, en tuent plusieurs et en forcent d'autres à chercher un secours dans les ondes du fleuve. Les nôtres alors s'écrient tout d'une voix : « Malheureux brûlés, courez vers les flots de la Seine; tâchez qu'ils

vous fassent repousser une autre chevelure mieux peignée. » Le vaillant Eudes extermina un grand nombre de ces barbares.

Mais le second de ces braves, quel était-il? C'était l'abbé Ebble, le compagnon et le rival en courage de Eudes. D'un seul javelot il perce sept Danois à la fois, et ordonne, par raillerie, de les porter à la cuisine. Nul ne devance ces guerriers au combat, nul n'ose se placer au milieu d'eux, nul même ne les approche et n'est à leur côté; tous les autres cependant méprisent la mort et se conduisent vaillamment. Mais que peut une seule goutte d'eau contre des milliers de feux? Les braves fidèles étaient à peine forts de deux cents hommes, et les ennemis, au nombre de quarante mille, car il est constant qu'on en comptait quarante mille, renouvelant les uns après les autres leurs attaques sur la tour.

ROLLON.

912-931.

Robert Wace, *le Roman de Rou* (Rollon) *et des ducs de Normandie* (traduit par L. Dussieux).

Robert Wace naquit dans l'île de Jersey au commencement du XIIe siècle et mourut en Angleterre vers 1184. Il termina en 1160 son *Roman*[1] *de Rou*, pour la composition duquel il suivit les chroniques de Dudon de Saint-Quentin et de Guillaume de Jumiéges pour les temps anciens. Le roman s'arrête en 1106. Ce poëme compte 16,547 vers. C'est le monument le plus curieux qui nous reste de la langue et de l'histoire des Normands sous la domination de leurs ducs.

[1] *Roman*, histoire, narration écrite en langue romane, par opposition aux *chroniques*, écrites en latin.

L'archevêque de Rouen Francon porte à Rollon les propositions de paix du roi Charles le Simple.

« Rollon, dit-il, Dieu veut accroître tes honneurs et ton baronage. En peines et en malice tu as usé ta vie ; et tu as vécu des larmes d'autrui et du pillage d'autrui ; maint homme tu as ruiné et réduit en servage, et réduit par pauvreté mainte femme à la débauche, et enlevé châteaux et légitime héritage. Tu ne prends souci de ton âme pas plus qu'une bête sauvage ; tu iras en enfer en triste compagnie voué aux peines éternelles, qui n'ont jamais de soulagement ; de vivre longuement, tu n'as aucune sûreté ; change ta méchante vie, donne un autre cours à ton courage, entre dans la chrétienté et fais hommage au roi. Apprends à vivre en paix, et laisse reposer ta rage ; ne détruis pas son royaume, car tu lui fais grand outrage. Il a une fille jolie, qui est de haut parage ; il te la veut donner en mariage, et tu auras pour dot tout le pays maritime depuis l'Eure jusqu'à la mer. Ainsi tu vivras de tes rentes sans brigandage ; tu auras maint bon château fort et maint bon manoir ; il n'en sera que mieux pour ton lignage [1]. Accorde une trêve de trois mois, sans faire de dommage ; mais tu n'iras plus piller, ni à la voile ni à la rame ; on te donnera de bons otages pour la sûreté du traité ; Auras-tu honte d'épouser la fille du roi ? »

Rollon entendit ce discours, qui lui fit beaucoup de plaisir. Par le conseil de ses vassaux, il accorda la trêve ; Rollon entendit le traité ; chacun le garantit. Au terme fixé, Rollon assembla son monde, et le Roi manda à Saint-Clair tous ses barons. Rollon fut en deçà de l'Epte, et le Roi au delà, et avec lui le duc Robert, qui désirait la paix. Le plaid fut mené à bien et l'affaire se

[1] Postérité.

termina. Rollon devint l'homme (le vassal) du Roi et ses mains lui donna. Quand il dut baiser le pied, il ne voulut pas se baisser ; il tendit la main en bas, leva le pied au Roi, à sa bouche, le tira et renversa le Roi ; tous en rirent assez, et le Roi se releva. Il lui donna sa fille et la Normandie devant tout le monde ; il voulut lui donner encore la Flandre, mais Rollon refusa ; c'est pauvre terre, dit-il, jamais il n'y aura abondance. Il demanda la Bretagne, et le Roi la lui donna, et ordonna à Bérenger et à Alain[1] de lui faire hommage ; chacun, sans mensonge, lui jura fidélité. Le Roi partit alors, et Rollon s'en alla, le duc Robert avec lui, qui conduisit la dame.

Francon, l'archevêque, baptisa le duc Rollon ; le duc Robert fut son parrain et l'appela Robert. Quand Rollon fut baptisé, il épousa sa femme, la fille au roi de France, ce qui confirma la paix. Grande fut la joie, et longtemps elle dura. Neuf cent et douze ans étaient accomplis et passés depuis que Dieu naquit de la Vierge en Bethléem, quand Francon régénéra Rollon par le baptême, et qu'il traita avec le roi de France à Saint-Clair. Les noces furent splendides ; quand ils furent mariés, splendides furent les fêtes qui furent préparées. Qui voulut venir aux noces y fut bien traité. Rollon pria et sermona tous ses hommes, les fit tous baptiser et les combla d'honneurs ; à plusieurs il donna villages, châteaux et cités, donna champs, donna rentes, donna moulins et prés, donna bois, donna terres, donna grands héritages, selon leurs bons services et selon leur mérite, selon leur noblesse et selon leur âge. Tous en Normandie fixés et possesseurs de fiefs, ils sont tous récompensés selon leur volonté ; Rollon les a élevés et les a beaucoup aimés ; il les a bien récompensés selon leurs désirs, pour l'avoir suivi et avoir quitté leur patrie. Rollon se

[1] Comtes de Bretagne.

fit servir avec honneur et richesse, et dans sa maison il sut vivre grandement.

Il aima le paix, la chercha et la fit établir. Par toute la Normandie il fit crier et publier qu'il n'y ait homme si hardi qui osât en attaquer un autre, brûler maison ou ville, ni voler, ni piller, ni blesser un homme, ni tuer, ni assassiner, ni battre, ni frapper quelqu'un debout ni par terre, trahir un autre homme par embûche ou guet-apens; ni qu'on ose voler, ni être complice d'un voleur. Car le complice doit être puni avec le voleur; le supplice de l'un, l'autre le doit partager. Celui qui fera félonie, s'il le peut prendre, il n'y aura gentilhomme qui tienne, il le fera honnir et expier son crime par le feu ou la potence. Rollon fut grand justicier, il fit parler beaucoup de lui. Il faisait rompre larrons et voleurs, crever les yeux, brûler ou couper les pieds et les poings; selon le crime il faisait punir chacun. Il fit crier dans les bourgs, dans les villes et dans les marchés, que tout homme qui a charrue et veut cultiver la terre ait la sécurité et la paix pour labourer; il n'aura pas besoin d'ôter le fer de sa charrue ni de le cacher sous le sillon, ni de l'emporter chez lui, par crainte de larron, ni par crainte d'être volé; il n'aura besoin d'enlever ni son soc, ni son coutre, ni ses harnois, car il n'y aura personne qui les ose toucher. Et si on les lui a volés et qu'il ne les puisse retrouver, le duc, de ses deniers, lui en fera donner le prix, et le paysan pourra bien racheter soc et coutre.

A Longueville il y avait un paysan qui avait six beaux bœufs en avant de sa charrue. Femme avait épousé; ne sais s'il avait un enfant. Mais la femme avait les mains crochues; elle eût pris un chaperon rabattu, si on ne l'eût bien gardé[1]; si bien alla ce métier, qu'elle faisait follement, que la fin en fut mauvaise,

[1] Elle vous aurait volé votre chapeau sur la tête.

et voici ce qui arriva. Un jour, comme d'habitude, le paysan laboura, et à l'heure de dîner à la maison rentra ; à la charrue il laissa harnois, soc et couteau. Ne veut rien emporter, se fiant en la paix et à ce que le duc, s'il les perd, les rendra. La femme au paysan, pendant qu'il mangeait, vint à la charrue, prit les fers et les cacha. Quand celui-ci revint au champ et les fers ne trouva, de tous côtés il les chercha. Il fit venir sa femme, et la pressa vivement, si elle n'a pas les fers, de dire qui les a. La femme était avide, elle cacha et nia. Le paysan vint à Rouen, et réclama ses fers; Rollon en eut pitié, et lui donna cinq sols. Celui-ci revint à la maison apportant ses deniers. « Bénie soit, dit la femme, la main qui nous a fait gagner cela ; vous avez vos cinq sols, et voyez vos fers là. » Elle se baissa vers lui et les lui montra sous le banc. Folle fut qui vola, et folle qui cacha. C'est la vérité, et Dieu le dit, et la chose est prouvée : « N'est chose si cachée qui ne soit révélée, ni action si secrète qui ne soit découverte. » Chaque bonne action doit être récompensée, et toute félonie doit être punie. Tant furent les fers cherchés et tant demandés, tant furent tourmentés les hommes de la contrée, et par l'épreuve du feu et par l'épreuve de l'eau, que l'on connut la vérité. Ne peut la félonie être longtemps cachée. La paysanne fut prise et au duc Rollon menée. Elle avoua tout, et fut convaincue. Il fit prendre et amener devant lui le paysan. Quand il fut devant lui : « Sais-tu, dit-il, dis-moi, si ta femme ne vola rien depuis qu'elle est avec toi, et si elle est coutumière d'être de mauvaise foi? — Oui, sire, dit-il, je ne dois pas mentir. — Par ma foi, dit Rollon, je te crois bien; par ta bouche même tu as prononcé ta sentence ; avec elle tu seras pendu; assez tu as dit pourquoi; toi-même as fait ton jugement; égale loi, égale peine, égal mal vous attend. » Egal jugement ont le voleur et le complice. La femme fut pendue et son mari pareillement.

Par cet acte et par d'autres, Rollon fut craint fortement. A honneur et à joie il vécut bien longuement. Il n'eut pas d'enfant de Gisèle, qu'il épousa premièrement; la dame mourut sans enfants. Alors Rollon épousa Pope[1], qu'il garda longtemps. Longue-Épée, son fils, était de belle jeunesse; il était d'une belle venue et de bon jugement; il pouvait porter des armes et ne doutait de rien. Rollon le fit son héritier, par le conseil des siens. Bérenger et Alain, de qui dépend la Bretagne, et les riches Normands, il manda secrètement; à chacun il donna tant et promit tant d'avantages, qu'ils devinrent sans difficulté les hommes[2] de son fils; chacun fit à Guillaume hommage et serment. Depuis que le duc Guillaume a recueilli le duché, et depuis qu'il a eu les hommages des barons que j'ai dit, Rollon gouverna encore cinq ans et maintint la paix. Les hommes de son duché qui l'avaient servi, il les amena et les convertit au service de Dieu. Ainsi vint à sa fin, comme tout homme qui vieillit de labeur et de peines qui l'ont affaibli. Mais jamais sa mémoire ni son jugement ne lui firent défaut. A Rouen il tomba malade, et à Rouen il mourut. En bon chrétien il sortit de ce monde, bien confessé et ayant avoué ses péchés. Dans l'église Notre-Dame[3], du côté du midi, les clercs et les laïques ont enseveli son corps; le tombeau y est, et l'épitaphe aussi qui raconte ses faits et comment il vécut.

---

[1] Fille de Bérenger, comte de Bessin.
[2] Vassaux.
[3] La cathédrale de Rouen.

RÉVOLTE DES PAYSANS DE NORMANDIE.

997.

ROBERT WACE, *le Roman de Rou.*

Le duc Richard II, dit le Bon, n'avait encore guère régné, quand dans le pays s'éleva une guerre qui dut faire grand mal à la terre. Les paysans et les vilains, ceux des bocages et ceux des champs, poussés par je ne sais quelle mauvaise idée, par vingt, par trente et par cent, tinrent plusieurs conciliabules. Ils ont pourparlé en secret, et plusieurs l'ont juré entre eux que jamais par leur volonté ils n'auront seigneur ou avoué. Les seigneurs ne leur font que du mal; ils ne peuvent avoir avec eux raison, ni profit de leurs labeurs; chaque jour est jour de grandes douleurs, de peine et de fatigue; l'an dernier était mauvais, et pire encore est cette année. Tous les jours leurs bêtes sont prises pour les aides et les corvées; il y a tant de plaintes contre eux et de procès, et impôts nouveaux et anciens, qu'ils ne peuvent avoir la paix pendant une heure; tous les jours ils sont cités en justice; il y a tant de prévôts[1] et de bedeaux[2], et tant de baillis vieux et nouveaux, qu'ils ne peuvent avoir la paix une heure; on les impose plus qu'ils n'en peuvent; ils ne peuvent se défendre en justice; chacun veut avoir cependant son salaire. De force on prend leurs bêtes, ils ne peuvent ni se tenir ni se défendre, ils ne peuvent s'en garantir; il leur faut déguerpir de leurs terres. Ils ne peuvent avoir nulle garantie contre les seigneurs et leurs sergents[3]; ils ne respectent aucune convention; et souvent encore on les appelle fils de

[1] Chargés par le seigneur de recouvrer les droits.
[2] Agents inférieurs chargés de la police.
[3] Valets, serviteurs.

chienne. « Pourquoi nous laissons-nous faire du mal? Mettons-nous à l'abri de leur méchanceté ; nous sommes hommes comme ils sont; tels membres avons comme ils ont ; et nous avons le corps aussi grand, et nous pouvons souffrir autant; il ne nous faut que du cœur seulement. Allions-nous par serment, et défendons nos biens et nos personnes, et tous ensemble tenons-nous bien ; et s'ils nous veulent guerroyer, nous avons bien contre un chevalier trente ou quarante paysans, dispos et bons au combat. Ils seraient bien faibles, si à vingt ou trente garçons de belle jeunesse, ils ne pouvaient se défendre contre un en l'attaquant tous ensemble, avec massues et grands pieux, et flèches et gourdins, et arcs, et haches et hallebardes ; et avec des pierres, celui qui n'aura pas d'armes. Avec le grand nombre que nous avons, contre les chevaliers nous nous défendrons. Alors nous pourrons aller aux bois, couper des arbres et prendre à notre choix ; prendre dans les viviers le poisson, et dans les forêts la venaison. En tout nous ferons nos volontés, dans les bois, sur l'eau et dans les prés. »

Par ces dires et par ces paroles, et par autres encore plus folles, ils ont tous approuvé ce projet, et ils se sont tous juré que tous ensemble se soutiendront et ensemble se défendront. Ils ont élu, je ne sais qui ni quand, des plus habiles et des mieux parlants, qui partout le pays iront et les serments recevront. Ne peut être longtemps cachée parole à tant de gens portée, soit par homme, ou par sergent, soit par femme ou par enfant, soit par ivresse, ou par colère ; assez tôt le duc Richard ouït dire que les vilains faisaient commune, et voulaient détruire les justices [1], à lui et aux autres seigneurs qui ont vilains et vavasseurs. Auprès de Raoul, son oncle [2], il envoya, et cette affaire lui raconta. Le comte d'Évreux était très-vaillant, et savait beaucoup de choses. « Sire,

[1] Droits et abus seigneuriaux.
[2] Raoul comte d'Evreux.

dit-il, soyez en paix, laissez-moi les paysans, et n'en remuez jamais les pieds ; mais envoyez-moi vos troupes, envoyez-moi vos chevaliers. Et Richard lui dit : « Volontiers. » Donc il envoya en plusieurs lieux ses espions et ses courriers. Raoul alla si bien épiant, et par espions s'enquérant, qu'il atteignit et surprit les vilains, qui tenaient leurs parlements et prenaient les serments [1]. Raoul fut fort en colère ; il ne veut pas les mettre en jugement ; il les rendit tous tristes et dolents. A plusieurs il fit arracher les dents ; les autres il les fit empaler, arracher les yeux, les poings couper, à tous il fit brûler les jarrets ; il lui importe peu qu'ils s'en plaignent. Il en fit brûler d'autres tout vifs, et d'autres furent arrosés de plomb fondu ; il les traita tous ainsi. Ils étaient hideux à regarder. Depuis ils ne furent vus dans aucun lieu qu'ils ne fussent bien connus. La commune en demeura là ; depuis les vilains ne firent rien de semblable ; ils se séparèrent tous de ceux qui l'avaient organisée, par la peur de leurs amis qu'ils virent défaits et maltraités. Et les plus riches d'entre eux le payèrent, et par leur bourse s'acquittèrent. On ne laissa rien à prendre de tout ce qu'on put les rançonner. Et les seigneurs leur firent autant de procès qu'ils purent.

---

[1] « Les paysans des divers comtés de la Normandie s'entendirent pour former des conventicules, dans lesquels ils décidèrent qu'ils vivraient à leur guise, et qu'ils se gouverneraient selon leurs propres lois, soit dans les forêts, soit auprès des eaux, et sans tenir compte des droits anciens. Pour faire ratifier ces décisions, chacune des assemblées de ce peuple en fureur nomma deux députés, chargés de se rendre à une assemblée générale tenue au milieu du pays et qui devait tout confirmer. Dès que le duc fut informé de ces événements, il envoya aussi le comte Raoul et un grand nombre de chevaliers, afin de combattre la férocité des paysans et de dissoudre leur assemblée. Raoul accomplit sa mission, s'empara de tous les députés et de quelques autres hommes, leur fit couper les pieds et les mains, et les renvoya ainsi mutilés chez eux, afin que la vue de ce qui leur était arrivé détournât les autres de pareilles entreprises. Ayant vu cela, les paysans renoncèrent à leurs assemblées, et retournèrent à leurs charrues. » (*Guillaume de Jumièges.*)

GRANDE FAMINE EN EUROPE. ANTHROPOPHAGES.

1027-1029.

RAOUL GLABER, *Chronique* (traduit par L. Dussieux).

Le moine Raoul Glaber ou le Chauve composa sa chronique vers 1047 et la dédia au célèbre abbé de Cluny, Odilon.

La famine commença à désoler la terre, et le genre humain fut menacé d'une prochaine destruction[1]. Le temps devint si mauvais, que l'on ne put trouver le moment pour faire les semailles ou pour faire la moisson, surtout à cause des eaux qui inondaient les champs. Il semblait que les éléments bouleversés se faisaient la guerre, et cependant ils ne faisaient qu'obéir à la vengeance de Dieu, qui punissait la méchanceté des hommes. Toute la terre fut inondée par des pluies continuelles, à ce point que pendant trois ans on ne trouva pas un sillon bon à ensemencer. Au moment de la moisson, les mauvaises herbes et l'ivraie couvraient les champs. Le boisseau de grains, dans les terres où il avait le mieux réussi, ne produisait que le sixième de cette mesure. Ce fléau vengeur commença d'abord en Orient, ravagea la Grèce, puis l'Italie, se répandit dans les Gaules, puis dans l'Angleterre. Tous les hommes en ressentirent également les atteintes. Les grands, les hommes de condition moyenne et les pauvres, tous avaient la bouche affamée et la pâleur sur le front; car la violence des grands avait enfin cédé à la disette générale. Quiconque avait à vendre quelque chose pour manger, pouvait en demander le prix le plus excessif et

[1] De 987 à 1066, il y eut quarante et un ans de famine et d'épidémies.

était toujours sûr de le recevoir sans difficulté. Presque partout on vendait le boisseau de grain 60 sous d'or; quelquefois le sixième de boisseau s'achetait 15 sous d'or. Quand on eut mangé les bêtes et les oiseaux, et que cette ressource fût épuisée, la faim continua à se faire sentir, et pour l'apaiser, il fallut dévorer des cadavres ou toute autre nourriture aussi horrible; ou bien encore, pour échapper à la mort, on déracinait les arbres dans les bois, on arrachait l'herbe des ruisseaux; mais tout était inutile, car Dieu seul est le refuge contre la colère de Dieu. Hélas! le croira-t-on, les fureurs de la faim firent reparaître ces exemples de férocité, si rares dans l'histoire, et les hommes mangèrent la chair des hommes. Le voyageur, attaqué sur la route, tombait sous les coups des assaillants qui déchiraient ses membres, les rôtissaient et les dévoraient. D'autres, fuyant leur pays pour fuir aussi la famine, recevaient l'hospitalité, et leurs hôtes les égorgeaient la nuit pour les manger. Quelques-uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. En beaucoup d'endroits, on déterra les cadavres pour servir à ces tristes repas. Enfin ce délire, cette rage, alla au point que la bête était plus en sûreté que l'homme, car il semblait que ce fût une coutume désormais établie, de manger de la chair humaine. Un scélérat osa même en étaler au marché de Tournus[1], pour la vendre cuite, comme celle des animaux. Il fut arrêté et ne nia point; on le garrotta et on le brûla. Un autre alla pendant la nuit voler cette même chair qu'on avait enterrée; il la mangea et fut brûlé de même.

Il y a, près de Mâcon, dans la forêt de Châtenay, une église isolée, consacrée à saint Jean. Un misérable avait bâti près de là une chaumière, où il égorgeait la nuit ceux qui lui demandaient l'hospitalité. Un homme y

[1] Sur la Saône, près de Mâcon.

vint un jour avec sa femme et s'y reposa ; mais en regardant dans les coins de la chaumière, il vit des têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Troublé et pâle, il veut sortir, quoique son hôte cruel s'y oppose et s'efforce de le retenir ; mais la crainte de mourir lui donnant des forces, le voyageur parvient à se sauver avec sa femme, et court en toute hâte à la ville. Il fait connaître au comte Othon et à tous les autres habitants cette horrible découverte. Aussitôt on envoie un grand nombre d'hommes pour s'assurer du fait ; ils s'y rendent en toute hâte et trouvent cette bête féroce dans son repaire avec quarante-huit têtes d'hommes qu'il avait égorgés et dévorés. Conduit à la ville, il fut jeté au feu. Nous avons assisté nous-même à son supplice.

On essaya, dans cette province, d'un moyen auquel nous ne croyons pas qu'on ait jamais pensé ailleurs. Bien des gens mélangeaient avec ce qu'ils avaient de farine ou de son une terre blanche semblable à l'argile, et en faisaient du pain pour calmer leur faim cruelle. C'était le seul espoir qu'ils eussent d'échapper à la mort, et le succès ne répondait pas à leurs vœux. Les visages étaient pâles et décharnés, la peau se tendait et s'enflait, la voix devenait faible et imitait le cri plaintif des oiseaux expirants. Il y avait tant de morts qu'on ne pouvait plus les enterrer, et les loups, alléchés depuis longtemps par l'odeur des cadavres, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Comme on ne pouvait donner à chaque mort une fosse particulière, à cause de leur grand nombre, alors les gens craignant Dieu se mirent à ouvrir des fosses, appelées communément charniers, où l'on jetait cinq cents cadavres, et quelquefois plus quand la fosse était assez grande. Ils gisaient là, confondus et mêlés, demi-nus, souvent même sans aucun linceul. Les carrefours, les fossés dans les champs, servaient aussi de cimetières.

D'autres fois des malheureux ayant entendu dire que

certaines provinces étaient moins rigoureusement traitées, quittaient leur pays, mais ils mouraient sur les routes. Cette terrible famine sévit pendant trois ans, en punition des péchés des hommes. On sacrifia aux besoins des pauvres les ornements des églises et les trésors qui étaient destinés à cet emploi ; mais la juste vengeance du ciel n'était pas encore satisfaite, et dans beaucoup d'endroits, les trésors des églises furent insuffisants pour le secours des pauvres. Souvent aussi, quand ces malheureux, épuisés par la faim, trouvaient de quoi manger, ils enflaient aussitôt et mouraient.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS.

1066.

ROBERT WACE, *le Roman de Rou* (traduit par L. Dussieux).

ÉDOUARD, ROI D'ANGLETERRE, DÉSIRE LÉGUER SON ROYAUME A SON PARENT GUILLAUME, DUC DE NORMANDIE.

Le roi Édouard avait bien vécu, et son règne fut long ; mais, et cela l'affligeait, il n'avait pas d'enfant, ni de proche parent, qui, après lui, pût avoir son royaume et le conserver. Il pensa à part lui, quand il mourrait qui de son royaume hériterait. Il pensa et dit souvent qu'au duc Guillaume, son parent, qui était le meilleur de sa famille, il voudrait donner son héritage. Robert son père l'avait nourri[1], et Guillaume l'a bien servi.

[1] Edouard le Confesseur était fils du roi Ethelred, pendant le règne duquel les Danois avaient conquis l'Angleterre en 1013. Chassé d'Angleterre, Edouard s'était réfugié en Normandie et y avait vécu jusqu'en 1041 que la domination danoise fut détruite.

Tout le bien qu'il a reçu, il le doit à cette famille. Quelque beau semblant qu'il fît aux autres, il n'aime nul homme autant. Pour l'honneur d'une bonne parenté, avec laquelle il a été élevé, et à cause de la valeur de Guillaume, il le veut faire héritier de son royaume. Il y avait en sa terre un sénéchal qui s'appelait Harold ; c'était un noble vassal ; pour sa valeur et sa bonté, il avait dans le royaume grande puissance ; c'était l'homme le plus fort du pays. Il était puissant par ses vassaux et par ses amis ; il avait l'Angleterre en sa garde, comme doit l'avoir un sénéchal. Par son père il était Anglais, et par sa mère, Danois. Githa, sa mère, était Danoise ; elle était très-noble dame ; sa sœur fut la mère du roi Kanut ; la mère de Harold était la femme de Godwin, et sa fille Édith fut reine. Harold était le favori de son roi, qui avait sa sœur pour femme.

HAROLD VA EN NORMANDIE.

Quand son père fut mort, il voulut passer en Normandie pour délivrer les otages [1], dont il avait très-grande pitié. Il prit congé du roi Edouard, et le roi Edouard le détourna bien, et lui défendit et le conjura de ne pas aller en Normandie et de ne pas parler au duc Guillaume, parce qu'il pourrait être facilement pris au piège, car Guillaume était très-rusé. S'il voulait avoir ses otages, qu'il y envoyât d'autres messagers. J'ai trouvé cela écrit ; mais un autre livre me dit que le Roi lui ordonna d'aller auprès du duc Guillaume, son cousin, pour lui assurer qu'il aura le royaume d'Angleterre après sa mort.

Je ne sais pas cette circonstance : mais nous trouvons l'une et l'autre écrites. Quelque besogne qu'il cherchât,

[1] Godwin, puissant seigneur et redouté du roi Edouard, avait été obligé, en 1052, de livrer son neveu et un de ses fils en otage à Edouard, et celui-ci les avait confiés à Guillaume.

quelque chose qu'il voulût faire, Harold se mit en chemin, quoi qu'il pût lui en arriver après. Aventure qui doit être, on ne peut empêcher qu'elle ne soit; et chose qui doit advenir ne peut manquer, quoi qu'on fasse. Harold fit préparer deux nefs, et à Bodeham [1] entra en mer. Je ne saurais vous dire qui se trompa, ou qui gouvernait sur la mer, ou si le vent tourna trop, mais je sais bien qu'il alla mal; jusqu'en Ponthieu il lui fallut cingler; il ne put retourner en arrière, et il ne put pas se cacher là. Un pêcheur du pays qui avait été en Angleterre, et avait souvent vu Harold, l'a épié et reconnu au visage et à la parole. Au comte de Ponthieu Guy il alla dire en particulier qu'il le fera beaucoup gagner s'il le veut accompagner; qu'il lui donne vingt livres seulement, il lui en fera gagner cent; car tel prisonnier il lui livrera qui lui donnera pour rançon cent livres ou plus. Le comte l'a assuré qu'il fera à sa volonté; et celui qui a désiré le gain lui montre Harold. Ils le mènent à Abbeville. Harold par un affidé manda au duc de Normandie comment il est arrivé en Ponthieu, lui qui venait d'Angleterre vers lui, mais qui n'a pu venir droit au port. Il devait venir auprès de lui en ambassade, mais il ne prit pas le bon chemin. Le comte de Ponthieu l'avait pris et sans raison l'a mis en prison; il le priait de le délivrer, s'il le pouvait, et lui promettait de faire tout ce qu'il voudrait. Guy garda Harold avec grand soin; à Beaurain [2] il l'envoya pour l'éloigner du duc Guillaume.

Le duc pensa que s'il le tenait, il en ferait bien son affaire. Il promit et offrit tant au comte, il le menaça tant et tant le flatta, que Guy rendit Harold au duc et que le duc se saisit de Harold. Et le duc lui a fait avoir le long de la rivière d'Eaulne un beau manoir. Guillaume tint Harold plusieurs jours, comme il devait à

[1] Bosham, village près de Chichester; c'était alors un port très-fréquenté.
[2] Ville sur la Canche.

grand honneur, à maint beau tournois il le fit aller très-noblement, chevaux et armes lui donna, et en Bretagne le mena quand il dut combattre les Bretons. Pendant ce temps le duc lui a parlé si bien, que Harold lui a promis de lui livrer l'Angleterre quand le roi Edouard mourra ; et, s'il veut, il prendra pour femme Adèle, une fille qu'il a, et il s'y engagera par serment si le duc le demande. Guillaume y consentit. Pour recevoir ce serment Guillaume fit assembler un parlement. A Bayeux, on a coutume de dire qu'il fit assembler un grand conseil ; il fit demander toutes les reliques et les réunit en un endroit ; il en remplit toute une cuve, puis d'un drap de soie les fit couvrir, afin que Harold ne le sût et ne les vît pas ; on ne les lui montra pas, et on ne lui en parla pas. Dessus, on mit un reliquaire, le meilleur qu'il put choisir et le plus précieux qu'il put trouver ; je l'ai entendu nommer œil de bœuf[1]. Quand Harold tendit la main dessus, la main trembla, la chair frémit, puis il jura et promit, comme un homme qui affirme, qu'il prendra Adèle, la fille du duc, et qu'il cédera l'Angleterre au duc. En cela il fera tout son pouvoir, selon sa force et son savoir, après la mort d'Edouard, s'il vit encore. Que vraiment Dieu lui aide, et les reliques qui sont là ! Plusieurs disent : que Dieu lui octroie d'accomplir son serment! Quand Harold eut baisé le reliquaire, et qu'il se fût levé sur ses pieds, vers la cuve le duc le mène, et le fait rester le long de la cuve ; on ôte le drap qui avait tout caché, et il montre à Harold sur quels corps saints il a juré. Harold s'épouvanta beaucoup des reliques qu'il lui montra.

Quand Harold eut préparé son voyage, il prit congé du duc Guillaume ; et Guillaume l'a invité et prié de tenir sa parole. Puis au départ il l'a baisé au nom de la foi et de l'amitié qui les unit. Harold repassa la mer facilement, et vint sans encombre en Angleterre.

[1] Petite boîte en forme d'œil de bœuf.

MORT D'ÉDOUARD; IL CHOISIT HAROLD POUR SUCCESSEUR.

Le jour vint qui ne peut manquer où chacun doit finir par mourir; le roi Édouard mourut. Il eût été bien aise que Guillaume eût son royaume; mais Guillaume est trop loin et tarde trop à venir, et Édouard ne peut reculer son trépas. Édouard était malade du mal dont il devait mourir; il était près de mourir et déjà bien affaibli. Harold assembla ses parents, manda amis et autres gens, dans la chambre du roi entra, et avec lui mena ceux qui lui convinrent. Un Anglais parla d'abord, comme Harold le lui avait commandé: « Sire, dit-il, nous avons grand deuil[1] de ce que nous allons vous perdre; de cela nous sommes effrayés, nous craignons fort d'en devenir fous. Nous ne pouvons prolonger votre vie ni échanger votre mort contre une autre; chacun doit mourir pour soi, un homme ne peut mourir pour un autre. Nous ne pouvons vous sauver de la mort; vous ne pouvez échapper à la mort; à la poussière doit la poussière revenir. Il ne nous reste après vous nul héritier de vous qui nous soutienne. Vieil homme êtes-vous déjà;..... vous avez vécu une pose[2], et vous n'avez pas eu d'enfant, fils ou fille, ni autre héritier qui puisse vous remplacer, qui nous garde et nous maintienne, et devienne roi par descendance. Partout le pays les Anglais pleurent et crient que si vous leur faites défaut, ils sont perdus; ils croient ne plus avoir jamais la paix, et je crois qu'ils disent vrai; car certes sans roi nous n'aurons la paix, et nous n'aurons de roi que par vous. Donnez votre royaume de votre vivant à tel qui assurera la paix après vous. Que Dieu ne permette, et qu'il ne lui plaise jamais, que nous ayons un roi qui ne nous maintienne pas en paix. Un royaume

[1] Douleur.
[2] Longtemps.

est mauvais et vaut peu dès que justice et paix y manquent... Ceux-ci[1] sont les meilleurs de votre royaume, tous les meilleurs de vos amis; tous vous sont venus prier, et vous devez bien leur accorder leur demande. Nous vous voyons partir sitôt avec peine, sauf que vous allez posséder Dieu. Ici tous viennent aujourd'hui vous demander que Harold soit roi de ce pays. Nous ne savons mieux vous conseiller, et vous ne pouvez mieux faire. » Dès qu'il eut nommé Harold, par la chambre les Anglais crient qu'il a bien parlé et bien dit, et que le roi le devait croire. « Sire, disent-ils, si tu ne le fais, plus de notre vie n'aurons la paix. » Alors le roi s'est assis sur son lit et a tourné vers les Anglais son visage : « Seigneurs, dit-il, vous savez bien que j'ai donné mon royaume après ma mort au duc de Normandie; et ce que je lui ai donné, l'ont aucuns de vous juré. » « Donc, dit Harold qui était debout, quoique vous ayez fait, sire, octroyez-moi que je sois roi et que votre terre soit mienne. » « Harold, dit le roi, tu l'auras, mais je sais bien que tu mourras; si j'ai jamais bien connu le duc et les barons qui sont avec lui et le grand nombre de guerriers qu'il peut lever, rien, fors Dieu, ne t'en pourra garder. » Harold dit que, quoi qu'en dise le roi, il en fait son affaire et qu'il ne craint ni Normand ni autre. Alors se tourna le Roi et dit (je ne sais s'il le fit de bon cœur) : « Maintenant fassent les Anglais duc ou roi Harold ou un autre, je l'octroie. »

EXPÉDITION DE GUILLAUME EN ANGLETERRE.

Guillaume de Poitiers, *Vie de Guillaume le Conquérant* (traduit par L. Dussieux).

Guillaume de Poitiers, chapelain de Guillaume le Conquérant et

[1] Il montre les assistants.

l'un des hommes les plus instruits de son temps, est aussi l'un des meilleurs historiens du moyen-âge.

Tout à coup on apprit d'une manière certaine la nouvelle que l'Angleterre venait de perdre son roi Edouard et que Harold avait pris sa couronne. Avant que le peuple ait rien décidé par l'élection, et le jour même où l'on ensevelissait le roi, pendant que tout le peuple était plongé dans la douleur, ce cruel Anglais, ce traître s'empara du trône aux applaudissements de quelques amis, et Stigand [1], privé du saint ministère par les anathèmes du pape, lui donna un sacre illusoire. Guillaume tint conseil avec les siens et résolut de venger son injure par les armes ; malgré l'avis de plusieurs qui lui objectaient que l'entreprise était trop difficile et au-dessus des forces de la Normandie, il voulut reprendre de force l'héritage dont on le dépouillait.

Il serait trop long de dire de quelle manière on s'y prit pour construire et armer les vaisseaux, pour les fournir de vivres et de tout ce qui est nécessaire à la guerre, et quel zèle les Normands déployèrent en faisant ces préparatifs. Guillaume apporta aussi tous ses soins à assurer le gouvernement et la sécurité de la Normandie pendant son absence. Un grand nombre de chevaliers étrangers vinrent grossir son armée, attirés par la réputation de générosité du duc et par la justice de sa cause. Il avait défendu le pillage et il nourrit à ses frais 50,000 soldats et chevaliers pendant un mois qu'il fut retenu par les vents à l'embouchure de la Dive ; il satisfit à toutes les dépenses de son armée, mais il ne permit pas de prendre la plus petite chose. Les troupeaux des paysans continuèrent à paître dans les champs avec autant de sûreté que si ces champs eussent été sacrés ; les blés attendaient la faucille du moissonneur, respectés par l'orgueilleux dédain du chevalier et par les fourrageurs. L'homme faible et dé-

[1] L'archevêque de Cantorbéry.

sarmé voyageait librement en chantant sur son cheval, et voyait sans peur toutes ces bandes armées.

Alors siégeait sur la chaire de Saint-Pierre de Rome le pape Alexandre, le plus digne d'être obéi et consulté par l'Église catholique, car ses réponses étaient toujours justes et utiles. Le duc demanda au Pape sa protection; et lui ayant donné avis de l'expédition qu'il préparait, le Pape lui donna la bannière et l'approbation de Saint-Pierre, afin qu'il attaquât son ennemi avec toute confiance...

Enfin la flotte entière, rassemblée avec tant de soins, fut poussée par le vent, de l'embouchure de la Dive et des ports voisins, où elle avait si longtemps attendu un vent favorable, vers le port de Saint-Valery. Ni le retard occasionné par les vents, ni les naufrages, ni la retraite de beaucoup d'hommes timides qui lui avaient juré fidélité, ne purent abattre le duc; plein de confiance dans le succès, il s'abandonna à la protection divine, et lui adressa ses vœux, ses prières et ses offrandes. Voulant lutter contre l'adversité par la prudence, il cacha autant qu'il le put la mort de ceux qui avaient péri dans les tempêtes, et les fit enterrer secrètement, et il vint au secours de la misère des autres en augmentant les distributions de vivres. Il sut par ses discours ranimer ceux qui désespéraient ou qui avaient peur. Toujours retenu par des vents contraires, il supplia le ciel de lui en accorder de favorables, et il fit porter hors de l'église le corps du bienheureux Valery, très-aimé de Dieu. Toute son armée assista à cette pieuse cérémonie. Enfin, le vent si longtemps attendu souffla, et tous, de la voix et du geste, remercièrent le ciel, et tous, s'excitant à l'envi et en tumulte, quittent la terre avec hâte et se préparent avec ardeur à commencer leur voyage dangereux. Il y a une si grande précipitation, que l'un appelle un soldat, l'autre son compagnon, et que la plupart, oubliant vassaux, compagnons et tout ce qui peut leur être nécessaire, ne songent qu'à partir

au plus vite pour ne pas rester sur le rivage. Le duc, plus empressé que les autres, encourage et blâme ceux qui se hâtent le moins. Craignant qu'ils n'abordent avant le jour au rivage et dans un port ennemi ou peu connu, Guillaume ordonna par la voix du héraut que quand les vaisseaux seront en pleine mer, ils s'arrêtent pendant la nuit et jettent l'ancre jusqu'à ce que l'on voie un fanal au haut de son mât; alors le son de la trompette donnera le signal du départ... Dans la nuit, après cette halte, les vaisseaux levèrent l'ancre. Le navire que montait le duc, courant avec plus d'ardeur à la victoire, eut bientôt, par sa rapidité, dépassé le reste de la flotte, répondant par la vitesse de sa marche à l'impatience de son chef. Au lever du soleil, un rameur reçut l'ordre de regarder du haut du mât s'il voyait venir les autres vaisseaux; il répondit qu'il ne voyait rien autre chose que le ciel et la mer. Le duc fit alors jeter l'ancre, et pour empêcher que ses gens ne s'abandonnassent à la crainte et à la tristesse, plein de courage et de gaîté, comme dans une salle de son palais, il prit un repas abondant où le vin ne manquait pas, et assura que bientôt le reste de la flotte rejoindrait, conduit par la main de Dieu, sous la protection de qui il s'était placé. Le rameur ayant regardé une seconde fois, dit qu'il voyait venir quatre vaisseaux; et la troisième fois, il annonça qu'il en voyait un si grand nombre, que les mâts innombrables et pressés les uns contre les autres, semblaient une forêt. Nous laissons à deviner en quelle joie se changea l'espérance du duc, et combien il remercia du fond du cœur la bonté de Dieu. Poussée par un bon vent, la flotte entra sans rencontrer d'obstacle dans le port de Pevensey.

BATAILLE D'HASTINGS.

MATTHIEU PARIS, *Grande Chronique* (traduit par Huillard-Bréholles).

La célèbre chronique appelée *Historia Major Anglorum*, est l'œuvre de plusieurs moines de Saint-Albans, en Angleterre. Matthieu Paris n'a rédigé que la partie de la chronique qui comprend la période de 1235 à 1259.

Des deux côtés on se dispose à la bataille. Les Anglais avaient passé toute la nuit à chanter et à boire. Encore ivres le matin, ils marchent cependant à l'ennemi sans hésiter; tous, à pied, armés de leur hache à deux tranchants, défendus par un rempart de boucliers, serrés les uns contre les autres, ils forment un mur impénétrable. Dans cette journée, cet ordre de bataille les aurait sauvés, si les Normands, selon leur coutume, n'avaient par une fuite simulée disjoint ces masses compactes. Le roi Harold, aussi à pied, se tenait avec ses frères auprès de son étendard, afin que dans ce péril commun et égal pour tous, personne ne pût penser à fuir.

Au contraire, les Normands avaient consacré toute la nuit à se confesser de leurs fautes; le matin ils s'étaient fortifiés en recevant le corps et le sang du Sauveur. Ils attendirent de pied ferme le choc des ennemis. Guillaume avait armé d'arcs et de traits le premier corps de bataille composé de fantassins; les cavaliers venaient après, disposés en ailes séparées. Le duc, avec un visage serein, s'écria d'une voix haute que Dieu favoriserait sa cause comme la plus juste. Comme il demandait ses armes, ses serviteurs, dans leur empressement, lui mirent sa cuirasse de travers; il la replaça en riant : « Ainsi, dit-il, votre valeur redressera mon duché en royaume. » Puis, il entonna la chanson de Roland pour

enflammer les cœurs des guerriers, et la mêlée commença aux cris de : Dieu aide [1]; on se battait avec acharnement, nul ne cédait des deux côtés, et la journée s'avançait. Guillaume s'en aperçut, et fit signe aux siens de lâcher pied par une fuite simulée. A la vue de cette feinte déroute, les Anglais rompirent leurs rangs, ils crurent qu'ils égorgeraient aisément ces fuyards, et coururent à leur perte. Les Normands font volte-face, chargent les Anglais, et les mettent en fuite à leur tour. Ceux-ci réussissent à s'emparer d'une hauteur, et tandis que les Normands, accablés de chaleur, gravissent opiniâtrément la colline, ils les rejettent dans le terrain creux, leur relancent sans se fatiguer leurs propres traits, les accablent de pierres, et en font un grand carnage. Un retranchement, poste favorable et vivement souhaité, est emporté par eux, et là ils massacrent tant de Normands, que le fossé, comblé par les cadavres, était de niveau avec la plaine. La victoire hésita à se décider pour l'un ou l'autre parti, tant que l'âme et le corps d'Harold ne furent point séparés. Celui-ci, non content d'animer les siens, faisait bravement l'office de chevalier ; il frappait les ennemis qui venaient à sa portée : nul ne l'approchait impunément ; fantassin ou cavalier, il l'abattait d'un seul coup. Quant à Guillaume, il encourageait ses soldats par ses cris, courait au premier rang et ne cessait de se jeter au plus épais de la mêlée. Dans cette journée, pendant qu'il se portait partout, furieux et les dents serrées, il eut trois chevaux de choix tués sous lui. Ceux qui veillaient sur sa personne avaient beau l'engager tout bas à se ménager, son courage magnanime fut infatigable, jusqu'à ce que Harold, percé à la tête d'un coup de flèche, eut succombé et eut livré par sa mort la victoire aux Normands. Il gisait étendu à terre, quand un Normand lui mutila la cuisse avec son épée ; acte de lâcheté pour

[1] Le cri de guerre des Normands était *Diex aïe!* Dieu aide!

lequel Guillaume nota cet homme d'infamie, et le dégrada du rang de chevalier. La déroute des Anglais dura jusqu'à la nuit. La nuit venue, les Normands, comme nous l'avons montré, purent se dire complétement vainqueurs. Dans ce combat, sans aucun doute, la main de Dieu protégea le duc Guillaume ; exposé ce jour-là à tant de périls, il ne perdit pas une goutte de sang. Après cet heureux succès, Guillaume eut soin de faire ensevelir ses morts avec honneur, et permit aux ennemis de rendre aux leurs les mêmes devoirs, sans être inquiétés. La mère d'Harold ayant redemandé le corps de son fils, il le rendit sans rançon, quoiqu'elle lui eût fait offrir une forte somme. Le cadavre fut enseveli dans l'abbaye de Waltham, qu'Harold avait construite sur ses propres biens, en l'honneur de la sainte croix, et où il avait des chanoines séculiers. Cette journée, qui changea la face de l'Angleterre et où tant de sang fut versé, avait été annoncée par une grande comète d'un rouge sanglant et à longue queue, qui apparut au commencement de cette année-là.

COURONNEMENT DE GUILLAUME. — CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.

MATTHIEU PARIS.

L'an du Seigneur 1067, le duc de Normandie, Guillaume, entra à Londres au milieu de l'enthousiasme du clergé et du peuple, et des acclamations de la foule qui le saluait roi. Il fut couronné le jour de la Nativité de N. S. par Eldred, archevêque d'York ; car il ne voulut pas être consacré par l'archevêque de Cantorbéry Stigand, qui ne tenait pas légitimement cette haute dignité. Puis les seigneurs lui prêtèrent hommage, lui

jurèrent fidélité ; et après avoir reçu des otages, il se vit bien assuré sur son trône et redouté de tous ceux qui avaient eu des prétentions au souverain pouvoir. Il réduisit villes et châteaux, leur imposa des gouverneurs de sa main, et fit voile vers la Normandie avec les otages et d'immenses trésors. Otages et trésors furent renfermés dans des forteresses et sous bonne garde. Puis, il revint promptement en Angleterre pour récompenser ses compagnons normands, ceux qui l'avaient aidé dans la plaine d'Hastings à conquérir le territoire, et pour leur distribuer largement les terres et les possessions des Anglais dépouillés; le peu qui resterait à ceux-ci devait être frappé d'un servage éternel. Ce partage irrita les nobles du pays. Les uns se réfugièrent auprès du roi d'Ecosse Malcolm; les autres gagnèrent les lieux déserts et les forêts, et dans la vie farouche qu'ils y menaient troublèrent maintes fois la sécurité des Normands... Dans ce même temps, le roi Guillaume mit le siége devant la ville d'Oxford, qui lui résistait. Ce fut là que du haut des murs, un des assiégés mettant à l'air la partie inférieure de son corps, fit entendre en dérision des Normands un sale bruit. Cet affront transporta de colère Guillaume, qui s'empara facilement de la ville. De là il marcha sur York, qu'il détruisit presque entièrement, après en avoir fait périr les habitants par le fer ou dans les flammes. Ceux qui purent échapper à ce désastre se réfugièrent en Ecosse auprès du roi Malcolm, qui accueillait volontiers tous les Anglais proscrits, à cause de Marguerite, sœur d'Edgar [1], qu'il avait épousée. Il s'autorisait de cette union pour dévaster par le pillage et l'incendie les provinces qui bornent l'Angleterre. C'est pourquoi Guillaume rassembla un corps nombreux de gens de guerre et de fantassins, se dirigea vers les comtés du Nord, fit

[1] Edgar était neveu d'Édouard et légitime héritier du trône d'Angleterre.

raser champs, villes, bourgades, lieux fortifiés, livra au feu toute plantation, et cela surtout dans les provinces maritimes, tant à cause de sa colère, que parce que le bruit courait que le roi danois Knut allait arriver ; il voulait que sur le bord de la mer ce brigand et ce pirate ne pût trouver aucune subsistance. Le roi Malcolm vint alors se mettre sous la main de Guillaume et faire sa soumission. Ensuite Guillaume, ayant réduit les villes et les châteaux, et leur ayant donné des gouverneurs à lui, passa en Normandie, emmenant les otages anglais et un immense butin ; mais revenu peu de temps après en Angleterre, il distribua largement les possessions et les terres des Anglais à ses compagnons d'armes, et à ceux qui avaient combattu avec lui à la bataille d'Hastings. Le peu qui resta aux nationaux fut soumis à un éternel servage. Alors Edgar, neveu d'Edouard et légitime héritier du trône, quitta l'Angleterre ; il serait trop long d'énumérer par leur nom les évêques, les clercs et tous les autres gens illustres qui partagèrent cette fuite.

VIOLENCES DES NORMANDS EN ANGLETERRE.

ORDERIC VITAL, *Histoire de Normandie* (traduit par Dubois).

Orderic Vital, né en 1075 en Angleterre, mourut vers 1150 à l'abbaye de Saint-Evroul, en Normandie. Son histoire commence avec l'ère chrétienne et finit en 1141.

Guillaume donna de grandes richesses et de grands honneurs à Eustache de Boulogne, Robert de Mortain, Guillaume d'Evreux, Robert d'Eu, Geoffroy fils de Rotrou comte de Mortagne, et à bien d'autres seigneurs que je ne puis nommer individuellement. Ce fut ainsi que les étrangers devinrent les maitres des biens des

Anglais, dont on tuait cruellement les fils, ou qui étaient obligés de s'enfuir pour toujours dans les pays voisins. On dit que le roi recevait chaque jour, des seuls revenus qu'il tirait de l'Angleterre, la somme de 1060 livres sterling, 30 sous et 3 oboles, sans compter ce qu'il recevait en présent ou pour le rachat des crimes, et les nombreuses taxes qui grossissaient sans cesse son trésor. Guillaume fit faire des recherches exactes dans son royaume, pour savoir au juste de quoi se composait le fisc au temps du roi Edouard. Il donna des terres à ses chevaliers, et s'arrangea de telle sorte qu'il devait y en avoir toujours 60,000 dans le royaume prêts à exécuter rapidement les ordres du roi. Les Normands, devenus les maîtres d'immenses richesses rassemblées par d'autres, perdaient toute mesure, et devenus prodigieusement orgueilleux, tuaient sans pitié les gens du pays que la justice de Dieu avait punis de leurs crimes. Les filles les plus nobles devenaient le jouet des écuyers les plus méprisables. Les femmes de la plus haute naissance étaient plongées dans l'affliction, et, privées des consolations de leurs maris ou de leurs amies, aimaient mieux mourir que de supporter une pareille existence. De misérables parasites, gonflés d'orgueil, s'étonnaient de leur nouvelle puissance et croyaient avoir le droit de faire tout ce qu'ils pouvaient vouloir.

MÊME SUJET.

Matthieu Paris.

L'an du Seigneur 1085, alors que les Normands avaient accompli sur la nation des Anglais les terribles décrets de Dieu, alors qu'on aurait eu peine à trouver

dans tout le royaume un seul homme puissant qui fût de race anglaise ; que tous étaient plongés dans l'effroi et courbés sous l'esclavage, et que le nom d'Anglais était devenu un titre humiliant, le royaume d'Angleterre eut à souffrir une foule d'impôts injustes et de coutumes exécrables. Plus les principaux indigènes s'efforçaient de faire triompher le bon droit, plus la violence s'appesantissait. Ceux qu'on appelait les justiciers étaient les premiers auteurs de toutes les injustices. Celui qui s'emparait d'un cerf ou d'un chevreuil avait les yeux crevés, et on ne trouvait personne qui s'opposât à de pareilles lois ; car ce roi farouche aimait les bêtes sauvages comme un père aime ses enfants. Enfin, par un caprice tyrannique, il exigea qu'on rasât des bourgades où vivaient des familles, des églises où l'on se livrait à la prière, afin de donner libre carrière aux cerfs et au gibier. La tradition raconte que trente milles et plus de terrain labourable furent réduits en forêt pour servir d'asile aux bêtes fauves [1].

---

[1] Guillaume créa une immense garenne entre Salisbury et la mer. Le mot *garenne*, dérivé du germain *waren*, défense, avait la même signification que *forêt* (de *foresta*, *forestella*) ; au lieu de garenne on employait le mot *défens*. On désignait sous ces noms divers : garenne, défens, forêt, rivières en garenne ou défensables, les lieux où le seigneur s'était réservé le droit de chasse ou de pêche, aussi bien sur ses terres que sur celles de ses sujets. D'immenses régions furent réservées à la chasse et à la pêche du roi et de ses officiers, comme pour la chasse des seigneurs ; ces régions étaient peuplées d'animaux sauvages, avec défense, sous les peines les plus dures, de les tuer. Bientôt toute culture disparaissait, le sol devenait stérile, se couvrait de bois et de broussailles, bref devenait forêt ou garenne. Les grands espaces peuplés de loups, ours, buffles, cerfs, et destinés aux chasses royales, étaient des forêts ; les petits espaces peuplés de chevreuils, lièvres, lapins, et plus faciles à établir sur les terres seigneuriales, étaient les garennes. Pour l'établissement des unes ou des autres, on chassait des populations entières de leurs terres. — Saint Louis et ses successeurs défendirent par leurs ordonnances l'établissement de garennes nouvelles. (*Voy.* Championnière, *des Eaux courantes et des Institutions seigneuriales*, in-8°, 1846.)

PIERRE L'ERMITE PRÊCHE LA CROISADE.

1095.

ALBERT D'AIX, *Histoire des Croisades.*

Albert d'Aix, chanoine d'Aix-la-Chapelle, contemporain de la première croisade, ne fit pas partie de l'expédition, mais recueillit avec beaucoup de soins tous les éléments de son histoire, qui est la meilleure relation que l'on ait de la première croisade. L'histoire d'Albert d'Aix, écrite en latin, s'arrête en 1120.

Un prêtre nommé Pierre, qui était né à Amiens et avait d'abord été ermite, entreprit de persuader les chrétiens d'aller au secours de Jérusalem ; il prêcha d'abord la croisade dans le Berry et fit entendre ensuite par toute la France ses discours pleins d'ardeur. Entraînés par sa parole, évêques, abbés, clercs et moines, laïques les plus nobles, princes de divers royaumes, tout le peuple, les purs aussi bien que les impurs, les assassins, les voleurs, les parjures, enfin tous ceux qui étaient chrétiens, les femmes même, tous poussés par la volonté de faire pénitence, résolurent d'aller en terre sainte. Il faut dire pourquoi Pierre l'ermite se mit à prêcher ce voyage et comment il devint le chef des pèlerins.

Pierre s'était rendu, quelques années auparavant, à Jérusalem pour y faire ses prières. Il avait vu s'accomplir dans le sépulcre du Sauveur des faits tellement abominables, qu'il fut rempli d'horreur et de tristesse, et qu'il supplia Dieu de punir les auteurs de ces impiétés. Indigné de ces crimes, il demanda au patriarche de Jérusalem comment il laissait souiller les lieux saints par les païens et les impies ; pourquoi il leur permettait de dérober les offrandes des fidèles ; pourquoi il tolérait que le saint sépulcre fût changé en un lieu de scanda-

le, que les chrétiens fussent battus, les pèlerins dépouillés et vexés de toutes façons. A ce discours, le vénérable patriarche répondit pieusement : « O chrétien fidèle, tu brises par tes paroles notre cœur paternel ; ma force et ma puissance ne sont pas plus grandes que celles d'une fourmi devant la force de nos ennemis. Il faut sans cesse racheter la vie par des tributs ou périr dans les supplices ; nos dangers deviendront plus grands si les chrétiens, grâce à toi, ne viennent nous délivrer. » Pierre lui répondit : « Père vénérable, je comprends et je reconnais maintenant combien sont faibles les chrétiens qui habitent ici et quelles persécutions vous font subir les païens. Aussi, pour vous délivrer et purifier les lieux saints, j'irai, avec l'aide de Dieu, s'il veut m'accorder un retour heureux, j'irai parler au Pape, aux plus puissants rois, aux ducs, aux comtes, aux seigneurs ; je leur dirai quel est votre esclavage et quels maux vous supportez. Le temps est venu de leur faire connaître tout cela. »

Puis, la nuit venue, Pierre retourna prier au saint sépulcre, et s'endormit, fatigué de ses veilles et de ses prières. Il vit en songe J.-C. dans toute sa majesté, qui parla ainsi à l'humble créature : « Pierre, lève-toi, et va trouver le patriarche ; il te donnera comme signe de notre alliance des lettres scellées du sceau de la sainte croix. Va au plus vite dans ton pays ; fais-y connaître les humiliations qui affligent notre peuple et les lieux saints ; excite les fidèles à venir purifier Jérusalem et à y rétablir les saints offices. Les portes du paradis seront ouvertes aux élus. »

La vision disparut après cette révélation digne du Seigneur, et Pierre se réveilla. Au point du jour, après être sorti du temple, il alla raconter au patriarche l'apparition du Seigneur, et le pria de lui donner, comme signe de sa mission divine, des lettres scellées du sceau de la croix. Le patriarche y consentit, et en les préparant lui rendit des actions de grâces. Pierre se hâta de

revenir dans son pays pour remplir sa mission. Il traversa la mer, non sans crainte, débarqua à Bari et se rendit à Rome. Il fit connaître à l'Apostole[1] la mission que Dieu et le patriarche lui avaient donnée, et les insultes que les païens commettaient envers les lieux saints et les pèlerins. L'Apostole écouta ce discours avec attention et bonne volonté, et promit d'obéir aux ordres et aux volontés de Dieu.

CONCILE DE CLERMONT.

1095.

GUIBERT DE NOGENT, *Histoire de la Croisade.*

Guibert de Nogent, abbé de N.-D. de Nogent-sous-Coucy, dans le diocèse de Laon, mourut en 1124. Il a écrit une histoire de la première croisade sous le titre de *Gesta Dei per Francos* (actes de Dieu accomplis par les Français) et des mémoires sur sa vie.

Aussitôt que le pape Urbain fut arrivé sur le sol de notre pays, les habitants des villes, des bourgs et des campagnes l'accueillirent avec joie et se portèrent en foule à sa rencontre, car personne ne se souvenait d'avoir entendu dire que le Pape fût jamais venu visiter ces contrées. L'année 1095 s'approchait de sa fin, lorsque le Pape convoqua un concile, en fixant le lieu de sa réunion dans la ville des Arvernes, qui a changé de nom et qui s'appelle maintenant Clermont, illustrée par Sidoine, le plus éloquent des évêques. Ce concile fut d'autant plus populaire, que chacun était désireux de contempler le visage et d'écouter les paroles d'un aussi grand personnage et qu'on n'avait pas l'habitude de voir ; aussi, indépendamment des évêques et des abbés

[1] Au Pape.

qui siégèrent sur les bancs les plus élevés, au nombre de quatre cents environ, selon quelques personnes qui les comptèrent, tous les hommes lettrés de la France entière et des comtés qui en font partie arrivèrent à Clermont, et l'on vit ce pape tout intelligent présider l'assemblée avec une gravité calme, une politesse mesurée, et, pour parler comme Sidoine, répondre avec une éloquence persuasive à toutes les objections qu'on lui faisait. Cet homme très-illustre écouta avec une grande bonté, qui fut bien remarquée, les interminables discours de ceux qui soutenaient devant lui leurs procès, et il eut toujours soin de traiter tout le monde également et de ne faire d'autres distinctions que celles exigées par la loi de Dieu.

Le roi Philippe (Ier) était alors dans la trente-septième année de son règne; il avait répudié Berthe, sa femme légitime, pour épouser Bertrade, femme du comte d'Anjou. Le Pape n'hésita pas à excommunier le roi des Français, repoussa les sollicitations des grands aussi bien que les plus riches présents, et ne se laissa point intimider par la considération qu'il se trouvait en ce moment dans l'intérieur du royaume. Comme il l'avait résolu avant de venir en France, et parce que c'était le principal but de son voyage, le Pape fit à tous ceux qui assistaient au concile[1] un long discours, dans lequel il fit connaître ses projets, mais dont aucun de ceux qui l'entendirent ne conserva le souvenir complet. Son éloquence était aidée par sa science littéraire, et il parlait en latin[2] avec la facilité d'un avocat qui parle sa langue maternelle[3]. Lorsque le Pape eut fini son discours, il donna l'absolution, par le pouvoir de saint

[1] Après avoir terminé les affaires ecclésiastiques, le Pape alla sur une grande place, car aucun édifice n'aurait pu contenir tous ceux qui venaient l'écouter. (*Robert le moine.*)

[2] Il est bien peu probable cependant que le Pape ait fait son discours en latin.

[3] Nous supprimons le long discours du Pape, qui est rapporté d'une manière différente par chaque auteur du temps.

Pierre, à tous ceux qui feraient le vœu d'aller en terre sainte, et la confirma en vertu de son autorité apostolique. Il établit ensuite un signe qui devait faire connaître ceux qui auraient pris cette bonne résolution, et qui leur servirait en quelque sorte comme de ceinture de chevaliers. Il voulait marquer ceux qui allaient combattre pour Dieu du sceau de la Passion du Seigneur, et il leur ordonna de coudre sur leurs habits ou leurs manteaux, un morceau d'étoffe coupé en forme de croix. Le Pape décida en outre que, si après avoir pris cette marque distinctive, ou après avoir fait son vœu publiquement, quelqu'un renonçait à cette bonne intention en cédant à de coupables regrets ou aux prières de ses parents, il serait excommunié pour toujours, à moins que, se repentant, il n'accomplît le vœu qu'il aurait honteusement refusé d'accomplir. En même temps le Pape menaça de l'excommunication tous ceux qui pendant trois ans seraient assez impies pour faire du mal aux femmes, aux enfants et aux biens de ceux qui feraient partie de l'expédition. Enfin le Pape confia le soin de diriger l'entreprise à un homme digne des plus grands éloges, l'évêque du Puy (Adhémar de Monteil).

LA TRÊVE DE DIEU.

1096.

ORDERIC VITAL.

L'archevêque de Rouen, Guillaume, réunit en concile, à Rouen, ses suffragants, qui adoptèrent unanimement les décisions du concile de Clermont, et laissèrent à la postérité l'acte suivant.

Le saint concile a ordonné que la trêve de Dieu sera strictement observée depuis le dimanche avant le com-

mencement du jeûne jusqu'à la seconde férie[1] au lever du soleil après l'octave de la Pentecôte, et depuis la quatrième férie avant l'Avent du Seigneur, au coucher du soleil, jusqu'à l'octave de l'Epiphanie; et pendant toutes les semaines de l'année, depuis la quatrième férie, au coucher du soleil, jusqu'à la seconde férie au lever du soleil; il en sera de même pendant toutes les fêtes de la Vierge Marie et leurs vigiles, et pendant toutes les fêtes des Apôtres et leurs vigiles; de sorte que nul homme ne pourra en attaquer un autre, ni le blesser, ni le tuer, ni prendre bétail ou butin.

Il a été de plus ordonné que toutes les églises et leurs dépendances, les moines et les clercs, les religieuses et les femmes, les pèlerins et les marchands, et leurs serviteurs, les bœufs et les chevaux de labour, les laboureurs conduisant charrue ou herse, et les chevaux qui leur servent à herser, les hommes se réfugiant auprès de leurs charrues, les terres des saints et le revenu des clercs, jouiraient d'une paix perpétuelle, afin que jamais, quel que soit le jour, on ne vienne les attaquer, les prendre, les dépouiller ou leur faire aucun dommage.

Il a été de plus ordonné que tous hommes âgés de douze ans et au-dessus feraient le serment suivant et qu'ils observeraient en entier la trêve de Dieu, telle qu'elle est déterminée précédemment. « Je jure qu'à l'avenir je garderai fidèlement cet établissement de la trêve de Dieu, comme elle est indiquée ici, et que j'assisterai mon évêque ou mon archidiacre contre tous ceux qui ne voudraient pas la jurer ou l'observer; de sorte que si l'un ou l'autre me disent de marcher contre ces hommes, je ne me sauverai pas et je ne me cacherai

[1] *Férie*, de *feria*, fête; *jours fériés*, jours de fête, jours sacrés. Autrefois toute la semaine de Pâques était fêtée par une ordonnance de Constantin; ainsi on appela chacun de ces jours *féries*. Le Dimanche était la première férie; le lundi la seconde, etc. On s'accoutuma à appeler les jours des autres semaines 1re, 2e, 3e férie, etc.

pas ; au contraire, je le suivrai avec des armes et je l'aiderai contre eux de tout mon pouvoir, de bonne foi, sans mauvais dessein et selon ma conscience : que Dieu et les saints me soient donc en aide ! »

Le saint concile a encore décidé que l'excommunication serait lancée contre tous ceux qui refuseraient de faire ce serment ou qui enfreindraient la trêve de Dieu, et contre ceux qui communiqueraient avec eux, aussi bien que contre les prêtres qui les admettraient à la communion ou à la sainte messe. On a frappé de la même peine les faussaires, les voleurs, les recéleurs et ceux qui se réunissent dans les châteaux pour se livrer au brigandage, aussi bien que les seigneurs qui leur donneraient asile. En vertu de l'autorité apostolique et de la nôtre, nous défendons que l'on fasse aucun service chrétien dans les domaines de ces seigneurs.

DÉPART DES PREMIERS CROISÉS.

GUIBERT DE NOGENT, *Histoire de la Croisade.*

Aussitôt que fut terminé le concile de Clermont, qui s'était tenu dans le mois de novembre, vers l'octave de la Saint-Martin, il s'éleva un grand mouvement par toute la France. Quand quelqu'un avait connaissance des ordres du Pape, aussitôt il allait prier ses voisins et ses parents d'aller dans *la voie de Dieu*, car on désignait ainsi l'expédition projetée. Les comtes et les chevaliers étaient désireux de faire ce voyage, mais les pauvres eux-mêmes furent bientôt enflammés d'un zèle si ardent que, sans examiner leur pauvreté ou la convenance de quitter maison, vignes et champs, ils se mirent à vendre leurs biens à vil prix, comme s'il se fût agi de se racheter de la plus dure captivité le plus vite possible.

Il régnait à cette époque une disette générale, et les riches eux-mêmes manquaient de blé; quelques-uns d'entre eux ne pouvaient pas en acheter. Les pauvres gens essayaient de manger la racine des herbes sauvages, et le pain étant très-cher, tâchaient de trouver de nouveaux aliments pour le remplacer. Les hommes les plus puissants étaient menacés de la misère qui frappait tout le monde...; les avares, toujours insatiables, se réjouissaient de circonstances qui donnaient satisfaction à leur cruelle avidité, et en regardant leur blé conservé depuis longtemps, ils supputaient ce qu'ils allaient gagner à vendre ces grains... Chacun conservait précieusement ses provisions pendant cette famine; mais lorsque le Christ inspira à ces multitudes innombrables le désir de partir volontairement pour l'exil, l'argent du plus grand nombre reparut aussitôt, et ce qui se vendait très-cher quand tous restaient en repos, se vendit à vil prix quand tous voulurent entreprendre ce voyage. On se hâtait tellement pour achever ses préparatifs, que l'on vit vendre sept brebis pour cinq deniers, et cela peut servir d'exemple de la diminution subite et inattendue de toutes les marchandises. Le manque de grains se changea aussi en abondance, et chacun, tout occupé de rassembler de l'argent, vendait ce qu'il pouvait, non pas à sa valeur, mais au prix qu'en offrait l'acheteur, afin de n'être pas le dernier à aller dans la voie de Dieu. On vit alors ce fait extraordinaire, que chacun achetait cher et vendait bon marché; en effet, dans cet empressement, on achetait cher ce qu'il fallait emporter pour les besoins du voyage, et on vendait à vil prix tout ce qui devait fournir l'argent nécessaire à ces dépenses. Ce qu'ils n'auraient pas livré malgré la prison et la torture, ils le donnaient maintenant pour quelques écus.

Mais voici une chose aussi étonnante. Quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore résolu de prendre part au voyage se moquaient d'abord de ceux qui vendaient

ainsi leurs biens à vils prix, et disaient qu'ils seraient malheureux pendant le voyage et encore bien plus en revenant; puis le lendemain, saisis à leur tour par la même idée, ils vendaient pour quelques écus leurs biens, et s'en allaient avec ceux dont ils s'étaient moqués. Les enfants, les vieilles femmes se préparaient aussi pour partir, et les jeunes filles et les vieillards les plus cassés. Ils savaient bien qu'ils ne combattraient pas, mais ils espéraient être martyrs; et ils couraient avec joie audevant de la mort. Ils disaient aux jeunes gens : « Vous combattrez avec l'épée, nous gagnerons le Christ par nos souffrances. » Ils étaient si ardents de posséder Dieu, que Dieu, qui favorise quelquefois les plus vaines entreprises, sauva beaucoup de ces simples d'esprit, à cause de leurs bonnes intentions.

On voyait alors des choses bien extraordinaires et fort risibles : des pauvres ferraient leurs bœufs comme des chevaux, les attelaient à des chariots, sur lesquels ils mettaient quelques provisions et leurs enfants, qu'ils emmenaient ainsi avec eux; et ces petits, quand ils apercevaient un château ou une ville, de demander aussitôt si c'était Jérusalem.....

Pendant que les grands, obligés d'employer beaucoup de monde pour préparer leur départ, perdaient ainsi beaucoup de temps, les pauvres suivaient en grand nombre Pierre l'ermite, et lui obéissaient comme à un maître. J'ai su que cet homme, né à Amiens, je crois, avait d'abord été ermite; nous le vîmes plus tard parcourant les villes et les bourgs, et prêchant partout, entouré par le peuple, accablé de présents et entendant célébrer sa sainteté par de si grandes louanges, que je ne crois pas que personne ait jamais reçu de pareils honneurs. Il était fort généreux et distribuait volontiers ce qu'on lui avait donné. Il rétablissait la paix dans les ménages désunis et entre tous ceux qui étaient brouillés. Il paraissait quelque chose de divin dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, et il excitait une telle

admiration, qu'on allait jusqu'à arracher les poils de son mulet pour les conserver comme des reliques. Il était vêtu d'une tunique de laine qu'il recouvrait d'un long manteau de bure ; il avait les bras et les pieds nus ; il ne mangeait presque pas de pain ; il se nourrissait de poisson et buvait du vin.

PRISE DE JÉRUSALEM.

1099.

RAIMOND D'AGILES, *Histoire des Francs qui ont pris Jérusalem.*

Raimond d'Agiles était chanoine du Puy en Velay ; il suivit à la croisade son évêque, le fameux Adhémar, et devint, pendant l'expédition, le chapelain du comte de Toulouse. Il mourut probablement en Terre-Sainte vers 1099. Son histoire est écrite en latin.

Le jour fixé pour combattre étant arrivé, on commença l'assaut. Avant de raconter ce qui se passa, je veux cependant mentionner ce fait. Beaucoup de personnes et moi-même pensons qu'il y avait dans la ville au moins 60,000 hommes en état de combattre, sans compter les femmes et les enfants, dont le nombre était extraordinaire. Les nôtres, à notre avis, n'étaient pas plus de 12,000 hommes en état de combattre ; notre armée comptait encore beaucoup d'hommes faibles et pauvres, mais ne renfermait pas, je crois, 1,300 chevaliers. Nous disons cela afin que vous sachiez que quand on entreprend au nom du Seigneur une grande ou une petite affaire, on ne l'entreprend pas en vain, et la suite de ce récit le prouvera clairement.

Aussitôt que les nôtres attaquèrent les murs et les tours de Jérusalem, ils reçurent une grêle de pierres et de flèches lancées par les machines et les pierriers. Les serviteurs de Dieu ne se découragèrent pas, parce qu'ils

avaient résolu de mourir ou de se venger en ce jour de leurs ennemis. Rien n'annonçait encore que la victoire se décidât. Pendant que les nôtres approchaient des murs leurs machines, les assiégés lancèrent, outre les pierres et les flèches, du bois et de la paille avec du feu ; puis ils jetèrent sur les machines des matières enflammées, afin d'arrêter par le feu ceux que le fer des assiégés ou les hautes murailles ou les fossés profonds de la ville n'arrêteraient pas. On se battit ce jour-là depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et si vigoureusement que je ne crois pas qu'on ait jamais mieux fait. Nous priions encore le Dieu tout-puissant, notre maître et notre guide, lorsque la nuit vint augmenter nos craintes et celles de l'ennemi. Les Sarrasins craignaient que les chrétiens ne s'emparassent de la ville pendant la nuit, ou tout au moins ne comblassent les fossés, ce qui leur permettrait de s'emparer plus facilement le lendemain des murailles ; les nôtres craignaient que les Sarrasins ne parvinssent à brûler les machines qu'on avait approchées au pied des murs. Aussi veilla-t-on de part et d'autre, et le travail comme l'inquiétude empêchèrent de dormir les combattants..... Des deux côtés on fit les plus grands efforts pendant cette nuit. Le matin venu, les nôtres, pleins d'ardeur, poussèrent leurs machines au pied des murailles ; mais les Sarrasins en avaient un si grand nombre, qu'ils en opposaient neuf ou dix à chacune des nôtres, et que nos attaques étaient sans résultat..... Nos machines brisées par les pierres lancées par l'ennemi, et nos soldats succombant aux fatigues, il ne nous restait que la miséricorde de Dieu, toujours invincible et qui se manifeste toujours au moment nécessaire. Vers midi, les nôtres étaient en désordre, tant étaient grands et leur fatigue et leur désespoir ; quelques-uns disaient déjà qu'il fallait enlever les machines qui étaient en partie brûlées ou brisées, lorsqu'un chevalier, arrivant de la montagne des Oliviers et couvert d'un bouclier, accourut et

appela les nôtres pour entrer dans la ville. Nous n'avons jamais pu savoir quel était ce chevalier. Alors les nôtres sortant de leur langueur, courent aux murailles avec des échelles et des cordes; quelques-uns lancent des flèches embrasées sur les matelas remplis de coton qui recouvraient les retranchements que les Sarrasins avaient élevés devant la tour en bois du duc de Lorraine; le feu prit à ces matelas et fit sauver les défenseurs du retranchement. Alors Godefroi et les siens firent tomber sur la muraille la claie qui recouvrait la partie antérieure et supérieure de la tour, et s'en servant comme d'un pont ils s'élancèrent avec audace pour entrer dans la ville. Tancrède et Godefroi entrèrent les premiers dans Jérusalem et y versèrent une prodigieuse quantité de sang; les autres montèrent à leur suite, et les Sarrasins ne purent les en empêcher.

Il faut encore que je raconte une chose étonnante. Pendant que Jérusalem était prise par les Français, les Sarrasins combattaient encore contre les gens du comte de Toulouse, comme si la victoire n'était pas douteuse pour eux. Mais comme les nôtres étaient maîtres des murailles et des tours, on put voir dès lors un admirable spectacle. Des Sarrasins étaient frappés de mort, ce qui était pour eux le sort le plus doux; d'autres percés de flèches étaient obligés de se jeter du haut des tours; d'autres encore, après de longues souffrances, étaient jetés dans le feu et brûlés. Les rues et les places de la ville étaient couvertes de monceaux de têtes, de pieds et de mains. Les fantassins et les chevaliers ne marchaient que sur des cadavres. Tout cela n'est rien auprès de ce qui se passa dans le temple de Salomon[1], où les Sarrasins célébraient les cérémonies de leur culte; si nous disions la vérité sur ce qui s'y passa, on ne voudrait pas nous croire. Nous dirons seulement que dans le temple et dans le portique de Salomon, on

[1] La mosquée d'Omar.

marchait à cheval dans le sang jusqu'aux genoux du cavalier et jusqu'à la bride du cheval[1]. Juste et admirable jugement de Dieu, qui voulut que ce lieu fût lavé par le sang de ceux qui si longtemps l'avaient sali par leurs blasphèmes. La ville étant ainsi pleine de cadavres et de sang, quelques Sarrasins se réfugièrent dans la tour de David, et ayant obtenu la vie sauve du comte de Toulouse, ils lui rendirent cette citadelle[2].

Après la prise de la ville, il fut beau de voir avec quelle dévotion les pèlerins allaient au sépulcre du Seigneur, applaudissant, pleins de joie et chantant un cantique d'allégresse. Ils adressaient à Dieu vainqueur et triomphant des louanges que l'on ne peut raconter. Ce jour nouveau, cette joie nouvelle et éternelle, l'achèvement de cette entreprise et l'accomplissement des vœux du peuple, donnaient lieu à des paroles nouvelles et à un cantique nouveau. Ce jour, à jamais célèbre dans les siècles à venir, transforma notre douleur et nos fatigues en joie et en transports d'allégresse.

MÊME SUJET.

ALBERT D'AIX, *Histoire des Croisades.*

Le duc Godefroi et ceux qui étaient avec lui sur la partie supérieure de la machine jetaient de grandes quantités de traits et de pierres sur les assiégés, et re-

[1] On versa une si grande quantité de sang humain, que les mains et les bras, séparés des corps, nageaient dans le temple, et, portés par le sang çà et là, allaient s'unir à d'autres corps, de sorte qu'on ne savait pas à quel cadavre appartenaient les membres qui venaient se joindre à un cadavre mutilé. (ROBERT LE MOINE, *Histoire de la première croisade*, liv. IX.)

[2] L'humanité du comte de Toulouse parut si étrange aux croisés, qu'ils l'accusèrent de s'être laissé gagner à prix d'or par les malheureux qu'il avait sauvés.



poussaient ceux qui essayaient de défendre encore la muraille. D'autres chrétiens, à l'aide de trois mangonneaux, frappaient sans relâche ceux qui venaient défendre la muraille. Pendant ce temps, deux frères, nommés Ludolf et Engilbert, s'aperçurent que les ennemis commençaient à faiblir et à reculer devant la grêle de pierres qui les accablait de tous côtés; comme ils étaient près du mur, dans l'étage du milieu de la machine, ils en sortirent, lancèrent des arbres en avant sur le mur, et s'élancèrent les premiers dans la ville, et repoussèrent ceux qui étaient encore sur les murailles. Voyant cela, Godefroi et son frère Eustache se hâtèrent de descendre de l'étage supérieur de la machine et de courir au secours de Ludolf et d'Engilbert. Alors, tous les pèlerins, transportés de joie du triomple de leurs chefs, dressèrent leurs échelles contre les murs, et s'élancèrent pour pénétrer dans la ville.

Les Sarrasins, voyant les murailles occupées et les chrétiens se répandre dans la ville, furent saisis d'épouvante et se sauvèrent, la plupart cherchant un refuge dans le palais de Salomon, très-grand et solide édifice. Mais les Français les poussèrent vigoureusement la lance et l'épée dans les reins, et arrivèrent avec les fuyards aux portes du palais, massacrant sans relâche les païens. Quatre cents chevaliers envoyés par le roi de Babylone[1] avaient longtemps parcouru la ville, appelant les habitants aux armes ou les secourant à l'occasion; voyant les Sarrasins en pleine déroute, ils se sauvèrent au plus vite vers la tour de David. Les chrétiens les poursuivirent si vivement, que les Sarrasins eurent à peine le temps d'entrer dans la tour, laissant leurs chevaux tout bridés et sellés à la porte; les chrétiens s'en emparèrent. Pendant ce temps, des pèlerins s'avancèrent contre une des portes de Jérusalem, et ayant brisé les serrures et fait sauter les barres de fer,

[1] D'Egypte.

ouvrirent un passage à la foule des chrétiens. On se pressa si violemment à cette porte pour entrer, que les chevaux, dit-on, étouffés et inondés de sueur, mordaient ceux qui les entouraient, malgré les efforts de leurs cavaliers. Seize hommes furent renversés et écrasés sous les pieds des chevaux ; des mulets et des hommes périrent dans cette presse. Une autre colonne de pèlerins pénétra par la brèche que le bélier avait faite dans la muraille avec sa tête de fer, s'élança en poussant de grands cris vers le palais de Salomon, et arrivant au secours de ceux qui s'y étaient portés les premiers, massacra sans pitié tous les Sarrasins qui se trouvaient dans cet immense palais. Le sang coula en si grande quantité, qu'il forma des ruisseaux dans la cour royale, et que les hommes y trempaient leurs pieds jusqu'aux talons. Les Sarrasins essayèrent en vain d'échapper au massacre et de repousser les chrétiens ; ils en tuèrent cependant une assez grande quantité.

En avant des portes du palais, on trouve la citerne royale, si grande et si profonde qu'elle ressemble à un lac ; elle est couverte d'une toiture soutenue par des colonnes de marbre. Beaucoup de Sarrasins s'étaient réfugiés sous l'escalier qui conduit au bord de l'eau ; les uns furent jetés à l'eau et noyés, les autres furent tués sur l'escalier en combattant les chrétiens..... Les chrétiens sortirent du palais après y avoir massacré 10,000 Sarrasins ; ils passèrent ensuite au fil de l'épée les troupes des païens qu'ils rencontrèrent se sauvant dans les rues : on tuait les femmes qui s'étaient réfugiées dans les tours du palais ou sur d'autres points élevés ; les enfants, enlevés au sein de leurs mères ou dans leurs berceaux, étaient pris par les pieds et lancés, de sorte que leurs têtes se brisaient contre les murailles ou sur le seuil des portes. D'un côté, on tuait les Sarrasins à coup d'épée ; d'un autre à coups de pierres ; ni l'âge, ni le rang ne leur faisait éviter la mort. Si un chrétien occupait le premier une maison ou un palais, il

en devenait le maître et de tout ce qui y était renfermé, meubles, grains, huile, vin, argent, habits; bientôt la ville tout entière fut à eux.

Pendant que les chrétiens entraient dans la ville, et donnaient carrière à toute leur fureur, en massacrant les païens dans le palais et dans les rues, et en pillant les maisons, Tancrède se dirigeait vivement vers le temple et y entrait après avoir brisé les serrures. Aidé par ceux qui l'avaient suivi, il arracha une prodigieuse quantité d'or et d'argent qui recouvrait les colonnes et les murailles de l'enceinte intérieure, et employa deux jours à enlever les trésors que les Turcs avaient rassemblés pour décorer le temple. On dit que deux Sarrasins, sortis de la ville pendant le siége, avaient révélé à Tancrède, pour obtenir la vie sauve, la place où il trouverait ce trésor. Au bout de deux jours, Tancrède sortit du temple avec ses richesses, et les partagea avec Godefroi. Ceux qui ont vu ce monceau d'or et d'argent disent que six chameaux ou mulets auraient à peine suffi pour le porter..... Pendant que Tancrède, dominé par l'avarice, allait piller le temple, pendant que tous les princes dépouillaient les Sarrasins et s'emparaient de leurs demeures, et pendant que le peuple faisait au palais de Salomon un affreux massacre des païens, le duc Godefroi, ne prenant part à aucun massacre, déposait ses armes, se couvrait d'un vêtement de laine, et, accompagné de trois de ses compagnons, Baudry, Adelbold et Stabulon, sortait hors de la ville, les pieds nus, suivait humblement l'enceinte extérieure, rentrait par la porte qui est devant la montagne des Olives, et venait au sépulcre de N. S. J. C., fils du Dieu vivant, pleurer, prier et rendre grâces à Dieu qui lui avait permis de voir se réaliser ses plus ardents désirs. ..... Le duc sortit ensuite du sanctuaire du sépulcre du Seigneur, plein de joie de la victoire qu'il venait de gagner, et rentra dans son logement pour s'y reposer. Toute l'armée se reposait aussi du carnage; et pendant

cette nuit, Jérusalem, la cité du Dieu vivant et notre mère, ayant été rendue à ses enfants par une grande victoire, les chrétiens accablés de fatigue se livrèrent à un profond sommeil.

Le sixième jour de la semaine, le 15 juillet, le comte Raimond de Toulouse, entraîné par l'avarice, reçut une grande somme d'argent et laissa partir sans leur faire de mal les chevaliers sarrasins qu'il assiégeait dans la tour de David, où ils s'étaient retirés; mais il s'empara de leurs armes, de leurs vivres, de leurs dépouilles, et garda pour lui la forteresse elle-même. Le lendemain matin, jour du sabbat, trois cents Sarrasins qui s'étaient retirés, pour échapper au massacre, sur la partie la plus élevée du palais de Salomon, supplièrent qu'on leur accordât la vie; n'osant se fier à personne et se voyant exposés à toute sorte de dangers, ils ne se décidèrent à quitter leur retraite que quand ils virent la bannière de Tancrède élevée devant eux comme gage de la protection qu'ils imploraient. Ce gage ne les sauva pas cependant; des chrétiens, indignés de ce pardon, entrèrent en fureur et les massacrèrent tous. Tancrède, qui était plein d'orgueil, fut irrité de l'affront qu'il venait de recevoir, et sa colère ne se serait pas calmée sans une vengeance terrible, qui risquait de jeter la discorde dans l'armée, si les hommes sages ne fussent parvenus à le calmer par leurs conseils. Jérusalem, lui dirent-ils, a été conquise malgré les plus grandes difficultés et malgré la mort d'un grand nombre des nôtres; aujourd'hui elle est arrachée au joug du roi de Babylone et des Turcs; gardons-nous de la perdre par cupidité, par mollesse ou par pitié pour l'ennemi; il ne faut pas épargner les prisonniers et les païens qui sont encore dans la ville. Car si le roi de Babylone venait nous attaquer avec une forte armée, nous serions attaqués au-dedans comme au-dehors, et nous serions vaincus. Il est nécessaire aujourd'hui de tuer sans retard tous les Sarrasins et païens prisonniers qui doivent

être rachetés ou qui sont déjà rachetés à prix d'or, de peur que leurs machinations et leurs complots ne nous attirent quelques malheurs.

On approuva cet avis, et, le troisième jour après la victoire, les chefs de l'armée firent connaître leur résolution. Aussitôt les chrétiens s'arment et se préparent à anéantir la race misérable des païens qui avaient survécu aux premiers événements. Les uns furent tirés de prison et eurent la tête coupée ; les autres furent égorgés dans les rues ou sur les places, à mesure qu'on les rencontrait, et tous après avoir racheté leur vie en donnant une rançon ou en obtenant grâce de la pitié des chrétiens. Les jeunes filles et les femmes étaient tuées ou lapidées, et les pèlerins n'épargnaient ni l'âge, ni le rang, ni même les femmes enceintes. Craignant la mort et frappées de terreur à la vue de cette boucherie, les femmes et les filles se jetaient vers les pèlerins pendant qu'ils massacraient, les serraient dans leurs bras pour sauver leur vie, ou se roulaient par terre en les suppliant de les épargner, en pleurant et en se lamentant. Les petits enfants, voyant la triste fin de leurs parents, augmentaient l'horreur de ces scènes par leurs cris horribles et leurs larmes amères. Mais c'était inutilement qu'on implorait la pitié et la miséricorde des chrétiens ; leur âme était si complétement livrée à la passion du carnage, qu'ils tuèrent tout et que pas un enfant à la mamelle, de l'un ou de l'autre sexe, ne fut épargné. On dit que toutes les places de Jérusalem furent couvertes de monceaux de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants [1].

---

[1] Orderic Vital (liv. IX) nous apprend que les croisés firent brûler cette masse de cadavres, dont l'aspect était horrible et l'odeur insupportable, et qu'ils purgèrent ainsi Jérusalem par le feu.

SUGER.

GUILLAUME, *Vie de Suger.*

Guillaume, moine de Saint-Denis, avait été le secrétaire et le confident de Suger.

En même temps que Suger gouvernait son abbaye, il commandait aussi dans le palais du roi, et remplissait ces doubles fonctions, de manière que les affaires ne l'empêchaient pas d'accomplir les devoirs du monastère, et que le monastère ne l'empêchait jamais d'assister aux conseils du prince. Celui-ci avait pour lui la vénération que l'on a pour un père et le respectait comme un maître, à cause de l'élévation et de la sagesse de ses conseils. Quand il arrivait, les prélats se levaient par respect et lui donnaient la première place. Chaque fois qu'à la prière du roi les évêques s'assemblaient pour délibérer sur des affaires importantes de l'Etat, c'était toujours à lui qu'ils remettaient le soin de parler en leur nom; ils n'avaient garde d'ajouter quelque chose à ses paroles, comme dit Job, quand les flots de son éloquence étaient tombés sur eux goutte à goutte. Les cris des orphelins et les plaintes des veuves arrivaient par lui aux oreilles du roi; il intervenait toujours, et commandait quelquefois pour eux. Quel est l'opprimé ou l'homme ayant à se plaindre d'une injustice, qui n'ait pas trouvé en lui un protecteur, si toutefois sa cause était juste. Chaque fois qu'il rendit un jugement, il ne s'écarta jamais de l'équité, ne tint jamais compte des personnes, ne se laissa pas séduire par des présents, et ne se fit pas donner toujours la rétribution qui lui était due. Qui ne serait pas plein d'admiration pour son esprit, inaccessible à la cupidité, humble dans la prospérité, calme au milieu des agitations du monde et de-

vant les périls, et à coup sûr bien plus ferme qu'un si faible corps ne semblait pouvoir le supporter ?

Les ennemis de ce grand homme lui ont fait reproche de la bassesse de sa naissance ; mais ces aveugles et ces insensés ne pensent donc pas que c'est un plus grand éloge, et qu'il est plus glorieux pour lui d'avoir anobli les siens que d'être issu de parents nobles... C'est l'âme qui fait les nobles, et chez Suger l'âme était évidemment telle.

Quand le poids des affaires de l'Etat reposait sur lui, jamais une affaire, publique ou privée, ne lui fit négliger le service de Dieu. Soit qu'il célébrât l'office au milieu de ses religieux ou avec ses domestiques, il ne se contentait pas, comme font certaines gens, d'entendre chanter les psaumes, mais il était le premier à psalmodier à haute voix ou à réciter les leçons. J'ai souvent admiré en lui que sa mémoire conservait si bien tout ce qu'il avait appris dans sa jeunesse, que personne ne pouvait lui être comparé pour les pratiques et les prières monastiques ; on aurait cru qu'il ne savait et qu'il n'avait jamais appris autre chose : cependant il était si instruit dans les études libérales, que quelquefois il dissertait avec une prodigieuse subtilité sur des sujets de dialectique ou de rhétorique, et plus volontiers sur des questions de théologie qu'il avait tout spécialement étudiées. Il était en effet si versé dans la connaissance des Saintes Ecritures, que jamais il n'hésitait à faire une réponse précise, quel que fût le point sur lequel on l'interrogeait. La sûreté de sa mémoire ne lui avait pas permis d'oublier même les poëtes profanes ; aussi récitait-il vingt et trente vers d'Horace, pourvu qu'ils continssent quelque chose d'utile. Avec une telle finesse d'esprit et une si bonne mémoire, ce qu'il avait une fois saisi ne pouvait plus lui échapper.

Est-il besoin de rappeler ce que chacun sait, que de son temps il n'y eut pas un plus grand orateur ? Dans le fait, Suger était, suivant le mot de Caton, un homme

de bien, habile à bien parler. Il avait une telle grâce d'élocution en latin et dans sa langue maternelle, que quand on l'entendait, on croyait qu'il lisait, et non pas qu'il parlait d'abondance. Il était si familier avec l'histoire, que pour quelque roi ou prince des Français qu'on lui nommât, il en racontait tous les actes avec rapidité et sans hésiter. Il a écrit dans un bel ouvrage l'histoire du roi Louis le Gros ; il commença aussi la vie du fils de ce même Louis, mais la mort l'empêcha de terminer ce dernier ouvrage. Personne ne connaissait mieux et ne pouvait raconter plus exactement tous les faits de ces deux règnes, que celui qui avait vécu dans l'intimité de ces deux rois, qui n'eurent rien de secret pour lui et sans l'avis duquel ils ne firent aucune entreprise, et en l'absence de qui leur palais semblait vide. Il est constant qu'à partir du moment où Suger fut admis dans les conseils du prince, jusqu'à sa mort, le royaume fut dans une prospérité continuelle, étendit largement ses limites, triompha de ses ennemis et parvint à un haut degré de splendeur. Mais à peine fut-il mort que le sceptre de la France ressentit gravement les inconvénients d'une telle perte ; et on le voit aujourd'hui, que ce grand conseiller manque, privé du duché d'Aquitaine[1], l'une de ses plus importantes provinces.

LA COMMUNE DE LAON.

1112.

Guillaume de Nogent, *Mémoires sur sa vie.*

La ville de Laon depuis longtemps était accablée d'un

[1] Par le divorce de Louis VII, le duché d'Aquitaine resta entre les mains d'Eléonore, duchesse d'Aquitaine.



si grand malheur, que personne n'y craignait Dieu ni aucun maitre, et que chacun, selon sa puissance et son caprice, remplissait la république de meurtres et de brigandages. Les choses en étaient venues à ce point que si le roi venait à Laon, lui qui, comme souverain, avait le droit d'exiger le respect dû à sa dignité, lui-même était aussitôt vexé dans ce qui lui appartenait ; quand on conduisait, matin et soir, ses chevaux à l'abreuvoir, on les enlevait violemment après avoir accablé ses gens de coups. On avait pris l'habitude de traiter les clercs eux-mêmes avec mépris ; on n'épargnait ni leurs personnes, ni leurs biens. Mais que dire du sort des gens du peuple ? Aucun laboureur ne pouvait entrer dans la ville ou même en approcher, sans être, à moins d'un sauf-conduit bien en règle, jeté en prison et obligé de payer rançon, ou bien cité en jugement sans raison.

Citons pour exemple un fait que l'on regarderait comme impie s'il se fût passé chez les barbares, et cela au jugement même de ceux qui ne reconnaissent aucune loi. Le samedi, les paysans quittaient leur campagne, et venaient à Laon pour acheter au marché ; les gens de la ville faisaient alors le tour de la place, portant dans des corbeilles ou dans des écuelles des échantillons de légumes, de grains ou de tout autre denrée, comme s'ils eussent voulu en vendre. Il les offraient à celui qui avait envie d'acheter de tels objets. Après que l'acheteur s'était engagé à payer le prix convenu, le vendeur lui disait : « Viens chez moi voir et examiner ce que je te vends. » L'autre allait, et quand ils étaient arrivés jusqu'au coffre où était la marchandise, l'honnête vendeur levait le couvercle, disant à l'acheteur : « Mets la tête et les bras dans le coffre, et tu verras que toute cette marchandise est bien semblable à l'échantillon que je t'ai montré sur la place. » Lorsque l'acheteur avait sauté sur le bord du coffre et qu'il y était suspendu sur le ventre, la tête et les épaules dans le coffre, l'honnête vendeur qui était derrière, soulevait l'impru-

dent paysan par les pieds, le lançait dans le coffre, et, laissant tomber le couvercle aussitôt, le tenait dans cette prison jusqu'à ce qu'il ait payé sa rançon. Ces actes et bien d'autres du même genre se passaient dans la ville. Les grands et leurs gens volaient et faisaient le brigandage publiquement et à main armée ; il n'y avait de sécurité pour quiconque se trouvait dans les rues pendant la nuit ; on était arrêté, fait prisonnier ou égorgé.

Le clergé et les grands voyant ce qui se passait, et tâchant par tous les moyens d'extorquer de l'argent aux hommes du peuple, leur firent offrir par des députés de leur octroyer moyennant une bonne somme, la permission d'établir une commune. Or, voici ce qu'on entendait par ce nom exécrable et nouveau. Tous les habitants soumis à l'obligation de payer un certain cens, devaient une seule fois dans l'année payer à leur seigneur les obligations ordinaires de la servitude ; et s'ils commettaient quelque acte contraire à la loi, ils pouvaient se racheter par une amende légalement fixée. A cette condition, ils étaient entièrement affranchis de toutes les autres exactions qu'on a coutume d'imposer aux serfs.

Les hommes du peuple saisirent cette occasion de se racheter d'une foule de vexations, et donnèrent de grandes sommes d'argent à ces avares, dont les mains étaient comme autant de gouffres qu'il fallait toujours remplir ; devenus plus accommodants par cette pluie d'or, ils promirent aux gens du peuple, par serment, de respecter les conventions que l'on venait de faire. Après que le clergé, les grands et le peuple se furent ainsi associés pour la protection commune, l'évêque de Laon, Gaudry [1], revint d'Angleterre apportant beau-

[1] Ce Gaudry venait d'être nommé évêque, à la sollicitation du roi d'Angleterre ; il n'était pas dans les ordres, et avait jusqu'alors mené la vie de soldat.



coup d'argent; furieux contre ceux qui avaient établi un tel changement dans le gouvernement de la ville, il ne voulut pas d'abord y rentrer; mais on lui offrit bientôt de fortes sommes d'or et d'argent; ses discours emportés se calmèrent, il jura de respecter les droits de la commune qui avait été établie sur le modèle de celles de Noyon et de Saint-Quentin. Des dons considérables faits par les gens du peuple engagèrent aussi le roi à confirmer et à jurer la commune par serment.

Mais qui pourra raconter les dissensions qui s'élevèrent lorsque, après avoir reçu les présents du peuple et fait tant de serments, ces mêmes hommes s'efforcèrent de renverser ce qu'ils avaient juré de maintenir, et essayèrent de réduire à leur condition primitive les serfs émancipés et affranchis de toutes les violences du joug. Les grands et l'évêque étaient pleins d'envie contre les bourgeois; si un homme du peuple était cité en jugement, non par la volonté de Dieu, mais par le caprice du juge, pour dire le vrai, et condamné, on lui ravissait tout son avoir jusqu'à la ruine complète.

Les hommes chargés de frapper les monnaies, sachant bien qu'en donnant de l'argent ils se feraient facilement pardonner leurs prévarications, altérèrent les monnaies à tel point, qu'une foule de personnes furent réduites à la dernière misère. Ils fabriquèrent en effet, avec du cuivre le plus vil, des pièces qu'à force d'artifices ils faisaient paraître, pour un moment, plus brillantes que l'argent. Le peuple, ignorant et trompé, échangeait contre ces pièces ce qu'il avait de précieux ou quelque chose ayant de la valeur. Quant au seigneur évêque, des présents le décidaient à supporter patiemment de tels excès; il s'ensuivit que non-seulement dans le pays de Laon, mais bien plus loin encore, beaucoup de gens furent ruinés. L'évêque se trouva enfin dans l'impuissance bien méritée de conserver ou de réformer sa monnaie, dont il avait si méchamment favorisé l'altération; alors il ordonna que les oboles

d'Amiens, autre monnaie très-corrompue, auraient cours dans la ville de Laon. Ne parvenant pas davantage à obtenir que les bourgeois conservassent ces espèces, il ordonna enfin que l'on frapperait de nouvelles pièces, sur lesquelles on représenterait un bâton pastoral, pour remplacer son effigie. Mais on se moqua de ces pièces, en secret cependant, et on les rejeta, car elles étaient au-dessous de la monnaie la plus détestable. Chaque fois que l'on émettait de nouvelles espèces, on rendait des édits par lesquels il était défendu de décrier les monnaies à l'effigie de l'évêque; il résultait de ces défenses des occasions continuelles de traîner devant la justice les gens du peuple accusés d'avoir mal parlé des actes de l'évêque; cette opposition servait de prétexte pour augmenter le cens et pour multiplier les exactions. Le principal agent de cette affaire était un moine, complétement déshonoré, nommé Thierry et venu de Tournay, où il était né. Il avait apporté de Flandre des lingots d'argent, avec lesquels il faisait de mauvaise monnaie de Laon, qu'il faisait circuler dans tout le pays. A l'aide de présents, il captait la bienveillance des riches; il introduisit dans le pays mensonge, parjure et pauvreté, et en chassa vérité, justice et richesse. Aucune guerre, aucun pillage, aucun incendie ne firent plus de ravages dans cette province, et cela dans le temps même où Rome aimait le plus à se gorger de la bonne et ancienne monnaie de Laon.

L'évêque recommença bientôt contre un autre Gérard ce qu'il avait fait en secret contre Gérard de Crécy[1], et donna alors une preuve publique de sa cruauté. Ce Gérard était maire ou dixainier, je ne sais pas au juste lequel des deux, de paysans appartenant à l'évêque; l'évêque le haïssait plus que tout autre[2]; il parvint à

[1] Gérard, seigneur de Crécy, que l'évêque avait fait assassiner.
[2] Parce qu'il était favorable à un ennemi de l'évêque.

s'emparer de lui, le jeta dans une prison du palais épiscopal, et pendant la nuit il lui fit arracher les yeux par un nègre de sa domesticité. Ce crime le couvrit de honte et fit renaître les bruits sur l'assassinat du premier Gérard. Et cependant tout le monde, clergé et peuple, savait que les canons du concile de Toulouse, si je ne me trompe, ordonnent aux évêques, comme aux prêtres, de s'abstenir de donner la mort et de prononcer un jugement emportant la peine de mort ou la perte d'un membre. Le roi apprit la nouvelle de ce crime ; je ne sais si le saint-siége en eut connaissance, mais ce qui est sûr, c'est que le pape suspendit l'évêque de ses fonctions, et je crois que ce fut pour cette raison. Cependant, quoique suspendu, il poussa l'iniquité jusqu'à faire la dédicace d'une église, puis il partit pour Rome, apaisa le pape par ses paroles et par d'autres moyens de persuasion, et revint ayant recouvré tout son pouvoir sur nous.

Dieu, voyant que maîtres et sujets étaient tous coupables de la même scélératesse, laissa éclater ses jugements ; il permit que les mauvaises passions qui se développaient depuis longtemps fissent explosion. L'évêque fit donc venir auprès de lui quelques clercs et quelques grands de la ville, et résolut de détruire, à la fin du carême et pendant les saints jours de la passion de Notre-Seigneur, la commune qu'il avait jurée et qu'il avait fait jurer au roi par ses présents. Il pria le roi de venir pour les offices de ce temps, et la veille du vendredi saint, c'est-à-dire le jour de la Cène du Seigneur, il excita le roi à se parjurer. Dans ce jour où Gaudry devait consacrer le très-glorieux chrême, avec lequel sont oints les évêques, il n'entra même pas dans l'église ; il complotait avec les gens du roi les moyens de décider le prince à détruire la commune et à rétablir les choses dans l'état primitif. Les bourgeois, qui craignaient leur ruine, promirent au roi et à ses gens 400 livres ou plus, je ne sais pas au juste ; mais

l'évêque et les grands engagèrent le roi à se mettre de leur côté, et lui promirent 700 livres. Le roi Louis (le Gros), fils de Philippe, était tellement remarquable de sa personne, qu'il semblait créé pour la majesté du trône; brave à la guerre, prompt en affaires, inébranlable dans l'adversité, bon en toute autre chose, il mérite le blâme parce qu'il était trop accessible aux hommes vils et corrompus par l'amour de l'or. La cupidité du roi le fit s'entendre avec ceux qui lui promettaient la plus forte somme. Il consentit, malgré ce qu'il devait à Dieu, à ce que ses serments et ceux de l'évêque et des grands fussent violés et déclarés nuls, sans respecter ni l'honneur ni la solennité des jours saints. Cette même nuit le roi, redoutant le trouble que son injustice soulevait dans le peuple, voulut coucher dans l'intérieur du palais épiscopal, et partit au point du jour. Alors l'évêque déclara aux grands qu'ils pouvaient se regarder comme dégagés de l'engagement de payer au roi une si forte somme, et qu'il les délivrerait de toutes leurs promesses : « Jetez-moi, leur dit-il, dans la prison royale, si je ne tiens pas la parole que je vous donne, et forcez-moi de payer rançon. »

La violation des traités qui avaient établi la commune de Laon exaspéra les bourgeois ; tous ceux qui avaient des fonctions cessèrent de les remplir : savetiers et cordonniers fermèrent leurs échoppes ; les aubergistes et les cabaretiers n'exposèrent aucune marchandise ; tous savaient que dorénavant l'ardeur des maîtres pour le pillage ne respecterait plus aucune propriété. En effet, l'évêque et les grands se mirent à rechercher la fortune d'un chacun ; et ils voulurent que chaque bourgeois payât pour la destruction de la commune, autant qu'il avait payé pour son établissement. Tout ce que je viens de raconter se passa le vendredi saint ; ce qui suit eut lieu le samedi saint ; et c'est ainsi que les âmes se disposèrent par l'homicide ou le parjure à recevoir le corps et le sang de Notre-

Seigneur Jésus-Christ. L'évêque et les grands, pendant les jours saints, n'étaient occupés que des moyens à l'aide desquels ils pourraient enlever au peuple tout ce qu'il possédait. Du côté du peuple, une rage de bête féroce, et non pas la colère, soulevait les petites gens, et ils résolurent et jurèrent tous ensemble de tuer l'évêque et ses complices. Quarante d'entre eux, dit-on, firent ce redoutable serment; mais leur projet transpira. Maître Anselme[1] en eut connaissance, et le soir du samedi saint, il fit dire à l'évêque, qui allait se coucher, de ne pas venir aux matines, parce qu'on le tuerait si on le voyait; mais l'évêque, stupide plus qu'on ne peut le dire, s'écria : « Fi donc, de telles gens me tueraient! » Cependant, tout en parlant de ces gens avec un mépris affecté, il n'osa pas aller aux matines ni venir dans l'église.

Le lendemain, il donna ordre à ses gens et à quelques soldats de cacher des épées sous leurs vêtements et de marcher derrière lui lorsqu'il suivrait son clergé à la procession. Pendant qu'elle défilait, il y eut un peu de désordre, comme cela arrive quand il y a beaucoup de foule; en ce moment, un bourgeois, sortant de dessous une voûte et croyant que l'on commençait à exécuter le meurtre juré, se mit à crier à plusieurs reprises, comme pour donner le signal: « Commune, commune! » Mais parce que c'était une bonne fête, ces cris restèrent sans effet, mais ils donnèrent des soupçons au parti opposé. Aussi, quand l'évêque eut célébré l'office de la messe, il fit venir des terres de l'évêché un grand nombre de paysans; les uns furent chargés de défendre les tours de l'église, les autres de bien garder le palais ; il devait cependant bien peu compter sur ces hommes, car ils savaient bien que l'argent promis au roi par l'évêque serait certainement payé par eux.

[1] Homme, dit Guibert de Nogent, qui par sa science dans les lettres et par la pureté de ses mœurs était la lumière de toute la France. Il s'était opposé à l'élection de Gaudry.

La coutume à Laon est que le second jour après Pâques le clergé aille en procession faire une station à l'église de Saint-Vincent. Les bourgeois résolurent de mettre à exécution ce jour-là leurs projets, qui avaient été découverts la veille; mais ils ne le firent pas, parce qu'ils ne savaient pas que tous les grands étaient avec l'évêque. Comme on était déjà arrivé au troisième jour après Pâques, l'évêque, rassuré, renvoya les paysans qu'il avait chargés de défendre les tours et son palais, et qu'il avait forcés d'y vivre à leurs frais.

Le cinquième jour après Pâques, dans l'après-midi, l'évêque s'occupait, avec l'archidiacre Gauthier, de fixer les sommes qu'il voulait faire payer aux bourgeois, quand tout à coup il se fait un grand bruit dans la ville, où le peuple criait : « Commune, commune ! » Des bandes de bourgeois armés d'épées, de haches à deux tranchants, d'arcs, de cognées, de massues et de lances, envahissent l'église de la sainte Vierge Marie, et entrent dans le palais épiscopal. A cette nouvelle, les grands, qui avaient promis à l'évêque de venir le secourir en cas de besoin, arrivèrent de tous côtés. Le châtelain Guinimar, noble vieillard, de belle tournure et de mœurs pures, s'empressa d'accourir, et traversa l'église en courant, n'ayant pour toutes armes que sa pique et son bouclier. A peine fut-il entré dans le vestibule du palais, qu'il reçut à la tête un coup de hache, qui lui fut lancé par Raimbert, qui avait été son compère ; il fut le premier des grands qui fut tué. Quelque temps après, Raynier, qui avait épousé une de mes cousines, arriva au palais; et au moment où il cherchait à pénétrer dans la chapelle épiscopale, il reçut un coup de lance par derrière, et tomba; son corps fut brûlé peu après, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, dans l'incendie du palais. Un troisième, Adon, ardent en paroles et à l'action, mais qui à lui seul ne pouvait lutter contre la foule des assaillants, fut attaqué au moment où il allait entrer dans le palais ; il se défendit

avec vigueur, de la lance et de l'épée, tua trois de ceux qui l'attaquaient, et monta sur une table qui se trouvait dans la cour; mais comme il était couvert de blessures, et surtout aux genoux, il tomba sur la table et se défendit encore longtemps, donnant de rudes coups à ceux qui l'assiégeaient en quelque sorte. A la fin, son corps épuisé fut traversé d'une flèche lancée par un homme du peuple, et bientôt après réduit en cendres pendant l'incendie qui détruisit le palais épiscopal.

La populace insolente attaquait l'évêque au milieu des clameurs les plus affreuses. Le prélat, aidé de quelques soldats, se défendit de son mieux en jetant des pierres et des flèches sur les assaillants; comme autrefois, il se montrait brave et ardent au combat. Ne pouvant espérer de repousser l'attaque du peuple, il prit les habits de l'un de ses domestiques, se sauva dans le cellier, et s'y cacha dans un tonneau dont un fidèle serviteur boucha l'ouverture; Gaudry s'y croyait en sûreté. Les bourgeois courant partout cherchaient où il pouvait être, l'appelant coquin et non pas évêque; ils saisirent un de ses domestiques, mais ils ne purent rien en savoir; un autre leur indiqua par un perfide signe de tête où était son maître; alors, se ruant dans le cellier, ils firent des trous partout et découvrirent enfin leur victime.

Il y avait un certain Teudegaud, scélérat consommé, serf de l'église de Saint-Vincent; il avait été longtemps préposé par Enguerrand de Coucy à la recette du péage au pont de Sourdes; il pillait souvent les malheureux voyageurs, les dépouillait et les jetait ensuite dans la rivière, afin de ne pas avoir à craindre leurs plaintes. Dieu seul sait combien il commit de pareils crimes. Compter ses vols et ses brigandages n'est possible à personne. Il portait sur son ignoble visage, si je puis m'exprimer ainsi, l'empreinte des iniquités sans nombre de son cœur. Disgracié par Enguerrand, il s'était jeté aveuglément dans le parti de la commune de Laon;

et comme autrefois il n'avait eu pitié ni pour moine, ni pour clerc, ni pour étranger, ni pour l'âge, ni pour le sexe, il prit pour lui le soin de tuer l'évêque. Chef du complot qui s'exécutait, il s'efforçait de découvrir la retraite du prélat, pour lequel il avait une haine qui dépassait celle de tous ses complices.

Ces gens cherchaient donc l'évêque dans chaque tonneau. Teudegaud s'étant arrêté devant la tonne où s'était réfugié le malheureux Gaudry, il en fit enlever l'ouverture. Tous demandèrent qui était caché là, et Teudegaud le frappa d'un bâton; mais le malheureux évêque ne pouvait desserrer ses lèvres glacées de terreur, et à peine put-il répondre : « C'est un malheureux prisonnier. » L'évêque avait coutume d'appeler Teudegaud, en se moquant et à cause de sa figure de loup, Isengrin, nom que quelques gens donnent ordinairement au loup; aussi le brigand dit à l'évêque : « Ah! c'est donc le seigneur Isengrin qui est caché dans ce tonneau. » Gaudry, qui, bien que pécheur, était cependant l'oint du Seigneur, fut tiré du tonneau par les cheveux, accablé de coups et traîné au grand jour dans le cul-de-sac du cloître des clercs, devant la maison du chapelain Godefroi. Le malheureux supplia ces furieux d'avoir pitié de lui; il leur promet qu'il ne sera plus leur évêque; il s'engage à leur donner de grosses sommes d'argent et à quitter le pays; on ne lui répond que par des injures. Un d'eux, nommé Bernard de Bruyères, lève sa hache et fait sauter la cervelle de la tête de cet homme sacré, quoique pécheur; avant qu'il soit tombé, un autre conjuré lui assène un coup qui lui coupe la figure en travers; alors il rend l'âme. Mais, non assouvis, ses meurtriers lui brisent les os des jambes et le criblent de blessures. Teudegaud, voyant l'anneau pastoral au doigt de celui qui tout à l'heure était encore évêque, essaye de le prendre, et y trouvant difficulté, il coupe avec l'épée le doigt du pauvre mort et prend l'anneau. Enfin, le cadavre de

Gaudry est dépouillé de ses vêtements et jeté nu dans un coin, devant la maison de son chapelain; les passants lancent d'ignobles railleries sur ce corps étendu dans la rue, et le couvrent de terre, de pierres et de boue.

Une partie de la populace furieuse se précipita vers la maison de Raoul, maître d'hôtel de l'évêque; c'était un homme petit, mais d'une âme héroïque. Il avait revêtu son casque et une bonne armure, et se préparait à résister avec énergie; mais quand il vit ses ennemis si nombreux, il eut peur qu'ils ne missent le feu à sa maison, alors il jeta ses armes, s'avança désarmé au milieu d'eux, et implora leur pitié au nom de la croix; mais Dieu s'était retiré de lui : aussi on le renversa et on le tua sans pitié.

Ce fut de la maison du trésorier, qui, par une simonie évidente, était en même temps archidiacre, que le feu de l'incendie s'étendit en rampant jusque sur l'église. Les murs de la cathédrale avaient été splendidement décorés de tentures et de tapisseries en l'honneur des fêtes qu'on célébrait en ce moment; aussitôt qu'elles furent atteintes par le feu, des voleurs s'emparèrent de quelques-unes des tentures de drap; les tapisseries furent brûlées. Les plaques d'or qui décoraient l'autel, les tombeaux des saints, l'espèce de cintre qui les recouvre et qu'on appelle couvercle, tout devint la proie des flammes. Un des plus nobles clercs, qui s'était caché sous un de ces couvercles et n'osait en sortir de peur de tomber au milieu des bourgeois, se vit bientôt entouré par les flammes; il courut alors vers le siége épiscopal, cassa avec le pied le châssis vitré qui l'entourait, sauta en bas et s'échappa.

Le crucifix de Notre-Seigneur, richement doré et orné de pierreries, et accompagné d'un vase de saphir placé sous les pieds de la sainte image, fut complétement fondu; il avait beaucoup perdu de sa valeur quand on le retira des décombres.

Il est utile de raconter ce qui arriva aux femmes des grands pendant cette horrible sédition. L'épouse d'Adon, voyant son mari qui se préparait à marcher au secours de l'évêque, au premier signe de la révolte, comprit qu'une mort prochaine menaçait son mari; elle le pria de la pardonner si par hasard il avait à se plaindre d'elle. Tous deux se tinrent longtemps serrés dans les bras l'un de l'autre, en sanglotant, et se donnèrent le triste baiser d'un dernier adieu, cette femme disant à son mari : « Pourquoi m'abandonnes-tu ainsi à la fureur des bourgeois ? » Adon lui prit la main, et la passa sous son bras gauche, tenant toujours sa lance de l'autre côté ; il ordonna à son intendant de l'accompagner et de porter son bouclier; mais celui-ci, qui était du nombre des conjurés, non-seulement ne suivit pas son maître, mais le poussa rudement par derrière, en l'injuriant et en méconnaissant l'autorité de celui dont il était le serf et qu'il venait de servir à table quelques instants auparavant. Adon parvint cependant à protéger sa femme contre les séditieux, et la cacha dans la demeure d'un portier de l'évêque; mais cette malheureuse femme, quand le palais épiscopal fut attaqué et incendié, se sauva sans savoir où elle se réfugierait. Des femmes de bourgeois, qu'elle avait offensées, la prirent, la battirent et lui enlevèrent ses vêtements ; elle prit alors un habit de religieuse, et se sauva à l'aide de ce déguisement dans le monastère de Saint-Vincent.

Quant à ma cousine, après le départ de son mari, abandonnant tout le mobilier de sa maison et n'emportant que la robe qui la couvrait, elle escalada le mur qui entourait son verger, et se réfugia dans la cabane d'une pauvre femme qui lui fit bon accueil. Bientôt après, voyant l'incendie se développer, cette infortunée se jeta sur la porte que la vieille avait fermée par dehors, brisa à coups de pierre la serrure, se revêtit de l'habit de religieuse d'une de ses parentes, s'enveloppa

d'un voile, et crut qu'elle pourrait trouver un asile dans le monastère ; mais, s'apercevant que le feu était à ce couvent, elle revint sur ses pas, et se cacha dans une maison encore plus éloignée du centre de la ville. Ayant appris le lendemain que ses parents la cherchaient, elle alla vers eux, mais elle apprit alors la mort de son mari, et son désespoir se changea en une véritable fureur. D'autres femmes, par exemple l'épouse et les filles de Guinimar, se cachèrent dans les retraites les plus misérables ; plusieurs autres firent de même.

L'archidiacre Gautier était, avons-nous dit, avec l'évêque lorsqu'on attaqua le palais ; comme il avait toujours jeté de l'huile sur le feu, il sauta par une fenêtre dans le verger, escalada le mur, se sauva par des chemins de traverse au milieu des vignes, la tête nue, et gagna le château de Montaigu. Les bourgeois, qui ne le trouvaient pas, disaient en se moquant de lui, que la peur l'avait fait sauver dans les égouts. L'épouse de Roger, seigneur de Montaigu, qui se nommait Hermengarde, était ce jour-là à la ville, parce que son mari avait succédé, je crois, à Gérard dans les fonctions de châtelain de l'abbaye ; Hermengarde et la femme de Raoul, maître d'hôtel de l'évêque, se couvrirent d'habits de religieuse, et se réfugièrent dans le monastère de Saint-Vincent. Le fils de Raoul, à peine âgé de six ans, ne fut pas si heureux : un homme l'emportait sous son manteau pour le sauver, lorsqu'un de ces méchants rebelles le rencontra, le força de lui montrer ce qu'il tenait caché sous sa cape, et tua le pauvre enfant dans les bras mêmes du fidèle serviteur.

Pendant le jour de la rébellion, et toute la nuit qui suivit, clercs, femmes et tous autres fuyards s'échappèrent au travers des vignes ; on n'hésitait pas à revêtir les hommes d'habits de femme, et les femmes d'habits d'homme. Le feu faisait de tels progrès et le vent jetait les flammes avec tant de force sur le monas-

tère de Saint-Vincent, que les moines craignaient avec raison de voir l'incendie consumer tout ce qu'ils possédaient. Pour ceux qui s'étaient réfugiés dans le monastère, ils étaient pleins de terreur, comme si les épées fussent déjà sur leur tête.

Gui, l'archidiacre et trésorier, ne se trouva pas par bonheur à Laon quand éclata la révolte ; il était allé, avant les fêtes de Pâques, à Sainte-Marie de Versigny, pour y faire ses dévotions ; aussi les meurtriers déploraient spécialement son absence.

L'évêque et les principaux seigneurs massacrés, les bourgeois attaquèrent les maisons de tous ceux qui vivaient encore. Pendant toute la nuit ils bloquèrent la maison de Guillaume, fils de cet Haduin qui, loin de comploter la mort de Gérard, avait été dès le matin prier à l'église avec ce malheureux qu'on allait assassiner. Les rebelles employaient toutes leurs forces à jeter bas les murs de sa maison, en se servant du feu, de pioches, de haches et de crocs ; les assiégés résistaient énergiquement, mais enfin Guillaume fut obligé de se rendre. Par un miracle du Tout-Puissant, les bourgeois ne lui firent aucun mal, et se contentèrent de le mettre aux fers, et cependant ils le haïssaient plus que tout autre. Ils se conduisirent de même avec le fils de ce châtelain. Il y avait chez ce Guillaume un jeune homme appelé aussi Guillaume, qui était domestique de l'évêque et qui prit une part active à la défense de cette maison. Quand les bourgeois l'eurent prise, quelques-uns lui demandèrent s'il savait si l'évêque était mort ou non ; il leur dit qu'il ne savait pas ; enfin, une partie des insurgés avait massacré l'évêque, les autres avaient enlevé d'assaut le palais et ne savaient pas ce qui s'était passé ailleurs. En allant çà et là, ils rencontrèrent enfin le cadavre de Gaudry, et ordonnèrent à Guillaume de leur dire à quel signe ils pourraient reconnaître si le corps qui était étendu par terre était celui de l'évêque. La tête et le visage de ce malheureux

étaient tellement criblés de blessures et défigurés, qu'on ne distinguait plus aucun de ses traits. Le jeune Guillaume leur dit : « Quand l'évêque vivait, il me souvient qu'il se plaisait à raconter des faits de guerre, pour lesquels il eut toujours trop de penchant, pour son malheur ; il disait souvent qu'un jour, dans un simulacre de combat, au moment où, monté sur son cheval, il attaquait en plaisantant un chevalier, celui-ci le blessa avec sa pique au-dessous du cou, vers le gosier. » Ils cherchèrent alors, et trouvèrent en effet la cicatrice.

L'abbé de Saint-Vincent, Adalbéron, ayant appris la mort de l'évêque, voulut aller à l'endroit où l'on avait commis le crime ; il renonça à ce projet, parce qu'on l'assura que s'il osait se montrer au peuple furieux, il serait infailliblement tué comme l'évêque. Tous ceux qui furent témoins de ces troubles assurent que le jour où ils commencèrent ne fit qu'un avec le jour suivant, qu'il n'y eut pas de nuit entre les deux journées, et que nulle apparence d'obscurité ne fit croire que le soleil s'était couché. Quand je leur disais que c'était la clarté des flammes qui en avait été la cause, ils affirmaient, ce qui était vrai, que dès le premier jour l'incendie avait été arrêté. Un fait certain, c'est que le feu fit de tels ravages dans le monastère des filles du Seigneur, que plusieurs religieuses furent entièrement brûlées.

Tous ceux qui passaient près du cadavre de l'évêque, étendu par terre, ne manquaient pas de jeter dessus quelque ordure et de l'accabler d'injures et de malédictions ; personne ne pensait à l'enterrer. Maître Anselme qui, le jour de l'émeute, s'était bien caché, supplia le lendemain les rebelles de permettre qu'on donnât la sépulture à Gaudry, qui, après tout, avait porté le titre et les insignes d'évêque. Ils y consentirent, mais avec peine. Le corps de l'évêque, traité avec autant de mépris qu'on en aurait eu pour un chien, était resté étendu dans la poussière et tout nu. Anselme le fit re-

lever, couvrir d'un drap et porter à Saint-Vincent. On ne saurait dire quelles insultes et quelles menaces on prodigua à ceux qui firent les funérailles de l'évêque, et quelles injures outrageantes furent adressées à son corps. Quand le corps fut arrivé à l'église, on ne fit aucune des prières et des cérémonies prescrites pour l'enterrement, non pas d'un évêque, mais du dernier des chrétiens. On jeta son cadavre dans une fosse à moitié creusée ; on le pressa tellement sous une planche si étroite, que le ventre faillit crever. Ceux qui lui donnaient la sépulture n'étaient pas bien disposés pour lui ; et les assistants les poussaient encore par leurs discours à traiter ces restes aussi indignement que possible. Le jour de son enterrement, les moines de Saint-Vincent ne célébrèrent pour lui aucune messe dans leur église ; que dis-je ce jour-là ? il en fut de même pendant longtemps, et ces religieux tremblaient pour ceux qui étaient venus leur demander un asile aussi bien que pour eux-mêmes.

On vit peu de temps après, ce qui est bien triste à raconter, la femme et les filles du châtelain Guinimar, malgré leur grande naissance, obligées d'emporter elles-mêmes son cadavre dans une charrette, que les unes traînaient et que les autres poussaient. Quelque temps après, on retrouva dans quelque coin la partie inférieure du corps de Raynier, dont le feu avait détruit la partie supérieure ; ces débris furent mis sur une planche entre deux roues, et emmenés ainsi par un paysan de ses terres et une jeune fille noble de sa famille. On montra à l'enterrement de ces deux hommes beaucoup plus de compassion qu'à celui de l'évêque ; ainsi, comme le dit le Livre des Rois, le jugement de Dieu leur fut favorable, afin que leur mort fût un objet de pitié pour tous les hommes honnêtes. En effet, ils ne s'étaient jamais montrés méchants dans aucune circonstance, et ils n'avaient pas pactisé avec les assassins de Gérard. On ne parvint que longtemps après ces journées de ré-

volte et d'incendie à retrouver quelques débris du corps d'Adon, et on les enveloppa dans un petit morceau de drap jusqu'au moment où l'archevêque de Reims vint à Laon pour purifier l'église. Ce prélat étant allé au monastère de Saint-Vincent, célébra d'abord une messe solennelle pour la mémoire de l'évêque et de ceux de son parti qui avaient été tués. Ce même jour, on enterra plusieurs victimes de l'insurrection, et la vieille mère du maître d'hôtel Raoul apporta son corps et celui de son fils, tué encore enfant; on plaça sur la poitrine du père le cadavre de l'enfant, et on leur donna sans beaucoup de cérémonie la sépulture.

Le sage et vénérable archevêque, après avoir fait placer plus convenablement les restes de quelques-uns des morts, et célébré la messe en mémoire de tous, et au milieu des sanglots de leurs parents, suspendit un instant l'office divin pour parler sur ces abominables institutions de communes, où l'on voit, contre toute justice et tout droit, les serfs secouer la légitime autorité de leurs seigneurs. « Serviteurs, dit l'archevêque, l'apôtre [1] a écrit que vous soyez soumis respectueusement à vos maîtres ; » et pour que les serviteurs ne puissent justifier leurs révoltes par la dureté et l'avarice de leurs maîtres, écoutez encore ces autres paroles de l'apôtre : « Soyez soumis non-seulement aux maîtres bons et doux, mais même à ceux qui sont durs et méchants. » Aussi les canons lancent-ils l'anathème contre ceux qui, sous prétexte de religion, excitent les serviteurs à désobéir à leurs maîtres ou à s'enfuir en quelque lieu que ce soit, et à plus forte raison à leur résister par la force. Aussi c'est ce principe qui fait qu'on ne doit recevoir ni dans la cléricature, ni dans les ordres sacrés, ni dans aucun ordre de moines, que des hommes libres ; et si on reçoit par hasard un serf, on ne doit pas le garder contre la volonté de son maître, lorsqu'il

[1] Épitre de saint Pierre, ch. II, v. 18.



le réclame. » L'archevêque fit valoir souvent ces raisons dans les discussions qui eurent lieu soit devant le roi, soit dans les assemblées publiques. Mais en parlant de ces faits nous avons dérangé l'ordre du récit ; il faut revenir maintenant à la suite des événements.

Les bourgeois avaient enfin réfléchi sur le nombre et l'horreur des crimes qu'on venait de commettre ; ils commençaient à avoir peur, et craignaient le jugement du roi. Cela produisit que ces hommes, au lieu de chercher un remède à leurs malheurs, ajoutèrent un nouveau mal à leurs maux anciens ; ils se décidèrent d'appeler à leur secours, pour les défendre contre la vengeance du roi, Thomas de Coucy[1]. Ce Thomas, dès sa jeunesse, détroussait les pauvres et les pèlerins ; il avait contracté plusieurs mariages incestueux, et il était parvenu à une grande puissance, bien dangereuse pour tous les faibles. La férocité de ce Thomas est tellement incroyable dans notre siècle, que quelques gens même des plus cruels sont plus avares du sang de vils bestiaux que Thomas ne l'est du sang des hommes. Il n'est pas satisfait de tuer avec l'épée et de commettre son crime tout d'un coup, comme font les autres ; il soumet ses victimes à d'horribles supplices. S'il voulait forcer les prisonniers, de quelque rang qu'ils fussent, à se racheter, il les pendait par les pouces ou par d'autres parties du corps, et leur chargeait les épaules d'une grosse pierre pour augmenter encore leur poids ; et se promenant au-dessous de ces malheureux, s'ils refusaient de payer ce qu'il exigeait, il les frappait avec fureur à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils cédassent ou qu'ils mourussent dans d'affreuses souffrances.

Personne ne sait combien il a fait mourir de gens dans ses cachots par la faim, la pourriture et les tortures. Il y a deux ans, il allait sur la montagne de Soissons secourir quelqu'un contre les paysans révoltés ; trois de

[1] Seigneur de Marle.

ces paysans se cachèrent dans une caverne ; il arriva à l'entrée, enfonça sa lance dans la bouche de l'un de ces hommes, et le fer traversant le corps tout entier sortit par le fondement. Il tua ensuite les deux autres. Un jour, un de ses prisonniers ne pouvant marcher, à cause d'une blessure, Thomas lui demanda pourquoi il ne s'en allait pas ; et sur sa réponse qu'il ne pouvait pas le faire : « Attends, dit Thomas, tu vas marcher plus vite. » Alors il saute à bas de son cheval, et coupe les pieds à ce pauvre homme, qui en mourut incontinent. A quoi sert-il d'ailleurs de raconter de pareilles abominations, nous allons avoir à en raconter bien d'autres. Revenons donc à notre sujet.

Tel était l'homme que les bourgeois. pour compléter leurs malheurs, mirent à leur tête, et dont ils implorèrent la protection pour les défendre contre le roi, et auquel ils firent un joyeux accueil quand il entra dans la ville. Après qu'il eut écouté leurs demandes, il tint conseil avec les siens sur ce qu'il devait faire, et tous lui répondirent qu'il n'avait pas assez de forces pour défendre une telle ville contre le roi. Thomas lui-même n'osa pas annoncer cette décision à ces bourgeois frénétiques, tant qu'il était dans la ville ; il les engagea donc à sortir et à venir dans un champ, et il leur dit que quand ils seraient là, il leur ferait connaître sa décision. A un mille de la ville, il leur dit : « Laon est la tête du royaume ; je ne suis pas en état de défendre cette ville contre le roi ; si vous le redoutez, suivez-moi dans ma terre, vous trouverez en moi un défenseur. » Consternés par ces paroles, mais troublés par le souvenir de leurs crimes, les bourgeois, croyant voir déjà le roi à leurs trousses, suivirent Thomas. Teudegaud, l'assassin de l'évêque, qui quelque temps auparavant frappait de l'épée les lambris et les voûtes de l'église de Saint-Vincent et sondait les cellules des moines pour y trouver quelque fugitif à tuer, et qui, portant à son doigt l'anneau de l'évêque, se posait comme le chef de la ville,

Teudegaud n'osa revenir en ville avec ses complices, et alla aussi dans la seigneurie de Thomas. On doit dire cependant que Thomas délivra plusieurs prisonniers, entre autres Guillaume fils de Haduin, qui était resté étranger au meurtre de Gérard.

Cependant la renommée répandit bientôt parmi les serfs et les paysans du voisinage de Laon la nouvelle que la ville était presque déserte ; aussitôt ils se soulèvent, envahissent cette ville abandonnée, et s'emparent des maisons que l'on ne défend point. Gui [1] et Enguerrand [2] apprirent bientôt que Thomas avait abandonné Laon et emmené le peuple avec lui ; ils allèrent à la ville, et trouvèrent les maisons vides d'habitants, mais non de richesses ; ils pillèrent l'argent, les vêtements et les provisions de toute espèce qu'ils trouvèrent. Les paysans de Montaigu, de Pierrepont, de la Fère étaient arrivés avant les gens de Coucy, et avaient déjà mis la ville au pillage ; ils avaient emporté des masses de butin, et cependant ceux qui vinrent après se vantaient qu'ils avaient tout trouvé intact. Le vin et le blé ne valaient pas plus à leurs yeux qu'une de ces choses que l'on trouve par terre par hasard ; ces pillards n'avaient pas l'idée d'emporter ces denrées ; ils les gaspillaient à tort et à travers. Puis des querelles éclatèrent entre eux pour le partage du butin ; tout ce que les petits avaient pris leur fut enlevé par les grands ; si deux hommes en rencontraient un troisième isolé, ils le dépouillaient ; enfin l'état de la ville était vraiment lamentable. Les bourgeois qui avaient suivi Thomas avaient, avant de partir, détruit et brûlé les maisons des clercs et des grands qui étaient leurs ennemis. Maintenant c'était le tour des grands échappés au massacre ; ils enlevaient des maisons des bourgeois émigrés vivres, meubles, gonds et verrous.

[1] Gendre du suivant.
[2] Seigneur de Coucy et père de Thomas de Coucy.

Il n'y avait pas de sûreté même pour un moine ; s'il voulait entrer ou sortir de la ville, il courait le risque qu'on lui volât son cheval, qu'on le dépouillât de ses vêtements, et de rester absolument nu. Les innocents et les coupables s'étaient réfugiés au monastère de Saint-Vincent avec leurs richesses. Combien de fois, ô mon Dieu, ceux qui en voulaient à la personne de ces malheureux, plus encore qu'à leurs trésors, menacèrent-ils les religieux de leurs épées ! C'est ce que fit Guillaume, fils de Haduin. Dans ce moment, il trouva un homme, son compère, auquel il avait promis sûreté pour sa vie et ses membres, et qui sur cela s'était livré à lui de bonne foi. Mais Guillaume, oubliant que le Seigneur l'avait sauvé de la mort, permit aux serviteurs de Guinimar et de Raynier, que l'on avait tués dans l'insurrection, de prendre cet homme et de le faire périr ; le fils du susdit châtelain fit alors attacher le malheureux par les pieds à la queue d'un cheval, et bientôt sa cervelle s'échappa de toutes parts ; puis on le porta au gibet. Il s'appelait Robert, surnommé le mangeur ; il était riche, mais honnête homme. On pendit l'intendant d'Adon, dont j'ai parlé plus haut, qui s'appelait, je crois, Everard, et qui, mauvais serviteur, trahit son maître le jour même où il venait de manger avec lui. Beaucoup d'autres périrent dans les supplices. Il serait d'ailleurs impossible de raconter en détail les violences cruelles que l'on exerça des deux côtés sur les auteurs comme sur les victimes de cette sédition.

CROISADE DE LOUIS VII.

BATAILLE DU MÉANDRE.

1148.

ODON DE DEUIL, *Histoire de la Croisade de Louis VII* (traduit par L. Dussieux).

Odon de Deuil était chapelain de Louis VII et l'accompagna en Orient; à son retour il fut nommé abbé de Saint-Denis, après la mort de Suger.

La route que le roi devait prendre pour aller d'Éphèse à Laodicée, suit le fleuve du Méandre, qui coule entre des montagnes escarpées; il est large et profond, même quand il n'y a pas de crue, et en ce moment il était fort grossi par des pluies abondantes. Le Méandre arrose une vallée assez large, et ses deux rives présentent l'une et l'autre un chemin facile à une troupe nombreuse. Les Turcs s'établirent sur ces deux rives, espérant accabler de flèches notre armée, inquiéter sa marche et défendre les gués du fleuve; s'ils étaient battus, ils savaient qu'ils pouvaient se retirer dans les montagnes. Quand nous arrivâmes en ces lieux, nous vîmes que les Turcs occupaient les montagnes, que d'autres qui étaient dans la plaine se préparaient à harceler l'armée, et que d'autres enfin étaient rassemblés sur l'autre rive, pour nous disputer le passage du fleuve. Le roi mit alors les bagages et les malades au centre de l'armée, plaça les hommes d'armes en avant, en arrière et sur les flancs, s'avança ainsi en sûreté, mais ne fit que peu de chemin en deux jours; les Turcs nous suivaient sur notre flanc, et retardaient notre marche en nous harcelant bien plus qu'en combattant, car ils se hâtaient de fuir, mais ils étaient ardents à nous pour-

suivre. Comme nous étions continuellement et insolemment harcelés par eux et qu'ils nous échappaient sans cesse en fuyant promptement, le roi, ne pouvant les obliger ni à le laisser en repos ni à combattre, se décida à passer le Méandre. Camme il ne connaissait pas les gués, et que les Turcs gardaient les passages, c'était une entreprise pleine de dangers. Le second jour de la marche, vers midi, une partie des Turcs se porta à la suite de notre armée, et le reste sur le fleuve, à un point où nous pouvions facilement entrer dans l'eau, mais où nous devions trouver des difficultés pour en sortir et les attaquer. Alors, ils envoyèrent trois des leurs lancer des flèches sur les nôtres, et au moment où nous tirions nos arcs, les deux troupes ennemies poussèrent de grands cris, et leurs émissaires s'enfuirent. Aussitôt les illustres comtes Thierry de Flandre et Guillaume de Mâcon se jetèrent à leur poursuite, franchirent une rive escarpée, au milieu d'une grêle de flèches, et mirent en déroute les Turcs plus vite que je ne puis le dire; pendant ce temps, et tout aussi heureusement, le roi se lançant de toute la vitesse de son cheval contre les Turcs qui attaquaient l'arrière-garde, les dispersa, et obligea de fuir dans les gorges des montagnes ceux qui avaient d'assez bons chevaux pour échapper à sa poursuite. Nos deux attaques avaient complétement réussi; les deux rives du fleuve et les montagnes étaient couvertes de morts. Un émir fut pris et amené au roi, qui l'interrogea et le fit tuer... En continuant la route que nous suivions, nous approchions des limites des territoires des Grecs et des Turcs, mais les uns et les autres étaient nos ennemis. Les Turcs, pleurant leurs morts, firent appel aux peuples des environs pour venir se venger de nous et nous attaquer en plus grand nombre; mais nous entrâmes le troisième jour à Laodicée, ne craignant pas leurs insolents projets... Le gouverneur de Laodicée, soit qu'il eût peur du roi à cause du crime

qu'il avait commis [1], soit qu'il voulût nous nuire d'une autre manière, fit sortir de la ville tout ce qui pouvait nous être utile, et ne voulant pas employer une ruse déjà connue, il prépara une autre trahison aussi funeste. Ce misérable savait que de Laodicée à Sattalie, où nous ne parvînmes qu'après quinze jours de marche, il ne nous serait pas possible de trouver des vivres, et que nous devions dès lors mourir de faim si nous ne parvenions pas à nous en procurer à Laodicée ; il fit donc enlever de la ville toutes les provisions qui s'y trouvaient et obligea les habitants à en sortir... On résolut d'aller à la recherche des habitants qui s'étaient enfuis dans les gorges des montagnes, de faire la paix avec eux et de les ramener ainsi que leurs provisions ; mais ce projet ne put s'exécuter qu'en partie. On trouva bien les habitants, mais ils ne voulurent pas revenir, et, après avoir perdu toute une journée, on sortit de Laodicée, ayant toujours les Grecs et les Turcs près de nous en avant et en arrière de l'armée. Les montagnes que nous traversions étaient encore couvertes du sang des Allemands [2], et nous avions devant nous les mêmes ennemis qui les avaient massacrés. Le roi, éclairé par le sort de ceux qui l'avaient précédé, et dont il voyait les cadavres, mit son armée en bataille.

Vers le milieu de notre seconde journée de marche, nous arrivâmes devant une montagne très-haute et bien difficile à franchir. Le roi voulait employer toute la journée à la traverser, et était décidé à ne pas s'y arrêter pour dresser ses tentes. Ceux qui arrivèrent les premiers, Geoffroy de Rancogne et l'oncle du roi, Jean de Maurienne, ne trouvant pas d'obstacles et oubliant le roi, qui veillait sur l'arrière-garde, franchirent la

[1] Il avait livré une partie de l'armée de l'empereur Conrad aux Turcs, et avait partagé les dépouilles avec eux.

[2] L'armée de Conrad avait péri presque tout entière en Asie-Mineure par les coups des Turcs, par la trahison des Grecs et par la faim.

montagne et dressèrent leurs tentes de l'autre côté, pendant que le reste de l'armée était encore loin. Cette montagne était escarpée et rocheuse ; il fallait la gravir par une pente très-raide ; sa cime semblait toucher les cieux, et un torrent qui coulait dans le fond de la vallée semblait toucher l'enfer. Tout le monde s'amoncela sur le même point, se pressant, s'arrêtant et oubliant les chevaliers qui étaient en avant ; les bêtes de somme tombaient du haut des rochers et entraînaient dans leur chute jusqu'au fond de l'abîme tous ceux qu'elles rencontraient. Des blocs de rocher qui se déplaçaient occasionnaient aussi de grands malheurs, et ceux des nôtres qui se dispersaient pour trouver de meilleurs chemins couraient le risque de tomber ou d'être entraînés par les autres.

Les Turcs et les Grecs lançaient des flèches pour empêcher ceux qui étaient tombés de se relever; puis ils se réunirent pour attaquer cette foule en désordre, se réjouissant de ce qu'ils voyaient, car ils espéraient en tirer un grand avantage avant la nuit. Le jour finissait, et le défilé se remplissait de plus en plus des débris de notre armée. Excités par ces premiers succès, nos ennemis, plus audacieux, attaquent notre corps d'armée, car ils ne craignent plus l'avant-garde et ne voient pas encore l'arrière-garde. Ils frappent donc et tuent, et le pauvre peuple, sans armes, tombe ou fuit comme un troupeau de moutons. L'immense clameur qui s'éleva jusqu'aux cieux arriva aussi aux oreilles du roi ; il fit alors tout ce qu'il pouvait, mais le ciel ne lui envoya d'autre secours que la nuit, qui mit quelque terme à nos maux. Pendant ce temps, en ma qualité de moine, je ne pouvais que prier Dieu ou encourager les autres à se bien battre ; on m'envoya auprès de l'avant-garde : je dis ce qui se passait. Tous, consternés, coururent à leurs armes, et voulurent revenir en arrière ; mais l'âpreté des lieux et les ennemis qui s'étaient portés au-devant d'eux les empêchaient d'avancer. Pen-

dant ce temps, le roi était seul au milieu de ce danger avec quelques barons; il n'avait auprès de lui ni chevaliers soldés ni écuyers armés d'arcs, car il ne s'était pas préparé pour traverser ces défilés, et il avait été convenu qu'on ne les passerait que le lendemain. Le roi, oubliant sa propre vie pour sauver ceux que l'ennemi tuait en foule, franchit les derniers rangs, et lutta vigoureusement contre les Turcs, qui attaquaient avec acharnement le corps du milieu; il combattit avec la plus grande témérité contre ces infidèles, cent fois plus forts que lui, et qui de plus avaient tout l'avantage du terrain; les chevaux, en effet, sur ce terrain en pente ne pouvaient pas courir, et comme il était impossible de charger vivement, les coups étaient moins assurés; les nôtres frappaient de leurs lances avec vigueur, mais sans être aidés par la course de leurs chevaux, et pendant ce temps l'ennemi lançait ses flèches à l'abri des arbres et des rochers.

Cependant les nôtres, dégagés par le roi, se retiraient avec leurs bagages, abandonnant le roi et les barons, exposés à tout le danger. Si Dieu ne nous en avait donné l'exemple, nous déplorerions que les maîtres se fissent tuer pour sauver leurs serviteurs. Les plus belles fleurs de la France périrent dans ce combat, avant d'avoir porté leurs fruits dans la ville de Damas. Ce récit me fait pleurer amèrement et gémir du plus profond de mon cœur. Un homme sage trouvera cependant une consolation, en pensant que le souvenir de leur courage durera autant que le monde, et, qu'étant morts avec une foi ardente et purifiés de leurs erreurs, ils ont obtenu la couronne du martyre. Ils combattent donc, et chacun d'eux, pour venger au moins sa mort, tue tout autour de lui des masses d'ennemis; mais les Turcs reviennent sans cesse, et toujours plus nombreux; ils tuent les chevaux, qui aidaient au moins les chevaliers à supporter le poids de leur armure. Obligés, ainsi de combattre à pied, les chevaliers revêtus de leur

armure se précipitent au plus épais de l'ennemi, où ils se noient comme dans la mer; puis, séparés les uns des autres, ils sont bientôt tués et dépouillés.

Au milieu de cette mêlée, l'escorte du roi, peu nombreuse, mais illustre, se sépara de sa personne; quant à lui, il conserva son courage de roi, et, agile et vigoureux, il saisit les branches d'un arbre que Dieu avait mis là pour son salut, et s'élança sur le haut d'un rocher. Les ennemis, en grand nombre, coururent à sa poursuite pour le faire prisonnier; d'autres, plus éloignés, l'accablaient de leurs flèches. Mais Dieu permit que sa cuirasse résistât aux flèches, et il put défendre son rocher, avec son épée rouge de sang, en coupant les mains et les têtes d'un grand nombre de Turcs. Convaincus qu'il serait difficile de le prendre, et ne sachant pas à qui ils avaient à faire, craignant aussi que de nouveaux combattants n'arrivassent à son secours, les Turcs renoncèrent à attaquer le roi, et allèrent enlever les dépouilles du champ de bataille.

Le gros de l'armée, qui s'avançait avec les bagages, n'avait pas fait beaucoup de chemin, car plus il arrivait de monde, plus la marche de cette foule, au milieu des défilés, devenait difficile et lente. Le roi, après avoir cheminé quelque temps à pied, rejoignit l'armée, remonta à cheval, et continua sa route par une soirée obscure. Enfin, les chevaliers de l'avant-garde arrivèrent tout haletants; lorsqu'ils virent le roi seul, couvert de sang et harassé de fatigue, ils gémirent, comprenant ce qui s'était passé sans avoir besoin de le demander, et pleurèrent amèrement la mort des compagnons du roi, qui étaient plus de quarante. Cependant ceux qui survivaient étaient encore nombreux et pleins de courage; mais la nuit était venue, et l'autre côté de la profonde vallée était couvert d'ennemis, de sorte qu'il n'était pas possible de les attaquer. Les chevaliers se réunirent vers la tente du roi, et au milieu de leur douleur ils avaient la consolation de voir leur seigneur

sain et sauf. Personne ne dormit pendant cette nuit, chacun attendant quelqu'un des siens, qu'il ne devait plus revoir, ou accueillant avec joie ceux qui revenaient dépouillés et ne s'affligeant pas de ce qu'ils avaient perdu. Tout le monde disait que Geoffroy de Rancogne devait être pendu pour ne pas avoir suivi les ordres du roi ; le peuple aurait voulu que l'on pendît également l'oncle du roi, qui était aussi coupable que Geoffroy ; mais Jean de Maurienne le sauva : tous deux étaient coupables, mais comme on ne pouvait punir l'oncle du roi, il était impossible de condamner l'autre.

Le jour du lendemain ayant paru, sans dissiper toutefois les ténèbres de notre tristesse, nous permit de voir les Turcs joyeux, couverts de nos dépouilles et occupant les montagnes avec des forces considérables. Les nôtres, dépouillés de leurs biens et pleurant leurs compagnons morts, devinrent prudents, mais trop tard, se rangèrent en bon ordre et se tinrent sur leurs gardes... Déjà la faim tourmentait les chevaux qui n'avaient plus à manger depuis quelques jours qu'un peu d'herbe; les vivres commençaient aussi à manquer aux hommes, et nous avions à faire douze journées de marche. Les Turcs, comme les bêtes féroces dont la cruauté augmente quand elles ont goûté le sang, nous harcelaient avec plus d'ardeur depuis qu'ils avaient commencé à nous enlever du butin. Le maître du Temple, Éverard des Barres, d'une grande piété et d'un courage qui servait de modèle aux chevaliers, résistait avec ses Frères à l'ennemi, défendant vigoureusement ce qui appartenait à eux et aux autres.

Le roi les imitait volontiers et voulait que toute l'armée suivît ce noble exemple, parce qu'il savait que si les forces sont abattues par la faim, le courage ranime les cœurs. Il fut donc décidé que, dans ce péril, tout le monde s'unirait fraternellement avec les Frères du Temple, riches et pauvres, jurant de ne point abandonner le camp et d'obéir ponctuellement aux maîtres

qu'on leur donnerait. On reconnut pour maître un nommé Gilbert, auquel on donna des adjoints, et Gilbert mit sous les ordres de chacun d'eux cinquante chevaliers. Il leur fut ordonné de résister aux attaques des Turcs, qui nous harcelaient sans relâche, et d'obéir à l'ordre de revenir sur-le-champ en arrière quand ils auraient fait une certaine résistance et qu'on les rappellerait. On leur assigna la place qu'ils devaient occuper, afin que celui qui devait être au premier rang ne se trouvât pas au second, et qu'il n'y eût pas de désordre. Ceux que la nature ou la mauvaise fortune de la guerre avait mis à pied, beaucoup de nobles en effet ayant perdu leur argent et leurs chevaux, marchaient contre leur usage avec la piétaille, et furent placés à l'arrière-garde et armés d'arcs afin de pouvoir riposter aux flèches de l'ennemi. Le roi voulait se soumettre à cette loi générale d'obéissance; mais personne n'osa lui donner un autre ordre que celui d'avoir avec lui un corps nombreux de chevaliers, et, en sa qualité de maître et protecteur de tous, de se porter avec ce corps au secours des points les plus faibles.

Nous marchâmes en avant, suivant la règle établie; nous descendîmes des montagnes, joyeux d'entrer dans la plaine, et protégés par nos défenseurs, nous supportions sans éprouver de perte les attaques de nos insolents ennemis. Nous arrivâmes à deux rivières éloignées d'un mille l'une de l'autre et très-difficiles à traverser à cause des marais profonds au milieu desquels elles coulaient. La première étant franchie, on attendit sur l'autre rive que l'arrière-garde eût passé, et pendant ce temps nous tirions de la vase les pauvres bêtes de somme qui s'y enfonçaient. Enfin les derniers chevaliers et la piétaille passèrent pêle-mêle avec les Turcs, mais sans éprouver de perte, parce qu'on se défendait mutuellement et avec beaucoup de courage.

On se dirigea vers la seconde rivière, et il fallait passer entre deux rochers, du haut desquels nous pou-

vions être criblés de flèches. Les Turcs s'élancèrent vers ces rochers, mais nos chevaliers s'établirent avant eux sur l'un des deux; les Turcs occupèrent l'autre, mais notre piétaille les en chassa tout de suite. Pendant qu'ils étaient ainsi jetés en bas du rocher, quelques chevaliers pensèrent qu'on pouvait les tourner entre les deux rivières et leur couper la retraite. Le maître leur en donna la permission, et ils attaquèrent les Turcs; un grand nombre poussé dans les marais y trouva à la fois la mort et un tombeau. Pendant que les nôtres, furieux, massacraient les fuyards et les poursuivaient sans relâche, la faim leur semblait moins vive et la journée plus heureuse.

Les Turcs et les Grecs s'y prenaieut de plusieurs manières pour nous anéantir, et, autrefois ennemis, ils s'étaient réunis dans ce but. Ils emmenaient leur bétail, brûlaient et détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Aussi nos chevaux, épuisés de faim et de fatigue, tombaient sur le chemin avec ce qu'ils portaient, tentes, vêtements, armes; nous brûlions tous ces objets afin que l'ennemi ne s'en emparât point; on ne conservait que ce que les pauvres pouvaient emporter. L'armée se nourrissait de chair de cheval, et n'en manquait pas; les chevaux qui ne pouvaient plus servir au transport servaient à nourrir les hommes, et tous mangeaient de la chair de cheval, même les riches, qui y ajoutaient de la farine cuite sous la cendre. C'est ainsi que les souffrances de la faim furent apaisées, et grâce à notre association fraternelle, nous battîmes quatre fois les Turcs; enfin à force de soins et de prudence nous pûmes arriver à Sattalie.

BATAILLE DE TIBÉRIADE.

1187.

IBN-ALATIR, traduit par Reinaud dans la *Bibliothèque des Croisades*.

Ibn-Alatir, historien arabe, mourut en 1233. Il fut attaché à Zengui, prince de Mossoul et d'Alep, et à Saladin; il a vu les événements qu'il raconte, et est l'auteur d'une *Histoire des Atabeks* et d'une *Chronique complète*.

Le samedi matin, les musulmans sortirent de leur camp en ordre de bataille; les Francs s'avançaient aussi, mais déjà affaiblis par la soif qui les tourmentait. De part et d'autre l'action commença avec fureur. La première ligne musulmane lança une nuée de flèches semblable à une nuée de sauterelles. Les flèches firent un grand ravage parmi les cavaliers chrétiens. L'infanterie chrétienne s'était ébranlée pour se porter vers le lac et y faire de l'eau; aussitôt Saladin courut se placer sur son passage, animant les musulmans de la voix et du geste. Tout à coup un des jeunes mameloucks du sultan, emporté par son ardeur, s'élança sur les chrétiens, et fut tué après des prodiges de bravoure. Les musulmans s'avancèrent pour venger sa mort, et firent un grand carnage des infidèles. Bientôt il n'y eut plus pour les chrétiens d'espoir de salut. Le comte de Tripoli essaya de se frayer un passage. Taki-Eddin, neveu du sultan, était placé en face; quand il vit le comte s'avancer en désespéré, il fit ouvrir les rangs, et le comte se sauva avec sa suite[1]. L'armée chrétienne était alors dans une situation horrible. Comme le sol où elle combattait était couvert de bruyères et d'herbes sèches, les musulmans

[1] Les auteurs chrétiens disent que la fuite du comte Raymond était concertée avec l'ennemi.

y mirent le feu et allumèrent un vaste incendie. Ainsi la fumée, la chaleur du feu, celle du jour et celle du combat, tout se réunit contre les chrétiens. Ils furent si consternés, que peu s'en fallût qu'ils ne demandassent quartier. A la fin, voyant qu'il n'y avait plus de salut, ils fondirent sur les mulsumans avec tant d'impétuosité, que sans le secours de Dieu on n'aurait pu leur résister. Cependant à chaque attaque ils perdaient du monde et s'affaiblissaient; enfin, ils furent entourés de toutes parts et repoussés jusqu'à une colline voisine, près du hameau de Hittin. Là, ils essayèrent de dresser quelques tentes et de se défendre. Tout l'effort du combat se porta de cè côté. Les musulmans s'emparèrent de la grande croix que les chrétiens appellent la vraie croix, et dans laquelle se trouve un morceau de celle sur laquelle ils prétendent que fut attaché le Messie[1]. La perte de cette croix leur fut plus sensible que tout le reste; dès lors ils se regardèrent comme perdus. Le roi n'eut bientôt plus autour de lui sur la colline que 150 cavaliers des plus braves. Afdal était alors auprès

[1] Les musulmans ne veulent pas croire que Jésus-Christ soit mort sur la croix. Ils disent qu'au moment où les Juifs allaient le faire mourir, Dieu envoya un de ses anges pour l'appeler au ciel, et mit à sa place un homme du commun, qui fut crucifié pour lui. (Voy. REINAUD, *Description du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 181.)

Voici comment Emad-Eddin, qui se trouvait présent à la bataille, raconte la prise de la vraie croix. « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'impies (de chrétiens) se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles (les chrétiens) fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes; ils la portaient les jours de grande solennité, et lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre; celui qui l'aurait abandonnée ne pouvait plus jouir de la paix de l'âme. La prise de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi. Rien ne put les consoler de cette perte. Ils l'adorent; elle est leur Dieu; ils se prosternent devant elle, et l'exaltent dans leurs cantiques. En la possédant, ils croient jouir de tous les biens de la terre; ils la rachèteraient volontiers de leur propre sang; ils espéraient par son moyen obtenir la victoire. » (*Note de Reinaud.*)

du sultan son père. « J'étais, disait-il lui-même dans la suite, à côté de mon père quand le roi des Francs se fut retiré sur la colline; les braves qui étaient autour de lui fondirent sur nous et repoussèrent les musulmans jusqu'au bas de la colline. Je regardai alors mon père, et j'aperçus la tristesse sur son visage. « Faites mentir le diable! » cria-t-il aux soldats en se prenant la barbe. A ces mots, notre armée se précipita sur l'ennemi et lui fit regagner le haut de la colline; et moi de m'écrier : « Ils fuient, ils fuient! » Mais les Francs revinrent à la charge, et s'avancèrent de nouveau jusqu'au pied de la colline, puis furent repoussés encore une fois; et moi de m'écrier derechef : « Ils fuient, ils fuient! » Alors mon père me regarda et me dit : « Tais-toi, ils ne seront vraiment défaits que lorsque le pavillon du roi tombera. » Or, il finissait à peine de parler, que le pavillon tomba. Alors mon père descendit de cheval, se prosterna devant Dieu, et lui rendit grâce en versant des larmes de joie. »

Voici comment le pavillon du roi tomba. Quand les Francs, retirés sur la colline, attaquèrent les musulmans avec tant de furie, c'est qu'ils souffraient horriblement de la soif et qu'ils voulaient s'ouvrir un passage. Se voyant repoussés, ils descendirent de cheval, et s'assirent par terre. Alors les musulmans montèrent sur la colline, et renversèrent la tente du roi. Tous les chrétiens qui s'y trouvaient furent faits prisonniers. On remarquait dans le nombre, outre le roi, le prince Geoffroy, son frère, Renaud, seigneur de Carac, le seigneur de Gébail, le fils de Honfroy, le grand-maître des Templiers, et plusieurs Hospitaliers et Templiers. En voyant le nombre des morts on ne croyait pas qu'il y eût des prisonniers, et en voyant les prisonniers, on ne croyait pas qu'il y eût des morts. Jamais les Francs, depuis leur invasion en Palestine, n'avaient essuyé une telle défaite. Moi-même, un an après, je passai sur le champ de bataille, et j'y vis les ossements amoncelés; il y en avait

aussi d'épars çà et là, sans compter ce que les torrents et les animaux carnassiers avaient emporté sur les montagnes et dans les vallées.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES LATINS.

1203-1204.

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN, *De la conquête de Constantinople* (mis en français moderne par L. Dussieux).

Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne et l'un des principaux acteurs de la quatrième croisade, mourut vers 1213. Ses mémoires, une des plus charmantes œuvres d'histoire de notre ancienne littérature, s'étendent de 1198 à 1207.

LES CROISÉS ARRIVENT A CONSTANTINOPLE.

Après avoir relâché à Andros et à Abydos, les croisés se dirigent sur Constantinople.

Ils partirent tous ensemble du port d'Abydos. Vous eussiez pu voir alors le bras de Saint-Georges[1] couvert et comme fleuri de nefs et de galères, et c'était merveille de regarder ce beau spectacle. Ils remontèrent le bras de Saint-Georges jusqu'à Saint-Etienne, abbaye qui est à trois lieues de Constantinople, et alors ils virent cette ville dans tout son ensemble. Les matelots jetèrent l'ancre. Vous pouvez savoir que beaucoup admirèrent Constantinople, qui ne l'avaient jamais vue et qui ne pouvaient pas croire qu'une si grande ville pût se trouver dans tout le monde. Quand ils virent ces murs élevés, et ces belles tours dont la ville était enclose tout autour à la ronde, et ces riches palais, et ces hautes

[1] Les Dardanelles.

églises dont le nombre était tel qu'on ne pourrait le croire si on ne les voyait pas de ses yeux, et la longueur et la largeur de la ville, on vit bien que de toutes les autres elle était la souveraine. Et sachez qu'il n'y avait homme si hardi à qui le cœur ne frémît, et ce ne fut pas sans raison, car jamais si grande affaire n'avait été entreprise depuis que le monde était créé.

Alors descendirent à terre les comtes et les barons et le duc de Venise, et ils tinrent leur assemblée à l'abbaye de Saint-Etienne. Là fut donné et pris maint avis. Toutes les paroles qui furent dites alors, ce livre ne vous les contera pas, mais à la fin du conseil le duc de Venise se leva, et dit : « Seigneurs, je connais mieux que vous l'état de ce pays, car j'y ai été autrefois. Vous avez entrepris l'affaire la plus difficile et la plus périlleuse qu'on ait jamais entreprise ; aussi convient-il que l'on aille sagement. Sachez que si nous débarquons, le pays est grand et étendu, et que nos gens sont pauvres et privés de vivres ; alors ils se répandront par le pays pour chercher de la nourriture ; or, le pays est très-peuplé ; quoi que nous fassions, nous perdrions de nos hommes, et nous n'avons pas besoin d'en perdre, car nous avons bien peu de soldats pour ce que nous voulons faire. Il y a ici près des îles [1] que vous pouvez voir d'ici, qui sont habitées, cultivées en blé et remplies de vivres. Allons y prendre port, et recueillons les blés et les vivres du pays. Et quand nous les aurons recueillis, allons devant la ville, et nous ferons ce que Dieu nous inspirera. Car plus sûrement guerroie celui qui a vivres que celui qui n'en a pas. »

Les comtes et les barons s'accordèrent à cet avis, et tous s'en allèrent à leurs vaisseaux et s'y reposèrent cette nuit. Et au matin, qui était le jour de la fête de monseigneur saint Jean-Baptiste en juin, on hissa les bannières et les gonfanons sur les châteaux de poupe

[1] Les îles des Princes.

des vaisseaux, et les écus furent disposés sur le bord des navires ; chacun regardait ses armes, dont il allait avoir bientôt besoin pour se défendre.

Les mariniers lèvent les ancres et laissent les voiles au vent aller, et Dieu leur donna bon vent, tel qu'il leur convenait ; aussi passèrent-ils devant Constantinople et si près des murs et des tours, qu'on tira sur plus d'un vaisseau. Il y avait tant de gens sur les murs et sur les tours, qu'il semblait qu'il n'y eût rien autre chose. Ainsi Dieu empêcha de suivre la résolution qui avait été prise le soir précédent d'aller aux îles, comme si chacun n'en avait jamais entendu parler. Et maintenant ils filent sur la terre ferme aussi droit qu'ils peuvent, et ils prirent terre devant un palais de l'empereur Alexis [1], dans un lieu appelé Chalcédoine, vis-à-vis Constantinople, sur l'autre rive du bras, du côté de la Turquie. Ce palais était un des plus beaux et des plus agréables que les yeux puissent regarder, à cause de toutes les délices qui conviennent à un homme et qu'il doit y avoir en maison de prince.

Les comtes et les barons descendirent à terre, et s'hébergèrent dans le palais et autour de la ville, et plusieurs dressèrent leurs tentes. Alors on sortit les chevaux hors des bateaux, et les chevaliers et les sergents furent mis à terre avec toutes les armes, si bien qu'il ne resta sur les vaisseaux que les mariniers. La contrée était belle et riche et plantureuse en tous biens, et couverte de meules de blé qui avaient été moissonnées dans les champs ; tant que chacun en voulut prendre, il en prit. Ils séjournèrent encore le lendemain en ce palais ; et le troisième jour Dieu leur donna bon vent, et les mariniers levèrent l'ancre et dressèrent les voiles au vent. Ils allèrent ainsi à une lieue au-dessus de Constantinople, à un autre palais de l'empereur Alexis, qui était

[1] Alexis III, dit l'Ange, frère d'Isaac l'Ange, auquel il avait fait crever les yeux.



appelé le Scutaire[1]; là on ancra tous les bâtiments de la flotte. La chevalerie qui était hébergée au palais de Chalcédoine marcha par terre, côtoyant Constantinople, et alla aussi camper à Scutari.

Quand l'empereur Alexis vit cela, il fit aussi sortir son armée de Constantinople et la campa sur l'autre rive du bras, en face des croisés; il fit dresser les tentes, afin qu'ils ne puissent débarquer malgré lui. L'armée des Français séjourna là pendant neuf jours, durant lesquels ceux qui avaient besoin de vivres en firent provision, et c'étaient tous ceux de l'armée. Pendant ce séjour, une compagnie de braves gens sortit du camp pour garder l'armée et empêcher qu'on ne vînt la surprendre, et les fourriers explorèrent le pays. De cette compagnie fut Eudes le Champenois de Champlite, Guillaume son frère, Ogier de Saint-Chéron, Manassès de Lille, et un comte de Lombardie, qui était de la maison du marquis de Montferrat; ils avaient bien avec eux quatre-vingts braves chevaliers. Ils aperçurent des tentes au pied d'une montagne, au moins à trois lieues du camp; c'était le grand-duc de l'empereur de Constantinople, qui avait avec lui au moins cinq cents chevaliers grecs. Quand les nôtres les virent, ils se partagèrent en quatre batailles et décidèrent qu'ils les iraient attaquer. Quand les Grecs les aperçurent, ils disposèrent leurs gens et leurs batailles, se rangèrent devant les tentes, et nous attendirent; mais les nôtres les chargèrent vigoureusement. Grâce à Dieu, notre Seigneur, cette mêlée ne dura qu'un peu; les Grecs tournèrent le dos, et furent ainsi déconfits à la première rencontre. Les nôtres leur donnèrent la chasse pendant une grande lieue. Ils gagnèrent là assez de chevaux, roussins, palefrois et mulets, tentes et pavillons, et bien d'autres objets; puis ils revinrent au camp, où ils furent bien accueillis, et partagèrent le butin comme ils devaient.

[1] Scutari.

LES CROISÉS ASSIÉGENT CONSTANTINOPLE ET RÉTABLISSENT ISAAC.

1203.

L'empereur ayant fait sommer les croisés d'avoir à se retirer, les croisés le somment à leur tour de rendre le trône à son neveu. Puis ils font leurs préparatifs pour attaquer Constantinople.

Le jour fut arrêté auquel ils devaient remonter sur les vaisseaux pour ensuite débarquer, et vivre ou mourir. Et sachez que ce fut l'entreprise la plus incertaine qui fut jamais. Alors les évêques et les clercs parlèrent au peuple, l'engagèrent à se confesser et à faire leur testament, car ils ne savaient pas quand Dieu les appellerait à lui ; et on le fit par toute l'armée bien volontiers et avec beaucoup de piété. Le jour fixé arriva ; alors les chevaliers sortirent des vaisseaux tout armés, les heaumes lacés et les chevaux sellés ; les autres gens, qui n'avaient pas tant d'importance pour le combat, restèrent à bord, et les vaisseaux furent disposés pour l'attaque. La matinée fut belle un peu après le lever du soleil.

L'empereur Alexis nous attendait sur l'autre rive avec une grande armée. On sonna les trompettes, et chaque galère remorqua un bateau pour que le passage se fît plus vite. Personne ne demande qui doit aller le premier, mais qui peut arriver arrive. Les chevaliers sortent des bateaux, se jettent à la mer jusqu'à la ceinture, tout armés et l'épée à la main, ainsi que les braves archers, les braves sergents et les braves arbalêtriers. Les Grecs firent grand semblant de vouloir combattre ; mais quant ce vint aux lances baissées, ils tournent le dos, s'enfuient et nous abandonnent le rivage, et sachez que jamais on ne débarqua plus bravement. Alors on commence à ouvrir les portes des palandres et à jeter les ponts dehors, à faire sortir les chevaux, et les che-

valiers commencent à monter à cheval, et les batailles commencent à se ranger comme elles devaient le faire.

Le comte de Flandre chevaucha à la tête de l'avant-garde, les autres batailles après lui, chacune à son rang ; ils allèrent jusqu'au camp de l'empereur Alexis, qui s'en était retourné à Constantinople, abandonnant tentes et pavillons, et là nos gens firent assez de butin. L'avis de nos barons fut de camper sur le port, devant la tour de Galata, où venait s'attacher la chaîne qui partait de Constantinople[1] ; et sachez que cette chaîne fermait l'entrée du port de Constantinople. Les barons virent bien que s'ils ne prenaient la tour de Galata et s'ils ne rompaiant cette chaîne, ils étaient perdus. Aussi pendant la nuit, ils établirent leur camp devant la tour, dans la Juiverie[2], où il y avait ville bonne et riche. Ils firent faire bonne garde pendant la nuit. Le lendemain, ceux de la tour de Galata et ceux de Constantinople, qui arrivaient à leur secours sur des barques, attaquèrent les nôtres ; ils coururent aux armes. Jacques d'Avesnes accourut avec sa compagnie à pied ; il fut rudement attaqué et frappé au visage d'un coup d'épée qui le mit en danger de mourir ; un sien chevalier, monté à cheval, qui s'appelait Nicolas de Jaulain, vint bravement au secours de son seigneur, et sa belle conduite fut très-approuvée. Les cris se firent entendre dans le camp, et nos gens, arrivant de tous côtés, repoussèrent si vivement les Grecs, qu'il y en eut pas mal de tués et de pris, et que beaucoup, au lieu de rentrer dans la tour, se sauvèrent dans les barques, et là, il y en eut assez de noyés. Ceux qui se sauvèrent vers la tour furent poursuivis de si près par les nôtres, qu'ils ne purent refermer la porte ; il y eut à cette porte une grande mêlée ; on enleva la tour après avoir pris et tué beaucoup des leurs.

[1] Cette chaîne, tendue entre Constantinople et la tour de Galata, fermait entièrement l'entrée du port de Constantinople.

[2] Le quartier des Juifs.

Ainsi furent pris le château de Galata et le port de Constantinople. Fort réjouis en furent ceux de l'armée, et ils en louèrent Notre-Dame, et ceux de la ville fort abattus. Le lendemain on fit entrer dans le port, les vaisseaux, les nefs, les galères et les palandres. Alors ceux de l'armée tinrent conseil pour savoir quelle chose ils pourraient faire, s'ils attaqueraient la ville par mer ou par terre. Les Vénitiens furent d'avis que l'on dressât les échelles sur les vaisseaux et que l'assaut fût donné par mer. Les Français dirent que sur mer ils ne pourraient pas si bien faire comme ils savaient, et qu'ils s'en acquitteraient bien mieux par terre quand ils auraient leurs chevaux et leurs armes. On décida à la fin que les Vénitiens attaqueraient par mer et les Français par terre. Ils séjournèrent là quatre jours.

Le cinquième jour toute l'armée prit les armes, et les batailles chevauchèrent, suivant l'ordre convenu, jusqu'en face du palais de Blaquerne ; et la flotte s'avança jusqu'au fond du port, là où un fleuve se jette en la mer, que l'on ne peut passer que sur un pont de pierre.

Les Grecs avaient coupé le pont, mais les barons firent travailler l'armée tout le jour et toute la nuit pour rétablir le pont. Ainsi le pont fut remis en état dès le matin, et les batailles sous les armes. Elles chevauchèrent les unes après les autres, selon l'ordre donné ; elles s'avancèrent contre la ville, et pas un de la ville n'en sortit pour marcher à leur rencontre. Et ce fut grand'merveille, car pour un qu'il y avait dans l'armée, il y en avait bien deux cents dans la ville.

Alors les barons décidèrent qne l'on camperait entre le palais de Blaquerne et le château de Bohémond[1], qui était une abbaye close de murs, et l'on tendit les tentes et les pavillons. Et ce fut une fière chose à voir, que l'armée ne put assiéger qu'une seule des portes de Constantinople, qui avait bien trois lieues de front du côté

[1] *Le Cosmidium*, abbaye de Saint-Côme et Saint-Damien.

de la terre! Les Vénitiens, qui étaient sur la mer, dans les vaisseaux, dressèrent les échelles, les mangonneaux et les pierriers, et disposèrent très-bien leur attaque; et les barons commencèrent la leur du côté de terre, avec pierriers et mangonneaux. Sachez qu'ils n'étaient guère en repos, qu'il n'y avait heure de nuit ou de jour que l'une des batailles ne fût sous les armes, devant la porte, pour garder les machines et repousser les sorties. Les assiégés ne cessaient d'attaquer ou par cette porte ou par d'autres; et ils nous tenaient si serrés que, six ou sept fois par jour, il fallait que toute l'armée prît les armes, et que l'on ne pouvait pas aller chercher des vivres à plus de quatre portées d'arbalète du camp; ils étaient peu approvisionnés, si ce n'est de farine. Ils avaient peu de chair salée et de sel, et point de viande fraîche, si ce n'est celle des chevaux que l'on tuait. Sachez que toute l'armée n'avait de vivres que pour trois semaines, et qu'elle était en grand danger, car jamais tant de gens ne furent assiégés par un si petit nombre.

Ils s'avisèrent alors d'une bonne invention, qui était d'entourer le camp de fortes barrières et de bonnes palissades; dès lors ils furent plus forts et plus en sûreté. Les Grecs leur faisaient de si nombreuses attaques, qu'ils ne leur laissaient aucun repos; ceux de l'armée les remettaient en arrière vertement; et chaque fois que les Grecs faisaient une sortie, ils étaient battus...

Ce péril et ces efforts durèrent près de dix jours, jusqu'à ce qu'un jeudi matin tout fut prêt pour l'assaut; les Vénitiens se préparèrent aussi du côté de la mer. On divisa ainsi les attaques : trois des batailles devaient garder le camp et quatre iraient à l'assaut. Le marquis Boniface de Montferrat garda le camp, du côté de la campagne, avec la bataille des Champenois et des Bourguignons, et Matthieu de Montmorency; le comte Baudouin de Flandre alla à l'assaut avec ses gens, Henri son frère, le comte Louis de Blois, le comte de Saint-

Pol et les leurs, et ils dressèrent deux échelles contre une barbacane auprès de la mer. Le mur était garni d'Anglais et de Danois [1]; l'assaut fut fort, bon et dur; de vive force les chevaliers montèrent sur les échelles et les sergents, et s'emparèrent du mur; ils n'étaient montés que quinze sur le mur et combattaient de la hache et de l'épée; ceux du dedans reprirent courage, les repoussèrent fort laidement et en prirent deux qui furent conduits devant l'empereur Alexis, qui en fut très-joyeux. Ainsi finit l'assaut du côté des Français, et il y en eut assez de blessés et de navrés, ce qui les rendit furieux. De son côté, le duc de Venise ne s'oubliait pas, car tous ses vaisseaux avaient été rangés sur une seule ligne, longue de trois arbalétrées; ils s'approchèrent du rivage à toucher les murs et les tours; alors vous eussiez vu les mangonneaux lancer des pierres, et les traits d'arbalète voler, et ceux de dedans défendre vigoureusement les murs et les tours; et les échelles qui étaient sur les vaisseaux s'approcher si près des murs qu'en plusieurs endroits on se frappait à coups de lance et d'épée, et le vacarme était si grand qu'il semblait que la terre et la mer se fondaient. Mais les galères ne savaient où aborder.

Vous auriez pu voir l'incroyable prouesse du duc de Venise, qui était un vieillard et qui n'y voyait goutte, et qui cependant était tout armé sur la proue de sa galère, avec le gonfanon de Saint-Marc par devant lui, et criait aux siens qu'ils le missent à terre, ou bien qu'il en ferait justice; si bien qu'ils firent aborder la galère et portèrent par-devant lui le gonfanon de Saint-Marc à terre. Quand les Vénitiens voient le gonfanon de Saint-Marc à terre et la galère de leur seigneur qui avait abordé devant eux, chacun se tint pour déshonoré, et tous courent au rivage, sortent des vaisseaux, vont à terre à qui mieux mieux; alors vous eussiez vu assaut merveilleux.

[1] Qui composaient la garde varangue des empereurs grecs.

Et Geoffroy de Villehardouin le maréchal de Champagne, qui a écrit ce livre, atteste ce que plus de quarante lui ont affirmé, qu'ils virent le gonfanon de Saint-Marc de Venise flotter sur l'une des tours, sans que l'on sût qui l'y avait planté; or, voyez l'étrange miracle! ceux de dedans s'enfuirent, et déguerpirent des murs, et les assiégeants entrent dans la ville à qui mieux mieux, si bien qu'ils prennent vingt-cinq tours et les garnissent de leurs gens. Alors le duc prend un bateau, et envoie un message aux barons de l'armée pour leur faire assavoir qu'il avait pris vingt-cinq tours, et qu'ils fissent ce qu'il fallait pour qu'on ne les reprît pas.

Les barons étaient si joyeux, qu'ils ne pouvaient croire que ce fût vrai; les Vénitiens commencent à leur envoyer chevaux et palefrois, de ceux qu'ils avaient pris dans la ville. Mais quand l'empereur Alexis vit qu'ils étaient entrés dans la ville, il commença à envoyer contre eux ses gens à grand'foison; les Vénitiens voyant qu'ils ne pourront résister, mirent le feu entre eux et les Grecs; le vent soufflait contre eux, et le feu devint si grand, que les Grecs ne pouvaient voir les nôtres; alors ils se retirèrent dans les tours qu'ils avaient prises.

Alors l'empereur Alexis de Constantinople sortit de la ville, avec toutes ses forces, par d'autres portes, à une lieue au moins de notre armée. Et il sortait tant de gens, qu'il semblait que ce fût tout le monde. Il ordonna ses batailles, et chevaucha vers notre armée; quand les Français les virent, ils sautent sur leurs armes de toutes parts. Henri, frère du comte Baudouin de Flandre, faisait le guet ce jour-là, avec Matthieu de Valincourt et Baudouin de Beauvoir et leurs troupes. A l'endroit où ils étaient campés, l'empereur Alexis avait rassemblé force troupes qui sortaient par trois portes pour attaquer, pendant qu'il attaquerait le camp d'un autre côté. Alors sortirent les six batailles qui avaient été ordonnées; elles se rangèrent devant les barrières, les sergents et les écuyers, à pied, derrière

les croupes des chevaux, les archers et les arbalétriers devant eux; et ils formèrent une bataille de leurs chevaliers à pied, dont il y avait bien deux cents qui n'avaient plus de cheval; et ils se tinrent ferme devant les barrières, et ce fut affaire de bon sens plutôt que d'aller attaquer dans la plaine ceux qui avaient si grand'foison de soldats, qu'ils auraient été noyés au milieu d'eux.

Il semblait que toute la campagne fût couverte de batailles, et les Grecs venaient à petits pas et bien en ordre. Ce paraissait bien téméraire d'attendre avec six batailles les soixante batailles des Grecs, dont la plus petite était bien plus forte que pas une des nôtres. Mais les nôtres étaient rangées de telle manière que l'on ne pouvait venir les attaquer que par devant. L'empereur Alexis s'approcha si près, que l'on tirait les uns sur les autres. Quand le duc de Venise apprit ce qui se passait, il fit retirer ses gens des tours qu'il avait prises, et dit qu'il voulait vivre ou mourir avec les pèlerins; il s'en vint donc au camp avec tout ce qu'il put rassembler de troupes, et descendit lui-même tout des premiers à terre. Les batailles des pèlerins et des Grecs restèrent longtemps en face les unes des autres, les Grecs n'osant pas les attaquer, et les pèlerins ne voulant pas s'éloigner des barrières. Quand l'empereur Alexis vit cela, il commença à retirer ses gens, puis il les rallia et s'en alla. Alors l'armée des pèlerins chevaucha à petits pas à leur suite, et les batailles des Grecs se retirèrent jusqu'à un palais appelé Philopas. Sachez que jamais Dieu ne tira personne d'un plus grand danger, comme il fit ceux de notre armée en ce jour; sachez aussi qu'il n'y avait homme si hardi qui n'eût grand'joie. L'empereur Alexis rentra dans la ville, et ceux de l'armée rentrèrent dans leur camp, où ils se désarmèrent, las et fatigués; et ils mangèrent un peu, et burent un peu, car ils avaient peu de vivres.

Or, écoutez les miracles de Notre-Seigneur! Cette nuit, l'empereur Alexis prit dans son trésor tout ce qu'il put emporter, et s'enfuit avec ceux qui voulurent le suivre, et abandonna la ville. Ceux de la ville furent d'abord tout ébahis, puis ils allèrent à la prison où était l'empereur Isaac, qui avait les yeux arrachés; ils le revêtirent des ornements impériaux, l'emportèrent au palais de Blaquerne, le firent asseoir sur le trône, et lui obéirent comme à leur seigneur. Puis ils envoyèrent, de l'avis de l'empereur Isaac, des messagers à l'armée qui apprirent au fils de l'empereur Isaac et aux barons que l'empereur Alexis s'était enfui et qu'ils avaient rétabli sur le trône l'empereur Isaac. Quand le prince eut appris cette nouvelle, il en informa le marquis de Montferrat, qui convoqua les barons; quand ils furent rassemblés dans le pavillon du fils de l'empereur Isaac, il leur raconta cette nouvelle. Quand ils l'apprirent, il n'est pas nécessaire de dire quelle fut leur joie, car jamais plus grande joie ne fut donnée à personne, et tous remercièrent pieusement Dieu, qui les avait si tôt secourus, et de si bas où étaient leurs affaires les avait relevées si haut. Et pour cela peut-on bien dire que à qui Dieu veut venir en aide, nul homme ne peut nuire.

Alors on commença à se préparer et à s'armer par toute l'armée, parce qu'ils n'avaient pas grande confiance dans les Grecs. Cependant les messagers commencèrent à sortir, un ou deux ensemble, qui racontaient la même nouvelle. L'avis des barons, des comtes et du duc de Venise fut d'envoyer des messagers savoir l'état des affaires, et si ce qu'on leur avait dit était vrai, pour requérir le père de garantir les promesses que son fils avait faites, sans quoi ils ne laisseraient pas le fils entrer dans la ville. On choisit pour messagers : Matthieu de Montmorency, Geoffroy de Villehardouin, le maréchal de Champagne, et deux Vénitiens. Les messagers furent conduits jusqu'à la porte, laquelle leur fut ou-

verte ; ils mirent pied à terre. Les Grecs avaient rangé les Anglais et les Danois avec leurs haches depuis la porte jusqu'au palais de Blaquerne. Là, les messagers trouvèrent l'empereur Isaac si richement vêtu, qu'en vain on demanderait un homme plus richement vêtu ; et l'impératrice sa femme, sœur du roi de Hongrie, qui était très-belle, était à côté de lui ; il y avait tant de seigneurs et de dames qu'on ne pouvait remuer le pied, si richement parés qu'on ne peut l'être davantage ; et tous ceux qui avaient été le jour d'avant contre lui étaient le lendemain à sa volonté.

Les messagers vinrent devant l'empereur. L'impératrice et tous les autres seigneurs leur firent de grands honneurs. Les messagers dirent qu'ils voulaient parler à l'empereur en particulier, de la part de son fils et des barons de l'armée ; il se leva et entra dans une chambre, où il ne mena avec lui que l'impératrice, son chambellan, son drogman et les quatre messagers. Du consentement des autres messagers, Geoffroy de Villehardouin le maréchal de Champagne, parla à l'empereur Isaac : « Sire, tu vois le service que nous avons fait à ton fils et comme nous avons tenu nos conventions ; il ne peut entrer dans cette ville avant qu'il ne se soit acquitté des conventions qu'il a avec nous. Il vous mande, comme votre fils, que vous donniez garantie au traité, selon la forme et la manière qu'il l'a fait avec nous. »

« Quel est le traité? fit l'empereur. — Tel que je vais vous le dire, répondit le messager : Tout au premier chef, remettre tout l'empire de Romanie sous l'obéissance de Rome, dont il s'est séparé jadis ; ensuite, donner 200,000 marcs d'argent à ceux de l'armée, et vivres pour un an aux petits et aux grands ; mener dix mille hommes sur ses vaisseaux et à ses frais pendant un an ; et entretenir dans la Terre Sainte, à ses frais et pendant toute sa vie, cinq cents chevaliers qui garderont le pays. Telle est la convention que votre fils a faite avec nous, par serment et par chartes scellées, et sous

la garantie du roi Philippe d'Allemagne, votre gendre. Nous voulons que vous confirmiez ce traité. »

« Certes, fit l'empereur, la convention est importante, et je ne vois pas comment on pourra l'exécuter. Pourtant vous l'avez si bien servi, et moi et lui, que si on vous donnait tout l'empire vous l'auriez bien gagné. » Après bien des paroles, la fin fut que le père donna la garantie par serment et charte à sceau d'or, laquelle fut remise aux messagers. Alors ils prirent congé d'Isaac, retournèrent à l'armée, et dirent aux barons qu'ils avaient fait la besogne.

Alors les barons montèrent à cheval, et amenèrent à grand'joie le prince à son père ; les Grecs ouvrirent la porte de la ville, et le reçurent à grand'joie et à grand'fête. La joie du père et du fils fut grande, parce qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, et parce que d'une si grande pauvreté et d'un si grand exil ils étaient relevés si haut, d'abord par la grâce de Dieu, ensuite par le secours des pèlerins. La joie fut grande aussi dans Constantinople et dans l'armée des pèlerins, de l'honneur et de la victoire que Dieu leur avait donnés. Le lendemain, l'empereur pria les comtes et les barons, et son fils même, d'aller camper au delà du port, vers le Sténon, parce que s'ils demeuraient en la ville, ce serait cause de mêlée entre eux et les Grecs, et que la cité pourrait bien en être détruite ; et ils lui dirent qu'ils l'avaient si bien servi de mainte manière, qu'ils ne lui refuseraient aucune chose dont il les prierait. Ils s'en allèrent donc camper autre part, et séjournèrent en repos dans un pays abondant en bonnes vivres.

Vous pouvez croire que beaucoup de pèlerins allèrent voir Constantinople, et ses riches palais et ses hautes églises, et les grandes richesses qu'elle renferme en si grande quantité. Des reliques, il est inutile d'en parler, parce qu'il y en avait alors dans la ville autant que dans le reste du monde. Les Grecs et les Français étaient très-unis et échangeaient marchandises et autres biens.

Il fut décidé, du commun avis des Français et des Grecs, que le nouvel empereur serait couronné à la fête de monseigneur saint Pierre; ainsi fut dit et ainsi fut fait. Il fut couronné avec magnificence, comme l'on faisait pour les empereurs à cette époque. Après, il commença à payer ce qu'il devait aux croisés, et ils le répartirent entre ceux de l'armée; on rendit à chacun ce qu'il avait payé aux Vénitiens pour son passage. Le nouvel empereur alla voir souvent les barons à l'armée, et les honora autant qu'il le pouvait faire; et il devait bien le faire, car ils l'avaient assez bien servi.

Un jour l'empereur vint secrètement au logis du comte Baudouin de Flandre, où furent mandés le duc de Venise et les principaux seigneurs, et il leur dit: « Seigneurs, je suis empereur par Dieu et par vous, et vous m'avez rendu plus grand service que jamais gens aient rendu à un chrétien. Sachez que beaucoup de gens me font beau visage qui ne m'aiment guère, et les Grecs ont grand dépit de ce que par votre aide je suis rentré dans mon héritage. Le temps approche que vous devez vous en aller, et votre association avec les Vénitiens ne dure que jusqu'à la fête de Saint-Michel. Pendant ce peu de temps je ne puis exécuter le traité. Sachez que si vous m'abandonnez, les Grecs, qui me haïssent à cause de vous, m'enlèveront l'empire et me tueront. Mais faites une chose que je vais vous dire: demeurez jusqu'au mois de mars, et je prolongerai d'un an votre association, je payerai aux Vénitiens ce qu'elle vous coûtera, et je vous donnerai ce dont vous aurez besoin jusqu'aux Pâques prochaines. A l'aide de ce délai, j'aurai mis mes affaires au point que je ne pourrai reperdre l'empire; je payerais ce que je vous dois, au moyen du revenu de toutes mes provinces, j'aurais préparé ma flotte pour partir avec vous, selon le traité, et vous auriez tout l'été pour camper à votre loisir. »

Les barons lui dirent qu'ils en parleraient sans lui; ils savaient bien que ce qu'il disait était vrai, et que

c'était ce qu'il y avait de mieux à faire pour l'empereur et pour eux ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans le consentement de toute l'armée, qu'ils en parleraient à ceux de l'armée et lui feraient savoir ce qu'ils auraient résolu. L'empereur s'en retourna à Constantinople, et ils convoquèrent pour le lendemain une assemblée à laquelle furent mandés tous les barons, tous les capitaines de l'armée et la plus grande partie des chevaliers ; on leur transmit la proposition de l'empereur telle qu'elle avait été faite.

Il y eut alors une grande discussion dans l'armée, comme il y en avait eu maintes fois entre ceux qui voulaient que l'armée se rompît, parce qu'il leur semblait que l'expédition durait trop longtemps. Ceux qui avaient voulu, à Corfou, rompre l'armée, sommèrent les autres de tenir leur serment : « Donnez-nous, dirent-ils, les vaisseaux comme vous l'avez juré, car nous voulons aller en Syrie. » Et les autres leur criaient merci, et disaient : « Seigneur, pour l'amour de Dieu, ne détruisez pas l'honneur que Dieu nous a fait. Si nous attendons jusqu'en mars, nous laisserons cet empire en bon état, et nous nous en irons pourvus d'argent et de vivres ; alors nous irons en Syrie, nous courrons en Egypte ; notre association avec les Vénitiens durera jusqu'à la Saint-Michel, et de la Saint-Michel jusqu'à Pâques, et parce qu'ils ne pourront pas nous quitter pendant l'hiver, la conquête de la Terre-Sainte sera facilitée. » Il n'importait à ceux qui voulaient rompre l'armée ni du meilleur ni du pire, mais de rompre l'armée. Mais ceux qui voulaient la conserver travaillèrent tant, qu'avec l'aide de Dieu l'affaire fut menée à bien, que les Vénitiens prolongèrent d'un an leur association, et que l'empereur leur donna tout ce qu'ils demandèrent. Les pèlerins renouvelèrent aussi l'association avec eux pour un an, comme ils l'avaient fait autrefois, et ainsi fut la concorde et la paix rétablies dans l'armée.

INCENDIE DE CONSTANTINOPLE.

Après, par le conseil des Grecs et des Français, l'empereur sortit de Constantinople avec une grande armée, pour soumettre à sa domination le reste de l'empire. Une partie des barons alla avec lui ; les autres restèrent pour garder le camp... Pendant que l'empereur Alexis était à cette expédition, il arriva une grande mésaventure à Constantinople ; une mêlée commença entre les Grecs et les Latins, et je ne sais lesquels mirent méchamment le feu dans la ville. Le feu fut si grand et si horrible, que l'on ne put l'éteindre ni l'apaiser. Quand les barons de l'armée qui étaient de l'autre côté du port virent le feu, ils furent tout dolents et en eurent grand' pitié, car ils voyaient ces hautes églises et ces riches palais s'écrouler, et ces rues marchandes livrées aux flammes, et ils n'y pouvaient rien faire. L'incendie commença au quartier qui est près le port, et s'étendit à travers le plus épais de la ville jusqu'à l'église de Sainte-Sophie, et dura huit jours, sans qu'on pût l'éteindre ; et le feu avait bien une lieue de front.

De la perte des biens et des richesses qui furent détruites je ne pourrais vous dire, ni des hommes, femmes et enfants dont il y eut grand nombre de brûlés. Tous les Latins qui demeuraient à Constantinople, de quelque pays qu'ils fussent, n'osèrent plus y rester ; ils prirent leurs femmes et leurs enfants et tout ce qu'ils purent sauver ; ils montèrent sur des barques et des vaisseaux, et traversèrent le port devant les pèlerins ; ils n'étaient pas peu, car il y en avait bien quinze mille, grands et petits. Alors les Français et les Grecs se brouillèrent, et ils ne furent plus si unis comme ils l'avaient été auparavant. Ne sachant à qui s'en prendre, ils s'accusaient les uns les autres.

LA GUERRE RECOMMENCE CONTRE LES GRECS APRÈS LE RETOUR D'ALEXIS.

L'empereur croyant avoir bien rétabli ses affaires, et n'avoir plus besoin des pèlerins, devint orgueilleux avec les barons et avec ceux qui lui avaient fait tant de bien. Il n'allait plus les voir à l'armée, comme il avait eu coutume de le faire. Les barons envoyèrent auprès de lui pour le prier de faire le payement de ce qu'il leur devait d'après les conventions; il les mena de répit en répit, et leur faisait de temps en temps de petits payements tout chétifs, puis à la fin il ne paya plus rien. Le marquis Boniface de Montferrat, qui l'avait servi plus que les autres et qui était bien avec lui, allait le voir souvent, le blâmait des torts qu'il avait, et lui rappelait les grands services qu'on lui avait rendus. L'empereur le menait par répit, et ne tenait aucune de ses promesses. Enfin, les barons virent clairement qu'il n'avait que mauvaise volonté; alors ils tinrent une assemblée avec le duc de Venise, et dirent qu'ils voyaient bien que l'empereur ne tiendrait aucune de ses conventions; qu'il ne leur disait jamais la vérité, et qu'il fallait envoyer bons messagers pour le sommer d'exécuter les traités et lui rappeler les services qu'on lui avait rendus; que s'il promettait de tenir ses engagements, on devait accepter sa parole, sinon, les messagers devaient le défier[1].

On nomma pour ce message Conon de Béthune, Geoffroy de Villehardouin et Miles de Provins; le duc de Venise envoya trois barons de son conseil. Les messagers montèrent sur leurs chevaux, l'épée ceinte, et chevauchèrent ensemble jusqu'au palais de Blaquerne. Sachez qu'ils allaient à grand péril et à grande aven-

[1] Lui déclarer la guerre.



ture, à cause de la trahison qui est ordinaire aux Grecs. Ils descendirent de cheval à la porte, entrèrent dans le palais et trouvèrent l'empereur Alexis et l'empereur Isaac assis sur deux trônes, à côté l'un de l'autre; près d'eux était l'impératrice, qui était femme de l'un, belle-mère de l'autre, et sœur du roi de Hongrie, belle dame et bonne. Il y avait grande compagnie de seigneurs, et la cour leur sembla bien être celle d'un riche prince.

De l'avis des autres messagers, Conon de Béthune, qui était très-sage et savait bien parler, prit la parole. « Sire, nous sommes venus vers toi de par les barons de l'armée et de par le duc de Venise, afin de te dire qu'ils te rappellent qu'ils t'ont fait empereur, comme ton peuple le sait et comme l'évidence le montre. Vous leur avez juré, ton père et toi, d'exécuter un traité que vous avez fait avec eux et que vous avez scellé de vos sceaux. Vous ne l'avez pas exécuté comme vous l'auriez dû. Ils vous ont sommé maintes fois, et nous vous sommons devant tous vos barons, que vous teniez la convention qui est entre vous et eux. Si vous le faites, tant mieux. Et si vous ne le faites pas, sachez que dorénavant ils ne vous tiennent plus pour seigneur, ni pour ami, mais qu'ils prendront ce que vous leur devez par toutes les manières qu'ils pourront; et ils vous mandent qu'ils ne feront de mal à vous et aux autres tant qu'ils ne vous auront pas défié, qu'ils ne feront pas de trahison, parce qu'on n'a pas coutume d'en faire dans leur pays. Entendez bien ce que nous vous avons dit, et vous vous déciderez comme il vous plaira. »

Les Grecs furent prodigieusement surpris de ce défi, qu'ils tenaient pour un grand outrage, et dirent que jamais nul n'avait été si hardi d'oser venir défier l'empereur de Constantinople dans son palais. L'empereur Alexis fit mauvais semblant aux messagers, et bien d'autres qui maintes fois leur avaient fait bon visage. Le bruit fut très-grand dans le palais pendant que les

messagers s'en retournèrent, arrivèrent à la porte et remontèrent sur leurs chevaux. Quand ils furent en dehors de la porte, il n'y eut aucun d'eux qui ne fût fort joyeux et fort surpris d'avoir échappé à un grand danger; car il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent tous pris et tués.

Ils revinrent à l'armée, et racontèrent aux barons ce qu'ils avaient fait. Alors la guerre commença, et forfit qui put forfaire, et par terre et par mer. En maintes occasions se combattirent les Francs et les Grecs; mais jamais, Dieu merci, ils ne combattirent, que les Grecs n'y perdissent plus que les Francs. Cette guerre dura longtemps jusque dans le cœur de l'hiver. Alors les Grecs imaginèrent une grande ruse; ils prirent dix-sept grands navires, les emplirent de bois, de fagots, d'étoupes, de poix et de tonneaux, et attendirent que le vent fût favorable. Une nuit, à minuit, ils mirent le feu aux vaisseaux, laissent les voiles aller au vent, et le feu montait si haut qu'il semblait que toute la terre brûlât. Le vent poussa ces vaisseaux sur ceux des pèlerins ; alors l'alarme se répand dans le camp, et de toutes parts on court aux armes.

Les Vénitiens courent à leurs vaisseaux, et tous ceux qui en avaient, et on commence à les mettre vivement en sûreté ; et Geoffroy, le maréchal de Champagne, qui dicta cet ouvrage, témoigne que jamais personne ne fit mieux sur mer que les Vénitiens firent en cette occasion ; ils sautèrent sur leurs galères et dans les barques des vaisseaux, prenant avec des crocs les vaisseaux enflammés et les tirant de vive force hors du port ; et les lançant dans le courant du détroit, ils les laissaient aller brûler emportés par le courant. Il était venu tant de Grecs sur le rivage qu'on ne put les compter ; leurs cris étaient si grands, qu'il semblait que terre et mer s'abîmaient ; et ils montaient dans des barques et tiraient sur ceux des nôtres qui se garantissaient du feu, et il y en eut de blessés.

Aussitôt que les chevaliers de l'armée entendirent le cri d'alarme, ils s'armèrent tous, et les batailles sortirent du camp, chacune selon l'ordre, craignant que les Grecs ne les vinssent attaquer, et ils demeurèrent dans cette angoisse jusqu'au jour. Mais par l'aide de Dieu, les nôtres ne perdirent rien autre qu'un vaisseau pisan, qui était plein de marchandises et qui fut brûlé. Le reste des vaisseaux fut en grand péril cette nuit d'être brûlés; les nôtres alors auraient tout perdu, ne pouvant plus s'en aller ni par terre, ni par mer.

LES GRECS RENVERSENT ALEXIS.

Sur ces entrefaites, les Grecs, qui étaient en guerre avec les Francs, voyant que la paix était rompue pour longtemps, résolurent de trahir Alexis. Il y avait un Grec qui était mieux avec lui que tous les autres et qui l'avait engagé à faire la guerre plus que tout autre. Ce Grec s'appelait Murzuphle [1]. De l'avis et du consentement des conjurés, un soir, à minuit, que l'empereur Alexis dormait en sa chambre, ceux qui devaient le garder, parmi lesquels était Murzuphle, le prirent dans son lit et le jetèrent en prison. Murzuphle chaussa les brodequins de pourpre, de l'avis des autres, et se fit empereur; après, ils le couronnèrent à Sainte-Sophie. Voyez donc si jamais plus horrible trahison a été faite par aucunes gens.

Quand l'empereur Isaac apprit que son fils était pris et Murzuphle couronné, il eut si grand'peur, qu'il lui prit une maladie qui ne dura pas longtemps, et il mourut. L'empereur Murzuphle fit deux ou trois fois empoisonner le fils qu'il tenait en prison, mais il ne plut pas à Dieu qu'il mourût; après, il le fit étrangler; et quand il eut été étranglé, il fit dire partout qu'il était

[1] Μούρζουφλος, dont les sourcils ne sont pas séparés.

mort de sa bonne mort, et le fit ensevelir honorablement, comme empereur, et mettre en terre, et fit grand semblant qu'il en avait déplaisir. Mais meurtre ne peut être caché. Bientôt il fut su clairement des Grecs et des Français que le meurtre avait été fait comme je viens de vous le raconter ; alors les barons et le duc de Venise tinrent une assemblée, à laquelle assistèrent les évêques, tout le clergé et les légats de l'apostole. Ils remontrèrent aux barons et au peuple que celui qui avait commis pareil meurtre n'avait pas droit de posséder l'empire, et que tous ceux qui étaient d'accord avec lui étaient aussi coupables que lui ; qu'outre cela ils s'étaient soustraits à l'obéissance de Rome. C'est pourquoi nous vous disons, fit le clergé, que la guerre est juste ; et si vous avez bonne intention de conquérir le pays et de le mettre sous l'obéissance de Rome, auront les indulgences que l'apostole a accordées tous ceux qui mourront après s'être confessés. Sachez que cette chose fut d'un grand confort aux barons et aux pèlerins. Grande fut la guerre entre les Francs et les Grecs ; et elle ne diminua pas, augmenta au contraire, et il y avait peu de jours que l'on ne combattît par terre ou par mer...

PRISE DE CONSTANTINOPLE.

1204.

Ceux de l'armée s'étant assemblés tinrent conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire ; les avis débattus, on décida que si Dieu leur accordait d'entrer dans la ville de force, que tout le butin qu'ils feraient serait apporté et partagé en commun ; et que s'ils devenaient maîtres de la ville, ils nommeraient six Français et six Vénitiens qui jureraient sur les Saintes Ecritures de choisir pour empereur celui qu'ils croiraient être le plus capable de bien gouverner. Celui qui serait nommé

empereur aurait le quart de toute la conquête, en dedans de la ville et en dehors, avec les palais de Blaquerne et de Bucoléon; les trois autres quarts devaient être répartis, une moitié aux Vénitiens, et l'autre moitié aux Français. Alors on prendrait douze des plus sages de l'armée des pèlerins et douze des Vénitiens, lesquels répartiraient les fiefs et les honneurs[1] entre les barons, et fixeraient quel service[2] ils devraient à l'empereur pour leurs terres. On jura cette convention, et qu'à la fin de mars, dans un an, pourrait s'en aller qui voudrait, et que ceux qui resteraient dans le pays seraient tenus de servir l'empereur. Ainsi fut faite la convention et jurée, et excommuniés tous ceux qui la violeraient.

Cela fait, les vaisseaux furent préparés et remplis de vivres. Le jeudi d'après la mi-carême, toute l'armée monta sur les vaisseaux, et les chevaux furent mis dans les palandres. Chaque bataille eut sa flottille, et toutes furent rangées à côté l'une de l'autre; on sépara les vaisseaux d'avec les galères et les palandres, et ce fut merveilleux à voir. La ligne des assaillants avait bien demi-lieue de long. Le vendredi matin, la flotte bien rangée s'approcha de la ville et commença l'attaque avec vigueur. On débarqua en maint endroit, et on alla jusqu'aux murs de la ville; en maint endroit aussi, les échelles et les vaisseaux s'approchèrent de si près des murailles, que ceux qui étaient sur les murailles et les tours s'entre-frappaient à coups d'épée avec ceux qui étaient sur les échelles.

Cet assaut rude et vigoureux dura bien jusque vers l'heure de none[3]; mais pour nos péchés, les pèlerins furent repoussés, et ceux qui avaient débarqué furent obligés de remonter sur les vaisseaux. Sachez bien que

[1] Les revenus, les impôts.
[2] Service militaire; nombre d'hommes à fournir, et nombre de jours de service par an.
[3] Trois heures après midi.

les pèlerins perdirent plus ce jour-là que les Grecs, et les Grecs en furent tout joyeux. Une partie des vaisseaux se retira du lieu de l'attaque; d'autres jetèrent l'ancre si près de la ville, qu'ils continuèrent à se servir de leurs pierriers et de leurs mangonneaux.

Sur le soir, les barons et le duc de Venise s'assemblèrent dans une église, au-delà du lieu où ils étaient campés... Ils décidèrent que le lendemain, qui était un samedi, et pendant toute la journée du dimanche, ils prépareraient tout pour un nouvel assaut, qui serait livré le lundi; il fut résolu qu'on accouplerait deux par deux les navires sur lesquels seraient placées les échelles, afin que deux vaisseaux pussent attaquer une tour, et cela parce qu'ils avaient vu qu'un vaisseau attaquant seul une tour, ceux qui la défendaient étaient plus nombreux que ceux du vaisseau. Aussi était-ce un bon avis que deux échelles feraient beaucoup plus d'effet contre une tour qu'une seule. Comme il fut convenu, il fut fait; et ils se préparèrent pendant le samedi et le dimanche.

L'empereur Murzuphle était venu camper avec toutes ses forces devant la partie de la ville attaquée, et avait tendu ses tentes écarlates. Le lundi étant arrivé, les nôtres qui étaient sur les vaisseaux prirent les armes; ceux de la ville commencèrent à les craindre plus que devant; les nôtres s'étonnèrent aussi de voir tant de monde sur les murs et sur les tours. Cependant l'assaut commença rude et furieux; chaque vaisseau attaquait devant lui. Le cri de la bataille fut si grand, qu'il semblait que la terre s'abimât. L'attaque durait depuis longtemps, lorsque Notre-Seigneur fit lever le vent qu'on appelle Borée, qui bouta les vaisseaux sur le rivage plus qu'ils n'étaient auparavant. Alors deux nefs qui étaient liées ensemble, dont l'une avait nom *la Pèlerine*, et l'autre *le Paradis*, approchèrent si près d'une tour, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, si comme Dieu et le vent les menèrent, que l'échelle de *la Pèle-*

rine s'alla joindre contre la tour. Aussitôt un Vénitien et un Français, nommé André d'Urboise, entrèrent dans la tour, suivis de beaucoup d'autres, et ceux de la tour sont battus et se sauvent.

Quand les chevaliers qui étaient sur les palandres virent cela, ils débarquent, dressent leurs échelles au pied du mur, et montent de vive force ; ils s'emparèrent bien de quatre tours ; d'autres, sur les vaisseaux, attaquent à qui mieux mieux, enfoncent trois portes, entrent dans la ville et montent à cheval. Ils chevauchent droit sur le camp de l'empereur Murzuphle, qui avait rangé ses batailles devant ses tentes. Lorsque les Grecs virent venir les chevaliers, ils se sauvèrent, et l'empereur s'enfuit par les rues jusqu'au château de Bucoléon. Alors vous auriez vu tuer les Grecs, prendre chevaux, palefrois, mules et mulets, et toute espèce de butin. Il y eut là tant de morts et de blessés, qu'il n'était guère possible de les compter. Une grande partie des seigneurs grecs se réfugièrent à la porte de Blaquerne. La nuit commençait à tomber, et les nôtres fatigués de la bataille et de l'occision, se réunirent dans une grande place qui était dans Constantinople; ils décidèrent qu'ils camperaient au pied des tours et des murs qu'ils avaient conquis, ne croyant point avoir raison de la ville avant un mois, tant il y avait de fortes églises, de palais et de peuple.

Ils campèrent donc devant les murs et devant les tours, près de leurs vaisseaux ; le comte de Flandre Baudouin s'hébergea dans les tentes écarlates de l'empereur Murzuphle, qu'il avait abandonnées toutes tendues ; son frère Henri alla devant le palais de Blaquerne, et Boniface, le marquis de Montferrat, avec ses gens alla s'établir devant le plus épais de la ville. Ainsi fut campée l'armée, comme vous l'avez entendu, et Constantinople prise le lundi de Pâques fleuries. Cette nuit, les nôtres, qui étaient fatigués, se reposèrent ; mais l'empereur Murzuphle ne se reposa guère. Il rassembla son

monde en disant qu'il allait attaquer les Francs, mais il ne le fit pas ; au contraire, il chevaucha par d'autres rues le plus loin des Français qu'il put, arriva à la porte Dorée, par où il se sauva et déguerpit de la ville. Après lui, s'enfuirent tous ceux qui purent ; et de tout cela ne savaient rien ceux de l'armée.

Pendant cette nuit, du côté où campait Boniface, le marquis de Montferrat, je ne sais quelles gens, craignant que les Grecs ne les vinssent attaquer, mirent le feu entre eux et les Grecs, et la ville commença à s'allumer durement ; elle brûla toute cette nuit et le lendemain jusqu'au soir. Ce fut le troisième feu en Constantinople depuis que les Francs étaient venus dans ce pays ; et il brûla plus de maisons qu'il n'y en a dans les trois plus grandes villes du royaume de France. La nuit achevée, vint le jour qui était le mardi matin ; alors tous les nôtres s'armèrent, chevaliers et sergents, et chacun se rendit à sa bataillle, croyant avoir à livrer plus grands combats que les précédents, parce qu'ils ne savaient pas le premier mot de la fuite de l'empereur ; et ce jour ils ne trouvèrent personne qui leur fût opposé.

Le marquis de Montferrat Boniface chevaucha toute la matinée droit vers Bucoléon ; quand il y fut arrivé, on le lui rendit, à condition de la vie sauve pour ceux qui étaient dedans. Là, on trouva les plus grandes dames du monde, qui s'étaient retirées dans ce château ; c'est là qu'on trouva la sœur du roi de France qui avait été impératrice [1], et la sœur du roi de Hongrie, qui avait été aussi impératrice, et quantité de princesses. Du trésor qui était en ce palais, il n'est pas à propos de parler, car il y avait tant de richesses, qu'on ne pouvait ni en voir la fin ni les compter. En même temps que ce palais était rendu au marquis Boniface de Montferrat,

[1] Agnès, sœur de Philippe-Auguste, qui avait été femme des empereurs Alexis le Jeune, Andronic Comnène et Théodore Branas.



on rendait celui de Blaquerne à Henri, frère de Baudouin, comte de Flandre, la vie sauve aussi à ceux qui étaient dedans ; on y trouva un trésor qui n'était pas moins grand que celui de Bucoléon.

Chacun fit occuper par sa troupe le château qu'on lui avait rendu et fit garder le butin. Les autres, qui s'étaient répandus dans la ville, pillèrent et firent un tel butin, que nul ne vous pourrait dire la quantité d'or et d'argent, de vaisselle, de pierres précieuses, de velours, de draps de soie, de fourrures d'hermine, et de toutes les autres richesses qui furent prises, et bien assure Geoffroy de Villehardouin, le maréchal de Champagne, que depuis la création du monde on ne gagna tant à la prise d'une ville.

Chacun prit le logement qui lui plut, il y en avait assez pour cela; ainsi s'hébergea l'armée des pèlerins et des Vénitiens, et grande fut la joie de la victoire que Dieu leur avait donnée, au moyen de laquelle ceux qui étaient en pauvreté étaient maintenant en richesse et en délices. Ils fêtèrent la Pâque fleurie et la grande Pâque après, dans cette joie que Dieu leur avait donnée. Et bien ils en durent louer Notre-Seigneur, car ils n'avaient pas plus de 20,000 hommes dans toute l'armée, et par son aide ils avaient pris une grande ville, peuplée de 400,000 hommes ou plus, et la mieux fortifiée. Alors on fit crier par toute l'armée, de par le marquis de Montferrat, qui en était le chef, et de par les barons et le duc de Venise, d'apporter et de réunir tout le butin, comme on l'avait juré sous peine d'excommunication; et on choisit trois églises pour le déposer, et on y mit bonne garde de Français et de Vénitiens, des plus loyaux que l'on put trouver. Alors chacun commença à apporter le butin et à le mettre en commun.

Les uns apportèrent bien, et mal les autres, poussés par convoitise, qui est la racine de tous maux, et les convoiteux commencèrent dès lors à retenir bien des choses, et Notre-Seigneur commença à les moins aimer...

Le butin fut donc réuni et partagé par moitié entre les Français et les Vénitiens, comme cela avait été convenu. Sachez que, quand ils eurent fait les parts, les Français payèrent de la leur 50,000 marcs aux Vénitiens, et qu'ils se partagèrent entre eux plus de 100,000 marcs. Jamais on n'aurait rien vu de si glorieux, si on eût fait ce que l'on avait dit et qu'on n'eût rien détourné; sachez aussi que l'on fit justice de ceux qui furent convaincus d'avoir retenu quelque chose, et qu'il y en eut pas mal de pendus. Le comte de Saint-Pol fit pendre un sien chevalier, l'écu au col, convaincu d'avoir retenu quelque chose. Beaucoup d'autres de l'armée, petits ou grands, détournèrent une partie du butin; mais ce fut mal acquis. Vous pourrez bien savoir que grand fut le butin, car sans la part des Vénitiens et sans ce qui fut détourné, les nôtres eurent plus de 500,000 marcs d'argent et plus de 10,000 chevaux. Ainsi fut donc réparti le butin de Constantinople, comme vous l'avez entendu.

BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE, NOMMÉ EMPEREUR.

1204.

Ensuite les barons tinrent une assemblée, et demandèrent à toute l'armée ce qu'elle voulait faire touchant ce qui avait été décidé entre eux; ils parlèrent tant qu'ils furent obligés de se réunir une seconde fois, pour élire les douze qui devaient faire l'élection. Et comme c'était un grand honneur que d'être nommé à l'empire de Constantinople, il y eut beaucoup de prétendants; mais la grande lutte fut entre le comte de Flandre Baudouin et le marquis de Montferrat Boniface; de ces deux, toute l'armée disait que l'un serait empereur. Quand les gens sages de l'armée, qui tenaient autant à l'un qu'à l'autre, virent cela, ils parlèrent entre eux, et dirent: « Seigneurs, si on élit l'un de ces deux puissants hommes, l'autre aura un tel dépit qu'il emmènera toute l'armée, et ainsi

se pourra perdre la conquête, aussi bien que manqua se perdre celle de Jérusalem quand ils élurent Godefroi de Bouillon, le comte de Toulouse ayant eu un tel dépit, qu'il sollicita les barons et tous ceux de l'armée d'abandonner la Terre-Sainte; il s'en alla tant de monde qu'ils restèrent bien peu, et que si Dieu ne les eût soutenus, la Terre-Sainte eût été perdue. Nous devons nous garder que chose pareille ne nous advienne ; tâchons de les retenir tous les deux, et que Dieu ayant donné l'empire à l'un, l'autre en soit content. Pour cela, que l'empereur donne à l'autre toute la terre qui est en Asie de l'autre côté du canal, avec l'île de Crète, dont il lui fera foi et hommage ; ainsi nous pourrons les retenir tous les deux. » Comme il fut dit, il fut fait, et les deux prétendants y consentirent volontiers. Vint le jour que le parlement élut les douze, six d'une part, et six de l'autre, qui jurèrent sur les Évangiles qu'ils éliraient à bien et à bonne foi celui qui aurait le plus de droit et qui serait le meilleur pour gouverner l'empire. Les douze élus se rassemblèrent au jour convenu dans le riche palais où logeait le duc de Venise, l'un des plus beaux du monde.

Là, il y eut si grande réunion de gens, que c'était merveille, chacun voulant voir qui serait élu. Les douze qui devaient faire l'élection ayant été mandés, furent mis en une belle chapelle qui était dans le palais ; leur conseil dura jusqu'à ce qu'ils furent tombés d'accord, et ils chargèrent de porter la parole Nivelon, l'évêque de Soissons, qui était l'un des douze; ils sortirent et vinrent là où étaient tous les barons et le duc de Venise. Or vous pouvez savoir qu'il fut regardé par beaucoup d'hommes désireux de connaître l'élection. L'évêque leur dit : « Seigneurs, nous nous sommes accordés, par la permission de Dieu, à faire un empereur, et vous avez tous juré que vous tiendriez pour empereur celui que nous aurions choisi, et que si quelqu'un voulait y contredire vous lui viendriez en aide; nous vous nom-

merons l'élu, à l'heure que Jésus-Christ est né ; c'est le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut. » Il s'éleva un cri de joie dans le palais, et on l'emmena à l'église, le marquis de Montferrat avant tous les autres, et qui lui rendit tout l'honneur qu'il put. Ainsi fut élu empereur le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, et le jour de son couronnement fixé à trois semaines après Pâques.

BATAILLE DE BOUVINES.

1214.

1° Récit d'un historien français.

GUILLAUME LE BRETON, chapelain de Philippe-Auguste, auteur d'une *Vie de Philippe-Auguste,* traduite par Guizot.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 1214, pendant que le roi Jean exerçait ses fureurs dans le pays de l'Anjou, l'empereur Othon, gagné par argent au parti du roi Jean, rassembla une armée dans le comté de Hainaut, dans un village appelé Valenciennes, dans le territoire du comte Ferrand. Le roi Jean envoya avec lui, à ses frais, le comte de Boulogne, le comte de Salisbury, Ferrand lui-même, le duc de Limbourg, le duc de Brabant, dont ledit Othon avait épousé la fille, et beaucoup d'autres grands et comtes d'Allemagne, de Hainaut, de Brabant et de Flandre. Dans le même temps, le roi Philippe, quoique son fils eût avec lui dans le Poitou la plus grande partie de ses troupes, rassembla une armée, se mit en marche le lendemain de la fête de sainte Marie-Madeleine, d'un château appelé Péronne, entra de vive force sur le territoire de Ferrand, le traversa en le dévastant à droite et à gauche par des in-

cendies et des ravages, et s'avança ainsi jusqu'à la ville de Tournay, que les Flamands avaient, l'année précédente, prise par fourberie et considérablement endommagée. Mais le roi, y ayant envoyé une armée avec le Frère Garin et le comte de Saint-Paul, l'avait promptement recouvrée.

Othon vint avec son armée vers un château appelé Mortain (ou Mortagne), éloigné de six milles de Tournay, et qui, après que cette ville eut été recouvrée, avait été pris d'assaut et détruit par ladite armée du roi. Le samedi après la fête de saint Jacques, apôtre et martyr du Christ, le roi proposa de les attaquer; mais les barons l'en dissuadèrent, car ils n'avaient d'autre route pour arriver vers eux qu'un passage étroit et difficile. Ils changèrent donc de dessein, et résolurent de retourner sur leurs pas et d'envahir les frontières du Hainaut par un chemin plus uni, et de ravager entièrement cette terre. Le lendemain donc, c'est-à-dire le 27 juillet, le roi quitta Tournay pour se diriger vers un château appelé Lille, où il se proposait de prendre du repos avec son armée pendant cette nuit-là. Le même matin, Othon s'éloigna avec son armée de Mortain. Le roi ne savait pas et ne pouvait croire qu'ils vinssent derrière lui. C'est pourquoi le vicomte de Melun s'écarta de l'armée du roi avec quelques cavaliers armés à la légère, et s'avança vers le côté d'où venait Othon. Il fut suivi d'un homme très-brave, d'un conseil sage et admirable, prévoyant avec une grande habileté ce qui peut arriver, Garin, l'élu de Senlis, que j'ai nommé plus haut le Frère Garin, car il était frère profès de l'hôpital de Jérusalem, et alors, quoique évêque de Senlis, n'avait pas cessé de porter comme auparavant son habit de religieux. Ils s'éloignèrent donc de plus de trois milles de l'armée du roi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans un lieu élevé, d'où ils purent voir clairement les bataillons des ennemis s'avancer prêts à combattre. Le vicomte, restant quelque temps en cet en-

droit, l'évêque se rendit promptement vers le roi, lui dit que les ennemis venaient rangés et prêts à combattre, et lui rapporta ce qu'il avait vu, les chevaux couverts de chevaliers et les hommes d'armes à pied marchant en avant, ce qui marquait évidemment qu'il y aurait combat. Le roi ordonna aux bataillons de s'arrêter; et ayant convoqué les grands, les consulta sur ce qu'il y avait à faire. Ils ne lui conseillèrent pas beaucoup de combattre, mais plutôt de s'avancer toujours.

Les ennemis étant arrivés à un ruisseau qu'on ne pouvait facilement traverser, le passèrent peu à peu, et feignirent, ainsi que le crurent quelques-uns des nôtres, de vouloir marcher vers Tournay. Le bruit courut donc parmi nos chevaliers que les ennemis se dirigeaient vers Tournay. L'évêque était d'un avis contraire, proclamant et affirmant qu'il fallait nécessairement combattre ou se retirer avec honte et dommage. Cependant les cris et les assertions du plus grand nombre prévalurent. Nous nous avançâmes vers un pont nommé Bouvines, placé entre un endroit appelé Sanghin et la ville de Cisoing. Déjà la plus grande partie de l'armée avait passé le pont, et le roi avait quitté ses armes; mais il n'avait pas encore traversé le pont, ainsi que le pensaient les ennemis, dont l'intention était, s'il l'eût traversé, ou de tuer sans pitié ou de vaincre, comme ils l'auraient voulu, ceux qu'ils auraient trouvé en deçà du pont. Pendant que le roi, un peu fatigué des armes et du chemin, prenait un léger repos sous l'ombre d'un frêne, près d'une église fondée en l'honneur de saint Pierre, voilà que des messagers envoyés par ceux qui étaient aux derniers rangs, et se hâtant d'accourir promptement vers lui, annoncèrent avec de grands cris que les ennemis arrivaient et que déjà le combat était presque engagé aux derniers rangs; que le vicomte (de Melun) et les archers, les cavaliers et hommes de pied armés à la légère, ne soutenaient leur attaque qu'avec

la plus grande difficulté et de grands dangers, et qu'ils pouvaient à peine arrêter plus longtemps leur fureur et leur impétuosité. A cette nouvelle, le roi entra dans l'église, et adressant au Seigneur une courte prière, il ressortit pour revêtir de nouveau ses armes, et, le visage animé, et avec une joie aussi vive que si on l'eût appelé à une noce, il saute sur son cheval. Le cri de : Aux armes, hommes de guerre! aux armes! retentit partout dans les champs, et les trompettes résonnent ; les cohortes qui avaient déjà passé le pont reviennent sur leurs pas. On rappelle l'étendard de Saint-Denis, qui devait dans les combats marcher à la tête de tous ; et comme il ne revient pas assez vite, on ne l'attend pas. Le roi, d'une course rapide, se précipite vers les derniers rangs et se place sur le premier front de la bataille, où personne ne s'élance entre lui et les ennemis.

Les ennemis voyant le roi, contre leur espérance, revenu sur ses pas, frappés, je crois, comme de stupeur et d'épouvante, se détournèrent vers le côté droit du chemin par lequel ils venaient, et, s'étendant vers l'occident, s'emparèrent de la partie la plus élevée de la plaine, et se tinrent du côté du nord, ayant devant les yeux le soleil, plus ardent ce jour-là qu'à l'ordinaire. Le roi déploya ses ailes du côté contraire, et se tint du côté du midi avec son armée qui s'étendait sur une ligne dans l'espace immense de la plaine, en sorte qu'ils avaient le soleil à dos. Les deux armées se tinrent ainsi occupant à peu près une même étendue, et séparées l'une de l'autre par un espace peu considérable. Au milieu de cette disposition, au premier rang était le roi Philippe, aux côtés duquel se tenaient Guillaume des Barres, la fleur des chevaliers ; Barthélemy de Roye, homme sage et d'un âge avancé ; Gautier le jeune, homme prudent et valeureux et sage conseiller ; Pierre de Mauvoisin, Gérard Scropha, Étienne de Longchamp, Guillaume de Mortemar, Jean de Rouvray, Guillaume de Garlande, Henri comte de Bar, jeune

d'âge, vieux d'esprit, distingué par son courage et sa beauté, qui avait succédé en la dignité et en la charge de comte à son père, cousin germain du roi récemment mort, et un grand nombre d'autres, dont il serait trop long de rapporter les noms, tous hommes remarquables par leur courage, depuis longtemps exercés à la guerre, et qui pour ces raisons avaient été spécialement placés pour la garde du roi dans ce combat. Du côté opposé se tenait Othon au milieu des rangs épais de son armée, qui portait pour bannière un aigle doré au-dessus d'un dragon attaché à une très-longue perche dressée sur un char.

Le roi, avant d'en venir aux mains, adressa à ses chevaliers cette courte et modeste harangue : « Tout notre espoir, toute notre confiance sont placés en Dieu. Le roi Othon et son armée, qui sont les ennemis et les destructeurs des biens de la sainte Église, ont été excommuniés par le seigneur Pape ; l'argent qu'ils emploient pour leur solde est le produit des larmes des pauvres et du pillage des églises de Dieu et des clercs. Mais nous, nous sommes chrétiens ; nous jouissons de la communion et de la paix de la sainte Église ; et quoique pécheurs, nous sommes réunis à l'église de Dieu, et nous défendons selon notre pouvoir les libertés du clergé. Nous devons donc avec confiance nous attendre à la miséricorde de Dieu, qui malgré nos péchés nous accordera la victoire sur ses ennemis et les nôtres. » A ces mots, les chevaliers demandèrent au roi sa bénédiction ; ayant élevé la main, il invoqua pour eux la bénédiction du Seigneur ; aussitôt les trompettes sonnèrent, et ils fondirent avec ardeur sur les ennemis, et combattirent avec un courage et une impétuosité extrêmes.

En ce moment se tenaient en arrière du roi, non loin de lui, le chapelain qui a écrit ces choses et un clerc. Ayant entendu le son de la trompette, ils entonnèrent le psaume : *Béni soit le Seigneur qui est ma force, qui*

instruit mes mains aux combats, jusqu'à la fin; ensuite: *O Dieu, élevez-vous*, jusqu'à la fin; et: *Seigneur, le roi se réjouira dans votre force*, jusqu'à la fin; et ils les chantèrent comme ils purent, car les larmes s'échappaient de leurs yeux, et les sanglots se mêlaient à leurs chants. Ils rappelaient à Dieu, avec une sincère dévotion, l'honneur et la liberté dont jouissait son Église par le pouvoir du roi Philippe, et le déshonneur et les outrages qu'elle souffrait et souffre encore de la part d'Othon et du roi Jean, par les dons duquel tous ces ennemis, excités contre le roi[1], osaient dans son royaume attaquer leur Seigneur. Le premier choc ne fut pas du côté où se trouvait le roi; car, avant qu'il en vînt aux mains, on combattait à l'aile droite, à droite du roi, sans qu'il le sût, je crois, contre Ferrand et les siens. Le premier front des combattants était, comme nous l'avons dit, étendu en ligne droite, et occupait dans la plaine un espace de quarante mille pas. L'évêque était dans cet endroit, non pour combattre, mais pour exhorter les hommes d'armes et les animer pour l'honneur de Dieu, du royaume et du roi, et pour leur propre salut; il voulait exciter surtout le très-noble Eudes duc de Bourgogne, Gaucher comte de Saint-Paul, que quelques-uns soupçonnaient d'avoir quelquefois favorisé les ennemis, à raison de quoi il dit lui-même à l'évêque que ce jour-là il serait un bon traître. Matthieu de Montmorency, chevalier plein de valeur, Jean comte de Beaumont, beaucoup d'autres braves chevaliers, et en outre cent quatre-vingts chevaliers de la Champagne, tous ces combattants avaient été rangés dans un seul bataillon par l'évêque, qui mit aux derniers rangs quelques-uns qui étaient à la tête et qu'il savait de peu de courage et d'ardeur. Il plaça sur un

[1] La coalition vaincue à Bouvines est la première coalition organisée et soldée par l'Angleterre contre la France. On voit que cette pratique des Anglais remonte loin. (L. D.)

seul et premier rang ceux de la bravoure et de l'ardeur desquels il était sûr, et leur dit : « Le champ est vaste, étendez-vous en ligne droite à travers la plaine, de peur que les ennemis ne vous enveloppent. Il ne faut pas qu'un chevalier se fasse un bouclier d'un autre chevalier, mais tenez-vous de manière que vous puissiez tous combattre comme d'un seul front. » A ces mots, ledit évêque, d'après le conseil du comte de Saint-Paul, lança en avant cent cinquante hommes d'armes à cheval pour commencer le combat, afin qu'ensuite les nobles chevaliers trouvassent les ennemis un peu troublés et en désordre.

Les Flamands, qui étaient les plus ardents au combat, s'indignèrent d'être attaqués d'abord par des hommes d'armes et non par des chevaliers. Ils ne bougèrent pas de leur place; mais les ayant attendus, ils les reçurent vigoureusement, tuèrent les chevaux de presque tous, les accablèrent d'un grand nombre de blessures, mais n'en blessèrent que deux à mort, car c'étaient de très-braves hommes d'armes de la vallée de Soissons, et ils combattaient aussi bien à pied qu'à cheval.

Gautier de Ghistelle et Buridan, d'un merveilleux courage et comme incapables de crainte, rappelaient aux chevaliers les faits de leurs compagnons, aussi peu troublés que s'il se fût agi de quelque jeu guerrier. Après avoir renversé quelques-uns de ces hommes d'armes, ils les laissèrent de côté et s'avancèrent en plaine, ne voulant, comme s'il se fût agi de quelque exercice d'été, combattre qu'avec des chevaliers. Quelques chevaliers de la troupe de Champagne, d'une valeur aussi grande que la leur, en vinrent aux mains avec eux. Leurs lances brisées, ils tirèrent leurs épées et redoublèrent les coups; mais Pierre de Remi étant survenu avec ceux qui étaient dans le même bataillon, Gautier de Ghistelle et Buridan furent emmenés par force prisonniers. Ils avaient avec eux un chevalier

nommé Eustache de Maquilin, qui vociférait avec un grand orgueil : *Mort aux Français! Mort aux Français!* Les Français l'entourèrent, et l'un d'eux l'ayant saisi, et prenant sa tête entre son coude et sa poitrine, arracha son casque de sa tête; un autre lui fourrant un couteau entre le menton et la cuirasse par le gosier et la poitrine, le força de subir avec horreur la mort dont il menaçait à grands cris les Français. Sa mort et la prise de Gautier et de Buridan accrurent l'audace des Français; et comme certains de la victoire, rejetant toute crainte, ils firent usage de toutes leurs forces.

Gaucher, comte de Saint-Paul, avec une légèreté égale à celle d'un aigle qui fond sur des colombes, suivit les hommes d'armes envoyés, comme nous l'avons dit, par l'évêque. A la tête de ses chevaliers, qu'il avait choisis excellents, il pénétra au milieu des ennemis et traversa leurs rangs avec une agilité merveilleuse, donnant et recevant un grand nombre de coups, tuant et abattant indifféremment hommes et chevaux, et ne prenant personne; il revint ainsi à travers une autre troupe d'ennemis et en enveloppa un très-grand nombre comme dans un filet. Il fut suivi avec une aussi grande impétuosité par le comte de Beaumont, Matthieu de Montmorency avec les siens, le duc de Bourgogne lui-même entouré d'un grand nombre de braves chevaliers, et la troupe de Champagne. Là s'engagea des deux côtés un combat admirable. Le duc de Bourgogne, très-corpulent et d'une complexion flegmatique, fut jeté à terre, et son cheval fut tué par les ennemis. On se pressa autour de lui, et les bataillons des Bourguignons l'entourèrent. On lui amena un autre cheval; le duc, relevé de terre par les mains des siens, monte sur son cheval, agite son épée dans sa main, dit qu'il veut venger sa chute, et se précipite avec fureur sur les ennemis. Il n'examine pas qui se présente à lui, mais il venge sa chute sur tous ceux qu'il rencontre, comme si chacun d'eux avait tué son cheval. Là, combattait le vicomte de Melun, qui fai-

sait des prodiges de valeur, ayant dans son bataillon de très-braves chevaliers. De même que le comte de Saint-Paul, il attaqua les ennemis d'un côté, les enfonça, et revint à travers leurs rangs par un autre côté. Là, Michel de Harmes, dans un autre bataillon, eut son bouclier, sa cuirasse et sa cuisse transpercés par la lance d'un Flamand, et demeura cloué à sa selle et à son cheval, en sorte que lui et le cheval tombèrent à terre. Hugues de Malaunaye fut renversé à terre, ainsi que beaucoup d'autres dont les chevaux furent tués, et qui, se relevant avec force, combattirent aussi vigoureusement à pied qu'à cheval.

Le comte de Saint-Paul, fatigué des coups qu'il avait reçus comme de ceux qu'il avait portés, s'éloigna un peu de ce carnage, et prit un léger repos. Ayant le visage tourné vers les ennemis, il vit un de ses chevaliers entouré par eux. Comme il n'y avait aucun accès vers lui pour le délivrer, quoiqu'il n'eût pas encore repris haleine, pour pouvoir traverser avec moins de danger le bataillon serré des ennemis, il se courba sur le cou de son cheval, qu'il embrassa de ses deux bras, et, pressant son cheval des éperons, il fondit sur le bataillon des ennemis et parvint à travers leurs rangs jusqu'à son chevalier. Là, se redressant, il tira son épée,dispersa merveilleusement tous les ennemis qui l'entouraient; et ainsi par une audace ou une témérité admirable, et à son grand péril, il délivra son chevalier de la mort, et s'échappant des mains des ennemis, il se retira dans son bataillon. Ceux qui en avaient été témoins affirmèrent qu'il avait été un moment en un tel danger, que douze lances à la fois l'avaient frappé sans pouvoir cependant ni abattre son cheval ni l'enlever de dessus la selle. Après s'être un peu reposé, il se précipita de nouveau au milieu des ennemis avec ses chevaliers, qui avaient pris haleine pendant ce temps-là.

La victoire ayant pendant quelque temps voltigé d'une aile douteuse d'un côté à l'autre, comme ce com-

bat si animé durait déjà depuis trois heures, tout le poids de la bataille tourna enfin contre Ferrand et les siens ; alors, accablé de blessures et renversé à terre, il fut emmené prisonnier avec un grand nombre de ses chevaliers. Presque expirant de la fatigue d'un si long combat, il se rendit principalement à Hugues de Maroil et à Jean son frère ; tous les autres qui combattaient dans cette partie de la plaine furent tués ou pris, ou échappèrent par une honteuse fuite aux Français qui les poursuivaient.

Pendant ce temps arrivèrent avec la bannière de Saint-Denis les légions des communes [1], qui s'étaient avancées presque jusqu'aux maisons. Elles accoururent le plus promptement possible vers l'armée du roi, où elles voyaient la bannière royale, qui se distinguait par les fleurs de lis et que portait ce jour-là Galon de Montigny, chevalier très-valeureux, mais peu fortuné. Les communes étant donc arrivées, principalement celles de Corbeil, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne et d'Arras, pénétrèrent dans les bataillons des chevaliers et se placèrent devant le roi lui-même. Mais ceux de l'armée d'Othon, qui étaient des hommes d'un courage et d'une audace extrêmes, les repoussèrent incontinent vers le roi, et les ayant un peu dispersés parvinrent presque jusqu'au roi. A cette vue, les chevaliers qui étaient dans l'armée du roi marchèrent en avant, et laissant derrière eux le roi, pour lequel ils concevaient quelque crainte, s'opposèrent à Othon et aux siens qui, dans leur fureur teutonique, ne cherchaient que le roi seul. Pendant qu'ils étaient devant et arrêtaient par leur admirable courage la fureur des Teutons, des hommes de pied entourèrent le roi et le jetèrent à bas de son cheval avec des crochets et des lances minces ; et

[1] Les communes qui avaient leurs milices à Bouvines sont celles de : Noyon, Montdidier, Montreuil, Soissons, Bruyères, Hesdin, Cerny, Crépy en Laonnais, Craonne, Vesly, Corbie, Compiègne, Roye, Amiens, Beauvais, Corbeil, Arras.



s'il n'eût été protégé par la main de Dieu et par une armure incomparable, ils l'eussent certainement tué. Un petit nombre de chevaliers qui étaient restés avec lui, ledit Galon, qui abaissant souvent sa bannière demandait du secours, et surtout Pierre Tristan, qui descendant lui-même de son cheval se jeta au-devant des coups qui menaçaient le roi, renversèrent, dispersèrent et tuèrent ces hommes de pied ; et le roi lui-même se relevant plus vite qu'on ne l'espérait, sauta sur un cheval avec une étonnante légèreté.

On combattit donc des deux côtés avec un courage admirable, et un grand nombre d'hommes de guerre furent renversés. Devant les yeux mêmes du roi fut tué Étienne de Longchamp, chevalier valeureux et d'une fidélité intacte, qui reçut un coup de couteau dans la tête par la visière de son casque ; car les ennemis se servaient d'une espèce d'arme étonnante et inconnue jusqu'à présent ; ils avaient de longs couteaux minces et à trois tranchants, qui coupaient également de chaque tranchant depuis la pointe jusqu'à la poignée, et ils s'en servaient en guise d'épée. Mais, par l'aide de Dieu, les épées des Français et leur infatigable courage l'emportèrent. Ils repoussèrent toute l'armée d'Othon, et parvinrent jusqu'à lui, au point que Pierre de Mauvoisin, chevalier plus puissant par les armes, en quoi il surpassait tous les autres, que par la sagesse, saisit son cheval par la bride ; mais comme il ne pouvait le tirer de la foule dans laquelle il était pressé, Gérard Scropha lui frappa la poitrine d'un couteau qu'il tenait nu dans la main. N'ayant pu blesser Othon, à cause de l'épaisseur des armures impénétrables qui défendent les chevaliers de notre temps, il réitéra son coup ; mais ce second coup porta sur la tête du cheval, qui la tenait droite et élevée. Le couteau, poussé avec une force merveilleuse, entra par l'œil du cheval dans sa cervelle. Le cheval blessé à mort se cabra et tourna la tête vers le côté d'où il était venu. Ainsi l'empereur montra le dos à nos che-

valiers et s'éloigna de la plaine, quittant et abandonnant au pillage l'aigle avec le char. A cette vue, le roi dit aux siens : « Vous ne verrez plus sa figure d'aujourd'hui. » Othon était déjà un peu en avant, lorsque son cheval s'abattit ; on lui amena aussitôt un cheval frais ; il le monta et se mit à fuir promptement. Déjà en effet il ne pouvait plus soutenir davantage la valeur de nos chevaliers, car deux fois le chevalier des Barres l'avait tenu par le cou ; mais il lui avait échappé par la vitesse de son cheval et par le grand nombre de ses chevaliers qui, pendant que leur empereur fuyait, combattaient merveilleusement, au point qu'ils renversèrent à terre le chevalier des Barres, qui s'était avancé plus que les autres. Gautier le jeune, Guillaume de Garlande, Barthélemy de Roye, et d'autres qui étaient avec eux, dont les lances brisées et les épées toutes sanglantes attestaient la bravoure, étant, dit-on, des hommes prudents, ne jugèrent pas bon de laisser loin d'eux le roi, qui les suivait d'un pas égal ; c'est pourquoi ils ne s'étaient pas autant avancés que le chevalier des Barres, qui, démonté et entouré d'ennemis, se défendait selon sa coutume avec une admirable valeur. Cependant, comme un homme seul ne peut résister à une multitude, il eut été pris ou tué, si Thomas de Saint-Valery, homme brave et fort à la guerre, ne fût survenu avec sa troupe, composée de cinquante chevaliers et deux mille hommes de pied. Il délivra le chevalier des Barres des mains des ennemis, ainsi que me l'a raconté quelqu'un qui y était.

Le combat se ranima. Bernard de Hostemale, très-brave chevalier, le comte Othon de Tecklenbourg, le comte Conrad de Dortmund et Gérard de Randeradt, avec d'autres chevaliers très-valeureux, que l'empereur avait choisis spécialement, à cause de leur éminente bravoure, pour être à ses côtés dans le combat, combattaient pendant que l'empereur fuyait, et renversaient et blessaient les nôtres. Cependant les nôtres

l'emportèrent, car les deux comtes ci-dessus nommés furent pris, ainsi que Bernard et Gérard; le char fut mis en pièces, le dragon brisé, et l'aigle, les ailes arrachées et rompues, fut porté au roi. Le comte de Boulogne ne cessa pas de combattre depuis le commencement de la bataille, et personne ne put le vaincre. Ledit comte avait employé un artifice admirable; il s'était fait comme un rempart d'hommes d'armes très-serrés sur deux rangs, en forme de tour, à l'instar d'un château assiégé, où il y avait une entrée comme une porte par laquelle il entrait toutes les fois qu'il voulait reprendre haleine, ou quand il était pressé par les ennemis; et il eut souvent recours à ce moyen.

Le comte Ferrand et l'empereur lui-même, comme nous l'avons ensuite appris des prisonniers, avaient juré de négliger tous les autres bataillons pour s'avancer vers celui du roi Philippe, et de ne point détourner leurs chevaux qu'ils ne fussent parvenus vers lui et ne l'eussent tué, parce que si le roi (Dieu nous en préserve) eût été tué, ils espéraient triompher plus facilement du reste de l'armée. C'est à cause de ce serment qu'Othon et son bataillon ne combattirent qu'avec le roi et son bataillon. Ferrand voulut commencer à s'avancer vers lui; mais il ne le put, parce que, comme on l'a dit, les Champenois lui fermèrent le chemin. Renaud, comte de Boulogne, négligeant tous les autres, parvint au commencement du combat jusqu'au roi; mais comme il était près de lui, respectant, je crois, son seigneur, il s'éloigna et combattit avec Robert comte de Dreux, qui n'était pas loin du roi, dans un bataillon très-épais. Mais Pierre, comte d'Autun, parent du roi, combattait vigoureusement pour lui, quoique son fils Philippe, ô douleur! parent, du côté de sa mère, de la femme de Ferrand, fût dans le parti des ennemis du roi; car les yeux de ces ennemis étaient aveuglés à un tel point, qu'un grand nombre d'entre eux, quoiqu'ils eussent dans notre parti leurs frères, leurs beaux-frères, leurs

beaux-pères et leurs parents, sans respect pour leur seigneur séculier et sans crainte de Dieu, n'en osaient pas moins, dans une guerre injuste, attaquer ceux qu'ils étaient tenus, au moins par le droit naturel, de respecter et de chérir.

Ce comte de Boulogne, quoiqu'il se battît ainsi avec bravoure, avait beaucoup conseillé de ne pas combattre, connaissant l'impétuosité et la valeur des Français.

C'est pourquoi l'empereur et les siens le regardaient comme traître, et l'eussent mis dans les fers s'il n'eût consenti au combat. Comme ce combat s'engageait, on rapporte qu'il dit à Hugues de Boves : « Voilà ce combat que tu conseillais et dont je dissuadais. Tu fuiras comme un lâche, tandis que moi, je combattrai, au péril de ma tête, et je serai pris ou tué. » A ces mots, il s'avança vers le lieu du combat qui lui était destiné, et se battit, ainsi qu'on l'a dit, plus longtemps et plus vaillamment qu'aucun de ceux qui étaient présents.

Cependant les rangs du parti d'Othon s'éclaircissaient, pendant que lui-même, et un des premiers, était en fuite. Le duc de Louvain, le duc de Limbourg, Hugues de Boves, et d'autres, par centaines, par cinquantaines et par troupes de différents nombres, s'abandonnèrent à une honteuse déroute. Cependant le comte de Boulogne, combattant encore, ne pouvait s'arracher du champ de bataille, quoiqu'il ne fût aidé que de six chevaliers qui, ne voulant pas l'abandonner, combattirent avec lui jusqu'à ce qu'un homme d'armes, Pierre de Tourelle, d'une bravoure extraordinaire, dont le cheval avait été tué par les ennemis et qui combattait à pied, s'approcha dudit comte, et levant la couverture du cheval, lui enfonça son épée dans le ventre jusqu'à la garde. Ce qu'ayant vu un chevalier du comte, il saisit la bride et l'entraîna malgré lui hors du combat. Ils furent poursuivis par les deux frères Quenon et Jean de Condune, braves chevaliers, qui renversèrent le chevalier du comte, dont le cheval tomba aussitôt en cet endroit. Le

comte demeura ainsi renversé, ayant la cuisse droite sous le cou de son cheval déjà mort, position dont on ne put qu'à grand'peine le tirer. Survinrent Hugues et Gautier Desfontaines et Jean de Rouvray. Pendant qu'ils se disputaient entre eux pour savoir à qui appartiendrait la prise du comte, arriva Jean de Nivelle avec ses chevaliers. C'était un chevalier haut de taille, très-beau de figure, mais en qui le courage et le cœur ne répondaient nullement à la beauté du corps, car dans cette bataille il n'avait encore de tout le jour combattu avec personne. Cependant il se disputait avec les autres qui retenaient le comte prisonnier, voulant par cette proie s'attirer quelque louange ; et il l'eût emporté si l'évêque ne fût arrivé. Le comte l'ayant reconnu se rendit à lui, et le pria seulement de lui sauver la vie. Un certain garçon, fort de corps et d'un grand courage, nommé Comot, étant en cet endroit, avait tiré son épée, et enlevant au comte son casque, lui avait fait une très-forte blessure à la tête, et pendant que les chevaliers se disputaient, comme on l'a dit, il voulut lui plonger son couteau dans les parties inférieures; mais comme ses bottes étaient cousues à la cotte de sa cuirasse, il ne put trouver d'endroit pour le blesser. Le comte s'efforça de se relever, mais ayant vu non loin de là Arnoul d'Oudenarde, chevalier très-valeureux, se hâter avec quelques cavaliers de venir à son secours, il feignit de ne pouvoir se soutenir sur ses pieds, et retombant de lui-même par terre, il attendit qu'on vînt le délivrer. Mais ceux qui étaient là, le frappant de coups à plusieurs reprises, le forcèrent, bon gré mal gré, de monter sur un roussin. Arnoul et ceux qui l'accompagnaient furent pris.

Pendant que tous les cavaliers, ou s'étaient échappés par la fuite du champ de bataille, ou étaient pris ou tués, et qu'ainsi les flancs de l'armée d'Othon demeuraient à nu au milieu de la plaine, restaient encore de très-valeureux hommes d'armes à pied, les Brabançons et d'autres, au nombre de sept cents, que les ennemis

avaient placés devant eux comme un rempart. Le roi Philippe le Magnanime, voyant qu'ils tenaient encore, envoya contre eux Thomas de Saint-Valéry, homme noble, recommandable pour sa vertu et tant soit peu lettré. Etant bien monté, quoiqu'il fût déjà un peu fatigué de combattre à la tête des fidèles hommes de sa terre, montant au nombre de cinquante cavaliers et de deux mille hommes de pied, il fondit sur eux avec une grande impétuosité et les massacra presque tous. Chose merveilleuse, lorsque après cette victoire Thomas compta le nombre des siens, il n'en trouva de moins qu'un seul, qu'on chercha aussitôt et qu'on trouva au milieu des morts. Il fut porté dans le camp. Dans l'espace de peu de jours, des médecins guérirent ses blessures et le rendirent à la santé. Le roi ne voulut pas que les siens poursuivissent les fuyards pendant plus d'un mille, à cause du peu de connaissance qu'ils avaient des lieux et de l'approche de la nuit, et de peur que, par quelque hasard, les hommes puissants retenus prisonniers ne s'échappassent ou ne fussent arrachés des mains de leurs gardes. C'était surtout cette crainte qui le tourmentait. Ayant donc donné le signal, les trompettes sonnèrent le rappel, et les bataillons retournèrent au camp remplis d'une grand joie.

2° *Récit d'un historien anglais.*

MATTHIEU PARIS.

A cette époque, l'armée du roi d'Angleterre, qui guerroyait en Flandre, se livrait à ses dévastations avec tant de succès, qu'après avoir ravagé plusieurs provinces, elle pénétra sur le territoire du Ponthieu et le désola avec une fureur impitoyable. Ceux qui faisaient partie de cette expédition étaient de vaillants hommes, fort expérimentés dans la guerre, tels que Guillaume comte de Hollande, Regnauld ancien comte

de Boulogne, Ferrand comte de Flandre, et Hugues de Boves, intrépide chevalier, mais cruel et superbe, qui sévissait contre ce malheureux pays avec tant de rage, qu'il n'épargnait ni la faiblesse des femmes, ni l'innocence des petits enfants. Le roi Jean avait établi pour maréchal de cette armée Guillaume comte de Salisbury; les chevaliers anglais qui l'accompagnaient devaient combattre sous ses ordres, et les autres hommes d'armes recevoir une solde prise sur le fisc. Cette armée était renforcée par Othon, empereur des Romains, qui lui donnait aide et faveur, et par les troupes que le duc de Louvain et de Brabant avait pu rassembler; tous ensemble s'acharnaient sur les Français avec une égale fureur. Lorsque la nouvelle de ces désastres fut parvenue aux oreilles de Philippe, roi de France, il fut saisi de douleur; car il craignait de n'avoir pas assez de troupes pour suffire à la défense de cette partie du territoire, ayant envoyé récemment en Poitou, avec une armée nombreuse, son fils Louis pour réprimer les incursions hostiles du roi d'Angleterre. Cependant quoiqu'il se répétât souvent à lui-même ce proverbe vulgaire : « Celui qui s'occupe à la fois de plusieurs choses a le jugement moins net pour chacune », il n'en réunit pas moins une grande armée, composée de comtes, de barons, de chevaliers et sergents, de cavaliers et fantassins, et des communes [1] de ses villes et cités. Accompagné de ces forces, il se prépara à marcher à la rencontre de ses adversaires. En même temps il recommanda aux évêques, aux moines, aux clercs et aux religieuses de répandre les aumônes, d'adresser des prières à Dieu et de célébrer les divins mystères pour la conservation de son royaume. Ces dispositions étant prises, il partit avec son armée pour combattre ses ennemis.

Ledit roi ayant appris que ses adversaires s'étaient

[1] *Communes* pour milices des communes.



avancés à main armée jusqu'au pont de Bouvines, sur le territoire du Ponthieu, dirigea de ce côté ses armes et ses étendards. Lorsqu'il fut arrivé au pont susdit, il passa la rivière (de Marque) avec toute son armée, et se décida à camper dans ce lieu. En effet, la chaleur était extrême, car le soleil est très-ardent au mois de juillet. Aussi les Français prirent-ils position près de la rivière, dont le voisinage était précieux pour les hommes et pour les chevaux. Ils arrivèrent audit fleuve un jour de samedi, vers le soir ; et après avoir disposé sur la droite et sur la gauche les chariots à deux et à quatre chevaux, ainsi que les autres véhicules qui avaient transporté les vivres, les armes, les machines et tous les instruments de guerre, cette armée plaça de tous côtés ses sentinelles et passa la nuit en ce lieu.

Le lendemain matin, lorsque les chefs de l'armée du roi d'Angleterre furent instruits de l'arrivée du roi de France, ils s'empressèrent de tenir conseil, et décidèrent unanimement qu'une bataille en plaine serait livrée aux ennemis ; mais comme ce jour-là était un dimanche, les plus sages de l'armée, et surtout Regnauld ancien comte de Boulogne, déclarèrent qu'il était peu séant de livrer bataille dans une si grande solennité, et de souiller un si grand jour par l'homicide et l'effusion du sang humain. L'empereur Othon se rangea à cet avis, et dit aussi qu'il ne se réjouirait jamais de remporter la victoire un dimanche. A ces paroles, Hugues de Boves s'emporta en imprécations, appela le comte Regnault exécrable traître, et lui reprocha les terres et les vastes possessions qu'il avait reçues de la munificence du roi d'Angleterre. Il ajouta que si l'on différait de livrer bataille ce jour-là, ce serait un dommage irréparable, qui retomberait sur le roi Jean, et qu'on avait toujours lieu de se repentir quand on n'avait pas saisi l'occasion favorable. Le comte Regnauld répondit à Hugues, en lui disant d'un air indigné : « Le jour d'aujourd'hui prouvera que c'est moi qui suis fi-

dèle et que c'est toi qui es un traître ; car en ce jour de dimanche, je combattrai pour le roi jusqu'à la mort, si besoin en est, tandis qu'en ce même jour tu montreras, en prenant la fuite à la vue de toute l'armée, que tu n'es qu'un exécrable traître. » Ces paroles injurieuses provoquées par les paroles semblables de Hugues de Boves aigrirent les esprits et rendirent la bataille inévitable. L'armée courut aux armes, et se rangea audacieusement en bataille. Lorsque tous se furent armés, les alliés se divisèrent en trois corps : le premier avait pour chefs le comte de Flandre Ferrand, le comte de Boulogne Regnauld et le comte de Salisbury Guillaume[1] ; le second était conduit par Guillaume comte de Hollande et par Hugues de Boves avec ses Brabançons ; le troisième corps de bataille se composait des soldats allemands, commandés par l'empereur romain Othon. Dans cet ordre de bataille, ils marchèrent lentement à l'ennemi, et parvinrent jusqu'aux bataillons français.

Le roi Philippe voyant que ses adversaires déployaient leurs troupes pour une bataille en plaine, fit briser le pont qui était sur les derrières de son armée, afin que si, par hasard, quelques-uns de ses soldats essayaient de prendre la fuite, ils ne pussent s'ouvrir un passage qu'à travers les ennemis eux-mêmes. Le roi resta dans ses lignes, après avoir rangé ses troupes dans l'espace resserré entre les chariots et les bagages, et là il attendit le choc de ses adversaires. Enfin les trompettes sonnèrent des deux côtés, et le premier corps de bataille, où étaient les comtes dont nous avons parlé, se précipita avec tant de violence sur les Français, qu'en un moment il rompit leurs rangs et pénétra jusqu'à l'endroit où se tenait le roi de France. Le comte Regnauld, qui avait été déshérité et chassé par lui de son comté, l'ayant aperçu, dirigea sa lance

[1] Frère naturel du roi Jean.

contre lui, le jeta à terre et s'efforça de le tuer en le frappant de son épée. Mais un chevalier qui, avec beaucoup d'autres, avait été commis à la garde du roi, se jeta entre lui et le comte, et reçut le coup mortel. Les Français, voyant leur roi dans ce péril, accoururent promptement à son secours, et une troupe nombreuse de chevaliers le replaça, quoique avec peine, sur son cheval. Alors la bataille s'engagea de tous côtés; les épées brillèrent en tombant comme la foudre sur les têtes couvertes de casques, et la mêlée devint furieuse. Cependant les comtes dont nous avons parlé, ainsi que le corps de bataille qu'ils commandaient, se trouvant trop éloignés de leurs compagnons, s'aperçurent qu'ils avaient perdu tout moyen de se dégager; d'où il advint qu'une partie de leurs soldats, ne pouvant supporter les forces supérieures des Français, fut accablée sous le nombre, et que les comtes susdits, avec la plupart des leurs, furent pris et chargés de chaînes, après avoir déployé la plus louable valeur et tué un grand nombre d'ennemis.

Pendant que ces choses se passaient autour du roi Philippe, les comtes de Champagne, du Perche et de Saint-Paul, ainsi que beaucoup d'autres seigneurs du royaume de France, attaquèrent à leur tour les deux autres corps de bataille, et mirent en fuite Hugues de Boves ainsi que tous ses mercenaires rassemblés de côté et d'autre. Tandis qu'ils prenaient lâchement la fuite, les Français les poursuivirent à la pointe de l'épée jusqu'au poste qu'occupait l'empereur. Alors tout l'effort de la bataille se concentra sur ce point. Les chevaliers français l'entourèrent, et tâchèrent ou de le tuer ou de le forcer à se rendre. Mais lui, armé d'une sorte d'épée aiguisée d'un seul côté, et en forme de grand couteau, qu'il brandissait à deux mains, assénait sur les ennemis des coups terribles. Tous ceux qu'il atteignait restaient étourdis ou tombaient sur le sol, eux et leurs chevaux. Les ennemis, craignant de s'approcher

de trop près, tuèrent sous lui trois chevaux à coups de lance. Mais toujours le louable courage de ses compagnons le replaçait sur un nouveau cheval, et il reparaissait plus animé encore à bien se défendre. Enfin les Français le laissèrent aller sans l'avoir vaincu, et il se retira avec les siens du champ de bataille, sain et sauf comme ses soldats.

Le roi de France, joyeux d'une victoire si inespérée, rendit grâces à Dieu, qui lui avait accordé de remporter sur ses adversaires un si grand triomphe. Il emmena avec lui, chargés de chaînes et destinés à être enfermés dans de bonnes prisons, les trois comtes plus haut nommés, ainsi qu'une foule nombreuse de chevaliers et autres. A l'arrivée du roi, toute la ville de Paris fut illuminée de flambeaux et de lanternes, retentit de chants, d'applaudissements, de fanfares et de louanges, le jour et la nuit qui suivit. Des tapisseries et des étoffes de soie furent suspendues aux maisons; enfin ce fut un enthousiasme général.

LETTRE DU COMTE D'ARTOIS SUR LA PRISE DE DAMIETTE.

1249.

(Traduite par Michaud, dans l'*Histoire des Croisades*.)

A sa très-excellente et très-chère mère Blanche, illustre reine de France par la grâce de Dieu, Robert comte d'Artois, son fils dévoué, salut, piété filiale et volonté toujours soumise à la sienne.

Comme vous prenez beaucoup de part à notre prospérité, à celle des nôtres et aux bons succès du peuple chrétien, lorsque vous les apprenez avec certitude, votre excellence se réjouira sans doute de savoir que le sei-

gneur notre frère et roi, la reine et sa sœur, et nous aussi, jouissons, grâce à Dieu, d'une parfaite santé. Nous désirons vivement que vous en ayez une semblable. Notre cher frère le comte d'Anjou a encore sa fièvre quarte, mais elle est moins forte qu'auparavant. Le seigneur notre frère, les barons et les pèlerins, qui ont passé l'hiver dans l'île de Chypre, montèrent sur leurs vaisseaux le soir de l'Ascension, au port de Limisso, afin de se diriger contre les ennemis de la foi chrétienne. Après beaucoup de travaux et de contrariétés de la part des vents, ils arrivèrent, sous la garde de Dieu, le vendredi d'après la Trinité, et vers midi, sur la côte, où ayant jeté l'ancre, ils se rassemblèrent sur le vaisseau du roi pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Comme ils virent devant eux Damiette et le port gardés par une grande multitude de barbares, tant à pied qu'à cheval, et l'embouchure du fleuve couverte d'un grand nombre de vaisseaux armés, il fut résolu que le lendemain chacun débarquerait avec le seigneur roi.

Le lendemain, l'armée chrétienne, abandonnant ses grands vaisseaux, descendit sur ses galères et ses autres petits bâtiments. Pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu et dans le secours de la croix que le légat portait auprès du roi, ils se portèrent vers la terre contre les ennemis, qui lançaient sur eux beaucoup de traits. Cependant, comme les petits bâtiments, à cause du trop peu de profondeur de la mer, ne pouvaient atteindre jusqu'au rivage, l'armée chrétienne, laissant ces bâtiments sous la garde de Dieu, se jeta dans les flots et prit terre, couverte de ses armes. Quoique la multitude des Turcs défendit le rivage contre les chrétiens, cependant, grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ, ceux-ci s'en rendirent maîtres sans aucune perte et tuèrent un grand nombre de cavaliers et de piétons, et quelques uns, dit-on, d'un grand nom. Les Sarrasins se retirèrent dans la ville, qui était très-fortifiée par le fleuve, par

ses murs et par de fortes tours; mais le Seigneur tout-puissant la livra le lendemain, qui était l'octave de la Trinité, à l'armée chrétienne, les Sarrasins s'étant enfuis après l'avoir abandonnée. Cela s'est fait par la seule faveur de Dieu. Apprenez que ces mêmes Sarrasins ont laissé cette ville remplie de provisions de toute espèce et de machines de guerre. L'armée chrétienne, après s'en être abondamment pourvue, en a encore laissé la moitié pour l'approvisionnement de la ville. Le roi, notre seigneur, y a séjourné avec son armée, et pendant son séjour a fait retirer des vaisseaux tout ce qui lui était nécessaire. Nous avons cru que nous resterions jusqu'à la retraite des eaux du Nil, qui devaient, disait-on, inonder le pays et qui auraient fait éprouver des pertes à l'armée chrétienne.

La comtesse d'Anjou a accouché dans l'île de Chypre, d'un beau garçon bien constitué, qu'elle y a laissé en nourrice.

Donné au camp de Jamas, l'an du Seigneur 1249, au mois de juin, la veille de la Saint-Jean-Baptiste.

SAINT LOUIS EST PRIS A LA MANSOURAH.

1250.

JOINVILLE, *Histoire de saint Louis* (mis en français moderne par L. Dussieux).

Or je vous dirai comment le roi fut pris, ainsi que lui-même me le conta. Il me dit qu'il avait laissé sa bataille [1] et s'était mis lui et monseigneur Geoffroy de Sargines dans la bataille de monseigneur Gauthier de Châtillon, qui faisait l'arrière-garde; et me conta le roi

[1] Corps d'armée, bataillon.

qu'il était monté sur un petit roncin[1], couvert d'une housse de soie, et dit que derrière lui il ne demeura de tous chevaliers et sergents que monseigneur Geoffroy de Sargines, lequel mena le roi jusqu'à Casel, là où le roi fut pris. Le roi me conta que monseigneur Geoffroy de Sargines le défendait contre les Sarrasins, comme le bon valet défend contre les mouches la coupe de son seigneur; car toutes les fois que les Sarrasins l'approchaient, il prenait son épée, qu'il avait mise entre lui et l'arçon de sa selle, la mettait sous son aisselle, et leur courait sus et les chassait d'à côté le roi; il mena ainsi le roi jusqu'à Casel, où on le descendit en une maison et où on le coucha au giron d'une bourgeoise de Paris, comme tout mort, et ils croyaient qu'il ne devait pas voir le soir[2]. Là vint monseigneur Philippe de Montfort, qui dit au roi qu'il avait vu l'émir[3], avec lequel il avait traité de la trêve; que s'il voulait, il irait vers lui pour refaire la trêve de la manière que les Sarrasins voudraient. Le roi le pria qu'il y allât et qu'il le voulait bien. Il alla au Sarrasin; le Sarrasin avait ôté son turban de sa tête et ôta son anneau de son doigt pour assurer qu'il tiendrait la trêve. Pendant ce temps il advint un grand malheur à nos gens; un traître sergent, qui avait nom Marcel, commença à crier à nos gens : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous, le roi vous le mande[4], et ne faites pas occire le roi. » Tous crurent que le roi leur avait mandé, et rendirent leurs épées aux Sarrasins. L'émir vit que les Sarrasins amenaient nos gens prisonniers; il dit à monseigneur Philippe qu'il ne convenait pas qu'il donnât trêve à nos gens, car il voyait bien qu'ils étaient pris.

---

[1] *Roncin, roussin,* petit cheval de selle pour les domestiques.
[2] Saint Louis était alors très-malade de l'épidémie qui avait détruit son armée, et qui était le scorbut et la dyssenterie.
[3] L'amiral.
[4] Ordonne; mandement, ordre.

BRAVOURE DE GAUTHIER DE CHATILLON.

JOINVILLE.

Je ne veux pas oublier aucunes choses qui advinrent en Egypte pendant que nous y étions. Tout d'abord je vous dirai de monseigneur Gauthier de Châtillon, qu'un chevalier, qui avait nom monseigneur Jean de Monson, me conta qu'il vit monseigneur de Châtillon en une rue qui était au Casel où le roi fut pris, et cette rue traversait tout droit le Casel; de sorte qu'on voyait les champs des deux extrémités. Dans cette rue était monseigneur Gauthier de Châtillon, l'épée au poing toute nue; quand il voyait que les Turcs se mettaient dans cette rue, il leur courait sus, l'épée au poing, et les chassait hors du Casel; et pendant la fuite que les Turcs faisaient devant lui, eux qui tiraient aussi bien devant que derrière, ils le couvraient de flèches. Quand il les avait chassés hors du Casel, il arrachait ces traits qu'il avait sur lui, remettait sa cotte d'armes, lèvait les bras avec son épée et criait : « Châtillon! chevalier! où sont mes hommes? » Quand il se retournait, il voyait que les Turcs étaient entrés par l'autre bout du Casel; il leur recourait sus, l'épée au poing, et les en chassait; et ainsi fit par trois fois de la manière dessus dite.

Quand l'amiral des galères m'eût amené vers ceux qui avaient été pris à terre, je m'enquis de monseigneur Gauthier à ceux qui avaient été autour de lui; je ne trouvai personne qui pût me dire comment il avait été pris, excepté monseigneur Jean Foninons, le bon chevalier, qui me dit que pendant qu'on l'amenait prisonnier vers la Mansoure, il trouva un Turc qui était monté sur le cheval de monseigneur Gauthier de Châtillon, et la croupière du cheval était toute sanglante; il lui demanda ce qu'il avait fait de celui à qui le cheval

appartenait, et le Turc lui répondit qu'il lui avait coupé la gorge, tout à cheval, comme il paraissait à la croupière qui était rougie de son sang.

LETTRE DE SAINT LOUIS SUR SA CAPTIVITÉ ET SA DÉLIVRANCE.

1250.

(Traduite par Michaud, dans l'*Histoire des Croisades*.)

Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, à ses chers et fidèles prélats, barons, guerriers, citoyens, bourgeois, et à tous les autres habitants de son royaume à qui ces présentes lettres parviendront, salut.

Pour l'honneur et la gloire du nom de Dieu, désirant de toute notre âme poursuivre l'entreprise de la croisade, nous avons jugé convenable de vous informer tous qu'après la prise de Damiette, que Notre Seigneur Jésus-Christ, par sa miséricorde ineffable, avait, comme par miracle, livrée au pouvoir des chrétiens, ainsi que vous l'avez sans doute appris, de l'avis de notre conseil, nous partîmes de cette ville le 20 du mois de novembre dernier. Nos armées de terre et de mer étant réunies, nous marchâmes contre celle des Sarrasins, qui était rassemblée et campée dans un lieu qu'on nomme vulgairement Massoure. Pendant notre marche, nous soutînmes les attaques des ennemis, qui éprouvèrent constamment quelque perte assez considérable. Un jour, entre autres, plusieurs de l'armée d'Egypte, qui étaient venus attaquer les nôtres, furent tous tués. Nous apprîmes en chemin que le soudan du Caire venait de terminer sa vie malheureuse; qu'avant de mourir il avait envoyé chercher son fils, qui restait

dans les provinces de l'Orient, et avait fait prêter serment de fidélité en faveur de ce prince à tous les principaux officiers de son armée, et qu'il avait laissé le commandement de toutes ses troupes à un de ses émirs, Fakr-Eddin.

A notre arrivée au lieu que nous venons de nommer, nous trouvâmes ces nouvelles vraies. Ce fut le mardi d'avant la fête de Noël que nous y arrivâmes; mais nous ne pûmes approcher des Sarrasins, à cause d'un courant d'eau qui se trouvait entre les deux armées, et qu'on appelle le fleuve Thanis, courant qui se sépare en cet endroit du grand fleuve du Nil. Nous plaçâmes notre camp entre ces deux fleuves, nous étendant depuis le grand jusqu'au petit. Nous eûmes là quelques engagements avec les Sarrasins, qui eurent plusieurs des leurs tués par l'épée des nôtres, mais dont un grand nombre fut noyé dans les eaux. Comme le Thanis n'était pas guéable, à cause de la profondeur de ses eaux et de la hauteur de ses rives, nous commençâmes à y jeter une chaussée pour ouvrir un passage à l'armée chrétienne; nous y travaillâmes pendant plusieurs jours avec des peines, des dangers et des dépenses infinies.

Les Sarrasins s'opposèrent de tous leurs efforts à nos travaux; ils élevèrent des machines contre nos machines; ils brisèrent avec des pierres et brûlèrent avec leur feu grégeois les tours en bois que nous dressions sur la chaussée. Nous avions presque perdu tout espoir de passer sur cette chaussée, lorsqu'un transfuge sarrasin nous fit connaître un gué par où l'armée chrétienne pourrait traverser le fleuve. Ayant rassemblé nos barons et les principaux de notre armée le lundi d'avant les Cendres, il fut convenu que le lendemain, c'est-à-dire le jour de Carême-prenant, on se rendrait de grand matin au lieu indiqué pour passer le fleuve, et qu'on laisserait une petite partie de l'armée à la garde du camp. Le lendemain, ayant rangé nos troupes en

ordre de bataille, nous nous rendîmes au gué, nous traversâmes le fleuve, non sans courir de grands dangers, car le gué était plus profond et plus périlleux qu'on ne l'avait annoncé. Nos chevaux furent obligés de passer à la nage, et il n'était pas aisé de sortir du fleuve, à cause de l'élévation de la rive, qui était toute limoneuse.

Lorsque nous eûmes traversé le fleuve, nous arrivâmes au lieu où étaient dressées les machines des Sarrasins, en face de notre chaussée. Notre avant-garde ayant attaqué l'ennemi lui tua du monde, et n'épargna ni le sexe ni l'âge. Dans le nombre, les Sarrasins perdirent un chef et quelques émirs. Nos troupes s'étant ensuite dispersées, quelques-uns de nos soldats traversèrent le camp des ennemis, et arrivèrent au village nommé Massoure, tuant tout ce qu'ils rencontraient d'ennemis ; mais les Sarrasins s'étant aperçus de l'imprudence des nôtres, reprirent courage et fondirent sur eux ; ils les entourèrent de toutes parts et les accablèrent. Il se fit là un grand carnage de nos barons et de nos guerriers, religieux et autres, dont nous avons avec raison déploré et dont nous déplorons encore la perte. Là nous avons perdu aussi notre brave et illustre frère le comte d'Artois, digne d'éternelle mémoire. C'est dans l'amertune de notre cœur que nous rappelons cette perte douloureuse, quoique nous dussions plutôt nous en réjouir, car nous croyons et espérons qu'ayant reçu la couronne du martyre, il est allé dans la céleste patrie et qu'il y jouit de la récompense accordée aux saints martyrs. Ce jour-là, les Sarrasins fondant sur nous de toutes parts et nous accablant d'une grêle de flèches, nous soutînmes leurs rudes assauts jusqu'à la neuvième heure, où le secours de nos balistes nous manqua tout à fait. Enfin, après avoir eu un grand nombre de nos guerriers et de nos chevaux blessés ou tués, avec le secours de Notre Seigneur nous conservâmes notre position, et nous y étant ralliés, nous allâmes le même jour

placer notre camp tout près des machines des Sarrasins. Nous y restâmes avec un petit nombre des nôtres, et nous y fîmes un pont de bateaux, pour que ceux qui étaient au-delà du fleuve pussent venir à nous. Le lendemain il en passa plusieurs qui campèrent auprès de nous. Alors les machines des Sarrasins ayant été détruites, nos soldats purent aller et venir librement et en sûreté, d'une armée à l'autre, en passant le pont de bateaux. Le vendredi suivant, les enfants de perdition ayant réuni leurs forces de toutes parts, dans l'intention d'exterminer l'armée chrétienne, vinrent attaquer nos lignes avec beaucoup d'audace et en nombre infini ; le choc fut si terrible de part et d'autre, qu'il ne s'en était jamais vu, disait-on, de pareil dans ces parages. Avec le secours de Dieu, nous résistâmes de tous côtés, nous repoussâmes les ennemis, et nous en fîmes tomber un grand nombre sous nos coups. Au bout de quelques jours, le fils du Sultan, venant des provinces orientales, arriva à Massoure. Les Égyptiens le reçurent comme leur maître et avec des transports de joie. Son arrivée redoubla leur courage ; mais depuis ce moment, nous ne savons par quel jugement de Dieu, tout alla de notre côté contre nos désirs. Une maladie contagieuse se mit dans notre armée, et enleva les hommes et les animaux, de telle sorte qu'il y en avait très-peu qui n'eussent à regretter des compagnons ou à soigner des malades. L'armée chrétienne fut en peu de temps très-diminuée. Il y eut une si grande disette que plusieurs tombaient de besoin et de faim, car les bateaux de Damiette ne pouvaient apporter à l'armée les provisions qu'on y avait embarquées sur le fleuve, parce que les bâtiments et les pirates ennemis leur coupaient le passage. Ils s'emparèrent même de plusieurs de nos bateaux, et prirent ensuite successivement deux caravanes qui nous apportaient des vivres et des provisions, et tuèrent un grand nombre de marins et autres qui en faisaient partie. La disette absolue de vivres et

de fourrages jeta la désolation et l'effroi dans l'armée, et nous força, ainsi que les pertes que nous venions de faire, de quitter notre position et de retourner à Damiette ; telle était la volonté de Dieu.

Mais comme les voies de l'homme ne sont pas dans lui-même, mais dans celui qui dirige ses pas et dispose tout selon sa volonté, pendant que nous étions en chemin, c'est-à-dire le 5 du mois d'avril, les Sarrasins ayant réuni toutes leurs forces, attaquèrent l'armée chrétienne, et par la permission de Dieu, à cause de nos péchés, nous tombâmes au pouvoir de l'ennemi. Nous et nos chers frères, les comtes de Poitiers et d'Anjou, et les autres qui retournaient avec nous par terre, fûmes tous faits prisonniers, non sans un grand carnage et une grande effusion de sang chrétien. La plupart de ceux qui s'en retournaient par le fleuve furent de même faits prisonniers ou tués. Les bâtiments qui les portaient furent en grande partie brûlés avec les malades qui s'y trouvaient. Quelques jours après notre captivité, le soudan nous fit proposer une trêve ; il demandait avec instance, mais aussi avec menaces, qu'on lui rendit sans retard Damiette et tout ce qu'on y avait trouvé, et qu'on le dédommageât de toutes les pertes et de toutes les dépenses qu'il avait faites jusqu'à ce jour, depuis le moment où les chrétiens étaient entrés dans Damiette. Après plusieurs conférences, nous conclûmes une trêve pour dix ans, aux conditions suivantes.

Le soudan délivrerait de prison, et laisserait aller où ils voudraient, nous et tous ceux qui avaient été faits captifs par les Sarrasins depuis notre arrivée en Egypte, et tous les autres chrétiens, de quelque pays qu'ils fussent, qui avaient été faits prisonniers depuis que le soudan Camel, aïeul du soudan actuel, avait conclu une trêve avec l'empereur. Les chrétiens conserveraient en paix toutes les terres qu'ils possédaient dans le royaume de Jérusalem au moment de notre arrivée. Pour nous, nous nous obligions à rendre Damiette, et 800,000 be-

sants [1] sarrasins pour la liberté des prisonniers et pour les pertes et dépenses dont il vient d'être parlé (nous en avons déjà payé 400), et à délivrer tous les prisonniers sarrasins que les chrétiens avaient faits en Egypte depuis que nous y étions venus, ainsi que ceux qui avaient été faits captifs dans le royaume de Jérusalem, depuis la trêve conclue entre le même empereur et le même soudan. Tous nos biens et ceux de tous les autres qui étaient à Damiette seraient, après notre départ, sous la garde et la défense du soudan, et transportés dans le pays des chrétiens lorsque l'occasion s'en présenterait. Tous les chrétiens malades et ceux qui resteraient à Damiette pour vendre ce qu'ils y posséderaient auraient une égale sûreté, et se retireraient par mer et par terre quand ils voudraient, sans éprouver aucun obstacle ou contradiction. Le soudan était tenu de donner un sauf-conduit jusqu'au pays des chrétiens à tous ceux qui voudraient se retirer par terre.

Cette trêve, conclue avec le soudan, venait d'être jurée de part et d'autre, et déjà le soudan s'était mis en marche avec son armée pour se rendre à Damiette et remplir les conditions qui venaient d'être stipulées, lorsque, par le jugement de Dieu, quelques guerriers sarrasins, sans doute de connivence avec la majeure partie de l'armée, se précipitèrent sur le soudan, au moment où il se levait de table, et le blessèrent cruellement. Le soudan, malgré cela, sortit de sa tente, espérant pouvoir se sauver par la fuite ; mais il fut tué à coups d'épée en présence de presque tous les émirs et de la multitude des autres Sarrasins. Après cela, plusieurs Sarrasins, dans le premier moment de leur fureur, vinrent les armes à la main à notre tente, comme s'ils eussent voulu, et comme plusieurs d'entre nous le craignirent, nous égorger nous et les chrétiens ; mais la clémence divine ayant calmé leur furie, ils nous pres-

[1] Le besant valait 9 fr. 50.



sèrent d'exécuter les conditions de la trêve. Toutefois, leurs paroles et leurs instances furent mêlées de menaces terribles ; enfin, par la volonté de Dieu, qui est le père des miséricordes, le consolateur des affligés, et qui écoute les gémissements de ses serviteurs, nous confirmâmes par un nouveau serment la trêve que nous venions de faire avec le soudan. Nous reçûmes de tous, et de chacun d'eux en particulier, un serment semblable, d'après leur loi, d'observer les conditions de la trêve. On fixa le temps où l'on rendrait les prisonniers et la ville de Damiette. Ce n'était point sans difficulté que nous étions convenus avec le soudan de la reddition de cette place ; et ce ne fut pas encore sans difficulté que nous en convînmes de nouveau avec les émirs. Comme nous n'avions aucun espoir de la retenir, d'après ce que nous dirent ceux qui revinrent de Damiette, et qui connaissaient le véritable état des choses, de l'avis des barons de France et de plusieurs autres, nous jugeâmes qu'il valait mieux pour la chrétienté que nous et les autres prisonniers fussions délivrés au moyen d'une trêve, que de retenir cette ville avec le reste des chrétiens qui s'y trouvaient, en demeurant nous et les autres prisonniers exposés à tous les dangers d'une pareille captivité. C'est pourquoi au jour fixé les émirs reçurent la ville de Damiette ; après quoi, ils nous mirent en liberté nous et nos frères, et les comtes de Flandre, de Bretagne et de Soissons, et plusieurs autres barons et guerriers de France, de Jérusalem et de Chypre. Nous eûmes alors une ferme espérance qu'ils rendraient et délivreraient tous les autres chrétiens, et que suivant la teneur du traité ils tiendraient leur serment.

Cela fait, nous quittâmes l'Egypte, après y avoir laissé des personnes chargées de recevoir les prisonniers des mains des Sarrasins et de garder les choses que nous ne pouvions emporter, faute de bâtiments de transport suffisants. Arrivés ici, nous avons envoyé en

Egypte des vaisseaux et des commissaires pour en ramener les prisonniers, car la délivrance de ces prisonniers fait toute notre sollicitude, et les autres choses que nous y avions laissées, telles que des machines, des armes, des tentes, une certaine quantité de chevaux et plusieurs autres objets ; mais les émirs ont retenu très-longtemps au Caire ces commissaires, auxquels ils n'ont enfin remis que quatre cents prisonniers, de douze mille qu'il y a en Egypte. Quelques-uns encore ne sont sortis de prison qu'en donnant de l'argent. Quant aux autres choses, les émirs n'ont rien voulu rendre. Mais ce qui est plus odieux après la trêve conclue et jurée, c'est qu'au rapport de nos commissaires et des captifs dignes de foi qui sont revenus de ce pays, ils ont choisi parmi leurs prisonniers des jeunes gens, qu'ils ont forcés, l'épée levée sur leur tête, d'abjurer la foi catholique et d'embrasser la loi de Mahomet, ce que plusieurs ont eu la faiblesse de faire ; mais les autres, comme des athlètes courageux, enracinés dans leur foi et persistant constamment dans leur ferme résolution, n'ont pu être ébranlés par les menaces ou par les coups des ennemis, et ils ont reçu la couronne du martyre. Leur sang, nous n'en doutons pas, crie au Seigneur pour le peuple chrétien ; ils seront dans la cour céleste nos avocats devant le souverain juge, et ils nous seront plus utiles dans cette patrie que si nous les eussions conservés sur cette terre. Les musulmans ont aussi égorgé plusieurs chrétiens qui étaient restés malades à Damiette. Quoique nous eussions observé les conditions du traité que nous avions fait avec eux, et que nous fussions toujours prêts à les observer encore, nous n'avions aucune certitude de voir délivrer les prisonniers chrétiens ni restituer ce qui nous appartenait.

Lorsqu'après la trêve conclue et notre délivrance, nous avions la ferme confiance que le pays d'outre-mer occupé par les chrétiens resterait dans un état de paix jusqu'à l'expiration de la trêve, nous eûmes la volonté

et le projet de retourner en France. Déjà nous nous disposions aux préparatifs de notre passage; mais quand nous vîmes clairement, par ce que nous venons de raconter, que les émirs violaient ouvertement la trêve et, au mépris de leur serment, ne craignaient point de se jouer de nous et de la chrétienté, nous assemblâmes les barons de France, les chevaliers du Temple, de l'Hôpital, de l'ordre Teutonique, et les barons de Jérusalem; nous les consultâmes sur ce qu'il y avait à faire. Le plus grand nombre jugea que si nous nous retirions dans ce moment et abandonnions ce pays, que nous étions sur le point de perdre, ce serait l'exposer entièrement aux Sarrasins, surtout dans l'état de misère et de faiblesse où il était réduit, et nous pouvions regarder comme perdus et sans espoir de délivrance les prisonniers chrétiens qui étaient au pouvoir de l'ennemi. Si nous restions, au contraire, nous avions l'espoir que le temps amènerait quelque chose de bon, tel que la délivrance des captifs, la conservation des châteaux et forteresses du royaume de Jérusalem, et autres avantages pour la chrétienté, surtout depuis que la discorde s'était élevée entre le soudan d'Alep et ceux qui gouvernaient au Caire. Déjà ce soudan, après avoir réuni ses armées, s'est emparé de Damas et de quelques châteaux appartenant au souverain du Caire. On dit qu'il doit venir en Egypte pour venger la mort du soudan que les émirs ont tué, et se rendre maître s'il le peut de tout le pays.

D'après ces considérations, et compatissant aux misères et aux tourments de la Terre-Sainte, nous qui étions venus à son secours, plaignant la captivité et les douleurs de nos prisonniers, quoique plusieurs nous dissuadassent de rester plus longtemps outre-mer, nous avons mieux aimé différer notre passage et rester encore quelque temps en Syrie, que d'abandonner entièrement la cause du Christ et de laisser nos prisonniers exposés à de si grands dangers. Mais nous avons décidé de ren-

voyer en France nos chers frères les comtes de Poitiers et d'Anjou, pour la consolation de notre très-chère dame et mère et de tout le royaume.

Comme tous ceux qui portent le nom de chrétien doivent être pleins de zèle pour l'entreprise que nous avons formée, et vous en particulier, qui descendez du sang de ceux que le Seigneur choisit comme un peuple privilégié pour la conquête de la Terre-Sainte, que vous devez regarder comme votre propriété, nous vous invitons tous à servir celui qui vous servit sur la croix en répandant son sang pour votre salut ; car cette nation criminelle, outre les blasphèmes qu'elle vomissait en présence du peuple chrétien contre le Créateur, battait de verges la croix, crachait dessus et la foulait aux pieds en haine de la foi chrétienne. Courage donc, soldats du Christ ! armez-vous et soyez prêts à venger ces outrages et ces affronts. Prenez exemple sur vos devanciers qui se distinguèrent entre les autres nations par leur dévotion, par la sincérité de leur foi, et remplirent l'univers du bruit de leurs belles actions. Nous vous avons précédés dans le service de Dieu ; venez vous joindre à nous. Quoique vous arriviez plus tard, vous recevrez du Seigneur la récompense que le père de famille de l'Évangile accorda indistinctement aux ouvriers qui vinrent travailler à sa vigne à la fin du jour, comme aux ouvriers qui étaient venus au commencement. Ceux qui viendront ou qui enverront du secours pendant que nous serons ici obtiendront, outre les indulgences promises aux croisés, la faveur de Dieu et celle des hommes. Faites donc vos préparatifs, et que ceux à qui la vertu du Très-Haut inspirera de venir, ou d'envoyer du secours, soient prêts pour le mois d'avril ou de mai prochain. Quant à ceux qui ne pourront être prêts pour ce premier passage, qu'ils soient du moins en état de faire celui qui aura lieu à la Saint-Jean. La nature de l'entreprise exige de la célérité, et tout retard deviendrait funeste. Pour vous, prélats et

autres fidèles du Christ, aidez-nous auprès du Très-Haut par la faveur de vos prières; ordonnez qu'on en fasse dans tous les lieux qui vous sont soumis, afin qu'elles obtiennent pour nous de la clémence divine les biens dont nos péchés nous rendent indignes.

Fait à Acre, l'an du Seigneur 1250, au mois d'août.

CHANT ARABE

COMPOSÉ APRÈS LE DÉPART DE SAINT LOUIS.

(Traduit par Reinaud, dans la *Bibliothèque des Croisades.*)

Quand tu verras le Français [1], dis-lui ces paroles d'un ami sincère :

Puisses-tu recevoir de Dieu la récompense qui t'est due pour avoir causé la mort de tant de serviteurs du Messie.

Tu venais en Egypte: tu en convoitais les richesses ; tu croyais, insensé, que ses forces se réduiraient en fumée.

Vois maintenant ton armée ; vois comme ton imprudente conduite l'a précipitée dans le sein du tombeau.

Cinquante mille hommes! et pas un qui ne soit tué, prisonnier ou criblé de blessures!

Puisse le Seigneur t'inspirer souvent de pareilles idées! Peut-être Jésus veut-il se débarrasser de vous !

Peut-être le Pape est-il bien aise de ce désastre; car souvent un prétendu ami donne des conseils perfides.

En ce cas, prenez-le comme votre devin ; faites comme

[1] Le roi. — Le poëte s'adresse à un ami qui est censé chargé de remettre le chant à saint Louis.



s'il méritait encore plus de confiance que Schak et Satih[1].

Et si le roi était tenté de venir venger sa défaite, si quelque motif le ramenait en ces lieux,

Dis-lui qu'on lui réserve la maison du fils de Lokman[2], qu'il y trouvera encore et ses chaînes et l'eunuque Sabih[3].

LA REINE A DAMIETTE.

JOINVILLE.

Vous avez entendu les grandes persécutions que le roi et nous souffrîmes, auxquelles persécutions la reine n'échappa pas, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Car trois jours avant qu'elle accouchât lui vinrent les nouvelles que le roi était pris; desquelles nouvelles elle fut si effrayée, que toutes les fois qu'elle dormait en son lit, il lui semblait que toute sa chambre fût pleine de Sarrasins, et elle criait: « Au secours! au secours! » Et pour que l'enfant dont elle était grosse ne pérît pas, elle faisait coucher devant son lit un vieux chevalier de l'âge de quatre-vingts ans, qui la tenait par la main. Toutes les fois que la reine criait, il disait: « Madame, n'ayez garde, car je suis ici. » Avant d'accoucher, elle fit sortir tout le monde, excepté le chevalier, et s'agenouilla devant lui et lui requit un don, et le chevalier le lui octroya par son serment; et elle lui dit: « Je vous demande, fit-elle, par la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, que vous me coupiez la tête avant qu'ils me prennent. » Et le cheva-

[1] Célèbres devins arabes.
[2] Qui lui avait servi de prison.
[3] Qui avait été son geôlier.

lier répondit : « Soyez certaine que je le ferais volontiers, car je l'avais déjà bien pensé que je vous tuerais avant qu'ils nous aient pris. »

La reine accoucha d'un fils, qui eut nom Jean ; et l'appelait-on Tristan pour la grande douleur pendant laquelle il était né.

LA REINE BLANCHE.

JOINVILLE.

A Sayette [1] vinrent au roi les nouvelles que sa mère était morte. Il en mena si grand deuil que de deux jours on ne put lui parler. Après cela, il m'envoya querir par un valet de sa chambre. Quand je vins devant lui en sa chambre, où il était tout seul, et qu'il me vit, il étendit ses bras, et me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère. » — « Sire, répondis-je, je ne m'en étonne pas, car elle devait mourir; mais je m'étonne que vous, qui êtes un sage homme, ayez mené si grand deuil, car vous savez que le sage dit que la tristesse que l'homme a au cœur ne lui doit point paraître au visage; car celui qui le fait rend ses ennemis joyeux et ses amis malheureux. » Il lui fit faire de très-beaux services en Terre-Sainte ; et après il renvoya en France un courrier chargé de lettres de prières aux églises, pour qu'on priât pour elle.

Madame Marie de Vertus, bien bonne dame et très-sainte femme, me vint dire que la reine avait beaucoup de chagrin, et me pria que j'allasse vers elle pour la consoler. Et quand je vins là, je trouvai qu'elle pleurait, et je lui dis : « Que vérité dit celui qui dit qu'on

[1] Ville de la Terre-Sainte.

ne doit pas croire femme, car c'était la femme que vous haïssiez le plus, et vous en avez tel chagrin! » Et elle me dit que ce n'était pas pour elle qu'elle pleurait, mais pour le chagrin que le roi avait.

Les duretés que la reine Blanche fit à la reine Marguerite furent telles, que la reine Blanche ne voulait pas permettre que son fils fût en la compagnie de sa femme, sinon le soir quand ils allaient coucher. L'hôtel où le roi et la reine se plaisaient le plus à demeurer était à Pontoise, parce que la chambre du roi était au-dessus de la chambre de la reine. Ils avaient ainsi arrangé leur affaire qu'ils allaient causer dans un escalier qui descendait d'une chambre à l'autre; et ils avaient si bien disposé leurs arrangements que, quand les huissiers voyaient venir la reine dans la chambre du roi son fils, ils battaient les portes avec leurs verges, et le roi s'en venait courant dans sa chambre pour que sa mère l'y trouvât. Ainsi faisaient les huissiers de la chambre de la reine Marguerite quand la reine Blanche y venait, afin qu'elle y trouvât la reine Marguerite.

Une fois le roi était à côté de la reine sa femme, qui était en trop grand danger de mort, parce qu'elle s'était blessée d'un enfant qu'elle avait eu. La reine Blanche vint là et prit son fils par la main, et lui dit : « Venez vous-en, vous ne faites rien ici. » Quand la reine Marguerite vit que la mère emmenait le roi, elle s'écria : « Hélas, vous ne me laisserez donc voir monseigneur ni morte ni vive! » Et alors elle se pâma, et l'on crut qu'elle était morte; et le roi, qui crut qu'elle se mourait, revint, et à grand'peine on la fit revenir.

LE ROI D'ANGLETERRE A PARIS.

1254.

MATTHIEU PARIS.

Le roi d'Angleterre Henri III étant venu à la noble maison de religieuses qu'on appelle Fontevrault[1], s'y mit en prière sur les tombes de ses prédécesseurs qui y avaient été enterrés. Puis, étant venu au sépulcre de sa mère, Isabelle, qui était dans le cimetière, il fit transférer le corps dans l'église, fit élever par-dessus un mausolée, et offrit, en ce lieu et en d'autres lieux de la même église, de précieuses étoffes de soie, accomplissant ainsi ce commandement du Seigneur : « Honore ton père et ta mère... »

Se sentant malade, il alla semblablement à Pontigny, se mit pieusement en prière sur la tombe et sur la châsse de saint Edmond, et recouvra le bienfait de la santé. Il offrit donc en ce lieu des tapis et des présents précieux et dignes d'un roi.

A la même époque, comme le seigneur roi d'Angleterre désirait ardemment depuis longtemps voir le royaume de France, le seigneur roi son beau-frère[2], la dame reine de France, sœur de la dame reine d'Angleterre, les cités et les églises de France, les mœurs et l'intérieur des Français, et la très-noble chapelle du roi de France, qui est à Paris, ainsi que les incomparables reliques qui y sont gardées, il envoya au roi de France des députés solennels, et quand il eut obtenu passage, en toute bienveillance et sécurité, il rassembla son

[1] Célèbre abbaye dans l'Anjou, près de Saumur.

[2] Saint Louis avait épousé Marguerite de Provence, sœur d'Eléonore de Provence, femme de Henri III.

escorte et sa très-noble compagnie, puis dirigea sa marche vers la ville d'Orléans.

Le très-pieux roi de France ordonna formellement aux seigneurs de sa terre et aux citoyens des cités par lesquelles le roi d'Angleterre devait passer, de faire déblayer les rues des immondices, des souches de bois et de tout ce qui pourrait blesser la vue ; de suspendre partout des tapis, des feuillages et des fleurs ; de parer avec tous les ornements qu'ils pourraient trouver les façades des églises et des maisons ; de le recevoir avec respect et allégresse, au bruit des cantiques et des cloches, à la lueur des cierges, et revêtus de leurs habits de fête ; d'aller à sa rencontre quand il viendrait, et de le servir avec empressement pendant son séjour.

Or, le seigneur roi de France, instruit de l'arrivée du seigneur roi d'Angleterre, alla au-devant de lui jusqu'à Chartres. En se voyant ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et se donnèrent le baiser. Ils se témoignèrent leur amitié par des salutations mutuelles et par un échange de paroles affables. Le seigneur roi de France ordonna qu'on fournît libéralement à ses frais des procurations[1] opulentes et splendides au seigneur roi d'Angleterre, tant qu'il serait dans son royaume ; ce que le seigneur roi d'Angleterre accepta volontiers en partie. Le roi avait en sa compagnie propre mille chevaux magnifiques, montés par des personnages de marque, sans compter les chariots et les bêtes de somme, ainsi que les chevaux d'élite : le tout formant une multitude si nombreuse, que les Français étaient stupéfaits de cette nouveauté imprévue. En outre, pendant toute la journée, et de jour en jour, la compagnie des deux rois s'accrut immensément et merveilleusement, comme a coutume de le faire un fleuve grossi par les

[1] *Procuration*, dans les titres ecclésiastiques, se dit des repas qu'on donne aux officiers qui viennent en visite dans les églises ou monastères, soit évêques, archidiacres ou visiteurs. (*Dict. de Trévoux.*)

torrents. En effet, la reine de France, avec sa sœur la comtesse d'Anjou et de Provence, vint au-devant d'eux pour trouver ses autres sœurs, la reine d'Angleterre et la comtesse de Cornouailles, ainsi que le seigneur roi d'Angleterre, pour se féliciter, se consoler mutuellement et se témoigner leur amitié par des salutations et des entretiens familiers. Or, leur mère, la comtesse de Provence, nommée Béatrix, était présente et pouvait se glorifier, comme une autre Niobé, en considérant ses enfants, car il n'y avait pas dans le sexe féminin une seule mère au monde qui pût se glorifier et se féliciter de ses enfants, comme elle de ses filles.

Cependant les écoliers de Paris, surtout ceux qui étaient anglais de nation[1], étant instruits de l'arrivée de si grands rois et de si grandes reines, et d'une foule de seigneurs incomparables, suspendirent pour le moment leurs lectures et leurs disputations, parce que c'était une époque entièrement consacrée à la joie, retranchèrent quelque chose sur les portions communes de la semaine, achetèrent des cierges et des habits de fête, qu'on appelle vulgairement cointises, se procurèrent tout ce qui pouvait servir à témoigner leur joie, et allèrent au-devant des nobles visiteurs, en chantant, en portant des rameaux et des fleurs, des guirlandes et des couronnes, et au son des instruments de musique. Or, le nombre de ceux qui arrivaient et de ceux qui venaient à leur rencontre était immense. Jamais dans les temps passés on n'avait vu en France une aussi belle fête, ni un si grand ou si solennel rassemblement que celui qui se portait à la rencontre des arrivants. Les écoliers et les citoyens passèrent tout ce jour-là, et la nuit et les jours suivants, dans la joie, parcourant la ville, merveilleusement tapissée : ce n'étaient que chansons, que flambeaux, que fleurs, que cris d'allégresse, enfin toutes les pompes de ce monde.

[1] L'université de Paris était la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Europe ; des écoliers de toutes les nations venaient y étudier.

Lorsque les rois et ceux qui les servaient et les accompagnaient, cortége dont le nombre aurait pu former une copieuse armée, furent arrivés à Paris, et qu'une telle et si grande noblesse de l'Université de Paris fut venue au-devant d'eux, le roi de France se réjouit beaucoup et rendit grâces aux clercs des honneurs de toute espèce qu'ils rendaient à ses hôtes. Puis le seigneur roi de France dit au seigneur roi d'Angleterre : « Ami, voici que la ville de Paris est à ta disposition ; où te plaît-il de prendre ton logis ? Là est mon palais, au milieu de la ville : s'il t'agrée de t'y arrêter, que ta volonté soit faite. Si tu préfères le Vieux-Temple, qui est hors la ville et où le local est plus spacieux, ou bien tout autre endroit qui te plaise davantage, tu n'as qu'à vouloir. » Le seigneur roi d'Angleterre choisit pour hôtel le Vieux-Temple, parce que sa compagnie était nombreuse et qu'il y a dans ce même Vieux-Temple des bâtiments suffisants et convenables pour une nombreuse armée. En effet, quand tous les Templiers d'en deçà des monts se rendent aux époques et aux termes fixés à leur chapitre général, ils trouvent là des logements convenables. Or, il faut qu'ils reposent tous dans un seul palais, car ils traitent de nuit leurs affaires dans le chapitre. Cependant, quoi qu'il y eût tant de logements dans l'intérieur du palais, la compagnie du roi était tellement nombreuse, que beaucoup furent forcés de dormir à la belle étoile, sans que les maisons voisines, qui s'étendaient du côté de la place qu'on appelle la Grève, pussent suffire à cette foule. Les chevaux furent placés hors des bâtiments, dans les lieux qui parurent les plus propres à devenir des écuries.

Le roi d'Angleterre ayant donc choisi le Vieux-Temple pour son logis, ordonna que le lendemain de grand matin toutes les maisons du même palais, c'est-à-dire du même Temple, fussent remplies de pauvres que l'on ferait manger. Chacun de ces pauvres, quoique leur

nombre fût considérable, fut abondamment servi en viandes et en poissons avec le pain et le vin.

Ce même lendemain, tandis que les pauvres étaient restaurés à la première et à la troisième heure, le seigneur roi d'Angleterre, conduit par le roi de France, visita la très-magnifique chapelle qui est dans le palais même du roi de France[1], ainsi que les reliques qui s'y trouvent et qu'il honora par des prières et par des offrandes royales. Il visita semblablement les autres lieux honorables de la ville, pour y prier dévotement avec vénération, et il y laissa des offrandes.

Ce même jour, le seigneur roi de France, comme il en était convenu d'avance, dîna avec le seigneur roi d'Angleterre au susdit Vieux-Temple, dans la grande salle royale, avec la nombreuse suite des deux rois. Toutes les cours du palais étaient remplies de gens qui mangeaient, et il n'y avait ni à la porte principale, ni à aucune entrée, des huissiers ou des gardes pour écarter ceux qui voulaient prendre place ; il y avait libre accès et repas abondant pour tous ceux qui se présentaient. Or, la multiplicité des mets de toutes espèces allait jusqu'à pouvoir faire naître le dégoût parmi les convives. Après le festin, le seigneur roi d'Angleterre envoya aux seigneurs français dans leurs hôtels, de superbes coupes en argent, des fermoirs en or, des ceintures de soie, et d'autres présents tels qu'il convenait à un si grand roi d'en donner, et à de si nobles seigneurs d'en recevoir gracieusement.

Jamais, à aucune époque dans les temps passés, même du vivant d'Assuérus, d'Arthur ou de Charles, ne fut célébré un repas si splendide et si nombreux ; car on y remarqua d'une manière éclatante la fertile variété des mets, la délicieuse abondance des boissons, l'empressement joyeux des serviteurs, le bel ordre des convives,

[1] Aujourd'hui le Palais de Justice ; il ne reste plus que la sainte chapelle et quelques parties de cet ancien édifice.

la merveilleuse libéralité des présents. Or, il y avait là des personnages vénérables qui non-seulement n'ont pas de supérieurs dans le monde, mais encore dont on ne pourrait trouver les égaux.

Or, le repas fut donné dans la grande salle royale du Temple, où l'on avait suspendu de tous côtés, selon la coutume d'outre-mer, autant de boucliers qu'il en fallait pour couvrir les quatre murailles, et parmi eux se trouvait le bouclier de Richard roi d'Angleterre. Aussi un certain plaisant dit au seigneur roi d'Angleterre : « Messire, pourquoi avez-vous invité les Français à venir dîner et se réjouir avec vous dans cette salle ? Voici le bouclier du roi d'Angleterre Richard au Grand-Cœur. Ils ne pourront manger sans avoir peur et sans trembler. » Mais laissons cela. Voici l'ordre dans lequel les convives étaient disposés. Le seigneur roi de France, qui est le roi des rois de la terre [1], tant à cause de l'huile céleste dont il a été oint qu'à cause de son pouvoir et de sa prééminence en chevalerie, s'assit au milieu, ayant à sa droite le seigneur roi d'Angleterre et le seigneur roi de Navarre [2] à sa gauche. Comme le seigneur roi de France s'efforçait de régler les places autrement, de telle sorte que le roi d'Angleterre fût assis au milieu et à la place la plus élevée, le seigneur roi d'Angleterre lui dit : « Non pas, messire roi, prenez le lieu le plus honorable, c'est-à-dire la place du milieu et la plus élevée ; car vous êtes mon seigneur et le serez, et vous en savez la cause [3]. » Alors le pieux roi de France reprit, mais à voix basse : « Plût à Dieu que chacun obtînt son droit sans être lésé ; mais l'orgueil des Français ne le souffrirait pas. » Or, laissons ce sujet. Ensuite les ducs

[1] Comme on le voit, la supériorité des rois de France n'est pas contestée par l'historien anglais.

[2] Thibaut V, dit le Jeune, comte de Champagne et roi de Navarre ; il avait épousé Isabelle, fille de saint Louis.

[3] Allusion à la paix que projetaient les deux rois, et en vertu de laquelle le roi d'Angleterre se reconnut vassal de saint Louis pour ses fiefs de Guyenne.

prirent place à la même table, selon leurs dignités et prééminences ; ils étaient au nombre de vingt-cinq, et les personnes qui étaient assises aux places les plus élevées se trouvaient cependant mêlées aux ducs susdits. De plus, douze évêques assistaient à ce festin ; ils étaient placés avant certains ducs, et se trouvaient cependant mêlés aux barons. On ne peut fixer le nombre des chevaliers de renom qui prirent place à leur tour. Les comtesses étaient au nombre de dix-huit, parmi lesquelles il y avait deux sœurs des deux reines susdites, savoir : la comtesse de Cornouailles, la comtesse d'Anjou et de Provence, qui étaient comparables à des reines, ainsi que la comtesse Béatrix, mère de toutes. Après le repas, qui fut abondant et splendide, quoique ce fût un jour à poisson, le roi d'Angleterre vint loger cette nuit-là dans le grand palais du seigneur roi de France, qui est au milieu de la ville de Paris. En effet, le seigneur roi de France l'exigea formellement, et dit en plaisantant : « Laissez-moi faire, car il convient que j'accomplisse tout ce qui est courtoisie et justice ; » puis il ajouta en souriant : « Je suis seigneur et roi dans mon royaume, je veux donc être le maître chez moi. » Le roi d'Angleterre alors se laissa conduire.

Quand le roi d'Angleterre eut traversé un faubourg qu'on appelle la Grève et ensuite un faubourg du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, puis après un grand pont[1], il considéra l'élégance des bâtiments qui, dans la ville de Paris, sont faits en chaux cuite, c'est-à-dire en plâtre, ainsi que les maisons à trois arceaux et à quatre étages ou même plus, aux fenêtres desquelles apparaissait une multitude infinie de personnes des deux sexes ; et une foule serrée s'agglomérait et se pressait à l'envi pour voir le roi d'Angleterre à Paris. Sa renommée brilla du plus grand éclat et fut portée aux nues par les Français, à cause de ses largesses et de ses

[1] Sans doute le pont au Change.

présents, de la libéralité qui convenait à ce jour-là, de l'abondance de ses aumônes, de la belle ordonnance de sa compagnie, et enfin parce que le seigneur roi de France s'était uni par mariage à une sœur et le seigneur roi d'Angleterre à l'autre sœur.

Les rois de France et d'Angleterre restèrent ensemble pendant huit jours, se récréant mutuellement par des entretiens longtemps désirés. Or, le pieux roi de France disait : « N'avons-nous pas épousé les deux sœurs et nos frères [1] les deux autres ? Tous les enfants, filles ou garçons, qui ont tiré ou qui tireront naissance d'icelles seront comme frères et sœurs. Oh ! s'il y avait entre pauvres hommes pareille affinité ou consanguinité, combien ils se chériraient mutuellement, combien ils seraient unis du fond du cœur ! Je m'afflige, le Seigneur le sait, de ce que notre affection réciproque ne puisse être parfaitement d'accord en tout. Mais l'opiniâtreté de mes barons ne se soumet pas à ma volonté ; car ils disent que les Normands ne sauraient pas observer pacifiquement leurs bornes ou leurs limites sans les violer ; et par ainsi tu ne peux recouvrer tes droits [2]. » Mais laissons ce sujet. Le seigneur roi d'Angleterre, en se séparant de la présence dudit roi de France, fut reconduit par lui l'espace d'une journée de marche. Or, il fut reconnu, par un calcul certain, qu'il avait répandu en dépenses faites à Paris 1,000 livres d'argent, sans compter les présents inappréciables qu'il avait tirés de son trésor, non sans le diminuer beaucoup. Cependant l'honneur du seigneur roi d'Angleterre et de tous les Anglais ne fut pas médiocrement exalté ni faiblement augmenté.

Un jour, tandis que les deux rois s'entretenaient, le roi de France dit au roi d'Angleterre : « Ami, combien douces tes paroles sont à mes oreilles ; réjouissons-nous

[1] Les comtes d'Anjou et de Cornouailles.

[2] C'est-à-dire la Normandie, confisquée par Philippe-Auguste. Saint Louis doutait de la justice de cette confiscation.

en conversant ensemble, car peut-être ne jouirons-nous jamais une autre fois à l'avenir d'un entretien mutuel.» Puis il ajouta : « Mon ami roi, il n'est pas facile de te démontrer quelle grande et douloureuse amertume de corps et d'âme j'ai éprouvée, par amour pour le Christ, dans mon pèlerinage ; quoique tout ait tourné contre moi, je n'en rends pas moins grâce au Très-Haut ; car en revenant à moi-même, et en entrant et rentrant dans mon cœur, je me réjouis plus de la patience que le Seigneur m'a donnée par sa faveur spéciale, que s'il m'eût accordé l'empire du monde entier. »

Lorsque les deux rois se furent avancés l'espace d'environ une journée de marche, ils se séparèrent l'un de l'autre, et, s'étant détournés quelque peu à l'écart sur le bord de la route, ils se dirent des paroles secrètes et amicales. Le roi de France dit alors en soupirant : « Plût à Dieu que les douze pairs de France et le baronnage consentissent à mon désir[1] ; nous serions certes des amis indissolubles. Notre discorde est pour les Romains une excitation à se déchaîner et un sujet de s'enorgueillir. » S'étant donc baisés et embrassés réciproquement, ils se quittèrent.

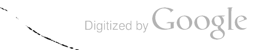
DE CELUI QUI JURA VILAIN SERMENT.

1256.

LES GRANDES CHRONIQUES DE SAINT-DENYS.

C'est sous le règne de Philippe le Bel que l'on commença à rédiger en français, d'après les vieilles chroniques latines conservées à l'abbaye de Saint-Denys, l'histoire de France connue sous le nom des *Grandes Chroniques de France selon que elles sont conservées en l'église de Saint-Denys*. Elles s'arrêtent à la fin du règne de Charles VII.

[1] Qui était de rendre au roi d'Angleterre une partie des conquêtes de Philippe-Auguste, que saint Louis regardait comme injustement faites.



Une fois avint que le roy chevauchoit parmi Paris; si oït et entendit un homme qui jura trop villainement de Dieu : si en fut le roy moult courroucié en son cuer et commanda que il feust pris, et le fist signer[1] d'un fer bien chaut et ardant parmi la lèvre de sa bouche, pour ce que il eust perdurable mémoire de son péchié et que les autres doubtassent à jurer villainement de leur créateur. Moult de gens murmurèrent contre le roy pour ce que cil estoit si laidement signé. Le roy, qui bien entendit leur murmurement, ne s'en esmut de rien contre eux, ainsois[2] fut remembrant[3] de l'Escripture, qui dit : « Sire Dieu, ils te maudiront et tu les béniras. » Si dist une parole qui bien fut escoutée : « Je voudrois estre ainsi signé et en telle manière » comme celluy est, et jamais villain serement ne feust » juré en mon royaume. » La sepmaine emprès que cil fut signé, le roy donna aux povres femmes lingières qui vendent viez peufres[4] et viez chemises, et aux povres ferrons qui ne peuvent avoir maisons, la place d'entour les murs des Innocents pour Dieu et en aumosne. Si en fut moult béni du peuple[5].

INSTRUCTIONS DE SAINT LOUIS AU LIT DE MORT,

ADRESSÉES A SON FILS PHILIPPE LE HARDI[6].

1270.

Cher fils, pour ce que je désire de tout mon cœur que tu sois bien enseigné en toutes choses, j'ai pensé que tu

[1] Marquer.
[2] Au contraire, mais.
[3] Se souvint.
[4] Vieilles fripperies.
[5] De là sans doute l'origine du nom des rues de la *Grande Fripperie et de la Ferronnerie.*
[6] Ces instructions ont été inscrites dans un registre de la Chambre

recevrais plusieurs enseignements de cet écrit, car je t'ai ouï dire aucunes fois que tu retiendrais plus de moi que de tout autre.

Cher fils, je t'enseigne premièrement que tu aimes Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir, car sans cela nul ne peut rien valoir; tu te dois garder de toutes choses que tu penseras devoir lui déplaire, et qui sont en ton pouvoir, et spécialement tu dois avoir cette volonté que tu ne fasses péché mortel pour nulle chose qui puisse arriver, et qu'avant tu souffrirais tous tes membres être hachés et ta vie enlevée par le plus cruel martyre plutôt que tu ne fasses péché mortel avec connaissance.

Si Notre Seigneur t'envoie aucune persécution ou maladie ou autre chose, tu la dois souffrir débonnairement, et l'en dois remercier et savoir bon gré; car tu dois penser qu'il l'a fait pour ton bien, et tu dois encore penser que tu l'as bien mérité, et plus encore s'il le veut, pour ce que tu l'as peu aimé et peu servi, et pour ce que tu as fait maintes choses contre sa volonté.

Si Notre Seigneur t'envoie aucune prospérité ou de santé de corps ou d'autre chose, tu l'en dois remercier humblement, et tu dois prendre garde que de ce, tu ne te décries, ni par orgueil, ni par autre tort, car c'est grand péché que de guerroyer Notre Seigneur de ses dons.

Cher fils, je t'enseigne que tu choisisses toujours confesseur de sainte vie et suffisante science, par quoi tu sois enseigné des choses que tu dois éviter et des choses que tu dois faire; et aies telle manière en toi par laquelle tes confesseurs et amis t'osent hardiment enseigner et reprendre.

Cher fils, je t'enseigne que tu entendes volontiers le

des Comptes. Pour en faciliter la lecture, quelques expressions ont été rajeunies. (*Note de Michaud.*) Nous reproduisons ici le texte donné par Michaud dans son *Histoire des Croisades*, t. V, p. 549.



service de sainte Eglise ; et quand tu seras à la chapelle, garde-toi d'oser parler vaines paroles. Tes oraisons dis avec recueillement ou par bouche ou de pensée, et spécialement sois plus attentif à l'oraison quand le corps de Notre Seigneur sera présent à la messe.

Cher fils, aies le cœur compatissant envers les pauvres et envers tous ceux que tu penseras qui ont souffrance de cœur ou de corps, et suivant ton pouvoir, soulage les volontiers de consolations ou d'aumônes ; si tu as malaise de cœur, dis-le à ton confesseur ou à tout autre que tu penses qui soit loyal ou qui te sache bien garder secret ; pour ce que tu sois plus en paix, ne fais que choses que tu puisses dire.

Cher fils, aies volontiers la compagnie des bonnes gens avec toi, soit de religion, soit du siècle, et esquive la compagnie des mauvais ; aies volontiers bons parlements avec les bons, et écoute volontiers parler de Notre Seigneur en sermons ; et en privé pourchasse volontiers les pardons. Aime le bien en autrui et hais le mal, et ne souffre pas que l'on dise devant toi paroles qui puissent attirer gens à péché. N'écoute pas volontiers médire d'autrui, ni nulle parole qui tourne à mépris de Notre Seigneur, ou de Notre Dame, ou des saints. Telle parole ne souffre sans en prendre vengeance ; que si elle venoit de clerc ou de si grande personne que tu ne puisses punir, fais-le dire à celui qui pourrait en faire justice.

Cher fils, prends garde que tu sois si bon en toutes choses, que par là il appert que tu reconnaisses les bontés et les honneurs que Notre Seigneur t'a faits, en telle manière que s'il plaisait à Notre Seigneur que tu vinsses à l'honneur de gouverner le royaume, tu fusses digne de recevoir la sainte onction dont les rois de France sont sacrés.

Cher fils, s'il advient que tu parviennes au royaume, prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent aux rois, c'est-à-dire que tu sois si juste, que tu ne t'écartes

de la justice, quelque chose qui puisse arriver. S'il advient qu'il y ait querelle entre un pauvre et un riche, soutiens de préférence le pauvre au riche, jusqu'à ce que tu saches la vérité ; et quand tu la connaîtras, fais justice. S'il advient que tu aies querelle contre autrui, soutiens la querelle de l'étranger devant ton conseil ; ne fais pas semblant d'aimer trop ta querelle, jusqu'à ce que tu connaisses la vérité ; car ceux de ton conseil pourraient craindre de parler contre toi, ce que tu ne dois pas vouloir.

Cher fils, si tu apprends que tu possèdes quelque chose à tort ou de ton temps ou de celui de tes ancêtres, aussitôt rends-le, toute grande que soit la chose, en terre, deniers ou autre chose. Si la chose est obscure, par quoi tu n'en puisses savoir la vérité, fais telle paix, par conseil de prud'hommes, par quoi ton âme et celle de tes ancêtres soient du tout délivrées ; et si jamais tu entends dire que tes ancêtres aient restitué, mets toujours soin à savoir si rien ne reste encore à rendre, et si tu le trouves, fais-le rendre aussitôt pour la délivrance de ton âme et de celle de tes ancêtres.

Sois bien diligent de faire garder en ta terre toutes manières de gens, et spécialement les personnes de sainte Eglise ; défends qu'on ne leur fasse tort ni violence en leurs personnes ou en leurs biens, et je veux te rappeler une parole que dit le roi Philippe, un de mes aïeux, comme un de son conseil m'a dit l'avoir entendu. Le roi était un jour avec son conseil privé, et disaient ceux de son conseil que les clercs lui faisaient grand tort, et que l'on s'émerveillait comment il le souffrait. Il répondit : « Je crois bien qu'ils me font grand tort ; mais quand je pense aux honneurs que Notre Seigneur me fait, je préfère de beaucoup souffrir mon dommage que faire chose par laquelle il arrive esclandre entre moi et sainte Eglise. » Je te remémore ceci pour que tu ne sois pas léger à croire autrui contre les personnes de sainte Eglise. De telle façon les dois honorer

et garder qu'ils puissent faire le service de Notre Seigneur en paix; ainsi t'enseigné-je que tu aimes principalement les gens de religion, et les secoures volontiers dans leurs besoins; et ceux que tu penseras par lesquels Notre Seigneur est le plus honoré et servi, ceux-là aime-les plus que les autres.

Cher fils, je t'enseigne que tu aimes et honores ta mère, et que tu retiennes volontiers et observes ses bons enseignements, et sois enclin à croire ses bons conseils; aime tes frères et veuille toujours leur bien et avancement, et leur tiens lieu de père pour les enseigner à tous biens; et prends garde que par amour pour qui que ce soit tu ne déclines de bien faire ni ne fasses choses que tu ne doives.

Cher fils, je t'enseigne que tous les bénéfices de sainte Eglise que tu auras à donner, tu les donnes à bonnes personnes par grand conseil de prud'hommes, et il me semble qu'il vaut mieux que tu donnes à ceux qui n'ont rien et qui en feront bon emploi; si, les cherche bien.

Cher fils, je t'enseigne que tu te défendes, autant que cela te sera possible, d'avoir guerre avec nul chrétien. et si l'on te fait tort, essaye plusieurs voies pour savoir si tu ne pourras trouver moyen de recouvrer ton droit avant de faire guerre, et aies attention que ce soit pour éviter les péchés qui se font en guerre. Et s'il advient qu'il te la convienne faire, commande diligemment que les pauvres gens qui n'ont fautes ou forfaits soient gardés, que dommage ne leur vienne ni par incendie ni par autre chose; car il te vaudrait encore mieux que tu aies à craindre le malfaiteur, pour prendre ses villes ou ses châteaux par force de siége; et garde que tu sois bien conseillé avant que tu meuves nulle guerre, que la cause soit beaucoup raisonnable et que tu aies bien sommé le malfaiteur et autant attendu comme tu le devras.

Cher fils, je t'enseigne que les guerres et débats qui seront en ta terre ou entre tes hommes, tu te mettes en

peine, autant que tu le pourras, de les apaiser; car c'est une chose qui plaît beaucoup à Notre Seigneur; et messire saint Martin nous a donné ce très-grand exemple, car il alla pour mettre concorde entre les clercs qui étaient en l'archevêché, au temps qu'il savait par Notre Seigneur qu'il devait mourir, et il lui sembla que par là il mettait bonne fin à sa vie.

Cher fils, prends garde qu'il y ait bons baillis et bons prévôts en ta terre, et fais souvent prendre garde qu'ils fassent bien justice et qu'ils ne fassent à autrui tort ni chose qu'ils ne doivent; de même ceux qui sont en ton hôtel, fais prendre garde qu'ils ne fassent aucune injustice; car combien que tu dois haïr tout mal fait à autrui, tu dois plus haïr le mal qui viendrait de ceux qui de toi reçoivent le pouvoir, que tu ne dois des autres; et plus dois garder et défendre que cela n'advienne.

Cher fils, je t'enseigne que tu sois toujours dévoué à l'Église de Rome et à notre saint père le Pape, et lui portes respect et honneur, comme tu le dois à ton père spirituel.

Cher fils, donne volontiers pouvoir à gens de bonne volonté qui en sachent bien user, et mets grande peine à ce que les péchés soient ôtés en ta terre, c'est-à-dire le vilain serment[1] en toutes choses qui se fait ou dit à mépris de Dieu ou de Notre Dame et des saints, péchés de corps, jeux de dés, taverniers et autres péchés. Fais abattre en ta terre, sagement et en bonne manière, les traîtres à ton pouvoir; fais-les chasser de ta terre et les autres mauvaises gens, tant qu'elle en soit bien purgée. Lorsque, par sage conseil de bonnes gens, tu entendras quelque chose à bien faire, avance-les par tout ton pouvoir; mets grand soin à ce que tu fasses reconnaître les bontés que Notre Seigneur t'aura faites, et que tu l'en saches remercier.

[1] Le blasphème.

Cher fils, je t'enseigne que tu mettes grande entente à ce que les deniers que tu dépenseras soient en bon usage dépensés, et qu'ils soient levés justement ; c'est un sens que je voudrais que tu eusses beaucoup, c'est-à-dire que tu te gardasses de folles dépenses et de mauvaises prises, et que tous les deniers fussent bien pris et bien employés ; et ce sens t'enseigne Notre Seigneur, avec les autres sens qui te sont profitables et convenables.

Cher fils, je te prie que, s'il plaît à Notre-Seigneur que je trépasse de cette vie avant toi, que tu me fasses aider par messes et oraisons, et que tu envoies par les congrégations du royaume de France pour leur faire demander prière pour mon âme, et que tu entendes à tous les biens que tu feras, que Notre Seigneur m'y donne part.

Cher fils, je te donne toute la bénédiction que le père peut et doit donner à son fils, et prie Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ que par sa grande miséricorde et par les prières et par les mérites de sa bienheureuse mère la vierge Marie, et des anges et des archanges, et de tous saints et de toutes saintes, qu'il te garde et défende que tu ne fasses chose qui soit contre sa volonté, et qu'il te donne grâce de faire sa volonté, et qu'il soit servi et honoré par toi ; et puisse-t-il accorder à toi et à moi, par sa grande générosité, qu'après cette mortelle vie nous puissions venir à lui pour la vie éternelle, là où nous puissions le voir, aimer et louer sans fin. *Amen.*

A lui soit gloire, honneur et louange, qui est un Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, sans commencement et sans fin. *Amen.*

SAINTES PAROLES ET BONS ENSEIGNEMENTS DE SAINT LOUIS.

JOINVILLE.

Au nom de Dieu le Tout-puissant, moi Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, fais écrire la vie de notre saint Louis, ce que je vis et entendis par l'espace de six ans que je fus en sa compagnie au pèlerinage d'outre-mer et depuis que nous revînmes. Et avant que je vous conte de ses grands faits et de sa chevalerie, je vous conterai d'abord ce que je vis et entendis de ses saintes paroles et de ses bons enseignements, pour qu'ils soient placés dans un ordre convenable et pour édifier ceux qui les entendront.

Ce saint homme aima Dieu de tout son cœur, et agit en conséquence. Il y parut bien en ce que, de même que Dieu mourut pour l'amour qu'il avait pour son peuple, il mit son corps en aventure de mort par plusieurs fois pour l'amour qu'il avait pour son peuple, ce qu'il pouvait bien éviter s'il eût voulu, comme vous l'entendrez ci-après. L'amour qu'il avait pour son peuple parut à ce qu'il dit à son fils aîné pendant une grave maladie qu'il eut à Fontainebleau : « Beau fils, fit-il, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse et gouvernât bien et loyalement le royaume, que tu le gouvernasses mal et au su de tout le monde. » Le saint aima tant la vérité, que même aux Sarrasins ne voulut-il pas mentir de ce qu'il était convenu, ainsi que vous l'entendrez ci-après. De la bouche il fut si sobre, que nul jour de ma vie je ne l'ai entendu parler d'aucunes nourritures, comme font maintes personnes riches; au contraire, il mangeait patiemment ce que ses cuisiniers servaient devant lui. Il

était modéré dans ses paroles; car nul jour de ma vie je ne lui ai entendu mal dire de quelqu'un, ni jamais nommer le diable, dont le nom est bien répandu dans le royaume, ce qui, je crois, ne plaît pas à Dieu. Il trempait son vin par modération, selon ce qu'il voyait que le vin le pouvait supporter. Il me demanda en Chypre pourquoi je ne mettais pas de l'eau dans mon vin; et je lui dis que les physiciens[1] me le faisaient faire, parce que j'avais une grosse tête et un estomac froid, et que je ne pouvais pas m'enivrer. Et il me dit qu'ils me trompaient; car si je ne le trempais dans ma jeunesse et si je le voulais faire dans ma vieillesse, les gouttes et les maladies d'estomac me prendraient, et que jamais je n'aurais santé; et si je buvais le vin tout pur en ma vieillesse je m'enivrerais tous les soirs, et que c'était trop laide chose pour un vaillant homme de s'enivrer.

Il me demanda si je voulais être honoré en ce monde et avoir paradis à la mort, et je lui dis oui, et il me dit : « Donc, gardez-vous de ne faire ni de dire à votre escient quelque chose que si tout le monde le savait vous ne puissiez avouer et dire : J'ai fait cela, j'ai dit cela. »

Il me dit que je me gardasse de démentir ni de dédire quelqu'un de ce qu'il dirait devant moi, à moins que je n'eusse péché ou dommage à en souffrir; parce que des dures paroles naissent les mêlées dont mille hommes peuvent mourir.

Il disait que l'on devait vêtir et armer son corps de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne pussent dire qu'on en fît trop et les jeunes gens qu'on n'en fît pas assez. Il m'appela une fois, et me dit : « Je n'ose vous parler, à cause de l'esprit subtil que vous avez, de chose qui touche à Dieu; et pour cela j'ai appelé ces frères qui sont ici, car je vous veux faire une demande.

[1] Médecins.

La demande fut telle. « Sénéchal, fit-il, quelle chose est Dieu ? » Et je lui dis : « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut être. — Vraiment, fit-il, c'est bien répondu ; cette réponse que vous avez faite est écrite dans ce livre que je tiens en ma main. Or, vous demandé-je, fit-il, lequel vous aimeriez mieux, ou que vous fussiez lépreux ou que vous eussiez fait un péché mortel ? » Et moi, qui jamais ne lui mentis, lui répondis que j'en aimerais mieux avoir fait trente qu'être lépreux. Et quand les frères s'en furent partis, il m'appela tout seul et me fit asseoir à ses pieds, et me dit : « Comment m'avez-vous dit hier ? » Et je lui dis que je lui disais encore, et il me dit : « Vous parlez comme un étourdi emporté ; car il n'y a si vilaine lèpre comme d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable ; par quoi nulle lèpre aussi laide ne peut-être. Et bien est vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais, quand l'homme qui a fait le péché mortel, meurt, il ne sait pas et n'est pas certain qu'il ait eu assez de repentir pour que Dieu lui ait pardonné ; c'est pourquoi il doit avoir grand'peur que cette lèpre lui dure autant que Dieu sera en paradis. Aussi, je vous prie, fit-il, autant que je puis, que vous ayez à cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, d'aimer mieux que tout malheur arrive au corps, lèpre ou tout autre maladie, que le péché mortel vienne à votre âme. »

Il me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du grand jeudi[1]. « Sire, dis-je, en malheur, les pieds de ces vilains ne laverai-je jamais. — Vraiment, fit-il, ce fut mal dit ; car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Aussi je vous prie, pour l'amour de Dieu d'abord et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver. »

Il aima tant toutes sortes de gens qui croyaient en

[1] Le jeudi saint.



Dieu et qui l'aimaient, qu'il donna la connétablie de France à monseigneur Gilles le Brun, qui n'était pas du royaume de France, parce qu'il avait grande renommée de croire en Dieu et de l'aimer. Et je crois vraiment que tel il était.

Il faisait manger à sa table maître Robert de Sorbonne, pour la grande renommée qu'il avait d'être prud'homme. Il arriva un jour qu'il mangeait à côté de moi, et que nous parlions l'un à l'autre. « Parlez haut, fit-il, car vos compagnons croient que vous médisez d'eux. Si vous parlez, en mangeant, de choses qui doivent plaire, alors dites haut; sinon, taisez-vous. » Un jour que le roi était en joie, il me dit : « Sénéchal, or dites-moi les raisons pourquoi prud'homme[1] vaut mieux que béguin[2] ? » Alors commença la discussion de moi et de maître Robert. Quand nous eûmes longtemps disputé, il rendit sa sentence, et dit ainsi : « Maître Robert, je voudrais avoir le nom de prud'homme et que je le fusse, et que tout le reste vous demeurât ; car prud'homme est si grande et si bonne chose, que même au nommer il emplit la bouche. » Au contraire, disait-il, c'était mauvaise chose de prendre le bien d'autrui ; car le mot rendre est si rude, que rien que le nom écorche la gorge par les R qui y sont, lesquels signifient les rentes du diable, qui tire toujours en arrière vers lui ceux qui veulent rendre le bien d'autrui. Et le diable le fait subtilement, car il séduit tellement les grands usuriers et les grands voleurs, qu'il leur fait donner à Dieu ce qu'ils devraient rendre. Il me dit ensuite que je dise au roi Thibaut, de sa part, qu'il prît garde à ce qu'il faisait, et qu'il n'encombrât son âme pour les grandes sommes qu'il donnait à la maison des frères prêcheurs de Provins. Car les hommes sages tandis qu'ils vivent, doivent faire comme les bons exécuteurs de testament, qui d'abord réparent les torts

[1] Homme sage et instruit.
[2] Dévôt.

faits par le défunt et rendent le bien d'autrui, et du reste du bien du mort font des aumônes.

Le saint roi fut à Corbeil à une Pentecôte, et il y eut bien quatre-vingts chevaliers. Le roi descendit après manger au pré qui est au bas de la chapelle, et parlait à l'entrée de la porte au comte de Bretagne, le père du duc d'aujourd'hui, que Dieu garde. Là me vint querir maître Robert de Sorbonne, et me prit par le corps de mon manteau et me mena au roi, et tous les autres chevaliers vinrent après nous. Alors je demandai à maître Robert : « Maître Robert, que me voulez-vous ? » Et il me dit : « Je vous veux demander si le roi s'asseyait en ce pré, et que vous alliez vous asseoir sur son banc plus haut que lui, si on devrait vous en bien blâmer ? » Et je lui dis que oui. Et il me dit : « Alors, vous êtes donc à blâmer quand vous êtes plus noblement vêtu que le roi, car vous vous vêtez de riches étoffes, ce que le roi ne fait pas. » Et je lui dis : « Maître Robert, sauf votre grâce, je ne suis pas à blâmer si je me vêtis de riches étoffes ; car cet habit m'ont laissé mon père et ma mère ; mais vous faites à blâmer vous, car vous êtes fils de vilain et de vilaine, et vous avez laissé l'habit de votre père et de votre mère, et vous êtes vêtu de plus riche camelin que le roi ne l'est. » Et alors je pris le pan de son surtout et celui du roi, et je lui dis : « Or, regardez si je dis vrai. » Et alors le roi entreprit de défendre maître Robert de paroles, de tout son pouvoir.

Après ces choses, mon seigneur le roi appela monseigneur Philippe son fils [1], le père du roi d'aujourd'hui [2], et le roi Thibaut, et s'assit à la porte de son oratoire, et mit la main à terre, et dit : « Asseyez-vous ici bien près de moi, pour que l'on ne nous entende pas. — Ah ! Sire, firent-ils, nous n'oserions nous asseoir si près de vous. » Et il me dit : « Sénéchal, asseyez-vous ici. » Et ainsi je

[1] Philippe III.
[2] Philippe IV, le Bel.

fis, si près de lui, que ma robe touchait à la sienne ; et il les fit asseoir après moi, et leur dit : « Evidemment vous avez fait grand mal, quand vous, qui êtes mes fils, n'avez fait du premier coup tout ce que je vous ai commandé ; et gardez-vous que cela vous arrive jamais. » Et ils dirent que plus ils ne le feraient. Et alors il me dit qu'il nous avait appelés pour se confesser à moi de ce qu'à tort il avait défendu Maître Robert contre moi. « Mais fit-il, je le vis si ébahi, qu'il avait bien besoin que je l'aidasse ; et toutefois ne vous en tenez pas à ce que j'ai dit pour défendre maître Robert ; car, comme dit le sénéchal, vous devez vous bien vêtir et proprement, parce que vos femmes vous en aimeront mieux et vos gens vous en priseront plus. Car, dit le sage, on doit se parer en robes et en armes de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne disent pas qu'on en fait trop, ni les jeunes gens de ce siècle ne disent qu'on en fait peu. »

Vous entendrez ci-après un enseignement qu'il me fit en mer, quand nous revenions d'Outre-mer. Il advint que notre nef heurta devant l'île de Chypre par un vent qui a nom *guerbin*, qui n'est pas un des quatre maîtres vents[1] ; et de ce coup que notre nef prit, les nautonniers furent si désespérés, qu'ils arrachaient leurs robes et leur barbe. Le roi sortit de son lit tout déchaussé, car c'était la nuit ; sans autre vêtement qu'une tunique, il alla se mettre en croix devant le corps de Notre Seigneur, comme quelqu'un qui n'attendait que la mort. Le lendemain que cela nous arriva, le roi m'appela tout seul, et me dit : « Sénéchal, maintenant Dieu nous a montré une partie de son pouvoir ; car un de ses petits vents, dont on connaît à peine le nom, a failli noyer le roi de France, ses enfants, et sa femme et ses gens. Or, saint Anselme dit que « ce sont des menaces de Notre Sei-

[1] Les quatre maîtres vents sont ceux du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Le guerbin est le vent du sud-ouest.

gneur, comme si Dieu voulait dire : Je vous aurais bien fait mourir si je l'avais voulu. Sire Dieu, fait le saint, pourquoi nous menaces-tu ? Car les menaces que tu nous fais, ce n'est pas pour ton profit ni pour ton avantage ; car si tu nous avais tous perdus, tu ne serais ni plus pauvre ni plus riche. Donc ce n'est pas pour ton profit que tu nous as fait cette menace, mais pour le nôtre si nous savons en tirer avantage. » Nous devons donc, dit le roi, mettre à profit cette menace que Dieu nous a faite, de telle manière que si nous sentons dans nos cœurs et dans nos corps quelque chose qui déplaise à Dieu, nous devons nous hâter de l'ôter, et nous devons nous efforcer de même de faire tout ce que nous croirons qui lui plaise ; et si nous agissons ainsi, Notre Seigneur nous donnera plus de bien en ce siècle et en l'autre que nous ne saurions dire. Et si nous ne le faisons ainsi, il fera aussi comme le bon maître doit faire à son mauvais serviteur ; car, après la menace, quand le mauvais serviteur ne se veut amender, le maître le frappe ou de mort ou d'autres peines graves qui sont pires que la mort. » Ainsi y prenne garde le roi d'aujourd'hui [1], car il a échappé à un danger aussi grand ou plus grand [2] que celui où nous étions ; qu'il s'amende de ses méfaits, de telle sorte que Dieu ne le frappe cruellement en sa personne ou en ses choses.

Le saint roi s'efforça de tout son pouvoir, par ses paroles, de me faire croire fermement en la loi chrétienne que Dieu nous a donnée, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il disait que nous devions croire si fermement les articles de la foi, que pour mort ou pour mal qui arrivât au corps, nous n'ayons nulle volonté d'aller à l'encontre par parole ou par action. Et il disoit que l'ennemi [3] est si subtil, que quand les gens se meurent, il se travaille tant comme il peut pour les faire mourir

[1] Philippe le Bel.
[2] A la bataille de Mons en Puelle.
[3] Le démon.

en quelque doute des points de la foi; car il voit qu'il ne peut enlever à l'homme les bonnes œuvres qu'il a faites, et que s'il meurt dans la vraie foi, c'est une âme perdue pour lui. Et pour cela on doit se garder et se défendre de ce piége et dire à l'ennemi, quand il envoie telle tentation : « Va-t'en, tu ne me tenteras pas au point que je ne croie fermement tous les articles de la foi ; et quand tu me ferais trancher tous les membres, je voudrais vivre et mourir dans cette croyance. » Et celui qui fait ainsi, triomphe de l'ennemi avec le bâton et les épées dont l'ennemi le voulait occire.

Il disait que foi et croyance étaient choses auxquelles nous devions être fermement attachés, encore que nous n'en fussions certains que par ouï-dire. Là-dessus il me demanda comment mon père s'appelait; et je lui dis qu'il avait nom Simon. Et il me demanda comment je le savais; et je lui répondis que je croyais en être certain et que je le croyais fermement, parce que ma mère me l'avait témoigné. « Donc, reprit-il, vous devez croire fermement tous les articles de la foi, desquels nous témoignent les apôtres, ainsi que vous l'entendez chanter le dimanche au *Credo*. »

Le gouvernement du roi fut tel que tous les jours il entendait ses heures chantées et une messe basse de *Requiem*, et puis la messe du jour ou des saints chantée, s'il y avait lieu.

Tous les jours, après manger, il se reposait sur son lit, et quand il avait dormi et reposé, il priait dans sa chambre pour les morts avec un de ses chapelains, avant d'entendre les vêpres. Le soir il entendait complies.

Un cordelier vint à lui au château d'Hyères, là où nous abordâmes [1]; et pour enseigner au roi, il dit en son sermon qu'il avait lu la Bible et les livres qui parlent des princes mécréants [2], et qu'il n'avait jamais

[1] En revenant d'Égypte.
[2] Non chrétiens.

trouvé, soit chez les chrétiens, soit chez les infidèles, qu'aucun royaume se fût perdu ou ait changé de maître autrement que par défaut de justice. « Or, fit-il, que le roi qui s'en va en France y prenne garde, qu'il rende bonne et prompte justice à son peuple ; et que pour cela Notre Seigneur lui permette de conserver son royaume en paix tout le cours de sa vie. » On dit que celui qui enseignait ainsi le roi est enterré à Marseille, où Notre Seigneur fait pour lui maint beau miracle. Il ne voulut demeurer avec le roi, quelque prière qu'il lui fît, qu'une seule journée.

Le roi n'oublia pas cet enseignement ; il gouverna sa terre bien et loyalement et selon Dieu, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il avait réglé sa besogne de telle sorte que monseigneur de Nesle et le bon comte de Soissons et nous autres qui étions autour de lui, quand nous avions entendu nos messes, nous allions entendre les plaids [1] de la porte, que l'on appelle maintenant les requêtes. Et quand il revenait de l'église, il nous envoyait querir et s'asseyait au pied de son lit, et nous faisait tous asseoir autour de lui, et nous demandait s'il y avait quelqu'un à juger qu'on ne pût juger sans lui ; nous les lui nommions, et il les envoyait querir, et il leur demandait : « Pourquoi ne prenez-vous pas ce que nos gens vous offrent ? » Et ils disoient : « Sire, parce qu'ils nous offrent peu. » Et le roi leur répondait : « Vous devriez bien vous contenter de ce que l'on voudra faire pour vous. » Ainsi travaillait le saint homme de tout son pouvoir comment il les mettrait en voie droite et raisonnable.

Maintes fois il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après sa messe, s'accotait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient à lui, sans empêchement d'huissier ni d'autres. Alors il leur demandait de sa

[1] Débats, procès ; plaidoyers.



bouche : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait procès ? » Et ceux qui avaient procès se levaient, et alors il disait : « Taisez-vous tous, et on vous jugera l'un après l'autre. » Alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines [1] et monseigneur Geoffroy de Villette [2], et disait à l'un d'eux : « Jugez-moi cette partie. » Et quand il voyait quelque chose à reprendre dans le discours de ceux qui parlaient pour autrui, il le reprenait lui-même. Je le vis plusieurs fois en été, pour juger ses gens, venir au jardin de Paris, vêtu d'une tunique de camelot, d'un surtout de tiretaine [3] sans manches, un manteau de cendal [4] noir autour du cou, très-bien peigné, sans bonnet, et un chapeau orné de plumes de paon blanc sur sa tête ; et il faisait étendre un tapis pour nous faire asseoir autour de lui. Et tout le peuple qui avait affaire par devant lui se tenait debout autour de lui, et alors il les faisait juger de la manière que je vous ai dit qu'il faisait au bois de Vincennes.

Je le revis un autre fois à Paris, là où tous les prélats de France lui mandèrent qu'ils voulaient lui parler, et le roi alla au palais pour les entendre. Là, était l'évêque Gui d'Auxerre, fils de monseigneur Guillaume de Mello ; il parla au roi pour tous les prélats en ces termes : « Sire, ces seigneurs qui sont ici, archevêques et évêques, m'ont dit que je vous dise que la chrétienté se périt entre vos mains. » Le roi se signa, et dit : « Or, dites-moi comment cela est ? — Sire, fit-il, c'est parce qu'on prise si peu les excommunications aujourd'hui, que les gens se laissent mourir excommuniés et sans absolution, et ne veulent pas faire satisfaction à l'Eglise. Ils vous requièrent, Sire, pour Dieu et parce que vous le devez faire, de commander à vos prévôts et à vos baillis que

[1] Célèbre jurisconsulte, qui fut bailli de Vermandois, puis conseiller au Parlement.

[2] Bailli de Tours en 1261 et ambassadeur de France à Venise en 1268.

[3] Tartan.

[4] Étoffe de soie.

tous ceux qui demeureront excommuniés un an et un jour soient contraints par la confiscation de leurs biens à se faire absoudre. » A cela le roi répondit qu'il l'ordonnerait volontiers contre tous ceux dont on le ferait certain qu'ils avaient tort. L'évêque dit qu'il ne lui appartenait pas de connaître de leurs causes. Et le roi lui répondit qu'il ne les ferait pas autrement, car ce serait contre Dieu et contre raison de contraindre les gens à se faire absoudre quand les clercs leur feraient tort. « Et de cela, fit le roi, je vous en donne en exemple le comte de Bretagne, qui étant excommunié a plaidé sept ans contre les prélats de Bretagne, et a tant fait que le pape les a condamnés tous. Donc, si j'avais contraint la première année le comte de Bretagne à se faire absoudre, j'aurais méfait envers Dieu et envers lui. » Alors se résignèrent les prélats; et oncques depuis n'ai entendu dire que demande ait été faite des choses dessus dites.

La paix qu'il fit avec le roi d'Angleterre[1], il la fit contre la volonté de son conseil, lequel lui disait : « Sire, il nous semble que vous perdez la terre que vous donnez au roi d'Angleterre[2], parce qu'il n'y a pas droit, car son père l'a perdue par jugement. » Et à cela le roi répondit qu'il savait bien que le roi d'Angleterre n'y avait pas droit, mais qu'il avait raison pour la lui donner : « Car nos femmes sont sœurs et nos enfants cousins germains; c'est pourquoi il convient que la paix existe. Il y a grand honneur pour moi dans la paix que je fais avec le roi d'Angleterre, parce qu'il est mon vassal, ce qu'il n'était pas auparavant. »

La loyauté du roi put être vue au fait de monseigneur de Trie, qui remit au saint roi des lettres, lesquelles disaient que le roi avait donné aux héritiers de la comtesse de Boulogne, qui était morte récemment, le

[1] En 1258, à Abbeville.
[2] Une partie de l'Aquitaine.

comté de Dammartin. Le sceau de la lettre était brisé, si bien qu'il ne restait plus que la moitié des jambes de la figure du sceau du roi et le marche-pied sur lequel le roi tenait ses pieds. Il nous le montra à tous qui étions de son conseil, pour que nous l'aidassions de nos avis. Nous dîmes tous, sans nul débat, qu'il n'était pas tenu de mettre la lettre à exécution. Alors il dit à Jean Sarrasin, son chambellan, qu'il lui donnât la lettre qu'il lui avait commandée. Quand il tint la lettre, il nous dit : « Seigneurs, voici le sceau dont je me servais avant que j'allasse outre-mer, et voit-on clair par ce sceau que l'empreinte du sceau brisée est semblable au sceau entier ; pour quoi je n'oserais en bonne conscience retenir la dite comté. » Alors il appela monseigneur de Trie, et lui dit : « Je vous rends la comté. »

AFFRANCHISSEMENT DES SERFS.

9 avril 1311.

Lettres de Philippe IV par lesquelles il confirme celle de Charles comte de Valois, portant affranchissement des habitants du comté de Valois.

Philippe, par la grâce de Dieu roi des Français, faisons savoir à tous tant présents qu'à venir, que nous avons confirmé et revêtu de notre sceau les lettres suivantes de notre très-cher cousin germain et fidèle Charles comte de Valois et d'Alençon, et rédigées de la manière suivante[1].

[1] Nous ne donnons ici que le préambule et les trois premiers articles de ces lettres si importantes et si peu connues de Charles de Valois.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Charles, fils de roi de France, comte de Valois et d'Alençon, de Chartres et d'Anjou, à tous ceux qui ces lettres verront et entendront, salut en Celui qui est le vrai salut de tous. Comme toute créature humaine, formée qui est à l'image de Notre Seigneur, doit généralement être franche[1] par droit naturel, et qu'en aucuns pays cette naturelle liberté ou franchise, par le jeu de servitude, qui tant est haïssable, est si effacée et obscurcie, que les hommes et les femmes qui habitent ès lieux et pays dessusdits en leur vivant sont réputés ainsi comme morts, et à la fin de leur douloureuse et chétive vie si étroitement liés qüe des biens que Dieu leur a prêtés en ce siècle[2] et qu'ils ont acquis par leur propre labeur, et accrus et conservés par leur prévoyance, ils ne peuvent en leur dernière volonté disposer ni ordonner, ni accroître en leurs propres fils, filles et leurs autres proches. Nous, mus de pitié, pour le remède et salut de notre âme et pour considération d'humanité et de commun profit.

1. Donnons et octroyons très-plénière franchise et liberté perpétuelle à toutes personnes, de quelque sexe elles soient, nées et à naître, en mariage ou dehors, de notre comté de Valois et de son ressort, en quelque état ils se voudront porter, et aux personnes et aux héritiers et successeurs des personnes dessusdites, réservé toutefois à nous et à nos héritiers la succession des bâtards qui mourront sans héritiers de leur corps.

2. De rechef, il est à savoir que les personnes devant dites et leurs héritiers, en quelques lieux que ils demeurent en ladite comté ou ressort ou hors, demeureront franchement et en paix, sans main morte[3] ou forma-

[1] Libre.
[2] Monde.
[3] *Main morte*, servitude. *Main mortables* se disait des serfs dont les biens appartenaient au seigneur après leur mort; les serfs ne

riage[1], ou autre espèce de servitude quelle qu'elle soit; au contraire, peuvent et pourront dorénavant franchement et en paix demeurer en ladite comté et ressort, et dans le royaume de France et ses appartenances, et hors du royaume; et en quelque partie que les personnes dessusdites se transporteront, et en quelque état qu'ils soient, vivront ou mourront, nous, nos héritiers ou successeurs, ou chacune autre personne, de quelque dignité qu'elle soit, ne pourrons lever ou prendre, ou lever ou faire prendre des personnes dessusdites, ou de leurs hoirs ou successeurs, ou de ceux qui ont ou auront cause d'eux, morte main, formariage ou autres redevances serves, pour l'occasion des choses susdites, ou occasion d'espèce de servitude quelle qu'elle soit.

3. Les personnes dessusdites peuvent et pourront par le temps à venir prendre tonsure de clerc quand ils voudront, faire mariage, entrer religieux et élire[2] états et se mettre là où ils voudront et pourront...; et si aucune des personnes dessusdites, mâles ou femelles, prennent priviléges de tonsure de clerc, ou entrent en religion, ou acquièrent aucune autre franchise ou liberté quelle qu'elle soit, nous voulons que dorénavant ils en usent et en jouissent pleinement et en paix...

Fait en l'an de grâce 1311, le 9 avril.

---

pouvaient tester que jusqu'à cinq sols sans la permission de leur seigneur. Quand un serf mourait sans laisser de bien, on lui coupait la main droite, qu'on donnait à son seigneur; de là les noms de *main morte* et *main mortable*.

[1] *Formariage*, somme que payait un serf à son seigneur pour pouvoir épouser une femme de condition libre ou une femme serve appartenant à un autre seigneur.

[2] Choisir.

Lettres de Louis X portant que les serfs du domaine du roi seront affranchis moyennant finance.

A Paris, le 3 juillet 1315.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos améz et féaus maître Saince de Chaumont et maître Nicolle de Braye, salut et dilection.

Comme selon le droit de nature chacun doit naistre franc[1] et par aucuns usages ou coustumes, qui de grant ancienneté ont esté entroduites et gardées jusques cy en nostre royaume, et par avanture pour le meffet de leurs prédécesseurs, moult[2] de personnes de nostre commun peuple soient encheües en liens de servitude et de diverses conditions, qui moult nous desplait, Nous considérants que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voullants que la chose en vérité soit accordant au nom, et que la condition des gens amende de nous en la venue de nostre nouvel gouvernement; par délibération de nostre grant conseil avons ordené et ordenons, que généraument, par tout nostre royaume, de tant comme il peut appartenir à nous et à nos successeurs, telles servitudes soient ramenées à franchises, et à tous ceux qui de ourine[3] ou ancienneté, ou de nouvel par mariage, ou par résidence de lieux de serve condition, sont encheües ou pourroient eschoir au lien de servitudes, franchise soit donnée aux bonnes et convenables conditions. Et pour ce, et spécialement que nostre commun pueple qui par les collecteurs, sergents et autres officiaux, qui au temps passé ont été députez sur le fait des mains mortes et formariages, ne soient plus grevez, ni domagiez pour

[1] *Franc*, libre ; *franchise*, liberté ; *affranchir*, mettre en liberté.
[2] *Moult*, beaucoup.
[3] Origine.

ces choses, si comme ils ont esté jusques icy, laquelle chose nous déplaît, et pour ce que les autres seigneurs qui ont des *hommes de corps*[1] prennent exemple à nous de eux ramener à franchise. Nous qui de vostre léauté et approuvée discrétion nous fions tout à plain, vous commettons et mandons, par la teneur de ces lettres, que vous alliez dans la baillie[2] de Senlis et ès ressorts d'icelle, et à tous les lieux, villes et communautéz, et personnes singulières[3] qui ladite franchise vous requerront, traitez et accordez avec eux de certaines compositions, par lesquelles suffisante recompensation nous soit faite des émoluments qui desdites servitudes pouvoient venir à nous et à nos successeurs, et à eux donnez de tant comme il peut toucher nous et nos successeurs générales et perpétuelles franchises, en la manière que dessus est dite, et selon ce que plus plainement le vous avons dit, déclaré et commis de bouche. Et nous promettons en bonne foy que nous, pour nous et nos successeurs, ratifierons et approuverons, tiendrons et ferons tenir et garder tout ce que vous ferez et accorderez sur les choses dessus dites ; et les lettres que vous donnerez sur nos traités, compositions et accords de franchises à villes, communautés, lieux ou personnes singulières, nous les agréons dès-ors[4] en droit, et leur en donnerons les nôtres sur ce, toutefois que nous en serons requis. Et donnons en mandement à tous nos justiciers et sujets, que en toutes ces choses ils obéissent à vous et entendent diligemment.

---

[1] Serfs.
[2] Le bailliage.
[3] Personne isolée, particulière.
[4] Désormais.

JEANNE LA FLAMME.

Ballade bretonne[1].

ÉPISODE DU SIÉGE D'HENNEBON, PENDANT LA GUERRE DE BRETAGNE.

1341.

Charles de Blois, compétiteur de Jean de Montfort à la couronne ducale de Bretagne, assiégea le château d'Hennebon après que son rival eut été fait prisonnier. Jeanne de Flandre, femme de Jean, défendit Hennebon avec courage, et força les Français à lever le siége. Elle alla elle-même incendier le camp de Charles de Blois, et fut à cause de ce fait surnommée Jeanne la Flamme.

I.

Qu'est-ce qui gravit la montagne? C'est un troupeau de moutons noirs, je crois.

Ce n'est point un troupeau de moutons noirs, une armée, je ne dis pas,

Une armée française qui vient mettre le siége devant Hennebon.

II.

Tandis que la duchesse faisait processionnellement le tour de la ville, toutes les cloches étaient en branle;

Tandis qu'elle chevauchait sur son palefroi blanc, avec son enfant sur les genoux,

Partout sur son passage les habitants d'Hennebon poussaient des cris de joie :

« Dieu aide le fils et la mère; et qu'il confonde les Français ! »

Comme la procession finissait, on entendit les Français crier :

[1] Extrait des *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis et traduits par M. de la Villemarqué.

« C'est maintenant que nous allons prendre tout vivants, dans leur gîte, la biche et son faon !

» Nous avons des chaînes d'or pour les attacher l'un à l'autre. »

Jeanne la Flamme leur répondit alors du haut des tours :

« Ce n'est pas la biche qui sera prise; le méchant loup[1], je ne dis pas.

» S'il a froid cette nuit, on lui chauffera son trou. »

En achevant ces mots, elle descendit furieuse.

Et elle se revêtit d'un corset de fer, et elle se coiffa d'un casque noir,

Et elle s'arma d'une épée d'acier tranchant, et elle choisit trois cents soldats,

Et un tison rouge à la main, elle sortit de la ville par un des angles.

III.

Or, les Français chantaient gaiement, assis en ce moment à table ;

Réunis dans leurs tentes fermées, les Français chantaient dans la nuit,

Lorsque l'on entendit, au loin, déchanter une voix singulière :

« Plus d'un qui rit ce soir pleurera avant qu'il soit jour;

» Plus d'un qui mange du pain blanc mangera de la terre noire et froide.

» Plus d'un qui verse du vin rouge versera bientôt du sang gras ;

» Plus d'un qui fera de la cendre fait maintenant le fanfaron. »

Plus d'un penchait la tête sur la table, ivre-mort,

Quand retentit ce cri de détresse : « Le feu! Amis, le feu ! le feu !

[1] Charles de Blois. Le loup se dit *bleiz* en bas-breton. Le poëte fait un jeu de mots entre blois et bleiz.

» Le feu ! le feu ! amis, fuyons ! c'est Jeanne la Flamme qui l'a mis ! »

Jeanne la Flamme est la plus intrépide qu'il y ait sur la terre, vraiment !

Jeanne la Flamme avait mis le feu aux quatre coins du camp ;

Et le vent avait propagé l'incendie et illuminé la nuit noire ;

Et les tentes étaient brûlées, et les Français grillés,

Et trois mille d'entre eux en cendres, et il n'en échappa que cent.

IV.

Or, Jeanne la Flamme souriait le lendemain, à sa fenêtre,

En jetant ses regards sur la campagne, et en voyant le camp détruit,

Et la fumée qui s'élevait des tentes, toutes réduites en petits monceaux de cendre ;

Jeanne la Flamme souriait : « Quelle belle écobue, mon Dieu !

» Mon Dieu ! quelle belle écobue ! pour un grain nous en aurons dix ! »

Les anciens disaient vrai : « Il n'est rien tel que des os de Gaulois[1] ;

» Que des os de Gaulois, broyés, pour faire pousser le blé. »

[1] De Français.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.



